Bibliothèque
ÉCOLE LIBRE
St. JOSEPH DE LILLE.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAITRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES, ET EN PARTICULIER L'HISTOIRE, LES ANTIQUITÉS, L'ASTRONOMIE, LA GÉOLOGIE, L'HISTOIRE NATURELLE, LA BOTANIQUE, LA PHYSIQUE, LA CHIMIE, L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA MÉDECINE ET LA JURISPRUDENCE, RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME;

Par une Société

D'ECCLÉSIASTIQUES, DE LITTÉRATEURS, DE NATURALISTES, DE MÉDECINS ET DE JURISCONSULTES.

QUATRIÈME ANNÉE.

ÉCOLE LIBRE SAINT-JOSEPH LILLE

TOME VII.

PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,
Rue Saint-Guillaume, n° 23, (faubourg Saint-Germain);

ET CHEZ G. DENTU, LIBRAIRE, AU PALAIS ROYAL.

1833.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/annalesdephiloso07pari

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 37. — 31 juillet.

Aux anciens et aux nouveaux Abonnés
DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Situation des *Annales*.—Coup d'œil sur les travaux insérés dans les précédents numéros.—Développement que vont prendre nos publications. —Indication de quelques-unes des matières qui seront traitées dans les prochains numéros.—Découvertes.—Sciences.—Littérature, etc.

La plupart de nos Abonnés ont regretté que nous ayions interrompu l'espèce de compte rendu ou de communication familière que nous avions coutume de leur faire à la fin de chaque semestre. Ils se sont plaints aussi de ce que toutes les promesses qui leur avaient été faites dans la dernière communication de ce genre, qui a été insérée dans le N° 12 du mois de juin 1831, n'ont pas été scrupuleusement remplies.

Nous avouons ici que leurs plaintes sont fondées jusqu'à un certain point, et que leurs demandes sont justes à quelques égards. Mais nous les prions de vouloir nous dispenser d'énumérer toutes les raisons qui pourraient nous excuser. De quoi cela servirait-il ? Nous croyons bien mieux répondre à

leur attente et mieux remplir aussi le but que nous poursuivons les uns et les autres, en leur apprenant que, par suite de nouveaux arrangemens pris entre les Editeurs des *Annales*, les causes de ces négligences n'existent plus, et qu'ainsi elles ne peuvent plus se renouveler.

Aussi allons-nous leur confier, comme nous le faisions alors, nos projets, nos espérances, les travaux que nous avons commencés, nos pensées sur ceux qui sont déjà terminés, en un mot tout ce que nous savons sur l'état des travaux qui se font çà et là, en silence ou au grand jour, pour la reconstruction et la splendeur de l'Eglise du Christ, et la grande cause de notre Dieu. Car quelle autre cause est vraiment digne de nos veilles et de nos dévouemens que celle de cette Eglise, qui fut notre berceau, qui devrait être pour tous les hommes *la cité* de leur choix, et qui sera, nous en avons la confiance, le lit de repos où nos membres fatigués attendront cette *palingénésie* ou naissance nouvelle et mystérieuse, dont parlent quelques sages, et dont nos livres nous font entrevoir les merveilleux effets?

Cependant, comme les nouveaux arrangemens dont nous parlons, ne datent que du 6 juillet, il nous sera impossible de dire ici tout ce que nous avons dans la volonté ou le désir d'exécuter pour donner un nouvel essor à nos publications, et leur assurer un plus grand développement; mais pressés que nous sommes de reprendre avec nos abonnés ces communications plus intimes, désireux de provoquer leurs observations et leurs vues, en leur faisant part des nôtres, nous croyons leur faire plaisir en traçant une analyse rapide et nécessairement incomplète de nos travaux précédens et de ceux que nous nous proposons d'insérer dans les cahiers qui vont suivre.

Le premier besoin de l'époque est sans contredit celui d'une bonne, véritable et chrétienne instruction à donner à l'enfance et à la jeunesse. C'est à ce soin que doivent s'appliquer ceux qui veulent guérir ou régénérer notre société malade. Car c'est sur cette terre que la semence de la vérité, jetée avec sagesse et science, prend le plus tôt racine, se développe avec le plus d'éclat, et produit ces fruits qui fleurissent pour la vie éternelle. Et cependant on ne s'en occupe presque pas. On perd le tems

et la peine à prêcher des hommes faits et formés, ou plutôt déformés dès leur enfance, ou à disputer avec des vieillards qui nous échappent, tout penchés qu'ils sont vers la tombe qui les réclame.

Les *Annales* se sont occupées spécialement de cet important objet. Le plan d'études donné par M. l'abbé Foisset, pour les maisons d'éducation cléricale, a été goûté comme il le mérite et a déjà produit d'excellens effets [1].

Nous devons en dire autant des excellentes lettres que M. Bouvier, grand-vicaire du diocèse du Mans, a insérées dans les *Annales*, à l'occasion des articles de M. l'abbé Foisset.

Les nouvelles vues émises par M. l'abbé de Salinis, sur la direction scientifique et religieuse qu'il convient de donner, dans le siècle où nous vivons, aux études classiques, ont aussi fait une sensation profonde.

Puis les différentes observations semées çà et là dans plusieurs articles sur les études de la Philosophie, de la Théologie, de la Scholastique, de la Mythologie, de l'Histoire, ont reveillé puissamment, nous le savons, l'intérêt de tous les hommes qui s'occupent de l'instruction, soit religieuse, soit scientifique. De telle manière que les esprits sont, nous pouvons le dire, préparés à seconder les efforts de ceux qui travaillent à renouveler les études fortes, et surtout celles qui ont pour but de rendre l'éducation plus chrétienne et plus solide.

Nous aiderons autant qu'il sera en nous à cette impulsion; à cet effet, nous donnerons prochainement une analyse d'un excellent discours, prononcé par M. l'abbé Foisset dans la maison d'études qu'il dirige avec tant de succès.

Nous espérons en outre être à même de publier dans le Numéro d'août, le *Prospectus* d'un grand et beau travail, ayant pour but de faciliter l'étude des langues par une *Méthode nouvelle*, et préparée dans le silence depuis nombre d'années.

Ce travail, que nous ne pouvons qu'indiquer ici, montrera

[1] Les Numéros qui renfermaient ce plan sont épuisés depuis plusieurs mois, nous en fesons une nouvelle édition qui sera prête à la fin du mois.

comment on peut, par des règles sûres et faciles, remonter des langues dérivées aux langues primitives et radicales, c'est-à-dire de la langue française à la langue latine, de la latine à la grecque, et de la grecque à l'hébraïque. En voyant le tableau que nous offrirons des mots de toutes ces langues, lesquels ont passé de l'une à l'autre d'une manière reconnaissable et sensible, on ne pourra s'empêcher d'être étonné que l'on n'ait pas essayé plutôt de lier ensemble toutes les langues en indiquant leurs *racines communes*, et de les délier ensuite en recherchant leurs *dérivés* au moyen des règles générales et uniformes qu'elles ont suivies dans leurs transformations.

On verra de suite combien la méthode actuelle, qui consiste à étudier toutes les langues séparément et isolément, sans rapport entre elles, est anti naturelle et bien plus longue et plus difficile que celle que nous soumettrons aux réflexions de nos lecteurs. Peut-être trouveront-ils que ce travail est destiné à opérer un grand changement dans l'instruction élémentaire. Or ce travail, avec ses méthodes, ses tableaux, ses dictionnaires, est achevé, et déjà nous avons commencé à traiter avec un imprimeur pour en commencer l'exécution.

Nous aurons encore à parler de la latitude qu'offre la loi sur l'instruction primaire, insérée récemment au *Moniteur*, pour se livrer à l'instruction religieuse des classes les plus nombreuses de la société.

Après l'éducation de la jeunesse, ce qui a le plus occupé les Rédacteurs des *Annales*, c'est de mettre au grand jour les nombreuses preuves, dont bien de personnes ne se doutaient pas et qui pourtant sont décisives, par lesquelles on est certain que les Sciences, naguère si hostiles à la Religion, sont devenues ses plus solides auxiliaires, et s'avancent tous les jours de plus en plus vers le catholicisme, avec lequel elles sont destinées à s'unir et à régner sur les hommes, du seul règne qu'aucune raison ne contestera bientôt plus.

Les travaux les plus importans dont nous avons eu à parler, sont sans contredit ceux de M. Cuvier sur la *Géologie* et la *Chronologie biblique*.

Les dissertations de ce savant ne doivent point être, comme

beaucoup de travaux semblables, lues et admirées un moment. Elles doivent former pour nous une espèce d'époque et de point d'arrêt. Il faut que les professeurs de Théologie et de Philosophie, il faut que tous les apologistes de la Religion partent des conséquences établies dans ces ouvrages, comme de principes qu'il n'est plus possible de nier, sans s'exposer à la risée de ceux qui sont à la hauteur des connaissances de ce siècle.

Ces conséquences sont fort importantes ; on peut les réduire aux suivantes :

La vérité du déluge universel est prouvée par les faits géologiques.

Les annales du monde entier ne remontent pas au-delà de l'époque fixée par l'historien sacré du déluge, et toutes ces annales nous parlent du déluge et s'accordent à en fixer l'époque à celle consignée dans nos livres saints.

On voit de quelle importance sont de pareilles conclusions. Il faut donc abandonner d'anciennes preuves et d'anciens calculs qui ont aussi leur mérite, mais qui ne sont pas aussi complets et ne présentent pas ce magnifique tableau de *synchronisme universel* établi par M. Cuvier.

Et ici nous avons à signaler un oubli ou plutôt une lacune que nous espérons remplir prochainement, c'est de consacrer un article à la Vie et aux ouvrages de ce grand géologue, dans lequel nous préciserons tout ce que le christianisme doit à ses veilles et à ses investigations. Chose singulière ! des éloges publics lui ont été rendus sur sa tombe, dans les facultés savantes, au palais de la chambre des Pairs, et pas un des grands et des savans de ce monde n'a parlé de ce que Cuvier a fait pour la défense de la cause du Christ. Qui sait pourtant ? il est probable que Dieu ne lui avait donné cette vaste capacité de cerveau, que nous ont décrite si matériellement les anatomistes et les phrénologistes, que pour qu'il pût ainsi saisir un plus grand nombre de fils de l'histoire de l'humanité, et les lier entre eux, — ce que nul autre en effet n'a fait aussi bien que lui, — et pourtant aucun de ces grands, de ces savans du monde n'y a pensé. En effet, que sont les travaux de Cuvier, et que sont les intérêts de l'Eglise du Christ au prix des travaux de nos législateurs et de certains savans, et des intérêts majeurs qui occupent tous

leurs instans? Qui sait encore? Peut-être celui qui a loué Cuvier, y a pensé, et n'a pas osé en parler.... C'est là qu'en sont certains savans, sages et hommes de cœur de ce siècle!

Comme Cuvier, Champollion le jeune est sans aucun doute un de ces hommes dont la science a honoré ce siècle. Or la Religion ne le réclame pas moins que la science. Bien que la découverte du langage *hiéroglyphique* ne date que de quelques années, et qu'à peine commence-t-on à bégayer cette langue depuis si long-tems muette; bien que le peuple d'Egypte, si parleur et si écrivassier, n'ait encore dit que quelques mots, cependant de nombreuses preuves sont déjà venues témoigner en faveur de la véracité des récits de notre Bible. Les travaux de M. Greppo, vicaire-général de Belley, sur les hiéroglyphes, ceux de Mgr. de Bovet sur les dynasties égyptiennes, l'excellente lettre de M. Athanase Cocquerel sur l'étude des hiéroglyphes, dans leurs rapports avec l'Ecriture sainte, que nous avons publiés, peuvent donner une idée de tout ce que nous apprendront de favorable à notre cause, tous ces papyrus, toutes ces inscriptions que l'on commence à peine à copier et à lire.

Nous suivrons tous ces travaux, et les ferons connaître à nos lecteurs. C'est encore pour cet objet que nous avons fait dessiner et lithographier l'*Alphabet hiéroglyphique*, qui a été inséré dans le 12e Numéro. C'était un commencement d'un travail que nous completterons dans les *lithographies* suivantes. Car ces *lithographies*, qui ont paru faire plaisir à tous nos abonnés, vont reparaître ainsi que nous l'avions annoncé alors. Chaque volume en contiendra au moins deux. Pour faire suite à l'Alphabet hiéroglyphique, nous publierons successivement tous les *caractères* des différentes langues connues, parlées ou non parlées, afin que nos abonnés puissent faire la comparaison de ces différens *caractères*, dont ils peuvent entendre parler, et apprécier ainsi plus facilement cette proposition de M. de Paravey: que *les chiffres et les lettres de toutes les nations ont une origine commune et hiéroglyphique.* Nous terminerons cette série de publications par les *grands tableaux*, où M. de Paravey a mis en regard la plupart des caractères connus, anciens et modernes.

Nous avons parlé quelque part de ce bas-relief égyptien, où se trouvent gravés sur la pierre le portrait du roi Roboam, vaincu

par un roi égyptien, et le nom des douze tribus d'Israël. Nous espérons pouvoir donner à nos lecteurs une représentation fidèle de ce monument qui est peut-être le plus ancien qui existe en preuve de la véracité de nos livres.

Aussi les tiendrons-nous au courant de l'état où se trouve l'étude des hiéroglyphes si malheureusement interrompue par la mort de M. Champollion ; nous dirons les personnes qui la cultivent, et les progrès qu'elles feront faire à cette science.

Parmi les travaux qui doivent donner une nouvelle force et une nouvelle direction à la défense de la Religion, il faut compter ceux que nous avons publiés sur *l'Amérique* et sur *l'état primitif de cette partie du monde.* Les documens historiques insérés dans le premier et le second volume, ceux que nous avons extraits du savant ouvrage de M. de Humboldt ne permettent plus de disputer sur la question de savoir si l'état des sauvages est un *état naturel* ou *primitif.* Toutes les objections des philosophes du 18e siècle, et de quelques restes de ces incrédules qui écrivent encore de nos jours, sont résolues et résolues par des faits. Les systèmes politiques et religieux basés sur les *droits naturels* et l'*indépendance absolue et presque animale*, élaborés avec tant d'obscurité et de peine par les Idéologues du 18 et du 19e siècle, tombent devant les découvertes des Archéologues américains et les récits des voyageurs véritablement savans et philosophes.

Il est décidé, sans laisser place au doute, que l'Amérique a joui primitivement d'une civilisation très-avancée, qu'elle a été couverte de villes fortifiées, où les populations vivaient soumises à des lois ; les traces de ces villes subsistent encore. Ainsi l'état où l'on a trouvé les Sauvages, lors de la découverte de Colomb, était un *état dégénéré ;* c'était un *état contre nature.* Les Sauvages doivent être considérés à présent comme des enfans qui s'étaient séparés de leurs pères et se trouvaient hors de la famille, abandonnés peut-être, volontairement peut-être, et tombés ainsi dans un état de vagabondage, ignoble et dégradant pour eux, état pourtant dans lequel ils n'ont pas perdu entièrement le souvenir de leur primitive origine, non plus que toutes les traditions que possédaient leurs pères. Nous avons déjà parlé de quelques-unes de ces traditions, d'après les monumens indigènes trouvés par M. de Humboldt chez les Aztèques. Nous

completterons ces documens et nous y ajouterons les *peintures* et les *hiéroglyphes* mêmes, que nous ferons dessiner pour les *Annales*.

Outre ces travaux que nous avons dû mettre en première ligne, à cause de l'importance de leurs résultats, les *Annales* en ont publié un grand nombre d'autres qui tous ont eu pour but de donner de nouvelles preuves de la vérité de notre foi, et qui démontrent ce que nous avons annoncé dès le principe, que les sciences commencent à se réconcilier avec la Religion.

Nous allons en rappeler ici quelques-uns, parce qu'il importe beaucoup de les faire entrer en toute occasion, et dans les conversations, et dans les lectures, et dans la chaire, afin qu'ils soient connus de plus en plus et se popularisent.

Ainsi le savant voyageur et géographe, M. Klaproth, nous a appris que l'histoire certaine des peuples de l'Asie ne remonte pas au-delà du neuvième siècle avant notre ère, et que l'histoire incertaine des peuples les plus anciens ne remonte à peu près qu'à 3,000 ans avant notre ère, ou jusqu'à la grande inondation qui submergea l'ancien continent.

M. Abel Remusat nous a fait lire le nom de Jehovah dans les anciens caractères chinois, et nous a fait connaître d'autres traditions qui commencent à jeter quelque jour sur les croyances obscures des lettrés de cette nation.

M. Silvestre de Sacy a retrouvé les restes des Samaritains dans un petit recoin de la Palestine, conservant encore leur Pentateuque que l'on croyait perdu depuis le sixième siècle, et avec le Pentateuque des cérémonies et des croyances, et aussi des erreurs qui datent de la séparation des dix tribus.

M. Balbi, en faisant passer devant nos yeux toutes les langues qui ont été parlées sur la terre, est arrivé à cette conclusion : qu'elles sont toutes dérivées d'une souche primitive, et qu'elles ont presque toutes une connexité plus ou moins grande avec l'hébreu.

Nous avons vu que l'*ethnographie*, science nouvelle que l'on doit à ce même savant, est encore une science toute religieuse qui contient l'histoire primitive du genre humain ; elle confirme cette grande vérité renfermée dans la Genèse : que *tout vient de Dieu*.

Nous aurons encore à parler des travaux fort importans et fort curieux, que nous devons à la vaste érudition et à la rare patience de M. Petit-Radel, membre de l'Institut. Ce savant est sur le point d'achever un monument auquel il a consacré toute sa vie. C'est de débrouiller les tems mythologiques et héroïques de la Grèce, et l'origine de ces fameux monumens cyclopéens ou pélasgisques, qui subsistent encore sur les rivages de l'Asie-Mineure, dans toute la Grèce, l'Italie, les îles de la Méditerranée, et une région de l'Espagne. Avec des soins infinis et une patience incalculable, M. Petit-Radel s'est procuré des vues exactes de tous ces monumens, et de toutes ces ruines, et il en a fait des modèles en plâtre, qui représentent l'état où ils se trouvent en ce moment; ces modèles, exposés seulement depuis peu de jours dans la salle de la bibliothèque du palais de l'Institut, formeront un musée nouveau, sous le nom de *Musée cyclopéen.*

Grâce à la bienveillance que veut bien nous témoigner ce savant académicien, nous pouvons assurer que les *Annales* feront connaître d'une manière toute spéciale ces importans travaux. Ils sont destinés à prouver que ces constructions cyclopéennes sont semblables à celles que l'on trouve décrites dans la Bible, et que les Pélasges pourraient bien être les Cananéens chassés par Josué de la Palestine.

Dans l'analyse des différens travaux de l'Académie asiatique de Calcutta, nous avons vu les voiles qui couvraient les croyances et les traditions de l'Inde soulevés peu à peu. Grâces aux veilles des William Jones, des Wilkim, des Halhed, nous avons connu la doctrine obscure des Brahmes et des livres sacrés des Indous; et nous y avons trouvé de nombreuses traces des révélations primitives faites au genre humain, et que les enfans de Noé, qui ont peuplé l'Inde, avaient dû nécessairement y porter.

Bien des découvertes restent encore à faire dans ces contrées, c'est là qu'il faut aller chercher l'origine de la mythologie grecque et peut-être égyptienne. Nous ferons connaître les autres travaux qui sont déjà faits, et tiendrons nos Abonnés au courant des découvertes qui se font encore tous les jours.

Dans son *Voyage critico-biblique*, M. le professeur Scholz a

mis la dernière évidence à l'intégrité des livres du Nouveau-Testament. Tous les manuscrits ont été examinés, les variantes notées, et il en est ressorti que le texte latin du Nouveau-Testament dont se sert l'Eglise catholique, est l'édition la plus exacte et la plus pure de toutes celles que les recherches critiques les plus minutieuses aient fait découvrir.

Dans différens articles, les *Annales* ont encore fait connaître, siècle par siècle, les erreurs qui ont assiégé l'Eglise du Christ, et ont essayé de faire comprendre l'influence que la Philosophie et surtout la méthode païenne du trop fameux Aristote ont exercée sur l'étude scientifique des croyances que le Christ a confiées à son Eglise ; elles ont joint à ce tableau, siècle par siècle, la liste des souverains pontifes qui l'ont gouvernée, et celle des docteurs qui l'ont édifiée ou défendue, en y ajoutant une note *bibliographique* exacte de tous les ouvrages des anciens Pères et défenseurs de la foi.

Enfin, dans un grand nombre d'articles sur la *variété des individus* habitans les différens climats et l'*unité de l'espèce humaine*; sur les *traditions primitives*, conservées plus ou moins dénaturées chez la plupart des peuples, et offrant pourtant des preuves certaines de leur origine; dans les extraits des plus *récens voyages* où nous avons appris dans quel état se trouvent en ce moment les villes, les contrées et les peuples contre lesquels les Prophètes avaient lancé leurs prophétiques menaces; dans tous ces travaux, dis-je, nous croyons avoir fait comprendre *l'état présent des découvertes modernes dans leur rapport avec la Religion*, et constaté le mouvement général des intelligences, qui toutes reviennent vers le catholicisme.

Ce que nous venons de dire peut faire comprendre la direction que nous avons donnée à nos travaux passés, et une partie de celle que nous donnerons à ceux qui seront insérés dans les numéros qui vont suivre.

Car nous croyons pouvoir le promettre, une plus grande et plus forte impulsion va être donnée aux *Annales de philosophie chrétienne*. Jusqu'à présent, nous nous sommes bornés à bien constater le point où se trouve la science ; il nous a fallu revenir sur des auteurs et des ouvrages qui datent des précédentes années ; aujourd'hui, sans négliger ces sortes de travaux qui,

tout utiles qu'ils sont, ne sont pas suffisamment connus, nous nous occuperons un peu plus des auteurs et des ouvrages de notre époque, soit français, soit étrangers. Ce champ est immense, et la moisson n'est pas moins belle que celle que nous avons déjà cueillie dans le domaine de la science du siècle.

Il est aussi un grand nombre de jeunes gens qui, entraînés dans le doute ou l'incrédulité par l'impulsion donnée à la science commune et ordinaire et à l'éducation publique, s'arrêtent au milieu du mouvement, saisis comme nous d'étonnement à la vue du retour de la haute science et de la saine philosophie vers la Religion. Puis dans des ouvrages sérieux ou futiles, ils émettent de louables pensées, et adressent à la science, à l'impiété et à la religiosité du siècle des objections et des reproches fondés. C'est avec eux que nous nous trouverons un peu plus souvent dans la lice, et, avec cordialité et franchise, avec estime et bonne foi, nous discuterons ensemble si nos croyances présentes et nos révélations antiques ne contiendraient pas le mot de cette énigme de la vie, qu'ils ne peuvent deviner ou comprendre avec toute la science du siècle.

Quoique nos *Annales* s'occupent spécialement des sciences, nous ne renonçons pas pour cela à la littérature. S'il paraît quelque ouvrage qui soit utile à notre cause, si, parmi les prétendues productions poétiques, incolores, fanées, étiolées à leur naissance, qui nous inondent, il se présente quelqu'une de ces fleurs de poésie au parfum céleste, au coloris simple et naturel, quelqu'une de ces fleurs qui peuvent trouver place dans les parvis du temple, et sur les angles de l'autel, nous les ferons connaître à nos abonnés, et saluerons le poète de nos vives acclamations.

Nous aurions encore à dire bien des choses à nos Abonnés, à répondre à bien des demandes, à remercier bien d'assurances de sympathie, à accepter bien d'offres de service. Mais cela nous menerait trop loin. Nous désirons que nos Abonnés ne voient en ceci qu'une simple lettre familière, qui s'adresse à eux seulement, et qui aussi est écrite en courant, sans plan, sans art, sans préparation. Nous leur demandons un peu de patience, et aussi un peu d'indulgence; et nous espérons,

Dieu aidant, satisfaire à toutes nos promesses et à toutes leurs espérances.

Nous ne pouvons donner ici le *tableau statistique* de nos abonnés; cette recherche et cette classification n'étaient pas encore faites, mais nous le publierons, comme nous l'avons déjà fait, à la fin du semestre. Nous ne voulons cependant pas dissimuler que ce *tableau* ne serait pas aussi prospère que le dernier; nous n'osons nous en plaindre, mais nous espérons que cette diminution sera facilement réparée par le nouveau développement que vont prendre nos *Annales*.

Nous mettons avec confiance nos travaux sous l'approbation et la protection de nos premiers pasteurs, et des personnes honorables qui président à l'instruction et à l'éducation religieuse en France. Nous leur demandons avec instance leurs conseils et leurs suffrages; trop heureux de les recevoir et de les suivre. Notre journal est en partie leur ouvrage; nous n'avons ni système, ni doctrine à nous, que nous voulions faire prévaloir; tout ce qui peut servir à la défense de la Religion, de quelque part qu'il nous vienne, est sûr d'être bien accueilli.

Nous espérons que nos frères voudront apprécier notre désintéressement, encourager nos efforts, soutenir notre courage, et contribuer ainsi au bien qui est au fond de nos vues, de nos esprits et de nos cœurs.

L'Éditeur, A. — Bonnetty.

Histoire.

COURS D'HISTOIRE

DES ÉTATS EUROPÉENS MODERNES, DEPUIS LE IVe SIÈCLE JUSQU'EN 1790, PAR SCHŒLL [1].

Premier article.

Les historiens protestans les plus distingués de nos jours reconnaissent et établissent eux-mêmes les preuves de la primauté de la chaire de Pierre. — Revue des principaux textes des Pères des premiers siècles qui en ont fait mention.

C'est un des progrès de notre littérature apparemment que la rapidité de composition; de là cette abondance affluente, inondante, d'ouvrages badins et sérieux, poétiques et érudits, de drames, de romans, d'histoires, d'encyclopédies périodiques, de mémoires, de cours en tous genres pour tout le monde, et tous également réjouissans. Nous devenons tous si savans, que bientôt nous serons une nation d'auteurs, et si diserts que nous n'aurons plus le loisir de nous écouter les uns les autres, ni de nous lire nous-mêmes; heureusement il nous restera les siècles à venir pour qui nous en faisons tant, qu'ils n'auront plus rien de mieux à faire que de nous lire et de nous admirer, si cela les amuse. Martial vantait les tachygraphes de son tems, qui devançaient la parole:

Nondum lingua, suum dextra peregit opus.

Nous autres modernes, nous sommes de bien plus habiles

[1] Chez Gide, rue S.-Marc, n° 20, et chez l'auteur, rue Cassette, n° 16. Le 34e volume de cette importante collection vient de paraître. Prix : 7 f. le volume.

écrivains; nous pensons à course de plume, souvent même nous n'avons pas encore pensé que nous avons déjà écrit; aussi à peine l'idée d'un ouvrage vient-elle à l'esprit, on en fait le prospectus, le plan ensuite, ou même on ne fait pas de plan; le libraire ouvre sa souscription, l'imprimeur se presse, puis l'auteur se met à son pupitre, et voilà un volume, en voilà deux, trois, quatre, tant que vous en voudrez, plus que vous n'en voudrez; c'est à vous maintenant de vous récréer et de vous instruire, ce qui ne nous regarde pas; il y a toujours, en attendant, une œuvre et un homme de génie de plus.

Les choses étant ainsi maintenant, dois-je avouer que l'ouvrage de M. Schœll, quoiqu'il se publie assez vite, n'a pourtant pas cette vivacité d'invention ni d'exécution? que ce cours d'histoire, dont le 34e volume vient de paraître, n'a commencé d'être publié qu'après avoir été achevé? Oui, je l'avouerai, il vaut mieux être vrai et ne pas tromper mes lecteurs. Au fond, ils n'y perdront rien; l'auteur ne prétendant pas au prix de la course, que leur importe la lenteur du travail, si l'ouvrage n'en est pas pire, et s'il arrive assez tôt? M. Schœll y a mis de la réflexion; voilà pourquoi sans doute on n'en a pas fait un grand bruit; mais enfin, si réellement l'ouvrage n'en a pas souffert, ni pour la rédaction, ni pour son succès, ne vaut-il pas la peine qu'on s'en occupe?

Ce cours d'histoire se divise en quatre parties: la première contient ce qu'on appelle vulgairement le moyen-âge; la seconde s'arrête au commencement du XVIIe siècle, à la guerre de 30 ans; la troisième au commencement du XVIIIe siècle, et la quatrième en 1790. Chaque partie fournit 12 volumes, dont le dernier est une table alphabétique des matières. L'auteur a fondu dans les deux dernières parties son *Histoire* si estimée *des traités de paix*, ce qui rend l'ouvrage doublement intéressant. C'est une véritable bibliothèque politique, que j'appellerais volontiers les *Pandectes* de l'histoire moderne, à l'usage des gens du monde et des savans eux-mêmes, où l'on trouve non-seulement tous les faits importans avec un développement convenable, mais encore les documens les plus curieux sur les gouvernemens et la civilisation: il y a d'ailleurs une foule de détails

sur des questions secondaires, qui montrent la complète étendue des travaux de l'auteur; j'indiquerai seulement au hasard, comme exemples, les deux notes sur *les rois d'Yvetot* et sur *le masque de fer*, qui donnent une solution fort nette de ces deux petits problèmes. Il faut prévenir ici un reproche qu'au premier abord on est tenté d'adresser à M. Schœll, c'est d'avoir épargné les citations. Il a cru devoir y renoncer pour ne pas augmenter le nombre des volumes; mais l'ouvrage en lui-même porte le caractère d'une érudition consciencieuse et certaine pour qui a quelque lecture; l'auteur a compté là-dessus et il ne s'est point trompé; on doit ajouter que son nom est une autorité et que d'ailleurs ses indications sont encore assez considérables.

On ne peut s'empêcher, en lisant M. Schœll, de sourire de pitié sur ces énormes fatras qu'on nommait en France des *histoires* il n'y a pas plus de vingt ans, comme l'indigeste narration de *Vely*, et sur ces philosophiques abrégés *à la Mably* ou *à la Millot*, dont le honteux engouement ne sert plus qu'à prouver l'ignare jactance du XVIIIe siècle. Il suffisait alors en effet, pour avoir aussitôt une réputation, de donner le titre d'*observations* ou d'*élémens* à des déclamations dédaigneuses sur le passé, brodées de quelques textes pris à de vieux auteurs, qu'on citait sans les avoir lus, de déraisonner à la page sur des faits qu'on ne savait pas, et de dénoncer à chaque chapitre, en ritournelle sentencieuse, la barbarie, la superstition et le fanatisme. Si surtout ce pédantesque verbiage était de quelque prestolet équivoque, le livre devenait infailliblement un chef-d'œuvre et l'auteur un historien modèle; on a vu même de philantropiques abbés prêter à l'œuvre d'autrui la piquante recommandation d'un nom tonsuré [1].

[1] Voici sur l'auteur nominal et sentimental de l'*Histoire philosophique des deux Indes* un trait peu connu, mais trop joli pour le laisser dans l'oubli. Raynal aimait une Elisa; les philosophes de toute condition enjolivaient les ouvrages les plus graves de leurs confidences amoureures. Cette Eliza mourut. Les amis du tendre abbé, jugeant sur sa tranquillité qu'il ignorait son malheur, évitaient de troubler cette ignorance; ils se trompaient; c'est que le pauvre homme, ne pouvant improviser la douleur morale, l'avait tout bonnement ajournée, jusqu'à ce qu'il eût trouvé

Il a fallu, pour nous faire honte de notre sottise, que cette même réforme qui avait enfanté cette nuée de philosophes dénigrans, semblables aux rongeuses sauterelles de l'Apocalypse, produisit à la fin, par un étonnant rétour, des défenseurs à l'Eglise et au Saint-Siége même. C'est un des phénomènes de notre tems. Si, en général, les écrivains protestans ont conservé leurs préventions contre Rome, au moins lui rendent-ils souvent justice; quelques-uns s'en sont déclarés tout haut les apologistes, et tous d'ordinaire dédaignent les stupides impostures dont on s'est plu à noircir depuis le XVIe siècle l'Eglise catholique. M. Schœll n'est point un apologiste, mais il a l'intention d'être impartial; il l'est en effet autant qu'un protestant peut l'être; et sous ce point de vue en particulier, son *cours d'histoire* est d'un grand intérêt pour nous autres catholiques. C'est aussi uniquement cette partie de son ouvrage que je me propose d'examiner, en notant les concessions et redressant ce qui ne me semblera pas exact. J'espère que cet examen sera de quelque utilité pour les lecteurs des *Annales* qui ne pourraient se procurer cette importante collection de 34 volumes in-8°.

Je m'arrêterai peu sur l'introduction, qui présente l'état du christianisme au IVe siècle, et dont les idées se retrouvent en résumé au chap. 12. Je ne puis pourtant accorder cet isolement des premières églises et cette formation incertaine de la hiérarchie par où les protestans voudraient retarder jusqu'au IIIe siècle l'*unité* et l'*universalité* du christianisme, et lui donner ainsi une apparence d'institution humaine, on ne sait trop pourquoi, puisqu'ils reconnaissent, avec nous et avec le bon sens, son origine divine. L'Eglise catholique a commencé évidemment par Pierre et les apôtres, c'est-à-dire, par un pape et des métropolitains, et ne s'est point avisée après coup de se donner des chefs. De même elle est sortie tout d'abord du cénacle pour se fixer à Rome, comme sur son axe, rayonnant dans tous les sens, et distribuant, sans la détacher, la lumière à tous les épiscopats, qui la réflétaient mutuellement avec une commune

le tems de l'arranger en prose pensante; il leur apporta au bout de quelques jours cette élégie sensitive, qu'on lit dans l'*Histoire des deux Indes*.

ardeur. Cette unité et cette universalité originelles se déduiraient rigoureusement de la propagation du christianisme, quand même elles ne seraient point attestées par les *Actes* et les *Epîtres des Apôtres*, et de leurs premiers successeurs, par la fameuse lettre de l'église de Lyon dans le IIe siècle, et enfin par l'usage des *lettres formées* [1]; toutes choses qu'il faut bien appeler des *faits*, parce que sans cela elles ne fussent point restées des monumens.

Lorsque M. Schœll reconnaît ensuite l'authenticité de la juridiction souveraine du S.-Siége au IVe siècle, dans les canons du concile de Sardique, et dans les Appels à l'évêque de Rome, est-il nécessaire d'insister sur ce point? Je me contenterai de remarquer que la position de Rome n'a contribué en rien au pouvoir des papes, dont elle fut l'ennemie tant qu'elle fut quelque chose, et dont elle reçut l'existence depuis sa décadence politique; que cette suprématie romaine, constatée par des Appels plus fréquens qu'on ne paraît le croire, par des décisions pontificales, fort antérieures à l'arianisme, et par la conviction de ces premiers papes, si admirés par leur vertu, se voit établie en coutume sans qu'on puisse lui assigner d'autre commencement que celui de l'Evangile. Je comprends encore moins comment l'auteur *excuse l'erreur des empereurs* persécuteurs, par cette considération que des princes sages et humains, comme Trajan, Adrien, M. Aurèle et Dioclétien, devaient regarder le christianisme *comme une calamité publique, qui menaçait la religion de l'etat, intimement liée à la constitution politique.* La réforme est bien mieux condamnée par ce raisonnement, car elle fut une bien autre calamité publique qui menaçait la religion des états. J'avoue d'ailleurs que je n'ai jamais pu me pénétrer d'une grande estime pour ces quatre personnages, beaucoup trop vantés, et en particulier pour le *héros* Julien l'apostat. Alexan-

[1] On appelait *lettres formées* ou *canoniques* les attestations que l'on donnait aux évêques, aux prêtres et aux clercs, lorsqu'ils étaient obligés de voyager. Les prêtres et les clercs les recevaient de leur évêque, les évêques de leur métropolitain ou du pape. Le concile de Laodicée dès 366, celui de Carthage en 397 imposent cette obligation; ce qui suppose que la hiérarchie était déjà toute établie.

dre Sévère, le seul prince décent et aimable de toute cette époque, était tout aussi habile qu'eux, bien plus humain, et il ne persécuta pas; au reste si c'est la condition de la vérité sur la terre de se faire jour à ses risques et périls, condition que le christianisme a pu seul soutenir, *ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati*, c'est aux hommes et surtout aux chefs des hommes de la reconnaître; nul n'est recevable à lui dire comme Pilate : Qu'est-ce que la vérité ? *quid est veritas*? Ils ont à répondre de leur indifférence, à plus forte raison de leur haine.

Je releverai encore un passage du liv. 1er, chap. 9, à propos des *précaires*. L'auteur parle de l'avidité du clergé et des moines, et dans une note, après ce texte de l'Evangile, souvent allégué dans les diplômes de donation : *Faites-vous des amis avec les richesses de l'iniquité*; il cite cet autre : *Il est plus difficile à un cable d'entrer dans le trou d'un aiguille qu'à un riche dans le royaume des cieux*. Jamais les moines, ajoute-t-il, n'ont cité ce verset quand ils se sont fait donner des richesses. Ceci ne va pas bien après cet éloge accordé dans l'*Introduction* aux immenses services rendus à la civilisation par les ordres religieux; et puis, les philosophes, hommes si essentiellement désintéressés, comme nous savons tous, ont dit tant de bons ou de mauvais mots sur l'avidité cléricale et monastique, et la race humaine, assez ingrate de sa nature, a tellement oublié aujourd'hui tout ce qu'elle doit aux moines, que je suis fâché de rencontrer cette petite malice sous la plume d'un homme grave et savant. Si, dans le cours de ses voyages, il a éprouvé lui-même, sur les Alpes ou sur le Vésuve, la généreuse et délicate charité de ces religieux sans cesse à la recherche de la détresse, je ne veux pour reproche que ce seul souvenir.

Tout ce neuvième chapitre d'ailleurs est très-instructif; nous sommes d'accord, excepté sur un point que je retrouve encore à controverser au chapitre 12, c'est la puissance papale. M. Schœll « ne veut pas décider entre les deux croyances » catholique et protestante ; mais comme il est certain que la » primauté du pape, quelle qu'en soit l'origine, ne s'est établie » que successivement, il est permis à l'historien, dit-il, de tra-

» cer la marche qu'elle a suivie, sans que le résultat puisse trou-
» bler la foi. » Et il assigne quatre événemens surtout favorables à l'établissement de cette primauté : 1° la fondation de la nouvelle église de Germanie, 2° l'alliance du S.-Siége avec les Carlovingiens, 3° la ruine du royaume Lombard, 4° les fausses décrétales.

On pourrait ajouter la conversion des Francs, des Bourguignons, des Wisigoths et des Anglo-Saxons, qui tournèrent de l'arianisme ou de l'idolâtrie à la foi catholique; cette réunion de l'Occident nous fait voir doublement la force de l'Eglise romaine, d'abord dans sa fécondité, puis dans sa juridiction, qui se donna ainsi une plus grande étendue. Cette Eglise en effet vivement agitée, réduite un moment à la seule Italie, par l'invasion barbare, se propage rapidement, tandis que l'église d'Orient demeure stérile.

Sans doute ces divers événemens ont fait beaucoup pour la puissance du S.-Siége; mais la Providence qui fut, je l'imagine, pour quelque chose dans tout cela, l'avait ainsi coordonné; et ce serait singulièrement prendre le change que de trouver ici un artifice humain, une déviation terrestre de l'œuvre divine du christianisme; en un mot, de regarder comme une ambitieuse conquête le progrès immanquable de la puissance de S. Pierre, qui ne s'est point *établie*, mais *développée* par ces moyens. D'autres circonstances auraient également servi; la Providence ne devait pas être embarrassée à ce sujet.

On a souvent produit avec raison les témoignages des Pères de tous les siècles en faveur de l'autorité souveraine du S.-Siége; et cet accord perpétuel de sentiment à travers la diversité des tems et des lieux lui donne un invincible appui. Toutefois ce n'est là en quelque sorte qu'une contre-épreuve. Il y a une autre démonstration aussi complète, plus formelle encore et qu'on n'a pas peut-être assez appréciée jusqu'à présent. Il faut entendre les papes eux-mêmes et les voir agir; et si l'on prend garde à leur mérite personnel, au caractère officiel de leurs actes, et à la force effective de leur volonté, on verra que les papes du IVe siècle ne posèrent pas *sans le deviner les fondemens de leur domination universelle*, et ne profitèrent pas *habilement des circons-*

tances pour établir leur primauté ecclésiastique; mais qu'alors, comme depuis, ils savaient tout simplement leurs droits et leur devoir. On les voit en effet constamment appliqués à maintenir leur autorité souveraine, et par des déclarations formelles, et par des sentences de doctrine et de juridiction, dans des causes générales et particulières, sur des conciles et sur des individus.

La subtilité grecque et les prétentions de Constantinople ont pourvu spécialement à ce que l'occasion ne manquât pas.

Innocent Ier, qui parla et agit au commencement du ve siècle, comme ses prédécesseurs, bien loin de regarder comme un accroissement ses prérogatives, avait déjà dit au contraire aux pères de Milève, en louant leur déférence, que « *c'était une* » *règle d'ancienne tradition, de discipline ecclésiastique, une loi non* » *humaine, mais divine*, que toute affaire importante des provin- » ces chrétiennes, quelque éloignées qu'elles fussent, ne dût être » considérée comme finie qu'après la confirmation du S.-Siége. »

Zozime, qui lui succéda, dit aux mêmes, touchant la même affaire, le pélagianisme : « les anciens canons et la promesse même » de Jésus-Christ ont voulu que la puissance de S. Pierre au- » dessus de tous fût si grande qu'il déliât ce qui était lié et liât ce » qui était délié; puissance également donnée à ses successeurs; » d'où il suit que l'on ne pourra jamais attaquer ce siége, sans se » mettre en danger... Quoique notre autorité soit telle *que per-* » *sonne ne pût reformer nos jugemens*, nous n'avons cependant » rien fait dont nous ne vous ayons donné connaissance *de notre* » *propre mouvement*, pour vous marquer notre charité fraternelle, » délibérant en commun, et non pas que nous ignorassions ce » qu'il fallait faire. »

Boniface Ier, immédiatement après, écrivait à Rufus de Thessalonique : « Il n'y a point à revenir sur notre jugement; car ja- » mais il n'a été permis de traiter de nouveau ce qui a été une » fois statué par le Siége apostolique. » Et aux évêques d'Illyrie : « Personne n'a jamais eu l'audace de porter les mains contre » la hauteur apostolique (*culmini*), dont il n'est pas permis de » réformer le jugement. »

Ensuite Célestin Ier, à S. Cyrille, touchant Nestorius : « C'est » pourquoi agissant à *notre place* et par l'autorité de *notre Siége*,

» vous exécuterez la sentence avec sévérité ; » et à Nestorius lui-même : « Pensez comme nous si vous voulez être avec nous, » condamnez tout ce que vous avez pensé jusqu'à présent, et » proclamez aussitôt ce qui est notre volonté. »

Léon-le-Grand, au sujet d'Atticus, métropolitain déposé de Nicopolis : « Il fallait attendre notre censure et ne rien décider » que ce que vous auriez reconnu être notre sentiment. » Le même pape au concile d'Ephèse : « L'empereur a eu ce res- » pect pour les divines institutions de s'adresser à l'autorité du » S.-Siége. »

Gélase Ier, dans un concile : L'Eglise romaine a été élevée » au-dessus de toutes les autres, non par aucune constitution » de synodes, mais elle a obtenu la supériorité par la voix évan- » gélique de notre Seigneur et Sauveur. » Et aux évêques de Dardanie : « Le premier Siége confirme de son autorité cha- » cun des synodes, et les garde comme perpétuel modérateur, » en raison de sa principauté. » Le même S. Gélase, dans sa XIVe lettre, remarque encore que « S. Pierre, qui repose à Rome, » a conféré au Siége romain ce privilége de n'être jamais vaincu » par les portes de l'enfer, à cause de la promesse du Sei- » gneur. »

Symmaque déclara au concile de la Palme, qu'il lui donnait le pouvoir d'examiner et de juger son élection.

Enfin voici, au commencement du VIe siècle, le formulaire du pape S. Hormisdas, dicté par lui, pour la réunion des évêques partisans d'Eutychès :

« La première condition du salut, c'est de garder la règle de » la vraie foi, et de ne s'écarter en rien de la tradition des Pères. » Et parce qu'il est impossible que la sentence de notre Seigneur » Jésus-Christ ne s'accomplisse point quand il dit : *Tu es Pierre,* » *et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, etc., l'événement à jus- » tifié ces paroles ; car la Religion catholique est *toujours* dé- » meurée inviolable dans le Siége apostolique. Ne voulant donc » pas déchoir de cette foi, suivant au contraire, en toutes cho- » ses, les réglemens des Pères, nous anathématisons tous les » hérétiques, principalement l'hérétique Nestorius, etc. C'est » pourquoi, comme il a déjà été dit, suivant en toutes choses

» le Siége apostolique, et publiant tout ce qui a été décrété par
» lui, j'espère mériter d'être avec vous dans une même com-
» munion, qui est celle de la chaire apostolique, *dans laquelle*
» *réside la vraie et entière solidité de la Religion chrétienne;* pro-
» mettant aussi de ne point réciter dans les saints mystères les
» noms de ceux qui se sont séparés de la communion de l'Eglise
» catholique, *c'est-à-dire, qui ne sont pas d'accord en toutes choses*
» *avec le Siége apostolique.* Que si je me permets de m'écarter
» moi-même en quelque chose de la profession que je viens de
» faire, je me déclare, par ma propre sentence, au nombre de
» ceux que je viens de condamner. J'ai souscrit de ma main
» cette profession qui est la mienne, et je l'ai envoyée à vous,
» Hormisdas, saint et bienheureux frère, et pape de la grande
» Rome.»

Tous ces témoignages sont assez clairs; on les trouve et on les comprend tout de suite, sans effort de recherche ni de discussion. Je pourrais pousser plus loin les citations; mais je m'arrête à ce document d'une grande portée, et je reste ainsi dans la limite en-deçà de laquelle l'éminente vertu des papes est tellement incontestable que, de l'avis de Fleury, elle pouvait faire regarder le S.-Siége comme impeccable ou réservé seulement aux prédestinés. Eh bien, c'est alors surtout qu'ils ont proclamé leur propre souveraineté, non comme une pensée particulière, comme une utilité temporaire, ou un perfectionnement désirable, non dans des théories doctrinales, dans des ouvrages travaillés à loisir et à dessein, non en des circonstances petites et obscures, mais comme un héritage impérissable et sacré, et ils ont proclamé cela sans ombre d'hésitation, ni de scrupule, hautement, publiquement, dans des avis ou des sentences solennelles, en vertu de leurs devoirs et de leur charge. Quand on songe à la conviction de tels hommes, il faut bien croire à la vérité de leur parole invariable. Le formulaire en particulier est d'autant plus remarquable qu'il a spécialement perpétué la tradition, et servi de règle à l'église d'Orient.

A la mort de l'empereur Anastase, le peuple de Constantinople, las du schisme d'Acacius, partisan d'Eutychès, demandait à grands cris la réunion au S.-Siége. Le nouvel empereur Justin Ier en-

voya une ambassade solennelle au pape Hormisdas, qui fit partir ensuite ses légats avec cette formule de foi à signer par tous les évêques qui voulaient rentrer dans la communion de l'Eglise romaine. Il y eut une joie incroyable dans l'empire, à l'arrivée des légats; le formulaire fut signé à C. P. et dans les autres villes par 2500 évêques; Justinien, devenu empereur, l'inséra jusqu'à deux reprises dans les professions de foi qu'il envoya aux successeurs d'Hormisdas; et enfin, 350 ans plus tard, le VIIIe concile œcuménique le fit souscrire encore à tous les évêques du parti de Photius, comme garantie de leur abjuration du schisme; et la formule de réunion, dressée à ce concile, donna au pape Adrien II le titre de *souverain pontife et pape universel.* Les légats souscrivirent avec cette clause : *jusqu'à la volonté du pape*, et la lettre synodale le prie de confirmer le concile et de le faire recevoir dans toutes les églises.

Qui ne sent tout d'abord l'importance d'un pareil acte ? D'un côté exigence souveraine, obligatoire; de l'autre, soumission. Ce n'est point une transaction consentie après débats, où l'on stipule des concessions et des prérogatives nouvelles, c'est des deux parts un principe également proclamé; et par un dévouement unique au christianisme ceux qui obéissent ne sont pas les moins attentifs à maintenir et à consigner leur obéissance. Qu'on me dise d'où pourrait venir un pareil accord de volonté et de déférence, sinon d'une tradition originelle et invariable ? Peut-on demander des preuves plus expresses et plus authentiques ? Et pourtant il y a bien d'autres *faits* semblables : je ne parle pas seulement de ces décisions suprêmes et sans appel, qui faisaient dire à S. Augustin : *Rome a parlé, la cause est finie*; je n'insiste non plus sur cette sanction nécessaire du S.-Siége aux conciles généraux, comme le reconnaissait la profession de foi des évêques d'Orient, déposés par le pape Vigile, dans laquelle « ils recevaient les quatre conciles œcuméniques, et promettaient de suivre inviolablement ce qui a été décidé du » consentement des légats et vicaires du S.-Siége, par qui les » papes y ont présidé chacun en leur tems»; comme l'avaient déclaré auparavant les Pères d'Ephèse: *forcés et nécessairement poussés par les sacrés canons et par la lettre de notre très saint-Père*

Célestin, évêque de Rome, nous, etc., comme l'avaient déclaré ensuite ceux de Chalcédoine : *Pierre a parlé par la bouche de Léon.*

J'aime mieux produire des exemples où l'autorité pontificale a éprouvé des résistances : car de même que le dogme ne fut pas moins certifié par la controverse des hérésies que par l'enseignement catholique, la puissance du S.-Siége n'a pas été moins manifestée par les oppositions qu'elle a rencontrées. On voit d'abord que toute hérésie, après avoir tenté d'entraîner le S.-Siége, tourna ensuite contre lui toute sa fureur; merveilleux instinct de l'erreur qui nous indique ainsi, malgré elle-même, où est la loi et la vérité : nulle hérésie qui n'ait fait schisme avec Rome; d'un autre côté, c'est toujours Rome qui soutient le plus rude combat et qui le termine. Si Arius, Nestorius, Eutychès, Sergius, dogmatisent en Orient, si des empereurs théologiens publient l'*hénotique*, l'*ecthèse*, le *type*, ce ne sont qu'intrigues et violences contre les papes et contre ceux qui leur restent unis, et rien ne se démêle que par eux. Leurs légats tiennent toujours le premier rang. Mandés souvent eux-mêmes à C. P., comme des sujets, ils y règnent par la décision; ils sont partout le centre du monde spirituel ; ils brillent enfin au-dessus de tous par les persécutions et par les respects; s'ils exigent ou s'ils refusent, c'est toujours la même fureur du parti schismatique, et toujours même puissance du S.-Siége. Je ne citerai que le séjour du pape Vigile à C. P., pour l'affaire des trois chapitres. Je n'ai point à examiner ici la fluctuation de sa conduite, qui ne fut peut-être pas sans faiblesse, question très-distincte, quoique intimement liée à celle que je traite. Je dirai seulement, pour prévenir toute objection, que Vigile, toujours en danger de mort ou de captivité, obligé de fuir ou de se cacher, a répondu d'avance en s'écriant dans une assemblée violente : *Je vous le déclare, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas S. Pierre.* Et qu'enfin on ne put obtenir de lui aucun acte contraire au concile de Chalcédoine, de quoi semblait s'embarrasser assez peu le nouveau concile de C. P. Mais ce qui me frappe ici, c'est cette puissance d'un seul homme captif et violenté ; car, s'il n'y a rien en lui qu'une opinion humaine, pourquoi s'en inquiéter ? Si on ne lui reconnait nulle vertu de dé-

cision, pourquoi cette obstination à le fléchir, à incliner son jugement ? Quand il lance un *judicatum* et un *constitutum*, on refuse bien de s'y soumettre, on passe outre; mais il serait beaucoup plus simple de nier le droit de prononcer; or on n'avait pas encore cette heureuse pensée; nul ne lui conteste ce droit; et à la fin, *pour qu'il ne reste plus de prétexte* à rejeter le concile de C. P. il faut de l'aveu même de ceux qui résistent, qu'une nouvelle constitution pontificale (du 23 février 554) vienne le confirmer.

Et que dira-t-on encore de l'empêchement constant du S.-Siége à l'égalité ambitieuse de C. P. ? Cette prétention paraît déjà à la fin du IVe siècle; l'esprit impérial avait gagné les évêques bizantins, puisque le pape S. Damase avait choisi en 379 Ascolius, évêque de Thessalonique, pour son vicaire en Illyrie *orientale*, afin de la soustraire à la juridiction immédiate de C. P. Deux ans après, les Pères du IIe concile général firent un 3e canon de discipline qui donnait à C. P. la prérogative d'honneur après Rome; mais Rome regardait comme non avenu ce prétendu canon qui ne lui avait point été envoyé; le pape S. Boniface avait obligé Théodose II à révoquer en 422 une constitution qui donnait à C. P. la prérogative de l'ancienne Rome, et lorsqu'au bout de 60 ans les Pères de Chalcédoine eurent renouvelé la tentative par leur 28e canon, ils écrivirent au pape S. Léon ce qu'ils avaient fait : « Véritablement vos légats se » sont fortement opposés à ce décret, mais ils ont sans doute » voulu vous en laisser l'honneur, afin qu'on vous attribuât la » conservation de la paix comme celle de la foi; nous vous » prions donc d'approuver, etc. »

L'empereur Marcien, l'impératrice Pulchérie et le patriarche Anatolius appuyèrent cette demande aussi par leurs prières, et cependant, quoique ce fût une chose de pure discipline, S. Léon répondit : « Nous mettons au néant ce décret, et par l'autorité » du bienheureux apôtre Pierre, nous le *cassons*. »

S. Gélase, sur le même sujet, s'exprimait ainsi à la fin du Ve siècle : « Nous avons ri de la prérogative qu'ils veulent attri- » buer à Acacius pour avoir été évêque de la ville impériale. » L'empereur n'a-t-il pas demeuré long-tems à Ravenne, à Mi-

» lan, à Rome? Les évêques de cette ville ont-ils pour cela ex-
» cédé les bornes que l'antiquité leur a prescrites ?

Pélage II, à la fin du vi^e siècle, défendit en conséquence à son légat de communiquer avec Jean-le-Jeûneur, qui prenait le titre d'évêque universel ; S. Grégoire-le-Grand traita cette ambition d'extravagance et d'orgueil. Si Rome toléra à la fin le patriarchat de C. P., elle ne prétendit jamais accorder davantage; C. P., de dépit, se jeta dans le schisme. Elle n'a pu arriver à sa prétendue grandeur que par l'anathème ; et l'on sait ce que cette grandeur est devenue sous l'ignoble sceptre bizantin, et sous le cimeterre ottoman.

Il ne me reste plus qu'à rappeler les faits de juridiction romaine pendant les ve et vi^e siècles. Comment Eutychès suspend-il sa déposition prononcée par un synode? en appelant au pape. Lorsqu'à son tour il se trouve assez fort pour se venger de ses adversaires dans le *brigandage* d'Ephèse, 449, à qui Eusèbe de Dorylée et Flavien de C. P. eurent-ils recours? au pape, qui cassa cet inique jugement. En 479, Acacius, évêque de C. P., ayant ordonné un patriarche à Antioche, le pape Simplicius, en légitimant l'ordination faite contre les droits des métropolitains, eut soin d'interdire tout autre acte semblable à l'avenir. S. Grégoire-le-Grand, en 592, rétablit un évêque de Thèbes injustement déposé, et cassa la sentence de Jean, primat d'Illyrie, qu'il condamna à trente jours de pénitence ; trois ans après, deux prêtres grecs condamnés comme hérétiques par Jean-le-Jeûneur, furent absous par le même pape, malgré les pièces justificatives et la députation qu'*envoya* le patriarche, qui alors même prenait le titre d'évêque universel. Vers la fin du viie siècle, on trouve encore la déposition d'un évêque de Lappa prononcée par un synode de Crète et cassée par le pape Vitalien. En Occident, on connaît l'appel d'Apiarius, prêtre d'Afrique, excommunié par son évêque et par le sixième concile de Carthage et maintenu successivement par trois papes, S. Zozime, S. Boniface et S. Célestin; et celui de l'évêque gaulois Célédonius, et la rigueur du pape S. Léon envers S. Hilaire d'Arles, qui, venu à pied à Rome pour soutenir sa déposition, se vit improuvé et bientôt après excommunié et privé des droits de

primat. S. Léon reconnut plus tard qu'il était allé trop loin à l'égard du S. évêque d'Arles, mais non à l'égard de son propre pouvoir.

Cette primatie, donnée, retirée, rendue au siége d'Arles dans ce même tems par la seule volonté des papes Boniface, Léon, Hilaire, est encore un *fait* notoire, où paraît incontestablement cette pleine souveraineté de juridiction pontificale. Il n'est pas nécessaire d'ajouter d'autres exemples, la chose est assez évidente, nul ne trouvait alors cette autorité étrange, extraordinaire; nul ne songeait à la taxer de nouveauté, car c'était la tradition encore récente; le ve et le vi^e^ siècle la transmirent intacte et sans interruption aux âges suivans.

Ainsi, il faut conclure que l'alliance des Carlovingiens avec le S.-Siége n'a servi qu'à la puissance temporelle des papes; leur puissance spirituelle n'avait pas besoin de la nouvelle Eglise germanique ni des fausses décrétales. Nous verrons une autre fois ce qu'il faut penser de ce recueil fameux et des prétendus abus qu'elles ont introduits.

EDOUARD DUMONT.

Note. M. Edouard Dumont, qui veut bien prêter aux *Annales* le concours de son érudition et de sa foi, est l'auteur de l'excellent ouvrage élémentaire, ayant pour titre: *Précis de l'histoire des empereurs romains et de l'Eglise, pendant les quatre premiers siècles*, dont nous avons dit quelques mots dans le tome V des *Annales*, pag. 516. Nous ne pouvons que nous féliciter d'un collaborateur si distingué, qui veut bien nous promettre une suite d'articles sur *l'histoire de l'Eglise*. (*Note de l'Editeur.*)

Traditions.

DE LA PHILOSOPHIE MODERNE,

ET DES CROYANCES ANTIQUES.

Les peuples anciens ont tous fait profession de suivre, pour leurs croyances, les traditions de leurs pères, et n'ont jamais cru que ce fût à l'esprit de l'homme isolé à les créer ou à les sanctionner.

Il y a quelques années, les lumières n'avaient pas encore fait de grands progrès dans la province qui m'a vu naître, aussi m'y donna-t-on une éducation presque chrétienne, dont il ne m'a pas été possible d'effacer complètement la trace de mon cœur. L'Université travailla peu efficacement à me débarrasser de cette rouille ; à la Faculté de droit de Paris, je fis bien quelques pas dans les voies de la *raison pure*, mais je ne fus vraiment régénéré que plus tard et par une grâce toute particulière de la *force des forces*, comme on nomme le Dieu de la Philosophie [1].

Vous savez ces paroles de Bossuet : « Le propre de l'hérétique, » c'est-à-dire de celui qui a une opinion particulière, est de » s'attacher à ses propres pensées ; et le propre du catholique, » c'est-à-dire, l'universel, est de préférer à ses sentimens le » sentiment commun de toute l'Eglise [2] ? » Eh bien ! je l'avoue, moi jeune France, moi, qui m'étais abreuvé aux pures sources de l'éclectisme, moi, qui voyais de mes yeux Enfantin et Châtel, je ne comprenais pas encore — le rouge m'en monte au

[1] Voyez l'*Ancien Globe* et les divers écrits de l'Ecole éclectique.

[2] Bossuet. *Histoire des variations.*

front! — qu'il fût raisonnable de préférer ses sentimens particuliers au sentiment commun de toute l'Eglise, et je cherchais en vain à me démontrer que l'avis d'un *seul* est nécessairement *meilleur que celui de tous.*

La Philosophie eut pitié de ma faiblesse, et une belle nuit, elle daigna se révéler à moi et m'apparaître en personne. Je ne veux point ici vous faire son portrait; franchement, elle ne me sembla ni bien jeune, ni fort jolie....

« Mon fils, dit-elle d'abord d'un ton solennel, je lis au fond de tes pensées les préjugés, dans lesquels fut nourrie ton enfance, exercent encore sur toi leur magique pouvoir, et ta raison demeure courbée sous le joug avilissant du catholicisme. Faible esprit! ne vois-tu pas que « le Catholicisme a failli parce qu'il » a cru à l'immobilité; il a voulu se fabriquer une théologie im- » mobile, et il s'est irrité contre ceux qui cherchaient dans des » textes spirituellement écrits un esprit progressif, un sens nou- » veau; il a voulu frapper d'immobilité la science humaine, et » il a fait passer dans les flammes les novateurs et leurs ou- » vrages; il a voulu que les sociétés restassent immobiles, et il » a déclaré les vieilles institutions toujours saintes, la nouveauté » toujours coupable. Sur tous les points, on le trouve excom- » muniant le génie de l'homme, immolant l'esprit à la forme, » le présent au passé, et jetant à l'humanité une colère ridi- » cule..... il s'appuie sur l'Eglise et la Tradition; il ne peut en- » tendre l'Ecriture, en ce qui regarde la foi et les mœurs, que » suivant le sens des Pères. L'Eglise catholique professe de ne » s'en départir jamais, et elle ne reçoit aucun dogme qui ne soit » conforme à la tradition de tous les siècles précédens.

» Il est donc avéré qu'elle se considère comme close et con- » sommée: elle pourra permettre à ses enfans de se mouvoir » quelque peu dans le cercle tracé, mais voilà tout; à ses yeux » toutes les grandes vérités sont trouvées; tous les travaux de » l'homme ne sauraient être que des commentaires plus ou » moins heureux d'un texte une fois écrit et toujours vrai. Com- » ment donc innover au sein de cette Eglise....? Or, écoutez le » moyen de défense employé contre tout ce qui est nouveau, il » est admirable, il est simple, il est infaillible; voici la sentence: » Tout ce qui est nouveau est faux; la nouveauté et l'erreur sont

» même chose. Et ne croyez pas que j'imagine ou que j'exa-
» gère : quand Bossuet peint à grands traits les changemens de
» la Religion en Angleterre, ne dit-il pas : *L'erreur et la nouveauté*
» *se faisaient entendre dans toutes les chaires. Et la doctrine ancienne*
» *qui, selon l'oracle de l'Evangile, doit être prêchée jusque sur les toits,*
» *pouvait à peine parler à l'oreille* [1].

» Voyez-vous l'erreur et la nouveauté confondues, l'antiquité
» et la vérité identifiées ? Et, chez l'illustre catholique, ce n'est
» pas une idée passagère, mais un principe constant. Si au sei-
» zième siècle, la Réforme est erronée, c'est surtout parce qu'elle
» est nouvelle ; si Luther, Zwingle, OEcolampade, Mélancthon,
» Calvin, sont condamnables, c'est comme novateurs. Ils ont
» trouvé l'erreur dans la rupture avec l'antiquité. J'aime ce
» parti ; il est commode et décisif : la règle est uniforme, et
» peut être appliquée par tous, par les insuffisans comme par
» les habiles. Cependant ce refuge dans l'immobilité n'a pas su
» prévenir pour le monde les révolutions. On peut se mettre soi-
» même hors des voies de la gravitation morale, mais une fois
» dans l'ornière, on y reste seul, on y meurt. Le Catholicisme
» a-t-il suivi l'esprit humain, après l'avoir servi au moyen-âge ?
» Non, il s'est jeté de côté, puis il a réprouvé, maudit le spec-
» tacle auquel il a été condamné. Il a vu passer devant lui Ga-
» lilée tout meurtri de ses fers, Copernic, contemporain de
» Luther, et portant dans les cieux le génie révolutionnaire ;
» Keppler, appuyant sur la certitude géométrique les divinations
» de Copernic, la réforme toute entière avec ses doctrines et ses
» novateurs, la science humaine pleine de vigueur et de fierté,
» la philosophie prenant possession d'elle-même ; je veux abré-
» ger : eh bien ! que fait le Catholicisme ? il vit, il respire, mais
» enchaîné sur sa base par un insurmontable torpeur, il occupe,
» il oppresse encore une partie du monde, mais il ne vivifie
» plus la terre. C'est la décrépitude d'un grand corps prêt à
» mourir [2]. »

[1] Bossuet. *Oraison funèbre de Henriette de France.*

[2] Ne croyez pas, lecteurs, *que j'imagine ou que j'exagère* les extravagances de la Philosophie ; l'incroyable discours que je mets dans sa bouche, se lit mot pour mot dans une *lettre* sur l'Eglise et la philosophie catholiques,

« Et moi, glorieuse, continua la Philosophie, je m'empare de son empire, de toutes parts les peuples se rangent sous ma loi, et apprennent de mes disciples à *s'en référer philosophiquement, sur toutes choses, à l'autorité de l'esprit humain*[1]. Reconnais, toi aussi, ma légitimité, et que ta raison seule soit désormais la règle de tes opinions et de tes croyances. »

A cet éloquent discours, saisi d'admiration, je m'écriai : « Vous parlez bien, ma chère dame, l'ironie vous sied à merveille : c'est mon avis : comme votre puissante parole écrase et confond ce Catholicisme, qui se figurait bonnement que *la vérité est immobile*, qu'elle ne peut jamais devenir mensongère ou réciproquement ; qu'*un texte une fois vrai est toujours vrai*, que le moyen de discerner le vrai du faux, le bien du mal, doit être à la portée de tous, *des insuffisans comme des habiles* : aussi le voilà maintenant ce pauvre *universel*, comme dit Bossuet, le voilà *seul dans son ornière*.

« Or, je veux bien l'abandonner pour te suivre, Philosophie lumineuse, qui m'as appris « que mon esprit étant ici-bas sou- » vent exposé à prendre le faux pour le vrai, le mal pour le » bien, je me préserverais infailliblement de ce danger, en char » geant ce même esprit de décider lui-même, en toute occasion » et selon son bon plaisir, si c'est l'erreur ou la vérité qui règne » en lui. » Je veux, dis-je, bien l'abandonner, mais j'ai un scrupule ; il me semble que toute l'antiquité a toujours fait comme fait le Catholicisme. Que faut-il penser de toute l'antiquité ? j'attends de connaître ta pensée pour m'en former une qui soit à l'abri des préjugés, et surtout parfaitement indépendante. »

« Bravo ! dit la déesse, tu feras des progrès rapides, comme tous ceux qui ont placé leur confiance en moi. Ma réponse à ta question est facile. Je t'ai dit que le Catholicisme était déchu

adressée à un Berlinois ; et son auteur n'est pas, comme on pourrait le croire, un insuffisant, mais au contraire un philosophe fort suffisant, M. Lerminier.

Cette lettre a été insérée dans la *Revue des Deux-Mondes*, tom. VII, pag. 729, n° 6 du 15 septembre 1832.

[1] *Revue des Deux-Mondes*, ibid.

à cause de son éloignement pour la nouveauté; aussi concluons-nous qu'il faut nous séparer de lui. Malheureusement, il n'a pas été le seul à suivre ce sentier de perdition, et à *méconnaître les droits de notre nature.* Tous les peuples anciens ont fait comme les peuples chrétiens, et se sont accordés à suivre la tradition, à en appeler au passé, à se défier de la nouveauté; aussi pensons-nous qu'il faut renier enfin toute cette antiquité. Mais je vais te faire toucher au doigt combien universel était ce préjugé, et en même tems quel service je rends *à l'humanité* en la tirant de cet esclavage. »

Tout en parlant ainsi, elle me conduisit dans une grande plaine que couvraient des pierres tumulaires immenses. — « Ce sont, dit ma conductrice, les tombeaux des nations; suis cette femme que tu vois errer silencieuse autour d'elles. »

Je suivis cette femme, et je vis que, sur toutes les tombes, étaient gravées ces paroles : « Tout ce qui existe a été fait par le verbe et la sagesse de Dieu [1], par l'Etre juste, éternel, tout-puissant, infini, le seul maître des dieux et des hommes; il a fait l'homme à son image [2] et lui a donné une âme immortelle, qui sera punie ou récompensée éternellement selon ses actions: — et le premier homme pécha; — et il fut puni dans toute sa race, mais il lui fut promis un Sauveur. Cependant les hommes se corrompirent, et Dieu les fit périr par un déluge effroyable, dont il ne sauva qu'une seule famille, et par elle il renouvela son alliance avec les enfans des hommes.»

Au milieu de ces monumens, j'en vis un plus grand que les autres, j'en approchai : la statue qui le couronnait était assise entre deux palmiers, une tiare était sur sa tête, un trophée d'armes à ses pieds, et ses mains tenaient une harpe qui semblait rendre encore des accords sublimes. — Je remarquai ce qui suit au milieu des inscriptions innombrables de son piédestal.

« Dieu a créé l'homme de la terre et l'a formé à son image; » il lui fit de sa substance une aide semblable à lui; il leur don-

[1] Voir Sanchoniaton, Bérose, Burnet, Grotius, Hyde, Huet, Goguet, etc., Platon, etc.

[2] Platon.

» na le discernement, une langue, des yeux, des oreilles, un » esprit pour penser, et il les remplit de la doctrine de l'intel- » ligence. Il créa dans eux la science de l'esprit [1], il remplit » leurs cœurs de sens et il leur montra les biens et les maux; il » fit luire son œil sur leurs cœurs afin qu'ils connussent la gran- » deur de ses œuvres, qu'ils célébrassent par leurs louanges la » sainteté de son nom et qu'ils le glorifiassent de ses merveilles; » il leur imposa des devoirs et leur donna la loi de vie en héri- » tage, il fit avec eux une alliance éternelle, et leur manifesta » sa justice et ses jugemens [2]. »

» Le premier homme a donc reçu la loi de vie en héritage, et transmis à ses fils cet héritage divin que nos pères n'ont pas répudié. « Combien de choses il leur fut donné en partage, et ils » nous les ont dites, elles ne furent pas cachées à leurs fils; elles » ont passé à la race qui les a suivis; ils disaient tes louanges, » ô Jehovah! et tes perfections, et les merveilles, ouvrages de » tes mains; tu leur donnas la vérité pour nous la transmettre » et la faire connaître aux générations suivantes [3].»

» Les premiers hommes ne l'ont pas méconnue avant le déluge, la révélation était trop près d'eux pour qu'ils l'oubliassent; et ils ne pouvaient ignorer la loi morale que les passions leur firent violer; *toute chair avait corrompu sa voie sur la terre* [4]; et c'est pourquoi Dieu les fit tous périr. Mais il renouvela son alliance avec la famille qu'il avait sauvée; *il donna des préceptes, et des commandemens, et des lois, et des cérémonies* [5], que les nations de la terre observèrent long-tems, car chacune eut un sacrifice [6]; et lorsque celui que Dieu avait élu nous tira de la terre d'Egypte, les traditions primitives subsistaient encore et sur cette terre, et en Chaldée, et en Arabie, et en Palestine [7]. Com-

[1] C'est à-dire la science de la foi, la connaissance de Dieu, des anges, etc., *Comm. de Sacy*.

[2] *Ecclésiast.* ch. XVII, v. 1, 5, 6, 7, 8, 9 et 10.

[3] *Ps.* 67, v. 34, 5, 7, 8.

[4] *Genèse*, ch. 6, v. 12.

[5] *Gen.* ch. 26, v. 4 et 5.

[6] Grotius.

[7] Voir l'abbé Lebatteux. Sur le témoignage des livres saints.

ment se fussent-elles perdues chez le peuple choisi ? Pouvait-il avoir oublié ce que les Noéchides dirent à leurs enfans pour prévenir la corruption du culte : *Vous détesterez toujours ce que vous ne tiendrez pas de vos ancêtres* [1] ; non, il n'oubliera pas ce précepte antique, et il ne l'oubliera jamais, car le Seigneur son Dieu lui dit : *Souviens-toi des jours anciens, repasse dans ton esprit les générations successives ; interroge ton père et il t'instruira, tes aieux et ils te diront* [2].»

Après avoir lu toutes ces légendes, je m'avançai vers une tombe voisine; une pyramide immense la couvrait toute entière; sur une des faces était représenté un homme couronné de roseaux, déroulant des tissus qui entouraient un corps embaumé; il y découvrait des caractères effacés par le tems et semblait expliquer ces signes bizarres. Au bas de cette peinture je lus ces mots :

« Nos lois ordonnent d'abhorrer ce qui n'est pas transmis par les ancêtres [3]. Nos sages font gloire de tenir de la plus ancienne tradition leurs excellentes maximes de morale et leurs célèbres sentences [4]. L'existence de cette tradition antique est aussi rigoureusement démontrée qu'aucune vérité de l'histoire ; elle est confirmée par tous nos monumens [5] ; des livres que l'univers connaît lui ont appris que lorsque la nation à qui Dieu les fit, s'arracha de l'Egypte, comme elle, nous pratiquions la religion de nos pères qui l'avaient reçue des premiers hommes, à qui Dieu l'avait donnée [6]. Ce fut là toute notre sagesse, et si les passions la corrompirent, jamais notre raison ne prétendit la combattre; chez nous comme chez tous les anciens peuples, elle se transmettait de vive voix, et dans l'Egypte elle ne s'enseigna jamais que par tradition [7]. Les Grecs en ont agi autrement, mais les Grecs n'étaient que des enfans, il n'y avait pas de vieillards dans la Grèce; leur esprit toujours jeune n'avait pas été nourri des opinions anciennes, transmises par la tradition

[1] Selden. — [2] *Deuteron.* ch. XXXII, v. 7. — [3] Marsham, *Canon chronicus*, p. 161. — [4] Navarrette, *Hist. de la Chine; scientia Sinensis latiné exposita*, pag. 120. — [5] Fabricy, *Des titres primitifs de la revélation*, pag. 76. — L'abbé Lebatteux, par le témoignage des livres saints. — [7] *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, tom. LV, pag. 218 et 220.

antique, ils n'avaient pas de science blanchie par le tems [1]. »

Je m'inclinai devant la pyramide : après avoir fait quelques pas, je rencontrai la tombe des peuples de l'Inde, sur laquelle était écrit :

« La sagesse ne se transmit chez nous que de vive voix, elle ne fut jamais enseignée que par tradition [2]. Nos sages proclamèrent d'excellentes maximes, ils les tenaient de leurs pères, et cette tradition est démontrée par tous les monumens antiques [3]. Nos peuples crédules admirent des fables qu'inventèrent des imposteurs, mais ces imposteurs eux-mêmes disaient avoir la tradition pour eux, et ne prétendaient pas la combattre, mais l'expliquer. Nos sages repoussèrent avec mépris ces nouveautés absurdes ; elles leur parurent contraires au bon sens, car ils ne les avaient pas lues dans les anciens livres [4]. Notre philosophie n'était pas contentieuse, elle ne donnait aucun lieu aux raisonnemens subtils ou captieux, car elle n'avait d'autre fondement que la tradition [5], parce que nos pères avaient dit que seule elle nous ferait connaître la sagesse que le ciel avait donnée, car il n'y a de sagesse que dans le ciel [6], et il faut invoquer la pure loi. »

Le sépulcre de l'ancienne Chine touchait à celui de l'Inde; j'y lus :

« La lumière naturelle n'est qu'une perpétuelle conformité de notre âme avec les lois du ciel [7]. Se réglant sur les esprits, sans avoir sujet de doute, le sage connaît le ciel; attendant sans inquiétude *le saint homme* qui doit venir à la fin des siècles; il connaît les hommes [8]. Quatre choses concourent donc à former la vertu du sage: *sse*, l'expectation qui fait que l'on compte sur la venue du *saint homme*; *tchi*, le témoignage qui se tire des esprits ; *kiao*, l'établissement ou la conformité avec le ciel et la terre ; *khao*, la règle de conduite qu'on prend chez

[1] Les prêtres de Memphis et de Saïs aux philosophes grecs, dans Platon, *Timæ*, operum, tom. IX, p. 290 et 291, édit. Bipont. — [2] *Mem. de l'Acad.* — [3] Fabricy. — [4] L'Ezourvédam, *Disc. prélim.*, par M. de Sainte-Croix, tom. I, p. 146, 147. — [5] *Mém. de l'Acad.* — [6] Ormuzd, dans *le Vendidad*, p. 115. — [7] Confucius. — [8] L'*Invariable milieu*, Confucius, c. 29, § 4, p. 102.

les anciens [1]. Cette règle, tous nos sages ont fait profession de la suivre [2], et peut-on rien mettre au-dessus de la doctrine des anciens [3]? Tous les peuples ne la suivent-ils pas? et au Japon [4] et chez les Tartares et chez les Mogols [5], et partout ne reconnaît-on pas qu'il faut rechercher l'antique doctrine, et que cette doctrine traditionnelle est la base de la raison et de toute instruction [6]? Toujours notre peuple eut le plus grand respect pour ce qui lui fut transmis par ses pères [7]; et notre gouvernement, et nos lois, et nos mœurs, tout s'unit pour consacrer parmi nous l'autorité de la tradition [8]. Hélas! elle se conserva long-tems pure et sans tache, mais Li-lao-kiun obscurcit son éclatante lumière par ses opinions dangereuses et les rêveries absurdes de la magie; toutefois ce ne fut que vers l'an 65 de l'ère chrétienne [9], sous le règne de Min-ti, que les ténèbres s'épaissirent; la secte de *Fô* se répandit alors dans la Chine et gagna tout le peuple, mais nos sages l'ont méprisée [10]; ils suivent autant qu'ils les peuvent apercevoir ces croyances antiques, et nos princes embrassent la loi des chrétiens, car ils voient que c'est la loi de leurs pères [11]. »

Sur la tombe des Chaldéens et des Perses je lus :

« La vérité n'est pas une plante de la terre [12]; nos sages connurent sa céleste origine, ils ne croyaient que ce qu'enseignaient les anciens [13] à qui Dieu l'avait donnée. Ils étaient bons principalement à cause de leur simplicité, ce qu'ils entendaient dire être honnête ou honteux étant pour eux la vérité même; pleins de droiture et de candeur, ils croyaient et obéissaient; ils ne soupçonnaient pas, comme d'autres peuples, cette sagesse qui apprend à soupçonner le mensonge, mais tenant pour vrai ce

[1] L'*Invariable milieu*, Confucius, c. 29, § 4, p. 102, note, p. 158, *Comm. orig.* M. Remusat. — [2] Navarette, *Hist. de la Chine*. etc.— [3] *Koug-tzee*. La *vie* et le *Ta-hio*, cité dans les *Mém. concernant les Chinois*, tom. 1, p. 432. —[4] Voltaire, *Hist. gén.*—[5] D'Herbelot, *Bibliot. orient.*, t. II, p. 567.—[6] Tenatoui-an, commentant le *Tchoung-young* et faisant parler *Theu-sse-tseu*, petit-fils de Confucius.—[7] Voltaire, *Hist. gén.*—[8] *Les King*, etc.—[9] Deguignes, *Mém. de l'Acad. des Inscr.* tom. XLV, p. 583. — [10] *Mœurs de la Chine*, ouvrages chinois, traduits par le père D'Entrecolles, p. 44. — [11] *Motifs* du prince Jean pour embrasser la religion chrét. *Lettres édif.*, tom. XXIX, p. 751, 752, 763, 767, etc. —[12] Zoroastre. — [13] Navarette, etc.

qu'on disait des dieux et des hommes, ils y conformaient leur vie[1]. Ils savaient qu'adhérer à ses propres sentimens et à ses lumières est le grand chemin de l'impiété, et ils disaient à leurs fils : toutes vos pensées, tous vos raisonnemens ne peuvent vous conduire que dans les ténèbres de l'orgueil et de l'opiniâtreté. Il faut donc quitter absolument cet attachement à ses propres lumières, qui est une impiété manifeste et une idolâtrie de soi-même[2]. La philosophie traditionnelle se perpétua dans la Chaldée et dans la Perse; là, les fils n'eurent d'autres maîtres que leurs pères, et ils possédèrent une instruction plus solide, et ils eurent plus de foi dans ce qui leur fut enseigné[3]. »

Je passai après avoir lu ces paroles, et un peu plus loin j'aperçus une foule de petites tombes autour d'un sépulcre colossal, au sommet duquel reposait un homme à demi-nu, à demi-couvert d'une peau de bête, ayant dans ses mains une massue et un arc, ses blonds cheveux flottant en longues boucles sur ses larges épaules. La tombe était recouverte de gazon, et autour de lui, jusqu'à ses pieds, s'élevaient des pierres grisâtres, sur lesquelles étaient gravés ces mots :

« Si l'on avait tiré les connaissances religieuses des propres recherches de l'homme, il est probable que les philosophes auraient perfectionné ces découvertes. Les philosophes et les hommes qui ont vécu après Pythagore et Thalès, auraient été plus qu'eux instruits des sciences sacrées. Mais il n'en est pas ainsi : les anciens sages eurent de Dieu des idées plus pures que ceux qui leur succédèrent, et le genre humain devint en avançant plus superstitieux[4]. Quand les hommes se dispersèrent après le déluge pour remplir la terre et en habiter les contrées diverses, les chefs ou les conducteurs de chaque horde transportèrent avec eux les principes fondamentaux de la religion et de la morale dans les pays où ils s'établirent, et les transmirent aux générations suivantes[5]. Dans ces premiers tems, le peuple suivait les lois et les coutumes de ses pères et de ses ancêtres,

[1] Platon, *de legibus*, lib. III, op., t. VIII, p. 111, edit. Bip.—[2] D'Herbelot, *Bibliot. orient.* art. *Dieu*, tom. II, pag. 215. — [3] *Diod. Sicil.* lib. I et *Clem. Alex. Strom.*, lib. VIII, p. 768. — [4] Edouard Ryan, *Bienfaits de la rel. chrét.*, tom I, c. 6, pag. 109.—[5] Leland, *N. Dém. évangél.* 2e partie. c. 1, v. 3.

et des anciens de la nation. Les moralistes de cet âge ne raisonnaient pas sur les principes de la morale, l'autorité leur servait de philosophie et la tradition était leur unique argument [1]. Ils débitaient donc leurs maximes les plus importantes comme des leçons qu'ils avaient apprises de leurs pères et ceux-ci de leurs prédécesseurs, en remontant jusqu'aux premiers hommes à qui Dieu avait parlé [2]. Telles étaient nos croyances à nous tous, Scythes, Autes, Sclavons [3], Celtes, Germains, Gaulois [4], peuples frères, nous avons tous respecté les enseignemens de nos aïeux. Nos druides enseignaient la sagesse divine de vive voix et par tradition [5]; et il fallut que les superstitions romaines vinssent corrompre la Gaule et la Germanie, pour altérer leurs vieilles croyances [6]; mais nous, Slaves, plus fiers et plus sauvages, au sixième siècle [7], nous adorions encore un seul Dieu, comme nos ancêtres; et, quand a commencé cette sagesse qui, s'appuyant sur l'esprit imbécille de l'homme, veut expliquer les causes du monde? Avant la guerre de Troie [8] en connaissait-on d'autre que la doctrine ancienne, transmise des pères aux enfans, et depuis la guerre de Troie les hommes ont-ils changé de nature? »

Je baissai la tête et m'éloignai.....

Je vis tour à tour une foule de tombes; partout il était écrit que les peuples, dont elles couvraient les cendres, avaient toujours révéré les croyances que leur avaient transmises leurs aïeux; que cette fidélité à la tradition avait fait toute leur sagesse.

Mais voilà que j'arrive aux ruines d'un antique mausolée, où l'on voit encore de l'or et des pierreries, des statues magnifiques, et d'admirables vestiges de délicieuses peintures; le sang souille ces ruines au milieu desquelles est un homme lié par une chaîne de fer à une colonne brisée que domine une croix de bois; le front ceint d'un double laurier, il tient d'une main mutilée et

[1] Platon, Leland et Edouard Ryan. — [2] Leland. — [3] Bullet, *Existence de Dieu*, tom. II, p. 20. — [4] *Essai sur les Gaulois, antiquités de Vesoul*, par le c. Wlgrin de Taillefer. — [5] *Mem. de l'Acad. des Inscr.* — [6] Wlgrin de Taillefer. — [7] Procope, *De bello Goth.*, lib. II, p. 498. — [8] Thom. Burnet, *Archæolog. philos.*, lib. I, c. 6.

tremblante une lyre harmonieuse, et son autre bras, ferme et sûr, tire un glaive étincelant. Je lus ces mots sur la colonne:

« Nous avons en Dieu nos racines [1], et notre raison est née de la raison divine [2]. Les dieux ont donné à nos pères des connaissances sublimes [3]; il faut croire nos pères, s'éloigner de leur sentiment est folie dangereuse [4]; il faut croire nos pères sur la religion sans raisonner [5]; et si l'on a mêlé des fables à la tradition antique, il faut, rejetant tout le reste, prendre ce qu'il y a de premier; car c'est ainsi seulement que nous reconnaissons le dogme paternel, ou ce qui était cru par les premiers hommes [6]. Voilà les maximes qu'a toujours proclamées la Grèce, jusqu'au tems où de vils sophistes s'élevèrent, qui voulurent tout juger par leur raison, ils méprisèrent les doctrines de leurs pères, et n'écoutèrent qu'eux-mêmes dans les recherches qu'ils entreprirent courant sans cesse à des opinions nouvelles; ils disputaient entr'eux des choses les plus élevées et forçaient leurs disciples indécis d'errer toute leur vie dans le doute [7], et eux-mêmes après avoir attribué à la raison humaine une puissance qu'elle n'a pas, finirent par déplorer outre mesure sa faiblesse et son impuissance. Ils se plaignirent amèrement de l'imbécillité de l'entendement humain et de l'incertitude de ses connaissances [8], et les plus habiles disaient que tout leur semblait incertain et incompréhensible [9]. — Qu'importe, répondaient les sages, qu'importe la faiblesse de votre esprit; croyons sur la foi de nos pères [10], croyons sur la parole ancienne et invariable [11], sur la tradition antique transmise partout des pères aux enfans [12]; — et le peuple répétait: croyons sur la foi de nos pères. Il refusait d'entrer dans la discussion des nouveaux systèmes; il croyait à la tradition. Alors les sophistes attribuèrent leurs

[1] Pythagore, *sent. Pythag.* p. 40. — [2] Epicharme, ap., *Eusèbe, Præp. evang.*, lib. XIII, ch. 13, pag. 682. — [3] Socrate dans *Platon, phileb.* op. tom. IV. pag. 219, edit. Bipont. — [4] *Ibid.* pag. 244 et 245. — [5] Plato, in *Timæo*, oper., tom. IX, p. 324. — [6] Aristote, *Metaphy.* lib. XII, c. 7, op., tom. II, p. 744. — [7] *Diod. sicul.*, lib. V, et Clem. Alex. *Strom.*, lib. VIII, p. 768. — [8] Leland, *Dém. évang.* — [9] *Marc Ant.*, lib. VIII, § 10, version de Gataker. — [10] Socrate dans *Platon.* — [11] Platon *de leg.* lib. IV, op. t. VIII, pag. 185, etc. — [12] Arist. *de mundo*, cap. VI, op. tom. I, p. 471.

théories nouvelles aux anciens dont la mémoire était vénérée [1], et ils croyaient par cette ruse séduire les amis des croyances antiques; mais la nation répétait toujours : croyons sur la foi de nos pères, obéissons aux lois qui prohibent les croyances nouvelles [2]. Ecoutons les oracles qui nous disent : suivez la religion de vos aïeux [3]. O fol orgueil, s'écriait-elle, qui prétends être plus sage que les sages et antiques lois [4]. — Cependant cet orgueil gagna la jeunesse, alors les ténèbres s'épaissirent, la lumière de la tradition en fut presque éteinte ; il n'y eut pas d'absurdité que ne soutinssent les sages [5], et la Grèce se déclara la plus éclairée des nations : les autres peuples étaient des barbares. Seuls les Grecs étaient vraiment des hommes; ils avaient inventé la raison humaine, les premiers ils avaient rencontré la sagesse [6]. »

La tombe voisine était celle du peuple-roi. J'y lus :

« Il y a eu premièrement une société de raison entre l'homme et Dieu [7]. L'auteur de l'homme, après l'avoir créé, lui dit tout ce qu'il est permis de savoir [8]. Oui! c'était le sentiment des sages que la loi n'est pas une invention de l'esprit humain ni une ordonnance des peuples; mais quelque chose d'éternel qui régit tout l'univers par des commandemens et des défenses pleines de sagesse ; c'est pourquoi ils disaient que cette loi première et dernière est le jugement même de Dieu qui ordonne ou défend selon la raison, et que de cette loi vient celle que les dieux donnèrent au genre humain [9] ; il faut donc croire que le meilleur est le plus ancien et le plus près de Dieu [10]. Notre peuple ne se départit jamais de cette foi sainte, et il disait aux novateurs : il n'y a jamais de raison de changer ce qui est antique [11]; le devoir du sage est de conserver le culte des ancêtres [12], et il est de la religion d'ajouter foi à l'antiquité [13]. La loi nous ordonne de suivre la religion de nos pères [14]; nous devons

[1] M. Delabarre, *Mém. de l'Acad. des Inscr.* tom. XXIX, p. 71. — [2] *Apolog. de Socrate*, et Platon, tom. I, p. 744. — [3] *Lex.* 12 *tab.* apud Cicer. *de leg.*, c. 16. — [4] Euripide, *Baccha*, v. 870 et suiv. — [5] Cicéron. — [6] Clem. Alex. *Strom.*, tom. I, p. 302. Plato in *Timæo*. — [7] Cicero, *de leg.* l. I, c. 7. — [8] Lucain, *Pharsal.* — [9] Cicero, *De leg.* l. II, c. 4. — [10] *Ibid.* c. 16. — [11] Tit.-Liv. l. XXXIV, c. 4. — [12] Cicero, *De divin.* l. II, c. 12. — [13] Tertullien, *Apolog.* c. 19. — [14] *Lex.* 12 *tab.* apud Cicer. *De leg.* l. III, c. 8.

la regarder comme la religion donnée par les dieux mêmes; car l'antiquité était près des dieux [1]. L'antiquité est si vénérable que dans notre langue son nom indique ce qui est bon, ce qui est vrai, ce qui est précieux [2]. — Et les Grecs arrivèrent avec leurs sophismes, disant : O Rome ! voici la sagesse ! — La réponse était facile, ce n'est pas elle, s'écriaient les Romains, votre philosophie n'est pas la sagesse ; on connaît son origine, on sait quelle époque la vit naître, tandis que la vraie sagesse a dû naître avec l'homme. Quand donc les philosophes commencèrent-ils à paraître ? Thalès, ce semble, est le premier ; cette époque est récente, où était donc auparavant cet amour pour la recherche de la vertu [3] ? Ecoutez celui-ci [4], la nature et la raison des choses n'ont été découvertes que depuis peu; il est le premier qui ait pu traiter ces matières dans la langue de notre patrie; et cet autre [5], il n'y a pas mille ans que l'on connaît les élémens de la sagesse. Pauvre univers ! tu es demeuré privé de raison pendant une longue suite de siècles, et toi, Rome! tu ne l'aurais jamais possédée si les Grecs ne l'eussent apportée dans tes murs avec le poivre et les dattes [6]. — Sophistes ! le tems qui confirme les jugemens de la nature effacera les rêves de vos esprits en délire [6]. Pour nous, nous défendrons toujours les croyances reçues de nos pères. Cherchez tant qu'il vous plaira, puissans philosophes, la raison de la religion, nous devons croire nos ancêtres, lors même qu'ils n'apportent aucune raison de ce qu'ils enseignent [8]. — Tels étaient les discours du peuple et des sages, cependant on s'habitua peu à peu à voir l'autorité bravée et les lois enfreintes. Ce mal gagna de proche en proche, et le corps social fut bientôt gangrené... Le raisonnement ébranla l'un après l'autre toutes les vérités [9]; et l'on finit par s'apercevoir que, privée du fondement immuable de la tradition, la raison prêtait un bien frêle appui, et qu'après tout, chaque raison était douteuse, puisqu'elle était contredite. — D'ailleurs les philosophes les plus habiles et les

[1] *Lex* 12 *tab.* apud. Cicer. *De leg.* lib. III, c. 8. — [2] *De Officiis*, lib. I, c 43, n° 154 — [3] Lactance, *Divi. instit.* lib. III, c. 16. — [4] Lucrèce. — [5] Sénèque. — [6] Perse, *Satire* 6e. — [7] Cicero, *De nat. deor.* lib. II, c. 2, n° 4 et 5. — [8] *Ibid.* l. III, c. 2, n° 5 et 6. — [9] *Ibid.* c. 4, n° 9.

plus fameux [1], trouvant impénétrables les essences des choses, déclarèrent que tout était incertain et incompréhensible [2], et l'on douta de tout [3]; mais la nation et les plus sages répondaient: Que nous importent vos syllogismes et vos raisonnemens sans fin; votre raison est contraire à la raison de l'univers [4], elle est contraire à l'antiquité et l'antiquité sait mieux ce qui est vrai, elle est plus près de l'origine et de Dieu même [5]. »

Fatigué de ma longue course, je m'arrêtai après avoir lu ces paroles, et mon esprit demeura long-tems plongé dans une méditation profonde. Un léger bruit m'en fit sortir tout-à-coup, et je revis à mes côtés la déesse ou la fée, comme on voudra l'appeler, n'importe, qui m'était apparue, et qui m'avait conduit dans ces champs du passé où j'errais encore.

« — Eh bien! dit-elle en souriant, tu le vois maintenant, le catholicisme n'est pas le seul qui ait dégradé l'homme; à peine s'est-il rencontré au sein de la brillante et glorieuse Grèce quelques esprits supérieurs qui aient osé briser les indignes fers qui pesaient sur l'intelligence; sauf ces rares exceptions, tous les peuples ont pensé, jusqu'à ces derniers tems, que l'esprit humain ne pouvait marcher seul, qu'il avait besoin d'une révélation d'en haut, d'un guide sur lequel s'appuyât sa faiblesse. Descartes lui-même qu'on a cru mon père, a reconnu formellement l'autorité de l'Eglise, en tout ce qui concerne la foi et la morale, c'est-à-dire en tout ce qui est de quelque importance ici-bas [6]. *La Réforme admet le secours formel de la Divinité, la réalité d'une révélation positive* [7], et elle a des enfans qui, reculant encore, refusent de remettre l'interprétation de l'Evangile aux

[1] Démocrite, Anaxagore, Empédocle, etc.; voyez *Cicéron* dans ses *Questions acad.* — [2] Leland, *Nouv. dém. évang.* Sénèque en ses *Epitres.* Gataker, sur *Marc Antonin. Marc Ant.* l. v, § 10. Les *Stoïciens*, etc. — [3] *Mem. de l'Acad. des Inscr.* tom. XXIX, p. 39. Cicero, *De nat. deor.* l. III, c. 2, n° 5 et 6. Leland, *Nouv. démonst. évang.* — [4] *Tuscul. quæst.* l. I, c. 21, n° 48. — [5] *Ibid.*, c. 16, n° 36. — [6] Nous ne prétendons en aucune façon contester que les principes posés par Descartes aient eu des conséquences funestes, nous nous bornons seulement à constater que ce grand homme a reconnu toujours l'autorité de l'Eglise catholique, ainsi que ses disciples les plus illustres. — [7] *Revue des deux mondes*; *Lettres à un Berlinois*, t. VII, pag. 738.

convictions de la raison individuelle[1]. Si je n'étais venue, moi la philosophie, c'était fait de l'humanité, elle radoterait encore, comme elle a radoté pendant six mille ans... »

A ces mots je m'éveillai....

Depuis lors, je me dis chaque matin : Ne suis-je pas bien sage de ne consulter que mon propre esprit pour discerner infailliblement en toutes choses le vrai du faux, le bien du mal? Suis-je heureux de marcher seul dans ma force et ma liberté, tandis que le stupide troupeau du genre humain s'obstine à demander le secours de Dieu, et à réclamer l'appui d'une autorité qui le représente?

Je le répète encore, ne suis-je pas bien sage et bien heureux de suivre la Philosophie en abandonnant le genre humain?

Lecteurs, que vous en semble de ma sagesse, de la philosophie et de M. Lerminier?...

M.

[1] Voyez *Le Semeur*, journal protestant, et spécialement son n° 4, du 26 septembre 1832, où refutant l'article de M. Lerminier sur l'Eglise et la philosophie catholique, il s'exprime ainsi :

M. Lerminier aurait pu ajouter un quatrième mode d'exploration aux trois qui précèdent (la philosophie, la réforme, le catholicisme), nous voulons dire celui des chrétiens qui ne reconnaissent en matière de dogmes religieux, ni l'autorité de la raison, ni celle des traditions ecclésiastiques, n'attachant jamais qu'une importance tout-à-fait secondaire aux témoignages de l'une et de l'autre, et qui n'admettent d'autre autorité que celle des livres canoniques de l'ancien et du nouveau Testament. Ces chrétiens ne sont pas en tout point les protestans que définit M. Lerminier, et qui malheureusement ne sont que trop nombreux parmi les descendans des vieux réformés. Ils ne considèrent point la révélation comme un supplément de la philosophie, et ils n'ont garde d'interpréter l'Ecriture d'après les convictions de leur raison individuelle, ce qui les ramènerait effectivement à ne reconnaître en réalité que l'autorité de cette raison.

Philosophie religieuse.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LE PLAN TOTAL DE LA CRÉATION ET SUR LA PALINGÉNÉSIE[1] HUMAINE DE M. NODIER.

Sedenti in throno et agno!... Benedictio et honor et gloria.
Apoc. c. 5.

La *Revue de Paris* a donné à ses lecteurs un article empreint du sceau du plus beau talent, où l'auteur, M. Nodier[2], pénétrant jusque dans la pensée éternelle de Dieu, trace d'une manière sublime le plan tout entier de l'œuvre immense de la création, depuis le jour où fut créée la lumière sensible qui brille à nos yeux, jusqu'au jour où l'intelligence de l'homme bornée ici-bas à la connaissance étroite de quelques faits, pourra contempler enfin dans sa source cette vérité éternelle, cette lumière encore inaccessible, mais pour laquelle cependant elle fut formée, et vers laquelle elle s'élance incessamment.

Au milieu de ces belles pages où domine constamment une grande pensée religieuse, l'auteur entraîné quelquefois par le feu de son génie, semblerait jeter quelques germes d'opinions nouvelles où l'on peut hésiter à le suivre; mais on ne peut s'empêcher d'aimer la candeur et la bonne foi avec laquelle il révèle son âme toute entière au lecteur qui devient bientôt son ami. Seulement[3] « *il occupait peu de place, il avait peu de tems.* »

[1] Le mot de *palingénésie* ou *renaissance* se trouve *consacré* par le divin auteur de notre croyance qui s'en est servi : ἐν τῇ παλιγγενεσίᾳ, etc. Math. ch. XIX, v. 28.

[2] *Revue de Paris.* Août, 1832. *Œuvres*, tom. V, p. 337.

[3] *Ibid.*

Et sans doute il n'a pu nous découvrir toute la suite de ses pensées. D'ailleurs de nouvelles méditations lui feront peut-être trouver encore, dans des idées qui semblent vulgaires d'abord, des vérités aussi sublimes que celles qui se sont déjà révélées à lui.... Attendons.

Pour moi, je ne suis pas théologien, je suis chrétien bien plus que savant ou philosophe, par cette simple raison que la science a souvent détruit dans un siècle ce qu'elle avait élevé laborieusement dans un autre; tandis que l'humble religion du Christ, qui ne changera jamais un seul des articles de sa foi, après avoir été traitée bien souvent avec un souverain mépris par les hommes de la science, a pourtant fini toujours par avoir raison, lorsque cette même science a fait quelques pas de plus et est arrivée à ses dernières conclusions. Ainsi, après avoir lu M. Nodier, j'ai senti le besoin d'ouvrir le volume sacré, et de fixer, par quelques notes rapides, mes idées sur la latitude plus ou moins grande que la foi me semblait accorder dans les questions traitées par cet auteur.

Ces notes je les soumets à mes maîtres dans cette religion sainte que l'estimable auteur regarde « *comme la plus vraie des croyances de l'homme pensant;* » je les soumets à tous les chrétiens qui observent avec quelque intérêt les progrès des connaissances humaines. Je les soumets à M. Nodier lui-même, que je ne veux point du tout combattre, mais que seulement je veux m'expliquer à moi-même d'une manière bien chrétienne. Mon travail sera, près du sien, le tâtonnement d'un apprenti qui porte le compas sur l'œuvre d'un grand maître pour s'assurer de la justesse des proportions; ce sera la cabane de l'Arabe au pied d'une belle pyramide.

J'ouvre la Genèse, et je lis : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre (*Gen.*, ch. 1, v. 1.) ». Le ciel d'abord, et par ce ciel plusieurs anciens docteurs entendent le ciel du ciel, dont il est dit : *cœlum cœli Domino*... la maison de Dieu, sainte, intelligente, les saints Anges. — S. Augustin cite le texte : *Prior quippè omnium creata est sapientia* [1]. Or cette sagesse créée au commencement n'est point la sagesse divine, coéternelle au Père,

[1] *Conf.*, lib. 12, ch. xv, n° 3.

le Verbe par qui tout a été fait, mais *ces enfans de Dieu, ces astres du matin qui le louaient lorsqu'il posait les fondemens de la terre* [1]. Ce serait donc là ce Ciel du ciel, près duquel le ciel même de notre terre peut être appelé *la terre*, et peut avoir été ébauché ainsi que tous les corps qu'il renferme, en même tems que notre globe [2]. Ce verset partagerait dès le commencement la création en deux grandes branches : l'esprit et la matière.

Ce sentiment me sourit assez. Il est vrai que je paraîtrai déjà rompre comme un barbare le fil ingénieux que tient constamment M. Nodier, mais je croirais, pour mon compte, m'écarter de l'enseignement de l'Eglise, si je regardais l'ange comme n'étant que la créature humaine, élevée dans l'avenir à *l'état compréhensif*. Le bon maître m'a appris que j'avais un ange pour me conduire et me consoler dans mon voyage sur la terre. Il est vrai que si « *l'intervalle qui nous sépare de l'être compréhensible, n'est que la mort* [3], » comme il y a long-tems que les hommes meurent, M. Nodier, absolument, pourra me donner un ange, si j'y tiens, dans l'âme de quelqu'un de mes aïeux.

Mais Dieu lui-même, dans le verset cité tout à l'heure, apprenait à son serviteur que, lorsqu'il posait les premiers fondemens de la création sensible, il était loué déjà par des créatures intelligentes. Et il semble que cela devait être [4], il semble que le premier besoin de la Divinité, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, lorsqu'elle voulut manifester sa gloire au dehors, dût être de former des créatures qui fussent comme elle intelligence et amour, et qui pussent la connaître, la bénir et l'aimer; car Dieu a tout fait pour sa gloire.

A la vérité, cette première effusion de la fécondité divine ne paraît point entrer dans le plan de la création matérielle et sensible qui nous est révélé ensuite et qui s'élèvera de degré en degré jusqu'à l'homme, mais dans cette création antérieure que

[1] Ubi eras quandò ponebam fundamenta terræ? cùm me laudarent simul astra matutina et jubilarent omnes filii Dei? *Job.* c. 38, v. 4, 7.

[2] Ad illud Cœlum cœli, etiam terræ nostræ cœlum terra est. Aug. *Conf.* liv. XII, c. II.

[3] M. Nodier. *Article cité.*

[4] Voyez Duguet. *Explication de la Genèse.*

j'appellerais *avant l'aurore*, puisque notre lumière n'était point faite, notre jour point créé. Dieu a suivi sans doute un plan digne de sa sagesse, un ordre que nous admirerons un jour, mais qui n'est point encore abandonné à nos investigations; s'il nous est donné de connaître, de voir même de nos yeux les planètes qui gravitent autour du soleil qui nous éclaire, d'autres inaperçues exécutent leur révolution autour d'autres soleils que notre œil prendrait pour des grains de sable sur les limites de l'immensité.

Ainsi j'adopterais le compas d'or de Milton et je verrais dans la création un cercle immense où le dernier point de la circonférence atteindra immédiatement le premier, où l'homme, lorsqu'il sera élevé à l'état parfait qu'appellent tous les mouvemens de son cœur, se trouvera placé immédiatement à côté de l'ange, son frère aîné, et se confondra même avec lui en une seule famille, puisque l'homme juste, selon la pensée de la plupart de nos saints docteurs, doit prendre la place des esprits qui ont péché dès le commencement. La seule différence, c'est que l'homme rassemblera encore en lui les deux grands ordres de la création, l'esprit et le corps [1], et que par J.-C. le roi des anges et des hommes, l'*Emmanuel*, il rendra au Seigneur, au nom de tout ce qui est créé, un hommage véritablement digne de lui.

« Or la terre était informe et nue; les ténèbres couvraient la face de l'abîme... (*Gen.* c. 1, v. 2.) »

Cette époque paraît bien être indéterminée, aucun moyen ne nous est donné de la calculer [2]. Cela était ainsi dès le commencement, *in principio;* sous les eaux qui couvraient alors tout le

[1] Le corps glorieux, *car la chair et le sang ne posséderont point le royaume de Dieu.* Aux Corinth. ch. xv.

[2] Ideòque Spiritus.., cùm te commemorat fecisse in principio cœlum et terram, tacet de temporibus, silet de diebus... Nimirùm enim cœlum cœli, quod in principio fecisti, creatura est aliqua intellectualis, quæ, quanquàm nequaquàm tibi Trinitati coæterna, particeps tamen æternitatis tuæ..., excedit omnem volubilem vicissitudinem temporum. Ista verò informitas terræ invisibilis et incompositæ (inanis et vacua), nec ipsa in diebus numerata est. *Conf. D. Aug.* l. xii, c. ix.

Terram fecisti ante omnem diem. Jam enim feceras et cœlum ante omnem diem. *Ibid.* c. viii.

globe se durcissaient ces couches primordiales, ces granits qui forment, dans toute son étendue, la première base des terrains déposés dans la suite.

» Et Dieu dit, Que la lumière soit, et la lumière fut... Et il » sépara la lumière des ténèbres, il appela la lumière le jour... » v. 3, 4, 5. »

Il crée le jour, le tems si l'on veut, ou du moins les successions de tems dont nous pouvons commencer à nous faire quelque idée...

Les grands jours de la création commencent.

Au second de ces jours, Dieu commence à effectuer les grandes divisions de la matière.

Au troisième, la terre et la mer sont séparées, les herbes apparaissent, puis les arbres, c'est-à-dire, sans doute, les plantes les plus simples d'abord, les plus parfaites ensuite; c'est la marche constante de la Divinité dans le plan de création sensible que nous étudions en ce moment, et c'est l'interprétation que la géologie trouve imprimée dans le grand livre qu'elle s'applaudit d'avoir découvert [1].

Au quatrième, tous les corps célestes ont reçu leur forme et leur coordonation réciproque.

Le cinquième, les mers se peuplent; creation des poissons, des reptiles, des oiseaux.

Le sixième, animaux terrestres, mammifères.

Enfin l'homme... *Masculum et fœminam creavit eos... benedixitque illis...*

Tel est l'ordre de création que nous révèle Moïse, et que la science moderne a été obligée de reconnaître après lui [2].

[1] Les végétaux qui ont rempli de leurs empreintes les plus anciennes couches sont d'une organisation extrêmement simple, tels que les acotylédons et les monocotylédons. Ces familles ne sont presque composées que de végétaux herbacés. Les dicotylédons auxquels appartiennent la plupart des espèces arborescentes, sont plus récens. La Genèse a donc bien placé *herbas* avant *arbores*.

[2] « Elevé dans toute la science des Egyptiens, mais supérieur à son siècle, Moïse nous a laissé une cosmogonie dont l'exactitude se vérifie chaque jour d'une manière admirable. Les observations géologiques récentes s'accordent parfaitement avec la Genèse sur l'ordre dans lequel ont été suc-

Les couches les plus profondes sur toute l'étendue de la terre représentent encore aujourd'hui la masse *informe et nue* (inanis et vacua), la vie n'était point alors sur le globe... Ces granits, ces schistes, ces roches primitives ont été formés dans un liquide immense. C'était l'abîme de l'Ecriture.

Ces premières couches, qui sont comme le squelette de la terre, ont été réconvertes depuis par d'autres formées de débris des règnes végétal et animal, qui se sont succédées dans l'ordre assigné par la Genèse avec des traces de grandes révolutions qui semblent avoir précédé et suivi chaque ordre de création. Peut-être est-ce la *nuit*, dont parle le texte sacré, laquelle a précédé les *jours* et qui les a suivis.

Dans ces couches successives qui composent ce qu'on appelle le *monde fossile*, on n'a point trouvé l'homme : — et en effet l'Ecriture nous apprend qu'il a paru le dernier.

Ainsi la science géologique qui à sa naissance ne cherchait dans les entrailles de la terre que des armes pour combattre la révélation, après avoir parcouru un cercle immense, n'a trouvé que ce qui était écrit à la « *première page du premier volume du premier des livres*, » selon l'expression de M. Nodier.

Seulement elle est conduite à regarder les jours de la création comme des époques dont la mesure n'est point connue de l'homme.

Cela est-il contre la foi ?... non.

« Tout ce qu'il importe de savoir de cette opinion, dit l'auteur des savantes *conférences sur la Religion*, c'est qu'elle n'est pas condamnée et qu'on peut la défendre sans blesser en rien la doctrine orthodoxe. S. Augustin dit expressément[1] qu'il ne faut pas se hâter de prononcer sur la nature des jours de la création, ni d'affirmer qu'ils fussent semblables à ceux dont se compose la semaine ordinaire : et dans le plus fini de ses ouvrages, dans la *Cité de Dieu*, il dit encore qu'il nous est difficile

cessivement créés tous les êtres organisés. » Ce sont les paroles de l'homme qui tenait naguère parmi nous le sceptre des sciences naturelles : *M. Cuvier*. — Voir l'*Universel*. Avril. 1830.

[1] *De Gen. ad litteram*. liv. IV, n° 44.

et même impossible d'imaginer, à plus forte raison de dire, quelle est la nature de ces jours [1]. »

Dans la Genèse même, à la fin du récit de l'œuvre de la création, *telles sont*, dit l'auteur sacré, *les générations du ciel et de la terre alors qu'ils furent créés, au jour où Jehovah-Elohim* (Dominus Deus) *fit l'un et l'autre*. Ici l'historien sacré appelle un jour ce qu'il a partagé en six jours au commencement de son récit. On peut ajouter : nos grandes divisions de tems, âges, périodes, ères, époques, étaient peu familières aux premiers hommes, ou même n'existaient pas dans les langues très-anciennes... Et puis l'Ecriture sainte est la parole du Seigneur, qui voit les successions des siècles comme un seul jour. *Mille ans à ses yeux*, dit le prophète, *sont comme le jour d'hier qui a déjà passé ;* et cette grande manière de s'exprimer est restée dans le style de l'Ecriture sainte. S. Paul, en expliquant le passage : *hodiè si vocem ejus audieritis*... appelle un *jour*, *hodiè*, tout le tems qui est donné à l'homme, voyageur sur la terre.

Et nous-mêmes, avec l'Eglise, nous appelons le jour de l'éternité, le jour éternel, cette ère du bonheur sans fin qui est promise aux enfans de Dieu.

Fac lucis usuræ brevi
Æternæ succedat *dies* [2].

Mais avec cette explication, me dira-t-on, on peut reculer autant que l'on veut l'origine du monde.

La révélation et la science s'accordent à établir invinciblement que l'homme est nouveau sur la terre et que son âge ne remonte pas au-delà de l'époque fixée par les livres saints. Pour les jours de la création qui ont précédé sa naissance, « Fouillez, dit l'auteur des *Conférences* précitées, fouillez dans les entrailles de la terre; si vos recherches constatent d'une manière évidente que le globe avec ses plantes et ses animaux doit être de beau-

[1] Qui dies cujusmodi sint, aut perdifficile nobis, aut etiam impossibile est cogitare, quantò magis dicere. *De civit. Dei*, l. 1, c. 6. Voir *conférences sur la religion*, par Mgr. l'évêque d'Hermopolis, tom. II, conf. 2.

[2] Hunc nempè nobis præparas,
Nobis reservas hunc *diem*
Quem vix adumbrat splendida
Flammantis astri claritas.
O Quandò lucescet tuus
Qui nescit occasum *dies*...

coup plus ancien que le genre humain, la Genèse n'aura rien de contraire à cette découverte.... Il vous est permis de voir dans chacun des six jours autant de périodes indéterminées.... et alors vos découvertes seraient le commentaire explicatif d'un passage dont le sens n'est pas entièrement fixé. »

M. Nodier a dit sur tout cela des choses à-la-fois justes et sublimes et dans sa Palingénésie et dans son article sur la Fin du genre humain [1]; mais est-il également permis de regarder avec lui l'œuvre de la création comme incomplète, inachevée, comme

[1] Le lecteur verra sans doute avec intérêt les passages suivans que nous regrettons de ne pouvoir lui offrir avec plus d'étendue.

« D'après ce que j'ai dit... surgirent, l'un après l'autre, du chaos ou de » la matière confuse, les cieux, la terre et les eaux; puis les herbes qui » vêtirent le monde, puis des habitans dans ces eaux, des animaux à cette » terre, et par dessus tout, l'homme. Cette cosmogonie n'est pas difficile » à trouver, me dira-t-on, c'est celle de la Genèse. Elle est encore ailleurs » heureusement, elle est dans la découverte des sciences, qui n'ont pas » eu le bonheur qu'enviait Alphonse de Portugal, elles ne sont point » parvenues à faire leur univers avec plus de bonheur et d'habileté que » Dieu. Je vous donne ce système à votre choix, au nom de Moïse et de » la révélation, ou au nom de M. Cuvier et de la géologie.

» Il est vrai que tout ceci s'accomplit en six jours dans la Genèse, et » cela n'est pas trop philosophique au calcul de l'observatoire; mais qui » sait à quel astre inconnu le Dieu de Moïse, blanchissant le firmament » de cette poussière dont il l'a semé, daignait mesurer les jours de sa créa- » tion? Ce soleil des soleils, ce flambeau inextinguible de l'espace dont » rien n'indique ni l'orient ni l'occident, dont aucune créature n'a salué » ni l'aube ni le crépuscule, ce luminaire de l'éternité dont le cours em- » brasse à jamais un cercle qui n'a ni centre ni circonférence, l'avez-vous » vu?... » *De la fin prochaine du genre humain. Revue de Paris*, tom. xxv, Œuvres de l'auteur, tom. v, pag. 301.

« Il serait inutile aujourd'hui, dit-il ailleurs, de revenir longuement sur » les hautes dérisions dont la Genèse a été l'objet dans le triste siècle des » philosophes. Deux mots suffiront pour les réduire à leur juste valeur.

» 1° Les jours de la Genèse n'étaient point composés de 24 heures ter- » restres. La distribution quotidienne de nos heures est en raison de notre » globe... Donc les rapports avec l'astre qui lui mesure le jour, n'étaient » point encore établis..., quand la lumière fut faite par une intelligence » qui n'avait point précisément, comme l'Institut, son orient à Bercy, son » occident à Vaugirard. Les jours de la création ont donc été calculés sur

se continuant encore et ne devant recevoir sa dernière perfection qu'au grand jour qui sera par excellence le jour du Seigneur ?

Je crois qu'on le peut dans un sens très-catholique, mais que je soumets entièrement à mes maîtres dans la foi.

Des auteurs très-pieux, théologiens exacts et généralement respectés, se servent habituellement de ces expressions : que l'homme est une créature commencée, incomplète.... et autres semblables. Avant eux, je trouve cette même pensée exprimée d'une manière énergique dans cette phrase d'un apôtre que j'essaierais de traduire si j'avais le talent d'un M. de Maistre ou de M. Nodier [1] : « Voluntariè genuit nos verbo veritatis ut simus *initium aliquod creaturæ ejus*... (Jac., c. 1, v. 18). Et je crois trouver une paraphrase de ce texte dans les lignes suivantes du

» la marche d'un autre soleil qui n'est point celui de l'homme et dont » aucun homme ne connaît le cours. »

2° Si vous trouvez quelquefois que l'expression de l'Ecriture n'est pas assez dans le langage de la science, par exemple dans l'objection si vulgaire du commandement fait au soleil par Josué et dans mille autres.., rappelez-vous que « l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle de » la Bible ne sont point des faits dogmatiques : ce sont des faits apparens. » Ces notions ont été coordonnées, avec une mesure sublime, à l'intelli- » gence humaine, et prises par conséquent dans la portée des facultés » moyennes de l'humanité. Elles sont tout ce qu'elles doivent être, parce » qu'elles sont faites pour l'homme, et pour l'homme primitif, dont un » enseignement plus complet aurait forcé la nature, et c'est leur imper- » fection apparente qui fait leur spécialité...

« J'ai été douteur et même incrédule, parce que je ne voyais dans la vie » de l'homme que des répartitions injustement inégales pendant qu'elle » dure, et qu'un vide affreux à sa fin. J'ai refusé dans mon cœur aveugle » de connaître et d'avouer Dieu, parce que sa suprême sagesse avait me- » suré une révélation incomplète à nos organes incomplets... Depuis que » le grand cercle de la création s'est accompli à mes yeux... j'ai pris pitié » de mes erreurs. »

M. Nodier nous pardonnera de lui faire perdre en l'abrégeant quelque chose de cette grandeur de poésie, de ce bonheur d'expression qui le caractérisent ; nous ne pouvons indiquer que le germe de ses pensées. Voir *Revue de Paris*, août 1832. *De la palingén. hum.* ou bien *Œuvres* de l'auteur, tom. v, pag. 337.

[1] Plusieurs traductions récentes portent : « Car c'est volontairement

vénérable Louis de Grenade, dont le style vieillit, mais dont la simplicité est pleine d'images, de sentiment et de vérité.

« Toutes les choses qui naissent ne naissent pas avec toute » leur perfection... La même cause qui a donné le commence- » ment à l'être peut seule le conduire à sa fin; et c'est pour cela » que généralement tous les effets ont leurs inclinations vers les » causes qui les ont produits... Les plantes cherchent le soleil et » s'enracinent le plus qu'elles peuvent dans la terre.... Le petit » agneau s'attache à la brebis qui vient de lui donner nais- » sance; il la reconnaît entre mille autres de même couleur; » il la suit et semble lui dire : C'est ici que j'ai reçu ce que j'ai. » c'est ici que je recevrai ce qui me manque... Si un peintre, » après avoir tracé un portrait, avait laissé les yeux à faire, que » ferait ce tableau s'il pouvait connaître son défaut? où irait-il? » ce ne serait pas sans doute chez les rois et les princes... mais il » irait chez le maître qui lui a donné les premiers traits, afin » qu'il achevât ce qui lui manque... N'est-ce pas ici votre leçon, » ô créature raisonnable? *Vous n'êtes pas encore achevée.* Ne vous » flattez pas dans les avantages de votre première condi- » tion; vous avez reçu quelque chose, mais il vous manque » beaucoup... *vous n'êtes presque qu'ébauchée...* Vous le connaî- » trez bien clairement si vous considérez les inclinations conti- » nuelles de la nature, qui, reconnaissant ses imperfections, » ne cesse point de soupirer et de demander en sa manière ce » qu'elle n'a pas. Le Seigneur qui vous a formée a voulu vous » rappeler à lui par ce besoin qu'il a imprimé à votre âme, par » cette faim de bonheur et de paix que rien d'humain ne peut » assouvir... Que peuvent pour cette créature si noble les ri- » chesses, les délices, les meubles précieux?... C'est le Seigneur » qui rassasie sans dégoût, qui aggrandit sans faste, qui donne » un parfait repos [1]. »

» qu'il nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions » comme les *prémisses* de ses créatures. » Il nous semble qu'il y a quelque chose de plus dans le *Initium aliquod*, ἀπαρχήν τινα, de S. Jacques. Nous préférons la traduction du P. Amelotte, qui s'exprime ainsi : « Afin que » nous soyons le *commencement de sa créature.* » (*Not. de L'Ed.*)

[1] *Œuvres du vén. Louis de Grenade. Guide.* c. II et passim...

L'homme est donc fait pour Dieu seul, et il ne peut encore l'atteindre... Le grand besoin de son intelligence, c'est la possession intime de la vérité; celui de son cœur, c'est l'union par l'amour à un bien immense. Il ne peut trouver ces deux choses qu'en Dieu, et il en est exilé, *peregrinamur à Domino*, comme dit l'apôtre : il n'est point encore *comprehensor*, selon l'expression de la Théologie et de M. Nodier. De là ce gémissement continuel de son cœur, auquel saint Paul associe d'une manière sublime la création, la *nature tout entière* qui *gémit*, qui *enfante douloureusement le grand jour de la revélation des enfans de Dieu* [1].

Aussi *nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels habite la justice* [2]. Ce ciel nouveau, cette terre nouvelle, cette cité que Dieu lui-même inonde des flots de sa lumière et du torrent de ses délices, le disciple *bien-aimé de l'agneau* [3] les a vus dans ses sublimes révélations, et il a entendu ces paroles descendre du trône de l'Ancien des jours : *Voilà que je fais toutes choses nouvelles* [4].

Maintenant peut-on dire avec l'habile palingénésiste, que le *Requievit Deus die septimo* doit se prendre dans un sens futur comme dans beaucoup de prophéties ? Je n'en sais rien ; mais je croirais qu'on peut penser et dire : Si le septième jour, si le jour du repos est commencé dans ces cieux des cieux qu'habite le Seigneur, il ne l'est point encore pour l'homme sur la terre.

Ici-bas le sixième jour, le jour de l'homme, l'*aujourd'hui* de saint Paul se continue... Ici le créateur conduit encore son ou-

[1] *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.* Rom. c. VIII, v. 19, 22.

[2] Novos verò cœlos et novam terram expectamus in quibus justitia habitat. II *S. Pierre*, ch. III, 13.

[3] C'est le nom sous lequel il se plaît à désigner lui même son divin maître dans tout son livre de l'Apocalypse ou de la révélation.

[4] Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu et la mer n'était plus... Alors celui qui était assis sur le trône dit : Voilà que je fais toutes choses nouvelles... Et la ville (la nouvelle Jérusalem) n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire et que l'agneau en est le flambeau. *Apoc.* ch. XXI, v. 1, 5, 23.

vrage vers le terme que sa sagesse a marqué. *Pater meus usquèmodò operatur et ego operor* [1]...

Une création invisible plus admirable que celle de l'univers matériel est déjà commencée. Une nouvelle effusion de l'esprit créateur nous a été méritée par les souffrances de la grande victime J.-C. Dieu qui opère fortement, mais d'une manière lente, suave, insensible, a avancé son œuvre comme aux jours précédens; mais rien ne paraît aux yeux mortels. Il y a une créature nouvelle, un homme nouveau : *In Christo nova creatura*... Le royaume de Dieu est au milieu de nous : mais l'homme des sens n'aperçoit rien. Entre l'homme des sens, l'homme animal, selon l'expression si juste de saint Paul, et une âme qui a compris et embrassé les voies sublimes du Dieu du Calvaire, une Thérèse, unie au Dieu d'amour, étrangère à toutes les jouissances de l'être terrestre, immolant une chair virginale par des sacrifices continuels, et répétant au milieu des larmes de sa brûlante prière : *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir*... la distance est incommensurable... Cependant cette Thérèse elle-même, par elle-même, ne saurait mériter ce *poids éternel de gloire* [2] de l'état résurrectionnel; cela est vrai. Mais le sang d'un Dieu est mêlé avec son sang, le germe d'immortalité est déposé en elle par ce froment des élus, ce vin qui produit les vierges. C'est cet homme nouveau, ce Jésus-Christ *intérieur et caché* [3] *formé*

[1] Les Juifs reprochaient à Jésus-Christ de violer le sabbat, le jour du repos du Seigneur... il répond : *Mon père travaille encore jusqu'à présent, et moi je travaille avec lui.* Il semble leur dire : Ce Dieu pour l'honneur duquel vous témoignez tant de zèle, ses intérêts, sa gloire me sont plus chers qu'à vous : il est mon père... Quant au jour de son repos, l'idée que vous en avez est bien obscure, bien imparfaite encore. *Mon père travaille jusqu'à présent; et moi je travaille avec lui*, parce que Dieu fait toutes choses par sa parole féconde et créatrice; et cette parole, c'est son Verbe, c'est son fils.

On peut donner un autre sens, peut-être, à ces paroles, mais celui-ci semble sortir si naturellement de la circonstance, qu'on peut croire qu'il était aussi dans la pensée du divin Sauveur. *S. Jean*, c. v, v. 17.

[2] Æternum gloriæ pondus. *II Cor.*, c. iv.

[3] Filioli mei, quos iterùm parturio, donec *formetur Christus in vobis.* Galat. iv, 19.

en elle par un sacrement ineffable qui mérite pour elle, qui mérite, pour tous les chrétiens auxquels il s'unit et s'identifie par le mystère de son amour, l'immense bonheur que l'œil n'a point vu, que le cœur de l'homme n'a pu même pressentir. Et une âme qui n'a point présenté d'obstacles à la grâce de son Dieu, au sortir même de cette vie misérable, pourra comme un encens pur s'élever immédiatement jusqu'à lui.

A la vérité l'homme ancien, l'homme de la terre lutte contre l'amour qui le presse dans le sein même d'un grand nombre de chrétiens... hélas! je l'avoue; mais qui a sondé tout l'abîme des divines miséricordes? Je sais seulement, que, pourvu qu'enfin au moment décisif de la mort, leur volonté droite et sincère embrasse de toute sa force l'amoureuse et divine volonté à laquelle souvent elle a trop long-tems résisté, pourvu que leur dernier sacrifice s'unisse au sacrifice immense de la Victime adorée, du Dieu sauveur! un état d'expiation les attend encore, je le crois; mais leur salut est enfin assuré. Le Ciel est leur héritage, il l'est à jamais: J.-C., leur frère, le leur a acquis au prix de tout son sang.

M. Nodier ne paraît pas croire que l'homme actuel puisse parvenir immédiatement à la possession inamissible du souverain bien; mais il n'a pas mis, ce semble, un *Homme-Dieu* dans la balance... Ce plan, qui est celui de l'Evangile, est aussi beau que *le jour intermédiaire* qu'il invente avec génie, il est vrai, mais qui n'est point nécessaire, du moins tel qu'il le suppose, pour que la création arrive par des nuances insensibles, mais constamment progressives, à sa dernière perfection. Ce jour intermédiaire, s'il en faut un, il a commencé à Jésus-Christ... Il est commencé sur la terre. Qu'on le voie s'achever, si l'on veut, par une double transition, et dans l'état des âmes qui gémissent arrêtées au seuil de la divine patrie, où rien de souillé ne peut paraître, et dans l'état plus heureux de celles qui, assises déjà comme les pierres vivantes du temple de Dieu, attendent encore que cet immense édifice soit achevé. Qu'on voie, dis-je, dans ce double état une dernière nuance qui prépare immédiatement le dernier, le plus grand des jours, on le peut sans doute; mais que ce soit sur la terre que se décide irrévocablement la dernière destinée de l'homme; que ce soit maintenant

que les enfans d'Adam se partagent, comme autrefois les enfans de Dieu, en *deux familles différentes pour deux différentes destinées*, pour nous autres Chrétiens je ne crois pas qu'il nous soit permis d'en douter. Nous avons peu de lumière, mais il y en a assez pour éclairer notre volonté, incliner notre cœur; et ce cœur, cette volonté, sont les seules choses qu'un Dieu-Amour nous demande... Par J.-C. le salut est facile; il ne demande *uniquement*, mais *essentiellement*, qu'une âme docile et qu'un cœur droit.

Il est vrai que pour des yeux même assez peu attentifs, tout ce qui est aujourd'hui ne semble plus qu'*achever d'être*. Et ce feu régénérateur lui-même, apporté à l'homme il y a dix-huit siècles, semble de jour en jour s'épuiser et s'éteindre. Nous ne nous en étonnons point : le divin Maître nous a appris qu'à la fin des tems la foi et l'amour ne seraient presque plus sur la terre. Toutefois, avant qu'ils disparaissent entièrement, l'Ange de la nouvelle alliance viendra achever son ouvrage. Nous l'attendons et nous sollicitons même sans cesse son retour par la prière *quotidienne* qu'il nous a lui-même enseignée.

J'oserais même espérer avec un grand nombre d'âmes chrétiennes, qu'avant que cette divine flamme allumée ici-bas par le cœur qui a le plus aimé retourne à sa céleste origine, elle jettera encore un dernier et incomparable éclat. J'attendrais avec un homme qui souvent a vu loin dans l'avenir, et avec lequel M. Nodier s'est souvent rencontré [1], une époque où la religion de J.-C. régnera encore parmi nous, brillant à-la-fois des feux du ciel et des clartés réfléchies de toutes les sciences de la terre qui viendront embellir son triomphe. « Nous la reverrons, m'écrierais-je avec lui, la sublime alliance de la religion et de la science [2]. » M. Nodier, qui aura contribué peut-être à la préparer, la verra, je l'espère.

Voyez-vous ces cœurs français, trompés maintenant par les idées mensongères qu'on est venu leur donner de cette antique religion qui les avait rendus si grands? Ne vous arrêtez pas au

[1] M. Jos. de Maistre.

[2] *Notes* sur *Plutarque* et dans tous ses ouvrages... particulièrement dans ses *dernières lettres*.

délire passager qui les aveugle, ces cœurs-là sont chrétiens.... « Le Français, dit l'illustre étranger qui nous a si profondément » connus, est essentiellement religieux... Un Français sans reli- » gion n'est pas seulement un être incomplet, il est tronqué, il » est inutile. » Aussi voyez comme il se tourmente, comme il s'agite depuis qu'il lutte contre son Dieu... *Le brisement et le malheur sont dans toutes les voies*, comme dit un Prophète; *le sentier de la paix, il ne l'a point connu...*

La plupart cependant, lorsque le jour suprême est venu, lorsque les passions se taisent, que les illusions s'évanouissent, lorsqu'ils sentent intimement que quelque chose en eux ne doit point mourir... eh! bien, la plupart encore lèvent les yeux vers le ciel et ils y retrouvent le *bon Dieu* de leurs pères. Encore quelques jours et ces enfans fugitifs retourneront au Seigneur. J'attends pour eux, avec l'auteur que je viens de citer, une dernière et grande effusion de la bonté divine, et cette espérance repose bien profonde dans mon sein...

Plus tard... la faiblesse et la corruption de l'homme laisseront le divin flambeau retomber une fois encore dans la boue... Alors peut-être sera la consommation et la fin; mais alors aussi de grandes promesses nous restent, derrière ce fantôme du monde qui passe, l'édifice éternel sera achevé; *J.-C. était hier, il est aujourd'hui, il est à jamais* [1]; *les cieux et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront point* [2].

Voilà peut-être, selon de faibles lumières recueillies à ce flambeau de la foi qui brille dans un lieu *plein de ténèbres* [3] (traits encore bien pâles, mais assurés, de l'aurore du jour que nous attendons), voilà peut-être ce qu'il est permis de penser des derniers traits qui doivent se donner et qui se donnent dès à présent au grand ouvrage de la création. Les pierres vivantes qui doivent entrer dans la construction de la céleste Jérusalem sont taillées, polies, préparées sur la terre par les souffrances et la douleur; mais le mal n'approchera point de la maison du Seigneur... Lorsqu'on éleva le temple de l'ancienne Jérusalem,

[1] S. Paul. *Hebr.* XIII.

[2] *Luc.* ch. XXI, v. 23.

[3] *I Pet.* ch. III.

pas un coup de marteau, pas un gémissement de la scie ne fut entendu dans la ville sainte. Les pierres, taillées au loin dans les carrières, étaient placées sur-le-champ et sans effort au lieu qui leur était destiné... La carrière, c'est la terre; le temple est le Ciel. Cette comparaison est de l'Église elle-même, dans l'office de la Dédicace, où elle considère aussi cette création finale comme s'opérant actuellement au milieu de nous d'une manière invisible. Au jour du Seigneur le voile sera levé [1].

Hâtons-nous, nous crie saint Paul, d'entrer dans ce grand repos, tandis qu'*aujourd'hui* dure encore. Heureusement des connaissances bien profondes ne sont pas nécessaires pour cela.

Les découvertes que la science a faites dans les tems modernes [2], celles de l'astronomie et de la géologie surtout, qui ont mesuré, l'une des espaces, l'autre des époques prodigieusement distantes de la sphère étroite où nous vivons pressés; ces découvertes étonnent, éblouissent. Cependant lorsque cette même sagesse, cette même toute-puissance qui a formé ces mondes, qui a amassé ces couches millénaires, qui possède les secrets qui nous échappent encore de toutes parts [3], est venue au milieu de nous, elle ne nous a rien appris de toutes ces connaissances auxquelles nous donnons tant d'importance. Elle a souri à l'homme comme un mère à un faible enfant, elle lui a tendu

[1] Urbs, Jerusalem, beata,
Dicta pacis visio, etc. (Hymne du *Bréviaire romain*).

[2] Chez les nations chrétiennes seulement, chez toutes les autres la dégénération va son train. Pas un art, pas une science.

[3] Ce n'est que lorsqu'on arrive aux dernières limites des connaissances humaines que l'on vient à découvrir les abîmes dont elles sont de toutes parts environnées. C'est ce qui a fait dire aux plus grands génies qui aient existé après les recherches les plus persévérantes, les études les plus profondes : *Maintenant je commence à savoir que je ne sais rien.*

Je pense avec M. Nodier que si la science humaine vit encore long-tems sur la terre, elle pourra amasser un nombre prodigieux de *faits*, mais elle ne connaîtra la raison intime d'aucune chose. La compréhension ne lui a point été donnée. Dieu a livré le monde terrestre et ce qui l'environne à ses recherches, à ses discussions. « Mundum tradidit disputationi eorum. » Et voilà tout. La science est donc aussi une vanité ! Beatus quem tu erudieris, Domine!.. Heureux celui qui, avec le divin Paul, possède avant tout autre la *science suréminente de Jésus-Christ.*

la main... Elle a cherché les humbles et les petits, elle s'est plue à converser avec eux. Le Dieu des immensités, qui n'est que l'immense amour, *Deus charitas est* [1], s'est fait un faible enfant... La même voix qui a dit : Que la lumière soit, nous a dit alors : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Le bon Maître qui avait les paroles de la vie éternelle nous disait : *Heureux les pauvres, heureux ceux qui sont doux, ceux qui souffrent, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* [2] !

Ce n'est point encore le tems de voir, de connaître, mais de se laisser conduire à travers les ténèbres par la main d'un père. Oui, Dieu rassasiera notre intelligence de sa vérité; mais il exige auparavant l'hommage de notre soumission intellectuelle, de notre foi. Il désaltérera notre cœur aux sources du bonheur véritable; mais il demande auparavant la soumission volontaire de ce cœur à ses lois d'amour, qui ont toutes pour objet le bonheur de cette âme humaine dont il est plus occupé, selon la pensée des Saints, que du gouvernement de tout l'univers sensible qui nous environne. Que lui font les astres, les soleils? Mais il est jaloux de notre tendresse, il s'est fait notre frère... Aimons-le dans ce court moment de passage qui ne nous est point donné pour connaître; aimons-le dans la simplicité d'une âme humble, docile, généreuse. Aimons-le dans nos frères, auxquels il a transporté tous ses droits, et ensuite *in lumine tuo videbimus lumen !...* En vous, ô Seigneur, est la source et la plénitude de l'être, en vous nous verrons la lumière de la lumière : voilà ce qui est vraiment dans le caractère de la Divinité.

Τὸ Θεῖον ὅ ἐστι τοιοῦτον φύσει [3].

[1] Deus caritas est : Dieu est amour. C'est la belle définition du disciple chéri de Jésus.

[2] *Mat.* 5. *Luc.* 6. Et lorsqu'il nous révèle les secrets les plus profonds de sa tendresse pour l'homme, « Je vous bénis, mon père, s'écrie-t-il, parce que vous avez caché ces choses à l'orgueil de la science et de la prudence humaine, et que vous les avez révélées aux humbles et aux petits. Dieu s'approche des âmes simples, il se révèle aux humbles, il donne l'intelligence aux enfans. Il ouvre les yeux *des âmes pures* (*Imit.* lib. IV, n. 18.)

Quelles promesses sont faites à la droiture et à la pureté de cœur !.

[3] Euripide. *Orest.*, v. 420.

J'ajoute, en finissant : Plusieurs autres questions se sont trouvées incidemment sous la plume de l'habile écrivain, pour lesquelles encore je crains que son opinion ne s'éloigne de l'enseignement catholique... Ainsi la faute originelle serait nulle ou à-peu-près, si je puis me flatter d'avoir saisi sa pensée...

Les reproches qu'il adresse à Esdras ne me paraissent pas justes non plus. Pour qu'ils pussent l'être, il faudrait pouvoir comparer l'édition de cet ancien docteur avec d'autres plus anciennes. Or le seul texte actuellement existant que l'on puisse regarder comme antérieur à Esdras, c'est le samaritain, et il est ici d'accord avec l'hébreu. Je me range pour toutes ces questions dans la foule des plus humbles enfans de l'Évangile et de l'Église .. Tout homme peut se tromper; mais selon la promesse, la lumière doit se lever pour les cœurs droits, et M. Nodier, à ce titre, est plus fait que tout autre pour la trouver.

L. H. (d. J.)

P. S. Nous proposerons ici, touchant la dernière époque de la création, une explication plus simple et plus satisfaisante peut-être que celle qui est développée dans le cours de l'article. Ce serait de considérer tout l'intervalle qui s'écoule actuellement depuis la chute de l'homme, jusqu'au jour de la gloire, comme la grande nuit qui sépare le sixième du septième jour. Le texte sacré se prête singulièrement à cette interprétation. Car alors le septième jour est en effet commencé, selon la manière de compter des anciens Hébreux, quoique sa lumière tarde encore à paraître. Ce jour, comme tous les précédens, a dû commencer par une nuit, et cette nuit peut durer encore : c'est très-probablement le tems où nous sommes dans l'attente du jour de la manifestation, qui est par excellence le jour du repos (*sabbatismus*, Heb. IV, 9.), le jour du Seigneur.

Aussi l'Ecriture sainte n'ajoute-t-elle point ici comme elle l'a fait pour tous les jours précédens : *et factus est vesperè et manè dies septimus*, c'est-à-dire qu'une nuit suivie d'un jour composèrent la septième journée, et elle ne le dit point, parce que ce septième jour n'est point achevé, par ce qu'il ne s'est même point encore dégagé du voile des ténèbres. Au milieu de cette nuit profonde que nous traversons.., *expectantes et properantes in adventum diei Domini...*, une lumière nouvelle est venue fixer nos regards vers le pôle de la céleste espé-

rance, vers le véritable orient du jour éternel qui est J.-C... *vir oriens nomen illi!* disent les prophètes. Plus radieuse depuis lors, la foi nous luit comme un flambeau dans un séjour encore plein de ténèbres, selon l'expression de S. Pierre, mais seulement jusqu'à ce que le jour paraisse, *donec dies elucescat* (II S. Pet. c. 1.). Ce flambeau, comme l'astre de nos nuits ordinaires, n'est lui-même qu'un faible reflet de l'astre qui doit donner le jour, et qui se cache encore à nos yeux. Peut-être à l'heure où nous sommes ce flambeau semble-t-il commencer à pâlir; mais la nuit est déjà bien avancée, le jour, sans doute, n'est pas loin. *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* (Rom. XIII, 12).

Ainsi la création s'ouvre par la plus grande des nuits, le chaos, les ténèbres répandues sur l'abîme, et elle s'achève par le plus grand des jours, le jour éternel.

Hic, ceu profundâ conditi
Demergimur caligine,
Æternus at noctem suo
Fulgore depellet dies.
Hunc nempè nobis præparas
Nobis reservas hunc diem...
Hymn. Paris.

Il me semble que plus on presserait cette interprétation plus on lui trouverait de justesse. Car si les six premiers jours sont de grandes époques, le septième est sans doute de la même nature; si les autres jours ont commencé par une nuit, le septième doit commencer pareillement par une nuit, et comme l'homme a été créé avant le 7e jour, cette nuit doit exister en même tems que l'homme. Or cette nuit il ne faut pas la chercher bien loin, vous la trouverez à chaque page de l'Ecriture aussi bien que le grand jour qui doit à jamais la suivre.

J'avoue que je n'exprime qu'avec défiance une pensée qui me frappe cependant par l'extrême facilité avec laquelle elle sort de tout l'ensemble des textes qui viennent de nous occuper. Mais faut-il le dire encore? je la soumets sans réserve à l'autorité religieuse.

Quand j'ai dit que le flambeau de la foi commence à pâlir, j'entends ce mot dans le sens où l'on dit tous les jours que la foi s'affoiblit, c'est-à-dire dans le cœur des hommes. *Diminutæ sunt veritates à filiis hominum...* et point autrement. Mon attachement à la foi et à l'Eglise, colonne de la vérité, n'ont point de bornes.

L.H.D.J.

Revue de livres nouveaux.

DU CLERGÉ FRANÇAIS
ET DU CLERGÉ ANGLICAN.

Etat politique de l'Angleterre. — Du clergé français ; sa pauvreté, sa charité. — Du clergé anglican ; ses richesses, sa vie commode. — Avantage du célibat ecclésiastique. — Réponse à quelques jugemens inexacts sur le clergé français.

M. le baron d'Haussez, ancien ministre du roi Charles X, vient de publier un ouvrage fort remarquable, dans lequel il s'attache à rendre compte de l'état actuel de la Grande-Bretagne [1]. Nous n'avons pas à nous occuper des questions politiques qui remplissent la plus grande partie de ces deux volumes. Nous les résumerons seulement en disant que les observations de M. d'Haussez confirment ceci, ce qui, au reste, est pressenti depuis longtems par tous ceux qui ont un peu étudié l'histoire de ce pays, c'est que l'Angleterre touche à un moment de crise et en politique et en religion. Quant à la crise politique, on ne sait comment elle se développera, surtout à quoi elle aboutira ; mais le résultat de la crise religieuse est à peu près connu. L'*Eglise établie*, sanctionnée et adoptée dans un moment d'effervescence religieuse et de troubles politiques, ne peut plus se soutenir en présence des abus positifs qu'elle a entraî-

[1] *La Grande-Bretagne en* 1833, par M. le baron d'Haussez, chez Urbain Canel, rue du Bac, 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.

nés, et au milieu d'une population indifférente et calculatrice. Elle tombera; bien plus, elle est déjà tombée dans les esprits mêmes du peuple. Les lois qui seules la soutiennent seront bien obligées de se mettre en harmonie avec les pensées de la majorité des esprits. Alors deux parts seront faites : l'une à l'indépendance, qui bâtira, réformera, établira de nouvelles Eglises qui ne se soutiendront pas plus que celles qui ont déjà existé ; l'autre à la foi catholique, qui s'enrichira des plus abondantes dépouilles, je veux dire des plus nombreuses convictions ; car les dépouilles matérielles de l'*Eglise établie* passeront aux peuples qui meurent de faim sur le seuil des palais inhabités de leurs fastueux pasteurs.

Telle est en résumé la position politique de la Grande-Bretagne.

Nous allons maintenant citer de cet ouvrage le parallèle que fait l'auteur entre le clergé français et le clergé anglican, parallèle qui nous donnera occasion de rectifier quelques jugemens qu'il a portés un peu légèrement sur nos prêtres catholiques. D'ailleurs ce morceau peut paraître de circonstance à cause de la question du *célibat*, qui y est traitée; que ceux qui parlent ou écrivent contre le célibat des prêtres lisent cette citation, et qu'ils disent s'ils venaient à tomber dans un état de maladie ou de misère, s'ils aimeraient mieux que ceux qui doivent être leurs consolateurs, fussent retenus chez eux par des soins de famille, ou soient libres, comme nos prêtres, qui n'ont d'autre famille que les pauvres et les infortunés.

Parallèle entre le clergé français et le clergé anglican.

« La manie des comparaisons ne saurait tenir contre la dissemblance absolue entre les objets que l'on voudrait comparer. Ce serait donc folie de prétendre établir des rapports entre le clergé de France et celui d'Angleterre.

« Qu'est-ce qu'un prêtre chez nous ? » disait à la tribune un député fort dévot, et qui pouvait être cru sur cette matière. « C'est un homme simple, sans famille, sans crédit, de peu d'in-»fluence, pauvrement habillé de noir, qui remplace, par une »véritable piété, un grand désintéressement et beaucoup de

» charité, les dehors qui lui manquent; que l'on recherche peu » dans les salons, parce que ses qualités n'y sont pas nécessaires, » et qui ne s'y présente guère, parce qu'il s'y trouve déplacé; qui, » trop souvent sorti des dernières classes de la société, oppose » quelquefois un orgueil maladroit à la bassesse de son origine, » et à qui la médiocrité de son traitement ne laisse, pour faire le » bien, d'autre ressource que de se rendre importun auprès de » ceux qui possèdent, pour en obtenir les moyens de soulager » ceux qui ne possèdent rien. »

« Si l'on voulait adopter la forme employée par ce député pour se rendre compte de l'existence du clergé anglais, on dirait : « Qu'est-ce qu'un ecclésiastique en Angleterre? C'est un homme » d'une grande naissance, entouré d'une nombreuse famille, » pourvu d'un riche bénéfice, vivant dans le luxe, participant à » tous les plaisirs, à toutes les jouissances du monde; jouant, » chassant, dansant, se montrant aux théâtres, ne se piquant » pas de gravité lorsque son caractère personnel ne l'y porte » pas; économisant sur ses revenus pour établir ses enfans; » dépensant sa fortune en paris, en chevaux, en chiens, quel- » quefois avec une maîtresse, lorsque cette prévoyance lui man- » que; dans l'un et l'autre cas, donnant peu aux pauvres, et » laissant le soin de s'en occuper, comme celui de remplir des » fonctions qu'il dédaigne, à quelque malheureux d'une classe » inférieure, lequel, pour une modique rétribution, est obligé » d'avoir des vertus, et d'accomplir des devoirs dont le titulaire » se dispense. »

« Ce double tableau est vrai.

» La *déconsidération et l'indigence* dont, en France, les principes et les lois révolutionnaires ont frappé le clergé, *ont détourné de cette carrière les membres des familles honorables,* qui autrefois étaient *en possession de lui fournir des sujets.* Maintenant le zèle des évêques recrute dans les classes *les moins relevées de la société des jeunes gens que la comparaison d'un état abject et pénible, avec la perspective d'une vie moins laborieuse, que précède une apparence d'éducation, et qu'accompagne une position moins abaissée, engage à préférer la soutane à la blouse de charretier.* Après quelques années consacrées à l'acquisition des connaissances indispensables, ils vont, à la sortie des séminaires, sans noviciat,

sans étude du monde et de *l'esprit de leur état*, opposer avec une sorte de *maladresse brutale l'absolutisme de leurs principes religieux* à l'indépendance raisonneuse de leurs paroissiens. Sans expérience, dépourvus de ce tact qu'aurait pu leur donner l'habitude de vivre au milieu d'*une famille bien élevée, que leurs antécédents leur refusent, ils se constituent en état de lutte avec ceux qu'ils sont appelés à diriger; et une malveillance réciproque leur rend le bien impossible.* Ce n'est plus que par des *sermons tournés en ridicule*, ou par des aumônes surprises à sa propre indigence, et qui n'atteignent que la *classe ingrate des pauvres*, que le curé de village révèle sa présence; et sa vie s'écoule orageuse, fatiguée, accablée de privations, et pourtant enviée comme si elle était heureuse et honorée.

» Telle n'est pas l'existence de l'ecclésiastique anglais. Sa carrière est marquée d'avance; il en connaît le terme comme le début; il sait si ses espérances doivent se renfermer dans la possession d'un bénéfice de mille ou douze cents livres sterling de revenu, ou si son ambition peut s'élever jusqu'à l'épiscopat; mais il sait aussi que dans l'hypothèse la moins favorable, des études sur le résultat desquelles on se montre peu exigeant, suffiront pour lui assurer une position honorable. Sa famille ou ses amis tiennent en réserve pour lui une cure richement dotée, sur laquelle il résidera s'il a le désir et l'espoir de s'élever davantage, qu'il fera gérer par un suppléant à gages, s'il se décide à sacrifier son avenir aux douceurs de sa situation présente. Une vie grave, une vaste instruction sacrée, par-dessus tout l'éloquence de la chaire, sont des conditions indispensables pour parvenir à l'épiscopat; mais la rigueur dont elles s'accompagnent, est diminuée par de nombreux avantages. Sur chacune des marches qui font monter à cette haute dignité, se trouve un accroissement de richesses, de grades, de considération, et le courage est soutenu par la perspective des honneurs, de l'influence, de l'immense fortune, réservés à celui qui atteint ce terme désiré.

» La classe des évêques présente des sujets aussi distingués par leurs talens que par leurs mœurs. Mais trop distraits par leur participation aux affaires politiques, comme pairs du royaume, trop entraînés par leur goût de prédication, ils ne se livrent

pas assez à la direction de leurs subordonnés qui vivent dans une sorte d'indépendance de toute supériorité spirituelle, et qui ne sont guère rappelés à la discipline que lorsque quelque scandale éclatant a rendu indispensable un acte de sévérité.

» Ces préoccupations des évêques n'excluent pas cependant des habitudes de dépense et même de luxe. Outre un palais dans le siége de leur dignité, et un château dans une des plus riantes parties de leur diocèse, ils ont un hôtel à Londres, où les sessions du parlement leur fournissent un prétexte de résidence.

» Un costume noir, mais qui, par sa forme, ne distingue en aucune manière celui qui le porte du reste de la société, est affecté aux *clergymen* de bon ton, à ces cadets de grandes familles qui n'appartiennent à l'église que par les émolumens qu'elle leur procure, et que l'on voit aux courses d'Epsom, de Duncaster et de Newmarket, aux chasses du Norfolk et de l'Yorkshire, beaucoup plus que dans leurs chaires. Ce costume n'entraîne la privation d'aucune des jouissances que présente le monde; et ceux qui le portent n'hésitent pas à figurer dans les bals, dans les routs, et à se faire voir dans une stalle à l'Opéra, ou à se placer dans l'angle d'une loge de Delphi ou du théâtre Olympique.

» Les pasteurs des paroisses, ceux à qui est réellement dévolu le soin de diriger les âmes, trouvent dans leur participation aux plaisirs d'une société moins tumultueuse, des compensations aux fatigues du sacerdoce, et ils en profitent. Il en est peu qui ne se mêlent avec leurs familles, ordinairement très-nombreuses, dans les lignes d'une colonne ou dans les figures d'un quadrille, et qui ne paraissent s'y complaire.

» J'ai vainement cherché à concilier la sévérité de principes qui engage les ministres du culte protestant à proscrire les distractions les plus innocentes, pendant les vingt-quatre heures dont se compose le dimanche, avec le goût de plusieurs d'entre eux pour la danse. Ce goût les expose à la familiarité, souvent aux railleries de ceux à qui, par état, ils doivent des exemples graves et des leçons austères; de cette classe surtout à laquelle ils interdisent ce même genre de récréation qu'eux-mêmes prennent avec une sorte de passion.

» Le clergé des campagnes a généralement des mœurs sévères

et irréprochables ; mais ses fonctions, limitées à l'intérieur des églises, ne s'étendent pas jusqu'à l'administration des aumônes. Bien peu de pasteurs connaissent le nombre, les noms, et les besoins des pauvres de leurs paroisses : et ils ne s'en occupent que comme d'un objet étranger à leurs obligations. On ne les voit pas quitter leurs demeures commodes pour aller s'établir au chevet d'un malade, et lui porter les consolations de la religion. Qui sait si, en échange de leurs soins charitables, ils ne rapporteraient pas dans leurs familles le germe d'un mal contagieux dont, en admettant que seuls ils fussent atteints, seuls ils ne seraient pas victimes, puisque le sort de tout ce qui leur est cher tient à leur existence ?

» Ces considérations n'arrêtent pas le prêtre catholique ; il est pauvre et isolé. Sans s'apercevoir qu'il change d'habitation, il passe de son presbytère dépourvu de toute aisance, dans la chétive cabane de l'indigent. Du malaise à la misère, la transition est si courte ! Il éprouve une partie des maux qu'il va soulager. S'il succombe, il aura peu à regretter d'un monde où sa part de bonheur est si restreinte. Il ne laissera personne pour le pleurer, mais aussi personne pour souffrir de son départ. L'idée du passé qu'il laissera derrière lui, ne le trouble pas ; il est tout à son avenir, et cet avenir est l'éternité. Il affronte donc sans crainte, presque sans réflexion, des dangers moins effrayans qu'ils ne le seraient s'il participait à tout ce qui attache à la vie : une femme, des enfans, du bonheur !

» Les mariages des membres du clergé protestant sont d'une fécondité devenue proverbiale. Lorsque l'élévation des émolumens se rencontre avec des habitudes d'ordre, l'avenir des familles se trouve à peu près assuré. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et les inconvéniens du contraste d'une position aisée et d'une éducation recherchée avec les privations d'une situation précaire se font sentir. Les veuves obtiennent ordinairement des asiles dans des maisons instituées pour les recevoir. Les fils utilisent leur éducation ; mais les filles sont contraintes de chercher dans l'emploi de leurs talens une ressource qu'elles n'y rencontrent pas toujours, et que quelquefois elles n'ont pas le courage de repousser, venant de moyens moins honorables.

» Je ne doute pas que, s'il voulait examiner à fond la question de la convenance du mariage ou du célibat des prêtres, et la résoudre par la comparaison de ce qu'il observerait en Angleterre et en France, un juge impartial ne se prononçât pour la seconde de ces conditions. Il n'hésiterait pas à reconnaître qu'avec une égale régularité de mœurs, plus d'abnégation des choses du monde, plus de désintéressement, plus de charité résultent de la situation du prêtre célibataire, que plus d'attachement à la vie, plus de soins de famille, plus de considération d'avenir, moins d'affection aux devoirs de l'état, moins de disposition à la bienfaisance, et moins de moyens de la satisfaire, moins de spécialité enfin sont le partage de l'ecclésiastique marié; et qu'en faisant une part plus large que ne l'exige la réalité des faits, mieux vaut un prêtre isolé de la société, qu'un ministre attaché à tous ses intérêts, participant à toutes ses influences, et soumis à toutes les conditions qu'elle impose.

» Si l'on mettait en regard la conduite des ecclésiastiques français et celle des *clergymen* anglais; si on opposait les formes austères, âpres même des uns, leur continuelle abnégation d'intérêts personnels et d'affection de famille, leur inépuisable et ingénieuse charité, et les privations qu'ils s'imposent pour y suffire, leur habitation sans meubles, leur costume rapproché de celui de la misère qu'ils soulagent, leur rigide assujétissement à toutes les pratiques de la religion; si on opposait à cette continuelle soumission à des devoirs sévères, l'existence douce et facile des pasteurs anglais, les soins qu'ils donnent au présent et à l'avenir de ce qui les entoure, les dépenses qu'ils font pour satisfaire des goûts qui ne sont pas en rapport avec leurs fonctions, la recherche qui se fait remarquer dans leur ameublement, dans leur costume, dans la tenue de leurs équipages, la raison, qui prononcerait sans partialité, placerait d'un côté une vertu vraie, qui ne tient compte d'aucun sacrifice pour arriver à son but, et qui ne pèche que par un défaut de tact dans l'emploi des moyens; de l'autre, une vertu un peu mondaine qui s'est ouvert une route commode pour concilier ce que réclame une position qui doit avoir de la gravité, avec des mœurs qui n'en affectent pas assez; et elle accorderait la préférence au

modeste clergé de l'église catholique, sur le clergé riche et somptueux de l'église protestante.»

Nous avons cité ce morceau sans en rien retrancher; cependant nous sommes loin d'approuver le tableau que trace M. le baron d'Haussez, du clergé de France, et d'admettre ce qu'il dit sur *la condition d'où sont tirés les membres de ce clergé*, sur *les intentions qui les poussent dans le sacerdoce* et sur *la manière dont ils exercent leur charge parmi leurs paroissiens*. Ce tableau comme visant à donner une idée exacte du clergé en général, est faux et calomnieux.

Et d'abord il n'est point vrai que le clergé se recrute dans les classes les *moins relevées de la société*. Il aurait été plus conforme à la vérité de dire dans les *classes moyennes*, dans ces anciennes familles auxquelles la révolution a enlevé leur fortune, dans la magistrature de province, juges, notaires, fonctionnaires publics, et dans la classe dite des *bourgeois des petites villes* ou petits propriétaires, dans celle des artisans aisés : toutes classes que l'on appelle *moyennes*, et que la médiocrité et l'aisance éloignent en même tems et des intrigues du pouvoir et de la corruption qui accompagne souvent le luxe et la richesse; classes enfin que l'on peut appeler les plus intègres et les plus religieuses de la société actuelle. Il arrive bien sans doute qu'il y a quelques membres du clergé qui sortent des classes inférieures, mais ceci est une exception; il faut un concours de circonstances tout particulier, il faut que des protecteurs riches et puissans suppléent à la pauvreté de la famille, et cela n'arrive que lorsque le sujet a des qualités assez distinguées pour soutenir le zèle de ses protecteurs. Toujours c'est ici une exception, et ceux qui en sont l'objet peuvent presque toujours s'en glorifier, bien loin d'avoir à rappeler cette origine avec embarras.

Quant au reproche de ne pas connaître *l'esprit de leur état*, et de n'opposer qu'avec *une sorte de maladresse brutale*, *l'absolutisme de leurs principes religieux* à l'indépendance raisonneuse de leurs paroissiens, ceci est encore injuste dans le vague et la généralité avec lesquels il est exprimé. L'auteur se rapproche un peu trop de ces chrétiens soi-disant défenseurs du clergé, et qui

ne le jugent que par ce qu'ils en ont lu dans certains journaux. Il faut s'entendre une fois sur ce reproche d'*absolutisme* adressé aux anciens membres du clergé, et de *brutalité* ou d'*intolérance* dirigé principalement contre les nouveaux. Si vous demandez à M. d'Haussez, comme à ceux qui répètent ou plutôt qui ont formulé avant lui ce reproche, vous verrez qu'il s'agit simplemens de ces refus de sépulture, de ces dénégations de prières et éloignement des églises, qui font crier au scandale tant de personnes d'une catholicité plus que douteuse. Rappelons ici les vrais principes. Il ne faut pas que quelques personnes s'imaginent, parce qu'elles voient le prêtre catholique recevoir quelque argent du gouvernement, il ne faut pas surtout que celles qui se sont trouvées dans deux ou trois circonstances de leur vie, dans le cas de déposer entre les mains du prêtre une légère offrande, il ne faut pas, dis-je, que ces personnes aillent croire que les prières sont marchandises que l'on vend et que l'on achète, et que nos églises sont des magasins ou des bourses où un publicain sacré vient trafiquer de la parole et de la grâce de Dieu. Que ceux qui ne veulent pas de son sacrifice, aillent sacrifier en d'autres lieux; que ceux qui ne croient pas à sa foi méprisent ce qu'ils ne connaissent pas, mais après avoir méprisé, après avoir renié le prêtre pendant leur vie, qu'ils ne viennent pas lui apporter leur cadavre. Le prêtre sans doute a d'admirables chants et de ravissantes paroles à adresser aux cadavres, mais c'est lorsque la foi les purifie, et que, pendant la vie, y a été déposé un germe d'immortalité. Celui qui a rougi du Christ ne peut être salué par les chants du prêtre, qui le représente; il n'y a ici ni brutalité ni absolutisme. La parole et la prière du prêtre, comme celles de tout autre homme, ne doivent pas être forcées. C'est par trop violent et arbitraire de vouloir le faire figurer, revêtu de ses ornemens sacrés, dans l'ignoble comédie que viennent jouer des personnes sans foi, qui demandent des prières auxquelles elles ne croient pas. Le prêtre doit rester dans sa noble et juste indépendance.

Or, comme ici nous voulons être justes avant tout, nous ne prétendons pas nier qu'il ne puisse y avoir parmi les membres du clergé quelques prêtres moins dignes de leur état, qui s'abandonnent plus ou moins à des actes coupables ou peu mesu-

rés; mais il y a loin de là à une accusation générale, et ce n'est point ceux-ci qui doivent représenter le clergé français. D'ailleurs, il faut dire que les évêques et les supérieurs ecclésiastiques veillent avec la plus scrupuleuse attention sur leur conduite, et ne manquent jamais de les avertir, de les redresser et de les punir. Ces punitions consistent à les faire changer de paroisse, à les obliger à des retraites dans les séminaires, à leur interdire ou la confession, ou la prédication, enfin à les susprendre de toute fonction ecclésiastique et à les éloigner du diocèse, lorsque leur faute est assez grave pour mériter cette dernière punition.

Quant au reproche d'ignorance et à ces *sermons* que l'auteur dit être *tournés en ridicule*, nous croyons qu'il y a encore ici préjugé et prévention.

En effet, le prêtre faisant connaître l'*Evangile de Jésus*, et expliquant le *catéchisme* aux petits enfans et au peuple, est le véritable instituteur du siècle, et remplit le mieux cette demande qui est dans toutes les bouches, qu'il faut que le peuple soit instruit et éclairé. C'est ainsi qu'il transmet et propage les croyances et la morale catholiques renfermant les plus belles connaissances que Dieu ait communiquées aux hommes, connaissances que les plus grands génies de l'antiquité auraient enviées à ces pauvres écoliers des prêtres de la campagne. Quant aux études dites scientifiques, nous avouons qu'il serait à désirer qu'elles fussent plus répandues parmi le clergé; mais ce n'est pas les prêtres qui refusent de les recevoir et qui les repoussent; il faut en accuser leur petit nombre, qui ne leur donne pas le tems de s'occuper d'autre chose que de leur ministère, et aussi quelques méthodes encore suivies dans certains établissemens d'éducation; méthodes où l'on s'occupe trop de difficultés passées et d'erreurs mortes et enterrées; mais en cela même nous pouvons dire que depuis quelque tems une sensible amélioration s'est faite dans les études ecclésiastiques; d'autres plus nombreuses encore sont préparées par les personnes éminentes qui sont à la tête de l'instruction ecclésiastique. Ces améliorations sont attendues et désirées avec impatience. Un illustre archevêque a même eu la bonté de nous dire que les travaux des *Annales* avaient été de quelque secours pour commencer ces améliorations. Nous connaissons

nous-même un grand nombre de travaux *scientifiques* que les prêtres dérobent aux occupations qui les surchargent. Ainsi, sous ce rapport encore, le clergé français mérite des encouragemens et non des reproches.

Nous devons en finissant relever encore la phrase où M. le baron d'Haussez regrette « que la déconsidération et l'indi-
» gence dont, en France, les principes et les lois révolution-
» naires ont frappé le clergé, aient détourné de cette carrière
» les membres des familles honorables, qui autrefois étaient en
» possession de lui fournir des sujets. » Nous pouvons assurer que ni l'Eglise, ni aucun pasteur, aucun catholique fidèle ne regrettent les membres des *familles honorables, qui n'entraient dans le sacerdoce qu'à cause de la considération et des richesses qui y étaient attachées.* Aucun surtout ne regrette ce tems où comme il le dit d'une manière peu relevée, *certaines de ces familles étaient en possession de lui fournir des sujets.* Ceci, nous le dirons franchement, se sent beaucoup trop d'un esprit qui n'est pas celui de l'Evangile, et c'est avec douleur que nous apprenons, par ces paroles, quelles étaient les pensées des personnes qui dans ces précédentes années se sont occupées du clergé, et ont été dans le cas de s'asseoir dans les conseils de l'infortuné Charles X, ce roi aux intentions si droites, et à la foi si sincère. Il ne nous serait pas même difficile de citer à M. d'Haussez bon nombre de jeunes gens qui appartiennent à ces familles qu'il appelle *seules honorables,* et que la pauvreté même et l'humilité du sacerdoce ont engagés à embrasser cet état, et dont aussi ils seront les défenseurs et l'ornement, de concert avec leurs frères, également honorables.

Tout en rendant justice aux intentions de M. le baron d'Haussez, nous avons voulu relever ce qu'il y avait d'inexact dans ce passage, parce qu'il nous a été pénible de voir les étrangers induits en erreur par une autorité aussi respectable sur le compte du clergé français.

A.

Lithographie.

LE ZODIAQUE DE DENDERAH,

ET LE CARTOUCHE QUI EN PRÉCISE L'AGE.

Importance de ces monumens par rapport à la Religion. — Analyse des travaux, insérés dans les *Annales*, sur les hiéroglyphes et les zodiaques. — Travaux de MM. Greppo, — Champollion, — Cuvier, — Ampère, — Delambre, — Paravey, — Coquerel, — etc.

Quelque peu de tems que nous eussions, ce mois, pour la composition de ce numéro des *Annales*, nous n'avons pas voulu priver plus longuement nos abonnés des planches lithographiques que nous leur avions promises; et nous n'avons par cru pouvoir choisir un sujet plus intéressant que de leur donner la reproduction exacte de ce monument, qui est un de ceux qui prouvent le mieux, et sans laisser place au doute, tout ce que les découvertes récentes sont destinées à apporter de faits nouveaux en confirmation de ce qui est raconté dans nos livres.

En effet, il y a près d'un siècle, avait commencé contre la *Bible* un systême d'attaque, fait au nom de la science, et en particulier de l'astronomie. Les savans, par des examens soi-disant profonds, et avec des calculs prétendus rigoureux et démonstratifs, étaient venus dire à la jeunesse qui suivait leurs leçons ou qui lisait leurs ouvrages, que des *observations certaines reculaient les annales du monde fort au-delà de l'époque assignée au déluge et à la création par nos Livres Saints.* Voltaire en particulier, ce contempteur des récits de la Bible, affectait une vénération

profonde pour les calculs attribués aux Chaldéens, aux Chinois, aux Egyptiens ; et à sa suite ses lecteurs admiraient après lui. D'autres savans crurent aussi à toutes ces observations, et contribuèrent par leurs travaux à tromper le public, et à se tromper peut-être eux-mêmes, égarés qu'ils étaient dans les labyrinthes tortueux des calculs astronomiques.

Que si toutefois, vers le commencement de ce siècle, il restait encore quelque doute, il devait disparaître, nous disait-on, il y a quelques années, lorsqu'un monument authentique et contemporain, arraché de sa place millenaire, fut amené en France, et vint, pour ainsi dire, comme un témoin évoqué d'un autre monde, arguer de faux nos livres sacrés. C'est ce que décidèrent quelques savans, qui mirent leurs erreurs dans la langue inconnue que parlait ce témoin étranger.

Mais voilà qu'en même tems s'élève un de ces hommes que Dieu semble se susciter à lui-même pour dissiper l'erreur et montrer à nu l'ignorance des détracteurs de son Verbe. Champollion renoue les fils de la tradition d'une parole humaine qui s'était perdue ; il va interroger lui-même cette Egypte si longtems muette, visite le temple solitaire, d'où le zodiaque avait été violemment arraché, et il apprend que ce témoin étranger avait laissé là, comme l'acte de sa naissance, l'époque authentique de son âge. Ce prétendu témoin des tems fort antérieurs au déluge et à la création du monde, qui devait prouver que les récits de l'*Ancien-Testament* étaient des contes puérils qu'il avait vu inventer lui-même, dans sa vieillesse *est de beaucoup plus jeune que notre Nouveau-Testament.*

Or c'est ce fait que nous avons voulu faire toucher au doigt en mettant sous les yeux de nos lecteurs les deux monumens de ces graves débats : le *zodiaque* qui a servi de texte aux objections, et le *cartouche* qui en a donné la solution.

Le zodiaque est exactement copié sur celui qui se trouve dans la salle des antiques de la grande bibliothèque de Paris. Nous y avons même désigné par quelques lignes transversales la fente qui le partage en deux morceaux.

Quant aux deux *cartouches*, ils ne sont pas tout-à-fait à la place qu'ils occupent dans le monument.

On sait qu'ils ne se trouvent pas dans le zodiaque de Paris, et qu'ils sont restés attachés à la voûte d'une salle du temple de Denderah. Il faut noter, pour bien comprendre leur position, qu'immédiatement au-dessus du zodiaque, tel que nous le reproduisons, se trouve une figure de femme qui, les mains étendues au-dessus de sa tête, tient de l'un à l'autre bout du zodiaque; cette figure est entourée d'hiéroglyphes; or c'est au milieu de ces hiéroglyphes, et aux deux côtés des pieds de cette femme, à peu près à la hauteur de la cheville, que se trouvent les deux cartouches que nous figurons ici, dans l'ordre et la position qu'ils occupent respectivement. Ceux qui pourront consulter l'*Atlas* du grand ouvrage sur l'Egypte, tom. IV *Antiquités*, *planche* 21, pourront se convaincre de l'exactitude de ces détails, et de la reproduction entière des cartouches, qui ont été copiés sur cet atlas.

Quant à l'inscription, ceux qui voudront consulter l'*Alphabet hiéroglyphique*, que nous avons publié dans notre N° 12, tom. II, pag. 430, pourront facilement lire dans le second cartouche le mot de AOTKPTP ou αυτοκράτωρ, *empereur*, titre qui ne peut, dit M. Champollion, convenir qu'aux empereurs Claude ou Néron, princes qui, dans leurs médailles frappées en Egypte, ne sont bien souvent désignés que par cette seule dénomination.

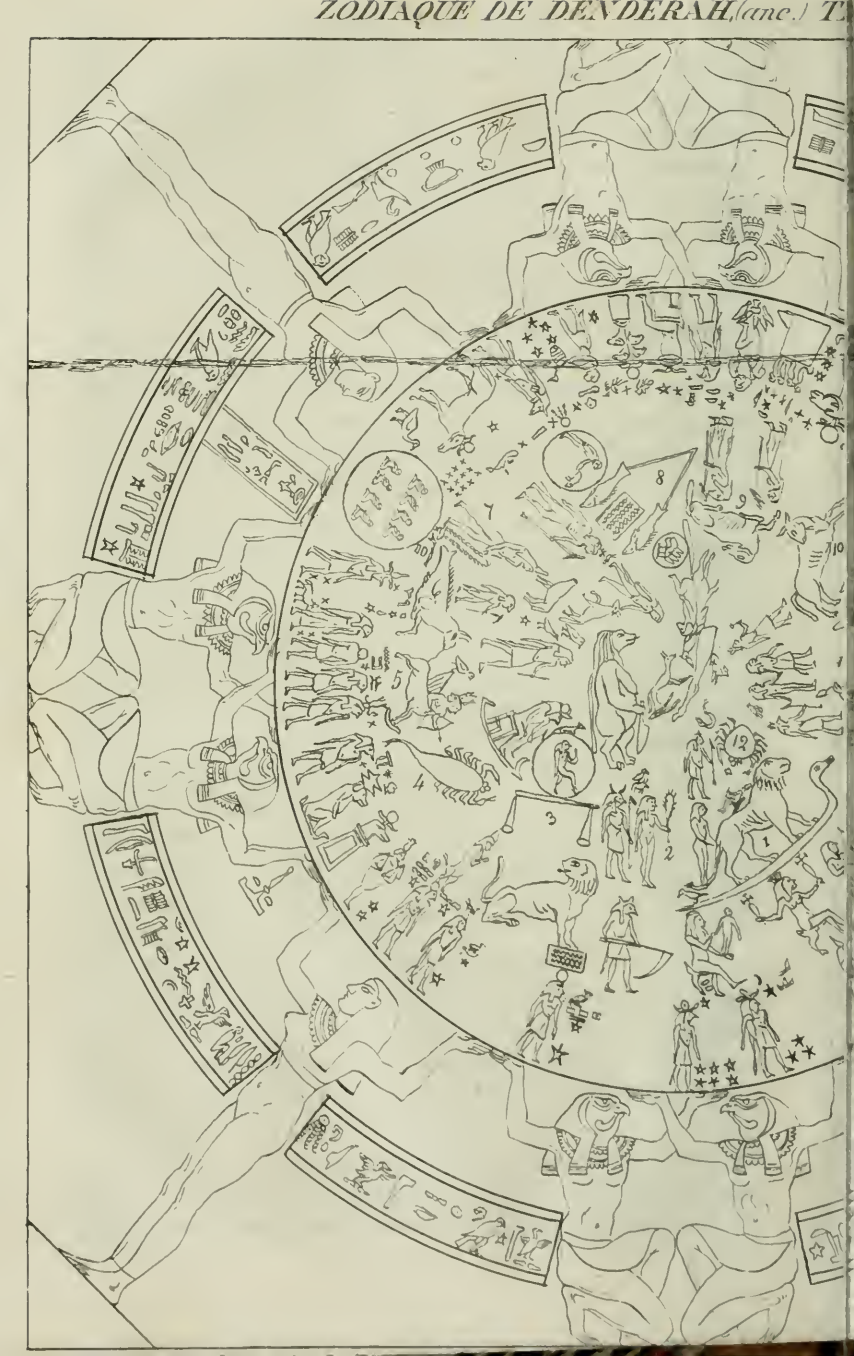
Nous aurons sans aucun doute occasion de revenir sur les zodiaques, et de renvoyer nos lecteurs à la planche que nous donnons ici. Pour en faire mieux saisir l'utilité, nous allons indiquer tous les travaux qui ont été insérés dans les *Annales* jusqu'à ce jour, et qui sont expliqués par cette planche, ou ont seulement rapport aux hiéroglyphes.

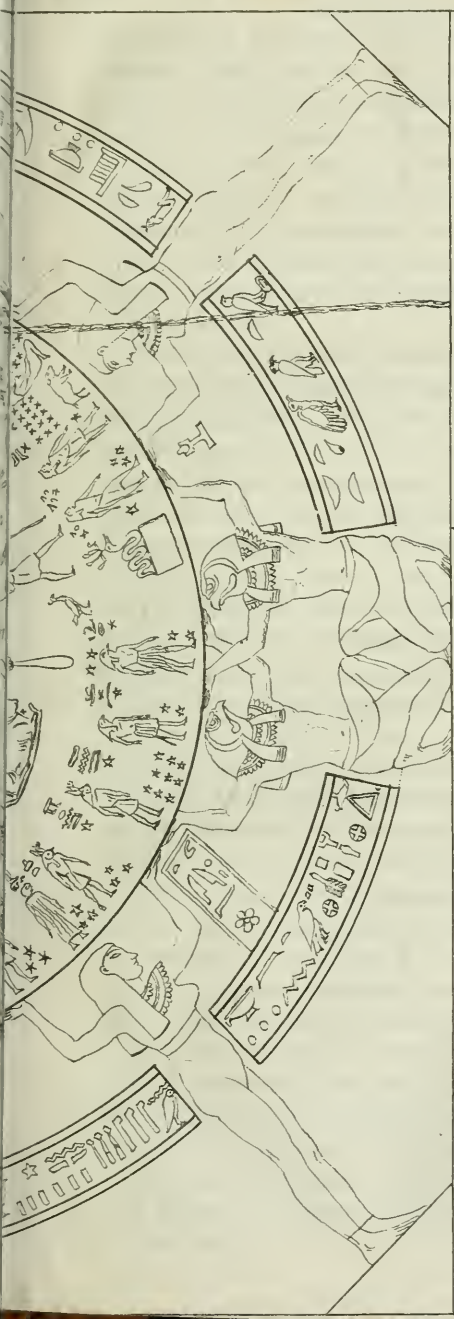
Les voici d'après l'ordre de leur insertion.

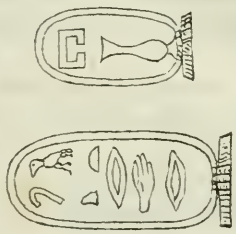
M. Greppo nous a tracé l'histoire de ce zodiaque, de sa découverte, de son arrivée en France et de la polémique à laquelle il a donné lieu; puis il a fait connaître la manière victorieuse dont M. Champollion avait tranché toutes les difficultés qui y avaient rapport. N° 1, tome I, pag. 36.

Dans le N° 12, tome II, p. 422, nous avons analysé les leçons que M. Champollion avait faites au Collége de France, et tracé l'histoire des progrès de la science des hiéroglyphes et de la dé-

ZODIAQUE DE DENDERAH (anc.) T.







Cartouche portant l'inscription

AOTKPTP,

αυτοκρατωρ, empereur.

Indication

des signes du Zodiaque.

1 Le Lion.
2 La Vierge.
3 La Balance.
4 Le Scorpion.
5 Le Sagitaire.
6 Le Capricorne.
7 Le Verseau.
8 Les Poissons.
9 Le Bélier.
10 Le Taureau.
11 Les Gémeaux.
12 Le Cancer.

Echelle de Proportion.

1 2 3 4 5 centimètres.

couverte de son alphabet. Nous y avons reproduit dans une double planche les *deux alphabets démotique et hiéroglyphique;* c'est à cette planche que nous renvoyons les lecteurs qui veulent lire le cartouche que nous donnons ici.

Dans le N° 15, tome III, page 148, nous avons présenté un abrégé sommaire de tout l'ouvrage de M. Greppo, dont nous n'avions cité qu'un chapitre dans le N° 1.

M. Cuvier a précisé ce qu'il fallait penser des systèmes et des calculs astronomiques des Egyptiens et des Chaldéens dans ce N° 15, page 168.

Le même savant nous a donné, dans le N° 16, tome III, p. 282, une description détaillée des figures zodiacales, description qui aidera à comprendre celle que nous donnons ici; puis avec l'admirable talent qu'il avait à résumer, il a analysé tout ce que les savans ont écrit sur les zodiaques, et a conclu que tous ces systèmes contradictoires, « doivent dégoûter un esprit bien fait de chercher » dans l'astronomie des preuves de l'antiquité des peuples. »

Dans le N° 19, tome IV, page 39, nous avons cité le rapport de MM. Ampère, Cuvier et Délambre, dans lequel ces savans rendent compte des mémoires inédits de M. de Paravey, relatifs à l'origine chaldéenne du zodiaque, lesquels mémoires établissent que toutes nos connaissances viennent d'un centre unique, et que ce centre est la Chaldée.

Dans le N° 27, tome V, page 176, M. Athanase Coquerel a examiné sous des points de vue nouveaux les découvertes de M. Champollion dans leurs rapports avec l'Ecriture Sainte. Il a résolu d'une manière précise et juste l'objection que quelques critiques avaient soulevée, à savoir comment il se faisait que Sésostris ou Ramsès, le grand conquérant, ayant été contemporain de Moïse, cet historien du peuple de Dieu n'en eut fait aucune mention. Il prouve que ces conquêtes ont eu lieu précisément pendant les quarante années que les Hébreux passèrent dans le désert.

Enfin dans le N° 28, même volume, page 261, nous avons fait connaître le système des Egyptiens sur l'immortalité et sur les récompenses et les peines de l'autre vie d'après les lettres écrites de l'Egypte par M. Champollion.

Tels sont nos travaux passés sur les avantages que la religion doit retirer de la science et des découvertes hiéroglyphiques.

Nous espérons y revenir bientôt, et apporter un nouveau et solennel témoignage à l'autorité de nos livres saints. Nous tenons de M. Champollion-Figeac lui-même, frère de l'auteur de la découverte, qu'un volume va paraître dans lequel se trouveront les bas-reliefs où *Sésonchis*, le *Sézak* de nos livres saints, a fait sculpter le roi Roboam qu'il avait vaincu; bas-reliefs qui portent écrits en caractères égyptiens et le nom des sept villes prises, et le nom des douze tribus d'Israël dans le même ordre qu'elles ont dans l'Ecriture : monument unique en son genre, et qui fournit une preuve authentique d'un événement arrivé au xe siècle avant notre ère.

Dans l'impatience où nous sommes de voir nous-mêmes et de donner à nos lecteurs une si belle preuve de notre foi, nous publierons ces documens dans une ou plusieurs lithographies dans le prochain numéro, pourvu que l'ouvrage annoncé paraisse avant le 15 août.

A. Bonnetty.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Prière de l'empereur de la Chine. — Un journal anglais nous a fait connaître tout dernièrement un monument fort curieux; c'est une prière composée par l'empereur actuel de la Chine, *Taou-Kwang*, pour demander au *Ciel* la cessation d'une sécheresse qui a désolé ce pays l'année dernière. Ce qu'il y a de remarquable dans ce morceau, c'est la confession solennelle que fait le *fils du Ciel* de toutes les fautes qu'il aurait pu commettre contre les devoirs de sa charge. On lira avec intérêt cet *examen de conscience*, qui prouve quels sont les principes de morale admis et reçus, quoique peut-être non pratiqués dans ce vaste empire, principes que plus d'un monarque chrétien pourrait être dans le cas de prendre pour modèle. D'ailleurs il est beau de voir un roi infidèle et orgueilleux s'humilier comme Nabuchodonosor, devant le *Ciel impérial*, comme il appelle l'Etre qui gouverne le monde.

Requête au Ciel impérial (Houang-Teen).

« Je présente à genoux une requête pour que nos affaires soient prises en considération. Oh, hélas ! *Ciel impérial*, si le monde n'était pas ébranlé par des changemens extraordinaires, je n'oserais pas présenter l'offrande d'un service extraordinaire. Mais cette année, la sécheresse est terrible. L'été est passé, et nous n'avons point eu de pluie. Non-seulement l'agriculture et les hommes souffrent de ce fléau, les animaux et les insectes, les plantes et les arbres, tout a presque cessé d'exister.

» Moi, le ministre du *Ciel*, élevé au-dessus des hommes, je suis chargé de faire régner l'ordre dans le monde et de procurer la tranquillité à mes peuples. Il m'est impossible de dormir en paix; je suis abîmé dans la douleur, je tremble d'angoisses, et cependant je n'ai pu obtenir de pluies abondantes et fertiles.

» J'ai jeûné il y a quelques jours; j'ai offert de riches sacrifices sur les autels de la terre et de ses produits, et j'ai exprimé ma recon-

naissance pour quelques nuages et de légères ondées; mais ce n'était point assez pour répandre la joie.

» Je regarde en haut et je me souviens que le cœur du Ciel est bienveillance et amour. La seule cause de ce malheur est la profondeur toujours plus grande de mes péchés, mon peu de sincérité et mon peu de dévotion; voilà ce qui a fait que je n'ai pu toucher le cœur du Ciel et faire descendre d'abondantes bénédictions.

» J'ai consulté avec respect nos archives, et j'ai vu que l'an 24 de Khian-Long, l'empereur mon grand-père, puissant, honorable et pur, a offert avec humilité « un grand service pour la *neige* ». Je me sens poussé par dix mille raisons à suivre son exemple, et j'assiège le *Ciel* avec une angoisse mortelle, m'examinant moi-même et considérant mes fautes; je lève mes yeux en haut et j'espère pouvoir obtenir mon pardon.

» Je me demande:

» Si j'ai manqué de respect dans les sacrifices; si l'orgueil et la prodigalité se sont glissés inaperçus dans mon cœur et y occupent une place; si j'ai cessé de donner tous mes soins aux affaires de mon gouvernement, et si je suis devenu incapable de m'en occuper avec le zèle et les soins persévérans qu'elles exigent; si je me suis servi de paroles légères et dignes de reproches; si, dans la distribution des récompenses et des peines, j'ai observé une équité parfaite; si j'ai fait tort au peuple et porté atteinte à la propriété en élevant des monumens ou en dessinant des jardins; si, dans l'élection des fonctionnaires, mon choix n'est pas tombé sur des personnes dont les actes ont été vexatoires pour le peuple; si les punitions ont été dispensées justement ou injustement; si les opprimés ont trouvé des moyens d'appel; si des innocens n'ont pas été enveloppés dans les persécutions dirigées contre des sectes hétérodoxes; si les magistrats n'ont pas insulté le peuple et refusé d'écouter ses plaintes; si dans les opérations militaires des provinces de l'ouest il n'y a pas eu des massacres pour le seul fait de ce qui revenait à l'empereur; si les sommes répandues pour soulager la misère des provinces méridionales ont été sagement dispensées, ou si le peuple a été abandonné et exposé à périr dans les fossés; si les efforts tentés pour exterminer les montagnards rebelles de Hoonan et de Canton ont été bien dirigés, ou s'ils n'ont servi qu'à faire fouler aux pieds, comme la boue et la cendre, les habitans de ces contrées.

» Sur tous ces points, sur toutes ces causes de tourmens que j'éprouve, je devrais poser le fil à plomb et faire tous mes efforts pour redresser ce qui est mal, me souvenant toujours qu'il peut y avoir des fautes qui aient échappé à mes méditations.

» Prosterné devant toi, je te supplie, *ô Ciel impérial! Houang-Teen*, de me pardonner mon ignorance et ma misère. Renouvelle mon cœur, car seul je présente et je comprends des millions d'hommes innocens. Mes péchés sont en si grand nombre que je ne puis y échapper. L'été est passé, l'automne est là; il est impossible d'attendre plus long-tems. Je me frappe le front, et je te supplie, *Ciel impérial*, de m'accorder promptement une heureuse délivrance, une pluie abondante et divinement bienfaisante. Sauve les vies de mes sujets, et relève-moi de mes iniquités. Oh, hélas! *Ciel impérial*, écoute avec bonté. Je suis effrayé, inquiet, angoissé. Je te présente ma requête avec respect. » (Extrait du *Chinese repository*.)

Etat de l'éducation en Russie. — Tout l'empire, y compris le grand duché de Finlande, est divisé en sept districts universitaires, dont chacun comprend, plus ou moins, un grand nombre de gouvernemens et de provinces. Un curateur est placé à la tête de chaque district, et le ministre de l'instruction publique gouverne et dirige l'ensemble. Il y a une université dans chaque district, et un ou plusieurs gymnases dans chaque gouvernement, et de plus des écoles primaires et secondaires; les premières sont appelées *écoles d'arrondissement*. Le nombre des étudians inscrits aux registres des différentes universités montait, en 1830, à plus de 5,000.

Outre ces universités, il existe un grand nombre d'autres établissemens consacés aux plus hautes branches d'études, et qui ne sont pas sous la juridiction immédiate du ministre de l'instruction publique. Elles portent le nom de *hautes écoles spéciales*. La théologie grecque est enseignée dans les académies de Kief, Moscou, S.-Pétersbourg et Kasan. Il y a dans ces établissemens plus de 26,000 étudians, et 430 professeurs. L'église catholique entretient 13 séminaires; les protestans prennent leurs grades à l'université de Dorpat, la Faculté de théologie leur est exclusivement réservée. La jurisprudence et toutes les branches de médecine sont enseignées dans ces universités, mais plus particulièrement aux écoles médico-chirurgicales de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

D'autres établissemens, jouissant à peu près des mêmes prérogatives que les universités, sont destinés à former la jeunesse russe pour les hautes fonctions d'état. Ce sont le *lycée* de Tsarkoie-Selo, la haute école de Saint-Pétersbourg, et les *pensions nobles* des universités de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Après avoir achevé leurs études, les élèves prennent un certain rang dans la hiérarchie.

Plusieurs milliers de jeunes gens reçoivent leur éducation aux écoles militaires, répandues dans l'empire au nombre de 25. L'étude des langues orientales, du commerce et de la technologie occupe un grand nombre de professeurs dans les autres écoles spéciales. Une institution orientale, fondée en 1828, a pour objet de former de bons interprètes pour les relations diplomatiques de la Russie avec les cabinets de l'Est, et une école fondée à Orembourg est consacrée à répandre parmi les musulmans de l'empire les résultats de la civilisation européenne.

Tous les gymnases, au nombre de 55, subirent sous le règne du dernier empereur une complète réorganisation, et sont maintenant établis sur un pied uniforme.

Il y a en outre 247 maisons particulières d'éducation, toutes soumises au contrôle de l'université du district dans lequel elles sont placées. Les écoles primaires sont très peu nombreuses : on n'en compte que 120. Viennent ensuite les écoles élémentaires ou paroissiales : leur nombre est loin d'être proportionné aux besoins de la population, malgré tous les efforts du dernier czar. Le nombre total des écoles placées sous le contrôle immédiat du ministre de l'instruction publique était, en 1824, de 1,411, dans lesquelles 70,000 jeunes gens des deux sexes recevaient l'éducation. Dans cette estimation, nous ne comprenons pas les écoles dans les colonies militaires, qui sont très-nombreuses, ni celles qu'entretient le clergé russe, et qui, dans la même année, montaient à 344. Enfin nos écoles normales et les écoles allemandes sont de jour en jour imitées et introduites en Russie. La somme annuelle mise à la disposition du ministre de l'instruction publique monte à environ trois millions de roubles.

La presse aussi commence à exercer son influence sur l'esprit public : il ne paraît toutefois, en ce moment, que 63 journaux dans tout l'empire : ils sont écrits en douze langues différentes. Comparés au reste de l'Europe, sans doute les ressources intellectuelles de la Russie sont encore insignifiantes, et la masse de la population est encore

indifférente aux bienfaits de l'instruction : quoi qu'il en soit, on ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître les constans efforts du gouvernement : quelque retardataire que paraisse cet empire, quand on réfléchit sur les germes de perfectionnement qui se développent dans son sein, on ne voit pas pourquoi on nierait sa tendance civilisatrice.

(*l'Europe littéraire.*)

Bibliographie.

Mithriaka ou *les Mithriaques* ; Mémoire académique sur le culte symbolique du soleil, par M. de Hammer, traduit et publié par M. Smith, membre de l'Académie de Caen, etc.

Chez l'Editeur, faubourg S.-Gilles, à Caen; et à Paris, chez Mercklein. Prix : 15 fr.

Nous espérons revenir bientôt sur cet ouvrage, où le savant auteur a éclairci une foule de questions relatives à ce culte, le plus ancien peut-être et le plus répandu en Orient.

— On lisait ces jours derniers dans la plupart des journaux de Paris : « Le roi Louis-Philippe a reçu en audience particulière MM. Alexandre Lenoir et Charles Farcy, de la société royale des antiquaires de France, qui ont présenté à S. M. les matériaux précieux relatifs à la publication des *Antiquités mexicaines*, notamment celles de *Palenque* et de *Mitla*, desquelles il résulte évidemment que cette partie du Nouveau-Monde fut aussi anciennement civilisée que l'Egypte et l'Inde. Cet important ouvrage est destiné à changer toutes les idées reçues touchant l'Amérique, qui aurait eu, à une époque fort reculée, des rapports intimes avec l'Indostan et même avec l'Egypte. »

Nous savions déjà que ces deux estimables savans s'occupaient de mettre au jour tout ce qui a rapport aux antiquités si précieuses de l'Amérique, mais nous avons vu avec plaisir cette annonce, et nous la reproduisons, pour prouver comment peu à peu les idées changent dans le public, et les systèmes philosophique et anti-religieux font place à des jugemens plus sains et plus favorables à notre cause. Nos abonnés peuvent compter que rien de ce qui intéressera la Religion, dans ce magnifique ouvrage, ne leur demeurera inconnu.

— Nous avons annoncé dernièrement la prochaine publication d'une *Histoire de toutes les villes de France*, par M. Daniélo; la première livraison de cet important ouvrage vient de paraître, et commence l'*Histoire de la province de Champagne*, par celle de la *Gaule-Belgique et de Reims sa métropole*. Nous nous réservons de parler des curieuses recherches de l'auteur dans notre première livraison. Nous signalerons seulement aujourd'hui une

gravure représentant l'ancienne Bibrax, capitale des Rémois avec ses maisons, ses fortifications gauloises, et le siège qu'elle soutint contre les Belges. Cette histoire paraît tous les mois par livraisons de 160 pages in-8°. Le prix de douze livraisons est de 35 fr. ; et d'une seule, 3 fr. 50.

Le même auteur fait paraître un autre ouvrage qui a pour titre : le *Chroniqueur des jeunes gens*. C'est un recueil de tout ce que notre vieille histoire renferme de traits propres à intéresser le jeune âge, à former son esprit et à piquer sa curiosité. Ce recueil paraîtra tous les deux mois en un volume. Le prix de six livraisons est de 12 f. Chaque livraison est 2 f. 50. La première livraison qui paraîtra dans les premiers jours du mois d'août contiendra la *Biographie des invalides*, avec un précis historique sur le régime intérieur et sur la fondation de leur hôtel, qui sera représenté dans une jolie gravure placée en tête du volume. Nous félicitons M. Daniélo de cette heureuse idée ; son ouvrage sera un vrai cadeau à faire aux jeunes enfans, en ce qu'il ne renfermera rien qu'on ne puisse mettre sous leurs yeux.

On s'abonne, pour les deux ouvrages, *au bureau, rue du Croissant n°*, 20.

— *Considérations générales sur la disposition de l'univers*, par M. Bode, ouvrage traduit de l'allemand par un prêtre du diocèse de Beauvais; se vend à Noyon, chez Amoudry, au profit d'une maison d'éducation. Prix : 1 fr. 50 c.

— La 3e *livraison* des *Œuvres complètes de S. François de Sales*, publiée par le libraire J. J. Blaise, vient de paraître. Elle comprend : l'*Introduction à la vie dévote*. Cet ouvrage, ainsi que tous ceux qui composent la réunion des œuvres du Saint, a reçu de notables améliorations et additions.

L'*Introduction à la vie dévote* que nous annonçons est accompagnée d'un fragment *inédit* qui en fait le complément, ainsi que du *Traité de l'amour de Dieu* : il paraît sous le titre d'*opuscule*.

Le prix de chaque volume, pour les souscripteurs, y compris toutes les pièces inédites, est de 2 fr. 50 c. Une nouvelle Vie de S. François de Sales paraîtra sous peu. On donne à cette entreprise les soins les plus scrupuleux. Voir l'avertissement qui précède l'*Introduction à la vie dévote* et celui qui est en tête de l'*Opuscule* qui en forme le complément.

— M. Paul Méquignon, éditeur, rue de Belle-Chasse, vient de mettre en vente les 13e et 14e livraisons, formant le tome 7e de la *Biographie universelle* de Feller, continuée par M. Henrion. Chaque livraison coûte 1 fr. 50. La collection entière formera vingt volumes, et la dernière livraison paraîtra le 31 décembre prochain.

— *Hymnes et prose du S.-Sacrement*, traduites en vers français, ouvrage dédié à la fille de Louis XVI, en exil, par M. le comte de Marcellus; à Paris, chez Paul Méquignon, éditeur. Prix : 1 fr. 75 c., et 2 fr. franc de port.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 38. — 31 Août.

SECONDE LETTRE

SUR LE SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE DE M. CHAMPOLLION, CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC L'ECRITURE SAINTE.

Désignation des Pharaons qui régnaient du tems d'Abraham. — De Joseph. De Moïse. — De David. — De Salomon. — De Roboam. — D'Ezéchias. — D'Isaïe. — De Jérémie.— D'Ezéchiel, etc.

Monsieur,

L'un de vos derniers numéros contient un article rempli d'intérêt sur les découvertes de M. Champollion, et les fruits que doit en retirer la critique sacrée. Permettez-moi de ramener sur ce sujet l'attention de vos lecteurs, et de saisir à mon tour l'occasion qui se présente de rendre hommage à l'excellent travail de M. Greppo, vicaire-général du diocèse de Belley. Cet ouvrage honore la science de son auteur, et la bienveillance avec laquelle il a jugé dans sa préface la lettre que j'ai publiée

en 1825, sur le même sujet, m'a vivement touché[1]. C'est ainsi sans doute qu'il convient aux Eglises catholique et protestante de rivaliser aujourd'hui, et un premier pas est fait pour s'entendre, toutes les fois que l'on se rencontre sur le terrain de la critique sacrée. Cet exemple ne pouvait être mieux donné que par M. le grand-vicaire de Belley, et si cet article tombe sous ses yeux, il lui sera doux sans doute de voir les amis de la religion et les interprètes de l'Ecriture, à quelque Eglise qu'ils appartiennent, reconnaître de concert le mérite et l'utilité de ses travaux[2].

[1] C'est cette lettre que nous avons insérée en entier dans le Numéro 27, tom. V, p. 176. Nos lecteurs ne doivent pas l'avoir oubliée. Ayant appris que M. Coquerel avait une seconde lettre sur le même sujet, nous nous sommes adressés à lui pour lui demander de la faire connaître à nos lecteurs. M. Coquerel a bien voulu nous la communiquer avec la lettre bienveillante que nous transcrivons ici.

Monsieur,

Voici la copie du travail sur les hiéroglyphes que vous désirez insérer dans les *Annales*. J'y ai fait le peu de changemens qui m'ont paru nécessaires, et j'ai effacé, vers la fin, un passage sur la *Vulgate*, qui m'a semblé trop contraire à l'esprit de votre journal pour que vous puissiez l'insérer; si je me trompe, vous le rétablirez. Vous êtes tout-à-fait libre de ne mettre que mon nom, ou d'y ajouter mon titre de Pasteur de l'église réformée de Paris.

Comptez, Monsieur, que je serai toujours prêt à contribuer, autant que ma foi me le permet, à vos utiles travaux. Personne n'est plus disposé que moi à reconnaître que l'on peut être très-bon catholique et en même tems très-bon chrétien.

Agréez mes salutations empressées.

Athanase COQUEREL, pasteur.

Tout en remerciant M. Coquerel des offres remplies de délicatesse qu'il nous fait dans cette lettre, nous n'avons pas cru devoir accepter le sacrifice qu'il avait fait de quelques réflexions sur la différence qui existe entre les 70 et la Vulgate. On les trouvera à la fin de l'article avec une note. Nous n'avons pas cru non plus qu'il pût exister parmi les catholiques une raison qui nous obligeât à supprimer son titre de *Pasteur de l'église réformée*. (*Note de l'Éditeur des Ann.*)

[2] La publication de la première lettre de M. Coquerel, celle des travaux

C'est rendre un nouvel hommage aux recherches de M. Greppo, que de lui soumettre quelques doutes, et même de remplir une ou deux lacunes légères que présente son essai. Dans les articles d'histoire égyptienne de l'ouvrage intitulé : *Biographie sacrée*, publié à Amsterdam en 1825-26[1], j'ai essayé de reconnaître les Pharaons nommés dans la Bible, et d'indiquer quelle confirmation leur histoire scripturaire reçoit souvent des découvertes de M. Champollion. Aidé comme je l'étais par la science de la Hollande, où la connaissance profonde de l'antiquité rappelle toujours la patrie de Grotius, il est peu surprenant que la Biographie sacrée offre quelques données, quelques rapprochemens qui ont échappé aux recherches de M. Greppo, dont tout l'honneur est à lui.

Les chronologistes s'accordent à placer Abraham sous la dynastie des rois pasteurs, et, en effet, que l'on prenne la fameuse

de M. Cuvier, et l'article inséré dans notre dernier Numéro sur M. Schœll, qu'une mort imprévue vient malheureusement de frapper, prouvera, je l'espère, que les écrivains catholiques savent aussi rendre hommage aux écrivains de l'église réformée, lorsqu'ils publient des travaux faits avec l'esprit qui a présidé à ceux de M. Coquerel et des autres savans que nous avons cités. Nous ne doutons nullement que M. Greppo ne lise avec intérêt cette lettre où sont examinées quelques-unes des questions qu'il a traitées. Nous espérons même que s'il y trouve l'occasion d'une réponse, nous aurons prochainement à la publier dans les *Annales*, pourvu que sa santé lui permette d'y donner ses soins; car il y a long-tems que nos lecteurs auraient eu l'avantage de lire de ses articles, si une longue et grave maladie n'était venue l'arrêter dans le projet, dont il nous avait fait part, de publier une suite de travaux *sur les plus anciens monumens* de l'histoire de l'Eglise et du Christianisme. Nous lui fesons de nouveau parvenir le vœu de le voir bientôt à même de mettre la dernière main à ces travaux.

(*Note de l'Éditeur des Ann.*)

[1] 4 vol. grand in-8°; prix : 30 fr. — Cet ouvrage contient en ordre alphabétique une notice biographique sur tous les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Chaque article renferme l'histoire complète d'un personnage, l'éclaircissement des difficultés de tout genre qu'elle présente, le tracé de son caractère, le jugement de sa conduite et l'indication des textes où il est nommé.

date de l'Exode[1] pour la durée totale du séjour des Israélites en Egypte, ou que l'on compte ces 430 années de la vocation d'Abraham, le résultat est le même : le patriarche est contemporain des Hykschos, et le Pharaon ravisseur de Sara est l'un de ces princes usurpateurs de l'Egypte, ou il appartient à la dynastie contemporaine légitime, qui leur résistait.

M. Greppo se déclare pour ce dernier avis ; ses motifs sont que la Bible n'aurait pas donné le nom de Pharaon à un tyran étranger, et que la conduite de ce prince, qui rend Sara à son époux, n'annonce pas cet esprit d'injustice et de violence dont l'histoire accuse la race des pasteurs. Mais le nom de Pharaon, dont le sens est encore incertain, n'est décidément qu'un titre, peut-être même un surnom populaire ; l'historien sacré a parlé le langage commun, et la *crainte de Dieu* que, selon M. Greppo, ce prince témoigne, n'est venue qu'à la suite d'une plaie divine. Le rapt de Sara, de la *sœur* d'un puissant chef de tribu, tel qu'Abraham, convient mieux à un de ces tyrans dont la domination laissa en Egypte de si longs et de si affreux souvenirs. Une réflexion, d'ailleurs, nous semble péremptoire : l'origine des rois-pasteurs est encore un problème qui peut-être ne sera jamais complètement résolu; cependant tout paraît prouver qu'ils venaient d'Orient, de Syrie ou d'Arabie. Il n'est pas sans vraisemblance qu'à cette époque reculée, la frontière orientale de l'Egypte était plus ouverte que de nos jours; la mer Rouge, par son peu de profondeur et la ressemblance du sol de son lit et de ses rives, semble une formation nouvelle, un lent envahissement des eaux. Ces conjectures ne sont pas même nécessaires pour expliquer l'invasion des Hykschos en Egypte ; l'isthme de Suez, au moins, était là ; venus d'Asie, ils y ont été refoulés, et l'erreur antique, qui les confond avec les Juifs, appuie ce système. Aussi la Basse-Egypte seule leur a été soumise, et la dynastie légitime s'est maintenue dans l'Egypte supérieure. Abraham, sortant de Canaan avec sa nombreuse famille, et dans un tems de famine, aurait traversé, selon l'idée de M. Grep-

[1] Habitatio autem filiorum Israel in Ægypto fuit quadringentorum triginta annorum. *Exode*, chap. XII, v. 40. (*Note de l'Editeur.*)

po, tout le pays soumis aux tyrans étrangers pour se rendre dans les nômes supérieurs, où les anciens Pharaons étaient maîtres. Cette émigration lointaine est sans probabilité; les circonstances peut-être la rendaient impossible; le patriarche fuyant la famine a dû s'arrêter où elle cessait. Peut-être une autre trace et une autre preuve, légère à la vérité, mais jusqu'ici tout-à-fait inaperçue, de la contemporanéité des pasteurs et des patriarches, se retrouvent-elles dans l'histoire d'Isaac. Une famine l'engage comme son père à descendre en Egypte[1], et la Providence lui défend ce qu'elle avait permis dans des circonstances semblables à Abraham. Le fait, raconté dans la Genèse sans un mot d'explication, est d'autant plus remarquable, quand on y regarde de près, qu'il semble contredire le dessein que les dispensations divines poursuivaient à cette époque, celui d'opérer une complète fusion entre les Israélites et les Egyptiens, dessein long-tems préparé et mis à exécution sous Joseph.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, que nous essaierons peut-être d'éclaircir ailleurs. Mais si la Basse-Egypte était alors soumise au pouvoir tyrannique des rois-pasteurs, surtout si leur pouvoir déclinait, si une guerre sans cesse renaissante régnait entre eux et les rois égyptiens, maîtres du Midi, on conçoit très-bien que la Providence ait empêché le dépositaire des vérités saintes de se hasarder au milieu de ce sanglant conflit. La chronologie ordinaire, comparée à la chronologie égyptienne de M. Champollion-Figeac, favorise cette conjecture.

Ce synchronisme en amène un autre de plus d'importance. L'ancienne éxégèse expliquait le mot de Joseph à ses frères: *Les Egyptiens ont en abomination les bergers*[2], par l'horreur qu'inspirent les peuples se nourrissant de chair à ceux qui se nourrissent de légumes, ou par l'offense faite au culte des Egyptiens, en immolant les animaux qu'ils avaient déifiés; et deux textes du Pentateuque[3] indiquaient cette explication à la sagacité des critiques. Mais Grotius, le premier, si je ne me

[1] *Gen.*, chap. XXVI, v. 2.

[2] *Gen.*, chap. XLVI, v. 34.

[3] *Gen.*, chap. XLIII, v. 32.— *Ex.*, chap. VIII, v. 26.

trompe, des modernes, qui ait vu dans cet avis de Joseph une allusion aux Hykschos, ne trouve en Egypte, à cette époque, aucun indice certain d'idolâtrie. La Bible d'ailleurs nous apprend[1] que les Egyptiens, sous ce même Pharaon, possédaient des troupeaux, et le nom de *pasteurs*, selon l'illustre professeur de Leyde, Van der Palm, le dernier traducteur de l'Ecriture, ne doit pas être pris dans le sens restreint de *bergers;* il signifie peuples nomades. Ce sens s'accorde parfaitement avec l'origine phénicienne ou arabe des Hykschos, conquérans de l'Egypte, et si à l'époque de Joseph ils en avaient été depuis quelque tems chassés, l'horreur des Egyptiens pour toute tribu errante et pastorale est expliquée. Une facile comparaison de dates semble trancher la question.

La chronologie vulgaire, qui dépend, il est vrai, de la manière de compter les 430 ans[2], place l'arrivée de Jacob en Egypte vers l'an 1706; selon les calculs de M. Champollion-Figeac, l'expulsion des pasteurs, déjà assurée par *Misphragmouthosis*, le dernier roi de la 17e dynastie, et achevée par son fils *Thoutmosis*, le premier de la 18e, remonte à environ 1822 ans avant J.-C. Cet accord d'un mot de Joseph à ses frères et d'une date laborieusement fixée 4000 ans après par deux savans de nos jours, me paraît une étonnante preuve de la vérité de la Bible.

Quoique, dès le premier règne de la 18e dynastie, l'Egypte fût délivrée de la domination des pasteurs, il est permis de croire qu'une guerre de frontière a long-tems régné par intervalle entre les deux peuples. Peut-être l'expédition qui coûta la vie à plusieurs fils et petits-fils d'Ephraïm[3] offre-t-elle une trace de ces déprédations. Malheureusement le texte est d'une construction difficile et incertaine. Il est essentiel de remarquer que le séjour des Israélites en *Goscen*[4] ne leur enleva point le caractère de peuple nomade; ils continuaient à parcourir les

[1] *Gen.*, chap. XLVII, v. 6.

[2] *Exode*, chap. XII, v. 40.

[3] *I. Chron.*, chap. VII, v. 21.— Le livre des *Chroniques*, cité par M. Coquerel, est celui que notre *Vulgate* appelle *Paralipomènes*. (*N. de l'Ed.*)

[4] Ou *Gessen* d'après la *Vulgate*; le nouveau traducteur de la Bible, M. Cohen, prononce *Gochène*. (*Note de l'Editeur.*)

contrées voisines à la suite de leurs troupeaux, et l'établissement de Jokim [1], un petit-fils de Juda, en Moab, est une preuve de leurs excursions, dont on voit qu'ils ne revenaient pas toujours.

Un fait plus curieux encore que le séjour d'un Hébreu au milieu des Moabites, est la fondation simultanée de Tsohan ou Tanis en Egypte, et de Hébron en Canaan, rapportée dans les *Nombres* [2]. Hébron avait été la demeure d'un chef célèbre nommé Arbah, de la race de Hanak, l'Inachus des Grecs, et il est remarquable sans doute que cette ville ait été, non point fondée, mais close de murailles, fortifiée, à peu près en même tems que la capitale de la Basse-Egypte. La date est incertaine et l'opinion commune la place pendant le séjour d'Israel dans la terre de Goscen. Mais depuis peu on a pensé, non sans vraisemblance, que les noms de ces deux villes fortes, réunis comme par hasard dans un verset des *Nombres*, indiquent l'époque où la Palestine et l'Egypte obéissaient aux mêmes maîtres.

A un tems postérieur évidemment à Joseph appartient un Pharaon nommé dans la Bible, et que M. Greppo, ainsi que bien d'autres archéologues avant lui, ont oublié.

Il est impossible de le reconnaître; mais il est curieux de voir un roi d'Egypte donner une de ses filles en mariage à un Israélite, descendant de Juda, nommé *Mered*. Ce fait remarquable est rapporté 1 *Chron.*, ch. IV, v. 18, et montre assez quelle était à cette époque la gloire d'Israel en Egypte. Peut-être est-ce le même prince qui a soutenu les manufactures de fin lin et de poterie ou de porcelaine, de Hel, de Lahda et d'une autre branche de la famille de Jokim [3].

Je ne m'arrête pas à examiner avec M. Greppo si Joseph a vécu en Egypte sous deux Pharaons, esclave sous le premier et vice-roi sous le second, la chronologie de cette époque reculée arrive difficilement à cette sorte d'exactitude. Pour dire toute ma pensée, je crois à l'impossibilité absolue d'une chronologie scripturaire, traitée avec détail et à la rigueur; depuis long-

[1] *I. Chron.*, chap. IV, v. 22.

[2] Chap. XIII, v. 23.

[3] *I. Chron.*, chap. IV, v. 21 et 23.

tems je prépare un travail assez considérable destiné à démontrer qu'une telle supputation des époques bibliques est impossible, et, comme toutes les choses impossibles en religion, inutile. Evidemment, la Providence ne l'a pas voulu. En fait de chronologie, on trouve dans l'Ecriture des lacunes, telles que la durée du gouvernement de Josué, de celui des anciens, ses successeurs, et de Samuel ; ensuite, des contradictions manifestes de chiffres : les deux livres des Rois contiennent 36 rapprochemens de dates des règnes de Juda et d'Israel, dont un petit nombre sont exacts ; enfin, des erreurs manifestes de copie : témoin la fameuse date du règne de Saül, tellement fautive et inintelligible, que les Septante, selon diverses éditions, l'on tomise, et les versets comparés II *Rois*, ch. VIII, v. 26 et II *Chr.*, ch. XXII, v. 2, qui font Achazia plus vieux que son père Joram. A force de corrections et de conjectures, en retranchant d'un côté, en ajoutant de l'autre, on arrive à une série de dates qui se concilient ; seulement, c'est là, s'il est permis de parler ainsi, une chronologie *humaine*, et non une chronologie *sacrée* ; c'est une œuvre de science, et non une simple addition de chiffres extraits fidèlement un à un de la Bible ; c'est une probabilité et non une certitude. Rien ici ne doit inquiéter la foi ; des dates ne sont pas des dogmes. En résumé, la chronologie scripturaire, pour ne rien perdre de son autorité, ne peut procéder que par longues périodes, par nombres ronds en quelque sorte, par séries de faits, par races et par dynasties, et non en additionnant année par année et mois par mois les règnes et les pontificats, les gouvernemens des juges et la vie des patriarches. Alors elle garde toute sa force et sa valeur, et en l'étudiant sous ce point de vue, j'ose espérer que le travail auquel j'ai fait allusion offre des synchronismes de l'histoire sainte et profane qui jettent un nouveau jour sur les admirables conseils par lesquels la Providence a voulu que *le salut nous vînt des Juifs.*

Ce mot de l'apôtre nous ramène aisément à Moïse. L'ingénieuse opinion de Des Vignolles, reproduite par M. Greppo, et soutenue dans son *Essai* avec une grande habileté, que le Pharaon adversaire de Moïse n'a point péri dans la mer Rouge, paraît inadmissible. C'est un point de fait sur lequel l'histoire semble ne pouvoir céder à la chronologie, et l'idée n'en serait

venue à personne, sans le besoin de combler une lacune chronologique. Que l'on oublie un moment les difficultés de chiffres, et qu'on lise les textes sans arrière-pensée, la mort de ce prince se présente naturellement à l'esprit, et jamais on n'en a douté. Ce Pharaon, d'un accord unanime, est *Aménophis*, IIIe du nom, 17e et dernier roi de la 18e dynastie; il a régné 19 ans et demi. Si sa mort a coïncidé avec la sortie d'Egypte, qu'Usserius fixe à l'année 1491, et si *Sésostris* ou *Ramsès-le-Grand*, son successeur, n'est monté sur le trône, selon les calculs de M. Champollion, qu'en 1473, une lacune d'environ dix-huit ans sépare la mort du père et l'avènement du fils, lacune que M. Greppo veut combler en supposant qu'Aménophis, sauvé de la mer Rouge, a régné jusque vers l'an 1473. Un interrègne, s'il le faut, semble plus facile à croire. Le système adopté par M. Greppo le force à placer la naissance de Moïse sous *Achenchérès II*, le *Mandouei II* des monumens, 13e roi de la 18e dynastie. En admettant au contraire qu'Aménophis a péri avec son armée lors de la sortie d'Egypte, dans la 81e année de la vie de Moïse, le prophète est né sous *Ramsès IV*, surnommé *Meiamoun*, 16e et avant dernier roi de la 18e dynastie.

Règne d'Aménophis.	19 ans 6 mois.
——— de Ramsès-Meiamoun.	66
	85 ans 6 mois.

Ainsi la naissance de Moïse est de la 4e ou 5e année de Ramsès IV. Ce système, que les réflexions qui précèdent, sur l'impossibilité d'une chronologie de détail, peuvent faire adopter avec d'autant plus de confiance, conduit à une remarque que M. Thomas Hartwell Horne, dans la sixième édition de son excellente *Introduction to the Scriptures*, a jugée assez importante pour l'emprunter à la *Biographie sacrée*, et que cette approbation m'engage à reproduire.

Moïse est resté quarante ans à la cour d'Egypte, selon le discours d'Etienne[1], avant sa fuite en Madian, et *long-tems après*, dit l'Ecriture[2], le roi d'Egypte mourut. Cette expression, re-

[1] *Actes*, chap. VII, v. 23.
[2] *Exode*, chap. II, v. 23.

marquable, *long-tems après*, difficile à concilier avec l'opinion de M. Greppo, et qu'il a passée sous silence, indique, ce nous semble, assez clairement qu'il s'agit là du même Pharaon, dont la fille sauve Moïse des eaux, et sous lequel il fut élevé parmi les fils du roi. Il faut donc que ce prince ait régné au-delà de quarante ans : on sait combien un règne si long est rare, et, quand on rapproche sur ce point l'Histoire sainte et profane, on trouve que ce Ramsès-Meiamoun a régné 66 ans. Cet accord parfait d'une date vague dans l'Exode, d'un chiffre précis dans l'apologie d'Etienne et des récentes découvertes en antiquités égyptiennes, offre sans doute un nouvel appui à la foi. Quelles annales sont confirmées par des preuves si curieuses, si simples et si fortes ?

Une parole de Dieu à Moïse, rapportée dans l'*Exode*[1], ajoute une vraisemblance nouvelle à l'opinion qui vient d'être exposée. Si Moïse est né l'an 4 ou 5 du règne de Ramsès-Meiamoun, ce prince est mort dans la soixante-unième ou soixante-deuxième année de la vie du prophète, et comme il n'est revenu en Egypte délivrer Israel qu'à l'âge de quatre-vingts ans[2], il est naturel de demander pourquoi il est resté après la mort de Ramsès environ dix-huit ou dix-neuf ans en Madian. Mais, dans le texte cité, la voix divine l'avertit du moment propice de son retour, en lui disant : *Vas et retourne en Egypte, car tous ceux qui cherchaient ta vie sont morts.* Cette parole évidemment fait allusion aux parens de l'Egyptien tué par Moïse, dont les mœurs antiques de l'Orient devaient lui faire redouter la vengeance, et les plaintes en apparence injurieuses à sa gloire ; et, si l'on se fait une juste idée de la longue lutte de Moïse contre le monarque égyptien pour la délivrance d'Israel, on admirera que cet obstacle ait été ôté de devant ses pas.

Les deux Pharaons, contemporains de David et beau-père de Salomon, sont exactement reconnus dans l'*Essai* de M. Greppo. Le second est le dernier roi de la 21e dynastie, celle des Tanites,

[1] Dixit ergo Dominus ad Moïsem in Madian : Vade et revertere in Ægyptum; mortui sunt enim omnes qui quærebant animam tuam. *Exode*, chap. IV, v. 19. (*Note de l'Editeur.*)

[2] *Ex.*, chap. VII, v. 7.— *Actes*, chap. VII, v. 30.

détrônée peut-être par Sésac, le contemporain de Roboam (1). Un passage de l'*Ecclésiaste : Il y a tel qui sort de prison pour régner, et de même il y a tel qui étant né roi devient pauvre*[2], semble une allusion à cet événement.

Un autre service que les découvertes de M. Champollion ont rendu à l'éxégèse est d'avoir fait reconnaître le *Zéraph* qui fit la guerre contre Asa, roi de Juda. M. Greppo n'appuie pas assez peut-être sur les difficultés maintenant levées, que son histoire présentait aux interprètes. L'Ecriture le nomme Ethiopien, et, en le prenant pour un roi d'Ethiopie, on n'expliquait point comment, à la tête d'une immense armée, il avait traversé l'Egypte pour porter la guerre en Palestine. Aujourd'hui, Zéraph, dont le nom est reconnaissable sur les monumens, est le second roi de la 22e dynastie, celle des Tanites, fils et successeur de Sésac, et le surnom d'Ethiopien n'indique que son origine. Les mêmes réflexions s'appliquent en partie à *Tirhaca*, le Pharaon contemporain d'Ezéchias, que l'Ecriture nomme aussi roi de Cus ou d'Ethiopie, reconnu pour le troisième monarque de la dynastie éthiopienne, la 25e dans l'ordre numérique.

Les deux derniers Pharaons, nommés dans l'Ecriture Pharaon-*Néco* et Pharaon-*Hophra*, appartiennent à une époque historique mieux connue. Il resterait à rapporter les passages d'Esaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel aux divers Pharaons qui y sont désignés, travail en-dehors du plan que s'était tracé M. Greppo. Sur ce sujet, je transcris ici une note de mon honorable ami, M. le professeur Van Lennep, d'Amsterdam, l'un de ces hommes qui unissent la piété à la science, et que la foi chrétienne doit s'honorer de citer à ses amis et à ses ennemis.

« Les textes d'Esaïe, chap. xxx, v. 2 et suivans, semblent se rapporter à des tems antérieurs à Ezéchias, et certainement le chapitre xx d'Esaïe parle de deux rois d'Assyrie et d'Egypte qui ont régné avant *Sanchérib* et *Thiraca*. Sous ce dernier, l'Egypte semble avoir repris l'avantage qu'elle avait perdu sous *Sevéchus*, le *So* de l'Ecriture, qui non-seulement ne put protéger Hosée,

[1] Voir ci-après le *portrait* de ce roi, retrouvé par M. Champollion sur les murs du palais de Carnac, p. 150.

[2] Chap. iv, v. 4.

mais fut lui-même défait par les Assyriens, dont le roi *Sargon* (Salmanézer, ou un autre entre celui-ci et Sanchérib) conduisit en captivité une foule de Cuschites et d'Egyptiens[1].

» La prophétie d'Esaïe, chap. XIX, semble prédire ce qui eut lieu après la mort de Thiraca. Une dynastie de rois Saïtes vint remplacer les Ethiopiens. Manéthon en nomme trois avant Psammétique. Hérodote et Diodore de Sicile parlent d'un gouvernement de douze princes, auquel Psammétique mit fin en triomphant de ses collègues avec le secours des Grecs. Esaïe, chap. XIX, nous montre effectivement l'Egypte divisée, et contrainte enfin d'obéir à un monarque dur et sévère, vers. 2 et 4. La fin du chapitre semble prédire des tems encore plus reculés; peut-être ceux des premiers Ptolémées, lorsque les Juifs se croyaient également protégés par les rois d'Egypte et de Syrie.

» Pharaon-Neco est désigné Jér. XXV, 19, mais il est douteux que ce qui est dit, chap. XLVII, 1, de la prise de Gaza par un Pharaon, doive s'entendre de Neco. Van der Palm croit que ces paroles sont une ajoute de tems postérieurs: il est certain que les maux prédits aux Philistins dans ce chapitre devaient leur être infligés par *Nébucadnetzar*, et non par les Egyptiens. Suivant Hérodote, non pas Gaza, mais Kadotis ou Gath, fut prise par Neco, en partant pour l'Assyrie, après qu'il eut défait les Syriens près de Magdola, défaite qui semble la même que celle de Josias à Mégiddo.

» Le Pharaon, nommé *Hophra* par Jérémie, est bien certaine-l'*Apriès* d'Hérodote et de Diodore, le *Vaphrès* de Manéthon, assailli d'un côté par Nébucadnetzar, et de l'autre par les partisans d'Amasis, il tomba dans les embûches de ceux-ci, et périt misérablement, comme Jérémie l'avait prédit[2]. Les prophéties d'Ezéchiel[3] désignent moins Hophra en particulier que le roi d'Egypte envisagé comme potentat. On lui prédit sa chute, l'anéantissement de sa puissance, l'assujétissement de son royaume, et la désolation du pays. Entendue de cette manière, la prédiction n'offre aucune difficulté par raport à son accom-

[1] *Esaie*, chap. XX, v. 4.

[2] Chap. XLIV, v. 30. Chap. XLVI, v. 25.

[3] Chap. XXX et suivans.

plissement. Amasis reconnut la suprématie de Nébucadnetzar, et les Egyptiens portèrent les armes contre Cyrus comme auxiliaires des Babyloniens. Cette alliance ne peut s'expliquer que par l'affaiblissement où l'Égypte sous Apriès avait été réduite par Nébucadnetzar, dont l'armée se répandit comme un torrent sur ce pays et alla même plus loin, peut-être jusqu'aux colonnes d'Hercule, et en Espagne.

» Amasis, laissé en repos par les Babyloniens, peut avoir réussi à guérir un peu les plaies de l'Égypte (quoiqu'on ne puisse nier que les prêtres égyptiens aient exagéré la splendeur de ce règne à Hérodote.) Mais l'alliance avec Babylone fournit aux Perses un prétexte pour les attaquer et causa la ruine finale du royaume des Pharaons. Si les quarante années indiquées dans Ézéchiel[1] doivent se prendre à la lettre, il faudra les compter depuis l'expédition de Nébucadnetzar en Égypte, jusqu'à la chute de l'empire de Babylone. Il est probable que plusieurs Égyptiens, emmenés captifs ou contraints de porter les armes sous les Babyloniens, purent alors retourner dans leurs foyers.»

Je terminerai cet article, qu'il serait facile d'étendre, par deux remarques qui intéressent également la science et la foi. On sait que les deux premières périodes de l'histoire humaine, d'Adam à Noé et de Noé à Abraham, sont diversement comptées par le texte hébreu, le texte samaritain et la version grecque des Septante ; le premier donne 1948 ans ; le second, 2249 ; le troisième, 3414. M. Greppo se prononce pour les dates des Septante. *La Vulgate, version consacrée par l'autorité papale, suit comme les nôtres le texte hébreu, et cette opinion, quoique M. Greppo en pallie la hardiesse dans une note, annonce une élévation de vues et une liberté de penser que nous ne saurions trop louer. En Allemagne, les théologiens catholiques ont peu respecté la Vulgate ; en France, les exemples de cette indépendance ont été plus rares*[2]. Si

[1] Chap. XIX, v. 12 et 13.

[2] Nous ne savons quels sont les passages des théologiens catholiques de l'Allemagne dont parle M. Coquerel, nous ne pouvons donc répondre s'ils ont dépassé ou non la latitude donnée par l'Église aux traducteurs de l'Ecriture sainte. Quant à la *note* insérée par M. Greppo dans son *Essai sur les hiéroglyphes*, relative à la *Chronologie des 70 et de la Vulgate*,

j'ose énoncer mon avis, la préférence à donner à la chronologie des Septante, suivie très probablement par S. Luc et par S. Paul, ne peut plus être, selon moi, l'objet d'un doute. Cette persuasion a été l'un des premiers résultats des études chronologiques dont j'ai parlé plus haut, et l'application des dates des Septante à un synchronisme général de l'histoire profane, conduira, j'ose l'affirmer, quoique ce travail ne soit pas complet, à rendre incontestable l'antériorité des annales mosaïques sur celles de tous les peuples.

Les recherches admirables de MM. Champollion font entrevoir ce grand résultat. Avant le voyage de M. Champollion le jeune en Égypte, les deux savans frères avaient déjà reconnu et avoué, avec la sincérité qui honore leur science, qu'ils désespéraient de remonter par les légendes pharaoniques au-delà de la 17e dynastie, c'est-à-dire de passer l'époque d'Abraham. Une exploration de l'Égypte, du nord au midi, par l'homme du monde le mieux en état de lire ses monumens, n'a fait que confirmer cette assertion.

Elle est bien propre à rassurer et à réjouir les amis de la Bible. Décidément, l'histoire sainte reste, dans l'ordre des tems, la première ; chaque découverte de la science, dans l'étude de l'antiquité, comme dans celle de la nature, la confirme, et la facilité à croire augmente, pour qui veut croire, tous les jours.

ATHANASE COQUEREL,

pasteur de l'Église réformée de Paris.

nous pouvons assurer qu'il n'y a eu en cela aucune *hardiesse* de sa part. C'est une chose connue de tous les catholiques que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, n'a prétendu déclarer qu'une chose, c'est qu'elle *ne renferme aucune erreur touchant la foi ni les mœurs*. Ce n'est point ici une opinion nouvelle : cette assertion a fait l'objet d'un traité spécial publié peu après le concile de Trente par le célèbre Bellarmin. L'Eglise a laissé toute latitude aux discussions chronologiques, géographiques et phylologiques, et généralement à toutes les discussions scientifiques qui n'ont pas pour but ou pour résultat de détruire *la foi ou les mœurs*. On peut consulter sur ce point le *Dictionnaire théologique* de Bergier, au mot *Vulgate*, la *Bible d'Avignon*, tom. 1er, p. 131, et la plupart des commentateurs catholiques de la Bible. (*Note de l'Editeur.*)

Traditions.

CROYANCES DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ SUR UNE VIERGE-MÈRE, RECUEILLIES PAR M. DRACK.

La croyance d'une vierge-mère a été connue des Juifs, — des Indiens.— des Thibétains, — des Chinois, des Japonais, —des Egyptiens, — des Grecs et des Américains, — des Macéniques, peuples de l'Amérique, — des Mexicains, — des Péruviens, — des Siamois, etc.

Nous avons déjà parlé des *deux premières lettres de M. Drach, rabbin converti, à ses anciens coreligionnaires*[1], publiées en 1825 et 1827. Nous annoncions dans notre dernier Numéro que la *troisième* avait paru à Rome ; nous venons de la recevoir, et nous nous hâtons de la faire connaître à nos lecteurs.

Cette lettre est consacrée en entier à l'examen de la célèbre prophétie d'Isaïe, annonçant la naissance du Christ d'une *mère vierge*, et elle n'est pas moins digne de l'intérêt des catholiques par les preuves nouvelles dont elle entoure cette question. Nous en citons l'extrait suivant avec d'autant plus de plaisir que le savant hébraïsant suit, dans cette question, la méthode à laquelle les *Annales* se sont attachées depuis leur existence, à savoir de montrer que les faits et les paroles consignées dans nos livres sacrés ont laissé des traces assez visibles chez tous les anciens peuples de l'Orient, de telle manière qu'à mesure que ces peuples sont mieux connus, la véracité de la Bible est attestée par de nouvelles preuves. Il arrivera de là qu'il sera bientôt impossible de nier un seul fait de nos livres saints, sans voir tous les anciens peuples se lever, pour ainsi dire, pour protester

[1] Voir notre N° 24, juin 1832. Tom. VI, p. 449.

contre le téméraire ou l'ignorant qui veut ainsi nier l'histoire des tems écoulés et rompre la chaîne de la tradition qui lie le présent au passé sans interruption. C'est ce que nous prouvons sans réplique dans le présent Numéro, où un monument nouveau et d'une authenticité irréfragable, tiré de l'histoire d'Egypte, vient confirmer un fait biblique, antérieur de X siècles à notre ère. Revenons au sujet de la lettre de M. Drach.

Sous le règne d'Achaz, roi de Juda, le roi d'Israël, Phacée, se ligua avec le roi de Syrie, Rasin, pour venir mettre le siége devant Jérusalem, et détruire cette ville. A cette nouvelle, le roi et le peuple de Juda furent saisis de frayeur, mais le prophète Isaïe vint de la part de Dieu dire au roi de ne pas se troubler, et que les projets de ses ennemis ne réussiraient pas. Comme le prince paraissait douter de cette promesse, « Le » Seigneur parla encore à Achaz et lui dit : Demandez un pro- » dige au Seigneur votre Dieu : le voulez-vous au plus profond » de l'abîme, ou au plus haut des cieux ?— Achaz répondit : Je » me tairai, je ne tenterai pas le Seigneur.—Le Prophète s'écria: » Ecoutez, maison de David : n'est-ce donc pas assez pour vous » de lasser la patience des hommes ? Faut-il que vous lassiez » encore celle de mon Dieu ? Eh bien ! le Seigneur vous donnera » le signe de votre durée. VOILA QUE LA VIERGE CONCE- » VRA ET ENFANTERA UN FILS : et il sera appelé EMMA- » NUEL ; c'est-à-dire, DIEU AVEC NOUS [1].

Cette prédiction se faisait à peu près à la même époque où Romulus jetait les fondemens de cet empire romain qui, arrivé enfin à son plus haut point de gloire et de développement, devait servir de berceau à cet *Emmanuël* dont le prophète annonce ici la naissance merveilleuse [2].

L'Ancien-Testament ne fait plus aucune mention de l'accomplissement de cette prédiction d'Isaïe. La parole de Dieu, dit M. Drach, serait-elle tombée à terre ? Non ; l'univers périra plutôt qu'un *iota* ne s'accomplisse. Mais quel serait donc ce *signe* annoncé par Isaïe, si ce n'est pas la naissance du Messie?

[1] *Isaïe*, ch. VII, v. 11 et suiv.

[2] Le roi Achaz a commencé à régner en 742 avant J.-C., et le commencement de l'ère de la fondation de Rome est en 753.

Les rabbins conviennent que le chap. VII d'Isaïe et les suivans se rapportent à la Rédemption d'Israël. L'auteur le prouve par des passages tirés de leurs livres [1]. Ils ont imaginé des signes pour expliquer la prophétie; M. Drach fait voir qu'aucun de ces signes ne répond à la grandeur de l'objet, ni au ton solennel du Prophète. Il réfute les objections des rabbins, particulièrement sur le mot hébreu עַלְמָה, *halma*, que nous traduisons par *Vierge*, les met en contradiction avec eux-mêmes, et en tire la conséquence que telle n'était pas la signification attachée à ce mot du tems d'Isaïe. Pour le prouver d'une manière plus convaincante, il recherche avec beaucoup de sagacité les traces qu'a laissées cette tradition, qui de Jérusalem avait dû se répandre avec les différentes colonies juives qui ont parcouru successivement tout l'Orient, chez les peuples de l'antiquité. C'est ce chapitre qui entre tout-à-fait dans le plan des *Annales* que nous allons reproduire ici.

« Oui, *Halma* signifie *Vierge*, dit le savant hébraïsant en s'adressant à ses coreligionnaires; nous en voyons encore une autre preuve dans la tradition d'une *mère-vierge*, que nous retrouvons parmi tant de peuples de l'antiquité. Car les grandes vérités que le Créateur a révélées lui même à nos premiers parens, se sont répandues parmi leurs descendans, et coulent, pour ainsi dire, en autant de ruisseaux qu'il s'est formé de peuples dans la postérité d'Adam. Mais à mesure que ces ruisseaux s'éloignent de la source primitive, la tradition qu'ils portent à travers le terrain mouvant des siècles, se trouble et s'altère, tout en conservant des traces de son origine céleste. Par la même raison, plus nous remontons, autant que la nuit des tems le permet, vers le berceau des nations, plus nous remarquons de rapport entre leur croyance et la vraie religion. Plu-

[1] Les rabbins que cite M. Drach ont tous écrit dans des tems où il était encore extrêmement rare de trouver parmi les chrétiens quelqu'un qui sût l'hébreu. Quant au Talmud et à ses commentaires, ainsi que tous les autres livres écrits en langue rabbinique, M. Drach dit n'avoir encore rencontré aucun chrétien en état de les expliquer. Il serait de l'intérêt de la Religion, dit-il, que quelques ecclésiastiques s'y appliquassent. C'est selon lui une mine riche à exploiter.

sieurs savans ont développé ce fait en général, et en ont démontré l'existence par des preuves invincibles. Quant à moi, je me borne pour le moment à n'appeler votre attention, mes chers frères, que sur la tradition *universelle* d'une *Vierge, mère d'un Dieu ou d'un homme extraordinaire,* supérieur à tous les autres hommes par sa nature et ses qualités personnelles.

§ I.

Nous avons vu plus haut que, selon la tradition de l'ancienne synagogue, nos pères qui vivaient avant l'incarnation du Fils de Dieu, attendaient un messie qui, *créature nouvelle*, devait venir d'ailleurs que les autres hommes. *Sans père* sur la terre, il devait être la rosée qui *descend d'en haut* [1]. *Une femme,* que les rabbins appellent la *mère céleste* [2], devait l'envelopper par un *miracle nouveau, unique* [3], dans ses chastes entrailles, et demeurer elle-même pure et intacte jusqu'à sa bienheureuse mort, comme le *Mêm* fermé qui termine son nom.

De là vient l'hommage religieux que déjà nos pères de l'ancien Testament rendaient à la virginité, même chez les peuples voués à l'anathème. Tous les individus de la nation madianite sont passés au fil de l'épée, sans exception des femmes et des petits enfans ; mais les *vierges pures du commerce de tout homme sont* épargnées [4].

Quand Simon-le-Magicien élève la sacrilège prétention d'être la *grande vertu de Dieu* et le *fils de Dieu*, et de rivaliser avec Jésus-Christ, il a soin de se donner pour mère *une vierge* qui est devenue féconde sans la coopération d'aucun homme. « N'allez pas vous imaginer que je sois un homme comme vous, » dit-il, je ne suis point le fils d'Antoine ; car Rachel, ma mère, » me conçut avant de cohabiter avec lui, et *étant encore vierge* [5]. »

§ II.

Les Indiens chez qui tous les sages de l'antiquité allaient chercher la science, comme durant les sept ans de famine

[1] Voyez l'ouvrage, p. 31, 45. *seqq.* 58, 59, 60.

[2] Voyez page 69.

[3] Voyez sect. II, ch. I, § II.

[4] Voyez *Nombres*, ch. XXXI, v. 17, 18, 35.

[5] S. Clem. *in Recogn.* lib. II, c. 14.

toute la terre allait en Égypte chercher du blé, les Indiens, dis-je, n'ignoraient pas le miracle de l'enfantement d'une vierge : seulement, ce qui n'était encore qu'une prédiction et l'attente des fidèles, ils l'annoncèrent comme une circonstance de la prétendue incarnation d'une de leurs fausses divinités.

« C'était une ancienne croyance assez générale dans l'anti-
» quité, que la divinité s'incarnait de tems en tems, et venait
» sous une forme humaine instruire ou consoler les hommes.
» Ces sortes d'apparitions s'appelaient des *théophanies* chez les
» Grecs, et dans les livres sacrés des Brahmes elles se nom-
» ment des *avantaras*. Or, ces mêmes livres déclarent que, lors-
» qu'un Dieu daigne ainsi visiter le monde, il s'incarne dans le
» sein d'une vierge sans union de sexe [1]. »

Les Brahmes enseignaient, et enseignent encore, que Bouddha naquit de la *vierge Maïa*, sans la coopération d'aucun homme. Cette Maïa, déesse de l'imagination, devint mère par son *intelligence* et sa *volonté virginales* [2].

Cette croyance de l'Inde est également répandue dans le Thibet, dans la Chine et dans le Japon. Les peuples de ces pays se laissent persuader que le dieu qu'ils adorent, les uns sous le nom de *Che-Kiu* ou *Cha-Ka*, les autres sous celui de *Fo*, *Foé* ou *Fohi*, est né miraculeusement d'une vierge. Ce prétendu dieu, après s'être incarné successivement dans un grand nombre de corps, et voulant naître de nouveau pour retirer le genre humain de la corruption où il était tombé, se rendit dans le sein de *Lhamoghiuprul*, la plus belle des nymphes, et la plus sainte des femmes, nouvellement mariée au roi *Sezan*. Long-tems auparavant, les prophètes avaient prédit que cette femme mettrait au monde un fils d'une extrême beauté, et rempli de sainteté ; elle-même reçut le nom de *déesse Lhamoghiuprul*, nom qui exprime dans la langue sanskrite son admirable beauté et sa perfection [3].

[1] *Supplément aux Œuvres* de sir William Jones, in-4°, tom, II, p. 548 et *Du pape*, par M. de Maistre, liv. III, ch. 5.

[2] Voyez le *Systema brahmanicum*, du P. Paulin de S.-Barthélemi, page 158.

[3] Convolavit in uterum *Lhamoghiuprul*, nymphæ omnium pulcherri-

Qui ne reconnaîtrait à ce portrait l'auguste fille de David, la plus belle des vierges, la plus sainte des femmes, mariée à un prince de la maison royale, désignée d'avance par les prophètes comme mère de Dieu, qui est l'oint du Seigneur ?

Rien ne ressemble plus à nos tableaux représentant la sainte Vierge avec l'enfant Jésus au sein, qu'une ancienne peinture indienne, dans laquelle on voit *Krischna* au sein de Jachada, sa mère nourricière. L'un et l'autre porte une auréole autour de la tête [1].

D'Herbelot rapporte la tradition que Abul-Farage a insérée dans sa cinquième dynastie. « Il dit (ce sont les paroles de d'Herbelot), que sous le règne de Cambasous, qui est Cambyse, » *Zerdascht*, auteur de la *Magioussiah*, c'est-à-dire, du Magisme, » ou de la secte des adorateurs du feu, commença à paraître. » Il était, dit cet auteur, natif de la province d'Adherbigian ou » Médie. Mais d'autres le font Assyrien, et veulent qu'il ait été » disciple du prophète Élie. Il annonça à ses sectateurs la venue » du Messie, et les avertit de l'étoile qui devait paraître à sa » naissance, pour la leur signifier ; leur prédit qu'ils en au- » raient la première nouvelle, que ce Messie devait naître d'une » vierge, et il leur recommanda de lui apporter des présens [2]. »

§ III.

Les Chinois multiplient, pour ainsi dire, la tradition d'une *vierge, mère de Dieu*. La déesse que l'on rencontre le plus communément en Chine [3], est *Sching-Mou*. Ce nom signifie *la sainte mère* : ou mieux, *la mère de la parfaite intelligence*. Rien ne frappa autant les missionnaires, lors de leur première arrivée en Chine, que la représentation de cette femme, dans laquelle ils remarquèrent la plus parfaite ressemblance avec la sainte Vierge Marie.

mæ, atque sanctissimæ, recens nuptæ regi viro *Sezan*. De eâ prædixerant vates, et qui imponendorum nominum auctores erant, fore ut pareret filium venustissimum, omnique sanctitate donatum : ipsamque propterea *admirandæ pulchritudinis* atque *virtutis* dicam *Lhamoghinprul* appellarunt. (*Alphabetum thibetanum*, du P. Paulin de S.-Barthelemi, p. 32.)

[1] Voyez le *Hindu Pantheon* de Moor, planche 59, p. 197.

[2] Bibl. orient., art. *Zerdascht*.

[3] Burrow, *Travel in China*, p. 473.

Ils la trouvèrent ordinairement enfermée dans une niche derrière l'autel, et voilée par un écran de soie, pour la cacher aux regards du vulgaire. Elle tient un enfant tantôt par la main, tantôt sur ses genoux. Sa tête est entourée d'une auréole. Ce qu'ils apprirent au sujet de *Sching-Mou* acheva de les confirmer dans leur pensée que cette idole n'était qu'une imitation de la très-sainte Vierge. On leur dit que cette femme avait conçu et était devenue mère en demeurant toujours dans un état de virginité. Un jour elle mangea la fleur de la plante *Lien-Houa* [1], qu'elle avait trouvée sur ses habits au bord de l'eau ; aussitôt sa fécondité se développa. Le terme de sa grossesse étant arrivé, elle se rendit à l'endroit où elle avait ramassé la fleur, et là elle devint mère d'un enfant mâle, qui fut trouvé et élevé par un pêcheur pauvre. Cet enfant devint un grand homme, et opéra des miracles.

J'ai rapporté tous ces détails, parcequ'ils servent de point de rapprochement entre la mère de Dieu, et la fable par laquelle ces idolâtres ont défiguré la tradition primitive.

Les Chinois racontent aussi que *Heou-Tsi*, chef de la dynastie des *Tcheou*, fut conçu miraculeusement par l'opération du *Chang-Ty*. La vierge *Kiang-Yuen*, sa mère, mit au-monde *son fils premier-né* sans douleur et sans souilure. Les poètes chinois s'écrient à cette occasion : « O prodige éclatant ! O mira-» cle divin ! mais *Chang-Ty* n'a qu'a vouloir. O grandeur, ô sain-» teté de *Kiang-Yuen !* loin d'elle la douleur et la souillure [2] ! »

Ceci rappelle une observation du P. Cibot, savant jésuite qui a passé la moitié de sa vie en Chine, où il est mort. Dans l'ancienne écriture hiéroglyphique des Chinois, un nuage chargé de pluie auquel est suspendu un enfant, signifie *un homme attendu*. Le pieux missionnaire explique ce signe par la prophétie d'Isaïe, qui implore la venue de celui qui était l'attente des nations, en ces termes : « Cieux, épanchez le Juste d'en haut, et qu'il distille des nuées [3]. »

[1] Plante de la famille des *Nelumbo* et de celle des *Renonculacées*.

[2] *Mémoires des Missionnaires*, tom. IX, p. 387, édit. in-4°.

[3] Rorate cœli desuper et nubes pluant justum (*Isaïe*, ch. XLV, v. 8).

Un savant Bavarois, M. Schmitt, a publié, il y a quelques années, un ouvrage qui a eu beaucoup de succès, sous le titre d'*Origine des Mythes* [1]! L'auteur ramène à la révélation divine toutes les fables qui formaient le système religieux des anciens peuples du paganisme. A l'occasion de notre prophétie d'Isaïe, *voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils*, M. Schmitt fait cette réflexion judicieuse : « Plus d'un interprète se serait donné » de garde d'expliquer ce passage dans un autre sens [2], s'il avait » été plus familiarisé avec ce que nous apprennent à cet égard » les livres chinois. Toute la Chine avait lu ce *passage*, et d'au- » tres semblables, dans ses livres canoniques et dans les com- » mentaires qui en ont été faits, lorsque, vers l'an 65 de notre » ère, l'empereur *Ming-Ty* eut la pensée d'envoyer à la recher- » che du Saint, ou au moins, de sa doctrine, si lui-même était » déjà mort. »

L'érudit écrivain veut parler de la fameuse ambassade de Ming-Ti, que le P. Duhalde rapporte en ces termes :

« L'on comptait la 65e année depuis la naissance de Jésus-Christ, lorsque l'empereur *Ming-Ty*, à l'occasion d'un songe qu'il eut, se ressouvint de ce mot que Confucius répétait souvent : savoir que *c'était dans l'Occident qu'on trouverait le Saint.* Il envoya des ambassadeurs aux Indes, pour découvrir quel était ce *saint*, et pour y chercher la *véritable loi* qu'il enseignait. Les ambassadeurs crurent l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une idole nommée *Fo* ou *Foë.* »

[1] Grundidee des Mythus, oder spuren des Göttlich geoffenbarten Lehre Von der Welterlö sung in sagen und Urkunden des ältesten Vosker. Ein Versuch den Mythus und die mysterien des Heiden aufeine Uroffenbarung zurückzufuhren von Herman Joseph Schmitt... Frankfurt am Main, 1826.

M. Henrion a publié une traduction française du savant ouvrage de M. Schmitt, sous le titre *De la Rédemption du genre humain*. Nous en avons rendu compte dans les 24 et 25e Numéros des *Annales*, tom. IV, pag. 410 et tom. V, pag. 5.

[2] Dans un sens différent de l'explication des catholiques ou plutôt de S. Matthieu.

On voit par là que si le récit de la *maternité virginale* trouva crédit parmi les plus sages nations du paganisme, c'est à cause de la tradition prophétique qui se conservait depuis long-tems parmi elles.

§ IV.

On pense bien que les Égyptiens, si curieux des traditions antiques, mais que, selon leur génie, ils ont défigurées étrangement, n'ont pas manqué de mêler la *maternité virginale* à leurs contes mythiques. Les Grecs, leurs disciples et imitateurs, ont *enjolivé* cette antique prophétie de tout le luxe de leur imagination poétique. Les Romains, qui suivaient en tout ces derniers, en imprimant leurs pas pesans sur les traces légères et gracieuses de leurs spirituels précurseurs, ont fait de notre belle tradition des fables grossières et matérielles.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la doctrine de l'incarnation de la divinité dans le sein d'une mère-vierge, était répandue parmi les peuples de l'Amérique, dont la communication avec l'ancien monde fut interrompue par des causes qui nous sont encore inconnues.

Les *Macéniques*, peuple du Paraguay, établi sur les bords du lac Zarayas, racontaient aux missionnaires qu'à une époque très-reculée du tems ancien, une femme d'une rare beauté devint mère sans le concours d'aucun homme. Son fils, remarquable également par sa beauté, étant devenu grand, opéra d'insignes miracles dans le monde; mais à la fin il s'éleva dans les airs en présence d'un grand nombre de disciples, et se transforma au soleil qui éclaire notre terre [1].

Il est notoire que la virginité des femmes était en grand honneur, non seulement dans le monde ancien, et particulièrement dans les Indes, mais aussi parmi les Péruviens, les Mexicains, et les autres nations qui peuplaient l'Amérique avant la découverte de cette partie du monde. D'où vient ce consentement général des peuples, qui ne pouvaient avoir aucune idée du christianisme, si ce n'est qu'ils avaient conservé quelques traits de la tradition des premiers patriarches?

[1] Voyez Muratori *Christianesimo felice*, tom. 1, ch. v, édit. de Venise, 1752.

Il n'est pas de mon objet maintenant de dresser la liste complète des peuples anciens chez qui la virginité était en honneur. Je me bornerai à emprunter le passage suivant au célèbre comte de Maistre [1].

« Quel prix, quels honneurs tous les peuples de l'univers n'ont-ils pas accordés à la virginité ? Quoique le mariage soit l'état naturel de l'homme en général, et même un état saint, suivant une opinion tout aussi générale cependant, on voit constamment percer de tous côtés un certain respect pour la vierge ; on la regarde comme un être supérieur, et lorsqu'elle perd cette qualité, même légitimement, on dirait qu'elle se dégrade. Les femmes fiancées en Grèce devaient un sacrifice à Diane, pour l'expiation de cette espèce de profanation. La loi avait établi à Athènes des mystères particuliers relatifs à cette cérémonie religieuse. Les femmes y tenaient fortement, et craignaient la colère de la déesse, si elles avaient négligé de s'y conformer. Tout homme qui connaît les mœurs antiques ne se demandera pas sans étonnement ce que c'était donc que ce sentiment qui avait établi de tels *mystères*, et qui avait eu la force d'en persuader l'importance. Il faut bien qu'il ait une racine ; mais où est-elle humainement ?

» Les vierges consacrées à Dieu, se trouvent partout et à toutes les époques du genre humain. Qu'y a-t-il au monde de plus célèbre que les Vestales? Avec le culte de Vesta brilla l'empire romain ; avec lui il tomba. Dans les Gaules, les druidesses étaient *saintes par une perpétuelle virginité* [2]. La vierge Veleda jouissait d'un crédit immense parmi les Germains, qui regardaient cette fille comme une sainte prophétesse, et ils lui confiaient la conduite des affaires publiques [3]. Les Romains [4], et

[1] Dans l'ouvrage *Du pape*.

[2] *Cujus Antistites perpetuâ virginitate sanctæ*. Pomp. Mela, lib. III, cap. 6.

[3] Tacite, *Histor.*

[4] Sueton, *in Tib.*, 61, n° 14. L'historien parle ici des jeunes filles de Sejan. Tacite, *Annal.*, lib. V, cap. 9, dit de même que c'était une chose inouïe de punir de mort une vierge. Dion dit de plus que l'exécution d'une vierge était une véritable profanation.

avant eux, les Grecs [1], avaient des lois qui défendaient de mettre à mort des femmes vierges [2]. Nous avons vu plus haut que Jehova excepte les *vierges* seules de l'anathème dont il frappe la nation madianite.

» A Athènes, comme à Rome, le feu sacré du temple de Minerve, était gardé par des *vierges*. On a trouvé ces mêmes vestales chez d'autres nations, notamment dans les Indes, et au Pérou enfin, où il est bien remarquable que la violation du vœu de chasteté était punie du même supplice qu'à Rome. La virginité y était considérée comme un caractère sacré, également agréable à l'empereur et à la divinité.

» Dans l'Inde, la loi de Menou déclare que toutes les cérémonies prescrites pour les mariages, ne concernent que la vierge ; la femme qui ne l'est pas étant exclue de toute cérémonie légale.

» Le voluptueux législateur de l'Asie, Mahomet, a rendu un hommage éclatant à l'aimable vertu opposée au vice scandaleusement favorisé dans sa loi. « Les disciples de Jésus, dit-il, » gardèrent la virginité sans qu'elle leur eût été commandée, » *à cause du désir qu'ils avaient de plaire à Dieu.* » Il reconnaît expressément en plusieurs endroits [3], que la mère de Jésus était vierge. Voici, entre autres, comment il s'exprime dans la soixante-sixième *surate* de son Coran : « et Marie, fille d'Imram, » laquelle a conservé sa virginité, et nous avons envoyé en elle » de notre esprit, et elle a cru aux paroles de son Seigneur, et à » ses écritures. »

» D'où vient donc ce sentiment universel ? Où Numa avait-il pris que pour rendre ses vestales saintes et vénérables, il fallait

[1] Chez les Grecs, le meurtre d'une vierge, même involontaire, était un crime irrémissible. Toutes les expiations étaient inutiles, et les dieux rejetaient toutes les prières. *Pausanias*, lib. III.

[2] Nous avons eu occasion de faire observer ailleurs que dans les plus rudes persécutions, les païens qui dans ces circonstances foulaient aux pieds toutes les lois de la justice, et ne consultaient que leur rage contre l'Eglise naissante, se faisaient cependant scrupule de violer cette loi d'une tradition antique. Il est constant que les veuves et les femmes mariées qui mouraient pour la foi, n'ont jamais éprouvé l'affront auquel étaient exposées les vierges chrétiennes avant leur bienheureux martyre.

[3] Voyez *Surates*, 3e, 19e et 57e.

leur prescrire la virginité? Pourquoi Tacite, devançant le style de nos théologiens, nous parle-t-il de cette *vénérable Occia* qui avait présidé le collége des vestales pendant cinquante-sept ans, avec une *éminente sainteté* (summâ sanctimoniâ)? Et d'où venait cette persuasion générale chez les Romains, que si une vestale profitait de la faculté que lui offrait la loi, de se marier après trente ans d'exercice, ces sortes de mariages n'étaient jamais heureux [1]? Si de Rome la pensée se transporte à la Chine, elle y trouve des religieuses assujetties de même à la virginité. Leurs maisons sont ornées d'inscriptions qu'elles tiennent de l'empereur lui-même, lequel n'accorde cette distinction qu'à celles qui sont restées vierges quarante ans. »

Les Égyptiens admettaient qu'une femme peut devenir féconde en recevant simplement le *souffle de Dieu* [2]. Les mêmes ont mis à la tête du premier quartier de leur zodiaque *une vierge allaitant un enfant.* Leur déesse est devenue mère de Bacchus, sans cesser d'être vierge. Car Plutarque nous apprend qu'*Isis est la mère de Bacchus* [3]. Or, la mère de Bacchus a toujours été regardée comme vierge. En effet, les druides avaient dans l'intérieur du sanctuaire une statue consacrée à Isis vierge, mère du libérateur futur du monde [4]. De là vient aussi que les Égyptiens assignaient une naissance surnaturelle à leur *bœuf Apis*, qui, selon eux, n'était jamais le produit de la copulation d'un taureau et d'une vache, mais il devait toujours son origine à la *divine influence d'un feu céleste* [5].

Le *Sommonakhodom* des Siamois, le *Dieu*, l'*attente* et le *desir de l'univers*, a été conçu par une vierge, des rayons du soleil et mis au monde sans douleur. C'est toujours le *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi* [6].

[1] Infaustas ferè, et parùm lætabiles eas nuptias fuisse.

[2] Plutarque, *de Isid. et Osir.*, p. 62, édit. de Paris, in-fol. 1624.

[3] Plut., *ibid.*

[4] Hinc druidæ statuam in intimis penetralibus erexerunt Isidi seu Virgini hanc dedicantes, ex quâ filius ille proditurus erat (nempe generis humani redemptor). Elias Schedius *de Diis germanis*, cap. XIII, pag. 346.

[5] Apim Ægyptii raro nasci arbitrabantur, nec coïtu pecoris, sed divinitus et cœlesti igne conceptum. *P. Mela*, lib. I, cap. 9.

[6] S. Luc, ch. I, v. 35.

Une femme du commun, dans le royaume du Pont, s'avisa un jour de publier qu'elle était enceinte d'Apollon; aussitôt bon nombre de personnes le crurent. Elle mit au monde un garçon auquel beaucoup de gens offraient à l'envi tout ce qui pouvait contribuer à son entretien et à son éducation [1].

§ V.

Chez les Grecs la plupart des divinités et de leurs grands hommes de toute espèce devaient le jour à une naissance extraordinaire. Les uns viennent au monde sans père, les autres sans mère. Plusieurs ont des *mères vierges*, comme Minerve, Bacchus, Orion, Neptune, Mercure, Erichton, Vulcain, Mars et tant d'autres. Selon un conte fabuleux accrédité par les Grecs [2], le divin Platon naquit de Périctione quand elle était encore vierge. Homère, l'homme aux sept patries, n'eut pas de père : sa mère Orithéis, selon quelques-uns, ne souffrit aucun tort dans sa virginité, malgré son état de maternité. Romulus et Rémus étaient fils du dieu Mars et de la vierge-vestale Rhéa-Silvia. Josèphe ayant dit à Vespasien, par une lâche adulation [3], qu'il était le Messie attendu par les Juifs, Domitien, son fils, voulant recueillir cet héritage de son père, n'eut pas de répugnance à se faire passer pour fils de la *chaste Minerve*, qui avait obtenu de Jupiter le privilége de rester vierge perpétuellement.

Et que de nymphes sont devenues mères de Jupiter, le *père des dieux et des hommes !* Je grossirais considérablement ce volume, si je voulais les citer toutes avec leur *divine progéniture.*

Comme le mensonge s'appuie toujours par un côté sur la vérité, il est certain que la tradition universelle de l'enfantement miraculeux d'une vierge a disposé les peuples à accueillir toutes ces inventions mythiques, qui dans l'origine n'avaient d'autre but que d'offrir des instructions utiles par le voile de la fable. L'harmonieux cygne de Mantoue, dans une de ses Églogues, célèbre les principales circonstances de la naissance du Messie, telles que les avaient prédites les *voyans* de Jéhova. Nous y lisons : « Le re-

[1] Plutarque. *Vie de Lysandre*, p. 448.

[2] Orig. *Contr. Cels.* lib. I et VI, p. 355 et 635. Edit. Benedict.

[3] Voyez dans ma *deuxième lettre* la note 10, p. 195.

» tour de la Vierge, la naissance du grand ordre que le Fils de » Dieu, descendu du ciel, va établir sur la terre. Sous le règne » du grand conquérant de la grâce, le péché disparaîtra. La » grande époque commence, la terre est pour jamais délivrée » de la crainte. Le divin enfant qui paraît sur notre monde, » comme le soleil bienfaisant, recevra pour premiers présens de » simples fruits de la terre, offerts par les mains pures d'inno- » cens bergers. Le serpent expire près du berceau du Dieu- » enfant [1] ».

§ VI.

Le grand interprète des divines Écritures, saint Jérôme, avait trop de sagacité, et méditait trop la parole de Dieu, pour ne pas remarquer le rapport qui existe entre la tradition descendue par son origine du ciel sur la terre, et la fable qui, de la terre fécondée par l'influence de la tradition, s'élève vers le ciel, comme des vapeurs qui menacent de le couvrir de nuages. Je vais rapporter un passage dans lequel le savant Père résume avec un talent admirable tout ce que je viens de développer dans cette section ; et c'est par-là que je terminerai ce que j'avais à dire sur la grande prophétie d'Isaïe.

« Chez les Gymnosophistes de l'Inde, une tradition descend » les siècles, comme conduite par la main, enseignant qu'une » vierge a donné le jour par le côté à Buddha, l'auteur de leur » religion : ceci ne doit pas étonner de la part des barbares, » puisque la Grèce si cultivée fait sortir Minerve de la tête de » Jupiter, et Bacchus de sa cuisse [2]. De même, Speusippe, neveu » de Platon par sa sœur, Cléarque, dans l'éloge de ce philosophe, » et Anaxilide, dans la deuxième lettre de sa philosophie, assu- » rent que Périctione, mère de Platon, avait reçu les embrasse- » mens d'un fantôme qui n'était rien moins qu'Apollon même : ils » jugeaient qu'il était indigne de donner au père de la science » une autre mère qu'une vierge. Timée, de son côté, nous ap-

[1] Virgile. *Eclog.* IV.

[2] C'est précisément l'expression du patriarche Jacob dans la prophétie où il annonce l'époque de la venue du *Schilo*. (Gen., chap. XLIX, v. 10.) *Et dux de femore ejus.*

» prend que la fille de Pythagore, qui avait voulu rester vierge, pré-
» sidait à la danse des vierges, et leur enseignait les règles de la
» chasteté. Et pour que Rome ne nous blâme point de croire que
» le Sauveur, notre Seigneur, est né d'une vierge, nous lui rap-
» pellerons que les fondateurs de Rome et du peuple romain pas-
» sent pour être les enfans de Mars et de la vierge Ilia [1]. »

M. Drach nous apprend que, depuis la publication de sa deuxième lettre, un grand nombre de ses frères sont entrés dans le sein de l'Église; plusieurs d'entr'eux appartiennent à des familles distinguées, et se font remarquer par leurs talens; quelques-uns sont entrés dans le sacerdoce, et d'autres ont même embrassé l'état religieux.

Une autre lettre suivra de près celle-ci : elle se composera d'une explication de la double généalogie du Sauveur et d'une dissertation sur la condamnation de Jésus-Christ, pour prouver qu'elle fut contraire à toutes les règles judiciaires en usage chez les Hébreux. Nous l'attendons avec impatience, et la ferons connaître à nos lecteurs.

[1] Apud Gymnosophistas Indiæ, quasi per manus hujus opinionis auctoritas traditur, quod Buddham, principem dogmatis eorum, è latere suo virgo generarit. Nec hoc mirum de barbaris, quum Minervam quoque de capite Jovis et Liberum patrem de femore ejus procreatos doctissima finxerat Græcia. Speusippus quoque sororis Platonis filius, et Clearchus in laude Platonis, et Anaxilides, in secundo libro philosophiæ. Perictionem matrem, phantasmate Apollinis oppressam ferunt, et scientiæ principem non aliter arbitrantur nisi de partu Virginis editum. Sed et Timœus scribit Pythagoræ virginem filiam choro virginum præfuisse, et castitatis eas instituisse doctrinas.... Ac ne nobis Dominum salvatorem de Virgine procreatum romana exprobraret potentia, auctores urbis et gentis suæ Iliâ Virgine et Marte genitos arbitrantur.

Education.

NOUVELLES VUES

SUR LA DIRECTION A DONNER A L'ENSEIGNEMENT.

Discours de M. Laurence, supérieur du petit séminaire de S.-Pé; insuffisance des méthodes suivies jusqu'à ce jour; la *routine*, abus capital; heureux succès des *améliorations* introduites dans cette maison. — Discours de M. l'Abbé de Salinis, sens catholique du mot *progrès*; comment l'*education* doit être *progressive*, et comment le *présent* doit être lié au *passé*.

Nous avons promis de tenir nos lecteurs au courant de tous les projets, de toutes les tentatives qui auraient pour objet d'améliorer les études qui se font dans les maisons d'éducation, soit ecclésiastiques, soit laïques. Nous nous empressons de tenir notre promesse en leur faisant connaître deux discours très-remarquables prononcés à l'occasion de la clôture des classes de cette année : l'un est de M. Laurence, supérieur du petit séminaire de Saint-Pé (Hautes-Pyrennées), et l'autre de M. l'abbé de Salinis, un des directeurs du collége de Juilly. Nous ne pouvons qu'approuver la méthode suivie par ces directeurs d'exposer ainsi ouvertement les améliorations qu'ils essaient, toutes les années, et les fruits qu'ils en retirent. Ces améliorations étant ainsi connues, servent d'encouragement et de guide aux nombreux professeurs qui s'occupent de l'enseignement de la jeunesse, et qui ne demandent pas mieux que d'avoir d'utiles exemples à imiter. C'est aussi une excellente méthode que celle d'exposer aux yeux des parens et du public *l'esprit* qui préside aux études d'un collége, et la *direction* que l'on y donne au cœur et à la volonté des jeunes gens. Les parens, obligés de confier leurs enfans en des mains étrangères, ne sauraient montrer trop de sollicitude pour s'enquérir des principes qui vont être gravés dans leur jeune intelligence. Nous désirerions

que tous les directeurs de maisons d'éducation, au lieu de se borner à nous faire connaître dans leurs *Prospectus* les *études* qui se font dans leur maison, nous apprissent aussi quel sera l'esprit qui présidera à ces études et à la direction de l'établissement.

Nous allons voir d'abord comment M. Laurence répond aux scrupules de ceux qui redoutent toute *innovation* dans l'enseignement, en énumérant les avantages dus à celles qui ont été introduites dans la maison qu'il dirige.

« Nous n'ignorons pas que l'art d'enseigner est dans un moment de crise, et que, si les méthodes nouvelles qu'on rencontre à chaque pas ne sont pas toutes à essayer, elles ne commandent pas moins l'observation du professeur éclairé. Sans battre des mains à l'apparition de chacune de ces méthodes, nous ne pouvons nous dissimuler que *celles suivies communément ne soient défectueuses* et qu'il n'y ait beaucoup à faire pour arriver à la perfection. Les sentimens divers des bons esprits sur cette grave question en sont une preuve frappante. Et nous aussi nous croyons qu'il est possible de faire mieux; que sept ou huit années ne sont pas nécessaires pour apprendre le latin à un jeune homme, et que des maîtres habiles guidés eux-mêmes par une méthode sûre, peuvent obtenir des résultats beaucoup plus satisfaisans. Il y a plus : si nous ne nous abusons, ces résultats sont déjà obtenus dans nos classes.

« Un abus capital dans l'enseignement, abus qui entraîne d'autres à sa suite, c'est *la routine*. Sans une attention constante de la part du professeur, la mémoire seule des élèves s'exerce, le jugement n'est presque rien dans leurs travaux journaliers, et les progrès sont peu sensibles. C'est à cette routine que nous déclarons une guerre soutenue; nous forçons les élèves à réfléchir, à se replier sur eux-mêmes; nous développons de bonne heure cette faculté, généralement négligée, qui néanmoins constitue, pour ainsi dire, à elle seule l'homme tout entier, *le jugement*; et nous posons en principe que l'esprit ne suffit pas, et qu'on est vraiment homme qu'autant qu'on a appris à penser, à réfléchir et à juger sainement. C'est dans cette vue que, chez nous, les grammaires s'apprennent principalement en expliquant les auteurs, et, par voie de conséquence, que l'étude de

l'histoire s'adresse plus au jugement qu'à la mémoire, et qu'à l'aide de la géographie et de la chronologie, qui l'accompagnent toujours, elle classe les faits avec ordre et précision.

Cette solidité de jugement qui est la base d'une bonne éducation, comment peut on l'acquérir ? par la fuite de la dissipation, des frivolités, des plaisirs ; par la réflexion, la solitude et un travail soutenu qui alimente l'esprit et développe ses forces. Considérée sous ce point de vue, notre maison ne présente pas à la jeunesse les inconvéniens des villes populenses où les plaisirs sourient, où les illusions se succèdent, où tant d'objets variés partagent l'attention d'un jeune homme, séduisent quelquefois son cœur et détruisent les plus belles espérances de sa famille. Elle est plus profonde qu'on ne croirait d'abord cette idée des anciens qui nous montre les Muses habitant non les grandes cités, mais les solitudes du Pinde, de l'Hélicon et du Parnasse.

Les sciences exactes sont une nécessité de l'époque; aussi ne sont-elles pas oubliées. Pendant les trois dernières années, nos élèves suivent un cours spécial et gradué de mathématiques. Ils peuvent aussi fréquenter, plusieurs fois par semaine, un autre cours libre sans s'absenter des classes de latin. Dans les basses classes, on enseigne la numération et les quatre opérations fondamentales de l'arithmétique.

Dans un tems où la demi-science court les rues, la science réelle et variée est un besoin pour les jeunes lévites. La salutaire influence, qu'ils seront appelés à exercer sur les peuples, est à ce prix. A la science sacrée de la théologie, à une piété franche et vraie, à une obéissance entière à ses supérieurs, à un attachement inviolable à la maîtresse de toutes les églises, le prêtre de notre tems doit réunir une éducation soignée, l'aménité des mœurs et le ton de politesse qui règnent dans la bonne compagnie : il doit posséder des connaissances en littérature, en histoire, en géographie et en mathématiques ; ne pas rester étranger aux sciences naturelles et physiques ; se former de bonne heure à la science du cœur humain, science si rare aujourd'hui, si négligée dans les études, science néanmoins indispensable à quiconque est appelé à agir sur les hommes.

Pour initier de bonne heure les aspirans dans les connaissances naturelles, les élèves de seconde et de rhétorique sui-

vent un cours élémentaire de physique. Les nombreuses applications à la géométrie et à l'algèbre que cette étude présente, plaisent, instruisent, encouragent.

Les élèves des deux dernières classes sont initiés aussi dans la philosophie de l'histoire.

Dans ce mouvement des esprits, nous continuerons à observer soigneusement tout ce qui pourrait hâter et améliorer les études, et rien de ce qui présentera un bien réel pour les élèves ne passera inaperçu.

Nous ne sommes point du nombre de ceux qui croient que *l'enseignement* est toute *l'éducation*. Nous pensons, au contraire, avec tous les bons esprits, qu'il n'en est qu'une partie ; que si les connaissances développent l'intelligence, les vertus forment le cœur ; qu'il est de la dernière importance pour le bien-être de la société que la vertu soit toujours la compagne de la science. Nous établissons en conséquence que toute bonne éducation doit reposer sur la morale comme sur son fondement, et que, sans religion, il n'y a point de morale. »

M. l'abbé de Salinis avait exposé dans son discours de l'année dernière [1], des vues pleines d'intérêt sur les *moyens à mettre en usage pour étendre le cercle étroit dans lequel a été renfermée, jusqu'à ce jour, l'instruction classique.* Après avoir pour ainsi dire fait connaître quel était le corps des études de la maison dont il était un des directeurs, il expose cette année :

Quel est l'esprit qui anime ce corps ?

Quelle sont les pensées dans lesquelles se résume leur enseignement religieux, philosophique, historique, littéraire ?

Quelle direction enfin aura reçue d'eux cette portion de la jeunesse confiée à leurs soins ?

Voici comment il répond à ces différentes questions :

« Lorsque nous recherchons ce que doit être de nos jours l'éducation, ce que doivent faire les instituteurs qui ont reçu des mains de la famille vos jeunes âmes, pour les introduire dans le monde, nos regards se portent naturellement sur ce monde où vous êtes destinés à vivre. Pour connaître notre mission, nous

[1] Voir un long extrait de ce *Discours* dans notre N° 29, tom. v, p. 363.

devons étudier la vôtre : or, la mission, les devoirs de l'homme sont déterminés en partie par des règles générales, inflexibles, les mêmes dans tous les tems, et en partie par les conditions particulières, variables, des tems où il vit; et cela parce que l'homme est à la fois un être d'un jour et un être immortel, parce que sa mystérieuse existence tient par une double chaîne aux mobiles révolutions de la terre et à l'ordre immobile de l'éternité.

Cette époque, où a été jetée votre existence, qu'est-elle donc, considérée soit dans ses caractères propres, soit dans ses rapports avec la marche générale de l'humanité, autant qu'elle se révèle à notre faible raison ?

L'abîme creusé par cette révolution qui a fait chanceler toutes les antiques institutions, qui a ébranlé la terre jusque dans ses fondemens, est-ce la tombe où doit s'ensevelir et sur les bords de laquelle nous voyons se débattre en vain contre la mort, avec d'effrayantes angoisses et des gémissements lugubres, l'humanité expirante ?

S'il en était ainsi, notre mission serait triste, mais clairement marquée. Nous vous dirions : « Jeunes chrétiens, le christianisme a accompli toutes ses terrestres destinées ; jeunes hommes, l'humanité a fait son tems. Que la société, que la religion, de leur lit de mort, puissent arrêter sur vous avec quelque consolation, leurs derniers regards. Du reste, apprêtez-vous à descendre avec elles dans le tombeau, il n'y a plus rien à attendre ici-bas ; tournez vers le ciel toutes vos pensées. »

Mais ce n'est pas de notre bouche que vous recueillerez de semblables paroles ; ce n'est pas nous qui jetterons dans vos jeunes âmes ces funèbres idées, et, vous le savez, lorsque nous avons essayé ensemble d'interroger la religion et l'humanité, nous n'avons pas cru entendre des réponses de mort.

Mais si l'époque où nous vivons n'est pas la mort de l'humanité, qu'est-elle donc ? Est-ce une vie nouvelle, un progrès, un renouvellement de toutes choses?

Ici deux voix s'élèvent, la voix de la religion et la voix de la philosophie. Or, de peur de rencontrer de légitimes défiances, écartons d'abord les vains systèmes des philosophes, nous écouterons ensuite les sublimes enseignemens du christianisme.

Nous commençons donc par le déclarer hautement, toutes ces creuses théories sur l'indéfinie perfectibilité de la race humaine, tous ces vains songes d'espérance avec lesquels une philosophie matérialiste a été vue, de nos jours, endormant les souffrances des peuples qu'elle avait égarés loin de leurs routes, au milieu des ruines, du sang, des ténèbres, ne soulèvent en nous qu'indignation et que mépris. Ce n'est pas à une philosophie dont la main sacrilège brise la chaîne qui lie les destinées de l'humanité aux conseils d'une providence souveraine qu'il appartient de lever le voile de l'avenir. *Que suis-je ? d'où viens-je? où vais-je ?* Pour les peuples, comme pour les individus chez qui la voix de la religion a cessé de se faire entendre, il n'y a point de réponse à ces questions. Pour les résoudre, comment la philosophie s'y prendrait-elle ? qu'elle recule dans le passé, qu'elle interroge l'une après l'autre toutes les grandes ruines qui marquent la marche de l'humanité à travers les âges, le passé sera muet pour elle, il ne laissera pas échapper le mot qui explique l'énigme de l'humanité. Car si au fond de la nuit des siècles vous n'apercevez pas une puissance, une intelligence infinie, en qui se trouve la source de la race humaine, et dont les mains ont formé et déroulent le nœud de nos destinées, ne voyez-vous pas qu'il n'y a plus de lien qui unisse les générations et les peuples; que l'origine de l'homme se dérobe à nous dans les profondeurs du néant; que sa marche est livrée au hasard, que par conséquent ces lois générales que vous recherchez et qui supposent l'unité primitive et le développement régulier, harmonique de l'humanité, peuvent n'être qu'une chimère ?

« Le genre humain marche, dites-vous ; sa vie, c'est le progrès. » Comment pourriez-vous l'assurer, vous qui n'êtes jamais remontés au premier principe de la vie du genre humain, qui ne vous êtes jamais enquis ni de celui qui a fait l'homme, ni de la pensée qu'il eut en le faisant ? Qui vous a dit que tant de siècles qu'il a traversés n'ont pas usé tous les élémens d'existence et de durée qui étaient venus en lui, vous ne savez de quelle source; que son intelligence, que vous vous représentez comme un soleil hier à son aurore, aujourd'hui dans son midi, ne doit pas demain décliner et s'éteindre ? Nulle solution possible à tous ces problèmes. Aveugles philosophes, comprenez-le

donc, du moment que vous ôtez la révélation, que vous écartez ce flambeau qui éclaire le monde présent avec les lumières du monde futur, tout l'ordre moral n'est plus qu'une nuit, au milieu de laquelle l'homme et l'humanité passent comme je ne sais quels fantômes souffrans, inquiets, qui se tournent vers vous, qui vous demandent et à qui vous ne sauriez dire le secret de leur mystérieuse existence.

Mais si le progrès n'est qu'un mot vide de sens dans la bouche de la philosophie, ce mot qui fait battre cependant au fond de nos âmes je ne sais quelles nobles et instinctives espérances, voyons si la religion nous l'expliquera.

Des hauteurs où la foi élève notre pensée, regardons derrière nous, et, à travers le cours des révolutions et des siècles, remontons à l'origine du monde et de l'homme; que trouvons-nous? Dieu, et hors de Dieu, rien que le silence et le néant. Dieu dit, et avec une parole, le monde et l'homme, centre du monde, s'échappent du sein de l'Être infini. Voyez ce premier-né de la création s'avancer au milieu des miracles de son empire naissant, portant le titre de sa souveraineté et de ses ineffables destinées écrit sur son front, dans le reflet de l'immortelle image du Créateur, qui a été empreinte en lui.

De tous les êtres créés, l'homme fait seul à la ressemblance de Dieu, seul capable d'entrer avec lui dans une merveilleuse société d'intelligence et d'amour, possède seul, dans les rapports qui l'unissent à l'auteur de son être, le principe d'une perfection progressive et indéfinie. L'homme participe à la vie de Dieu; car la vie de l'homme, comme la vie de Dieu, c'est l'intelligence, et une intelligence faite pour se développer sans terme par son union avec l'intelligence infinie; la vie de l'homme, comme la vie de Dieu, c'est l'amour, et un amour destiné à croître sans fin dans le sein de l'amour infini. En un mot, l'homme est une image créée de l'Être incréé, qui doit tendre, dans le temps et dans l'éternité, à se rapprocher de son type sans pouvoir jamais l'atteindre. Voyez comme dès les premiers mots de l'histoire merveilleuse que la religion nous raconte, elle nous explique ce te loi du progrès qui n'était qu'une impénétrable énigme pour la philosophie.

Mais la religion nous révèle en même tems les conditions de cette loi.

Le principe de la vie progressive de l'homme n'est pas dans l'homme, mais en Dieu seul; fille immortelle de la puissance infinie, la race humaine est destinée à se développer, à grandir dans le sein de sa mère, dont elle ne peut se détacher sans mourir.

En effet, aussitôt que l'homme, aspirant à se faire le centre de son amour et de ses pensées, se sépare de Dieu, cette créature, que nous apercevions tout-à-l'heure s'élevant dans les siècles des siècles, par des routes de vie et de lumière, vers les inaccessibles hauteurs de l'Être infini, voyez-la précipitée dans la mort et dans les ténèbres, condamnée à rouler pendant l'éternité, vers le néant, si l'ineffable miséricorde du Verbe éternel ne l'avait pas recueillie dans sa chute, si l'humilité de Dieu fait homme n'avait pas renoué la chaîne de nos immortelles destinées, brisée par l'orgueil de l'homme qui avait voulu se faire Dieu.

Ici, deux grands faits se présentent à nous, comme résumant toute l'histoire de l'humanité. la dégradation de la race humaine en Adam, sa régénération en Jésus-Christ.

Contemplez l'état du monde au moment où s'accomplit le mystère de la rédemption. A peine quelques rayons des antiques révélations au milieu de la nuit qui avait enveloppé tout l'ordre moral; les peuples les plus civilisés prosternés devant la pierre et le bois, ou ne relevant leur tête que pour blasphémer contre l'existence de Dieu, flottant entre l'idolâtrie qui est la honte de l'esprit humain et l'athéisme qui en est la mort; l'homme courbé dans sa raison sous l'esclavage du doute et de l'erreur, dans sa conscience sous la pesante servitude de tous les vices; dans le corps social, tous les principes de vie près de s'éteindre; la liberté expirant dans de hideuses orgies; le pouvoir n'étant plus que la brutale domination de la force, et des déchiremens inouïs, d'effroyables révolutions, le monde chancelant, près de tomber et de périr dans le sang et dans la boue; est-ce assez pour comprendre ce que deviennent l'homme et la société, séparés de Dieu?

Maintenant, regardez ces douze hommes qui, portant dans leurs mains le signe de l'homme-Dieu, et sa parole sur leurs

lèvres, s'avancent vers ce monde tombé en dissolution ; voici l'œuvre de la régénération qui commence.

Or, ceux-là nous paraissent comprendre bien mal cette œuvre miraculeuse, qui n'envisageant qu'un côté de la mission de l'homme-Dieu, ne voient que les conséquences du christianisme sur les immortelles destinées de l'homme, et ne veulent pas apercevoir son influence sur les destinées temporelles de l'humanité. Ce n'est pas pour les individus seulement, mais pour les peuples que l'Évangile fut une bonne nouvelle, la parole du salut. C'est aux uns comme aux autres que les apôtres furent chargés de dire, de la part du Fils de Dieu : *Soyez parfaits, comme mon Père céleste est parfait ;* et, à raison du lien intime qui unit tout dans le monde, il était impossible que l'humanité ne fût pas régénérée en même tems que l'homme, que le christianisme, en déposant dans les individus le principe d'une perfection dont le type est un Dieu, ne déposât pas en même tems dans le sein de la société le germe d'un progrès dont le terme est dans le ciel.

Mais pourquoi s'arrêter à prouver ce que l'histoire atteste si haut. Ne voyez-vous pas l'église, au moment où, comme une reine, elle commence à lever au-dessus des débris du paganisme son front, où rayonnent encore les cicatrices qui témoignent de ses combats et de ses triomphes, étendant la main sur le tombeau de l'ancien monde, disant à ce cadavre qui exhalait l'odeur d'une corruption de quatre mille ans, comme autrefois Jésus-Christ à un mort de quatre jours : *Lève-toi et marche* ; et l'humanité s'est levée, et secouant les souvenirs des siècles païens, comme une poussière de mort, brisant peu à peu les formes de l'esclavage antique qui la serraient comme des bandelettes funèbres, elle a marché : guidée par l'Église, nourrie de sa parole, pénétrée de plus en plus par son esprit, elle s'est avancée, avec je ne sais quelle divine majesté, pendant quinze siècles dans les routes de l'ordre, de la liberté et de la civilisation. L'âme est saisie encore d'un religieux ravissement, lorsque, dans un passé séparé de nous par un nuage de crimes et d'erreurs, elle contemple les prodiges qui marquèrent les premiers pas de l'humanité grandissant sous la discipline de l'Église, la puissance de vie et de jeunesse qui était en elle, la force surnaturelle et la

haute intelligence qui se révélaient dans toutes ses œuvres, les célestes pensées imprimées dans tous les monumens qu'elle élevait sur son passage, ses merveilleux progrès surtout dans la science de la vie sociale, dans cette langue mystérieuse des droits et des devoirs que l'antiquité ne fit que balbutier et dont l'Église lui manifestait peu à peu les secrets renfermés tous dans un livre descendu du ciel.

Et cependant, vous vous tromperiez, ce nous semble, vous méconnaîtriez l'étendue des plans de la Providence si, dans ce que nous admirons comme une merveilleuse ébauche, vous vouliez voir une œuvre achevée, le type qui marque le terme des perfectionnemens que la société temporelle doit recevoir des mains de la religion ; si vous supposiez que toute la vie que l'Évangile devait communiquer à l'humanité s'est épuisée en dix siècles, et qu'il ne reste par conséquent à l'humanité souffrante de nos jours, plus rien à attendre que la mort.

Hommes, qui mesurez à vos pensées les pensées de l'Être infini, nous vous dirons : Remontez à l'origine de votre foi, que voyez-vous? Dieu et la manifestation de ses infinies perfections; et vous croyez que ce fleuve, dont la source est au ciel, dans le sein de la vérité infinie et de l'éternel amour, a été enfermé sur la terre en un lit si étroit ; et vous avez peur que ces flots immortels, brisés par les crimes et les erreurs que les hommes de nos jours leur opposent, n'aient plus assez de force pour continuer leur cours majestueux à travers les âges, pour se répandre au Nord, au Midi, à l'Orient, dans toutes ces arides contrées qui n'ont pas encore été fertilisées par l'Évangile? Disciples d'une immortelle religion, vous vous hâtez trop de croire à la mort ; avant de désespérer de l'avenir du monde, ouvrez, méditez le livre où les destinées du monde sont écrites avec vos croyances; creusez l'Évangile. Est-ce que vous ne trouvez pas là le remède à tous les maux qui travaillent l'humanité, les lumières qui peuvent éclairer toutes ses ténèbres, le principe de vie et d'amour qui peut ranimer toutes ses défaillances? Est-ce que vous ne voyez pas enfin dans ce code divin tous les merveilleux principes de foi et de science, d'ordre et de liberté qui, développés par la parole et semés par les mains de l'Eglise, au milieu des restes d'une civi-

lisation tombée, peuvent faire germer dans le vieux sol du monde chrétien, une nouvelle et plus brillante civilisation?

Pour nous, nous ne craignons pas de le dire, maintenant que le sens de nos paroles doit être compris, nous croyons à la renaissance et au développement de la société chrétienne, nous avons foi dans le progrès.

Et notre foi dans le progrès, c'est, comme on le voit, la conviction que l'humanité n'a pas épuisé ses destinées, parce que le terme des destinées temporelles du christianisme n'est pas encore venu; c'est la certitude que les hérésies de ces derniers tems ne peuvent pas avoir un autre sort, ni produire un autre effet que les hérésies des tems qui précédèrent, qu'elles serviront les plans de Dieu dans la manifestation progressive de la vérité; qu'ain i la foi, et avec la foi, la science, la civilisation, se développeront de nos jours suivant la mesure des développemens de l'erreur. Notre foi dans le progrès, c'est notre foi dans cette Providence souveraine qui, dans la profondeur de ses conseils, tire toujours le bien du mal, et qui n'a paru retirer un moment la main qui soutient tout ici-bas, qui n'a permis ce grand écroulement de toutes les institutions du passé, dans lequel vous croyez voir la dernière ruine de toutes choses, que pour mettre à nu tous les fondemens de l'ordre moral, que pour manifester plus qu'elles ne le furent à aucune époque du monde, les immuables lois, les divines pensées sur lesquelles tout repose, que pour préparer ainsi les merveilleuses créations que doivent élever les mains de l'avenir.

Et voilà pourquoi, entourés de ces immenses débris qu'agite encore le souffle de la tempête, lorsque nous voyons des hommes qui s'asseient, qui inclinent leurs regards vers la terre et se voilent la tête, nous disons à ces jeunes hommes, que nous avons été chargés d'introduire dans la vie:

« Tenez-vous debout, levez les yeux en haut, et espérez: es-
» pérez, car quelque chose d'immortel vit encore, et est caché
» au fond de ces restes d'une société qui naquit du souffle d'une
» religion immortelle: espérez, et ne vous laissez point découra-
» ger en voyant combien ont été vaines jusqu'à ce jour toutes les
» tentatives pour relever ces ruines; ne voyez-vous pas que si
» l'homme n'a pu rien bâtir encore de durable, avec les débris du

» passé, c'est qu'il a voulu tout établir sur le sable mouvant de » ses pensées, et qu'il a rejeté la pierre immuable de la foi, posée » par la main de Dieu? Pour vous, rangés autour de cette pierre, » attendez en paix; le jour marqué dans les decrets du ciel pour » la reconstruction de toutes choses, est plus près peut-être que » vous ne croyez. Ne voyez-vous pas dans le monde social ce vent » impétueux des révolutions, et, dans le monde de l'intelligence » ce mouvement tumultueux de la pensée qui emporte si vite, » l'une après l'autre, toutes les fragiles constructions qu'essaie » encore l'orgueilleuse raison de l'homme? Ebloui d'une gloire » dont la source n'était pas en elle, d'une grandeur dont le prin- » cipe était dans la religion, elle avait dit qu'elle se sentait » à l'étroit dans l'édifice merveilleux que lui avaient fait les mains » de Dieu, qu'elle allait le démolir pour le reconstruire sur d'au- » tres bases et un plan nouveau; et la voilà, après trois siècles » de stériles efforts, à bout de son sacrilège travail. Après avoir » pétri dans le sang tant de fois la poussière du passé, rien » n'est fait encore, rien n'est assis, partout le vide, de tous côtés » le néant. Attendez, et les peuples se lasseront de vivre au mi- » lieu des ruines, de n'avoir que des abîmes devant les yeux, et, » détrompés de leur folle confiance dans les paroles de la philo- » sophie, ils se tourneront vers l'Eglise, ils comprendront que la » parole seule qui se fait obéir du néant peut remuer les débris » du passé, leur communiquer une nouvelle forme, les asseoir » sur une base durable. »

Voilà donc, Messieurs, maintenant nous l'avons expliqué, ce que sont à nos yeux les tems où nous vivons : une nuit près de se dissiper, au delà de laquelle nous croyons entrevoir l'aurore d'une ère nouvelle et brillante que nous saluons de nos espérances; des jours d'attente pénible, une époque de transition, et par conséquent de crise et de souffrance, quelque chose de semblable à ces siècles qui virent tomber l'empire romain et naître la société chrétienne. Ces hommes qui, des sombres régions du doute, des déserts du monde de l'intelligence ont apparu et se sont rués de nos jours contre toutes les croyances, contre toutes les institutions du passé, nous croyons qu'ils exercent, à leur insu, une mission en quelque chose pareille à celle qu'avaient reçue les barbares du nord. Quelqu'effrayante que nous

apparaisse la puissance de destruction dont ils ont été investis, Dieu la modère, et le glaive tranchant de leurs sophismes ne détruira que ce qu'il avait condamné dans le monde de nos pères, le reste vivra.

Cependant l'Eglise, tandis que les arrêts de la colère de Dieu s'exécutent, seule debout comme autrefois, au milieu d'une société dont les derniers restes s'écroulent, les regards fixés vers le ciel, appelle par ses prières et attend avec calme le jour de la miséricorde. Elle sait que toutes ces hordes de penseurs impies qui passent devant elle, en lui jetant l'insulte et le blasphème, que tous ces sauvages de la pensée, lorsqu'ils seront au terme du chemin qu'ils ont à parcourir, apercevant, au lieu de ces lumières, au lieu de cette apothéose de la raison qu'ils ont rêvée, le spectre du néant assis au milieu des ténèbres, reculeront d'épouvante ; qu'ils viendront à elle, qu'ils incline-ront devant la croix leur impiété effrayée d'elle-même et leur orgueil amolli, qu'ils demanderont à laver dans le baptême de la foi les crimes de leur intelligence. La religion se penchant alors sur les vastes décombres dont elle sera entourée, saura retrouver tous les élémens qui portaient avec son caractère le sceau de l'immortalité, et qui, rajeunis, développés, recevront de ses mains des formes en harmonie avec les conditions d'une époque cachée encore pour nous dans le nuage de l'obscur avenir. »

Après avoir tracé ce tableau du sort probable de l'avenir de l'humanité, l'orateur se demande ce que doit faire l'éducation pour élever une génération qui doit participer peut-être à l'exécution de si grandes choses.

Il répond ainsi à cette question :

« Si, dans ce que nous avons dit jusqu'à ce moment, nous avons réussi à nous faire comprendre, on voit déjà comment ces deux choses, que certains esprits se représentent à tort comme incompatibles et à quoi se réduit à nos yeux tout le plan de la Providence sur l'humanité, *l'ordre et le progrès*, se concilient dans nos pensées.

Car, en premier lieu, le progrès tel que nous le concevons, loin d'exclure l'ordre, le suppose au contraire. Le progrès n'est une des conditions de l'existence de l'homme que parce que

l'homme est un être fini qui a ses racines dans l'être infini; que parce que son intelligence née de l'intelligence de Dieu par la parole, doit, par une conformité croissante de ses pensées avec les pensées révélées dans la parole divine, tendre incessamment à se rapprocher de l'intelligence infinie; que parce que son amour, étincelle tombé dans son cœur du foyer de l'éternel amour, doit s'épurer sans cesse, monter vers le ciel, s'étendre sur la terre, embrasser tous les hommes, et s'efforcer de devenir par là de plus en plus semblable à l'amour infini.

Au milieu des perpétuelles révolutions et des mobiles progrès de l'homme et de l'humanité, il y a donc quelque chose d'immobile et d'immuable, c'est ce que l'homme et l'humanité ont reçu de Dieu; ce sont ces *Vérités-lois* promulguées dans ce qu'elles renfermaient de plus élémentaire, sur le berceau du genre humain, et complètement manifestées au monde par le ministère de Jésus-Christ; c'est cette législation placée au-dessus des entreprises de la raison de l'homme, dont la source est dans la révélation, dont la règle est dans les pouvoirs que Dieu a investis du droit d'expliquer sa révélation aux hommes. Là se trouve à la fois et le principe de l'ordre et le germe de tous les progrès du monde des intelligences, comme du monde social : car toutes les vérités dérivent de ces vérités premières; les pensées révélées d'en haut à l'humanité sont le fondement nécessaire sur lequel l'homme doit asseoir toutes ses pensées, sous peine de les établir sur le vide. Ces dogmes sont invariables en eux-mêmes comme l'intelligence infinie qu'ils nous représentent, mais, laissant échapper de nouveaux rayons de lumière à mesure qu'ils sont heurtés par de nouvelles erreurs, éclaircis, manifestés de plus en plus au monde par l'enseignement du pouvoir chargé de les expliquer au monde, ils se développent par rapport à nous; et c'est ainsi que d'une source infinie sort et s'écoule, à travers un lit qui s'élargit de siècle en siècle, la vie croissante de l'homme et de l'humanité : c'est ainsi qu'un fonds divin, inépuisable, revêt dans l'homme, dans la société, des formes variables, progressives, qui mesurent les différens âges et les périodes successives de leur existence.

En second lieu, quoiqu'il n'y ait rien d'immuable ici-bas

que ce qui vient de Dieu, quoique tout ce qui est de l'homme, subissant les conditions de l'existence humaine, soit sujet au changement et à la mort, cependant, le progrès tel que nous l'entendons ne brise aucun des liens qui unissent le présent au passé; il ne suppose pas que chaque génération qui entre dans la vie doive démolir et reconstruire à neuf le monde de ses pères. Non, ce n'est pas par des destructions successives, c'est par un développement lent d'ordinaire et harmonique que l'humanité est appelée à perfectionner, de siècle en siècle, les formes de son existence; et si l'humanité nous apparaît quelquefois au milieu des révolutions et des ruines, c'est que quelque grand principe d'erreur et de désordre l'a fait dévier de sa route; pour y rentrer, il faut qu'elle regarde derrière elle; pour avancer sans craindre de s'égarer de nouveau, il faut qu'elle renoue à ses précédentes destinées le fil de ses destinées nouvelles.

On le voit : d'une part nos convictions ne nous permettent point d'adopter le système de ces hommes qui, paraissant ignorer une des lois du monde moral et s'effrayant du mot même de *progrès* mot qui se trouve cependant dans la langue que l'Eglise parlait à son berceau, comme de je ne sais quelle nouveauté impie, croient que nos pères, fermant en toutes choses la carrière à leurs enfans, atteignirent dans la philosophie, dans les sciences, dans les lettres, dans les institutions sociales, le type d'une perfection qui ne peut être dépassée; que par conséquent le chef-d'œuvre de l'éducation serait de faire vivre les générations naissantes tellement dans le passé, qu'on ne laissât arriver jusqu'à leur intelligence aucune idée qui n'eût au moins un siècle de date, pour s'assurer de n'y laisser pénétrer aucune erreur.

Ces hommes qui voudraient ainsi saisir l'humanité au berceau, pour la faire rétrograder vers je ne sais quel point fixe de son existence écoulée, sont mus par des intentions respectables, sans aucun doute, mais ils nous paraissent avoir entrepris une œuvre au-dessus des forces de l'homme, parce qu'elle contredit les plans de Dieu. Par les raisons que nous avons essayé d'expliquer, les sociétés ne peuvent s'arrêter sur la route du tems, ni remonter le courant de leurs destinées. Des hau-

teurs de votre immobile raison, vous vous effrayez de voir l'humanité courir toujours en avant sur la mer des siècles; indiquez-lui les écueils contre lesquels elle peut se briser, essayez de la diriger, mais n'espérez pas que, par la peur du naufrage, elle jette l'ancre sur cet océan immense; poussée par une force invincible, par une des lois nécessaires de son existence, elle avancera toujours, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au terme de sa course, jusqu'à ce qu'elle ait abordé aux rivages de l'éternité.

Mais on voit, d'une autre part, que nous sommes plus éloignés encore de partager les excès de ces hommes qui, méconnaissant une autre loi de l'humanité plus nécessaire encore, s'en vont jetant dans le cœur de l'enfance de stupides dédains, de hautains mépris pour les tems qui ne sont plus ; insensés, qui ne savent pas que s'ils pouvaient réussir à étouffer ainsi, comme ils le prétendent, tous les souvenirs d'un passé qui leur déplaît, ils étoufferaient en même tems tous l s germes de l'avenir.

Vous aurez recueilli de nous, Messieurs, d'autres sentimens et d'autres pensées ; et si après avoir fait planer, à l'aide de la foi, votre jeune raison sur les débris des âges, pour vous apprendre à distinguer ce qu'il y a de nécessaire et ce qu'il y a de variable dans les conditions de l'existence de l'homme et de la société ; si, après avoir essayé de démêler dans les créations successives que l'histoire fait passer devant nous l'élément terrestre et l'élément surnaturel, ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu, nous travaillons avec tant de soin à vous faire comprendre, à vous faire admirer les formes merveilleuses que la pensée de Dieu reçut des mains de nos pères, c'est que nos pères sont, à notre avis, nos maîtres, nos guides nécessaires, non pas seulement en ce qu'ils nous indiquent de la main les principes éternels d'ordre que nous avons méconnus et où se trouve cependant le germe de tout perfectionnement, mais encore en ce qu'ils nous ont laissé, dans tous les genres, des modèles que nous ne dépasserons qu'en les prenant pour point de départ ; c'est que les pensées, les institutions qu'ils nous ont léguées, ne posent pas, sans doute, devant nous une limite qu'il nous est défendu de franchir, mais sont l'anneau nécessaire au-

quel nous devons rattacher nos institutions et nos pensées, si nous voulons faire de véritables progrès ; c'est enfin que les monumens des siècles chrétiens sur lesquels le christianisme et le génie de l'homme n'ont pas écrit, certes, leur dernier mot, nous apparaissent cependant derrière l'abîme creusé par la révolution et l'impiété, comme mesurant la plus grande hauteur qu'ait atteint encore le génie de l'homme soulevé par la foi.

Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, si nous reportons sans cesse vos études et votre admiration vers les grandes œuvres des siècles qui ne sont plus ; comprenez pourquoi notre enseignement cherche à faire pénétrer si avant dans vos âmes l'amour et le respect du passé. Dirai-je toute notre pensée ? Le mépris des ancêtres nous paraît être tout à la fois un des symptômes de notre époque les plus effrayans et l'un de ses plus grands crimes. Dans ces tems où les peuples ne se souviennent plus que la piété filiale est une loi qui les oblige comme les simples hommes, sous les mêmes peines, et que les générations qui s'avancèrent dans la vie en maudissant leurs pères, ne recueillirent jamais les bénédictions de la postérité ; dans ces tems si rapprochés de ces jours de sinistre mémoire où la main de l'impiété outragea les morts jusque dans leur dernière demeure, et jeta aux vents leurs souvenirs et leurs cendres; dans la crainte de ne pouvoir nous tenir toujours à une égale distance de deux écueils que nous voudrions éviter. Nous le déclarons hautement, nous aimons mieux qu'on nous accuse d'avoir nourri en vous, par notre enseignement, une piété quelquefois superstitieuse envers la mémoire de nos pères, que d'encourir le reproche de vous avoir appris à manquer en quelque chose au culte légitime que leurs ombres augustes réclament de vous du fond de leurs tombes brisées et de leurs cercueils profanés.

Dans les principes que nous venons d'exposer, se trouve la lumière qui éclaire toutes les branches de notre enseignement.

On voit comment la religion en est le centre nécessaire. Car la religion c'est l'ensemble de ces vérités divines qui se sont présentées à nous comme le principe de l'existence et le germe de tous les progrès de l'homme et de l'humanité.

La religion c'est tout ce qu'il y a d'éternel, d'immuable dans

le monde de la pensée, dans l'ordre des croyances et des devoirs.

D'où il suit que dans tous les tems, que plus particulièrement à une époque de révolution et de doute, la religion est, comme le disait un philosophe du dernier siècle, d'une autorité en ceci non suspecte, Diderot, « la plus essentielle leçon de » l'enfance, celle par où tout enseignement doit commencer et » finir. »

A ceux qui verraient avec peine l'importance que nous attachons à l'enseignement de la religion, qui nous blâmeraient d'envisager cette étude tout ensemble comme la base et le couronnement nécessaire de toutes les autres études, sans chercher à nous justifier autrement, nous dirions : avant de nous condamner, profonds philosophes, consentez à examiner un moment si ce que nous faisons n'est pas une nécessité ; je sais que depuis plus d'un siècle vous travaillez, vous et vos devanciers, à éclaircir par la seule puissance de votre raison, et sans rien emprunter aux lumières de la foi, tous les obscurs problèmes d'où dépendent les destinées de l'homme ; vous avez entrepris de faire des croyances, des devoirs, tout un ordre moral enfin, qui n'aura rien de commun avec celui que le christianisme avait fait ; vous mettrez à fin quelque jour cette œuvre que vous poursuivez avec une admirable patience ; mais en attendant voyez ces jeunes esprits que nous sommes chargés de nourrir; ils ne peuvent pas vivre des futures découvertes de votre raison, ils nous demandent du pain, le pain des intelligences, la foi.

Or, où trouver de la foi, de nos jours, dans le monde, ailleurs que dans l'Église ? Ravissez à ces jeunes intelligences les enseignemens de cette autorité qui leur redit les imposantes paroles sorties, à l'origine, de la bouche de Dieu, que tous les siècles ont répétées et devant lesquelles s'inclina la longue suite des générations humaines, que l'Église cesse d'instruire ces enfans, et de qui apprendront-ils, je vous le demande, tout ce qui leur importe avant tout de savoir ? Qui leur dira ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils ont à faire ici-bas, les rapports qui les unissent à leurs semblables ? Sur toutes ces graves questions, que pourront-ils recueillir de votre bouche, que

des réponses qui se contredisent à l'infini, que des doutes qui ne laisseront pas à leurs âmes un seul moment de repos?

Ah! laissez-nous donc établir sur la seule base immuable l'avenir de ces jeunes esprits; laissez-nous leur dire :

« Mes enfans, voyez ce monde où vous allez être jetés tout-à-»l'heure. Au trouble dont paraissent agités ces hommes qui dis»putent de tout, au bruit que font leurs paroles, en se heurtant, »aux ténèbres qui s'échappent du choc de tant d'opinions con»tradictoires, on dirait la mer irritée brisant ses flots les uns »contre les autres, dans une nuit de tempête. Cependant, ne »vous effrayez pas; regardez ce roc immobile au pied duquel »toutes les vagues expirent et dont le sommet, inaccessible aux »nuages, réfléchit une lumière dont le foyer est dans le ciel. Si »quelqu'attrait vous y convie, laissez aller vos naissantes pen»sées sur cet océan des disputes humaines, mais que votre œil »ne perde jamais de vue le phare immortel que la main de »Dieu a placé sur le rivage, et qui peut seul vous indiquer »une route sûre à travers mille écueils : affrontez les abîmes »de la science, cherchez à en creuser toutes les profondeurs.

« Mais ne descendez dans cette nuit qu'en portant devant vous »le flambeau de la foi. Quelque guide qui se présente à vous, »quelque génie qui s'offre à vous conduire, n'abandonnez ja»mais cette lumière. Quand même le premier des esprits célestes, »celui qui approche le plus près le trône de Dieu, descendrait »pour vous dire le mot de tous les problèmes qui tourmentent »l'esprit humain depuis six mille ans, et qu'aux rayons de cette »intelligence immortelle vous croiriez voir s'évanouir toutes les »ombres du monde physique et du monde moral, si une pa»role, une seule parole descendue de la chaire éternelle où siége »l'héritier des pouvoirs que Jésus-Christ légua à un pauvre pê»cheur de Galilée, vous avertissait de vous tenir sur vos gardes, »que vous n'avez devant vous que de fausses clartés et un jour »trompeur, fermez les yeux, rentrez avec simplicité dans les té»nèbres d'une humble ignorance, préférable mille fois à tous ces »vains songes de science et de philosophie qui ne feraient que »vous endormir sur les bords d'un redoutable abîme, loin du »centre des véritables lumières, loin du soleil des intelligences »qui ne peut être autre que la parole de Dieu. »

Tel est l'*esprit* qui préside à l'*enseignement* de la religion dans la maison de Juilly. Mais si la religion est le principe nécessaire de l'existence de l'homme et de l'humanité, la science de la religion n'est pas tout l'homme, toute l'humanité. Après la *foi*, vient la *science* ou la *philosophie*, par laquelle on comprend le *développement* et la *vie propre de chaque intelligence*. — Dans la suite de son discours, M. l'abbé de Salinis s'attache à faire comprendre quel est le *lien nécessaire qui unit*, et les *caractères qui distinguent* la *foi* et la *science;* mais nous craignons d'étendre trop cet article, et nous renvoyons le développement de cette question importante au prochain numéro des *Annales*.

Enseignement.

APPLICATION DE LA GÉOGRAPHIE

A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

Avantages que la Religion doit retirer de cette méthode. — Dispersion des enfans de Noé; Voyages d'Abraham, de Jacob, de Joseph. — Divisions de l'Egypte ancienne. — Connaissance des colonies qui ont peuplé la Grèce, avant et après la guerre de Troie, etc.

Tout ce qui servira à jeter quelque jour sur l'histoire des peuples de l'antiquité, tout ce qui aidera à débrouiller leur origine, leur dispersion sur la terre, la manière dont les différentes parties du monde ont été habitées, tout ce qui nous fera connaître comment les races se sont disséminées, réunies, croisées, partagées, sera favorablement accueilli par les *Annales*, parce que tout cela peut servir à éclaircir l'histoire de l'humanité, et par conséquent l'histoire de ses rapports avec la Divinité, et des rapports de la Divinité avec les hommes.

Voilà pourquoi nous regardons comme éminemment utiles à la religion les découvertes récentes dues aux sciences modernes sur les croyances, les mœurs, les langues, les traditions de tous les peuples. Ces découvertes, comme nous en avons donné de nombreuses preuves, tendent toutes à démontrer ce fait si important pour notre cause, savoir :

Que tous les hommes sont frères, fils d'un même père, partis d'un centre commun, séparés, mais non étrangers les uns aux autres, et ayant même conservé une souvenance de leur premier état, et des premières communications qu'ils avaient reçues d'un père commun, selon que nous le certifient nos livres sacrés.

Ces faits sont à peu près connus de ceux qui suivent le mouvement des sciences et la marche des découvertes actuelles, mais cela ne suffit pas. Il faut que ces connaissances passent dans l'enseignement, et que l'enfance et la jeunesse les reçoivent dès leur entrée dans la société, dès les premiers pas que fait l'homme au milieu de ce monde, où il est destiné à prendre un rôle actif.

Voilà pourquoi nous avons si souvent recommandé l'étude de l'histoire et en avons déclaré la science indispensable à ceux qui veulent bien connaître les grands témoignages sur lesquels sont fondées, d'une manière irrécusable, les principales preuves de notre foi.

C'est donc avec un grand empressement que nous annonçons un ouvrage et une méthode qui peuvent puissamment contribuer à faciliter les études historiques.

Nous voulons parler de l'*Atlas de géographie historique* que vient de terminer M. Poulain de Bossay.

Ce qui nous frappe surtout dans cet atlas, et ce qui aussi a été l'occasion des réflexions précédentes, ce sont les travaux qui ont présidé à la rédaction des cartes de la dispersion des enfans de Noé, et à celles de l'Egypte, de la Palestine et de la Grèce, soit avant, soit immédiatement après la guerre de Troie. Il faut que l'on sache que la science géographique s'accorde avec nos livres saints sur la manière dont la terre a été peuplée; il faut que l'on sache, si toutefois nous voulons nommer nos pères dans les âges passés et ne pas ressembler à des enfans bâtards, nés d'un commerce illégitime, et délaissés dès notre naissance, il faut, dis-je, que l'on sache que c'est seulement dans la Bible que nous trouvons les pères qui constituent notre légitime filiation, et expliquent le secret de notre origine. Les découvertes récentes sur l'histoire de l'Egypte donnent un nouveau prix à la carte de l'Egypte restituée d'après ses anciennes divisions; enfin les différentes cartes de la Grèce, où sont indiquées les colonies qui sont venues peupler ce pays, ou qui sont parties de ces contrées pour les différentes régions baignées par les flots de la grande mer, maintenant *mer Méditerranée*, nous paraissent destinées à jeter un jour nouveau sur cette partie de

l'histoire ancienne, beaucoup trop négligée dans l'enseignement de nos maisons d'éducation. En effet, lorsque l'on ne connaît de l'histoire ancienne que ce que renferment nos *livres dits élémentaires*, il semble que la Grèce forme comme un monde à part, qui ne se lie à rien, ni à l'histoire sainte, ni à l'histoire des peuples dits alors *Barbares*; il semble que les Grecs ont eu une origine particulière; on croirait presque qu'en effet leurs dieux tout particuliers ont existé, et qu'ils en ont fait un peuple à part, choisi, favorisé; ils ne sont pas de la grande famille.

Or, la seule inspection des cartes de M. Poulain de Bossay les fait rentrer dans la famille générale, ils y sont des enfans ayant des prédécesseurs et des pères; eux-mêmes, tard venus, ne doivent leurs dieux et leurs erreurs qu'à d'autres peuples qui les leur ont transmis; et ainsi se débrouille l'ancien chaos, ce dieu informe assis au berceau du peuple grec, enfant d'une imagination si vagabonde.

Mais ce n'est pas seulement sous le point de vue religieux que l'*Atlas historique* est utile à la jeunesse, l'étude proprement dite de la *géographie* et de l'*histoire*, autrement de la *géographie physique* et de la *géographie politique*, en sera, et plus facile, et plus sûre, et plus profonde.

La géographie politique subit des changemens fréquens. La nature des gouvernemens chez les anciens rendait ces changemens encore plus fréquens que chez les modernes Sans cesse les *états* éprouvaient des variations dans leurs limites; les pays, les villes, etc.... recevaient des noms nouveaux. La géographie physique a éprouvé des révolutions non moins grandes. La mer s'est retirée d'un côté, elle a empiété de l'autre; des fleuves ont changé la direction de leurs cours; des golfes se sont comblés; des îles ont disparu, d'autres sont sortis du sein des eaux.... Tous ces changemens dans la géographie politique comme dans la géographie physique ont été *successifs;* les représenter tous sur une même carte à une époque déterminée, c'est mentir à l'histoire.

Cependant, presque toutes les cartes sur la géographie ancienne n'offrent les limites et les noms des divers *états* qu'à une

seule époque, et partant on y trouve confusément toutes les villes dont les auteurs ont parlé, que ces villes aient existé simultanément ou non ; rien n'y indique les changemens survenus dans la géographie physique ; ces cartes ne sont que d'un secours médiocre pour lire l'histoire ancienne.

L'ouvrage de M. Poulain de Bossay n'est pas seulement un atlas de géographie ancienne, c'est un atlas de géographie *historique* avec lequel on peut suivre l'histoire pas à pas. Il fait connaître toutes les révolutions politiques et physiques arrivées sur la surface du globe depuis la création du monde jusqu'à la venue de Jésus-Christ.

L'Atlas de géographie historique est composé de 12 cartes gravées avec la plus grande netteté et avec luxe, eu égard au prix modique qu'elles coûtent[1]. Jamais les écoliers n'avaient eu entre les mains des cartes aussi bien exécutées, parceque jamais on n'avait donné de semblables cartes à si bas prix. Les 12 cartes représentent tous les pays connus des Grecs, par des lignes diversement ponctuées et par des couleurs différentes ; on a marqué les limites de chaque peuple à toutes les époques importantes de son histoire ; d'un coup d'œil on voit ainsi croître et décroître sa puissance. — On a eu soin de donner aux pays, aux villes, aux mers, etc.... les noms qu'ils portaient aux époques indiquées ; on a tracé les expéditions les plus célèbres, les émigrations les plus importantes ; des signes conventionnels désignent les combats singuliers, les révoltes, les traités de paix, les villes fondées, assiégées, prises, détruites, fortifiées, augmentées, occupées, rebâties, repeuplées ; d'autres signes indiquent les lieux où se sont livrées les batailles célèbres. Indépendamment de ces signes généraux que l'on retrouve sur toutes les cartes, il en est d'autres qui indiquent des choses particulières à la carte où ils se trouvent. Sur plusieurs cartes on a placé un grand nombre de plans de villes et de batailles.

Les cartes de l'Atlas historique ont été dressées avec les travaux les plus récens des Français, des Allemands et des Anglais ; ces travaux donnent exactement l'état actuel du globe ;

[1] L'atlas complet, colorié et cartonné avec soin, ne coûte que 9 fr.

il fallait que l'auteur tînt compte des changemens amenés par la suite des siècles. En comparant la configuration actuelle du globe avec celle que nous font connaître les géographes et les historiens anciens, il a pu tracer les changemens survenus dans la géographie physique; ainsi ses cartes ne représentent pas le monde absolument tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était aux époques indiquées sur chaque carte. Cet atlas est donc un travail neuf. Quelques-unes des cartes qui le composent avaient cependant été faites, mais les différences que l'on trouve entre ces cartes et celles des géographes ses devanciers prouvent que M. Poulain de Bossay les a refaites d'après les auteurs originaux. Les autres cartes de l'Atlas, et c'est le plus grand nombre, n'avaient encore été tentées par personne; jusqu'à présent, les géographes n'avaient représenté chaque pays qu'à une, tout au plus à deux époques; tous leurs travaux sont épars, ne formant point un tout, et avec eux l'on ne pourrait pas composer une suite de cartes sur un même pays; tandis que les cartes de M. Poulain de Bossay ne laissent aucune lacune dans l'histoire, et représentent tous les pays aux époques les plus importantes.

Mais pour mettre le lecteur plus à même de juger de l'utilité de ces cartes, nous allons tracer l'analyse successive de chacune d'elles: on verra que c'est l'analyse exacte de l'histoire ancienne.

Pl. 1re. — Tableau de la dispersion des enfans de Noé.

L'auteur ne s'est point borné à placer les noms des fils et des petits-fils de Noé dans les lieux où il est présumable qu'ils vécurent; il a encore tracé la route qu'ils suivirent pour y arriver. Ce tracé n'est point arbitraire, l'auteur a été guidé par les indications qu'il a trouvées écrites.

Sur cette carte, le Delta n'existe pas encore, l'embouchure du Nil est représentée telle que les auteurs anciens croyaient qu'elle avait été dans les tems les plus reculés, et telle que les explorations des modernes font présumer qu'elle fût. La carte du paradis terrestre et la carte du pays où vécurent

les premiers partriarches complètent la géographie historique depuis la création jusqu'à la vocation d'Abraham.

Cette carte avait déjà été faite plusieurs fois, et en dernier lieu par M. Brué. L'auteur a consulté toutes les cartes qui ont précédé la sienne; il a lu la Bible et Josèphe, il a comparé Bochart et dom Calmet, dont les recherches ont été très utiles.

Pl. 2e. — Carte de l'Égypte ancienne et du pays de Chanaan.

Cette carte est destinée à faciliter : 1° l'étude de l'histoire sainte depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la mort de Moïse; 2° l'étude de l'histoire d'Egypte jusqu'à la domination romaine.

On y trouve marqués les voyages d'Abraham, de Jacob et de Joseph; la route et les stations des Israélites dans le désert, tous les lieux célèbres par quelqu'événement du tems des patriarches, les noms des peuples issus des fils de Chanaan placés dans les pays qu'ils ont successivement habités, les grandes divisions de l'Egypte à diverses époques, les 36 nomes sous Sésostris et les autres divisions successives de l'Egypte jusqu'au tems des Romains, une légende sur l'histoire de la géographie et de l'ethnographie du pays de Chanaan, de la Syrie, de la Phénicie et de l'Egypte; enfin la disposition du camp des Israélites dans le désert. Le golfe Elanitique est gravé d'après l'exploration récente du voyageur Rupel.

Pl. 3e — Carte de la Palestine.

Cette carte contient la division en 12 tribus, en 2 royaumes, et en provinces après la captivité; chacune de ces divisions est rendue claire par des couleurs différentes et diversement appliquées et par différentes lignes ponctuées. On y trouve les noms des peuples chananéens que les Israélites eurent à combattre, et ces noms occupent la place où ces peuples étaient fixés. Les noms *Ammonites*, *Moabites*, *Madianites*, etc... sont accompagnés d'une légende qui donne rapidement l'histoire de ces peuples. Les villes de refuge, lévitiques et royales, sont indiquées par des signes conventionnels. Les lieux où l'arche d'alliance fut successivement déposée, les lieux parcourus par David pendant son exil, sont indiqués par diverses lignes; enfin l'on a marqué par d'autres signes conventionnels toutes les batailles qui se sont livrées

en Palestine avec les noms des peuples combattans et la date ; tous les siéges, la fondation des villes, tous les lieux remarquables par un événement quelconque. Cette carte est en outre accompagnée d'un précis rapide des révolutions de la Palestine et d'un plan de Jérusalem avant Jésus-Christ.

Pl. 4e — Carte de l'Asie ancienne.

Sur cette carte sont marquées les limites de l'empire de Sémiramis, — de l'empire babylonien sous Nabuchodonosor II, — de la Médie sous Cyaxare Ier, — de la Lydie sous Gygès, — de la Lydie sous Crésus, — du royaume de Babylone sous Labynit, — de l'empire de Cyrus, — du royaume de Salomon, et les divisions de l'empire des Perses en 20 satrapies.

Des teintes plates et des filets différens rendent sensibles et claires toutes ces divisions. On a tracé l'expédition de Sésostris, l'invasion des Scythes, l'expédition de Cambyse, celle de Darius contre les Scythes.

Comme sur toutes les autres cartes, des signes conventionnels indiquent les batailles, les villes prises, assiégées, fortifiées, etc. Un plan de Tyr et une légende sur cette ville accompagnent cette carte. Le plan, destiné à faciliter l'histoire du siège de Tyr par Nabuchodonosor, rectifie une erreur grave échappée à la plupart des historiens qui se sont copiés les uns les autres.

Pl. 5e — Carte de la Grèce.

Cette planche est composée de deux cartes de la Grèce, une grande et une petite; ce qu'elles contiennent toutes deux est entièrement neuf, car jusqu'à présent on avait complètement négligé l'histoire et surtout la Géographie des tems héroïques de la Grèce.

La petite carte représente la Grèce vers l'an 1600 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque où Deucalion s'établit en Hœmonie (Thessalie). La grande carte représente la Grèce vers 1370, à l'arrivée de Pélops. Les limites et les couleurs indiquent l'étendue du pays occupé par les Pélasges et par les cinq branches de la famille hellénique à cette époque. On a marqué les noms

des peuples et des provinces, l'origine de ces noms, les voyages et migrations d'Enotrus, de Cécrops, de Cadmus, de Danaus, de Pélops, des Doriens, des Dryopes etc....., l'époque de la fondation des villes avec les noms des fondateurs et la famille à laquelle ils appartenaient.

Sur les deux cartes, les marais, les embouchures des grands fleuves, sont gravés tels qu'ils étaient alors, d'après les témoignages historiques. Un signe particulier indique les villes construites en style cyclopéen.

C'est la première fois que dans un ouvrage destiné particulièrement aux colléges, il est question des différens genres de constructions antiques. Ce n'est point sous le rapport de l'art architectural que la connaissance de ces diverses constructions peut être utile aux élèves, mais sous le rapport de la certitude des faits historiques. MM. Dodwell, Gelle, Leake, Pouqueville, et tout récemment MM. Abel Blouet et Puillon-Boblaye, ont parcouru la Grèce, et leurs recherches ont eu pour résultat de prouver la véracité de Pausanias et des historiens de l'antiquité, puisqu'ils ont retrouvé des ruines cyclopéennes partout où les auteurs anciens disent avoir existé des villes pélasgiques. Au bas de cette carte on a placé un spécimen des cinq divers styles de construction pélasgique et hellénique, et une explication sommaire des mesures itinéraires des Grecs.

Pl. 6e — Carte de la Grèce.

Cette carte est destinée à faciliter l'étude de l'histoire de la Grèce depuis la guerre de Troie jusqu'à la guerre médique. Les couleurs et les limites indiquent l'état de la Grèce, des îles de la mer Egée et d'une partie de l'Asie-Mineure au commencement de la guerre de Troie, et par quelles races ces pays étaient habités. On y trouve tracées les colonies pélasgiques et helléniques, sorties de la Grèce depuis les tems les plus reculés jusqu'à la guerre de Troie. On y a placé un plan de Troie et du camp des Grecs devant cette ville, suivant l'opinion de M. de Choiseul-Gouffier. Le nombre des vaisseaux, le nom des peuples qui les avaient fournis, sont marqués très exactement d'après Homère, et le nom des peuples est souligné avec la cou-

leur qui indique la race à laquelle ils appartenaient L'auteur a conservé les noms successifs portés par les îles, les villes, les pays ; il a dit qui les a peuplés, augmentés, pris, etc....

Pl. 7e — Tableau des colonies grecques.

Cette carte, fruit de très grandes recherches, présente un tableau aussi complet que possible des colonies grecques, depuis Marseille jusqu'à la Colchide, et depuis la Chersonèse Taurique jusqu'à la Cyrénaïque.

On y trouve tracées :

1° Les colonies des Égyptiens, des Phéniciens, etc., qui vinrent peupler la Grèce et qui n'ont pas pu être tracées en entier sur les cartes précédentes, parce que leur cadre étroit ne le permettait pas ;

2° Les colonies des Pélasges dans le nord et dans le sud de l'Italie, des Pélasges et des Hellènes en Illyrie, en Gaule ,en Espagne, en Corse, en Sardaigne, en Sicile, en Afrique, en Syrie et en Cilicie ;

3° L'expédition des Argonautes et les colonies qu ils ont laissées sur les bords du Pont-Euxin ;

4° Toutes les colonies grecques, depuis la prise de Troie jusqu'à la guerre médique. Les couleurs et les limites en Grèce indiquent l'état de ce pays après la rentrée des Héraclides. L'Italie présente ce pays tel qu'il était à l'arrivée d'Enée.

Sur cette carte on a placé une rose des vents connus des Athéniens au tems de la guerre médique. Les noms des hommes illustres y sont écrits près des villes qui leur ont donné naissance.

Pl. 8e — Carte de la Grèce.

Les couleurs indiquent quels étaient les alliés de Sparte et ceux d'Athènes, au commencement de la guerre du Péloponèse, l'étendue du royaume de Macédoine à la même époque, puis à l'avènement et enfin à la mort de Philippe, père d'Alexandre.

On a tracé la marche de Xerxès, la route suivie par sa flotte, la route suivie par Thémistocle pendant son exil depuis Athènes

jusqu'à Magnésie, l'expédition d'Agésilas en Asie. Un petit lutteur désigne les lieux où se célébraient des jeux publics en Grèce ; un lituus indique les lieux et les villes où se rendaient des oracles, et après le lituus se trouve écrit le nom du dieu au nom duquel l'oracle était rendu.

On a placé sur cette carte 7 plans des plus célèbres batailles ; les noms des personnages illustres sont également écrits près des villes qui leur ont donné naissance. Sur toutes les cartes de la Grèce, la même couleur désigne toujours la même race, de sorte que d'un coup d'œil on peut suivre les colonies de cette race, les accroissemens de sa puissance ou les pertes qu'elle a éprouvées.

Pl. 9e — Carte de l'Asie occidentale.

Cette carte est destinée à faciliter l'étude de l'histoire des Perses dans leurs rapports avec les Grecs depuis la guerre médique jusqu'au règne de Darius Codoman. On y a mis tout ce qui n'a pas pu être contenu dans les cartes 6e et 8e, comme les exploits de Cimon près de l'île de Cypre et l'expédition des Athéniens en Égypte. On a tracé l'expédition du jeune Cyrus et la retraite des dix-mille ; déjà plusieurs fois ce dernier travail avait été fait : cette nouvelle carte a été exécutée en suivant scrupuleusement Xénophon et en profitant des connaissances nouvellement acquises sur les pays parcourus par les dix-mille ; l'auteur a placé sur cette carte un petit plan de la bataille de Cunaxa. En Ionie, il a marqué plusieurs siéges de villes qui n'avaient pas pu trouver leur place sur la carte 4e. Les couleurs indiquent les pays occupés par les Grecs, l'étendue du gouvernement de Cyrus, les pays qui n'obéissaient pas au roi de Perse, et enfin les diverses provinces qui composaient la partie occidentale de son empire.

Pl. 10e — Carte de l'empire d'Alexandre.

Cette carte a déjà été faite bien des fois. M. Poulain de Bossay a consulté toutes les cartes qui ont précédé la sienne, mais il n'en a copié aucune servilement. Il a placé les peuples et les

villes, il a tracé la marche d'Alexandre d'après les auteurs anciens et principalement d'après Arrien. Il a en outre tracé la marche de plusieurs des généraux d'Alexandre, la route suivie par sa flotte sous les ordres de Néarque, la route suivie par Darius pendant sa fuite. On voit au bas de la carte, le plan d'Alexandrie, le plan des combats du Granique d'Issus et d'Arbelles. Sur cette planche, ainsi que sur la 1re, la 4e et la 12e, le golfe Persique a été dessiné d'après des relevés faits par des officiers anglais et tout récemment publiés.

Pl. 11e — Cette planche contient deux cartes. — 1° Carte de la Grèce.

Les couleurs et les pointillés différens indiquent l'état de la Grèce à trois époques : en 251, c'est-à-dire avant Aratus ; en 229, c'est-à-dire au moment où la ligue achéenne avait pris son plus grand accroissement ; et en 205, c'est-à-dire après le traité qui mit fin à la première guerre de Philippe contre les Romains. Ce travail est neuf ; on ne s'était jamais occupé des divisions de la Grèce après Alexandre.

2° Carte de la Sicile.

Cette carte est destinée à faciliter l'étude de l'histoire de la Sicile et des colonies grecques en Italie, depuis la guerre médique jusqu'à la 1re guerre punique. Les couleurs indiquent l'état de ces pays et particulièrement l'étendue de la république romaine à la mort de Denys l'Ancien. On y a joint un plan de Syracuse assiégée par les Athéniens pour suivre les opérations du siége. On a marqué les bas-fonds observés par le capitaine Smith, et qui font voir que la Sicile a pu être autrefois réunie à l'Afrique.

Pl. 12e — Comme la précédente, cette planche contient deux petites cartes. — 1° Carte de l'Asie... mort de Nicator.

Les couleurs et les lignes ponctuées diversement donnent l'état de l'Asie à trois époques différentes : Lors du partage des provinces entre les généraux d'Alexandre en 323; lors du

3e partage en 311 d'après le traité qui suivit la 3e ligue de Lysimaque, des deux Cassandre et de Ptolémée contre Antigone et son fils ; lors du partage qui suivit la bataille d'Ipsus en 301. Cette carte s'étend de la Sardaigne au Gange, du Danube aux sources du Nil. Toutes les colonies fondées par Ptolémée Philadelphe ont été marquées avec soin.

2° Carte de l'Asie... en provinces romaines.

Cette carte s'étend des sources du Danube aux sources de l'Indus, de la Baltique au golfe Persique. Les limites et les couleurs indiquent l'état de la Macédoine, de l'Égypte, de la Syrie, du Pont, du royaume de Pergame, de l'empire des Parthes, de la république de Rhodes, et de la république romaine à trois époques : en 281, c'est-à-dire à la mort de Séleucus Nicator ; en 189, c'est-à-dire après la défaite d'Antiochus-le-Grand à Magnésie ; en 121, c'est-à-dire à l'avénement de Mithridate-le-Grand au trône du Pont.

C'est encore pour la 1re fois que l'on a marqué sur des cartes toutes les révolutions importantes de l'Asie après Alexandre.

Nous devons ajouter en finissant que quoique ces cartes aient été faites spécialement pour servir au *Précis de l'histoire ancienne* de MM. Poirson et Cayx, cependant elles peuvent servir à la lecture de toutes les histoires anciennes.

Y.

Lithographie

PORTRAIT DU ROI ROBOAM,

TROUVÉ PAR M. CHAMPOLLION, SUR LES MURS DU PALAIS DE KARNAC.

Détail de cette découverte. — Son importance, — Elle résout une difficulté qui embarrassait les commentateurs de la Bible.

Grâce à la bienveillante obligeance de M. Champollion-Figeac, nous pouvons donner aujourd'hui à nos abonnés un des monumens les plus antiques, et en même tems les plus inattendus, de la véracité des faits racontés dans nos divines Ecritures. Nous avons souvent dit que la vieille Egypte recélait probablement dans son sein quelque antique légende, quelque curieuse histoire destinée à étonner le monde, et à convaincre d'ignorance ou de témérité tous les détracteurs des principaux récits de la Bible.

En effet, voilà que dans le premier voyage qui se fait dans cette cité de l'ancien monde, à la lueur de la science nouvelle de la langue des hiéroglyphes, voilà, dis-je, que l'on y découvre, non-seulement des édifices, des sculptures, des peintures existant encore et datant du tems de Moïse, mais aussi la preuve d'un point important de l'Histoire sainte gravée sur la pierre des murs d'un palais, et le portrait d'un des rois de Juda, portrait véritable et authentique, ayant son nom écrit en caractères indestructibles. Ce roi, nous l'avons déjà nommé ; c'est Roboam, fils de Salomon. Nous le donnons ici avec l'inscription hiéroglyphique contenant son nom ; on remarquera qu'il porte au bras le lien qui l'attachait aux autres rois vaincus comme lui par le Pharaon égyptien.

Pour faire mieux comprendre l'importance de cette découverte, nous allons citer ici tout ce que l'histoire sacrée nous dit des deux principaux personnages, Roboam, fils de Salomon, et Sésac, roi de l'Egypte.

Nous ferons ensuite, d'après M. Champollion, l'histoire de cette découverte et de l'état où se trouve l'édifice sur lequel elle a été faite.

Le royaume de Roboam ayant été fortifié, et affermi, il abandonna la loi du Seigneur, et tout Israël suivit son exemple.

» Mais la cinquième année du règne de Roboam [1], Sésac, roi d'Egypte, marcha contre Jérusalem, parce que les Israélites avaient péché contre le Seigneur. Il avait avec lui douze cents chariots de guerre et soixante mille hommes de cavalerie : et l'on ne pouvait compter le nombre de soldats d'infanterie qu'il avait emmenés avec lui; il y avait des Libyens, des Troglodytes et des Ethiopiens [2], et il se rendit maître des plus fortes places du royaume de Juda, et s'avança jusque devant Jérusalem.

» Alors le prophète Séméias vint trouver le roi et les princes de Juda qui s'étaient retirés à Jérusalem pour ne pas tomber entre les mains de Sésac, et il leur dit :

[1] Cette année, d'après la chronologie de dom Calmet, serait l'an 3,033 du monde, 971 avant J.-C. D'après les tableaux chronologiques sur les époques principales de l'histoire, insérés par M. Champollion-Figeac dans son *Résumé complet de chronologie*, il faut la placer à l'an 3,042 du monde, 962 avant J.-C. Voici, d'après cet auteur, le *synchronisme* de ce siècle, le Xe avant J.-C.

« 971, Sésonchis, ou Sésac, 1er roi de la XXIIe dynastie. — 966, mort de Salomon, après un règne de 40 ans. — Le royaume d'Israël se sépare de celui de Juda. — 962. Dans la 5e année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Egypte, secondant Jéroboam, attaque avec une armée le royaume de Juda, prend Jerusalem et pille le temple. Des monumens égyptiens représentent les détails de cette entreprise, et rappellent ce fait historique. — 947. On place vers cette époque la fondation de Samos et de Smyrne. — 930. Hésiode florissait et avait composé ses poèmes. — 907. Epoque d'Homère d'après la chronique de Paros. »

[2] Le texte nomme ces peuples, les *Loubims*, les *Suchims* et les *Couschims*.

» Voici ce que dit le Seigneur : Vous m'avez abandonné et je » vous ai aussi abandonnés au pouvoir de Sésac. »

» Alors les princes d'Israël et le roi furent consternés, et dirent: *le Seigneur est juste.*

» Et lorsque le Seigneur les vit humiliés, il fit entendre sa parole à Séméïas, et lui dit : « Puisqu'ils se sont humiliés, je ne les » exterminerai point, je leur donnerai quelque secours, et je ne » ferai point tomber ma fureur sur Jérusalem par les armes de » Sésac. Mais ils lui seront assujettis, afin qu'ils apprennent par » là quelle différence il y a entre m'être assujetti et être assujetti » aux rois de la terre. »

» Sésac, roi d'Egypte, se retira donc de Jérusalem après avoir enlevé les trésors de la maison du Seigneur et ceux du palais du roi, et il emporta tout avec lui, et même les boucliers d'or que Salomon avait fait faire..... Et parce qu'ils s'étaient humiliés, Dieu détourna sa colère de dessus eux, et ils ne furent pas entièrement exterminés ; parce qu'il trouva encore quelques bonnes œuvres dans Juda [1]. »

Le roi *Sésac* est le premier roi égyptien dont la Bible nous ait donné le nom propre ; jusqu'ici elle les avait toujours cités sous le nom générique de *Pharaon*, qui paraît signifier seulement *Roi.*

Mais les interprètes et les commentateurs de la Bible étaient loin de s'accorder sur le point de savoir quel était ce Sésac. Les uns voulaient que ce fût *Sésostris*, fondés sur ce qu'Hérodote dit que *Sésostris assujettit la Syrie et la Palestine, dont les peuples se rendirent à lui sans combattre* [2]; d'autres pensaient que ce prince était le même que le *Séthosis* de Manéthon [3]. Toutes ces contradictions viennent de cesser et tous ces doutes sont enfin levés; M. Champollion a clairement nommé et classé le *Sésac* dont nous parle la Bible.

Voici la description qu'il donne des monumens bâtis par ce

[1] *II Paralipomènes*, ch. XII. — Voir aussi, pour le même fait, *III des Rois*, ch. XV, v. 25. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. VIII. ch. 4.

[2] *Hérodote*, liv. II, ch. 102 et suiv.

[3] Voir le *Commentaire* de dom Calmet. et la plupart des interprètes.

roi, qui existent encore aujourd'hui, et sur lesquels il a découvert le portrait que nous reproduisons ici.

« Le quatrième jour de mon arrivée à Thèbes, le 23 novembre 1828, je quittai la rive gauche du Nil pour visiter la partie orientale de Thèbes. Je vis d'abord *Louqsor*, palais immense, précédé de deux obélisques de près de 80 pieds, d'un seul bloc de granit rose, d'un travail exquis, accompagnés de quatre colosses de même matière, et de trente pieds de hauteur environ, car ils sont enfouis jusqu'à la poitrine. C'est encore là du Rhamsès-le-Grand. Les autres parties du palais sont des rois Mandouei, Horus et Aménophis-Memnon; plus, des réparations et additions de Sabacon l'éthiopien et de quelques Ptolémées, avec un sanctuaire tout en granit, d'*Alexandre*, fils du conquérant. J'allai enfin au palais ou plutôt à la ville de monumens, à *Karnac*. Là m'apparut toute la magnificence pharaonique, tout ce que les hommes ont imaginé et exécuté de plus grand. Tout ce que j'avais vu à Thèbes, tout ce que j'avais admiré avec enthousiasme sur la rive gauche, me parut misérable en comparaison des conceptions gigantesques dont j'étais entouré. Je me garderai bien de vouloir rien décrire; car, ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien si j'en traçais une faible esquisse, même fort décolorée, on me prendrait pour un enthousiaste, peut-être même pour un fou. Il suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi grandiose que le firent les vieux Égyptiens; ils concevaient en hommes de 100 pieds de haut, et l'imagination qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante aux pieds des 140 colonnes de la salle hypostyle de Karnac.

« Dans ce palais merveilleux, j'ai contemplé les *portraits* de la plupart des vieux Pharaons connus par leurs grandes actions, et ce sont des *portraits* véritables; représentés cent fois dans les bas-reliefs des murs intérieurs et extérieurs, chacun conserve une physionomie propre et qui n'a aucun rapport avec celle de ses prédécesseurs ou successeurs; là, dans des tableaux colos-

sals, d'une sculpture véritablement grande et toute héroïque, plus parfaite qu'on ne peut le croire en Europe, on voit *Mandouei* combattant les peuples ennemis de l'Égypte, et rentrant en triomphateur dans sa patrie; plus loin, les campagnes de Rhamsès-Sésostris; ailleurs, *Sésonchis* traînant aux pieds de la Trinité thébaine (Ammon, Mouth et Khons), les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, et en toutes lettres :

I-OU-DA-HA-ME-LA-K.

Le roi des Juifs ou de Juda [1].

» C'est là un commentaire à joindre au chapitre XIV du 1er livre des Rois, qui raconte en effet l'arrivée de *Sésonchis* à Jérusalem et ses succès : ainsi l'identité que nous avons établie entre le *Schéschonk* égyptien, le *Sésonchis* de Manéthon et le *Sésac* ou *Schéschôk* de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante. J'ai trouvé autour des palais de Karnac une foule d'édifices de toutes les époques, et lorsque, au retour de la seconde cataracte, vers laquelle je fais voile demain, je viendrai m'établir pour 5 ou 6 mois à Thèbes, je m'attends à une récolte immense de faits historiques, puisque, en courant Thèbes comme je l'ai fait pendant 4 jours, sans voir même un seul des milliers d'hypogées qui criblent la montagne Libyque, j'ai déjà recueilli des documens fort importans.

» Je joins ici la traduction de la partie chronologique d'une stèle que j'ai vue à Alexandrie : elle est très-importante pour la chronologie des derniers Saïtes de la XXVIe dynastie. J'ai de plus des copies d'inscriptions hiéroglyphiques gravées sur des rochers, sur la route de *Cosseïr*, qui donnent la durée expresse du règne des rois de la dynastie persane.

» J'omets une foule d'autres résultats curieux; je devrais passer tout mon tems à écrire, s'il fallait détailler toutes mes observations nouvelles. J'écris ce que je puis dans les momens où les ruines égyptiennes me permettent de respirer au milieu de tous

[1] On remarquera que la figure d'oiseau rendue par *u ou*, et deux autres *Signes* ne se trouvent pas dans l'alphabet que nous avons donné tom. II, pag. 430. Ces signes n'avaient pas été insérés dans le premier alphabet par M. Champollion; on fera bien de les y ajouter au crayon.

Royaume de Juda, personnifié dans le portrait de

ROBOAM, FILS DE SALOMON.

Trouvé par M. Champollion parmi les peuples vaincus par Sésac et représentés sur les murs du palais de Karnac.

ces travaux, et de ces jouissances réellement trop vives si elles devaient se renouveler souvent ailleurs comme à Thèbes[1]. »

Nous terminons ici cette citation ; cependant l'ouvrage renferme encore bien d'autres découvertes qui doivent servir de réponse à un grand nombre d'objections, et prouver sans réplique que les objections si nombreuses que l'on a élevées contre la *construction de l'arche dans le désert*, la *perfection du travail*, le *nombre d'ouvriers nécessaire*, etc., étaient sans fondement. Il y a aussi une question tout entière, et que l'ancienne érudition et la vieille science ont à peine abordée, c'est celle des divinités égyptiennes et du culte qui leur était rendu. Nous osons dire qu'elle n'a pas même été bien posée par les anciens critiques. Quoique nous ayions lieu de croire que tous les élémens propres à jeter du jour sur cette question ne sont encore ni assez précis, ni assez complets, cependant il faut convenir que M. Champollion a recueilli un grand nombre de faits et de légendes sûres, et devant servir de guides fidèles à ceux qui voudront s'en occuper. Nous recommandons, en conséquence, le volume de M. Champollion à ceux qui étudient ces matières. Nous y reviendrons, nous, encore, surtout lorsque le grand ouvrage du *Voyage en Egypte*, avec ses dessins originaux, aura paru. Il y aura là une riche et abondante moisson pour les défenseurs de la cause catholique.

A.

[1] *Lettres écrites d'Egypte et de Nubie*, *etc.* 7e Lettre, pag. 97. — Voir à la fin du journal la liste complette des *OEuvres* de M. Champollion.

Littérature contemporaine.

DE LA POÉSIE CONTEMPORAINE

DANS SES RAPPORTS AVEC LE CATHOLICISME.

Au moment où nous reprenons la *Revue* que nous avions promis de faire de nos auteurs contemporains, il ne sera pas inutile de rappeler à nos lecteurs les principes qui nous serviront de guides dans nos jugemens sur la *littérature contemporaine*, et le point de vue sous lequel nous considérons cette portion de la littérature connue aujourd'hui sous le nom de *romantisme*.

Ces principes, nous les avons exposés dans notre article sur le *romantisme dans ses rapports avec le catholicisme*[1]. Nous y avons clairement établi que le *romantisme*, tel que les chefs en avaient exposé l'esprit et les règles, reposait sur cette idée fondamentale :

« Substituer aux couleurs usées et fausses de la mythologie » païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chré- » tienne[2]. »

Nous avons approuvé cette idée et déploré cette invasion ridicule que toutes les divinités de l'olympe grec avaient faite dans le paradis des poésies chrétiennes ; nous avons vu comment le chef de cette école, Victor Hugo, avait exploité plus ou moins heureusement cette idée; puis nous conclûmes en

[1] Voir cet article dans notre Numéro 11, tom. II, p. 350.

[2] Victor Hugo, *Odes* et *Ballades*, préface de 1824.

résumant par les paroles suivantes toutes nos idées sur la littérature actuelle.

« La nouvelle littérature, celle qu'on appelle *romantique*, n'a »rien d'hostile pour le catholicisme ; que les catholiques ne la »rebutent pas. Sans se mêler dans aucune de ces disputes »sur la *forme*, qu'ils s'attachent au *fond*, et qu'ils attendent ; la »littérature sera aussi à eux ; car, comme nous l'avons dit : »Nous sommes seuls les hommes du siècle [1]. »

Nous promettions en outre de faire connaître comment la plupart des écrivains contemporains ont exploité les idées chrétiennes ; c'est ce que nous commençons à exécuter aujourd'hui, et nous espérons que cette espèce de revue prouvera que les *Lettres*, aussi bien que *les Sciences*, reviennent à la foi catholique.

Et ici il est une remarque importanteq u'il ne faut pas oublier, c'est que nous ne donnons pas tous les ouvrages dont nous aurons à parler comme ne contenant que des écrits et des pensées d'une catholicité parfaite. Non, mais nous voulons prouver que ce qu'ils renferment de plus parfait est éclos, pour ainsi dire, sous les ailes de la religion et aux rayons de la foi.

Et cependant la plupart de ces jeunes hommes ne sont point catholiques comme nous ; ils ne sont pas chrétiens pour obéir à cette grande voix de Dieu, que le témoignage de tous les hommes et de tous les siècles nous fait connaître, que l'église nous donne pure de tout alliage ; oh, non ! ils ne connaissent pas encore ces grandes preuves ; demandez-le leur, ils vous répondront que le catholicisme est la religion du cœur, de l'imagination, peut-être de la raison ; que s'ils le chantent ils obéissent à des souvenirs d'enfance, doux et regrettables, passés auprès du sanctuaire de Dieu ; à un besoin du cœur que rien autre chose ne satisfait et ne contente, au ravissement d'une imagination dégoûtée des misères du monde et de la sécheresse du doute. Car tels sont les témoignages de ces âmes *naturellement chrétiennes*, comme le disait Tertullien de quelques néophytes de son tems.

Nous avons pensé que la connaissance de ce mouvement général, qui se fait dans le plus intime du cœur et de l'imagination de l'homme de notre tems, serait agréable à nos lecteurs,

[1] Même article, *id.* p. 374.

et ne serait pas inutile à la grande cause que nous défendons[1]. Quoique le nom que nous citons aujourd'hui soit plus obscur que celui de M. Hugo, nous espérons qu'après avoir lu l'article suivant, nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait connaître.

Charles Brugnot.

Oui, la mort peut venir : dormir, rêver, n'importe ?
Un vent m'a jeté là, qu'un autre vent m'emporte...
Oubli sur cette terre, et de l'autre côté,
Mon ami, c'est ma vie et mon éternité !
Oubli ! car j'ai passé sans laisser une trace !
Oubli ! car pour ma fosse il faut si peu de place !
Comme l'oiseau qui cherche une graine au désert,
Et, pour tromper sa faim, chante sur l'arbre vert,
Moi, j'ai souffert aussi : mais nul n'a lu mes plaintes,
Et mes chants au désert ce sont des voix éteintes!
Pauvre, obscur, sans destin, dans la foule perdu,
Avec le flot vulgaire *atome* répandu,
Ainsi que tout mortel qui parmi nous chemine,
J'ai cueilli, j'ai porté ma couronne d'épine ;
Voilà tout ! — Et celui qui mesure le tems
A dit un jour : — « assez ! » — assez vécu ! — trente ans !

[1] Une autre raison principale qui nous guide dans notre travail, c'est de contribuer autant qu'il est en nous à faire perdre l'usage répandu encore dans certaines maisons d'éducation, d'introduire dans la poésie le nom et l'intervention des *divinités païennes*. Nous citerons à cette occasion un mot d'un discours prononcé le jour de l'Assomption dans une des églises de Paris. L'orateur ayant à parler des hommages que la poésie avait offerts en tous tems à la *Vierge Marie*, se servit de cette expression: « Les *divinités du Parnasse* n'ont pas été les dernières à rendre hommage, etc. » On dira sans doute que c'est là une *expression poétique*, échappée à la langue de l'orateur, oui ; mais nous voudrions faire savoir que ces expressions ne sont plus même regardées comme poétiques par l'*école nouvelle :* elle reconnaît qu'il y a cent fois plus de poésie dans cette invocation du prophète, qui demande aux Séraphins de lui purifier les lèvres avec des charbons qui brûlent devant la face de Dieu que dans *toutes les invocations à tous les dieux et à toutes les déesses.*

Seigneur, pourtant j'avais une jeune famille,
Doux anges dont l'essaim frais et riant fourmille
Aux genoux de leur mère, et ne s'informe pas
Si quelque guide un jour doit manquer à leurs pas.
J'avais une compagne (oh! moitie de mon âme!)
Ange assis au foyer sous le nom de ma femme!
Elle croyait aussi qu'être unis c'était voir,
Ensemble le matin, ensemble encor le soir.
Seigneur, c'est dans leur sein que votre bras me frappe.
Si j'ai soif je ne veux pour moi ni d'une grappe,
Ni d'une goutte d'eau pour me désaltérer....
Mais, ô famille en deuil, condamnée à pleurer!
. . . . . .

Ces vers inachevés sont les derniers vers de Charles Brugnot. A travers quelques expressions arrachées à la nature, n'y voit-on pas la plainte résignée, chrétienne, d'une de ces âmes de poètes qui traversent la vie priant et chantant, et redisant *tout bas que la poésie même obscure, sans ambition et sans renommée, est encore un des plus nobles plaisirs de l'homme*? Qui ne se sentirait ému, en entendant cette âme, toute prête qu'elle était, comme les anges de la Bible, à s'asseoir, oublieuse de sa patrie, parmi les fils d'Adam, se retourner vers Dieu qui l'appelle, et s'envoler vers lui, en disant à un ami ,

Adieu, long-tems!... Si quelques jours
Nous nous aimâmes sur la terre ,
Chrétien, ami, combats, espère.....
Dans les cieux on aime toujours.

L'ami auquel est adressé cet adieu est connu de nos lecteurs : c'est M. Th. Foisset, qui a recueilli les paroles de son ami et les a publiées. Ces fleurs ramassées sur une tombe, ces adieux d'un mourant, respirent une mélodie qui fait penser au ciel. Nous venons de passer quelques heures à les lire, à les méditer, comme une confidence , comme une prière , comme une lettre d'en haut, avec le recueillement d'un ami, avec la joie d'un frère, et la douce piété d'un chrétien. Et telle est en effet

l'impression que doivent produire les chants du vrai poète.

Il est un ange, ami du globe où nous pleurons :
C'est lui qui verse la rosée,
Qui jette tant de fleurs sur la terre embrasée,
Qui rend si parfumé l'air que nous respirons.
Il donne à la brise sonore
Une voix plus douce qu'un chant,
Prête sa fraîcheur à l'aurore,
Et de ses charmes pare encore
Les rayons pâles du couchant.
Que l'homme maudisse ou blasphême
L'œuvre imparfait du Créateur,
Lui, sans répondre à l'anathème,
Souriant aux mortels qu'il aime,
Reste à jamais leur bienfaiteur.
Le poète est ce doux génie;
Il a son souris gracieux,
Et pour nous sa lyre bénie
Est une source d'harmonie,
Qui descend à flots purs des cieux.

Charles Brugnot a vécu et est mort en province ; c'est une de ces timides violettes de poésie qui germent et fleurissent aux francs rayons d'un pur soleil, loin de la capitale, cette serre chaude de la littérature. En vain Paris réclame tout monopole; nous espérons toucher à l'époque où les arts et les sciences se répandront par toute la France, et y trouveront un sol neuf et fécond en talens. C'est aux hommes généreux de toutes les opinions de hâter cette époque, en développant ou en faisant connaître les germes de ceux qui y existent ; qu'ils imitent l'exemple de M. Foisset, et qu'ils aient des soins pour chaque berceau, des plumes pour chaque tombe de savant et de poète. Voici comment M. Foisset remplit sa tâche dans une excellente notice sur la vie et les travaux de son jeune ami.

« J'ai à raconter une vie de province, de peu de mouvement et de bruit, si ce n'est vers la fin ; de peu d'éclat, sans nulle pensée d'ambition, sans nul goût d'aventures ni de voyages; une simple vie de jeune homme et de poète, mais de jeune homme souffrant et de poète sans nom. J'ai à raconter surtout une vie

d'ami. Ce récit, je l'adresse à ceux qui l'ont connu et qui l'ont aimé; car aux autres qu'aurai-je à dire ? »

Voilà le début de cette touchante biographie; en voici la fin:

« Que dirai-je de ses derniers momens ? il y avait trop de poésie en lui pour que la foi catholique ne fût pas sa foi. Il devait tout d'ailleurs au christianisme! tout! l'inspiration de ses plus beaux vers et la consolation de ses chagrins les plus amers. Les passions politiques l'en avaient éloigné pour un tems. Il y était revenu tout entier dans les derniers mois de sa vie; ce retour avait été public; des réparations généreuses l'avaient appris à tous ceux qu'il avait pu méconnaître et blesser dans les combats à outrance de la presse périodique. Cet excellent ami était redevenu ce qu'il était avant ses malheurs, une âme douce et aimante, pleine de sérénité et de paix; face à face avec la mort, ils est resté calme, et il a passé à une vie meilleure dans toute la plénitude de sa raison et de son courage.

» Et maintenant, voici ce qui nous reste de lui: quelques chants inachevés, des vers d'artiste, écrits pour se faire plaisir, pour se soulager d'une émotion trop poignante ou perpétuer l'impression d'une promenade rêveuse, d'une lecture de poète, ou d'une visite faite à un monument avec un ami. Ces vers sont bien à nous, car tous sont éclos sous le ciel de notre province, sous l'inspition de sentimens tout-à-fait individuels ou d'une nature toute locale, au pied de la colonne de Cussy ou de la flèche de Saint-Bénigne, loin des succès arrangés de Paris, la ville des prostitutions littéraires.

» Ces vers sont d'un homme dont les *jours ont été courts et mauvais*. La plainte y abonde, comme dans la plupart des poésies de notre tems; ce siècle est venu au milieu des ruines, entre une société agonisante et une société à naître, et ses âmes d'élite sont toutes pleines de doutes et de gémissemens. Il y a eu d'ailleurs peu d'évènemens dans la vie de notre ami. Elle s'est passée avec les livres plus qu'avec les hommes, et néanmoins les fragmens que nous avons de lui, vierges pour la plupart de toute publicité, purs de tout calcul, sont d'une remarquable variété; vous y trouvez des morceaux descriptifs dont l'école de Delille eût été fière, des imitations du Dante, des

réminiscences de Byron ; des romances, non point fades et sentant le musc comme ce qui se chante sous ce nom dans le monde, mais des romances dans le sens primitif du mot ; des récits chevaleresques et des ballades populaires dignes de Bürger, des odes dans le moule de celles de Rousseau, et des odes libres, des odes d'imagination et de fantaisie, comme on les aime de nos jours ; enfin, d'assez longs fragmens de deux poèmes, l'un sur Gabrielle de Vergy, écrit en récits détachés, mais suivis, comme les scènes d'un drame ou comme les romances du Cid ; l'autre sur la poétique de la nouvelle école, divisé en quatre chants, comme la poétique de Boileau qui en est l'antithèse; en un mot, pour redire une comparaison connue, nous offrons au public une harpe éolienne, toute frémissante d'harmonie au premier souffle qu'apporte la brise pleine de poésie et de parfums.»

Nous ajouterons peu de chose à cette appréciation rapide des essais de Brugnot. La critique n'a rien à retrancher aux éloges de l'ami. — Ce n'est pas un poète original, d'une individualité marquée ; mais un écho fidèle, harmonieux, de nos harpes modernes. En avançant dans son recueil on sent les progrès rapides de l'initiation de ses lectures. Si sa forme se traîne parfois sur la trace des modèles, en revanche sa pensée nous paraît plus indépendante. Ceci est d'autant plus sensible que l'on s'approche davantage de la fin du volume. Dans ses morceaux religieux surtout, Brugnot nous semble tout-à-fait *lui*. Il avait sur la plupart de nos poètes romantiques un grand avantage : c'est qu'il ne faisait pas du catholicisme à cause de sa poésie ; mais de la poésie à cause de son catholicisme. Et je ne doute pas que, si la mort l'eût permis, il ne se fût bientôt dégagé des langes de l'imitation ; car toute pensée vraie et profondément sentie se crée tôt ou tard une forme à elle, belle de poésie et d'originalité; car dans le style ainsi que dans la société, le catholicisme est la source de toute force comme de toute beauté, de toute liberté comme de tout ordre.

Nous regrettons de ne pouvoir prouver ce que nous avançons par de nombreux morceaux empruntés au poète dijonnais. L'espace nous force d'être avares de citations.

Brugnot, comme tous les enfans de ce siècle, a eu de ces momens de découragement où l'âme est près de désespérer et de maudire. Heureux du moins ceux pour qui le doute n'est qu'une épreuve, et qui trouvent la force de dire avec Brugnot :

Seigneur, j'étais à plaindre, et je te blasphémais !
J'osais te demander de montrer ta justice !
Que devais-tu pourtant, Seigneur, à mon caprice ?
Et si j'accuse ici ta tardive équité,
Ne m'attend-elle pas dans ton éternité ?
Ah ! jusqu'à toi plutôt si mon âme élancée
Eût, comme dans un port, abrité sa pensée ;
Si, lassé de dégoûts, épuisé de besoins,
Orphelin malheureux, j'eusse imploré tes soins ;
O toi, qui sais guérir d'une seule parole,
Tu m'eusses fait entendre une voix qui console,
Peut-être aurais-je vu, comme l'astre du soir,
Se lever sur mes jours un doux rayon d'espoir !
Après avoir franchi les déserts de la vie,
J'eusse trouvé peut-être une route fleurie !.....
Mais non, non ! j'ai vécu..... Seigneur, et mes souhaits
Ne te demanderont ni demain, ni jamais,
D'ajouter un soleil à mes jours de la terre.
Mes pas ont mesuré le bout de ma carrière....
Semblable au pélerin qui, partout rebuté,
N'a pu toucher le seuil de l'hospitalité,
Qu'il me tarde déjà de finir mon voyage !
Et de m'asseoir en paix sur l'éternel rivage !...
Oui, que j'échappe enfin à ma triste prison !
Montre-moi, Dieu puissant, le tranquille horizon
Où brille ton soleil, où resplendit l'aurore
De ce jour éternel que tu vis seul éclore.
Auprès de toi les yeux ne versent plus de pleurs ;
L'homme n'y traîne plus le faix de ses douleurs ;
Il ne sent plus, lassé de sa propre présence,
Le vautour de l'ennui ronger son existence,
Et ce cœur, si long-tems dans le vide agité,
Plein de paix et d'amour repose à ton côté.....

Brugnot était malade lorsqu'il écrivait ces vers. Il croyait toucher à l'éternel repos. Mais le terme de son bail avec la vie n'était pas encore près d'échoir. Il se rétablit, et, reconnaissant autant que sensible, il n'oublia pas dans sa joie celui qu'il avait invoqué dans ses peines.

Je rends grâce au Seigneur, il m'a rendu la vie....
Aucun printemps n'est sans appas.
Amis, posez des fleurs sur ma tête flétrie;
La mort ne les fanera pas.

. . . . . .

Si le Dieu tout puissant m'avait, hôte sévère,
Ravi la coupe du festin;
S'il eût tari mes jours comme l'eau passagère
Que boivent les feux du matin,
J'aurais dit : Acceptez ma jeunesse, ô mon maître!
Si je n'ai qu'elle à vous offrir,
Seigneur, c'est à vos yeux une vertu peut-être
D'être si jeune et de mourir !....

Nous finirons ces citations par une charmante petite pièce, chef-d'œuvre de simplicité, de grâce et de pieux sentimens.

LA MÈRE.

Vox in Rama audita est.... Rachel plorans filios suos.
Jérem. ch. XXXI, v. 15.

Le jour des morts, quand la nuit est venue,
Et que la cloche éclate en tristes sons,
Un ange saint, en traversant la nue,
Mêle au bruit sourd de pieuses chansons :

« Dormez, dormez, foule des cimetières',
» Ne levez pas vos fronts inanimés,
» Pour vous la terre a chanté ses prières.
» Dormez! dormez! »

L'air est glacé! le vent du nord frissonne
A travers l'herbe; au-dessus des tombeaux,
La froide pluie à petit bruit résonne,
Et la nuit noire a perdu ses flambeaux.

Mais une voix, d'une fosse récente
Sortit alors. — Qui peut n'en pas frémir? —
Elle disait, douloureuse et touchante :
« Ange du ciel, je ne peux pas dormir !

» Car j'ai laissé, me pleurant sur la terre,
» Trois orphelins, mes trois jolis enfans ;
» L'été passé, Dieu m'enleva leur père,
» Et puis leur mère est morte avant le tems !

» L'aîné des trois n'a pas cinq ans encore ;
» Il est si beau, ce doux ange ! aujourd'hui
» Quand, sur ma tombe, il priait dès l'aurore,
» Mes deux bras morts se sont levés vers lui !

» L'autre a deux ans ! O fleur tendre et chérie !
» C'est mon Abel, ce cher enfantelet ! —
» Et l'autre, hélas ! ma petite Marie,
» Quand je mourus suçait encor mon lait ! »

L'ange divin s'arrêta pour l'entendre;
Il descendit, il se mit à genoux ;
Et l'œil mouillé, s'écria, d'un cœur tendre :
« Vierge Marie, ayez pitié d'eux tous !

» Dormez, dormez, foule des cimetières,
» Ne levez pas vos fronts inanimés ;
» Pour vous la terre a chanté ses prières.
» Dormez, dormez — ! »

H.

NOUVELLES SOUSCRIPTIONS EN FAVEUR DES BÉNÉDICTINS DE SOLÊMES.

M. Guillouet, professeur de philosophie au petit séminaire de Sainte-Anne (Morbihan).	10 f.
M. Terrien, professeur, *id.*	6
M. Lepoter, curé à Brech, *id.*	10
M. Jego, vicaire, *id.*	10
M. Derian. *id.*	10
	46
Précédentes souscriptions	300
TOTAL.	346

Bibliographie.

La Religion constatée universellement à l'aide des sciences et de l'érudition modernes, par M. M*** de la Marne ; 2 vol. in-8°. Prix : 8 f.

Nous aimons à citer cet ouvrage comme un essai de la manière dont il faut se servir des sciences et des découvertes modernes, ainsi que des traditions antiques pour la défense de la religion. L'auteur a rassemblé, dans ces deux volumes, une immense quantité de faits rangés avec assez d'ordre et de méthode sur la plupart des questions, soit de dogme, soit de morale. Nous sommes fâchés pourtant qu'il ait cru devoir faire entrer dans son plan le récit des *prodiges du somnambulisme magnétique* et du *jansénisme convulsionnaire*, dont il veut prouver l'*origine infernale*, et par conséquence, *l'existence des démons*. Nous croyons qu'il eût mieux fait de s'en tenir seulement aux preuves tirées de la science comme le portait son titre. Nous en dirons autant de la longue dissertation sur *le Miracle de Migné* ; non que nous voulions ici élever aucun doute sur ce prodige, mais le livre des preuves scientifiques de la religion doit être offert surtout aux adversaires de notre croyance ; il ne faut donc pas leur offrir en faveur de notre foi des preuves qui, elles-mêmes, aient besoin d'être prouvées. Celles puisées dans les sciences n'ont pas besoin de preuve, en ce qu'elles nous sont fournies la plupart par nos adversaires eux-mêmes. Avec ces trois longs chapitres de moins, l'ouvrage n'en eût pas moins été d'une grosseur raisonnable. Malgré le défaut que nous signalons ici, c'est un ouvrage qui sera consulté avec utilité.

—Nous croyons qu'il sera agréable à nos lecteurs d'avoir ici une liste de tous les ouvrages de M. Champollion le jeune, soit de ceux qui ont paru, soit de ceux qui sont encore inédits, et que l'on s'occupe de mettre au jour.

L'Égypte sous les Pharaons, partie géographique ; Paris, Debure frères, 1814 : 2 vol. in-8°, avec une carte ; 15 fr.

Précis du système hiéroglyphique ; Paris (de l'Imprimerie royale), Treuttel et Würtz, 1828 ; 2e édition, 2 vol. in-8°, dont 1 de planches ; 27 fr.

Lettres à M. le duc de Blacas, relatives au musée égyptien de Turin : *monumens historiques* ; (avec les *notices chronologiques* des dynasties égyptiennes, par M. Champollion-Figeac) ; Paris, Firmin Didot ; 2 vol. in-8° avec 12 planches, 12 fr.

Panthéon égyptien ; collection de personnages mythologiques de l'ancienne Égypte ; 14 livraisons, chacune de 6 planches coloriées et 12 pag. de texte in-4° ; prix de chaque livraison, 10 fr.

Lettres écrites d'Égypte et de Nubie, en 1828 et 1829 : collection complète, accompagnée de *trois mémoires inédits* et de *six planches* ; 8 fr.

Sous presse : *Grammaire égyptienne*, ou principes généraux de l'Écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée, par Champollion le jeune, 1 vol. petit in-fol. de 500 pages ; 50 fr.

L'ouvrage paraîtra en quatre livraisons, de trois en trois mois, à 12 fr. 50 c. chacune.

On s'inscrit sans rien payer d'avance. Les exemplaires seront distribués à MM. les Souscripteurs, à mesure du tirage, et dans l'ordre de leur inscription. Par un procédé nouveau, les exemples, très-nombreux, sont insérés dans le texte même.

On s'occupe du plan de publication du *Voyage en Égypte*, d'après la magnifique collection de *dessins originaux* rapportés par Champollion, et les *notices descriptives autographes* qu'il avait rédigées sur les lieux.

L'ouvrage formera *quarante livraisons* grand in-fol., et on espère que le prix total, texte et planches, ne dépassera pas 400 fr.

—Nous nous proposons de tenir nos lecteurs au courant de tous les travaux de la *Société asiatique de Paris* ; nous croyons dès aujourd'hui devoir leur faire connaître la *liste des ouvrages publiés ou encouragés* par elle; ce sont les suivans :

Choix de Fables arméniennes du docteur Vartan, accompagnées d'une traduction littérale en français, par M. J. Saint-Martin ; 1 vol. in-8° 3 fr. 50.

Élémens de la Grammaire japonaise, par le père Rodriguez, traduits du portugais sur le manuscrit de la bibliothèque du roi, et soigneusement collationnés avec la grammaire publiée par le même auteur à Nagasaki en 1604, par M. Landresse ; précédés d'une *explication des syllabaires japonais*, et de deux planches contenant les *signes de ces syllabaires*, par M. Abel Rémusat ; Paris, 1825 ; 1 vol. in-8°, 7 fr. 50.

Supplément à la grammaire japonaise, par MM. G. de Humboldt et Landresse ; in-8° br. ; 2 fr.

Essai sur le pali, ou langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange, avec *six planches lithographiées*, et la *notice* des manuscrits palis de la bibliothèque du roi, par MM. E. Burnouf et Lassen, membres de la société asiatique ; 1 vol. in-8°, orné de *six planches* ; 12 fr.

Meng-Tseu ou *Mencius*, le plus célèbre philosophe chinois après Con-

fucius, traduit littéralement en latin et revu avec soin sur la version tartare-mandchoue, avec des *notes perpétuelles* tirées des meilleurs commentaires, par M. Stanislas Julien, 2 vol. in-8° (texte chinois lithographié et traduction); 24 fr.

Yadjnadattabadha ou *la mort d'Yadjnadatta*, épisode extrait du *Râmâyana*, poëme épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A.-L. Chézy, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et suivi, par forme d'appendice, d'une *traduction latine* littérale, par J.-L. Burnouf; 1 vol. in-4°, orné de *quinze planches*; 15 fr.

Vocabulaire géorgien, rédigé par M. Klaproth; 1 vol. in-8°; 15 fr.

Poëme sur la prise d'Édesse, texte arménien, revu par MM. Saint-Martin et Zohrab: 1 vol. in-8°; 5 fr.

La reconnaissance de Sacountala, drame sanscrit et prâkrit de *Kâlidâsa*, publié pour la première fois, en original, sur un manuscrit unique de la bibliothèque du roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice par A.-L. Chézy; 1 fort vol. in-4°, avec une planche; 35 fr.

Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset jeune, membre de la société asiatique de France, ouvrage publié par la même société; 1 vol. gr. in-8°; 10 fr.

Chrestomathie chinoise; 10 fr.

Hamasæ carmina, cum Tebrizii scholiis integris, indicibus perfectis, versione latinâ et commentario perpetuo, primùm edidit G. W. Freytag; 1 vol. in-4°.

Tarafæ moallaca, cum Zuzenii scholiis, edid. J. Vullers, 1 vol. in-4°; 6 fr.

Tchoung-Young, autographié par M. Levasseur; 1 vol. in-18; 2 fr.

Lois de Manou, publiées en sanscrit, avec une traduction française et des notes, par M. Aug. Loiseleur-Deslongchamps; 2 vol. in 8°.

Vendidad-Sadé, l'un des livres de Zoroastre, publié d'après le manuscrit *zend* de la bibliothèque du roi, par M. Eugène Burnouf, en 10 livraisons in-fol. de 56 pages.

Kitab tequouym Al-bouldân, ou *géographie d'Aboul'féda*, édition autographiée par H. Jouy, et revue et corrigée par M. Reinaud, 1re livraison in-4°, 4 fr. L'ouvrage aura quatre livraisons.

Yu-Kiao-li, roman chinois, traduit par M. Abel Rémusat, texte autographié par M. Levasseur; édition dans laquelle on donne la forme régulière des caractères vulgaires et des variantes; 1re livraison in-8°. L'ouvrage aura 10 livraisons à 2 fr. 50 c. la livraison.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 39. — 30 Septembre.

Philologie.

LES LANGUES ANCIENNES DÉVOILÉES,

OU INTRODUCTION FACILE AU LATIN, AU GREC ET A L'HÉBREU, AU MOYEN DU FRANÇAIS.

Découvertes dues à la *Linguistique* et à la *Philologie*. — Leur utilité pour la défense de nos croyances. — Nécessité de populariser ces découvertes. — Méthode pour en faire la base de l'enseignement des langues. — Avantages qu'en doivent retirer l'étude des langues et l'éducation de la jeunesse.

La *Linguistique* est une science toute nouvelle, due aux travaux de quelques savans de ce siècle, la plupart encore vivans. Elle consiste principalement à connaître les différentes langues parlées sur la terre, les affinités qui existent entre ces langues, et les rapports qu'elles ont conservés avec les langues parlées jadis, et d'où elles sont dérivées; puis, au moyen de ces notions, de constater l'origine et la parenté des différens peuples, et les familles ou races auxquelles ils doivent leur existence.

Ces travaux sont faits, et voici les premiers résultats qu'ils ont donnés.

Les différens idiomes parlés peuvent être réduits aux trois classes suivantes :

« Les *langues simples*, les *langues par fluxion*, et les *langues par agglomération*.

» *Presque toutes les langues ont une connexité plus ou moins grande avec l'hébreu.*

» Les faits recueillis jusqu'à présent sur toutes les langues connues démontrent que l'*ancien monde*, qui possède les trois classes d'idiomes, est aussi le seul qui ait les véritables langues *par fluxion*. Le *nouveau monde* offre, d'un bout à l'autre de sa vaste surface, des langues par *agglomération*; le *monde maritime* ne présente encore, dans tous les idiomes connus, que des *langues simples*.

» Plus les peuples sont isolés et sauvages, plus la connexité de leur langue avec l'hébreu est frappante; plus les peuples se civilisent, plus cette connexité s'affaiblit et se perd.

» Ces conclusions, dit M. Balbi, que nous suivons ici, auxquelles nous ont conduits nos recherches sur la classification etnographique des peuples, amènent cette réflexion remarquable, que nous trouvons justement dans l'ancien monde, où Moïse nous représente l'origine des sociétés et le berceau de tous les peuples de la terre, les trois classes essentiellement différentes auxquelles on peut réduire les formes grammaticales de l'étonnante variété des idiomes connus.

» D'après les livres de Moïse, continue toujours le même savant, qu'aucun monument, ni historique, ni astronomique, n'a encore démentis, mais avec lesquels, au contraire, tous les résultats obtenus par les plus savans philologues et par les plus profonds géomètres s'accordent d'une manière merveilleuse, nous savons que les Chaldéens, les Assyriens, les Arabes, les Hébreux et autres peuples de la grande famille sémitique, ont été de tout tems les habitans de l'Asie occidentale, d'où il suit que toutes les recherches et les découvertes, faites jusqu'à présent, prouvent d'une manière victorieuse que la civilisation primitive ne vient ni de l'Afrique, ni de l'Asie orientale, ni de la Haute-Asie, mais de l'*Asie occidentale* [1]. »

[1] Voir l'*Atlas etnographique du globe*, ou classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues, etc., par Adrien Balbi, 1 vol. in-fol. et 1 vol. in-8°. — Cet ouvrage contient le résultat des travaux sur les

Tels sont les résultats de la linguistique.

Nous qui n'avons pas la prétention de faire la science de ce siècle, mais qui nous contentons de suivre, à la trace, les grands maîtres, pour prendre acte de leurs découvertes, et qui ensuite essayons, selon nos forces, de les appliquer à la défense de notre foi, seul but pour lequel nous croyons que Dieu a livré aux hommes ces nouvelles manifestations de la vérité, nous désirions depuis long-tems trouver un moyen de faire descendre ces connaissances, qui nous paraissent conduire à d'immenses résultats pour l'étude de l'histoire de l'humanité, dans le plus intime de l'esprit de l'homme, afin de les populariser tout-à-fait. Or, ce moyen, nous croyons l'avoir trouvé, en prenant ces découvertes pour base de l'enseignement des langues qui entrent dans le plan de l'éducation commune, et en les introduisant ainsi dans les études, qui *forment*, comme on le dit avec vérité, l'âme et l'esprit des générations naissantes.

Deux avantages nous paraissent résulter des travaux et des méthodes que nous exposons dans cet article. Le premier, le plus essentiel et le plus important, est de prouver la véracité d'un événement important raconté dans nos livres sacrés; le second est de donner un grand développement à l'étude des langues, en facilitant leur étude, et en abrégeant la durée du tems qu'on y doit consacrer.

Nos livres disent qu'il fut un tems où *il n'y avait sur toute la terre qu'un seul langage, et où tous les hommes se servaient des mêmes expressions* [1]; que si maintenant il y a *diversité* et *pluralité de langages*, cela vient de ce que, par un événement extraordinaire et miraculeux, Dieu *confondit le langage des hommes de ma-*

langues de MM. S.-Martin, Burnouf fils, les abbés Dubois et Langlois, Abel-Remusat, Champollion, de Pédro Branca, Hermès, Jomard, de Freycinet, Duperrey, Lesson, Gaymard et Blosseville, Guillaume et Alexandre de Humboldt, Restrepo, Gallatin, Malte-Brun, Klaproth, etc.

Voir l'extrait que nous avons donné de cet ouvrage dans le Numéro 22, tom. IV, p. 265.

[1] Erat autem terra labii unius et sermonum eorumdem. *Genèse*, ch. XI, v. 1.

nière qu'ils ne comprissent plus le langage les uns des autres[1]. Or c'est précisément ce que prouvent, comme nous venons de le voir, les documens et les derniers résultats de la *linguistique*.

Ainsi, le jeune homme, dès son entrée dans la vie, apprendra, non-seulement dans son *Catéchisme*, mais encore par un *fait incontestable*, celui de l'existence même de la langue dont il se sert, que la Bible a dit vrai sur un des points les plus importans de l'histoire de l'humanité, à savoir que le genre humain a été réduit dans un tems à un petit nombre de langues ou de familles, et même à une seule langue ou une seule famille. Il ne pourra plus, quoique puissent lui dire les doctrines philosophiques, se croire isolé, indépendant, existant pour ainsi-dire par lui-même dans cet univers. Mais de même qu'il croit à sa mère et à sa nourrice qui lui ont donné la langue qu'il parle, et les mots dont il se sert pour nommer les êtres de ce monde, il sera obligé de croire à d'autres mères et à d'autres nourrices, pour arriver, en remontant, et de peuple en peuple, et de langue en langue, jusqu'à une mère et à une nourrice première, qui a dû donner la première langue au premier homme qui a parlé. Il saura qu'à quelques transformations près, les peuples parlent encore tous les langues orientales, et la langue hébraïque. — Et ce sera science et justice que d'avoir une telle persuasion. Car cela est vrai; cela est.

Et il faut bien noter ici que, si ces méthodes étaient établies dans l'enseignement des langues, il ne serait pas nécessaire que les jeunes gens apprissent le latin, le grec ou l'hébreu pour savoir que leur langue est une langue orientale et antique; ils apprendraient et ils sauraient que cela est ainsi, comme ils apprennent et savent que Rome, Athènes, Jérusalem ont existé et existent.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'une semblable science, établie dans l'esprit de la jeunesse, serait capable de lui faire faire de profondes, de divines réflexions.

[1] Descendamus et *confundamus* ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque linguam proximi sui. *Gen.*, ch. XI, v. 7.

Le mot employé par le texte est נבלה, de la racine בלל *belal*, *confondre*, *mêler*, *brouiller*.

En effet, par cette science, la chaîne des tems est reliée, et l'autorité des traditions parfaitement prouvée et établie. Ces malheureuses doctrines d'*état de nature*, de *races diverses*, de *différens centres de civilisation*, lesquelles bien expliquées renferment quelque chose de vrai, mais qui, expliquées comme elles le sont dans un grand nombre d'ouvrages et dans la plupart de nos éducations, se résolvent par la naissance pour ainsi dire spontanée de l'homme, la suffisance native de son esprit à tout juger et à tout inventer, et en dernière analyse arrivent à établir l'indépendance et la souveraineté de l'esprit de l'homme à l'égard de toute autorité non-seulement humaine, mais divine; toutes ces doctrines, dis-je, qui sont la base des erremens de ce siècle, seraient frappées à leur source, car elles sont positivement réfutées par ce fait—que nous sommes les descendans de ces peuples asiatiques, et que nous parlons, *en réalité* et *radicalement*, la même langue qu'un des enfans de Noé.

On voit donc quelle nouvelle voie une semblable méthode ouvrirait à l'enseignement de l'histoire de l'humanité et à la défense de notre foi. Nous osons le dire, ce serait la première pierre, la pierre angulaire et fondamentale d'une éducation *chrétienne*, et si nous avons assez bien expliqué notre pensée, toute personne qui nous aura lu en conviendra facilement.

Mais quelque jugement que l'on puisse porter sur les considérations que nous venons d'émettre, nous croyons qu'il n'y aura qu'une voix pour convenir de l'utilité de cette méthode pour l'enseignement des langues, et des avantages incontestables qu'elle présente sur la vieille méthode maintenant en usage.

Voyons en effet quelle est cette méthode, si toutefois on peut donner ce nom à la *routine* que l'on emploie pour apprendre les langues aux jeunes gens.

Quand on veut apprendre le latin à un enfant, on se contente de mettre entre ses mains une *grammaire* pour apprendre l'*arrangement des mots*, et un *dictionnaire* pour apprendre les *mots eux-mêmes*. Puis on laisse à sa mémoire la peine de retenir les mots à force de les chercher dans le dictionnaire, ou de les avoir *vus* et *récités* dans les *thêmes*, *versions*, *explications* et *leçons* dont on l'accable; on laisse également à son intelligence le soin

de découvrir les nombreux rapports qui existent entre les grammaires latine et française et entre les mots latins et français. Aussi l'élève met-il ordinairement *sept à huit ans* à apprendre cette langue, et encore la sait-il mal, et l'oublie-t-il bientôt.

Car on remarquera que, dans cette méthode, l'*étude des mots n'est qu'accidentelle*, les élèves ne les apprennent que par accident : le point essentiel de l'étude des langues, telle qu'on la fait faire dans nos maisons d'éducation, n'est pas *d'apprendre les mots* (ce qui cependant est la seule manière de savoir une langue), mais plutôt de *bien traduire un auteur*, et d'*écrire purement en latin* : ce qui assurément ne vaut pas la peine que l'on se donne pour étudier. Car on peut toujours facilement et à peu de frais se procurer une traduction mieux faite que celle des élèves, et même souvent que celle des professeurs, et la prétention de faire écrire purement en latin un jeune homme élevé au milieu de notre XIXe siècle est une de ces prétentions surannées et de ces études inutiles, que quelques-uns ont même traitées d'inepte et de ridicules avec une espèce de justice.

Voici maintenant quelle est la méthode exposée dans l'ouvrage que nous annonçons; on va voir que cette méthode, ayant pour but essentiel et premier de montrer les rapports qui existent entre la langue que l'on sait et celle que l'on veut apprendre, ferait éviter la plupart des inconvéniens que nous venons de signaler.

Car si, parmi les jeunes gens qui commencent l'étude des langues, il y en a tant qui sont bientôt rebutés et qui l'abandonnent; si, parmi le petit nombre de ceux qui y font des progrès, il est si rare d'en trouver qui ne soient réduits à lire les auteurs à tâtons et en recourant sans cesse à leurs dictionnaires, c'est sans contredit à la difficulté de connaître la valeur des termes qu'il faut en attribuer la principale cause. Rendre par quelque moyen cette connaissance plus facile, ce serait conséquemment prévenir le découragement des uns, accélérer les progrès des autres, épargner à tous des recherches fatigantes et des pertes de tems irréparables; de tels avantages méritent, ce semble, qu'on s'occupe avec quelque soin du moyen qui pourrait les procurer.

Dans leurs travaux sur les langues, les philologues sont parvenus à différens résultats que nous allons constater ici, parce qu'ils sont passés à la qualification de *principes*.

Pour peu qu'on examine attentivement une langue, on s'aperçoit bientôt que *les mots* dont elle se compose forment deux grandes classes très-distinctes, l'une *de mots simples, élémentaires* ou *radicaux*; l'autre de *mots composés*, ou seulement *dérivés des premiers*.

Quel que soit le nombre des *mots dérivés* ou *composés*, les *mots simples* et *radicaux* sont *peu nombreux*.

Les mots simples ou radicaux passent à l'état de composés ou de dérivés par des règles sûres, uniformes, que tous ceux qui parlent une langue mettent en application, sans travail et sans peine, et par le seul usage.

Mais non seulement on trouve dans chaque langue des mots dérivés les uns des autres : les *langues modernes elles-mêmes dérivent toutes de langues plus anciennes*. Les racines sont les mêmes ; la configuration des lettres, les désinences, les formes grammaticales, la prononciation, seules ont changé.

Or, ces langues ont suivi, dans leurs transformations, comme les mots, des règles également sûres et uniformes, qui ont été recherchées, constatées et arrêtées.

Ainsi donc l'étude d'une langue doit consister :

1° A distinguer les mots simples ou radicaux des mots composés et dérivés ;

2° A connaître les règles des transformations subies par les mots pour passer d'une langue dans une autre.

Il est clair que lorsque l'on saura que les mots simples d'une langue que l'on veut étudier se trouvent dans la langue que l'on parle, et que l'on connaîtra en outre les transformations subies par ces mots dans le passage de l'une à l'autre, les mots de la langue que l'on ignore ne seront plus, à proprement parler, des mots étrangers, mais seulement de *nouvelles formes* ou *combinaisons* des élémens que l'on connaît déjà et dont on fait un usage journalier.

D'après cette méthode, une langue, comme l'on voit, sert d'introduction à l'autre, et il suffit d'en savoir une pour en sa-

voir plusieurs en peu de tems, sans beaucoup de peine et d'une manière très-solide.

Or, ce sont toutes ces connaissances, tous ces principes de la *philologie* et de la *linguistique* que le savant et modeste auteur, dont nous analysons ici les travaux, a voulu appliquer à l'étude du latin, du grec et de l'hébreu, en prenant le français pour base de ces trois langues.

On voit déjà quelle nouvelle voie une telle méthode ouvre à l'enseignement, comment dans une étude jusqu'à présent toute machinale et matérielle, les plus importantes questions se trouvent résolues, les principes les plus essentiels solidement établis, l'éducation enfin du jeune homme, commencée sur un plan large, et qu'il lui sera permis de développer pendant toute sa vie, selon son aptitude ou sa volonté à vouloir connaître un des points les plus importans de l'histoire de l'humanité.

Avant d'entrer dans quelques détails sur le volume dont nous annonçons aujourd'hui la prochaine publication, et qui traitera spécialement de l'étude du latin, nous croyons devoir, pour l'agrément des personnes qui sont étrangères à l'étude des langues, et qui peut-être secouent la tête quand nous leur parlons de mots hébreux contenus dans le grec, le latin et le français, mettre sous leurs yeux le tableau suivant, qui, tout incomplet qu'il est, pourra les convaincre que nous n'avançons rien qui ne soit vrai et même reconnu des philologues.

TABLEAU DE QUELQUES MOTS FRANÇAIS QUI SE TROUVENT DANS LES TROIS LANGUES, LATINE, GRECQUE, HÉBRAIQUE.

Arrhes,	arrhæ, arrhabo,	ἀῤῥαβὼν,	ערבון *areboun*[1], R. ערב *areb*, donner en gage.	
Clef,	clavis,	κλεὶς (*R.* κλείω),	כלא *cla*, fermer.	
Chœur (de danse),	chorus,	χόρος,	כרר *corer*, danser.	
Coupe,	cupa,	κύπαρος, κύπελλον	גבע *ghibâ*, coupe.	G se change en C ou K, B en P.
Cyprès,	cupressus, cyparissus,	κυπάρισσος,	גפר *ghiphre*, cyprès.	
Dévorer,	devorare, vorare,	βορὰ (*nourriture*),	ברה *bere*, manger.	B se change en V.
Se gaudir,	gaudere,	γαθέω, γηθέω,	חדה *hêde*, se réjouir.	ח en È très-aspiré et guttural, ou K, ou K en G.
Gouverner,	gubernare,	κυβερνᾶν,	גבר *ghiber*, dominer.	G en K pour le grec.
*Magn*anime, Charle*magne*,	animus, Carolus } magnus,	μέγας,	מגאה *meghae*, R. גאה *ghae*, être grand.	
Métal,	metallum,	μέταλλον,	מטל *metel*, fer fondu.	
Meule, mole,	mola, moles,	μύλη (*meule*),	מלא *mela*, remplir, plénitude, etc.	
Mugir,	mugio,	μυκάω,	מגעה *meghâe*, de געה *ghâe*, mugir.	G en K pour le grec.
Ode,	ode,	ᾠδὴ,	הוד *eoud*, louange, ידה *ide*, louer.	
Tolérer,	tolero, tollo,	ταλάω,	נטל *noutel*, porter, lever.	Ce verbe est défectif et perd le *nou*.
Tour,	turris,	τύρσις,	טירה *tire*, château.	
Tyran,	tyrannus,	τύραννος, }		
Thrésor,	thesaurus,	θησαυρὸς,	תאצר *thatsar*, inusité de אצר *atsar*, thésauriser.	Ts se change en S.
Je vais, tu vas, il va,	vado,	βάδω, βάω,	בוא *boua*, aller.	B se change en V.
Vin,	vinum,	οἶνος,	יין *iin*, vin.	O est même chose que I ou Vi; le V est une aspiration.

[1] Nous nous servons ici de la prononciation dite de *Masclef*, dans laquelle on ne fait attention qu'aux *consonnes*.

Mais tous les mots ne sont pas passés dans les différentes langues d'une manière également apparente. et c'est pour cela qu'il faut une méthode, et qu'un ouvrage élémentaire, comme celui que nous annonçons, était nécessaire.

Cet ouvrage, qui est spécialement consacré à l'étude de la langue latine, sera divisé en *trois parties.*

Dans la *première partie* seront contenus les mots communément regardés comme *racines* ou *primitifs*, avec les expressions françaises qui en viennent, soit *immédiatement*, soit par des *dérivés* ou des *composés*, lesquels se trouveront sous leurs racines respectives. Quand celles-ci seront elles-mêmes susceptibles d'une étymologie latine, on la rapportera aussi.

Voici quel est le classement de tous les mots latins; tous ces mots peuvent se réduire à 2,500 racines. Sur ce nombre, 2,000 au moins sont suivies de mots français plus ou moins connus; et dans ce nombre de 2,000, quelques *centaines* ont au surplus des étymologies latines, parce que ce ne sont pas des racines proprement dites. 418 environ ne sont suivies que d'étymologies latines; ainsi il n'en reste qu'*un peu moins de* 90, qui n'aient pas de dérivés français, ni des origines latines, et encore il faut noter que ces 90 racines sont la plupart grecques, ou si rarement employées, que beaucoup de ceux qui savent bien le latin ne les connaissent guère; quelques-unes, au contraire, se présentent si fréquemment qu'il n'est pas difficile de les apprendre par l'usage.

Ainsi tous les autres mots pouvant facilement se retenir et être compris par l'un ou l'autre de ces moyens, on voit combien l'étude des racines, et par elles de tout le latin, devra être abrégée et facilitée.

La *seconde partie* présentera le *tableau complet des transformations, changemens, altérations, que les mots ont subis en passant d'une langue dans une autre.* Cette partie traitera donc des règles de l'étymologie; les principales de ces règles sont qu'il faut négliger le son des voyelles, parce que dans toutes les langues elles se remplacent les unes par les autres; regarder comme une seule lettre toutes celles de même organe; savoir les affinités qui existent entre les lettres des divers organes, etc.

Pour donner un exemple de la méthode et de l'ouvrage, nous

allons citer les règles par lesquelles il sera facile de prouver qu'un mot qui cependant ne présente presque aucune trace de la racine primitive vient cependant rigoureusement de cette racine; nous prendrons pour exemple le mot CHEF, *tête*, lequel vient avec certitude de CAPUT, *tête*. CAPUT.

1° On retranche la finale UT, et l'on a CAP.

EXEMPLES.

De tot*us* on a fait tout; de lup*us*, loup; de bon*us*, bon; de ma*lum*, mal; de vil*is*, vil; etc.

2° En changeant le C en CH, on a CHAP.

EXEMPLES.

Camp*us*, *ch*amp; cant*us*, *ch*ant; cast*us*, *ch*aste; curr*us*, *ch*ar; caritas, *ch*arité; mancus, man*ch*ot; candela, *ch*andèle; scala, es*ch*èle; etc.

3° En changeant A en E, on a CHEP.

EXEMPLES.

Amarus, amer; mare, mer; pala, pelle; carnalis, charnel; talis, tel; qualis, quel; æternalis, éternel; camisia, chemise; etc.

4° En changeant P en V, on aura CHEV.

EXEMPLES.

Sapor, saveur; sapo, savon; sapa, sève; capra, chèvre; etc.

5° Enfin, en changeant V en F, on aura CHEF.

EXEMPLES.

Vivus, vi*f*; activus, acti*f*; bove, bœu*f*, ovum, œu*f*; novus, neu*f*; novem, neu*f*; etc.

Et lorsque l'on verra ici *cinq operations* pour trouver régulièrement le mot *chef* dans le mot *caput*, il ne faudrait pas croire que les enfans fussent obligés de tâtonner ainsi sur tous les mots. Non, nous osons dire qu'une fois les règles connues, et mises pendant quelque tems en usage, ces changemens se présente-

ront d'eux-mêmes à l'esprit et à la langue des enfans. Il est des difficultés bien plus grandes, des irrégularités bien plus compliquées et bien plus embarrassantes, qu'ils viennent à bout de connaître et de surmonter, sans peine et presque machinalement ; car on dirait que les règles et les difficultés du langage se gravent d'elles-mêmes dans l'esprit des enfans, et que les mots, avec leurs irrégularités, viennent naturellement sur leur langue.

La *troisième partie* traitera de toutes les *désinences :* l'on y verra comment elles modifient *diversement* et *uniformément* les mots *primitifs ;* d'ailleurs il est nécessaire de les connaître non-seulement pour apprécier la valeur de ces mots, mais encore pour remonter au primitif ou à la racine. On sera étonné de la facilité que donne cette étude pour comprendre toutes les significations que peut avoir une racine *modifiée régulièrement et par des règles fixes et peu nombreuses dans ses désinences.*

Nous le répétons, cette méthode nous paraît, seule, poser les premières bases de l'étude scientifique, *philosophique* si l'on veut, mais en même tems *chrétienne*, des langues. Et nous le disons avec d'autant plus de raison que c'est une véritable introduction à toutes les langues. En effet, la plupart des principes exposés et mis en usage dans cette méthode servent pour les autres langues, car le mécanisme est à peu près le même pour toutes, au moins pour les plus connues, les plus utiles, et les plus dignes d'exciter la curiosité d'un jeune homme qui veut acquérir les connaissances qui forment une éducation distinguée.

Nous ne voulons pas dire pour cela que toutes les langues sont les mêmes radicalement, qu'elles ne diffèrent que par la différence des sons donnés aux voyelles ; la linguistique n'est pas encore assez perfectionnée pour nous permettre de prononcer sur cette question.

Sans rejeter entièrement cette pensée, nous ne la recevons pas, parce que nous ne voulons pas ici faire de système. Nous en prévenons de nouveau nos lecteurs, nous n'ambitionnons pas l'honneur d'imposer notre science au siècle ; mais nous cherchons à faire tourner à la gloire de la vérité et de Dieu, et au profit des sciences et des hommes, nos frères, ce que nous trouvons dans les découvertes de ce siècle. Ramenant ainsi à

leur principe, comme à leur fin, ces connaissances données aux hommes, et que les hommes, comme des serviteurs infidèles et distraits, s'en vont semant sans discernement sur la voie publique, à côté qu'ils sont du champ et des terres préparées du père de famille.

D'ailleurs, bien que cette méthode dans son ensemble et dans son tout soit neuve, cependant dans ses détails elle n'est pas tellement étrangère à quelques procédés déjà employés qu'on puisse la dire entièrement inconnue et inappliquée. Ces règles, comprenant toutes les langues, l'auteur ne prétend point les avoir inventées.

Ainsi Robert Étienne a divisé tous les mots de son *Trésor de la langue latine* en racines et en dérivés; Vossius et Lennep ont recherché leurs étymologies; les MM. de Port-Royal ont partagé, dans leurs *grammaires*, les *noms* et les *verbes* en racines et en désinences; de Fourmont, et après lui Villiers, ont mis les racines de la langue latine en vers français; l'abbé Gaultier, dans sa *méthode latine*, a déjà donné d'excellentes règles sur la séparation des mots en racines et en dérivés, et sur le parti que l'on peut tirer de la connaissance des *désinences;* Gail a traité fort au long de la valeur des désinences latines et de leur rapport avec celles de la langue grecque; Ferri de S.-Constant, dans un excellent ouvrage, *les Rudimens de la traduction*, a fait ressortir les avantages de la méthode de l'abbé Gaultier, qu'il a fort bien exposés; pour *le grec*, on sait que Lancelot a mis les racines grecques en vers français; Burnouf, dans son excellente *grammaire grecque*, a divisé aussi les mots en racines et dérivés, et tiré le meilleur parti de l'affinité et du changement des consonnes; Houbigand a également mis en vers les racines de la langue hébraïque. Toutes ces méthodes ont été essayées et ont porté des fruits abondans; ce sont ces travaux qui ont préparé les résultats actuels de la philologie et de la linguistique.

On voit donc que ce n'est pas ici un système tout neuf, qui sort, inconnu, de la tête de quelque imagination longuement tourmentée; l'auteur, au contraire, a profité de tous les travaux antérieurs; il a recueilli, arrangé, coordonné, complété, perfectionné les connaissances éparses de tous côtés, et c'est le

fruit de son travail qu'il vient ici, forcé presque par nos sollicitations, doutant de lui-même et cachant son nom — car il nous est défendu de le prononcer —, offrir son ouvrage aux chefs de maison d'éducation.

Si, malgré l'imperfection de l'exposition que nous en avons faite, ses pensées sont appréciées et son travail jugé utile; si quelques directeurs sont dans l'intention de faire quelques essais de sa méthode, alors l'ouvrage que nous annonçons sera livré à l'impression.

Nous fesons donc un appel à ceux de nos lecteurs qui s'occupent de l'étude et de l'enseignement des langues; nous les prions de vouloir bien réfléchir sur les méthodes qu'ils emploient, et de nous dire s'ils en sont satisfaits, si plutôt ils n'y trouvent pas des incohérences, des défauts et des lacunes qui arrêtent à chaque instant leurs élèves, et si la méthode que nous venons d'exposer à leurs yeux ne les ferait pas disparaître.

Nous nous adressons en particulier aux supérieurs de maisons ecclésiastiques, et chefs de collège qui tiennent d'une manière, non générale et commune, mais spéciale et particulière, à la Religion. C'est d'eux que doit venir la régénération de l'éducation de la jeunesse; et c'est dans leurs maisons aussi que cette régénération a commencé. C'est ici une occasion de sortir de la vieille ornière, et d'introduire une réforme également utile à la foi des élèves et au perfectionnement de leur science.

Pour nous, si ces idées sont reconnues raisonnables et avantageuses, comme nous les jugeons nous-mêmes, nous nous estimerons heureux d'avoir en quelque sorte provoqué ces travaux, et de les avoir fait connaître; et nous serons prêts encore à les faire mettre en pratique en en préparant la publication entière.

La partie de ce travail qui concerne la langue latine ne formerait qu'un seul volume in-8°.

Cette partie paraîtrait la première, les autres viendraient ensuite. Elles consisteraient pour *le grec*, en un dictionnaire, dans lequel à côté des mots grecs se trouveraient les mots français et latins qui en sont dérivés; puis en un traité qui donnerait les règles nouvelles en bien petit nombre, autres que celles qui ont

été données pour le passage des mots latins dans le français; ce traité serait suivi également d'un autre sur les *désinences* grecques.

Le même travail serait fait pour la *langue hébraïque*.

C'est ainsi que l'intelligence de ces trois langues se trouverait singulièrement facilitée ; le grec en particulier, que si peu d'élèves possèdent en finissant leurs études , serait pour ainsi dire appris sans peine et retenu forcément en même tems que le latin et le francais. Avec non moins de facilité, on passerait du grec à l'hébreu, malheureusement si négligé, quoique d'une importance si grande, non seulement pour ceux qui croient aux vérités révélées et aux communications de Dieu avec l'homme, mais encore pour l'archéologue, l'étymologiste, et même le simple littérateur. Les jeunes gens qui apporteraient quelque application à ces études auraient en peu de tems la satisfaction de lire Homère, Hérodote, Xénophon et S.Jean Chrysostome, en même tems que Job, Moïse, David, Isaie, presque aussi rapidement que les Oraisons de Cicéron, et les poésies de Virgile et d'Horace. Que si la soif de la science en poussait quelques-uns à étendre plus loin leurs connaissances, ils ne rencontreraient plus aucun obstacle qui ne fût bientôt franchi, et ils arriveraient de suite à l'intelligence du *Chaldéen, du Syriaque et du Samaritain* qui ne sont que des dialectes de l'hébreu. Le chemin des autres langues orientales serait même déjà tout tracé.

Ainsi, les langues anciennes, dont la connaissance semble réservée à un petit nombre d'érudits doués d'une mémoire prodigieuse, ne seraient plus couvertes d'un voile qui paraissait impénétrable; elles seraient désormais plus accessibles ; et pour les apprendre il ne faudrait *qu'un peu d'application et une mémoire ordinaire*.

A. Bonnetty.

Membre de la Société-Asiatique de Paris

Philosophie de l'histoire.

DE L'ESPRIT DE VIE ET DE L'ESPRIT DE MORT,

PAR LE COMTE HENRI DE MERODE ET LE MARQUIS DE BEAUFORT[1].

Croyances antiques. — Monothéisme. — Dualisme. — Fétichisme. — Action du christianisme sur la société nouvelle. — Moyen-age. — La Réforme. — Le Gallicanisme. — La Philosophie. — Espoir dans l'avenir.

Six mois se sont écoulés depuis qu'a paru l'ouvrage qui porte ce titre; et certes on pourrait nous accuser de négligence, si c'était là une de ces fleurs qui naissent chaque jour dans le champ de notre littérature, et qu'on risque de trouver fanées si l'on attend au lendemain pour les cueillir. Mais lorsqu'au dessus des événemens et des intérêts éphémères, un livre va chercher quelque grande vérité méconnue pour lui rendre témoignage, lorsqu'il vient jeter au milieu de l'anarchie des opinions une pensée féconde, capable de prendre racine et de porter des fruits, alors il a droit à devenir l'objet de longs entretiens; alors la critique à quelqu'heure qu'elle vienne n'est jamais tardive, et son hésitation est une preuve de son respect pour l'œuvre d'autrui; ainsi le livre de l'*Esprit de vie et de l'Esprit de mort*, réveillant en nous de sérieuses réflexions, sollicitant nos recherches, aura pour première louange la lenteur même de notre jugement.

[1] Paris, Eugène Renduel, libraire-éditeur, rue des Grands-Augustins, n° 22, 1833.

Nous voudrions chercher à saisir la pensée génératrice de cet écrit, il nous serait après cela plus facile d'en apprécier les détails et d'en suivre l'application.

Rien n'est plus digne de l'étonnement et de l'admiration de l'homme que cette multitude de phénomènes qui passent et se succèdent devant lui. Frappé d'un si grand spectacle, il se demande quel est le ressort caché qui fait mouvoir tant de choses, quelle est, au milieu de tant d'apparitions passagères, la loi immuable qui gouverne les êtres? quelle est la destinée du monde et surtout celle de l'humanité?

Le christianisme, répondant à ces questions, divise d'abord en deux classes tous les êtres et toutes les modifications qui leur sont propres. D'une part, le crime, la douleur et la mort; de l'autre, la vertu, le bonheur et l'immortalité : ici le bien, là le mal; ici le règne bienfaisant de la grâce, là le règne maudit du péché. Entre ces deux ordres de faits s'élève une éternelle ligne de démarcation. Au sommet du premier, Dieu se révèle éternel et parfait, plein de science et d'amour; sur le second, plane un esprit déchu, que Dieu avait fait libre et qui se fit rebelle. Lorsqu'au sixième jour la création sortit des mains du Tout-puissant, radieuse de beauté, Dieu jeta sur elle un regard paternel et il *vit qu'elle était bonne*. Mais suspendu à l'arbre de la tentation, l'esprit mauvais déshérita l'homme de sa primitive innocence, et la terre fut frappée d'anathème en la personne de son roi. Suspendu à son tour à l'arbre des douleurs, le Christ régénère toute chose et replace le genre humain dans son antique liberté. Toutefois, le tyran vaincu résiste et menace encore; et sa puissance qui s'écroule ne disparaîtra complètement qu'à l'heure où finiront les siècles.

Tel est le combat glorieux décrit par les livres saints, chanté par les prophètes de l'ancienne et de la nouvelle loi, depuis Moïse et Job jusqu'à Paul l'apôtre et Jean l'évangéliste.

Pourtant cette conception, toute imposante qu'elle est, la philosophie rationaliste ne la trouve point sage. Tout ceci lui paraît merveilleux sans doute à entendre, mais difficile à croire et lourd à porter. Soit qu'un secret orgueil la presse de se faire, elle aussi, l'oracle des destinées, soit que l'esprit de système et le besoin de généraliser la subjuguent, elle veut qu'un seul principe explique

l'universalité des choses. Dieu est pour elle l'unique auteur, et l'homme l'unique objet des phénomènes de l'existence; le malheur n'est qu'un contraste nécessaire, une variété jetée au milieu de la monotonie de nos jours, il se mêle à nos plaisirs comme l'ombre accompagne la lumière. S'il est des fléaux qui affligent le globe, c'est pour tenir sa population en coupes régulières et faire place aux générations naissantes. Le mal n'est point le contraire, mais seulement l'absence du bien, et le vice n'est que le plus bas degré de l'échelle de la perfection. Voici venir les stoïciens qui nient la douleur, et les épicuriens qui nient le mal : dommage qu'on n'ait osé nier la mort. Ainsi, bonheur et souffrance, crime et vertu, bien et mal, ne sont que le flux et reflux de la vie universelle, que les manières d'être d'une substance sans bornes en qui toute individualité est absorbée et qui se prête à toutes les vicissitudes : unité absolue, dogme fondamental du panthéisme.

Le rationalisme, en parlant ainsi, est venu à bout d'obscurcir et d'effacer, dans un grand nombre d'esprits, la solution donnée par la religion chrétienne, en sorte que force leur est d'en appeler à la science pour savoir laquelle des deux a dit vrai : *La foi du Christ* ou *la doctrine des penseurs* [1].

La science doit donc se préparer à un nouvel et sévère examen. Elle interrogera d'abord, comme témoins au procès, les nombreuses traditions répandues sur la terre : car qui peut se prétendre mieux instruit des lois de la création que le genre humain, qui, depuis qu'elle a eu lieu, vit ici-bas avec ces lois et avec les facultés qui lui ont été données à cette époque? Or voici quel sera le résultat de ces recherches.

[1] En écrivant ce qui suit, l'auteur de cet article n'a point voulu confondre la doctrine chrétienne de la révolte de Satan, et la doctrine manichéenne des deux principes. La différence entre ces deux doctrines, c'est que, dans la première, l'esprit du mal est un être créé qui n'a de puissance que celle que Dieu lui abandonne, et qui doit la voir finir un jour : tandis que, dans la seconde, c'est un être éternel, partageant avec le principe du bien la puissance infinie, en un mot un second Dieu. L'absurdité de cette dernière opinion a été mise en lumière par les écrits victorieux de S. Augustin. Voir ce qui est dit du *Manichéisme* au Numéro 9, tom. II, p. 170 de nos *Annales*.

Toutes les religions connues se réduiront à trois classes, selon qu'elles placeront l'esprit de vie au-dessus de l'esprit mauvais, comme créateur dans le passé et vainqueur dans l'avenir ; ou tous deux sur le même rang, et monarques par moitié de l'empire du monde ; ou le dieu de la mort et des sanglantes voluptés, se jouant de la vie des êtres, et supérieur aux bons génies eux-mêmes.

Dans le premier cas, c'est Michel foulant aux pieds le serpent; dans le second, c'est Osiris combattant Typhon ; dans le troisième, c'est le vautour dévorant Prométhée, la force brutale triomphant de l'intelligence bienfaitrice.

Le premier est le *monothéisme*, la religion antique et patriarchale ; le second est le *dualisme*, cher aux peuples guerriers ; le troisième est le grossier *fétichisme*, l'adoration impie de la matière.

Ces trois systèmes de croyance se succèdent de telle façon que, par une dégradation toujours croissante, le moins parfait remplace le meilleur, et le plus vicieux est le dernier en âge, jusqu'à ce que la tradition sainte des anciens jours, développée par l'Evangile, se relève pour régner dix-huit cents ans sur les plus nobles nations de la terre. A travers toutes ces phases des idées religieuses, un grand fait reste constant : c'est qu'à chaque époque, et sous mille formes diverses, la foi commune reconnut deux influences irréconciliables, luttant l'une contre l'autre et produisant dans l'univers deux séries de faits opposés. L'immense supériorité du christianisme consiste à avoir déterminé leur véritable rapport.

Forte de ce témoignage, la science pourrait trancher la querelle au nom de l'humanité. Mais des résultats non moins précieux l'attendent si, portant plus loin ses regards, elle cherche dans la nature, dans l'homme, dans la société, les traces de ce redoutable antagonisme que dénonce la voix des siècles.

Dans la nature, assez de bienfaits proclament une providence ordonnatrice, et l'homme objet privilégié de sa bienveillance; et cependant assez de maux sont semés sur la terre pour inspirer de sombres doutes. A voir toutes ces créatures qui se dévorent les unes les autres, à voir cette guerre sans fin que les animaux se livrent entre eux et que l'homme livre à tous, il

semble que la loi de la force soit la seule loi du monde, et la destruction le seul terme de l'existence. Si tous les êtres vivans semblent s'unir pour chanter un hymne de reconnaissance, du sein des tombeaux s'élève une clameur accusatrice : il n'est pas sur notre horizon d'astre si pur sur lequel la mort ne projette sa grande ombre.

Dans l'homme, qui pourra dire l'éternel *combat de l'esprit* et de *la chair*, si énergiquement retracé dans les épîtres du grand apôtre? et les contradictions de son être, et ces inspirations ineffables et ces tentations sinistres qui montent et descendent tour à tour au fond de son cœur, et dont il ne saurait retrouver la chaîne ni découvrir la source? Qui pourra expliquer ces *ruines de l'âme*, comme dit Cicéron, et cette vague mémoire d'un état meilleur qu'elle voudrait reconquérir? Pourquoi enfin cette distinction absolue du bien et du mal dans nos idées, les joies de la conscience du juste, et les angoisses du remords qui brisent le cœur des méchans?

Cette opposition et ce désordre se reproduisent d'une manière plus frappante encore dans le monde social. Sans parler des afflictions du sage et des triomphes du méchant, sans parler de ces déchiremens terribles qui bouleversent les empires, l'histoire des peuples ne nous offre-t-elle pas un singulier mélange de grandeurs et de dégradations? A côté des dogmes les plus purs, les mythologies anciennes présentent les superstitions les plus monstrueuses. Les nations illustres consacrent la prostitution et font fumer les sacrifices humains sur leurs autels. Les lois de Rome unissent la barbarie la plus cruelle aux plus majestueuses institutions, et ses plus héroïques vertus vont s'asseoir aux combats des gladiateurs. A l'ombre même de la croix réparatrice, au milieu des développemens les plus sublimes de la charité chrétienne, il se fait chaque jour encore d'inouïes turpitudes. En vérité, s'il est des dévouemens qu'on ne pourrait sans présomption attribuer à la nature humaine, il est des forfaits qu'on ne saurait lui imputer sans injure.

Ainsi se vérifie dans une triple sphère la loi de l'antagonisme, ainsi rien ne s'explique sans la double influence de l'esprit de vie et de l'esprit de mort, de la Providence et de Satan. Ainsi *la Science avoue les mêmes principes que la Religion*. Seulement la

Religion, plus consolante que la Science, nous révèle ce qui était resté caché à celle-ci, l'issue de la lutte et les effets de la victoire.

Mais un semblable travail demanderait une érudition de plusieurs hommes, et un labeur de plusieurs vies. Aussi, bien que cette pensée toute entière ait probablement été celle des auteurs de l'ouvrage dont nous nous occupons, ils ont cru n'en devoir saisir qu'une partie, et choisissant celle qui leur a paru la plus importante et la plus rapprochée de nos incertitudes actuelles, ils ont suivi la double influence de l'esprit de vie et de l'esprit de mort parmi les révolutions sociales qu'a traversées le christianisme.

Nous allons analyser ici l'histoire que tracent les deux auteurs catholiques, du règne du Christ, et des divisions que l'esprit du mal est parvenu à faire naître dans cet empire. Nous ajouterons ensuite quelques remarques critiques sur certaines opinions que nous n'avons pas cru devoir admettre en leur entier; quel que soit au reste le sentiment de nos lecteurs, nous croyons qu'aucun ne se refusera à reconnaître, dans l'œuvre de MM. de Mérode et de Beaufort, une foi vive et profonde, qui leur a inspiré sur l'histoire du christianisme et du moyen-âge des vues nouvelles qui ne laissent pas que de fournir matière à réflexion.

L'ancien empire romain est leur point de départ; alors que la puissance du génie du mal semble avoir atteint son comble et se résume dans la personne odieuse des Tibère, des Néron et des Héliogabale. Déjà cependant croît et se fortifie l'Église qu'anime le feu divin, et au bout de trois cents ans l'empire idolâtre s'écroule sous ses pieds, et une vie sociale nouvelle commence pour les peuples de l'Europe. Durant cinq siècles encore elle rassemble les pierres de l'édifice qu'elle achève et qu'elle couronne par l'élévation de Charlemagne. Alors aux yeux des nations étonnées apparut resplendissant de gloire le saint empire romain, destiné à servir de centre à toutes les monarchies chrétiennes, et à devenir à la fois le tuteur de leur jeunesse et l'objet de leurs hommages. L'empire d'Orient, en renonçant à l'unité catholique, avait renié cette auguste mission. Le pape et l'empereur s'avancent donc, se donnant la main, à la tête des nations, l'un comme l'interprète de Dieu, l'autre comme

chef des hommes ; le second soumis au premier comme le corps l'est à l'intelligence. A cet apogée de la société chrétienne, le Christ a réalisé son règne ici-bas, et tous ceux qui confessent son symbole, marchent comme frères sous sa loi. Et pourtant l'esprit du mal avait gardé une place dans ce monde régénéré ; la dissention du sacerdoce et de l'empire fut la première manifestation de sa présence ; l'empereur révolté contre l'Eglise, vit se dissoudre sa puissance sur les royaumes étrangers ; et la catholicité se constituant en monarchies indépendantes, ne réserva plus à l'empire qu'une primauté nominale. Sous cette forme nouvelle et en quelque sorte républicaine, elle vit s'écouler encore plus d'un siècle de bonheur et de gloire.

Mais le génie mauvais poursuivant sa marche, préparait par les mains de Wiclef et de Jean Hus les voies de Luther [1]. En présence de cet ennemi de l'Eglise la science sociale des premiers âges s'obscurcit ; l'ordre politique se déroba le premier à la suprématie des idées religieuses ; l'ordre philosophique et l'ordre littéraire le suivirent de près dans cette marche rétrograde. Le siècle de Louis XIV vit cette scission s'accomplir au sein du peuple français jadis si grand entre les peuples fidèles ; et la déclaration de 1682, plaçant l'autorité des rois en dehors de toute responsabilité humaine consomma l'œuvre du désordre.

Dès lors la vieille liberté catholique s'exila de la terre de France, et l'absolutisme consacré par la voix éloquente de Bos-

[1] En attribuant exclusivement à Wiclef, Jean Hus et Luther les ravages que l'esprit du mal a faits dans le bercail du Christ, nous croyons que MM. de Mérode et de Beaufort, comme la plupart des historiens ecclésiastiques, n'ont pas fait assez d'attention aux méthodes, opinions, et doctrines païennes introduites dans l'enseignement dès le commencement du XIIe siècle. Il est hors de doute que Wiclef, Jean Hus et Luther ont eu la plus funeste influence par leurs doctrines. Mais eux-mêmes par quelles doctrines avaient-ils été influencés? Voilà ce que l'on n'a pas assez expliqué. Nous osons dire que leur siècle était *préparé* à recevoir leur doctrine, comme le XVIIIe siècle était *préparé* à recevoir les chétifs enseignemens de Voltaire et de Rousseau. — Nous avons essayé de montrer cette influence en parlant de l'introduction de *l'Aristotélisme dans l'enseignement*. Voir les *Annales*, Numéros 27, 30 et 32, tom. V, p. 168 et 438, et tom. VI, p. 134. (*Note de l'Editeur.*)

suet, passa pour l'enseignement véritable de l'Evangile. Bientôt les hommes s'effrayèrent d'une telle doctrine, et ne trouvant plus dans la Religion le principe d'indépendance le demandèrent à la philosophie ; et la philosophie leur donna une liberté fausse et sacrilège, et au lieu de la *souveraineté de Dieu* elle créa la *souveraineté du peuple* pour juger les rois.

Ainsi prirent naissance les révolutions qui agitèrent la chrétienté au dernier siècle et qui se résumèrent à leur tour dans l'empire déiste ; dans ce géant qui opprima durant quinze années la France et l'Europe. Sa chute même semble avoir été comme une leçon inutile, et le principe dissolvant, pénétrant sans cesse plus profondément, conduit les peuples à l'anarchie absolue, sinistre avant-courrière du tyran qui doit venir à la fin des âges. L'antechrist attirant à lui toute puissance spirituelle et sociale, frappera l'humanité de terreur, et la terreur produisant l'étonnement, enfantera l'apothéose. Ainsi l'esprit du mal, vaincu par la destruction de l'empire idolâtre et l'érection de l'empire chrétien, triomphera de nouveau par l'empire déiste, changé lui-même en une monstrueuse idolâtrie. Alors l'humanité ayant épuisé ses forces, à Dieu sera la vengeance.

Voilà l'analyse, aussi exacte qu'il nous a été possible de la faire, du livre de MM. de Mérode et de Beaufort. Il est au-dessus de nos forces d'en juger toutes les parties ; c'est beaucoup pour nous d'indiquer quelques-unes des idées qui nous ont le plus frappé, quelques-uns des doutes que cette lecture a fait naître en nous.

Ce qui, selon nous, distingue cet écrit, c'est l'appréciation des progrès de la science sociale au moyen-âge, et de sa décadence à partir de la réforme jusqu'à nos jours. Ce n'est point en vain que la religion du Rédempteur a reçu le nom de *catholique*. Universelle dans le tems et dans l'espace, elle doit l'être aussi dans son objet, et toutes les parties de l'intelligence, toutes les formes de l'activité doivent être soumises à son empreinte. La vérité religieuse domine donc de toute la hauteur du ciel toute autre vérité. Le catholicisme peut être appelé en quelque sorte l'atmosphère de l'esprit humain. La liberté de la raison consiste donc à se développer en lui et non point à sortir de lui; car en sortir, c'est vouloir mourir dans le vide, et la

liberté n'est point ce qui produit la mort, mais plutôt ce qui entretient la vie. C'est parce que le moyen-âge avait compris ces choses qu'il marchait à si grands pas dans la voie du progrès social; c'était là l'instinct merveilleux qui avait élevé ses immenses basiliques, qui avait formé ses innombrables associations de moines, de chevaliers, de bourgeois, d'artisans même; c'était lui qui enfantait l'une après l'autre toutes ces brillantes républiques qui couvrirent d'éclat la vieille Italie, sous la protection du S. Siège : c'était lui qui allait affranchissant les communes, constituant les municipalités, les convoquant sous le nom d'états-généraux, de parlemens, de cortès, pour les initier aux conseils des rois et leur donner une part toujours plus grande au gouvernement des affaires publiques. Et nul n'aurait pu prévoir où s'arrêterait cette marche ascendante de la société chrétienne lorsque le protestantisme renouvelant d'une manière impie le miracle de Josué, arrêta dans sa course le soleil bienfaisant qui échauffait le monde. Aussitôt la liberté des peuples fit un pas en arrière, et le siècle de Luther fut celui des grands despotes; Henri VIII, Gustave Vasa, Charles-Quint; la France elle-même après avoir fait sous les drapeaux de la ligue un effort d'indépendance, vit mourir ses états-généraux sous ses rois absolus.

En même tems la littérature refoulée dans les idées grecques et romaines désapprit à parler le langage catholique, et Boileau déclara au nom du Parnasse réformé le scandaleux divorce de la poésie et de la foi [1]. Telle fut même la préoccupation de cet âge, que Fénelon consacrait sa plume catholique à mettre dans la bouche de la Minerve païenne les leçons de la sagesse éternelle,

[1] De la Foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles :
L'Evangile à nos yeux n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités.
Art poët., liv. III.

Malheureux l'homme qui n'avait su trouver autre chose dans l'Evangile? Avait-il donc déchiré les pages du sermon de la montagne? Oui, le Christ a dit *Beati qui lugent*, mais il ajoute : *quoniam ipsi consolabuntur* !

qu'il avait puisées dans sa foi, et que les prodiges de l'architecture gothique furent universellement considérés comme l'œuvre de l'extravagance et de la grossièreté. Ainsi l'on ravissait successivement à l'Eglise ses plus belles parures; comme son époux, il fallait qu'on la mît à nu avant de la crucifier. Et de ses dépouilles on orna une idole qu'on appela du nom de *Philosophie*, et le peuple qui crut que la Philosophie avait vraiment créé l'état social, les arts et les sciences, se prosterna pour l'adorer. On sait quelles furent les suites.

Mais tout en adoptant cet ensemble d'idées développées avec une chaleureuse éloquence dans le livre qui fait l'objet de cet article; notre peu d'érudition nous arrête et ne nous permet pas d'apprécier la justesse de ses applications historiques. Est-il vrai, par exemple, que le saint empire ait jamais joui d'autre chose que d'une simple primauté d'honneur sur les royaumes chrétiens? L'Angleterre et la Norvège d'une part, l'Espagne de l'autre ne semblent-elles pas s'être tenues en dehors de son orbite? Deux cents ans après sa fondation, ne vit-on pas un roi de France s'indigner qu'un empereur eût osé exercer sur ses terres le seul droit qui lui restât de son antique suprématie; celui de chanter au lutrin l'antienne de Noël? Peut-on voir la complète expression sociale du christianisme dans la constitution de l'Allemagne au moyen-âge, tandis que ses lois restaient si fortement marquées du sceau du paganisme germanique, tandis que, à peine Henri III descendu dans la tombe, la monarchie allemande nous offre une si longue série d'ennemis cruels de la papauté? Depuis Frédéric II, qui plaça aux portes de Rome une colonie de Sarrazins comme un rempart contre les excommunications du Saint-Siège, jusqu'à Charles-Quint, dont les troupes livrèrent la ville éternelle à une dévastation que les Vandales lui avaient épargnée; et depuis Charles-Quint jusqu'à Joseph II, le philosophe, qui mutila l'épiscopat germanique, enleva des églises les images des saints, et dont la vie entière ne fut qu'une longue persécution contre le catholicisme, peut-on appeler tous ces Césars les défenseurs de l'Eglise et les représentans du règne du Christ? En oubliant tous ces faits pour faire retomber sur la France l'altération des saines doctrines, MM. de

Mérode et de Beaufort nous font involontairement souvenir qu'ils sont Belges, et que la Belgique, sœur de la vieille Allemagne, garde encore rancune aux anciens vainqueurs de Cassel.

Un peu plus d'indulgence aurait peut-être été due à la nation qui donna à la Germanie elle-même l'auteur de toute sa gloire dans la personne de Charlemagne, qui la première répondit à la voix de Pierre l'Hermite, et la dernière soutint en Orient l'étendard de la croix, qui abrita durant cent ans, dans Avignon, la papauté fugitive, qui toujours resta attachée à la succession légitime des pontifes, tandis que l'empereur entretenait avec une sollicitude presque paternelle le schisme d'Occident; qui repoussa avec une constance admirable le poison de Luther, et porta dans son sein cet ange de charité qui, sous le nom de Vincent de Paul, devait étonner le monde; cette nation qui, toute flétrie par un siècle d'incrédulité, toute froissée par un demi-siècle de bouleversemens, tient toujours par de si fortes racines à l'immuable édifice du catholicisme, et donne encore tant de fidèles à l'Eglise, tant de missionnaires à l'Evangile, tant d'illustres défenseurs à la vérité. Nous aurions voulu aussi quelques mots d'admiration pour le siècle de Louis XIV au milieu des reproches mérités qu'on lui adresse. La liberté chrétienne, quelque humiliée qu'elle pût être, n'était point morte lorsqu'elle poussait Madame de La Vallière au cloître, et osait dire en présence du cercueil du grand roi ce magnifique exorde : « *Dieu seul est grand, mes frères* ! » Enfin le gallicanisme lui-même, bien qu'entaché de l'esprit de servitude, montra qu'il n'avait point abdiqué tout sentiment généreux, quand il scella de son sang le refus de la constitution civile du clergé.

Il est un autre reproche d'une nature plus délicate, et que nous n'oserions faire si nous ne l'avions entendu dans la bouche de plusieurs hommes graves, si notre conscience ne nous pressait de le reproduire. C'est une tendance naturelle aux siècles d'agitations et de grandes douleurs de se regarder comme les derniers des siècles : et les révolutions sociales emportent avec elles une tristesse profonde, un découragement de la vie qui semble présager la fin de l'univers. Ce sentiment de terreur qui s'empara des chrétiens sous Julien l'apostat, et plus tard en l'an

mille de J.-C., semble n'être point resté étranger aux auteurs du livre de l'Esprit de vie et de l'Esprit de mort. Frappés de la décadence de l'antique constitution de l'Europe, ils s'asseyent sur les tombeaux du passé, et l'on dirait qu'ils désespèrent de l'avenir. Alors s'offrent à leur pensée les sombres images de l'Apocalypse. L'intervalle du IXe au XIXe siècle, c'est le règne millenaire du Christ. Au bout de ce tems a été déchaîné le roi de l'abîme, et déjà s'avance le faux Messie dont l'avènement annonce la consommation des âges.

En réponse à ces sinistres prévisions, nous avons entendu dire: Dieu ne s'est-il pas réservé le secret de la fin des tems et le pouvoir de commander aux flots des générations : «Vous viendrez jusqu'ici?» Le livre des révélations de Pathmos n'est-il pas encore scellé, et qui oserait l'expliquer quand l'Eglise elle-même, pleine d'un saint respect, hésite à l'ouvrir? A peine, depuis dix-huit cents ans que le christianisme a dressé son sanctuaire, a-t-il pu réunir à lui la cinquième partie du genre humain : les innombrables nations qui marchent encore dans les ténèbres, n'ont-elles pas droit de jouir à leur tour de sa lumière et de ses bienfaits? A peine la législation, la science, l'industrie commencent-elles à s'empreindre des croyances évangéliques, ne faut-il pas que leur régénération s'achève? Ne faut-il pas que partout le monde et dans toutes les sphères de la vie humaine s'accomplissent ces deux paroles de la prière quotidienne: *Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*? Doit-on croire que le monde est ébranlé, parce que de vieux édifices s'écroulent; et quand l'Europe entière tomberait en dissolution, ses trois sœurs, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique ne sont-elles pas là pour recueillir son héritage? N'est-ce pas imprudence que de refouler le genre humain dans un espace arbitraire et de lui imposer des lois conjecturales? Et les plus sages conseils donnés à la société actuelle, de quoi lui serviront-ils, si on la décourage par une prophétie de prochaine destruction?

Pour nous, nous ne croyons pas à cette agonie de l'humanité: dans ses révolutions et ses égaremens d'aujourd'hui, nous pensons voir une crise de sa jeunesse plutôt que les derniers effets de sa décrépitude; nous en avons pour gage le mouvement re-

ligieux qui se fait à notre époque; la pierre du sépulcre où l'impiété croyait avoir enfermé le christianisme commence à trembler.... : laissez au moins au ressuscité quarante jours de gloire sur la terre avant de le faire monter au ciel.

Quoi qu'il en soit de ces critiques dont la validité demeure contestable, l'écrit de MM. de Mérode et de Beaufort n'en est pas moins rempli d'aperçus élevés et d'un profond sentiment de la vérité religieuse. C'est une énergique protestation contre les dédains du rationalisme; c'est la réhabilitation scientifique d'un dogme presque oublié, celui de la lutte du démon du mal contre le Dieu du bien. Trop long-tems les défenseurs de la foi en combattant l'incrédulité, laissèrent à l'écart et parurent abandonner par leur silence certains mystères qui effarouchaient la raison, mais qui toutefois étaient conciliables avec elle; on parlait beaucoup de la Providence, et l'on semblait craindre d'avouer Satan; on insistait sur la sagesse de l'Evangile, mais on effleurait à peine les humiliations du Rédempteur; on confessait l'autorité de l'Eglise, mais on mutilait celle de la papauté; on désenchantait les croyances populaires en effaçant les antiques légendes, en disputant aux saints leurs miracles, aux lieux de pélerinage leurs vénérables traditions. On eût dit que le catholicisme était un vaisseau en péril dont il fallait jeter à la mer les grands mâts et les glorieux pavillons pour sauver la carcasse et l'équipage. Peut-être était-ce un plus louable motif, la crainte d'exposer les choses saintes aux profanes, comme les Juifs refusaient de chanter les cantiques du Seigneur aux jours de leur servitude. Maintenant commence une ère meilleure; et le chrétien peut proclamer sa croyance sans entendre à ses oreilles le rire insultant de l'impie. Et la religion soulevant le voile dont elle avait été obligée de se couvrir, peut se montrer aux peuples dans tout l'éclat de son immortelle beauté.

Tel est notre dernier mot. Nous sommes remplis de confiance....!!

O.

Histoire.

THÉORIE NOUVELLE SUR L'HISTOIRE.

Nécessité des connaissances historiques. La philosophie a fait de la religion, de la morale et de la politique *à priori*. — Prétentions de M. Cousin à faire de l'histoire *à priori*. Examen et réfutation de ses principes.

Premier article.

« Le passé est un vieillard vénérable : il nous raconte à nos » foyers ce qu'il a vu ; il nous instruit en nous amusant par ses » récits, ses idées, son langage, ses manières, ses vêtemens » d'autrefois... [1] »

L'histoire en effet est pour nous une source de jouissances agréables.

Sous ce rapport toutefois, l'histoire pourrait le céder au roman ; mais combien ne lui est-elle pas supérieure, quand il s'agit de peser les avantages qu'on tire des connaissances historiques, et de les comparer à ceux qu'on imagine quelquefois résulter de la lecture du roman!

Le roman n'est qu'une œuvre d'imagination dont le principal objet est d'intéresser et de plaire ; partant, il ne faut pas y chercher la vérité ; c'est déjà beaucoup si la vraisemblance est gardée : le monde n'y est pas représenté comme il est. Aussi lorsqu'on sort de ce monde idéal pour entrer dans le commerce de la vie, on est entièrement dépaysé.

[1] Chateaubriand, lettre insérée dans le N° IV, tom. II, de la *Revue Européenne*.

L'histoire au contraire ne vit que de réalités. Le premier mérite de l'historien, c'est de conserver aux personnages leur caractère et de raconter les faits avec exactitude. Tout livre qui se présente sous le titre d'annales historiques, s'il manque de vérité, fût-il d'ailleurs un chef-d'œuvre, est décrédité bientôt.

L'histoire nous introduit donc bien réellement dans le cœur de la société humaine ; et il a été de tout tems reconnu que la science historique donne à l'esprit de l'étendue en même tems qu'elle mûrit le jugement : elle équivaut presqu'à l'expérience, puisqu'elle rachète par la multiplicité des événemens qui peuvent servir de leçons, ce que l'expérience a par-dessus elle sous le rapport de la vivacité de l'impression.

Ainsi l'histoire n'est pas seulement agréable, elle est de plus instructive ; et son utilité n'est pas renfermée dans un cercle rétréci, car il n'y pas de position sociale, tout infime qu'elle puisse être, où il ne soit avantageux de connaître les hommes. Toutefois, il est vrai de dire que cette étude, bien qu'elle soit utile à tous, peut, sans qu'il y ait inconvénient grave, être négligée par plusieurs; mais elle est indispensable à ceux qui se trouvent appelés à gouverner les autres. Comment, en effet, pourraient-ils se flatter de diriger habilement les affaires, s'ils n'ont pas cette expérience anticipée des hommes et des choses que l'histoire donne à ceux qui sont capables d'en comprendre l'enseignement ?

Cet enseignement, du reste, n'est pas d'une autre nature que celui qu'on tire de l'expérience : il se fonde également sur l'analogie, et conduit à des résultats qui peuvent acquérir en certains cas un très-haut degré de probabilité. De même donc que l'expérience nous aide à régler notre marche dans le cours ordinaire de la vie, de même aussi l'étude de l'histoire est d'un grand secours à l'homme qui gouverne, pour se diriger dans la carrière politique.

Celui qui a médité long-tems et avec fruit sur l'histoire et les institutions du pays qui l'a vu naître, se trouve en possession déjà d'un riche fonds d'expérience, quand ensuite il arrive à manier les affaires. Non-seulement il a la connaissance des faits, mais il a dû s'élever de la considération de ces faits à des vues générales sur la nature du gouvernement et le génie de la

nation. Il est donc à portée de discerner, beaucoup mieux qu'il n'eût pu le faire, s'il eût négligé la science historique, ce qui pourrait être utile en certaines circonstances, ce qui serait nuisible en d'autres cas.

Mais, s'il s'est renfermé strictement dans le cercle que nous venons de tracer, ce même homme éprouvera de l'incertitude, transporté dans le champ de la diplomatie. Il faut à celui qui se trouve obligé de suivre, au milieu des oscillations d'une politique variable, les rapports naturels que les différens peuples ont entre eux, des connaissances plus étendues et plus variées, des qualités d'un ordre plus élevé que celles qui conviennent et suffisent à un administrateur, si haut qu'il soit placé; et, en effet, les principes de l'homme d'état doivent trouver une juste application bien au-delà des limites du pays dans lequel il a vécu; ainsi le terrain a changé de nature, le cercle d'observation s'est agrandi : or, à mesure que l'horizon s'étend, le point de vue s'élève davantage, et par suite le nombre de ceux qui pourraient être capables d'y atteindre, diminue progressivement.

Que sera-ce donc s'il s'agit d'arriver à ces sublimes hauteurs qui dominent l'ordre social tout entier, de remonter par la voie de l'induction jusqu'aux faits primitifs qui doivent être indépendans des tems, des lieux et des mœurs; jusqu'aux lois générales qui président à la naissance, à l'accroissement, à la mort de ces êtres collectifs qu'on désigne sous le nom de peuples, et concourent avec les causes accidentelles à former la destinée des nations ? Oh ! il faut le dire nettement, afin de comprimer, s'il se peut, une foule de vanités prétentieuses, lors bien même qu'on admettrait que l'intelligence humaine pût s'élever à cette hauteur de conception, il y aurait nécessité de reconnaître que le nombre des êtres privilégiés, doués par la nature d'une faculté intellective, assez puissante pour saisir l'ensemble des lois primitives de la société humaine, serait infiniment petit; ils apparaîtront, si l'on veut, de loin en loin, de siècle en siècle; et encore faudra-t-il, pour qu'ils entrent en exercice, qu'un vaste trésor de documens historiques ait été accumulé par les âges précédens, et qu'ils s'en soient mis en possession.

L'histoire, comme on le voit, après avoir charmé nos loisirs,

donné des leçons à l'homme privé, fourni des règles pratiques à ceux qui gouvernent, suggéré des principes politiques à l'homme d'état, soutient encore l'homme de génie quand il essaie de s'élever au-dessus de la région où se forment les tempêtes qui bouleversent le monde et renversent les empires.

Il y a donc à tirer de l'histoire autre chose que des faits isolés; puisque, en observant ce que ces faits ont de commun, en les dépouillant de ce qui est accidentel et particulier, un esprit philosophique est à même d'en faire sortir, suivant sa portée, des règles et des principes d'une application plus ou moins étendue. Mais la philosophie de l'histoire, à quelque degré qu'elle s'élève, ne peut être appuyée solidement qu'autant qu'elle repose sur des faits. Car il n'appartient qu'à celui qui en est abondamment pourvu, d'entrevoir à travers les formes si diverses sous lesquelles il se manifeste, le fait général qui sert ensuite de principe, le fait primitif auquel on peut imprimer le caractère d'une loi. Il est certain, par exemple, que Montesquieu n'a pris la plume, que Vico n'a tracé le plan de la science nouvelle, que Bossuet n'a esquissé ses grands tableaux historiques qu'après avoir beaucoup lu, comparé les faits, médité long-tems et s'être assuré de toute manière que l'ouvrage qui devait résumer leurs études consciencieuses sur l'histoire, porterait sur un fondement réel et solide.

Or, il a paru de nos jours des hommes impatiens et présomptueux, qui ont imaginé qu'ils pourraient arriver jusqu'au point culminant de la science, en prenant un chemin beaucoup moins pénible et plus court; ils ont trouvé commode, en effet, de jeter une hypothèse au milieu de l'histoire, sauf à contraindre ensuite les faits à s'accommoder avec cette hypothèse. Que n'a-t-on pas tenté dans ce genre! Cependant il est vrai de dire que la plupart de ceux qui s'étaient permis de faire ainsi violence à l'histoire, ne se dissimulaient point à eux-mêmes l'irrégularité de ce procédé: mais il s'est trouvé tout aussitôt des philosophes qui ont entrepris de convertir en droit ce fait irrégulier; car ils ont soutenu qu'il était rationnel d'établir le système d'abord, sauf à le vérifier postérieurement par les faits. Ce serait donc par voie de déduction que l'histoire serait désormais tracée.

Il nous paraît important de signaler cette nouveauté, comme une des entreprises les plus hardies que le rationalisme ait faites dans ces derniers tems. Expulsé des sciences naturelles pour faire place à l'observation, le rationalisme a envahi de proche en proche les diverses parties que la science métaphysique embrasse. On a fait de la religion *à priori*, c'est-à-dire de la religion en mettant les traditions à part; on a fait de la morale *à priori*, c'est-à-dire de la morale sans qu'elle eût la religion pour base; on a fait de la politique *à priori*, c'est-à-dire des constitutions pour les peuples, sans égard aux mœurs, aux institutions primitives, aux lois fondamentales antérieures, et voilà que le rationalisme, continuant le cours de ses usurpations, s'élance et fait irruption dans le domaine de l'histoire. On fera de l'histoire sans qu'il soit besoin de recourir aux documens historiques! Ceci dépasse à coup sûr tout ce qu'on avait jamais vu.

C'est M. Cousin qui a le premier donné cette impulsion: nous n'entendons pas dire cependant qu'à lui personnellement appartienne le mérite de l'invention, puisque l'idée de la méthode *à priori* pour l'histoire, n'est pas indigène: mais il s'en est emparé; il l'a transplantée sur le sol de la France, et l'a merveilleusement fécondée. Adressons-nous donc à lui pour avoir les principes de la théorie. Il les a promulgués dans son cours de l'année 1828; et il en a fait en grand l'application. Nous puiserons tout à l'heure à cette source, quand il s'agira de poser ses principes et de faire l'examen du système; auparavant, il nous semble à propos de dire un mot sur les circonstances qui ont amené le fondateur de l'éclectisme à se constituer le champion de la nouvelle école historique.

Appelé sous le titre de professeur d'histoire de la philosophie, à faire un cours dans la capitale de la France, M. Cousin aurait pu se borner à tracer péniblement le sillon que ses devanciers, Brucker, Tenneman et autres, avaient ouvert profondément; mais alors il eût fait violence à son propre génie, et son cours d'ailleurs eût excité médiocrement l'intérêt: donc, et pour donner à son esprit un essor plus libre, comme aussi pour que ses *faibles leçons* attirassent davantage l'attention, le professeur, au lieu de s'engager dans l'histoire de la philosophie, a jugé

plus convenable de faire de la philosophie sur l'histoire, et cela en prenant les choses d'aussi haut qu'il soit possible d'imaginer.

Cette entreprise que M. Cousin lui-même déclare être impraticable, ou peu s'en faut, si l'on suit la voie analytique, eût exigé tout au moins de longues années d'études préliminaires; or, il ne pouvait, sous aucun rapport, convenir à M. Cousin d'arriver à la philosophie de l'histoire par une route aussi longue; aussi a-t-il préféré la voie de la synthèse : il s'est donc trouvé naturellement engagé à faire cause commune avec ceux qui ont imaginé que la méthode *à priori* devait désormais présider aux études historiques; et voici comment il argumente pour soutenir cette thèse singulière.

« L'histoire est la représentation en grand de la nature hu-
» maine : elle développe au moyen du tems et d'une manière
» progressive, tous les élémens essentiels de l'humanité[1]. »

Ce principe que M. Cousin rappelle sans cesse et reproduit sous toutes les formes, est fécond en conséquences; de toutes celles qu'il se proposait d'en déduire, il en est une qu'il devait avoir hâte de tirer :

« La philosophie étant un besoin spécial, un *élément* incon-
» testable de la nature humaine, doit avoir, comme tous les
» autres élémens de la nature humaine, une existence his-
» torique[2]. »

M. Cousin est philosophe : il demande que la philosophie ait une place dans l'histoire; qu'à cela ne tienne! pourvu que cette place ne soit pas considérable; car il est bon que M. Cousin sache que ce besoin spécial qu'il lui plaît d'attribuer à la nature humaine (je veux parler de la philosophie), n'est pas très-généralement ni bien vivement senti. Au surplus, si l'on fait cette concession à la philosophie, sera-t-elle satisfaite ?

« L'élément philosophique étant supérieur à tous les autres
» élémens, l'histoire de la philosophie est également supérieure
» à toutes les autres parties de l'histoire de l'humanité; car elle
» les éclaire dans leurs dernières profondeurs, et jette un jour

[1] *Cours d'hist. de la phil.*, leçon nᵉ, p. 8. — *Ibid.*, p. 6 et 7.
[2] *Ibid.* Leçon nᵉ, p. 9. — Leçon mᵉ, p. 5.

» immense sur toutes les parties de l'histoire universelle[1]. »

Ainsi la prétention va croissant : tout à l'heure il s'agissait simplement d'obtenir que la philosophie fût introduite dans les annales historiques ; maintenant c'est la place d'honneur qu'il lui faut ; bientôt il n'y aura plus de place que pour elle : et, en effet, M. Cousin, se livrant sans réserve au mouvement qui l'entraîne, laisse échapper ces paroles solennelles :

« L'histoire de la philosophie est le point culminant de l'his-
» toire ; elle est la seule vraie histoire, elle est l'histoire de l'his-
» toire[2]. »

Cette proposition, lorsqu'elle a été pour la première fois émise, a causé sans doute de l'étonnement ; et ce ne sont pas ceux qui ont fait une étude particulière de l'histoire de la philosophie qui ont dû s'étonner le moins. Il ne leur était vraisemblablement pas venu jusqu'ici dans l'esprit, qu'en suivant cette étude ardue, ils s'acheminassent vers le point culminant de l'histoire ; plusieurs, au contraire, avaient pu se persuader, à mesure qu'ils avançaient dans ce labyrinthe obscur, qu'ils s'enfonçaient de plus en plus dans les profondeurs du chaos.

Quoi qu'il en soit, il résulte de ce qui vient d'être dit plus haut, et en général des prémisses que M. Cousin a posées à l'ouverture de son cours, que l'histoire universelle et l'histoire de la philosophie doivent arriver à se confondre, puisqu'elles doivent présenter l'une et l'autre, dans le même ordre, avec des circonstances toutes semblables, le développement progressif des élémens de l'espèce humaine ; et comme ces élémens, s'il faut en croire du moins le même philosophe, ne sont pas autres dans l'espèce qu'ils sont dans l'individu, ne se développent pas autrement dans l'espèce qu'ils se développent dans l'individu, il s'ensuit que le développement des facultés humaines dans le *moi*, que le développement de la nature humaine dans l'histoire, s'opèrent d'une manière analogue ; que l'analyse psychologique et l'analyse historique doivent aboutir aux mêmes résultats ; que la psychologie et l'histoire universelle sont absolument identiques[3].

Cours d'hist. de la phil., leçon IIIe, p. 5 et 6.

[2] *Ibid.*, leçon IIIe, p. 28.

[3] *Ibid.*, leçon IIe, p. 6 et 7. — Leçon IIIe, p. 41. — Leçon IVe, p. 21.

L'identité de l'histoire et de la psychologie! voilà ce que M. Cousin nous signale comme une de ces découvertes précieuses qui ouvrent à l'esprit humain une carrière immense. Il s'empare de la maxime; il en fait une vérité primordiale; et il ne craint pas de déclarer que c'est là l'idée mère qui doit présider à son enseignement [1].

Partant de ce point, M. Cousin devait être amené naturellement à conclure la nécessité d'une nouvelle méthode pour l'histoire. On s'était jusque-là persuadé que la première chose à faire était de remonter aux sources, de consulter les auteurs contemporains, de débrouiller les anciennes chroniques, de feuilleter les livres, de comparer les manuscrits; et après que le fait avait été de cette manière établi solidement, on permettait à l'écrivain, s'il avait quelque force dans l'esprit, de résumer l'enseignement historique, de s'élever à des considérations générales. Tout cela doit être changé, et voici la nouvelle marche qu'on nous trace : « Renfermez-vous en vous-mêmes, » tâchez de discerner tous les élémens de votre propre nature, » leurs rapports, l'ordre de leur développement; et lorsque vous » aurez assuré la base de votre système psychologique, vous » ferez de l'histoire *à priori*, car les faits sortiront par voie de » déduction des principes que vous aurez posés. »

N'est-ce pas là, en effet, ce que M. Cousin a voulu dire, quand il s'est exprimé comme il suit :

« Il y a deux méthodes historiques, il ne peut y en avoir que » deux : la méthode expérimentale, la méthode spéculative. La » première est à peu près impraticable et ne peut amener à au- » cun grand résultat; la seconde a des inconvéniens et peut con- » duire à fausser l'histoire avec un système; mais il faut réunir » les deux méthodes, c'est-à-dire débuter par la méthode *à priori* » et lui donner comme contrepoids la méthode *à posteriori*. Il » faut donc commencer par rechercher les élémens essentiels » de l'humanité; puis de la nature de ces élémens tirer leurs » rapports fondamentaux; de ces rapports tirer les lois de leur » développement; et ensuite, passant à l'histoire, se demander si elle confirme ou repousse ces résultats [2].

[1] *Cours d'hist. de la phil.*, leçon IIIe, p. 4.

[2] *Ibid.* leçon IVe, p. 10, 11, 19 et 20.

Mais, dira-t-on, le théoricien de la nouvelle école ne proscrit point la méthode *à posteriori*; loin de là, il en recommande l'usage; seulement il veut qu'on débute par la méthode *à priori*.

Qu'on ne s'y trompe pas! lorsque M. Cousin a l'air d'insister sur l'avantage qu'il y aurait à ce que les deux méthodes fussent combinées, ce n'est certes pas dans la vue d'ajouter aux difficultés de la méthode spéculative, les embarras inextricables (suivant lui) de la méthode expérimentale; ce serait là, en effet, un moyen singulier d'aplanir la voie et d'arriver à de grands résultats! Mais il veut que le système psychologique soit mis en regard des faits saillans de l'histoire, afin qu'on puisse s'assurer de la légitimité du système. Si l'épreuve est satisfaisante, on peut aller hardiment en avant; si elle est défavorable, c'est un signe que le système a besoin d'être retouché.

Qu'arrivera-t-il?

Il est généralement reconnu qu'un fait est bien entêté; mais il est également avéré qu'un esprit systématique l'est encore plus : voilà dès-lors la lutte établie. Est-il donc si difficile de deviner quelle en sera l'issue?

D'ailleurs il y a dans l'histoire une telle masse de faits, qu'il faudrait être bien inhabile pour ne pas trouver le moyen, en puisant dans ce magasin immense, de se faire illusion à soi-même, et de fasciner ensuite l'esprit des autres. Si nous voulions citer des exemples, il n'y aurait d'autre embarras pour nous que celui du choix, car ils se présentent en foule : ainsi l'hypothèse envahit l'histoire de toutes parts; et à la place de cet enseignement imposant qui était le fruit de l'expérience des siècles, on voit surgir une foule de systèmes qui se disputent le domaine de l'histoire et le bouleversent dans tous les sens.

M. Cousin n'est pas sans crainte à cet égard, mais il tient fortement à la méthode *à priori* : elle est si commode d'une part, elle flatte tellement l'orgueil humain d'autre part, qu'il ne saurait s'en déprendre. Au surplus, il va nous faire connaître lui-même la raison de la préférence qu'il lui donne.

« La méthode expérimentale, à peine praticable, ne peut » conduire à rien qu'à la connaissance de ce qui fut, sans qu'on » sache pourquoi ce qui fut a été, a été ainsi, a été là, et non » autrement ni ailleurs. Ce n'est que par la méthode *à priori* que

» la raison peut se rendre compte des faits, les comprendre » dans leurs causes, et les rappeler à leurs lois dernières, c'est-à-» dire à *quelque chose* de nécessaire [1]. »

M. Cousin a fait de la psychologie l'objet de ses méditations; il connaît, ou pour mieux dire, il croit pouvoir se flatter de connaître tous les élémens de la nature humaine, leurs rapports, les lois de leur développement; il peut donc, au lieu d'étudier l'histoire, la faire *à priori*; en fixer les époques, dire leur nombre, indiquer leur ordre, suivre leur développement relatif, pénétrer dans les moindres détails; et cela avec autant d'exactitude et de rigueur, avec la même facilité que le géomètre, quand il a posé ses théorêmes, en déduit les corollaires et descend jusqu'à la dernière conséquence : or, il est certain que la méthode *à posteriori* ne pourra jamais procurer le même avantage; elle présente les faits, elle raconte avec plus ou moins d'exactitude ce qui fut, elle met sur la voie des considérations générales, mais elle est dans l'impossibilité *d'opérer la métamorphose du fait en droit, du contingent en nécessaire.* Ainsi la prédilection de M. Cousin pour la méthode *à priori*, laquelle si l'on veut l'en croire, saisit à la source même l'absolu et le nécessaire, s'explique aisément.

Mais n'est-ce pas aller trop loin que d'attribuer sérieusement à M. Cousin cette idée qu'on peut, en effet, élever la science historique au rang des sciences exactes, et lui imprimer ce caractère d'inflexibilité que la géométrie porte naturellement? Ceux qui émettraient ce doute, témoigneraient qu'ils n'ont pas bien saisi l'esprit de la théorie que nous discutons : au reste, M. Cousin est là pour relever sur ce point leur méprise.

« *L'histoire est une géométrie inflexible*; toutes ses époques, leur » nombre, leur ordre, leur développement relatif, tout cela est » marqué en haut, en caractères immuables [2]. »

Or il est une conséquence que cette théorie tient enveloppée et qu'il importe de mettre en saillie. M. Cousin, soit qu'il ne l'ait point entrevue, soit qu'il ait jugé convenable de la négli-

[1] *Cours d'hist. de la phil.*, leçon IVe, p. 19, 16.

[2] *Ibid.*, leçon VIIe, p. 36.

ger, n'en a rien dit ; mais depuis, il en est d'autres qui l'ont tirée [1].

Il est certain qu'aux yeux de celui qui s'est persuadé que l'histoire et la géométrie peuvent être rangées dans la même catégorie scientifique, la société humaine ne doit apparaître que comme une grande machine dont tous les mouvemens sont réglés suivant une loi qui est immuable. Cette loi *de fer et d'airain, qui est nécessaire et universelle, qui s'applique aux peuples comme aux individus*, domine le passé ; elle domine également l'avenir. Qui la connaîtrait cette loi, pourrait d'abord, en remontant la chaîne des événemens, arriver jusqu'aux tems primitifs, et décrire certains faits que les annales historiques ont laissés dans l'obscurité la plus profonde. Il pourrait ensuite, revenant au point de départ, et se dirigeant vers l'avenir, signaler à l'avance les grandes catastrophes et même les événemens d'un intérêt secondaire qui se dérouleront successivement aux yeux de la postérité. De même donc que l'astronome peut, avec la même facilité, marquer l'an, le jour et l'heure d'une éclipse antérieure, préciser l'heure, le jour et l'année d'une éclipse future, parce qu'il connaît la loi qui préside au mouvement des corps célestes, celui qui aurait découvert cette autre loi beaucoup plus importante, par laquelle les évènemens humains sont réglés, pourrait tout aussi bien raconter, sans avoir besoin de recourir aux historiens, ce qui s'est passé il y a mille ans, que prédire, sans le secours d'une révélation surnaturelle, ce qui aura lieu dans un siècle. Or, il est dans les principes de la théorie *à priori* dont nous faisons l'examen, que cette dernière loi peut être connue et qu'elle peut servir admirablement à régler tous les tems antérieurs ; pourquoi donc s'arrêter en si beau chemin, et ne pas dire aussi qu'elle réglera l'avenir ?

Parlerons-nous maintenant du *fatalisme* qui, bien qu'en dise l'illustre professeur, sort inévitablement et comme conséquence dernière du sein de son système ? Oui, il nous serait facile de

[1] M. Buchez, par exemple, qui vient de nous donner aussi une théorie *à priori*, sous le titre d'*Introduction à la science de l'histoire.*

démontrer que ce système engendre et doit reproduire le *fatum stoïcum* : mais cette discussion nous mènerait trop loin ; car il faudrait entrer dans l'examen de la théorie de M. Cousin sur la providence divine ; et nous ne pourrions le suivre sur ce terrain sans perdre entièrement de vue notre point de départ. Qu'il nous suffise donc pour le moment, d'avoir insisté quelque peu sur certaines conséquences auxquelles on arrive sans travail et sans peine, en partant du principe sur lequel s'appuie la méthode *à priori*.

Or, à la vue des résultats que nous venons de constater, il nous semble que la théorie nouvelle sur l'histoire doit être jugée. Il est une règle de logique que personne n'est tenté de contester, c'est que l'inadmissibilité des conséquences démontre la fausseté du principe : qu'on fasse l'application de cette règle au cas particulier, et la controverse est terminée. Nous pourrions donc nous dispenser de sonder la base sur laquelle la théorie est fondée. Cependant nous avons à cœur d'aller encore plus avant : il nous paraît essentiel d'attaquer le principe même, et de ruiner ainsi d'un seul coup les systèmes nés et à naître qui seraient fondés sur cette idée singulière qu'on peut ramener les faits historiques à quelque chose de nécessaire, les renfermer tous dans une seule formule, et les tirer successivement de cette formule par un simple raisonnement. Oui, il importe de ne pas laisser au rationalisme le tems de consommer cette nouvelle usurpation, de dégager la science historique de cette chaîne de nécessité dont on essaie de l'envelopper, et de la replacer bien vite au rang qu'elle doit occuper dans l'ordre des connaissances humaines, c'est-à-dire dans la classe des sciences d'observation.

C'est ce que nous essaierons de faire dans un second article.

R.

Education.

NOUVELLES VUES

SUR LA DIRECTION A DONNER A L'ENSEIGNEMENT.

De la philosophie. — La foi est le *point de départ* de la philosophie. — Elle est la *règle* nécessaire des *conceptions* philosophiques. — Le cours de philosophie doit être principalement *historique*.—Comment *l'ordre et la liberté* peuvent se concilier. — La *foi* seule donne aux peuples la *notion et la règle du pouvoir*.

Deuxième article.

Dans la première partie de son discours, M. l'abbé de Salinis, en exposant quel est l'*esprit* qui préside à l'enseignement de la religion, dans la maison d'éducation de Juilly, a cherché à fixer le *sens catholique* du mot *progrès*, et à montrer comment l'*éducation* de la jeunesse doit être *progressive*, et unir le *présent* au *passé*[1].

Nous allons voir comment il va, dans la seconde partie, essayer de déterminer ce qui est du domaine de la *science* ou de la *philosophie*, en déterminant quel est le lien qui unit, et les caractères qui distinguent la *foi* et la *science*, la *Religion* et la *philosophie*.

« Si la religion est le principe nécessaire de l'existence de l'homme et de l'humanité, la science de la religion n'est pas tout l'homme, toute l'humanité. De la foi, qui pose en Dieu la base commune de toutes les intelligences créées, naît la *science*,

[1] Voir le Numéro précédent, ci-dessus p. 121.

la *philosophie* qui constitue le développement, la vie propre de chaque intelligence.

» Pour comprendre le lien nécessaire qui unit, et les caractères qui distinguent la foi et la science, ces deux ordres qui renferment tout le monde de la pensée, essayons de remonter encore une fois au principe de notre mystérieuse existence; de pénétrer, à la lumière de la révélation, les ténèbres qui enveloppent l'origine de l'homme et de l'humanité.

» La source de la vie de l'homme est en Dieu; la raison humaine est née de la raison divine, par la parole. Or, la parole révélée, qu'est-ce? L'intelligence infinie, se manifestant sous une forme adaptée à la créature, c'est-à-dire sous une forme finie.

» Ici, dans l'inexplicable génération de l'intelligence humaine par le Verbe, se présentent à nous le mystère caché au fond de tous les mystères du monde moral, l'union du fini et de l'infini; car cette parole, merveilleux canal par où la vie du Créateur s'échappe dans la créature, lien ineffable des communications de Dieu à l'homme, est tout ensemble infinie du côté de Dieu, puisqu'il y voit ses infinies pensées, et finie du côté de l'homme, puisqu'elle ne lui représente les pensées de Dieu que sous la forme finie de son entendement.

» Ici, se manifeste en même tems la raison de cette loi de progrès, qui est une des conditions essentielles de l'existence de l'homme. La vérité, que l'homme possède dans la parole, étant de sa nature infinie, et les bornes où elle est enfermée n'étant que les bornes de son entendement, on conçoit que cette limite puisse reculer et que la vie de l'intelligence se développe ainsi dans l'homme par un développement croissant de la vérité, qui le rapprochera incessamment de Dieu.

» Mais ce développement en quoi consistera-t il, et comment concevons-nous qu'il puisse s'opérer?

» Le type où tend tout progrès de l'homme est en Dieu. Or Dieu, principe de tout ce qui existe, voit la raison de toutes choses en lui-même et dans la lumière de ses pensées; en Dieu il n'y a point de foi, mais une science infinie; l'homme, au contraire, qui ne trouve en lui même la raison de rien, pas même de sa propre existence, ne sait d'abord que ce que Dieu

lui révèle, ne connaît rien primitivement que par la parole de Dieu, et ainsi *la foi précède nécessairement en lui toute science.*

» Mais, ce que l'homme a cru sur le témoignage de Dieu, ne peut-il pas essayer de le comprendre? La révélation lui est-elle donnée comme un trésor scellé qu'il lui est défendu d'ouvrir, ou peut-il creuser dans cette mine infinie, explorer toutes les richesses intellectuelles qu'elle recèle? En un mot, l'homme peut-il essayer de passer de la foi à la science?

» Il le peut, et il le doit.

» Après nous être inclinés devant la parole révélée, après avoir écouté dans le silence ce que Dieu nous a dit de lui-même, de l'homme et du monde, s'efforcer de concevoir autant qu'il est en nous ces mystérieux enseignemens; après avoir allumé le flambeau de notre raison au flambeau de la foi, essayer, à l'aide de cette lumière empruntée, de voir aussi avant que possible dans la nuit qui nous entoure; en un mot, s'efforcer de devenir semblable à Dieu, en participant, suivant la mesure de notre intelligence finie, à sa science infinie, c'est là un droit inamissible de l'homme que certains hommes voudraient en vain lui contester, car Dieu en écrivit lui-même le titre en imprimant en nous son image.

» Ce noble et légitime exercice de l'intelligence, cet effort pour comprendre et pour *expliquer le mot de Dieu et de l'univers*, c'est là ce qu'on nomme la *Philosophie.*

» De la nature de cette science découlent les lois auxquelles elle est soumise.

» Car, en premier lieu, l'homme ne sachant primitivement rien de Dieu, du monde et de lui-même que ce qui lui est révélé par la foi, il est évident que *la foi est le point de départ nécessaire de toutes les recherches de la philosophie.*

En second lieu, toute explication des vérités révélées qui serait en opposition avec quelqu'une de ces vérités, toute pensée de l'homme qui contredirait une pensée de Dieu étant nécessairement une erreur, il est manifeste que *la foi est la règle nécessaire des conceptions philosophiques.*

» Et pour qu'on ne puisse se méprendre sur le sens de nos paroles, la foi, ce n'est pour nous aucune autorité humaine que l'homme pourrait avoir le droit de rejeter; la foi, c'est l'au-

torité de Dieu, c'est sa parole qui nous apparaît sur le berceau du monde comme une lumière naissante, comme l'aurore du grand jour que l'Evangile devait répandre sur tout l'ordre moral; la foi, c'étaient par conséquent pour les anciens peuples ces traditions générales de l'humanité qui reflétaient la révélation primitive, c'est pour nous l'enseignement de l'Eglise aux mains de qui a été remis le flambeau de la révélation chrétienne.

» L'histoire atteste qu'il n'est point d'absurdités, point de folles extravagances où ne soit tombée la philosophie lorsqu'elle a violé l'une des deux lois que nous venons de constater.

» Il y a donc deux philosophies qni n'ont rien de commun entre elles que le nom.

» Il y a une philosophie, fille légitime de la Religion et de l'Esprit de l'homme, s'il m'est permis de parler ainsi, qui peut faire l'orgueil de son père, sans causer à sa mère aucun chagrin, qui, cherchant la lumière à sa source infinie, l'intelligence de Dieu manifestée par la parole, qui, respectant dans sa marche le cercle que les pensées de Dieu tracent autour des pensées de l'homme, s'efforce de recueillir tous les rayons qui s'échappent de la divine profondeur des vérités révélées pour éclairer les mystères répandus autour de l'homme et de l'humanité, pour frayer devant l'intelligence à travers les ombres de la vie présente, une route lumineuse qui la conduise comme par degrés à la claire vision du ciel et de l'éternité.

» Et il y a une philosophie, fruit impur de l'Orgueil et de la Raison de l'homme, qui, disputant à Dieu la place qui lui appartient à la tête de toutes les vérités comme à la tête de tous les êtres, essayant de briser dans les mains de l'intelligence infinie le sceptre du monde des intelligences, se déclare souveraine, cherche dans l'homme seul le point de départ et la règle de toutes ses conceptions; qui, ne pouvant, au milieu de la mobilité et des contradictions infinies de la raison de l'homme abandonnée à elle-même, saisir rien de fixe, rien de permanent, ne sait où se prendre, voit toutes les vérités lui échapper, et après avoir erré péniblement dans le labyrinthe de toutes les erreurs, aboutit nécessairement, et va se perdre dans l'abîme du doute et du néant.

» Je le sais, la philosophie, quelque origine qu'elle revendique, qu'elle se présente comme issue de la religion ou de l'impiété, n'est regardée par certains esprits que comme je ne sais quel être chimérique, dont les creuses rêveries importent peu aux destinées, aux véritables intérêts de l'homme et de la société.

» Ceci est, suivant nous, une très-grave erreur.

» Pour qui sait voir le lien qui unit tout dans le plan de la création, les révolutions du monde de la pensée ne sont pas une chose si indifférente, car là se trouve le véritable principe de toutes les révolutions du monde extérieur et social.

» En voulez vous une preuve assez éclatante, assez près de vous? En des jours d'épouvantable mémoire, vous vîtes un être hideux sortir des égouts du vice, et porté par des mains teintes du sang des prêtres et des rois, s'asseoir sur les autels du Dieu trois fois saint, pour y recevoir les adorations d'un peuple ivre d'impiété et de licence; que lisait-on sur son front: *Déesse Raison.* Ces paroles avaient un sens; que signifiait donc cet impur et effrayant symbole? Cette sacrilége Raison, aux pieds de laquelle l'athéisme faisait fumer l'encens et le sang, sur les ruines du monde religieux et social, d'où venait-elle? Qui lui avait appris qu'elle était née souveraine, que le monde lui appartenait, qu'elle pouvait en disputer l'empire à la Religion et à Dieu? Qui lui avait dit ces choses? La Philosophie.

» Reculez de trois cents ans dans le passé, pénétrez dans les obscures écoles de ces penseurs dont les rêves vous inquiètent si peu. C'est là que vous trouverez la première origine de cette scission funeste qui, en séparant la foi de la pensée de l'homme, détacha de sa base antique le monde social; c'est là que vous verrez quelques hommes, qui auraient certes reculé d'épouvante s'ils avaient aperçu les conséquences de ce qu'ils faisaient, exhumer de la poussière des siècles païens un principe d'erreur où se trouvait le germe de toutes les erreurs; déclarer que la *raison de l'homme ne relève originairement que d'elle-même; qu'elle a par conséquent le droit de douter d'abord de tout, pour ensuite tout juger.*

» C'est de là, que vous verrez cette orgueilleuse raison, sacrée ainsi reine par la main des philosophes, sortir, après que le

protestantisme lui a ouvert la route, s'avancer en conquérante au milieu du monde, et demander insolemment à la Religion compte de l'autorité qu'elle exerçait depuis si long-tems sur l'humanité; citer à son tribunal toutes les traditions, toutes les antiques croyances, et les condamner toutes; démolir l'un après l'autre tous les fondemens de l'ordre social, parce qu'ils avaient été tous posés par la main du christianisme, et ne s'arrêter que lorsque ce travail de destruction étant accompli, elle eût proclamé sur les bords de l'abîme où elle venait de précipiter la première monarchie de l'univers, sur un échafaud d'où la Religion et la royauté venaient de remonter vers le ciel, le front teint des palmes du martyre, elle eût proclamé, dis-je, que le règne de Dieu était aboli, que le règne de l'homme allait commencer.

» Laissez-nous donc voir dans les conceptions des philosophes, autre chose que de vaines abstractions; laissez-nous considérer la philosophie comme l'étude la plus grave, la plus importante après l'étude de la Religion.

» D'après ce que nous venons de dire, on aperçoit assez les pensées qui dominent notre enseignement philosophique; nous pouvons expliquer en peu de mots le plan que nous lui avons tracé.

» La cause première du mouvement terrible qui emporte le monde depuis trois siècles est, suivant nous, ainsi que nous l'avons expliqué, dans le mouvement imprimé à l'esprit philosophique, vers la fin du moyen-âge.

» Nous appelons de nos vœux, nous demandons au ciel l'homme de génie, le philosophe catholique, déjà né peut-être, qui étouffera l'impiété et la révolution dans le monde de la pensée où elles prirent naissance, qui renouera l'alliance nécessaire entre la philosophie et la foi, qui faisant jaillir des profondeurs des dogmes chrétiens une lumière qui éclaire tous les phénomènes du monde physique et du monde moral constatés jusqu'à ce jour, et coordonnant entre elles toutes les découvertes des tems modernes, dans un vaste système d'explication catholique, élevera un de ces monumens dans le genre des créations du moyen-âge qui résument les conquêtes de l'esprit humain dans le domaine de la philosophie, et lui servent de point de départ pour s'avancer à de nouvelles conquêtes.

» Mais nous, qui n'avons pas reçu cette haute mission, que pouvons-nous faire pour remplir sous le point de vue qui nous occupe, une mission plus humble et cependant utile, auprès de ces jeunes esprits ?

» Deux choses, à ce qu'il nous paraît, qui forment la division naturelle de notre enseignement philosophique.

» Dans une histoire de la philosophie aussi étendue que peuvent le permettre les limites des études classiques, nous cherchons à leur donner une idée nette de tous les principaux systèmes de la philosophie des tems anciens et modernes. Nous croyons que cette anatomie de la pensée de tous les grands philosophes, que cette analyse des efforts que l'esprit humain a faits dans les différens siècles, pour résoudre les grands problèmes qui l'occupent depuis l'origine du monde, est tout ensemble et une source d'instruction solide pour les élèves et l'exercice le plus propre à développer les forces de leurs jeunes intelligences.

» Secondement, après avoir fait ainsi l'inventaire de tout ce que nous a légué la raison des philosophes, tant anciens que modernes, éclairés par la lumière infaillible de la foi, nous séparons ce que la raison du chrétien peut accepter de ce qu'elle doit répudier dans cet héritage. Toutes les conceptions de la pensée de l'homme que nous voyons opposées en quelque point aux pensées de Dieu manifestées par l'enseignement de l'Eglise, nous les déclarons fausses et nous nous efforcons d'en montrer le vide en les examinant, soit dans le principe d'erreur d'où elles partent, soit dans les conséquences funestes où elles aboutissent.

» Toutes les conceptions philosophiques qui n'ébranlent aucune des bornes que Dieu pose par les mains de l'Eglise autour de l'esprit humain, nous les discutons comme des opinions libres; nous n'en imposons aucune à nos élèves; loin de là nous tâchons de les garantir autant qu'il est en nous de ces dangereuses préoccupations, de ces admirations exclusives qui sont un des principaux obstacles au développement du véritable esprit philosophique.

» Nous leur disons :

« Etudiez, essayez de comprendre toutes ces brillantes créa-

» tions de la pensée humaine, mais n'accordez à aucune la foi » aveugle que vous ne devez qu'à la parole de Dieu. A mesure » que vous approfondirez tous ces systèmes, vous verrez que la » vérité complète n'est nulle part, mais que tous renferment » quelque vérité; par conséquent dans ces monumens du passé » vous ne pouvez espérer de trouver que des fragmens de science, » qui recueillis, nous l'espérons, quelque jour, par la main du » génie, posés sur la base de la foi, serviront à élever un mo- » nument qui répondra au développement actuel de l'esprit hu- » main; mais qui, lorsque l'esprit humain se sera développé de » nouveau, se trouvera incomplet à son tour. Car l'objet de la » philosophie, l'explication des vérités infinies que l'homme » possède par la foi, ne peut être pleinement atteint même dans » le ciel, l'homme alors sous le rapport de l'intelligence ne se- » rait plus seulement semblable mais égal à Dieu; la philoso- » phie est donc de sa nature une science imparfaite, toujours » en ébauche, une science progressive, qui tend, d'âge en âge, » vers un but qui recule et s'enfuit devant elle dans les abîmes » de l'infini. »

» Les bases de notre enseignement historique se déduisent assez clairement des principes que nous venons d'établir.

» On voit en effet que, pour nous, le lien des sociétés temporelles ne peut se former que dans la société spirituelle; qu'il ne peut être autre que cette loi éternelle de justice connue de l'homme par la révélation, conservée dans la monde avant Jésus-Christ par la tradition, et, depuis Jésus-Christ, expliquée aux peuples par l'Eglise.

» Là, et là seulement, se trouve le principe de l'existence et des développemens de l'ordre social.

» Donc l'union des sociétés temporelles avec la société spirituelle, est leur état normal naturel.

» Supposez la société temporelle unie à la société spirituelle, les peuples savent ce qu'est le pouvoir, il représente Dieu, en qui seul réside le droit primitif de commander à l'homme; le devoir d'obéir est dès lors compris par la conscience. Ils savent quelle est la règle, quelle est la limite du pouvoir; elle est, dans la loi de Dieu, obligatoire pour le souverain comme pour les sujets. Ils savent par conséquent ce qu'est la liberté. C'est le

droit qu'ont les peuples comme les individus de perfectionner d'âge en âge les conditions de leur existence. Ils savent où est le terme de ces perfectionnemens progressifs et le type que les sociétés temporelles doivent s'efforcer de réaliser sans pouvoir jamais l'atteindre. Ce type est dans la société du ciel. Là se manifeste à nous la perfection de l'ordre et de la liberté, dans l'harmonie spontanée de toutes les volontés qui vont s'identifier de plus en plus pendant toute l'éternité, avec la volonté infinie de Dieu.

» Donc, ici-bas, deux conditions du développement de la société temporelle, l'ordre et la liberté se perfectionnent de plus en plus par une conformité croissante de l'action du pouvoir avec la loi de Dieu et un accord de plus en plus parfait de la volonté des sujets avec l'action du pouvoir; l'idée du droit prévalant de jour en jour et rendant l'usage de la force moins nécessaire. Les sociétés temporelles trouvent évidemment ces deux conditions du progrès dans leur union avec la société spirituelle qui tend sans cesse à développer l'intelligence et la conscience des souverains comme des sujets, en développant le règne de la loi de Dieu. Donc les peuples unis à l'Eglise, quel que soit leur point de départ, avanceront dans les voies de l'ordre, de la liberté, du véritable progrès social.

» Ceci est l'histoire du monde pendant quinze siècles.

» Supposez que la société temporelle se sépare de la société spirituelle, *les peuples ne savent ce qu'est le pouvoir*. Car le sceau que Dieu avait imprimé sur son front s'efface peu à peu, il ne reste qu'un titre humain; et comment faire comprendre à l'homme qu'il soit tenu d'obéir à l'homme ?

» Ils ne savent plus *quelle est la règle du pouvoir*. Car ils ne peuvent la placer que ou dans les caprices du souverain, et les voilà courbés sous la verge du despotisme, ou dans les caprices de la multitude, et le lien social est brisé par les mains sanglantes de l'anarchie. Où chercheront-ils la définition de la liberté ? Qui leur montrera le but où doivent tendre toutes les sociétés humaines? autant d'hommes, autant de rêves, autant de creuses chimères de perfection sociale que l'on verra errer, comme des ombres, au milieu des ruines de l'édifice social; et

lorsque l'ambition, l'orgueil viendront animer ces ombres, les ruines s'agiteront, le sol tremblera, et l'on verra apparaître de nouveau le fantôme des révolutions, avec toutes les calamités, avec tous les crimes qui forment son cortège sinistre. Donc les sociétés temporelles qui se séparent de la société spirituelle perdent les conditions du progrès et quelquefois leur point de départ; on les verra marcher, à travers les combats sanglans d'une licence sans frein, d'un pouvoir sans règle, à une décadence inévitable.

» Ceci est en partie, et avec des modifications qu'il est inutile d'indiquer, l'histoire du monde depuis trois cents ans.

» Et c'est pourquoi nos regrets, comme nos espérances, nous reportent sans cesse vers cette époque de foi, vers ces grands siècles auxquels nous n'envions point des formes vieillies et à jamais brisées, mais auxquels nous voudrions emprunter ces immuables principes, bases nécessaires de toutes les formes sociales que le cours des révolutions ne brise pas; ces conditions éternelles d'ordre qu'une fausse philosophie a fait méconnaître à la société, mais auxquelles la société reviendra, parce qu'il n'appartient pas à la pensée de l'homme, de fermer à l'humanité le chemin des immortelles destinées qu'ont tracé devant elle les pensées de Dieu.

» Si je n'avais déjà dépassé de beaucoup les limites dans lesquelles j'aurais voulu me renfermer, j'essaierais de montrer comment les mêmes principes dominent et éclairent notre enseignement littéraire.

» Mais il est tems de nous arrêter; je n'ajoute qu'un mot en finissant.

» Si la route que suit l'humanité est telle que nous avons cru la voir, à la lumière de la révélation, si nous ne nous sommes point trompés en essayant de lire vos devoirs dans les caractères des tems où nous sommes; l'homme, ce point qui disparaît dans l'espace et la durée, cet atôme perdu dans l'univers, l'homme est cependant une grande chose, comme disaient les anciens, *magna res homo*; car sa passagère existence est liée par de merveilleux rapports au passé, à l'avenir, à tout le plan de l'univers. Le chrétien est surtout une chose grande de nos jours

où le passé est un énigme dont il a seul l'intelligence, l'avenir un problême qu'il peut seul résoudre, le monde tout entier une grande ruine qui ne peut être relevée que par ses mains. Bénissez Dieu de vous avoir fait naître à cette époque si solennelle de la vie de l'humanité, d'avoir fait luire sur vous toutes les lumières qui vous découvrent votre magnifique mission, de vous avoir par là associés de plus près à l'exécution de ses éternelles pensées ; de vous avoir choisis parmi les instrumens dont il prétend se servir pour donner une nouvelle forme à cet édifice de la société humaine, qui ébauché à l'origine du monde, cimenté depuis par le sang de l'Homme-Dieu et assis sur la base de son infaillible parole, battu sans cesse par les orages des révolutions, souvent ébranlé, toujours affermi d'une manière miraculeuse, grandit, se développe, monte, de siècle en siècle, jusqu'à ce qu'il aille recevoir son couronnement des mains de Dieu dans les hauteurs du ciel et de l'éternité. »

Dans le prochain Numéro, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le *plan d'éducation* tracé par M. l'abbé Frère, dans l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, ainsi que le *tableau* qu'il y a joint *des objets de l'éducation, classés d'après les rapports de l'homme avec la Divinité, avec lui-même, avec la société et avec la nature.*

Nous publierons aussi un article de M. Th. Foisset, sur le parti que l'on doit tirer de la dernière loi *sur l'instruction primaire*, pour l'amélioration de l'éducation du peuple.

Histoire.

ROME ANCIENNE ET ROME MODERNE.

Description de Rome nouvelle. — Restes de sa splendeur première. — Peuples qui l'ont dévastée. — Prophéties qui avaient prédit son humiliation. — Les causes de sa chute. — Considérations sur Rome catholique.

Rome n'est pas seulement la ville des arts et la ville antique; mais c'est encore la ville des miracles et la ville des martyrs; objet non-seulement des prophéties antiques, mais encore des prophéties nouvelles, celles du Testament nouveau. Il nous appartient donc, comme nous l'avons fait de Jérusalem, de Tyr et de Babylone[1], il nous appartient, dis-je, après avoir lu dans nos livres la parole du Verbe antique et du Verbe nouveau, de connaître quelles preuves cette parole, qui ne doit pas retourner vide et inutile, a laissées de son passage, quelles traces il reste encore de la splendeur première de cette puissance qui fit taire la terre devant elle, afin qu'un plus grand silence se fît sous le ciel pour entendre la voix qui, du gibet planté sur le Golgotha, annonça que *tout serait attiré au crucifié*, qui rendait alors le dernier soupir.

Or en effet tout a été attiré à ce roi de nouvelle espèce, qui en même tems qu'il poussait ce cri, choisissait la ville maîtresse de l'univers pour être le siège de son successeur, pauvre

[1] Voir ce que que nous avons dit de l'état de ces villes. *Numéros* 5, 8 et 25, tom. I, pag. 316; tom. II, pag. 106, et tom. V, pag. 53.

pêcheur galiléen, qui alors, épouvanté du supplice dont il était témoin, fuyait, reniant la doctrine et le nom du maître, qui lui résignait l'empire du monde, et désignait Rome pour le centre de sa puissance.

Or tout cela s'est accompli; non-seulement l'univers a reconnu l'autorité de Jésus le crucifié, mais Pierre, le pêcheur galiléen, est venu s'établir à Rome; cte et empire tient encore au milieu de tous les autres dont les ruines sont éparses de tous côtés sur le sol de l'Europe et de l'Asie. Et le successeur de Pierre est encore à Rome, et y continue le règne de Jésus. C'est lui qui, sans distinction de pays, de peuples, ou de races, règne sur tous les hommes qui sont chrétiens catholiques.

Ainsi, c'est là que nous avons notre chef et notre père, nous tous membres de cette assemblée de frères, qui prend le nom d'*Eglise;* en sorte que Rome est aussi notre ville, notre cité.

On conçoit donc que nous y soyons attachés, et que nous désirions la connaître par un autre sentiment que celui de la curiosité, ou par ce que l'on appelle vulgairement l'*amour de l'art.* Or pour être sûrs de parler de cette ville avec cette impartialité qui caractérise les *Annales*, et avec cette exactitude et ce choix que nous nous efforçons d'offrir à nos lecteurs, nous allons citer la description qu'en fait, dans un ouvrage tout récent, M. Adrien Balbi, connu du monde savant et de nos lecteurs, par ses recherches statistiques et géographiques[1].

Nous ferons suivre cette citation d'un court récit des différentes catastrophes qui ont bouleversé Rome antique; puis nous redirons sur elle les paroles prophétiques de l'ancien et du nouveau Testament, comme l'on relit la sentence d'un juge en voyant le cadavre d'un supplicié.

« Rome, capitale de l'état et siége du pape, est située sur un terrain fort inégal; sa forme est à peu près celle d'un carré oblong, dont le milieu de chacun des deux grands côtés qui sont

[1] Nous avons déjà cité de M. Balbi un article sur le *classement des différens peuples, d'après leurs langues*, Numéro 22, tom. IV, p. 263. — La description de Rome que nous donnons aujourd'hui est extraite du dernier ouvrage de ce savant, intitulé : *Abrégé de géographie, rédigé sur un nouveau plan.* Paris. 1823.

au nord et au midi, ainsi que les quatre angles, font saillie. Le Tibre la divise en deux parties ; la plus grande, bâtie sur la rive gauche de ce fleuve, est Rome proprement dite ; l'autre porte le nom de *Cité-Léonine* ou *Trastevere*. Dans son enceinte actuelle, qu'on estime à environ 15 milles, la partie habitée de Rome moderne est presque toute située au nord de l'ancienne, puisque le Capitole terminait cette dernière au nord, et que l'on peut considérer jusqu'à un certain point ce bâtiment comme la limite de la ville actuelle du côté du sud ; en effet presque tout l'espace qui s'étend au midi du Capitole est rempli de jardins, de vignes et même de terres labourées ; une grande partie de la ville moderne occupe l'ancien Champ-de-Mars.

Aucune ville ancienne ni moderne n'offre réunis sur une égale étendue autant de monumens que cette capitale ; on peut dire sans exagération que, considérée sous ce point de vue et sous celui des beaux-arts, Rome est la première ville du monde. C'est aux soins des souverains pontifes qu'elle dut l'avantage de renaître de ses propres cendres. Depuis le milieu du xve siècle, les papes l'ont presque renouvelée ; secondés par quelques hommes de génie, ils embellirent leur résidence de tout ce que l'architecture, la sculpture et la peinture ont jamais pu imaginer et produire de plus grand, de plus majestueux. Voici les monumens anciens et modernes, les plus remarquables, que le cadre de cet ouvrage nous permet de signaler à l'attention du lecteur ; nous les classerons d'après le plan adopté dans la description des autres métropoles, en rappelant que Rome est partagée en *quatorze rioni* ou *quartiers*, et que sa population actuelle permanente dépasse 154,000 âmes, en comptant les nombreux Juifs et autres habitans qui ne professent pas la religion catholique, et qui ne figurent jamais dans les listes de population publiées par le gouvernement.

Parmi les *quinze portes* par lesquelles on entre dans Rome, la plus septentrionale, dite *Porta del Popolo*, est la plus belle ; elle annonce par ses ornemens la splendeur de cette métropole.

Trois *rues principales*, parfaitement alignées, se font surtout remarquer par leur longueur et par la beauté des édifices qui les décorent ; elles partent toutes les trois de la place *del Popolo* ; celle du milieu, appelée la *Strada del Corso*, est la plus fréquentée

et la plus longue ; elle s'étend jusqu'au palais de Venise et traverse par conséquent presque toute la partie de la ville actuellement habitée. C'est dans cette magnifique rue que se font les courses aux chevaux, et qu'on se promène presque tous les soirs en carrosse : elle est garnie de trottoirs ; la *Strada di Ripetta* prend à droite et aboutit au port du même nom sur le Tibre ; celle *du Babuino*, qui est à gauche, mène à la place d'Espagne.

L'immense *palais du Vatican*, bâti sur la colline du mont de ce nom, sert quelquefois de résidence au pape pendant l'hiver ; c'est sans contredit le plus grand palais de l'Europe, mais il manque de plan et d'ensemble ; il est surtout remarquable par sa vaste étendue ; on prétend qu'il ne compte pas moins de 4,422 salles, chambres ou galeries, et 22 cours. On y admire les musées *Pio-Clémentin* et *Chiaramonti*, remplis de chefs-d'œuvre des beaux arts antiques et modernes, parmi lesquels on distingue l'*Apollon*, le *Laocoon* et l'*Antinoüs*, etc. ; ainsi qu'une suite presque innombrable d'*inscriptions grecques* et *romaines* ; les *galeries* ou *salles*, peintes par Raphaël, où se trouve la *création du Monde*, par ce grand maître ; la *Chapelle sixtine*, avec la fresque célèbre du *Jugement dernier*, par Michel-Ange ; la précieuse *bibliothèque du Vatican*, renfermée dans deux galeries aussi remarquables par leurs vastes dimensions que par leurs ornemens : cette bibliothèque est une des principales d'Italie, pour les livres imprimés ; et peut-être la plus riche de toutes celles de l'Europe pour le nombre et pour la rareté des manuscrits, parmi lesquels se trouve une *copie des comédies de Térence*, du IVe siècle de notre ère, ornée de peintures et regardée comme le plus ancien livre manuscrit qui existe ; c'est aussi dans ses salles qu'a été déposée dernièrement la précieuse collection de livres concernant les beaux arts, la plus riche et la plus choisie peut-être que l'on eût encore recueillie ; elle formait à Venise la bibliothèque particulière du comte Léopold Cicognara, auquel Léon XII l'a achetée. C'est aussi dans les salles du Vatican qu'on a déposé les chefs-d'œuvre de la peinture que les Français avaient enlevés des différentes églises et rendus à Pie VII en 1815. On doit enfin mentionner les deux *jardins* qui sont très-remarquables.

Le *Quirinale*, autre palais superbe, résidence des papes pen-

dant l'été; on le nomme aussi palais de *Monte-Cavallo*, parce que devant la façade on voit deux groupes en marbre, représentant chacun un cheval de proportion colossale et d'une grande beauté; le jardin du Quirinale a plus d'un mille de tour et est un des plus beaux de l'Italie.

Le *Capitole moderne*, bâti non loin de l'ancien, sur le plan tracé par Michel-Ange; on y admire le *magnifique escalier* par lequel on y monte; le *palais des sénateurs de Rome*, celui *des conservateurs*, qui sont les magistrats municipaux de la ville; et le *musée des antiques*, formé par plusieurs papes et offrant dans son ensemble un des plus riches musées de l'Europe; la statue en bronze de Marc-Aurèle à cheval, réputée la plus belle statue équestre antique que l'on connaisse, s'élève au milieu de la place formée par ces trois édifices.

Viennent ensuite la *curia innocenzia*; le *palais de la chancellerie apostolique*; celui de Saint-Marc; la *douane*, avec sa superbe colonnade; le *bâtiment de la Sapienza* et celui du *collegio Romano*; le *grand hôpital*, qui est peut-être le plus magnifique édifice de ce genre qui existe; on pourrait ajouter les *théâtres Alberti* et *Argentina*, qui sont les plus grands et les plus beaux de Rome.

Parmi cette multitude de palais, qui sont un des principaux ornemens de cette métropole, on en compte près de soixante qui paraissent plutôt faits pour servir d'habitation à des princes qu'à des particuliers. Tous ont de vastes cours, des portiques intérieurs et de belles façades du côté de la rue. Ouvrages des Bramante, des Michel-Ange, des Bernini et d'autres grands architectes, ils offrent tous des parties et des collections précieuses trop importantes pour être passées sous silence, mais que nous ne saurions signaler sans sortir du cadre de cet abrégé. Nous citerons les suivans, qu'on prétend se distinguer au-dessus des autres: ce sont les *palais Barberini*, que tous les arts semblent s'être réunis pour embellir; *Doria*, remarquable par son étendue, par ses beaux portiques et par sa galerie de tableaux, une des plus riches de l'Europe; *Borghèse*, renommé par sa rare beauté, par la double colonnade de sa cour et par la magnifique galerie de 1,700 tableaux qu'il renfermait; *Colonna*, par sa belle galerie et par la beauté de ses jardins; *Rospigliosi*, par les peintures; *Braschi* et surtout *Ruspoli*, par leurs magnifiques escaliers; *Far-*

nèse (le grand) , par le grandiose de son architecture et par sa galerie ; du *prince de Canino*, par ses riches collections et surtout par son musée étrusque ; *Corsini*, *Ghigi*, *Aldobrandini*, *Mattei*, *Spada*, *Pamfili*, *Rondanini*, *Strozzi*, *Torlonia-Bracciano*, etc., etc. Il est vrai qu'à la suite des malheurs que la ville éternelle a éprouvés dans ces derniers tems, plusieurs princes romains, ruinés par la guerre, ont été obligés de vendre les objets les plus précieux aux amateurs étrangers.

Parmi les palais de Rome, qui portent le nom de *villa* parce qu'ils sont regardés comme des maisons de campagne, quoique presque tous se trouvent dans l'enceinte même de la ville, nous citerons la *villa Borghèse* ou *Pinciana*, la *Medici*, la *Farnèse*, l'*Aldobrandini*, l'*Albani*, la *Ludovisi-Piombino*, la *Mattei*, la *Farnesina*, la *Massimi*, ci-devant *Negroni*, la *Giustiniani*, la *Casali*, la *Doria*, la *Barberini*, comme les plus remarquables.

La première, ou la *villa Borghèse*, les surpasse toutes en beauté et en magnificence, surtout depuis les grands embellissemens qu'on y a faits récemment. Mais on y recherche en vain cette magnifique collection de statues, de bas-reliefs et de vases antiques qui, achetée par Napoléon, orne depuis vingt ans le musée de Paris.

La *villa* qui tient aujourd'hui le premier rang par ses richesses dans le même genre, est celle du *cardinal Albani* ; c'est en étudiant ses collections, que le célèbre Winkelman fit une grande partie de ses mémorables découvertes. Viennent ensuite la *villa Ludovisi*, dans laquelle son riche propriétaire a rassemblé à grands frais ce que les dernières fouilles ont produit de plus important ; la *villa Aldobrandini*, où se trouvent les *noces Aldobrandini*, la plus précieuse peinture qui nous soit parvenue de l'antiquité ; enfin la *villa Medici*, jadis si fameuse par sa *Vénus* et par les autres chefs-d'œuvre qui décorent maintenant la galerie de Florence, est devenue le séjour des jeunes artistes que la France envoie chaque année à Rome pour se perfectionner dans l'étude des beaux-arts.

Nous ajouterons que ces *villas*, qui ont peut-être une supériorité décidée sur toutes les plus belles maisons de plaisance de l'Europe, peuvent donner une idée de ces lieux d'agrément où les Scipion, les Lucullus et tant d'autres illustres personnages allaient se

délasser de leurs travaux ; le goût de ces grands hommes, pour les belles campagnes, semble être passé à leurs descendans. Les *villas* de Rome réunissent l'élégance à la simplicité ; souvent de grandes haies et des bosquets de lauriers les mettent à l'abri des rigueurs de l'hiver et y conservent une verdure perpétuelle. Dans le milieu, ce sont des parterres entremêlés de plantations d'orangers et de citronniers, qui répandent un doux parfum ; les *villas* d'une grande étendue offrent aussi des bois, des prairies et des pâturages [1]. De belles statues antiques ou modernes, des

[1] « Mieux on connaît Rome, dit le célèbre Goerres, et mieux on comprend pourquoi la Providence divine l'a choisie de préférence à tant d'autres grandes villes pour être la capitale du monde chrétien. La prodigieuse variété des formes et des aspects qui frappe le voyageur en parcourant ses rues et ses campagnes, lui imprime déjà un certain caractère de catholicité, et cet assemblage de souvenirs et de monumens de tous les siècles et de toutes les nations qu'on y admire, rappelle à l'esprit ce *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*, qui est l'attribut spécial de la foi de l'Eglise catholique ; une autre circonstance qui distingue Rome de presque toutes les autres capitales, c'est qu'on y est pour ainsi dire en même tems à la campagne et au milieu d'une des plus grandes villes. A quelques pas de ces palais dont le nombre et la magnificence vous étonnent, de ces rues populeuses rétentissant du bruit des carrosses; vous trouvez des troupeaux entiers de chèvres blanches à longs poils, se reposant paisiblement à l'ombre, comme si elles aussi se sentaient protégées par la houlette du pasteur suprême. On passe au milieu de ces troupeaux de chèvres même pendant la nuit, sans que cela les dérange ou les effraye le moins du monde. A cette occasion, je dois faire une observation qui entre nécessairement dans l'impression générale qu'on reçoit en parcourant Rome, et qui, toute minutieuse qu'elle paraisse, n'est peut-être pas tout-à-fait sans importance, à cause des rapports primitifs qui ont existé entre l'homme et les animaux. Je dirai donc que tous les animaux, les chiens, les chats, les poules, les pigeons sont à Rome privés et familiers à un point qu'on ne connaît pas en d'autres climats. Il y a ici un grand nombre de chiens qui n'appartiennent à personne ; cependant ils trouvent toujours des hommes qui les nourrissent, et lorsqu'on publie des édits qui menacent de mort tout chien sans collier, on a la consolation de voir tous ces chiens sans maîtres pourvus de colliers par des protecteurs humains que leur ménage cette Providence sans la permission de laquelle « *nul passereau ne tombe du toit.* » Ajoutons qu'on

fontaines d'où jaillissent sans interruption les eaux les plus limpides, un sol extrêmement fertile, un beau ciel et l'inégalité même du sol, qui forme ces magnifiques terrasses d'où l'on jouit des points de vue les plus agréables et les plus variés, ajoutent à tant de charmes et complètent ce tableau délicieux.

Parmi les 364 *églises* que compte Rome, nous citerons les suivantes :

Saint-Pierre, qui est non seulement le plus vaste, mais aussi le plus beau temple que l'on ait encore construit; on pourrait même dire que c'est le plus bel édifice du monde; une place immense, un magnifique péristyle circulaire, orné de deux superbes fontaines et d'un des plus grands obélisques égyptiens, forment pour ainsi dire l'avenue de cette basilique, dont la double coupole qui la domine, aussi vaste que le Panthéon d'Agrippa, mais, pour ainsi dire, suspendue à 160 pieds au-dessus du pavé, est regardée comme l'ouvrage le plus hardi et le plus étonnant que l'architecture moderne ait encore exécuté. C'est au-dessous de ce dôme immense qu'est placé le maître-autel, couronné d'un baldaquin soutenu par quatre colonnes torses de bronze doré ; ce morceau, si remarquable par sa belle et majestueuse architecture et par son élévation, est le plus grand ouvrage en bronze que l'on connaisse; il pèse 450 milliers. Immédiatement au-dessous est la magnifique chapelle souterraine dite *la confession de saint Pierre*, dont on admire les ornemens et la richesse. Les statues colossales en bronze des quatre Pères de l'église, les précieux tableaux en mosaïque où l'on a imité pour l'éternité les chefs-d'œuvre si périssables des plus grands maîtres, les magnifiques mausolées de plusieurs papes, ainsi que la *chapelle clémentine* et autres, sont les objets qui frappent le plus le spectateur, étonné à la vue de tant de chefs-d'œuvre que renferme l'intérieur de ce temple.

»Viennent ensuite la *basilique de Saint-Jean de Latran*, qui est

n'entend ici parler de chiens enragés que très-rarement. On rencontre à Rome même des chevaux sans maîtres qui se nourrissent de légumes qu'on jette au coin de certaines rues, appelées pour cela *immondeggaj*...» *Rome telle qu'elle est réellement*, par Goerres. 1826, in-8°.

(*Note du Rédacteur des Annales.*)

censée être l'église desservie par le pape, qui en est le *curé* et qui pour cela a le rang sur toutes les autres du monde catholique; c'est ici que l'on couronne les papes, et que se trouve la *chapelle Corsini*, la plus belle peut-être du monde; on dit que sa construction a coûté plus de 10 millions de francs.

Sainte-Marie-Majeure, où l'on admire les mosaïques du ve siècle et les chapelles de Sixte V et de Paul V.

Saint-Paul, hors des murs, qui était le plus grand temple de Rome après celui de Saint-Pierre ; détruite presque entièrement par le feu en 1823, on la rebâtit à présent.

Les églises de *Saint-Laurent*, hors des murs, et de *S.-Sébastien*, remarquables surtout par leurs *catacombes;* celles de la dernière sont censées être les plus vastes de Rome.

L'église de *Sainte-Agnès*, sur la place Navone.

Celles de *Saint-Augustin*, de *Jésus*, de *Saint-Ignace*, de *Sainte-Marie-des-Anges* ou des *Chartreux*, édifice formé des restes des bains de l'empereur Dioclétien, et remarquable par sa grande et belle méridienne.

De *Saint-Pierre-in-Montorio*, où se trouvait primitivement la célèbre *Transfiguration* par Raphaël, réputée le plus beau tableau que l'on connaisse.

De *Sainte-Marie in Ara cœli*, bâtie à l'endroit où était autrefois le temple de Jupiter capitolin.

De *Saint-Pierre in Vincoli*, regardée comme l'église la plus ancienne de Rome, où se trouve le mausolée de Jules II, ouvrage de Michel-Ange et l'un des monumens les plus célèbres de l'Italie.

Parmi les 46 *places publiques* qui décorent Rome, on doit du moins citer les suivantes : la *place de Saint-Pierre*, qu'on regarde comme la plus belle du monde et que nous avons déjà nommée en parlant de la basilique qui en forme le principal ornement; la *place Navone*, destinée aux marchés de Rome, et embellie par la magnifique fontaine à laquelle elle donne son nom ; la *place d'Espagne*, la plus fréquentée par les étrangers, et décorée de la fontaine *Barcaccia*, du palais de la cour d'Espagne et du magnifique escalier qui conduit à l'église de la Trinité-du-Mont ; la place de *Monte-Cavallo*, qui se développe devant le palais pon-

tifical de ce nom ; la *place Colonne*, ainsi nommée de la superbe colonne qui s'y élève, et celle qui emprunte son nom à la *porta del Popolo*.

Douze fontaines principales embellissent cette capitale et la pourvoient abondamment d'eau ; quatre méritent une mention particulière : celle de *Trevi*, dont l'eau passe pour être la meilleure ; la *fontaine sixtine ;* celle de la place Navone, qui est la plus magnifique ; celle de Paul V, près de l'église de Saint-Pierre in Montorio, remarquable par l'immense volume d'eau qui en jaillit.

Un grand nombre d'*établissemens littéraires* ajoutent à l'importance de cette métropole. On doit mettre à leur tête l'*université* ou l'*università romana della Sapienza*, une des plus anciennes de l'Europe et des principales de l'Italie ; viennent ensuite le *Collége romain*, fondé depuis long-tems par les jésuites, qu'on peut regarder comme une autre université, et auquel sont annexées une riche bibliothèque et de belles collections d'antiquités, d'histoire naturelle, de modèles de machines, etc. ; le Collége de *la propagande*, où des indigènes de l'Inde, de l'Abyssinie, de la Syrie, de l'Arménie et de la Grèce, sont instruits par des professeurs pour aller répandre, dans les contrées les plus éloignées, les lumières et les bienfaits du christianisme ; une célèbre typographie est attachée à cet établissement, où l'on a imprimé des ouvrages en plus de trente langues différentes, et avec leurs caractères respectifs ; malheureusement depuis la révolution française, ce collége a perdu une partie de ses ressources et de son importance ; le *Séminaire romain*, bel et utile établissement, considérablement augmenté et perfectionné dernièrement par les soins du savant cardinal Zurla ; les colléges *Nazareno ;* les *collèges anglais*, *irlandais*, *écossais*, et dix-sept autres, tous plus ou moins considérables ; l'*institut des sourds-muets*, celui de *Ripa-Granda*, où l'on instruit dans tous les arts et métiers environ mille enfans des deux sexes ; plusieurs *écoles des beaux-arts* pour les élèves de l'empire d'Autriche, de la France, de l'Angleterre, du royaume des Deux-Siciles ; *l'académie romaine de Saint-Luc*, où dix professeurs habiles enseignent la peinture, la sculpture, l'architecture théorique et pra-

tique, la géométrie perspective, l'anatomie, l'histoire, la mythologie et les costumes.

Parmi les nombreuses *sociétés savantes*, nous citerons l'*Académie des Arcades*, une des plus renommées et des plus anciennes de l'Europe; celle des *Nuovi Lincei* ou d'*Histoire naturelle*, à laquelle est joint un observatoire; l'*Académie théologique de l'université de Rome;* la *Pontificia Academia romana d'Archeologia*, dont le but est l'illustration des monumens anciens et la rectification des erreurs débitées sur les plus connus; la *Tiberina*, la *Latina*, la *Filarmonica*, la *Filodrammatica romana.*

Parmi les nombreuses *bibliothèques* publiques, ou qu'on peut regarder comme telles, on doit citer au moins la *Vaticana*, déjà mentionnée; la *Casanatenea*, dans le couvent de la *Minerva;* l'*Alessandrina*, dans le bâtiment de la Sapienza; l'*Angelica* et l'*Aracœlitana*, dans les couvens de Saint-Augustin et d'Ara-Cœli.

Outre les superbes *musées d'antiques* et les *galeries de tableaux* déjà mentionnés en parlant du Vatican et du Capitole, il faut nommer les *Musées d'anatomie et d'histoire naturelle* de l'hôpital Saint-Esprit; le *Musée de Minéralogie de la Sapienza*, le *Jardin botanique* et l'*Observatoire* dépendant de l'université, et la belle *galerie* attachée à l'*Académie de Saint-Luc;* le *Musée Kirkerianum d'histoire naturelle* et celui d'*antiquités* au Collége Romain; l'*Étude de mosaïque*, qui est peut-être le premier établissement de ce genre qui existe.

Les nombreuses et magnifiques collections appartenant à des particuliers n'entrant pas dans le cadre de cet ouvrage, nous nous bornerons à signaler à l'attention du lecteur les *ateliers de peinture* et de *sculpture* qui forment un des principaux traits caractéristiques de cette métropole; il n'y a pas d'étranger instruit qui ne s'empresse de les visiter, et qui n'ait eu l'occasion d'admirer les chefs-d'œuvre que renferment l'atelier de peinture du célèbre *Camuccini* et ceux qui assignent une place si distinguée aux ateliers de l'immortel *Canova*, dirigé par un de ses élèves les plus distingués, et de M. *Thorwaldsen*, dont les productions rendent moins sensible la perte du Praxitèle italien.

Nous ajouterons enfin que l'on vient de fonder, sous les aus-

pices du prince héréditaire de Prusse un *Institut de correspondance archéologique*, partagé en quatre sections, suivant les quatre pays où se trouve le principal théâtre de pareilles études, l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre; on se propose d'ajouter d'autres sections pour la Grèce, la Suède, la Hollande et la Russie; c'est la plus grande association savante que l'on ait encore établie; elle contribue déjà à étendre la sphère d'une science qui de nos jours a fait tant de progrès en publiant des annales, et en admettant indistinctement à participer aux découvertes nouvelles les savants de tous les pays du monde civilisé qui font de l'archéologie le sujet de leurs recherches [1].

On se formerait une idée très-imparfaite de Rome si l'on passait entièrement sous silence les *monumens* et les *débris* des somptueux édifices qui décoraient l'*ancienne ville*, et qui, malgré leur vétusté et les dévastations des barbares, forment encore un des plus beaux ornemens de la résidence des successeurs de saint Pierre. Nous en signalerons les plus remarquables.

Le *Pont Ælius*, construit par l'empereur Adrien, et nommé aujourd'hui *Pont Saint-Ange*, un des plus magnifiques de l'Italie; il est encore le plus beau de ceux qui traversent aujourd'hui le Tibre.

La *Cloaca Maxima*, le plus considérable des anciens égoûts; c'est une voûte qui étonne par sa hauteur et par sa largeur, et qui sert encore à son ancienne destination, quoique sa construction remonte au onzième siècle de Rome, c'est-à-dire au tems des Tarquins.

L'*Acqueduc d'Acqua-Vergine*, construit par Agrippa, et qui se dégage par la belle fontaine de Trevi; et ceux de l'*Acqua-Martia* et de l'*Acqua-Paola* sont les principales constructions de ce genre qui, comme aux beaux tems de Rome, fournissent abondamment d'eau excellente les nombreuses fontaines de cette ville.

Le *Panthéon*, bâti et dédié par Agrippa à tous les dieux, est aujourd'hui l'église qu'on appelle *la Rotonda*, ou *Sainte-Marie-*

[1] Telle est cependant, avec réalité, cette église catholique et cette papauté que des écrivains haineux ou ignorans ne cessent de représenter comme ennemie des sciences et des lumières. (*Note du Réd.*)

de la Rotonde, consacrée à tous les saints. C'est l'édifice le mieux conservé de l'ancienne Rome. On admire son majestueux portique, qui est soutenu par seize colonnes de granit de dimensions colossales, et sa vaste coupole, qui a servi, sinon de modèle, du moins d'étude pour toutes celles qu'on a construites depuis. C'est dans ce temple que reposent les restes mortels des grands hommes de l'Italie morts à Rome.

Le joli *temple* rond *de Vesta*, aujourd'hui de la *Madonna del Sole*, et les débris de plusieurs autres temples, tels que ceux de la *Lune*, de *Jupiter Stator* et de la *Paix*, le plus vaste et le plus somptueux de tous ceux que Rome possédait au tems de sa plus grande splendeur; et les débris de plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer.

Le *Cirque de Caracalla*, le seul qui subsiste encore des dix que possédait Rome. Ce vaste et bel édifice se trouve aujourd'hui au milieu des champs et des vignes; son arène est convertie en pré ou en jardins potagers, et les belles pierres qui formaient la ligne *Spinea*, ainsi que les statues, ont été enlevées.

Le *Colisée*, bâti par Vespasien. C'est le plus vaste amphithéâtre connu après celui de Catane; il en a péri presque la moitié. Ce magnifique monument vient d'être décombré, et ressort dans tout son lustre.

Les restes du *Théâtre de Marcellus*, élevé par Auguste, consistant en un certain nombre d'arcades à double étage, qui forment un quart de cercle, et font l'admiration de tous les connaisseurs.

Les ruines des *thermes de Titus* et de *Caracalla;* on voit encore les murs extérieurs des vastes palais qui, sous le nom de *thermes*, servaient de bains publics; ils donnent une idée de leur immense étendue. On y avait placé 1,600 sièges de marbre pour la commodité des baigneurs des deux sexes, qui y trouvaient des bains de toute espèce, même d'eau de mer. Ces bains étaient distribués dans de grandes salles dont les voûtes extraordinairement hautes reposaient sur des colonnes de marbre le plus rare: les cuves dans lesquelles on prenait les bains étaient de marbre fin, de granit oriental ou de porphyre. On avait encore ménagé de vastes bassins pleins d'eau pour ceux qui voulaient s'exercer à nager. Une foule d'esclaves de l'un et de l'autre sexe

étaient chargés de servir les baigneurs. On y voyait aussi des portiques sous lesquels on pouvait se promener, et où des marchands étalaient toutes sortes de bijoux. Il y avait de grands emplacemens destinés aux exercices du corps et même à ceux de l'esprit : les philosophes et les rhéteurs s'y assemblaient pour donner des leçons à la jeunesse ; les poètes y récitaient leurs ouvrages ; les peintres et les sculpteurs y attiraient les amateurs des arts.

L'intérieur de ces magnifiques édifices n'est plus qu'un amas informe de ruines couvertes d'herbages et d'arbustes ; les colonnes de marbre et les statues en ont été enlevées pour orner les palais modernes de quelques particuliers.

Viennent ensuite les ruines des *thermes de Dioclétien ;* ces bains étaient encore plus grands ; Michel-Ange en a converti la grande salle impériale, qui subsistait encore de son tems, en une église qui appartient aux Chartreux, en laissant à leur place huit colonnes de granit qui occupent le centre de l'édifice.

Parmi les nombreux *arcs de triomphe* qui ornaient la métropole de l'empire romain, plusieurs ont traversé les siècles et sont encore assez bien conservés ; nous citerons *l'arc de Titus*, élevé par Trajan au triomphateur de la Palestine ; c'est le plus beau de ceux que possède Rome sous le rapport de l'architecture ; quoique très-délabré, il offre encore dans ses bas-reliefs le triomphe de ce guerrier sur les Juifs ; on y voit le candelabre à sept branches, la table des pains de proposition et plusieurs ornemens et dépouilles du temple de Jérusalem ; *l'arc de Constantin*, remarquable en ce qu'il est le mieux conservé de tous ; celui de *Septime-Sévère*, par ses bas-reliefs, et celui de *Janus* par sa conservation.

Un petit nombre de *colonnes monumentales* ont échappé à l'action du tems et à la fureur des barbares, qui, à différentes époques, ont saccagé Rome [1]. Nous citerons les trois principales qui subsistent encore : la *colonne Antonine*, qui donne le nom à la place Colonne, dont elle fait le plus bel ornement ; c'est un trophée magnifique tout en marbre, élevé par le sénat à l'empe-

[1] Voir la *note historique* sur les différens pillages que Rome a subis ; ci-après, pag. 259.

reur Antonin-le-Pieux; les bas-reliefs qui l'entourent, en spirale, dans toute sa hauteur, représentent divers événemens des guerres des Romains sous Antonin et sous Marc-Aurèle; on l'a restaurée en 1589. La *colonne Trajane*, regardée comme le plus beau monument de ce genre que les anciens nous aient laissé, des bas-reliefs en spirale, offrant l'histoire militaire de Trajan, en recouvrent toute la surface: on y compte 2,500 figures d'un dessin et d'une exécution admirables. La *colonne Rostrale de Duillius*; c'est le plus ancien monument de ce genre qu'il y ait à Rome; elle a environ douze pieds de haut et a été érigée par le sénat pour conserver la mémoire de la victoire navale remportée sur les Carthaginois l'an 494 de la république; elle est à présent au Capitole.

Les *obélisques* qu'on a retirés des ruines, quoique originairement apportés d'Égypte, font encore partie des antiquités de Rome, et figurent parmi les plus beaux ornemens. Elle en compte dix sur pied; le plus grand de tous est celui qui décore la place de Saint-Jean de Latran; viennent ensuite ceux de la place Saint-Pierre, de la Porta del Popolo, et celui de Monte-Pincio.

Le *mausolée d'Adrien*, aujourd'hui le *château Saint-Ange*, était un des monumens les plus remarquables de l'ancienne Rome. L'empereur Adrien lui-même le fit construire. Sur une base carrée, d'une vaste surface, s'élevaient, en pyramide arrondie, trois ordres d'architecture, le tout en marbre de Paros. Chaque ordre se composait de colonnes de granit et de porphyre, qui formaient de superbes galeries décorées de statues et de bas-reliefs des meilleurs maîtres. Ce monument, qu'on appelait *Moles Adriana*, à cause de sa masse prodigieuse, était terminé par une magnifique coupole surmontée d'une pomme de pin de bronze. Après avoir servi de forteresse aux Goths, de retraite aux petits tyrans qui désolaient Rome pendant le IXe et le Xe siècle, il fut transformé en citadelle régulière par Urbain VIII. L'ancien tombeau en forme le corps principal, qu'environnent quatre gros bastions. On y conserve le trésor de l'église, les bulles et les chartes de la cour de Rome, et on y tient enfermés les prisonniers d'état. Au centre du monument est une vaste salle peinte à fresque par Jules Romain, avec des antiques estimés. Une immense

galerie le met en communication avec le palais du Vatican. Viennent ensuite le *mausolée d'Auguste*, dont les débris annonçaient encore la magnificence; sur les ruines de ce palais de la mort, où chaque membre de la famille d'Auguste avait un asile, on a bâti un théâtre, où l'on donne de tems en tems des combats de buffles, et où tous les dimanches, pendant la belle saison, se rassemble beaucoup de monde pour jouir de la musique et des feux d'artifice qu'on y donne. Le *mausolée de Caïus Cestius*, monument remarquable par son antiquité et par les peintures faites à la détrempe qui existent encore dans son intérieur; c'est une grande pyramide carrée, bâtie en pierres et en briques, et revêtue de marbre blanc; ses environs servent maintenant de sépulture aux protestans établis à Rome. Le *mausolée de Cecilia Metella*, qui se distingue surtout par la beauté de son architecture et celle des marbres employés dans sa construction.

Le magnifique *palais des Césars*, sur le Mont Palatin, commencé par Auguste, continué par Tibère, embelli des trésors de la nature et des chefs-d'œuvre de l'art par Caligula, Néron, Domitien et autres empereurs, est entièrement enseveli sous des jardins modernes.

On cherche en vain le *Capitole*, où étaient conduits en triomphe les rois et les dépouilles des peuples, où Jupiter avait un temple magnifique et Rome son sénat. Nous avons déjà signalé les beaux édifices construits sur son emplacement d'après le plan de Michel-Ange.

Le *Forum Romanum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs de triomphe, de trophées, de statues de héros et de dieux, où se trouvait la tribune aux harangues, où le peuple romain, pendant tant de siècles, jugeait les nations et décidait du sort des rois; cette place auguste a perdu jusqu'à son nom: on ne la connait que sous l'ignoble dénomination de *Campo Vaccino*, parce qu'on y tenait autrefois le marché aux vaches. Mais le dernier pape, qui a déjà tant fait pour les progrès de l'archéologie, a ordonné qu'on déblayât cette vaste place à l'instar du forum de Trajan, qui sortit pour ainsi dire de terre sous l'administration des Français. Déjà les déblais se font avec activité et intelligence, et un des premiers résultats fut la découverte de la *première colonne milliaire*, regardée comme le centre du

vaste empire romain, et qu'on avait jusqu'à présent cherchée sans fruit.

En finissant ce tableau, nous ajouterons que la magnificence déployée dans les cérémonies religieuses, et l'illumination du château Saint-Ange et de la coupole de Saint-Pierre, le soir de la fête de ce saint, sont ce que la moderne Rome offre de plus important à voir après ses magnifiques monumens. »

Tel est le tableau tracé par M. Balbi de Rome ancienne et de Rome moderne. Voyons maintenant ce que nos Livres nous disent de cette puissante maîtresse de la terre, afin de connaître ce que, si l'on peut parler ainsi, Dieu pensait de ses actions et de l'usage qu'elle faisait de sa puissance.

Dans l'ancien Testament, Daniel nous représente Rome, au dire de tous les interprètes, sous la forme d'une « bête terrible » et merveilleuse, ayant de grandes dents de fer, dévorant et » brisant toutes choses, et foulant les restes avec ses pieds... » Cette bête, d'après l'explication de Daniel lui-même, figurait » un royaume, lequel sera, dit-il, plus grand que tous les » royaumes, et dévorera toute la terre, et la foulera et la bri- » sera... Un pouvoir, qui devait s'élever du milieu de ce royaume, » devait parler orgueilleusement contre le Très-haut, briser les » Saints,... jusqu'à ce que l'*Ancien des jours* fût venu, et le *Fils* » *de l'homme* eût reçu la puissance et le royaume, puissance qui » ne devait point être transférée, règne qui ne devait point être » affaibli [1]. »

Dans le nouveau Testament, S. Pierre désigne Rome sous le nom de Babylone [2]; S. Jean la désigne plus d'une fois sous ce nom et la caractérise d'une manière qui ne peut convenir qu'à elle seule, en parlant de son empire sur tous les peuples, de sa cruauté envers les Saints, et des sept collines sur lesquelles elle est assise [3].

[1] Voir tout le chapitre VII de Daniel.

[2] Salutat vos Ecclesia quæ est in Babylone collecta. *Ch.* V, *v.* 13. Cette lettre fut écrite l'an 45 de notre ère: il y avait trois ans que S. Pierre était à Rome.

[3] Et alius angelus secutus est dicens: Cecidit, cecidit Babylon illa

Maintenant, écoutons le récit que cet aigle des évangélistes, ce poète de la nouvelle alliance, nous fait de la punition et de la destruction de cette ville, et souvenons-nous qu'au moment où ces paroles ont été prononcées, Rome était encore dans tout l'enivrement de sa puissance, et qu'elle, maîtresse du monde, ne connaissait pas même de nom les peuples que Dieu avait chargés du soin d'abaisser son orgueil, fait, dont il racontait à l'avance les principales circonstances [1].

« J'entendis une voix du ciel disant :

» Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez frappés de ses plaies, parce que ses péchés sont montés jusqu'au Ciel, et que Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Faites la boire deux fois dans le même calice où elle vous a donné à boire. Autant elle s'est glorifiée et elle a été dans les délices, autant multipliez ses tourmens et ses douleurs; car elle dit en son cœur : *Je suis Reine, et je ne suis point veuve, et je ne serai point dans le deuil.*

» C'est pourquoi, en un seul jour, ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront, et elle sera brûlée par le feu, parce que c'est le Dieu puissant qui la jugera. Et les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle et qui ont vécu avec elle dans les délices, pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement. Et debout, loin d'elle, dans la crainte de ses tourmens, ils diront : *Malheur! malheur! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue en un moment.*

» Les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises, ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de bois odoriférant, et de vases d'ivoire, de pierres précieuses, d'airain, de fer et de marbre, de cinnamome, d'aromates, de parfums, d'encens, de vin,

magna, quæ à vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes. *Apoc.* ch. XIV, v. 8.

[1] L'*Apocalypse* fut écrit pendant l'exil de S. Jean, dans l'île de Pathmos l'an 95 de notre ère, cinq ans avant la mort de cet évangéliste.

d'huile, de fleurs de farine, de blé, de bêtes de charge, de brebis, de chevaux, de chariots, d'esclaves et d'hommes libres. Les fruits qui faisaient tes délices ne sont plus; toute beauté et toute magnificence sont perdues pour toi et on ne les trouvera plus.

» Ceux qui lui vendaient ces marchandises et qui se sont enrichis se tiendront debout au loin dans la crainte de ses tourmens; ils pleureront et gémiront, disant : « Malheur, malheur! » Cette grande ville, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et » d'écarlate, parée d'or, de pierreries et de perles, a perdu » en un moment ces richesses immenses; et tous les pilotes, » ceux qui naviguent sur la mer, les matelots et tous ceux qui » voguent sur les vaisseaux, se sont retirés au loin. Et ils ont » crié, en voyant le lieu de son embrasement, et ils ont dit : » *Quelle ville a été semblable à cette grande ville.* »

» Et ils ont couvert leur tête de poussière et ils ont crié, pleurant, gémissant et disant : « Malheur! malheur! Cette grande » ville qui a enrichi de son opulence tous ceux qui avaient des » vaisseaux sur la mer a été désolée en un moment. »

» Ciel, réjouissez-vous sur elle, et vous, saints Apôtres et Prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'elle.

» Alors un Ange puissant leva en haut une pierre comme une grande meule, et la jeta dans la mer, disant : « Babylone, cette » grande ville sera ainsi précipitée, et on ne la retrouvera plus » désormais. Et la voix des joueurs de harpe et des musiciens, » et la flûte des chanteurs et les trompettes, ne rétentiront plus » en toi : nul artisan ne se trouvera en toi. Et la voix de la meule » ne s'entendra plus; et la lumière des lampes ne luira plus en » toi à jamais, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'entendra » plus : car tes marchands étaient des princes de la terre, et toutes » les nations se sont égarées dans tes enchantemens. Et dans » cette ville a été trouvé le sang des Prophètes et des Saints et de » tous ceux qui ont été tués sur la terre. »

» Après cela j'entendis dans le ciel comme une voix d'une gande multitude qui disait :

« ALLELUIA. Salut, gloire et puissance à notre Dieu, parce que » ses jugemens sont véritables et justes, parce qu'il a condamné » la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitu-

» tion et il a vengé le sang de ses serviteurs que ses mains ont » répandu. »

» Et ils dirent une seconde fois : ALLELUIA [1]. »

Nous venons d'entendre la menace prophétique, écrite vers la fin du premier siècle; écoutons maintenant le récit de l'histoire.

Au ve siècle, en 410, Alaric, roi des Goths, prend et ravage Rome pendant six jours [2].

Quarante-cinq ans après, en 455, Genséric, roi des Vandales, la prend de nouveau et la livre au pillage pendant quatorze jours et quatorze nuits.

Dix ans après, en 465, Odoacre, roi des Hérules, la prend et la saccage de nouveau.

Huit ans après, en 472, Ricimer, patrice et général des Romains, s'en empare et la livre au ressentiment de son armée.

Enfin, 75 ans plus tard, Totila, roi des Goths, la prend et la ravage encore, de sorte que cette cité fameuse, naguère la reine du monde, cinq fois, fut foulée aux pieds et humiliée jusque dans la poussière, dans l'espace de 137 ans.

Il ne s'agit pas ici d'examiner phrase par phrase les paroles de notre Ecriture; nous dirons à nos lecteurs : La ruine de Rome avait été prédite, c'est un fait; elle a été ruinée avec des circonstances extraordinaires, impossibles à prévoir; il faut croire à la prophétie, et voir un châtiment dans sa ruine, à moins de renoncer à croire à une puissance qui régit les affaires de ce monde.

Mettons pourtant encore sous les yeux de nos lecteurs quelques détails de cette grande punition. Nous ne pouvons trop insister sur un tel sujet, car la ruine de l'empire de l'ancienne Rome prouve la véracité du règne sans fin qui a été promis aussi

[1] *Apoc.*, ch. XVIII.

[2] S. Augustin, dans la *Cité de Dieu*, n'hésite pas à regarder Alaric comme un instrument dont Dieu se servit pour châtier une ville mère de tous les crimes et de toutes les erreurs, « Je sens en moi quelque chose, » disait ce barbare, qui me porte à détruire Rome. » *Biographie univ.*, tom. 1er, p. 380. On sait qu'Attila prenait lui-même le titre de *fléau de Dieu*, que lui donnait la terre. Rome tremblait à son nom; apaisé par sa soumission, il se contenta de la rendre tributaire. *Idem.* p. 629.

à la Rome nouvelle. D'ailleurs nous allons citer des hommes que l'on ne se lasse pas d'entendre.

Voici le tableau dans lequel l'éloquent auteur des *Études historiques sur la chute de l'Empire romain*, nous présente le spectacle qu'offrait Rome après les incursions des barbares :

.... « Enfin l'Italie vit tour à tour rouler sur elle les torrens des Alamans, des Goths, des Huns et des Lombards; c'était comme si les fleuves qui descendent des Alpes et se dirigent vers les mers opposées avaient soudain, détournant leurs cours, fondu à flots communs sur l'Italie. Rome, quatre fois assiégée, et prise deux fois, subit les maux qu'elle avait infligés à la terre. « Les femmes, selon S. Jerôme, ne pardonnèrent pas même aux » enfans qui pendaient à leurs mamelles, et firent rentrer dans » leur sein le fruit qui ne venait que d'en sortir. Rome devint le » tombeau des peuples dont elle avait été la mère.... La lumière » des nations fut éteinte ; en coupant la tête de l'empire romain, » on abattit celle du monde. » — « D'horribles nouvelles se sont » répandues, s'écriait S. Augustin du haut de la chaire, en par- » lant du sac de Rome : carnage, incendie, rapine, exterminа- » tion ! Nous gémissons, nous pleurons, et nous ne sommes point » consolés.... »

» On donna, aux étrangers qui consentaient à les cultiver, les terres restées en friche. Majorien et Théodoric s'occupaient de réparer les édifices de Rome, dont pas un seul n'était resté entier, si nous en croyons Procope. La ruine alla toujours croissant avec les nouveaux tems, les nouveaux siéges, et les guerres intestines : Rome vit renaître ses conflits avec Albe et Tibur ; elle se battait à ses portes ; les espaces vides que renfermait son enceinte devinrent le champ de ces batailles qu'elle livrait autrefois aux extrémités de la terre. Sa population tomba, de trois millions d'habitans, au-dessous de quatre-vingt mille. Vers le commencement du huitième siècle, des forêts et des marais couvraient l'Italie; les loups et d'autres animaux sauvages hantaient ces amphithéâtres qui furent bâtis pour eux ; mais il n'y avait plus d'hommes à dévorer.

» Les dépouilles de l'empire passèrent aux barbares ; les chariots des Goths et des Huns, les barques des Saxons et des

Vandales, étaient chargés de tout ce que les arts de la Grèce et le luxe de Rome avaient accumulé pendant tant de siècles. On déménageait le monde comme une maison que l'on quitte.....

» Genséric emmena de Rome en captivité Eudoxie et ses deux filles, seuls restes de la famille de Théodose. Des milliers de Romains furent entassés sur les vaisseaux du vainqueur : par un raffinement de barbarie, on sépara les femmes de leurs maris, les pères de leurs enfans....

» Lorsqu'Alaric entra dans Rome, Proba, veuve du préfet Pétronius, chef de la puissante famille Ancienne, se sauva dans un bateau sur le Tibre ; sa fille Læta et sa petite-fille Démétriade l'accompagnèrent : ces trois femmes virent de leurs barques fugitives les flammes qui consumaient la ville éternelle. Proba possédait de grands biens en Afrique ; elle les vendit pour soulager ses compagnons d'exil et de malheur.

» Fuyant les barbares de l'Europe, les Romains se réfugiaient en Afrique et en Asie ; mais dans ces provinces éloignées, ils rencontraient d'autres barbares : chassés du cœur de l'empire aux extrémités, rejetés des frontières au centre, la terre était devenue un parc où ils étaient traqués dans un cercle de chasseurs.

» S. Jérôme reçut quelques débris de tant de grandeur dans cette grotte où le Roi des rois était né pauvre et nu. Quel spectacle et quelle leçon que ces descendans des Scipion et des Gracques réfugiés au pied du Calvaire ! S. Jerôme commentait alors Ézéchiel ; il appliquait à Rome les paroles du prophète sur la ruine de Tyr et de Jérusalem : « Je ferai monter contre vous » plusieurs peuples, comme la mer fait monter les flots : ils » détruiront les murs jusqu'à la poussière.... Je mettrai sur les » enfans de Juda le poids de leurs crimes.... Ils verront venir » épouvante sur épouvante. » Mais lorsque, lisant ces mots : *Ils passeront d'un pays à un autre, et seront emmenés captifs*, le solitaire jetait les yeux sur ses hôtes, il fondait en larmes.

» Et pourtant la grotte de Bethléem n'était pas un asile assuré ; d'autres ravageurs dépouillaient la Phénicie, la Syrie et l'Égypte. Le désert, comme entraîné par les barbares et changeant de place avec eux, s'étendait sur la face des provinces jadis les plus fertiles ; dans les contrées qu'avaient animés des peuples innom-

brables, il ne restait que la terre et le ciel. Les sables mêmes de l'Arabie, qui faisaient suite à ces champs dévastés, étaient frappés de la plaie commune ; S. Jerôme avait à peine échappé aux mains des tribus errantes, et les religieux du Sina venaient d'être égorgés : Rome manquait au monde et la Thébaïde aux solitaires.

» Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monumens, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flamme furent dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissemens de tant de victimes ; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, on aperçut une croix, et au pied de cette croix un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Évangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfans de ceux qui avaient cru en lui [1]. »

Avant Chateaubriand, Bossuet indiquait ainsi, de sa main ferme et hardie, les causes qui avaient amené la chute de l'empire romain :

« Quand le tems fut venu que la puissance romaine devait tomber, et que ce grand empire, qui s'était vainement promis l'éternité, devait subir la destinée de tous les autres, Rome devint la proie des barbares....

» Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugemens de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même : mystère que le S. Esprit a révélé à S. Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'Apocalypse. Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au

[1] M. de Chateaubriand, *Etudes historiques*, tom. 3. Suite des mœurs des Barbares. Vers la fin.

nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple, où se trouvaient presque tous les plus puissans de Rome, ne pouvaient être retirés de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobre l'église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étaient encore en cet état au quatrième siècle de l'église, et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglans décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide de sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre; il livra donc aux barbares cette ville *enivrée du sang des martyrs*, comme parle S. Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtimens qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et S. Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux barbares, prise trois ou quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première; et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non seulement détruits, mais encore oubliés[1]. »

Or, maintenant que nous avons connu Rome ancienne et nouvelle dans ses murs et dans ses édifices, maintenant que nous avons vu ce que Dieu avait prédit d'elle, ce qu'elle avait fait contre Dieu et comment les menaces qui lui avaient été faites ont été exécu-

[1] *Discours sur l'hist. univ.*, 3e partie, ch. 1er.

tées, après avoir puisé une grave leçon dans un si grand coup porté par la main de notre Dieu, jetons un voile sur cette histoire passée et sur ces siècles ensevelis; revenons à Rome moderne, à Rome notre mère, et qu'il nous reste d'elle les impressions toutes filiales et toutes chrétiennes, consignées dans le morceau suivant, dont on reconnaîtra l'auteur aux premières lignes.

« Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas* [1]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans les lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrens de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil ; quelquefois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvemens champêtres, point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs ; les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cin-

[1] Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et veuvage. *Isaïe*, ch. XLVII, v. 9.

cinnatus, ou la dernière charrue romaine. C'est du milieu de ce terrain inculte, qui domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voie populaire le *tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre ; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

» Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ces royaumes vides, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *quasi aspectus splendoris*. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentimens vous oppressent; votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

» Quiconque n'a plus de biens dans la vie doit venir demeurer à Rome. Là, il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera ; la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas, du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux.... S'il est chrétien, ah ! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie ; de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé ; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes, sous l'œil du père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux ?

» Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'A-

grippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monumens apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange.

» Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers*.

Romanos ad templa deûm duxêre triumphos [1].

» Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisaient la charrue; elle doit l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfans de Romulus.

Ascræumque cano romana per oppida carmen [2].

» Quant au Tibre, qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome, comme s'il n'y était pas : on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver; il se dérobe entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*. »

L'illustre voyageur décrit ensuite quelques *villas* des environs Rome, puis il termine ainsi :

« Il serait difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas seulement de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout; je parle seulement des lieux et des monumens renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur; Varus quitta ce coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites pour bouleverser leur patrie; sous ces hauts pins de Frascati Cicéron dictait ses *Tusculanes;* Adrien

[1] Virgile, *II Géorg.* v. 152.
[2] *Id.* *Id.* v. 176.

fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert....

» Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colysée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil, qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où coulait jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortaient en même tems de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noirs. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboîmens des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colysée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monumens de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique; je songeai que les monumens se succèdent comme les hommes qui les ont élevés; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation? et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue? »

H. de C.

Lithographie.

BUSTE D'UNE PRÊTRESSE

OU D'UNE DIVINITÉ MEXICAINE.

Similitude de costume entre les prêtres mexicains et égyptiens. — Point de ressemblance avec celui du grand prêtre juif. — Fini du travail. — Autres ressemblances entre les peuples du nouveau monde et ceux de l'ancien.

Nous avons déjà eu occasion de parler plusieurs fois des différens monumens qui nous ont révélé tout récemment qu'une civilisation perfectionnée avait passé sur cette terre de l'Amérique que l'on avait crue vierge jusqu'à ce jour. Nous avons fait observer qu'on avait trouvé deux peuples sur ce continent, l'un sauvage, abruti, vagabond, ayant perdu presque toute tradition et tout souvenir de ses Ancêtres, de son origine, et de son Dieu[1]; l'autre encore civilisé, possédant des traditions précieuses dont il était même facile d'indiquer la source, cultivant les arts, et jusqu'à un certain point poli et lettré[2]. Ces peuples étaient ceux du Pérou et du Mexique. C'est un monument ayant appartenu à un de ces peuples, *les Aztèques*, que nous offrons ici à l'instruction et à la curiosité de nos lecteurs. Nous le prenons dans le bel ouvrage de M. de Humboldt, qui a pour titre : *Vues des Cordillères, et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*[3].

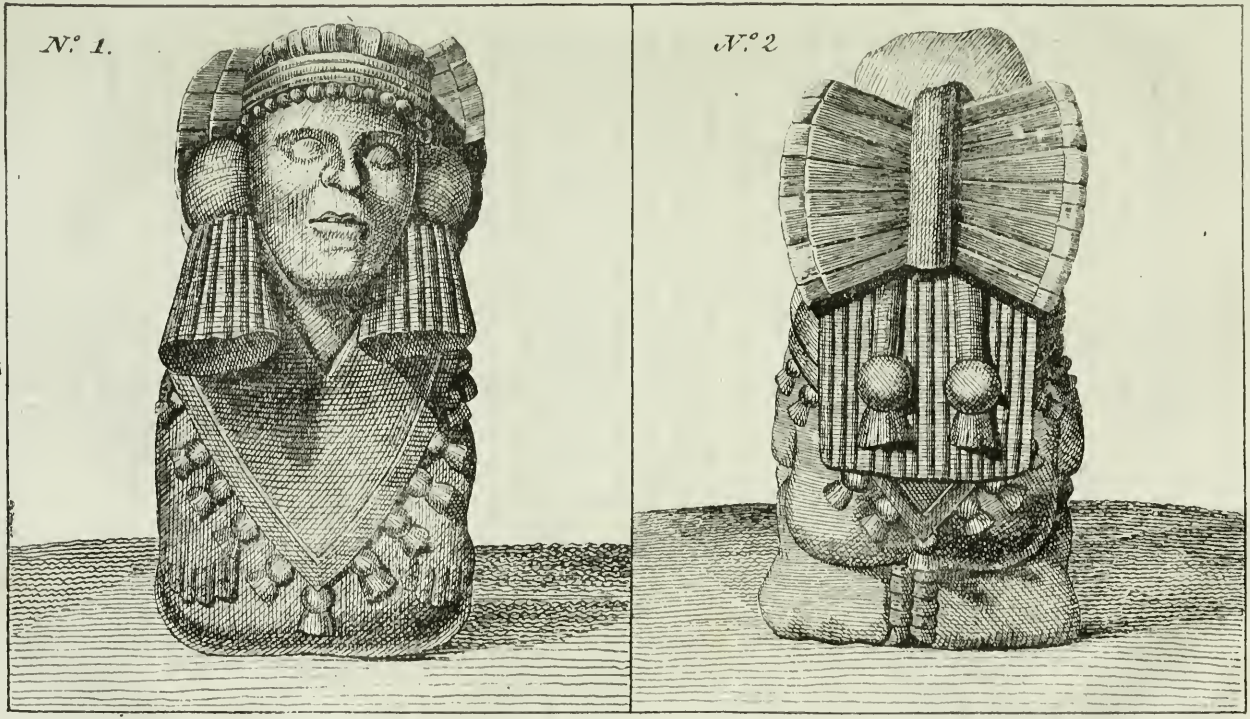
» Le buste, représenté dans sa grandeur naturelle, et de deux côtés, frappe surtout par une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des

[1] Voir les articles sous le titre d'*Antiquités américaines*, insérés dans les Numéros 3, 4, 5, tom. I, p. 153, 233 et 305 des *Annales*.

[2] Nous avons cité quelques unes de ces traditions. Numéros 18 et 19, tom. III, p. 407, et tom. IV, p. 19

[3] Tom. I, p. 51. Chez Maze, libraire. Paris 1816.

BUSTE D'UNE PRETRESSE OU D'UNE DIVINITE MEXICAINE.



Annales de Philosophie Chrétienne, tome VII, N.° 39.

sphinx, des Antinoüs et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. Il faut observer cependant que, dans le voile égyptien, les deux bouts qui se prolongent au-dessous des oreilles, sont le plus souvent très minces, et pliés transversalement, Dans une statue d'Apis, qui se trouve au musée Capitolin ; les bouts sont convexes par-devant, et striés longitudinalement, tandis que la partie postérieure, celle qui touche le col, est plane et non arrondie comme dans la coiffe mexicaine. Cette dernière présente la plus grande analogie avec la draperie striée qui entoure les têtes enclavées dans les chapiteaux des colonnes de *Tentyris*, comme on peut s'en convaincre en consultant les desseins exacts que M. Denon en a donnés dans son voyage en Égypte [1].

» Peut-être les bourrelets cannelés qui dans l'ouvrage mexicain, se prolongent vers les épaules, sont-ils des masses de cheveux semblables aux tresses que l'on voit dans une statue d'Isis, ouvrage grec qui est placé dans la bibliothèque de la *Villa Ludovisi*, à Rome. Cet arrangement extraordinaire des cheveux frappe surtout dans les revers du buste gravé sur la seconde planche, et qui présente une énorme bourse attachée au milieu par un nœud. Le célèbre Zoega, que la mort vient d'enlever aux sciences, m'a assuré avoir vu une bourse tout-à-fait semblable dans une petite statue d'Osiris, en bronze, au musée du cardinal Borgia, a Véletri.

» Le front de la prêtresse *aztèque* est orné d'une rangée de perles qui bordent un bandeau très-étroit. Ces perles n'ont été observées dans aucune statue de l'Égypte. Elles indiquent les communications qui existaient entre la ville de Ténochtitlan, l'ancien Mexico, et les côtes de la Californie, ou l'on en pêchait un très-grand nombre. Le col est enveloppé d'un mouchoir triangulaire auquel pendent vingt-deux grelots, ou glands placés avec beaucoup de symétrie. Ces grelots comme la coiffe, se retrouvent dans un grand nombres de statues mexicaines, dans des bas-reliefs et des peintures hiéroglyphiques. Ils rappellent les petites pommes et les fruits de grenade qui étaient attachés à la robe du grand-prêtre des Hébreux.

[1] Denon, *Voyage*, pl. 39, 40, 60 (Numéros 7 et 8).

» Sur le devant du buste, et à un demi décimètre de hauteur au-dessus de sa base, on remarque de chaque côté les doigts du pied, mais il n'y a pas de mains, ce qui indique l'enfance de l'art. On croit reconnaître sur le revers, que la figure est assise ou même accroupie. Il y a lieu de s'étonner que les yeux soient sans pupilles, tandis qu'on les trouve indiqués dans le bas-relief découvert récament à Oaxaca.

» Le *basalte* de cette sculpture est très-dur et d'un beau noir; c'est du vrai basalte auquel sont mêlés quelques grains de *péridot*, et non de la pierre *lydique* ou du porphyre à base de *gränstein*, que les antiquaires appellent communément basalte égyptien. Les plis de la coiffe, et surtout les perles, sont d'un grand fini, quoique l'artiste, dépourvu de ciseaux d'acier, et travaillant peut-être avec les mêmes outils de cuivre mêlé d'étain, que j'ai rapportés du Pérou, ait dû trouver de grandes difficultés dans l'exécution.

» Ce buste a été dessiné très-exactement sous les yeux de M. Dupé, par un élève de l'académie de peinture de Mexico. Il a 0m, 38 de hauteur sur 0m, 19 de largeur. Je lui ai laissé la dénomination de *Buste d'une prêtresse* qu'on lui donne dans le pays; il se pourrait cependant qu'il représentât quelque *divinité mexicaine*, et qu'il eût été placé originairement parmi les dieux pénates. La coiffe et les perles qui se retrouvent dans une idole découverte dans les ruines de *Tezcuco*, et que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, autorisent cette conjecture; l'ornement du col et la forme non monstrueuse de la tête rendent plus probable que le buste représente simplement une femme aztèque. Dans cette dernière supposition les bourrelets cannelés qui se prolongent vers la poitrine, ne pourraient être des tresses, car le grand-prêtre, ou *Tepanteohuatzin* coupait les cheveux aux vierges qui se dévouaient au service du temple.

» Une certaine ressemblance entre le *calantica* des têtes d'Isis et la coiffe mexicaine, les pyramides à plusieurs assises, analogues à celles du *Fayoum* et de *Sakharah*, l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique, les cinq jours complémentaires ajoutés à la fin de l'année mexicaine, et qui rappellent les épagomènes de *l'année memphitique*, offrent des points de ressemblance assez remarquables entre les peuples du nouveau et de l'ancien conti-

nent ; nous sommes cependant bien éloignés de nous livrer à des hypothèses qui seraient aussi vagues et aussi hasardées que celles par lesquelles on a fait des Chinois une colonie de l'Egypte. La plupart de ces analogies, s'évanouissent dès que l'on examine les faits isolément. L'année mexicaine, par exemple, malgré ses épagomènes, diffère totalement de celle des Egyptiens. Un grand géomètre qui a bien voulu examiner les fragmens que j'ai rapportés, a reconnu par l'intercalation mexicaine, que la durée de l'année tropique des aztèques est presque indentique avec la durée trouvée par les astronomes d'Almanon [1]. »

Dans notre Numéro 41, nous donnerons une lithographie représentant le *Calendrier* mexicain, que l'on pourra comparer ainsi au *Zodiaque* égyptien, et dont l'explication nous fournira encore de nombreux rapprochemens entre les croyances du nouveau monde et celles de l'ancien. A.

Mélanges.

Authenticité d'une prophétie des livres sibyllins, concernant la naissance du Messie. — Les livres sibyllins étaient souvent cités par les auteurs païens et chrétiens des premiers siècles de l'Église. Il est constant qu'il existait, avant la naissance de Jésus-Christ, plusieurs livres, contenant des prédictions remarquables et conservés dans le Capitole. Plus tard, il paraît que différentes additions et interpolations furent faites dans ces livres sibyllins. La critique du XVIIIe siècle, confondant ces deux sortes de livres, les rejeta tous. Les docteurs chrétiens paraissent aussi avoir accordé trop facilement que tous les oracles sybillins étaient apocryphes; mais voilà que la critique de ce siècle qui, comme nous l'avons dit quelque fois, a presque tout à refaire dans l'histoire des religions et des croyances antiques, revient sur cette question et s'attache à prouver l'authenticité de l'oracle sibyllin, concernant la naissance de Jésus-Christ. Voici ce que nous lisons dans le *Mémorial Encyclopédique* d'août :

« A la séance du 6 juin de la société littéraire de Londres, on a lu un mémoire de M. G. S. Faber sur l'origine d'une prophétie la-

[1] Laplace, *Exposition du système du monde*, 3e édit. p. 554.

tine qui circula pour la première fois à Rome 63 ans avant l'ère chrétienne, et qui annonçait que la Nature allait faire naître un roi pour le peuple romain : « *Regem populo romano Naturam parturiré.* » (Suet. *in Vit. Aug.*) Il est constant, d'après les témoignages d'auteurs anciens et les recherches des modernes, qu'un pareil oracle avait cours en Italie plus de 60 ans avant J. C., et on est généralement d'accord qu'il avait été puisé originairement dans les livres sibyllins.

Après avoir fait l'histoire de ces livres mystérieux, et avoir démontré que ce ne fut guère que 66 ans avant l'ère chrétienne qu'on rétablit dans le Capitole ces oracles fameux dont les originaux, dus à Tarquin, avaient été brûlés lors de l'incendie de ce monument, M. Faber pose cette question:

Comment un oracle qui s'accorde d'une manière si précise avec l'opinion qui était, à cette époque, ou quelques années plus tard, dominante en Orient, a-t-il pu s'introduire dans la deuxième collection des vers des sibylles conservée dans le Capitole romain?

Pour répondre à cette question, l'auteur prouve que l'oracle italien et l'opinion régnante en Orient avait une seule et même source, qui était les livres sacrés des Hébreux, dont on avait eu connaissance dans l'Occident par les traductions grecques, et dont divers fragmens, suivant Denis d'Halicarnasse, étaient considérés en Italie même comme des oracles sortis de la bouche d'une des dix sybilles. Il fortifie cette opinion en citant la ressemblance du Pollion de Virgile sous le rapport des idées et des expressions, avec différentes prophéties juives sur le Messie. Les prédictions de l'oracle commençaient à cette époque à se répandre; il est probable que le savant poète obtint la permission d'en voir une copie ou même d'explorer les manuscrits originaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le style de cette pièce s'éloigne tellement de l'esprit des écrivains païens, qu'on pourrait la prendre pour une véritable prophétie sur le Messie, ou au moins un poème sur ce sujet, et une imitation exacte des prophéties des prophètes juifs. Enfin, pour confirmer son opinion, M. Faber rappelle que la collection des oracles n'était pas l'ouvrage d'une seule sybille, mais de plusieurs; que ces femmes mystérieuses étaient dans l'origine au nombre de quatre, mais que ce nombre fut ensuite porté jusqu'à dix, et qu'une des six sybilles qui furent ajoutées aux quatre premières était, assure-t-on, *Juive d'origine*, et avait été recrutée parmi les sibylles des Hébreux de la Palestine. »

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 40. — 31 Octobre 1833.

Etudes cléricales.

EXAMEN

DE QUELQUES AMÉLIORATIONS A INTRODUIRE DANS LES ÉTUDES CLÉRICALES.

Avantages à remplacer les auteurs païens par les auteurs chrétiens. — Améliorations proposées aux traités scholastiques de la logique. — De la Religion naturelle. — De l'évidence. — Nécessité de recourir à l'étude des Pères.

Nous avons souvent appelé à nous les réflexions des hommes sages et expérimentés qui se trouvent à la tête des maisons d'éducation ecclésiastique. Plusieurs fois déjà on a répondu à cet appel, et nous savons que les considérations émises par M. l'abbé Foisset et par M. Bouvier, vicaire général du diocèse du Mans, ont été lues avec intérêt et goûtées par la plupart de nos lecteurs. Nous pouvons ajouter même que quelques-unes des améliorations indiquées par ces Messieurs, ont été au moins commencées dans quelques localités, et qu'elles y ont produit les plus heureux résultats. C'est ce qui nous engage à publier encore la lettre suivante, qui nous paraît contenir des réflexions justes et présentées avec cet esprit de modestie et de défiance qui fait que ce que l'on dit ne peut qu'être pris en bonne part, et profiter au règne de la vérité.

Monsieur le directeur,

Les *Annales* ont publié sur l'éducation cléricale, des articles du plus grand mérite, et tels qu'on en devait attendre de leurs

savans et respectables auteurs; sans avoir la prétention de m'assimiler à de tels maîtres, je désire soumettre à leur jugement impartial, par l'entremise de votre estimable recueil, quelques réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture de ces articles.

Je pose premièrement en principe qu'une éducation n'est pas *cléricale*, si elle n'est pas *chrétienne dans toutes ses parties*. Tout me semble justifier ce principe à moins qu'on ne veuille pas avouer que lorsqu'on veut former des prêtres, c'est de prêtres chrétiens dont on veut parler. Or, si cela est ainsi, pourquoi ne mettre entre les mains de ceux que l'on destine au sacerdoce, que d'auteurs païens, de manière que pendant toute leur *éducation classique*, les futurs prêtres du Christ n'*apprennent par cœur*, n'*expliquent*, ne *récitent* que d'histoires, d'exemples, de préceptes païens? En effet, les héros qu'on offre à leur admiration, sont des héros païens; les sages dont on leur fait connaître la vie sont des sages païens; les orateurs dont on veut qu'ils admirent et qu'ils imitent l'éloquence, sont des orateurs païens; la poésie dont on nourrit leur jeune imagination, est une poésie païenne; les divinités que l'on fait intervenir dans les joies, les bonheurs, les maux ou les misères des hommes, sont des divinités païennes. Ces instructions, ces leçons, sont implantées dans le cœur et l'imagination du jeune lévite régulièremen deux fois par jour, et cela pendant sept ou huit ans, et l'on voudrait dire que cette éducation est chrétienne!... C'est en vain qu'on prétend contrebalancer cet enseignement par celui du *catéchisme* ou de quelques instructions qui viennent de loin en loin, il est évident que cette instruction n'est pas *chrétienne dans toutes ses parties*, et qu'il restera quelque chose de cette *semence païenne* jetée dans ces jeunes ames.

Ces considérations, qui ne sont que le récit exact de ce qui se passe dans nos maisons d'éducation cléricale, prouvent combien il serait urgent de s'occuper de mettre en pratique le plan que M. l'abbé Foisset a développé avec tant de lucidité et d'à-propos dans les *Annales* [1], pour faire entrer les *Pères de l'Eglise* dans l'enseignement clérical de la jeunesse chrétienne.

[1] Ces articles de M. l'abbé Foisset se trouvent dans les Numéros 10, 12, 14, 20 et 22, tom. II, p. 233 et 432; tom. III, p. 123, et tom. IV, p. 131

Sans doute il ne faut pas exclure entièrement de l'éducation et des classes les auteurs païens, mais il es tintolérable qu'ils y occupent la première place sans rivaux, sans contradiction, sans explication, comme si leur autorité était naturelle et légitimement acquise.

L'introduction des Pères dans l'éducation cléricale me paraît donc une chose de première nécessité, et contre laquelle on ne peut faire aucune objection solide. M. Foisset a déjà répondu par avance dans ses articles à quelques-unes de ces objections. Mais comme il en est quelques autres qu'il n'avait pas prévues, et que j'ai entendu faire à des personnes d'ailleurs remplies de bienveillance pour les excellentes vues de ce directeur éclairé, je me permettrai d'y répondre en peu de mots.

Ne faut-il pas, dit-on, que les élèves se contentent de lire les Pères de l'Eglise dans les auteurs qui les citent? Peut-on mettre entre leurs mains les ouvrages si volumineux des Pères? Où les trouver? En existe-t-il des éditions commodes et appropriées à cette méthode?

Hélas! non, tout cela n'existe pas encore. Mais ne doit-on pas travailler à réparer ce défaut d'éditions classiques? ne peut-on pas commencer de suite à user des auteurs qui sont dans un format plus commode? ne peut-on pas faire des extraits plus longs et plus développés de ceux qui ne peuvent être mis en original entre les mains des jeunes élèves? ne peut-on pas enfin prendre dans leurs ouvrages les *dictées* que l'on emprunte aux auteurs païens?

D'ailleurs, une fois que l'on saurait que les maisons d'éducation ont besoin de ces sortes d'ouvrages, l'impression ne s'en ferait pas long-tems attendre; et il ne manque pas de libraires qui s'offriraient de suite à en faire les frais, si on leur indiquait les morceaux qu'il conviendrait de réimprimer.

Si même tous les diocèses de France pouvaient agir de concert dans une telle entreprise, je ne doute nullement qu'en peu de tems ces éditions ne se multipliassent au-delà du besoin ou

et 311. Ceux de M. Bouvier se trouvent dans les Numéros 19 et 21, tom. IV, pag. 68 et 231.

du désir des supérieurs ecclésiastiques, et même que leur prix ne descendît à une modicité telle que les élèves et les maîtres peuvent le désirer.

Quelques personnes m'ont paru aussi effrayées du grand nombre de volumes dont se composent les œuvres des Pères, mais est-il nécessaire de dire qu'il faut d'abord faire un choix dans cette collection, et que si l'on ne peut faire connaître aux élèves toutes les œuvres d'un Père, il faut viser au moins à lui donner connaissance d'une partie.

Cette partie serait encore considérable et par conséquent suffisante si l'on adoptait le plan proposé par M. l'abbé Foisset, dès les basses classes, et je crois que l'esprit et le cœur des jeunes gens y gagneraient plus que d'expliquer ou de faire apprendre par cœur l'*Appendix de diis*, par exemple, à des *septièmes;* pauvres enfans que l'on force à apprendre le *paganisme*, et que l'on peut à peine appeler *chrétiens*, car à peine s'ils connaissent les élémens principaux du christianisme !

C'est une méthode qui me paraît si bizarre, qu'à peine je puis m'expliquer comment elle a pu s'introduire dans nos maisons d'éducation chrétienne, et que je cherche en vain les raisons qui la feraient maintenir. Oh ! attendez, pour parler aux enfans des fausses religions et des faux dieux, attendez qu'ils connaissent bien le vrai Dieu, et qu'ils sachent l'adorer en esprit et en vérité, et alors vous pourrez leur parler des erreurs qui ont affligé et humilié la raison humaine; et alors ils pourront vous entendre sans danger d'embrouiller toutes ces notions dans leur jeune tête, ils pourront juger ces fausses divinités, et leur assigner dans leur esprit la place qu'elles méritent.

Une autre raison qui me semble militer en faveur de la connaissance que l'on doit donner des ouvrages des Pères, c'est l'utilité qu'en doivent retirer les élèves quand ils auront fini leurs classes et seront entrés dans la société. A quoi peuvent être utiles, je vous prie de me le dire, au prêtre ou au chrétien qui sont au milieu du monde et dans les traverses et complications de la vie, les auteurs païens qu'ils ont appris et expliqués pendant toute leur éducation? nommez-moi celui des quarante-quatre mille dieux des païens qu'ils pourront invoquer? ou celui des moralistes dont l'autorité pourra servir de frein à

leurs ardentes passions, ou de secours à leur faiblesse, ou de guide à leur inexpérience, ou de maître assuré à leur ignorance? Evidemment ils ne sauraient plus en faire aucun usage; excepté peut-être de remplir quelques instans, inoccupés et rares, par le plaisir d'entendre résonner à leur oreille quelques mots sonores, doux, coulans, harmonieux, onde passagère et fugitive, dont on entend la course rapide, sans qu'elle puisse rafraîchir le cœur. Certes il n'en serait pas de même si nos docteurs dans la foi avaient été nos auteurs classiques. On y reviendrait tôt ou tard, rarement ou souvent, mais on y reviendrait; j'ose l'assurer. Oui, il est mille circonstances dans la vie, où le jeune homme, le père de famille, le vieillard, viendraient prier avec eux, se réjouir avec eux, se plaindre avec eux, espérer, craindre, aimer avec eux: ils seraient de vrais compagnons d'enfance, ils seraient des amis, des pères, avec lesquels on aurait en commun la foi, l'espérance, l'amour.

Dans l'enseignement actuel, tout est isolé et se fait pour ainsi dire sans but déterminé. On fait machinalement une classe, puis une autre classe, et l'on peut défier de montrer le moindre ensemble en ce qu'on fait. On traduit un mot, puis un autre mot, pour l'ordinaire très péniblement; parce que rien ne parle au cœur, ce que l'auteur dit ne regardant point du tout les élèves; inconvénient très grave, qui n'aurait pas lieu si les écrits des Pères prenaient enfin dans nos écoles la place qui leur est due. En un mot, je le répète, je ne comprends pas quand on veut former des prêtres *chrétiens*, pourquoi on leur fait faire un ennuyeux détour de sept ou huit années d'études presque *païennes*.

Une autre amélioration, qui me paraîtrait devoir être utile, ce serait de séparer un peu moins les connaissances, et de profiter un peu plus de l'occasion pour donner aux élèves une instruction simultanée. Je m'explique:

Comme on ne peut lire aucun auteur, et même aucun livre, sans y trouver des idées, des jugemens, des propositions et des raisonnemens de toute espèce, ne faudrait-il point instruire les élèves de tout ce qui regarde ces connaissances, à mesure qu'ils les rencontrent? de cette manière le tems des classes serait aussi le tems de la *logique*, et rien n'empêcherait de s'appliquer à la *théologie* au sortir de la *rhétorique*; ou plutôt, tout le tems

des classes serait un commencement de rhétorique, de logique, et de théologie, tout ensemble, puisqu'en étudiant les Pères, on verrait dans leurs écrits l'application constante, la preuve solide d'une *grammaire* plus complète, d'une *rhétorique* plus ecclésiastique et d'une *logique* plus saine, plus rigoureuse.

La *logique* ne serait plus un cours séparé, sec et abstrait, misérable tissu d'*atqui* et d'*ergò* qui se reproduisent ensuite si ennuyeusement dans la *théologie scolastique* actuelle, et empêchent ainsi nos auteurs de jamais parler au cœur, ce à quoi ils devraient cependant s'appliquer en parlant à la jeunesse.

Faire la *logique* à part comme on la fait à présent, c'est la présenter de manière à ce qu'on sache à peine à quoi elle est bonne; elle est toute de spéculation, et ne sert qu'à prolonger d'une année le tems des études.

Je voudrais aussi voir les termes, dits *de l'école*, rigoureusement bannis des ouvrages élémentaires, et à cette occasion je ne puis m'empêcher de dire que c'est à mon avis rendre un fort mauvais service aux élèves que de leur faire contracter l'habitude d'employer de telles expressions pour s'épargner des périphrases ordinairement bien courtes, puisque pour la plupart au moins, ils n'ont rien de plus pressé que de renoncer à ce style singulier s'ils veulent être entendus des fidèles. Si on les familiarisait au contraire avec le style des Pères, on obtiendrait un résultat bien plus satisfaisant.

La logique, comme je le propose, étant faite en même tems que les classes, le reste de la philosophie se réduirait à faire voir que la foi catholique, que les dogmes et les préceptes évangéliques, quoique *surnaturels*, sont aussi éminemment *naturels*, c'est-à-dire parfaitement conformes à la nature, telle qu'elle est en réalité, et non point telle qu'un individu peut se la représenter au fond de son cerveau; c'est-à-dire qu'en étudiant les sciences, telles que les *mathématiques*, la *physique*, dont il ne faudrait pas isoler l'*ontologie*, il faudrait, à l'exemple des Pères, montrer les vérités religieuses qu'elles sont destinées à nous rappeler. La *théodicée*, la *psychologie*, la *philosophie morale*, n'enseignent rien que la *théologie* proprement dite n'enseigne encore bien mieux; en conséquence, il faudrait ou les supprimer, ou les faire rentrer dans la *théologie*. Considérées comme intermédiaires pour ar-

river à la théologie, elles sont inutiles. Rien de plus nécessaire que de savoir les vérités qui sont discutées dans ces parties de la philosophie actuelle; mais rien de moins nécessaire que de les savoir par la philosophie séparée de la théologie.

Outre la logique, il est encore bien d'autres points de la philosophie actuelle qui me paraissent devoir être supprimés ou rectifiés.

J'aurai peut-être des contradicteurs sur ce point, mais il est pourtant bien vrai que toutes les raisons que nos auteurs font valoir pour prouver ce qu'ils appellent assez improprement l'*insuffisance de la religion naturelle*, militent en faveur de la doctrine que je professe ici. Il y aurait, certes, plus d'une incertitude à signaler sur ce *qu'on enseigne en philosophie de la religion naturelle*, il suffit d'observer en ce moment qu'une religion que chacun découvre en soi, dont chacun reconnaît avec certitude la vérité sans autre secours que soi-même, n'est *naturelle* dans aucun sens admissible, attendu qu'il n'y a rien dans l'ordre naturel dont on ait par le fait, la certitude, je dis la certitude motivée de cette manière, c'est-à-dire en s'isolant, ne fût-ce que *méthodiquement*, de Dieu, de la révélation, de la tradition, et de toute autorité, et de tout secours humain.

Quelque jugement que l'on porte sur les dernières disputes philosophiques, il me paraît aussi assez généralement reconnu que toute philosophie qui place le fondement de la certitude dans la raison de chaque individu, ne peut être préparatoire à une bonne étude de *théologie catholique*, et serait conséquemment encore déplacée dans l'enseignement clérical, quand bien même pas impossible; elle serait vraie, attendu, *qu'en théologie* on ne procède point à la recherche de la vérité par une voie analogue à l'*évidence philosophique*.

On se croit bien avancé quand on a posé toutes les règles de l'*évidence;* mais de quel secours peuvent être ces règles, lorsqu'on pose en principe en même tems que l'*évidence ne nous dit rien de l'evistence des choses*; mais si cela est, comment pourrait-elle nous servir pour prouver la religion qui repose en entier sur des faits? comment en particulier avoir l'évidence des miracles pour rendre les mystères évidemment croyables?

Si on entend la même chose par *évidence* en théologie et en

philosophie, comment concilier cela? si on n'entend pas la même chose, comment justifier nos auteurs qui n'en avertissent pas? et comment regarder l'étude de la philosophie comme une *introduction à la théologie?* Si l'évidence ne nous dit rien de l'existence des faits; de quoi parle-t-elle donc? Est-ce que l'accord des jugemens de nos auteurs avec la vérité n'est pas un fait? qu'est-ce que c'est donc, s'il vous plaît? est-ce que la nature est autre chose qu'une collection de faits? est-ce que nous pouvons connaître autre chose que des faits? quel bien l'évidence va-t-elle donc nous faire? avec elle il est donc *certain* qu'il existe *peut-être* quelque chose?

On ne peut connaître la religion que par une révélation transmise par les traditions, qu'est-ce que la raison peut donc deviner? La raison n'a jamais existé sans révélation; comment donc peut-on savoir, comment peut-on s'amuser à chercher, à deviner ce qu'elle nous aurait dit dans une hypothèse, qui, par le fait, est incontestablement chimérique?

Et l'on prétendra qu'une philosophie qui s'occupe de ces inutiles recherches vaut une heure de peine! Le tems est-il donc chose si vile et que l'on puisse céder en échange de si minime marchandise?

Que les jeunes élèves soient nourris des leçons et des écrits de nos Pères les plus distingués et les plus près de l'enseignement apostolique, et ils n'auront plus rien à apprendre de ces méthodes nouvelles et introduites dans l'étude de la religion beaucoup plus tard.

N'est-ce pas encore une vérité bien triste, et pourtant malheureusement incontestable, que les mauvais livres sont parfaitement intelligibles aux plus ignorans lecteurs, tandis que les bons sont bien souvent tellement bâtis, c'est-à-dire écrits d'un style si diffus, si froid, si négligé, et remplis de pensées, de preuves si obscures, si étranges, si métaphysiques, qu'il ne suffit pas de la bonne volonté pour les comprendre; il faut le plus souvent *avoir fait ses classes* pour en profiter, et encore cela ne suffit pas toujours? Je prie mes lecteurs de prendre en bonne part ce que j'ose ajouter, qu'il vaudrait beaucoup mieux s'occuper de présenter les preuves de la religion d'une manière simple, et facile, et attrayante, que de tant d'autres soins

qui ont sans doute pour but l'éclat du culte, ou l'honneur de nos églises, mais qui ne visent pas si directement à la conquête de ces malheureux esprits qui tâtonnent dans les ténèbres, et de ces pauvres âmes qui se perdent, parce qu'elles n'ont pas trouvé de bouche assez savante pour les convaincre, ou assez éloquente pour les toucher.

Or, où prendre ces paroles de science et d'amour qui doivent convertir et attirer les cœurs? Certes, ce n'est point dans les livres de nos auteurs classiques païens, ce n'est pas non plus dans nos traités scholastiques de philosophie, ou de théologie, squelettes décharnés de la vérité ; nous les trouverons d'abord dans nos divines Ecritures, et puis dans les Pères, modèles achevés d'éloquence chrétienne et de dévouement apostolique. Tant que nous n'aurons pas puisé dans ces mines divines de sagesse et de science, tant que nous n'aurons pas même cherché à mettre à profit ce que les saints papes et les congrégations romaines ont de secours à nous offrir, et des modèles à nous instruire, pouvons nous dire, la main sur la conscience, que nous faisons tout notre possible pour fermer les plaies que l'ignorance, et par suite l'impiété, ont faites à cette portion de l'Eglise de France que Dieu a confiée à nos soins ?

Or, remarquons ce qui est advenu à cette portion de vigne qui nous était échue, depuis que nous avons abandonné la méthode et les exemples des Pères pour nous attacher à quelques méthodes et à quelques inventions humaines. Nos docteurs, nos universités, nos facultés de théologie se sont jetés dans des questions sans fin et sans profit. On a disputé longuement sur les droits des papes, sur la conduite de tel ou tel de leurs prédécesseurs ; on a entassé, dans les traités de théologie, hypothèses sur hypothèses, et suppositions sur suppositions, par lesquelles on cherchait à apprendre aux élèves ou aux fidèles ce qu'on devait faire, ou ce qu'on aurait dû faire si le pape faisait, ou avait fait telle ou telle chose, qui, plus que probablement, ne doit jamais arriver. Et cependant, tandis que l'on se jouait ainsi de la vérité et des devoirs qui sont des faits et non des apparences ou des possibilités, on laissait perdre la foi au milieu de notre pays de France, et on la laissait perdre d'une manière plus tragique, plus entière que partout ailleurs dans la chrétienté.

Que faut-il conclure de tout cela, si ce n'est qu'il y a dans nos *méthodes*, nos *usages*, notre *enseignement particulier* quelque vice caché que nous devons nous hâter de rechercher et de corriger, c'est qu'il faut nous rapprocher de la grande famille, et surtout du Père commun qui est chargé de nous enseigner la véritable voie.

Je termine ici ce premier article, résolu d'y donner une suite, s'il n'est pas jugé indigne des réflexions des lecteurs des *Annales*, et si dans les améliorations que je me suis permis d'indiquer, on veut bien, si on les trouvait défectueuses, ne pas me combattre avec trop de chaleur. Car dans ce cas je ne répliquerais rien, et je consentirais sans peine à ce que mon premier article fût aussi le dernier; car je ne viens point, moi, porter le trouble au milieu de mes frères, mais au contraire, m'entretenir avec eux sur les moyens de servir la cause de notre Dieu, et de faire régner sur un plus grand nombre d'hommes cette *charité* le plus précieux des biens qu'il est venu apporter sur cette terre. Je prie mes lecteurs de me lire et de me répondre dans le même esprit; ils me trouveront reconnaissant en même tems et docile.

Un abonné des Annales.

Auteurs contemporains.

DE L'INFLUENCE

DE LA PHILOSOPHIE DU XVIIIe SIÈCLE SUR LA LÉGISLATION ET LA SOCIABILITÉ DU XIXe.

PAR M. LERMINIER.

Faux jugemens de cet auteur sur la plupart des hommes célèbres du XVIIIe siècle. — La Philosophie, — La Religion, — La Morale, — Le Christianisme, d'après M. Lerminier.

L'un des reproches que l'on a faits, et que l'on pouvait faire à bon droit aux précédens Numéros des *Annales*, c'est de ne pas s'occuper assez des auteurs contemporains et surtout de ceux qui distribuent tous les ans l'instruction et la science à cette nombreuse jeunesse qui vient à Paris suivre les cours si renommés qui se font à la Sorbonne et au collége de France. Nous nous étions nous-mêmes aperçus de ce vide, et nous désirions vivement y remédier. Aussi pensons-nous que nos lecteurs recevront avec plaisir l'assurance que toutes nos dispositions ont été faites pour leur faire connaître *tous les professeurs* qui doivent remplir, cette année, les chaires de la Sorbonne ou du collége de France. Ce n'est pas que nous voulions tenir un compte détaillé de leurs leçons, et nous attacher à les réfuter pas à pas, ou à en extraire ce qu'elles peuvent contenir de vrai ou d'utile, les bornes de notre recueil ne nous le permettraient pas, et d'ailleurs, nous le disons avec simplicité, nous ne croyons pas que ces leçons méritent d'être suivies avec tant de soin. Il est des travaux bien plus importans qui réclament notre attention : mais nous en dirons assez en analysant les

ouvrages que ces professeurs ont mis au jour, ou quelques-unes de leurs leçons, pour faire comprendre quel est *l'esprit qui les guide* et *quelle instruction la jeunesse peut acquérir en les entendant.*

Cet examen nous paraît suffisant pour connaître les mouvemens de la science de ce siècle, et surtout nous paraît devoir être particulièrement utile, et aux parens qui envoient leurs enfans se *former* aux écoles de Paris, et aux jeunes gens qui, préoccupés quelquefois par l'éclat d'une certaine éloquence, ne distingueraient pas assez la forme du fond, la parole de la vérité.

Déjà dans le précédent numéro, nous avons commencé à parler de M. *Cousin*, dont le nom, quoique enseveli maintenant dans les portefeuilles du pouvoir, domine encore avec autorité dans les écoles de Paris. Dans le Numéro prochain nous donnerons la suite de cet article remarquable ; et nous en usons ainsi, non pas que cet article ne soit achevé, mais pour ne pas donner trop de place aux matières abstraites de la philosophie, notre recueil n'étant déjà que trop grave et trop sérieux. Nous tâcherons aussi dorénavant de ne consacrer qu'un seul article pour un seul auteur, ou pour un seul ouvrage.

Voici maintenant un de ces hommes, qui se sont fait une réputation de capacité et de bien dire, dont nos lecteurs jugeront le mérite après avoir lu cet article.

M. Lerminier,

Professeur de l'*histoire des législations comparées* au collége de France.

C'est une vérité devenue triviale à force d'être répétée, qu'un grand mouvement se fait sentir dans les esprits ; une partie notable de la jeunesse, plus sérieuse que la génération qui l'a précédée, poursuit avec ardeur de fortes études ; de vastes travaux scientifiques sont entrepris dans toutes les branches des connaissances humaines ; les intelligences, effrayées du relâchement ou de la rupture des liens sociaux, réclament de toute part de nouvelles institutions ; tous, en un mot, s'accordent sur ce point qu'il faut reconstruire sur des fondemens plus

solides le double édifice de la science et de la société. Chacun met la main à l'œuvre; chacun apportant le fruit de son labeur, demande assentiment ou critique, assistance ou opposition. De là comme un concours général de toutes les idées, et comme un immense tournoi intellectuel où la barrière est ouverte à tout chevalier, quelle que soit sa bannière, son armure, ses couleurs, et sous la seule condition de n'être dans l'arène ni félon ni déloyal.

Nous espérons bien que le triomphe de la vérité sortira quelque jour de ce combat : comment et à quelle époque? C'est le secret de Dieu; mais nul doute que les jours de désordre et de lutte ne pussent être indéfiniment abrégés, si tous les combattans, et surtout ceux qui sont placés au premier rang dans la double ligne du *professorat* et du *journalisme*, voulaient bien se convaincre de la hauteur de leur mission, s'abstenir de rien dire, dans l'attaque ou la défense, qui ne fût digne, grave, consciencieux et ne faire usage d'aucun argument qui ne fût pesé d'avance avec une sérieuse réflexion et justifié par une conviction intime. Un ouvrage, une leçon publique, un article de journal, où ces idées seraient appliquées, avanceraient beaucoup plus la solution, et nous en pourrions citer plusieurs exemples, que ces mille publications de toute forme jetées chaque jour, par la presse ou la parole, sur le champ de bataille qu'elles encombrent et qui bientôt feront ressembler la polémique engagée à une discussion philosophique, comme le combat des Centaures et des Lapithes ressemblait à une bataille rangée.

Ces réflexions sont naturellement inspirées par le dernier ouvrage de M. Lerminier, intitulé : *De l'influence de la philosophie du* XVIIIe *siècle sur la législation et la sociabilité du* XIXe. Le sujet est grand et beau ; s'il est traité avec conscience et talent, un grand enseignement doit en résulter; l'auteur touchera nécessairement à toutes les questions aujourd'hui soulevées, et, soit en développpant des idées qui ont déjà cours, soit en publiant ses propres vues avec sagesse et liberté, il peut élever un monument à la fois utile et glorieux. Malheureusement son livre est loin de remplir toutes ces conditions, et après l'avoir lu, on ne sait s'il faut sourire ou s'indigner de la morgue philosophique du professeur, de la peine qu'il prend pour obscurcir les notions les

plus simples et les plus communes, de ces flagrantes contradictions, de l'assurance imperturbable avec laquelle il passe du truisme au paradoxe, de l'inconcevable légèreté avec laquelle il traite les choses les plus graves et les hommes les plus respectables.

Si M. Lerminier était un de ces sophistes, trop nombreux encore quoiqu'ils deviennent plus rares de jour en jour, dont toute la destinée est de rajuster des argumens mille fois réfutés, de recoudre d'anciennes calomnies, et parmi lesquels la haine et l'hypocrisie tiennent lieu de science et de talent, à Dieu ne plaise que nous eussions prononcé son nom dans les *Annales*, bien convaincus que le tems arrive où chaque chose est estimée à sa valeur et où de tels hommes nuisent beaucoup plus à leur propre cause que tout ce qui leur pourrait être opposé. Mais, hâtons-nous de le dire, il n'en est point ainsi. M. Lerminier est doué de précieuses facultés; à une imagination riche et féconde, il joint une prodigieuse facilité d'élocution, il s'est rendu naturel le talent d'improviser; on ne saurait lui refuser parfois de l'ame et de la vraie chaleur; il a d'ailleurs un grand fonds d'érudition, car il nous l'apprend lui-même, et nous le croyons, il a *astreint l'ardeur de son âge à la patience de travaux successifs;* il a *beaucoup lu;* les divers systèmes de philosophie allemande lui sont familiers; il a *vécu dans le commerce des grands maîtres du* XVIe *du* XVIIe *et du* XVIIIe *siècle*; *Cujas, Doneau, Bodin, Grotius, Montesquieu, Vico, Savigny, Hugo ne lui sont pas étrangers.* [1]. Avec de tels avantages, joints à celui d'une jeunesse ardente qui peut encore beaucoup acquérir, nul doute que M. Lerminier ne soit propre à servir très-utilement la cause sociale. Pourquoi donc préfère-t-il à l'honneur d'un combat réglé qui ne serait point au-dessus de ses forces, la gloire vulgaire de se jeter dans la mêlée et de frapper en aveugle des coups qui pour être quelquefois vigoureux, n'en sont pas moins hasardés?

Ce jugement est sévère; nous avons à cœur de prouver qu'il est mérité. L'auteur commence son livre par un aperçu du XVIIe siècle, qui nous parait bien résumé dans cette triple ob-

[1] *Préface*, p. 2 et 3.

servation, *développement positif et calme des sciences, des lettres et des arts*; *établissement de la monarchie absolue, de ses limites et de son administration*; *mouvement sourd des idées, mouvement en apparence sans application et sans avenir.*

Mais il est vraiment curieux de voir dans quelle tête il va chercher les premiers symptômes de ce mouvement philosophique, et en quels termes il le caractérise; écoutons: « Il importe de » surprendre et de relever au milieu même de l'âge de Louis XIV, » les signes d'une révolte naissante contre l'autorité de l'église » et du prince. Et ce sera l'église qui nous fournira un factieux » de génie, tour à tour adversaire du pape et du roi, de l'ortho- » doxie et de la puissance absolue; précepteur d'un héritier du » trône, l'instruisant à détruire un jour l'œuvre de son aïeul, » d'une indépendance d'esprit sans bornes, d'un mysticisme » raffiné dans l'imagination, d'une tendresse et d'une sensibilité » de femme; d'une ambition sans limite et sans décourage- » ment; profond dans ses ruses, inépuisable en ses détours, » aimable en ses artifices, faisant de ses vertus l'instrument » d'une grandeur à venir; assidu auprès du lit du pauvre avec » la pensée et la convoitise du ministère; flatteur de tous avec » dignité pour devenir leur maître avec douceur; portant sur » sa physionomie et dans ses yeux charmans les reflets sédui- » sans d'une âme d'autant plus maîtresse de ses secrets qu'elle » semblait à chaque instant les laisser échapper. Sous l'appa- » rence d'une majesté tranquille, Fénelon était intérieurement » agité par les pensées les plus discordantes..... Le même homme » était la proie toujours vive et toujours saignante d'une ambition » persévérante. »

Tout cela certes est paradoxal, inouï, et l'auteur ne peut espérer d'être cru sur parole, quand il s'agit de changer à ce point les idées généralement reçues. Quelles sont donc les preuves sur lesquelles il s'appuie? il ne s'agit point d'un homme inconnu, d'une époque obscure et reculée; les documens abondent, tout peut être vérifié. Or, parmi tant d'autorités presque contemporaines, M. Lerminier n'en a trouvé qu'une seule qui lui semble justifier ces violentes allégations; et cette autorité n'est autre que M. *de Saint-Simon*. Saint-Simon dont on connaît assez le caractère jaloux, soupçonneux, porté à la cri-

tique et même à la satire la plus amère, [1] Saint-Simon que Marmontel, son fidèle copiste, accuse d'écrire « avec cette par-» tialité qui exagère tout à ses yeux et lui fait tout louer ou tout » blâmer sans mesure, avec ce caractère souvent si passionné, » avec cette bile envenimée qu'il répand à grands flots sur tous les » objets de sa haine ou de ses fiers ressentimens, avec cet intérêt » personnel qui le domine, etc. »

Voilà le seul témoignage qu'oppose M. Lerminier, aux innombrables monumens du XVII et du XVIIIe siècle, et cela pour flétrir un nom environné jusqu'ici d'amour et d'hommages, un des plus beaux noms qui se lise dans l'histoire de l'humanité.

Ce n'est pas tout encore, dans un fragment de onze grandes pages tiré des *Mémoires de Saint-Simon*, cité en note, et presque entièrement consacré au panégyrique de Fénelon, à peine trouve-t-on trois ou quatre phrases où perce l'intention maligne de dénigrer un peu le grand archevêque et de lui imputer le désir de plaire et de dominer.

Tel est le thème qu'a voulu broder M. Lerminier, et il l'a fait d'une manière que nous nous abstiendrons de qualifier. Fénelon, *l'ennemi du pape et du roi*; lui dont l'humble obéissance était plus précieuse au souverain pontife que l'ardente foi de Bossuet, lui qui, en 1709, ouvrait ses greniers aux troupes royales, et du fond de son exil *méritait les louanges de Louis XIV* [2]. Fénelon *d'une indépendance d'esprit sans bornes;* lui qui étonnait le monde et édifiait l'église *par la promptitude, la netteté, l'éclat de sa soumission* [3]. Fénelon enfin *un rusé* et un *ambitieux;* lui qui pouvant ralentir le zèle violent de ses adversaires, et les embarrasser par ses récriminations, aimait mieux répondre, *moriamur in simplicitate nostrâ;* lui qui *retiré dans son diocèse, y vivait avec la piété et l'application d'un pasteur...., ne courait après personne et recevait qui le voulait voir..... Sortant de table,* c'est toujours St-Simon qui parle, *il demeurait peu avec la compagnie; il l'avait accoutumée à vivre chez lui sans contrainte et à n'en pas prendre pour*

[1] Voyez ce qu'en dit le premier éditeur de ses *Mémoires*. Strasbourg. 1791.

[2] *Mém. de S. Simon*, cités par M. Lerminier, p. 400.

[3] *Ibid.*

elle..... Jamais un mot sur la cour, sur les affaires, quoique ce soit qui pût être repris, ni qui sentît le moins du monde bassesse, regrets, flatteries; jamais rien qui pût laisser seulement soupçonner ce qui avait été ni ce qu'il pouvait encore être [1]. Nous ignorons si jamais le désir de gouverner l'état s'est élevé dans cette âme si pénétrée des mystiques ardeurs de l'amour divin; mais s'il en est ainsi, nous regrettons bien vivement que Dieu n'ait pas exaucé ce vœu, car il est beau autant qu'il est rare de voir l'empire des hommes aux mains du génie et de la vertu.

Sans doute Fénelon a écrit le *Télémaque*; il s'est servi des voiles d'une ingénieuse fiction pour flétrir éloquemment, la *guerre*, le *despotisme*, la *frivolité et la licence des mœurs, l'égoïsme qui se fait Dieu;* et nous ne voyons-là rien qui soit indigne, ni de l'instituteur d'un prince, ni d'un prêtre tel que le Christianisme les produit dans tous les tems. Massillon aussi a tonné contre toutes ces choses, du haut de la chaire, et c'est une raison pour M. Lerminier de noter *encore un prêtre qui à l'exemple de Fénelon passe du côté de son siècle, abandonnant l'immobilité de l'église.* Mais ne dirait-on pas en vérité que l'église n'a coutume d'admettre que des flatteurs de rois dans le sanctuaire de Dieu? Le savant professeur est-il donc absolument étranger aux choses d'ici-bas? Lui qui a tant lu, n'a-t-il jamais ouï parler des Chrysostome, des Ambroise, des Grégoire, des Thomas Becket? Ignore-t-il qu'Hilaire ou Flavien parlaient, écrivaient aux empereurs, autrement que Diderot à la Czarine [2]? et que Bossuet lui-même dans la chapelle de Versailles, prenait avec Louis XIV

[1] Pag. 397, 398, 399.

[2] Voici un fragment de la correspondance de Diderot avec Catherine II, que M. Lerminier nous évite la peine d'aller chercher dans le *Supplément aux œuvres complètes* de cet auteur (édit. de Berlin, p. 325).

« Grande princesse, je me prosterne à vos pieds, je tends mes deux bras vers vous; je voudrais parler, mais mon âme se serre, ma tête se trouble, mes idées s'embarrassent, je m'attendris comme un enfant, et les vraies expressions du sentiment qui me remplit, expirent sur les bords de ma lèvre... » *Diderot se servait à dessein du style asiatique : c'était du tact!* (Réflexion de M. Lerminier.)

un autre ton que Voltaire avec le moindre courtisan de la Régence? En marchant sur ces nobles traces, Massillon ne fesait que remplir le devoir de son ministère, et la seule part qui revienne peut-être à la philosophie moderne dans certaines compositions de l'illustre orateur, comme le seul reproche que lui puisse adresser la religion, c'est d'avoir trop ménagé parfois l'auditoire élégant et corrompu qui l'écoutait, c'est d'avoir trop oublié l'énormité de la dissolution publique et d'en avoir gazé le tableau, par respect sans doute pour l'âge encore si tendre et l'innocence encore si pure du premier de ses auditeurs.

M. Lerminier poursuit l'examen des philosophes du XVIIIe siècle, dont il a si singulièrement (nous allions dire si effrontément) ouvert la liste; examen qui n'offre rien de bien neuf, ni de bien remarquable. Nous croyons toutefois devoir rapporter son jugement sur le premier et le plus fameux de ces écrivains, celui qui nous a transmis son nom comme le symbole de la philosophie et de la littérature de son époque. Ce sera le meilleur moyen de faire connaître la manière de M. Lerminier, *ab uno disce omnes* : « Voici un philosophe d'une nouvelle espèce; ne » lui cherchez aucun trait de ressemblance avec ses devanciers; » pour mieux les continuer, il s'en distingue davantage. Et sur » le-champ je saisis son plus saillant caractère, la passion. Vol- » taire est spirituel, sans doute, mais surtout il est passionné; » une passion inépuisable dans ses trésors et dans ses formes, » ardente, subtile, généreuse, amère, implacable, bonne, âcre, » caressante, souple, insolente, le vivifie, le pénètre, le relève et » le soutient : il crie, il pleure, il rit, il s'emporte, il éclate de » mille façons; il interrompt des gémissemens et des indigna- » tions par un ricanement sardonique; il détruit l'effet qu'il » vient de produire par un plus puissant et contraire. Ne lui » résistez pas, c'est un démon... »

Très-bien jusqu'ici. Voltaire est jugé du premier coup d'œil; la passion d'abord, le bon sens vient ensuite : « Armé de pas- » sion et de bon sens, Voltaire développa ses desseins et son » esprit par quatre moyens : la scène, l'histoire, la philosophie » et la polémique. »

Pour ce qui regarde le *drame* Voltairien, les idées de M. Lerminier ressemblent trop à ce que chacun peut lire dans la

littérature de Laharpe, pour que nous nous y arrêtions, passons à l'*histoire* :

Voltaire écrivit l'histoire pour la détruire et dans un but révolutionnaire.... Son *Essai sur les mœurs des nations* est un résumé, « un *factum*, un pamphlet : il raconte pour condamner, » il raconte pour enseigner; il poursuit à outrance les papes, les » moines et les prêtres ; il est injuste parce qu'il ne distingue pas » les tems...» En *Philosophie* son mérite n'est guère plus éclatant puisqu'il s'est borné « à populariser Newton, Pope, Locke, à prê- » cher le déisme, à faire connaître l'Angleterre dans des lettres » brûlées par le bourreau, à poursuivre les traditions chrétiennes » dans son Dictionnaire philosophique et à plaider pour Calas, Sir- » vin et Détallonde...» Voyons enfin ce qu'il fut dans la *polémique*.

» Voltaire sentit qu'il fallait vaincre ou mourir; il courtisa les » rois et les grands, mais il fut implacable envers ses adver- » saires littéraires, envers les chevaliers de l'église et des ténè- » bres... Dès qu'il a toisé l'imprudent qui vient s'offrir à ses » coups, il l'insulte, le déconsidère, le dépouille de sa dignité ; » dût-il dans la lutte perdre un peu de la sienne. Il raille sur » tous les tons, dans tous les styles, vers et prose ; il moque, il » bafoue son adversaire ; il l'étourdit par ses clameurs aigres » et discordantes ; il l'ahurit, le stupéfie et le torture par l'in- » tarissable abondance des plus injurieuses saillies. Cette po- » lémique assourdissante et cruelle est comme le charivari de » l'intelligence. »

Eh bien ! pourriez-vous croire que la même plume qui a tracé ces lignes, écrit du même homme et à la même page, « c'est » de nos écrivains celui qui a le plus et le mieux usé de la polé- » mique ; » et un peu plus bas : « le génie de la Philosophie dut » être content de son représentant..... Avoir été Voltaire est » une des plus grandes gloires qui puissent échoir à un homme. » Mais il s'est trompé ! belle affaire ! on n'écrit pas soixante-dix » volumes sans se tromper. » Est-ce assez abuser de la parole ? est-ce assez insulter au bon sens de son auditoire et à la patience du public ?

Nous ne suivons pas l'auteur dans l'appréciation des autres philosophes, nous contentant de faire observer qu'à l'article de Jean-Jacques, il fait deux découvertes dont personne ne s'était

encore douté. L'une que *Rousseau a restauré la conscience de Dieu;* l'autre que Rousseau était un fort grand musicien, et si quelqu'un ose à ce propos parler du *Devin du village,* il le confond par cette exclamation sans réplique, « que de pensées restées » inconnues, que d'émotions perdues pour nous s'élevèrent dans » le cœur de Rousseau pendant qu'il écrivait des notes pour » gagner du pain ! Scribe divin, sublime copiste, dans quelles » régions s'égarait ton ame pendant que tes doigts couraient sur » le papier ? aurais-tu donc quitté la terre emportant avec toi » les plus profonds secrets de ton génie ? » Oh ! qu'il est à regretter que Rousseau n'ait pas aussi emporté avec lui le secret de boursouffler toutes choses, d'écrire toujours sans se mettre en peine de ce qu'on a dit une minute avant, de donner des phrases pour des raisons et des points d'admiration pour des argumens ?

Après l'examen des hommes vient celui des choses. M. Lerminier passe en revue les diverses sociétés politiques de l'Europe, revue rapide et vraiment à vol d'oiseau, où le vrai, le faux, la justice, la partialité, l'invective sont mêlés et confondus; il jette un dernier regard sur l'antique société française expirante, juge en passant la constituante, la convention, la Gironde, Robespierre, et termine son tableau par ce morceau que nous citons en entier comme le résumé des jugemens portés par l'auteur et comme un des plus curieux échantillons de son style, qu'il est libre à chacun de prendre pour de l'éloquence, mais que nous croyons, nous, ressembler beaucoup à la polémique de Voltaire, c'est-à-dire à un *charivari* :

« Quel siècle depuis la mort de Louis XIV, jusqu'au consulat » de Bonaparte ! il a rempli les conditions qu'exige l'histoire, il » a été grand et nouveau : il ne ressemble à aucun de ses devan- » ciers, pas même aux deux qui l'avoisinent, ni au seizième, ni » au dix-septième ; c'est un autre champion ; il n'a ni les » mêmes armes ni la même devise. Il a plus d'audace, plus » d'impétuosité, porte la tête plus haute ; plus avide de gloire et » de bruit et de divertissemens, l'esprit sinon plus grand, du » moins plus ouvert, plus orateur que poète, philosophe et sol- » dat, raisonneur et passionné, généreux, cruel, pas chrétien, » pas athée, plein de foi en lui-même et en Dieu, révolution-

» naire, aspirant à fonder des choses nouvelles, aimable, ter-
» rible, mêlant dans sa destinée le sérieux et le comique,
» vicieux, héroïque, arrivant au terme exténué d'efforts, de plaisir,
» de sacrifices et de blessures, méritant, victorieux. Fermez
» sur ce guerrier fatigué les portes d'ivoire, il se repose dans les
» champs Elyséens ; il y jouit des vives clartés de la gloire et de
» l'immortalité ; il a passé par le jugement de Dieu ; ses mé-
» rites l'ont emporté sur le mal ; il a été comparé et glorifié.
» Maintenant il contemple son jeune fils aux prises avec la vie,
» et il l'attend avec l'orgueilleuse certitude d'être surpassé par
» son héritier. »

Qu'on nous permette d'opposer à ces brillantes funérailles du XVIIIe siècle, un *requiem* chanté sur un autre ton et par une voix qui a aussi sa force et sa justesse, par la voix d'un homme qu'on ne saurait accuser de prévention en faveur de nos doctrines.

« Au XVIIIe siècle, quand le philosophisme, *ce pur et brillant flambeau de la raison, ce régénérateur de l'humanité asservie*, luttait encore d'infamie avec la régence ; quand ce philosophisme mêlait sa lèpre à cette gangrène, en répandant un flot de livres stupides, impies ou obscènes, qui, selon ses vues, corrompaient une société, à laquelle il eut l'atrocité de reprocher sa corruption, quand, plus tard, il la fit décimer par ses bourreaux ;

» Quand Helvétius, Condorcet et les encyclopédistes, vivaient splendidement d'athéisme et d'ordures ; quand les hideuses passions d'une populace déjà sans croyances religieuses commençaient à fermenter, quand le meilleur des rois, la plus vertueuse des reines, étaient abreuvés de calomnies vomies par le parti républicain en langage des halles ;

» Non ! non ! dans ce malheureux siècle, au milieu de cette terrible saturnale, bizarre et effrayante comme l'agonie d'un fou, toute immoralité était dans les mœurs, tout vice avait droit de cité.

» N'était-ce donc pas le dernier terme de cette longue dégradation sociale qui datait de Luther ; de Luther, que Voltaire et ses *manœuvres* parodiaient d'une si misérable façon? Voyez, c'est la grossière insolence de Luther, sa mauvaise foi dans la discussion, sa haine pour tout ce qui est saint et révéré parmi les hommes, ses injures sordides, ses dégoûtantes obscénités.

Mais au moins Luther avait eu le premier l'audace d'attaquer de front et de frapper au cœur cette puissante société monarchique et religieuse, dont Voltaire et son école souffletaient si lâchement le *cadavre.* [1] »

La dernière partie du livre de M. Lerminier est à la fois la plus courte et la plus importante. Elle s'ouvre par l'exposé succinct des principaux faits historiques de notre siècle, et se termine par une suite de chapitres composés chacun de quatre à cinq petites pages, et portant tout simplement une des intitulations suivantes : *De la Philosophie*, *de la Religion*, *du Christianisme*, *de la Législation*, etc. Quel que puisse être le génie de l'écrivain, quelle que soit son aptitude à extraire et à *compactiser*, tant de concision a droit d'étonner. Quoi qu'il en soit, parmi les petits chapitres dont nous parlons, il en est plusieurs qui méritent particulièrement notre attention, puisqu'ils renferment, tels quels, les principes généraux de l'auteur et comme la quintessence de son livre. Nous ne nous attacherons pas toujours à l'ordre des idées suivi dans l'ouvrage, nous astreignant seulement à ne rien dire qui ne soit justifié par des citations faciles à vérifier.

Il est rationnel sans doute d'examiner premièrement les idées philosophiques du professeur. Qu'est-ce que la philosophie, suivant M. Lerminier ? Nous lisons le chapitre destiné à ce sujet, et au milieu d'une phraséologie sonore sur *la pensée infinie, infatigable et passionnée*, où l'auteur avoue que la philosophie n'a ni *la corne d'abondance*, *ni la clef du paradis*, nous trouvons que *la philosophie est le mouvement éternel de l'esprit humain*[2]. Ceci a besoin d'explication; car enfin ce mouvement est-il constant ou déréglé, a-t-il ou non des lois certaines, un point de départ fixe, un but déterminé? La philosophie est-elle en possession de vérités

[1] Eugène Sue, dans un article inséré dans la *Revue de Paris*. Il est bien entendu que nous n'entendons pas admettre toutes les expressions de M. Sue, entre autres celle du cadavre appliquée à la religion chrétienne. La révolution de 93 a prouvé au moins que le sang circulait encore dans ce prétendu *cadavre*.

[2] *De l'influence de la philosophie*, etc., pag. 344

incontestables, en un mot, est-elle dogmatique ou non? C'est là comme on voit une question vitale; écoutons la réponse :

« La philosophie outrepasse le schisme; elle sort des voies de » la conception primitive pour se retrouver entièrement libre; » elle restaure la nouveauté et l'indépendance de ses recherches; » dans cette situation elle n'est plus protestante, *elle n'est pas* » *encore dogmatique.* » (p. 345.) Rappelons maintenant ce que nous avons lu plus haut (p. 157) : « La philosophie moderne » s'est montrée intimement sociale, car elle a cherché les » conditions d'une nouvelle société; elle n'a été avare ni » d'affirmations, ni d'utopies. La théologie réformée avait été » surtout polémique; *la philosophie fut dogmatique.* J'en trouve » la preuve dans la foi qu'elle inspira; on crut religieusement » à ses leçons et à ses doctrines » [1]. Il est donc constaté que la philosophie fut *dogmatique*, mais *qu'elle ne l'est pas encore*, qu'elle peut le devenir de nouveau, car *elle n'est pas seulement subversive, elle édifie des résultats positifs, elle enfante l'axiome, et l'axiome est le précurseur légitime du dogme* (p. 347). Tout ceci, nous le savons, est sujet à discussion; et l'on pourrait contester à l'axiome sa paternité, aussi bien qu'au dogme sa généalogie; mais nous ne faisons qu'exposer un système, et il nous semble que d'après ce que nous avons vu jusqu'ici, on peut classer M. Lerminier parmi les *rationnalistes.* Nous sommes confirmés dans cette opinion par le passage suivant : « La forme » la plus positive et la plus sévère de la philosophie est le ration- » nalisme. Le rationnalisme consiste dans la connaissance et » l'application de la raison, qui à la fois se connaît dans ses » propriétés et ses limites, et qui se sert de l'instrument connu. » La raison ne se connaissant elle-même que par elle-même est » obligée de s'affirmer, de se croire. » (p. 347.) Obligation que, pour le dire en passant, quelques-uns pourront trouver arbitrairement imposée, puisque la philosophie, qui n'est que la raison humaine dans un mouvement perpétuel, n'est pas encore dogmatique, et par conséquent ne saurait obliger à croire quoi

[1] En effet, jamais on n'a cru plus religieusement qu'il ne fallait rien croire, et que chacun était libre d'agir selon sa croyance; doctrine éminemment sociale, comme on sait.

que ce soit. Mais ne quittons point notre auteur; le voilà donc définitivement rationnaliste, et en effet, dans mille endroits il paraît ne vouloir que le triomphe de la raison pure et presque toujours aux dépens de ce qui est antique et traditionnel : il loue le 18e siècle « d'avoir voulu rompre avec la tradition, de s'être insurgé contre les mensonges et l'idiotisme d'une vieille autorité » (127); il loue Rousseau et J. Bentham « d'avoir méprisé le passé (89), d'avoir affranchi leur pensée du joug des traditions historiques » (357); il loue la révolution de 1830 « d'avoir rendu le pas à l'idéalisme sur la tradition » (319).

Qui ne lui croirait après cela peu ou point de vénération pour l'autorité des siècles écoulés? Néanmoins, en parlant des merveilleuses découvertes faites depuis peu dans les anciennes civilisations de l'Orient, le même homme prononce ces propres paroles: « Le passé pourra nous dire si les idées de l'humanité sont ré- » centes et nouvelles dans leur racine; si un peuple, un homme » peut s'en dire l'auteur et le propriétaire; si la révélation n'a » pas été toujours une des pensées familières à l'humanité; si » l'incarnation n'a pas été prodiguée.... Les propriétés du triangle » rectangle étaient connues à la Chine deux mille deux cents » ans avant l'ère chrétienne...La religion rationnelle de Confucius » concorde souvent avec l'Evangile du Christ » (337). Il avait déjà dit ailleurs : « L'Inde, la Chine, l'Egypte sont fouillées; la » Grèce et Rome s'éclaircissent de plus en plus; et dans cette » enquête historique, dans ce récolement des titres et des écri- » tures du genre humain, malheur à ce que la lumière et la » comparaison feront pâlir » (121).

On voit qu'il est difficile de serrer de près M. Lerminier; si vous lui parlez de la tradition, il vous répond par la prééminence de la raison humaine; si vous discutez les droits de celle-ci, il vous renvoie au récolement des écritures du genre humain. Qu'il veuille bien choisir une fois; s'il se fixe au rationnalisme, qu'il fasse, pour nous servir d'une de ses expressions les plus pittoresques, qu'il fasse germer *dans sa tête la plante cérébrale de l'axiome;* que celui-ci produise le dogme; ou bien si l'axiome n'est pas encore assez grand et assez fort pour porter un si beau fruit, qu'il se montre seul, qu'il soit aussi frêle, aussi vigoureux, aussi simple, aussi composé, aussi intelligible, aussi

vague qu'il le voudra, mais enfin qu'il soit ; alors nous pourrons discuter les doctrines du philosophe et apprécier ses formules : que s'il préfère s'en rapporter à l'antique autorité, nous n'aurons garde de refuser le combat sur ce nouveau terrain ; certes ce n'est point après les travaux et les découvertes des Champollion, des Cuvier, des Remusat, des Ampère que le christianisme peut craindre aucune lumière ni aucune comparaison.

Les idées de M. Lerminier sur *la Religion* ont la même fixité et la même consistance que ses idées philosophiques. Selon lui, la religion n'est autre chose qu'un élément et un produit de l'activité intellectuelle ; l'homme est religieux comme il est poète, comme il est philosophe, comme il est artiste ; « l'homme » a l'idée de l'absolu ; l'idée lui en donne l'amour ; l'amour le dé- » sir ; le désir éveille l'imagination ; l'idée, l'amour, le désir, » l'imagination enfantent la religion ». Elle est un besoin de l'ame, ni plus, ni moins ; on ne saurait blâmer ceux qui l'éprouvent, ni ceux qui peuvent se mettre au-dessus. Du reste, rien d'immuable ou d'absolu dans les formes religieuses ; « si la religion » est le suprême effort de l'humanité, elle n'en est pas moins sou- » mise aux conditions mêmes de l'humanité. Or, rien n'existe sur » la terre hors du tems et de l'espace ; rien ne peut se mouvoir » dans ces deux formes sans en supporter les empreintes et les » limites.... Donc si la religion est une idée éternelle et univer- » selle, elle n'a pas de symbole éternel et catholique. »

Cette opinion, qui se réduit au pur *sentimentalisme*, déjà soutenue depuis long-tems, a été longuement développée, il y a trois ou quatre ans, par M. Benj. Constant, dans son grand ouvrage sur la religion, ouvrage au fond si religieux, qu'après l'avoir lu, on peut demander, d'après M. Bérard lui-même, « *si l'auteur croit en Dieu.* »

Et je pense qu'il serait permis, sans blesser M. Lerminier, de lui adresser la même question ; car, quoiqu'il prononce fort souvent et trop légèrement quelquefois ce nom redoutable, voici un aveu frappant et peut-être déplacé dans un chapitre destiné à laver de toute suspicion d'athéisme un des plus célèbres philosophes du 18e siècle : « Est-ce donc de l'athéisme que

[1] *Réflexions sur une lettre de Cabanis.*

» ce mouvement de l'esprit humain qui s'emploie à grandir in-
» cessamment la notion de Dieu ? Qui donc sur la terre aujour-
» d'hui possède Dieu avec tant de certitude qu'il puisse interdire
» ou calomnier sa recherche? Hommes du passé, vous ne l'avez
» plus; nous ne l'avons pas encore, mais nous l'avouons du
» moins. » Or, il est difficile d'expliquer comment il est possible de croire en Dieu avant d'en avoir la notion. Après cela on ne sera point étonné si nous affirmons que la théorie de M. Lerminier est subversive de toute idée religieuse; et il n'en saurait être autrement, puisqu'elle implique la destruction de toute certitude, et qu'elle mène directement au scepticisme. En effet l'argument dirigé contre l'universalité des formes religieuses est le même dont se servent les sceptiques contre toute espèce de vérité absolue; car si rien ne peut se produire dans le tems ou dans l'espace, sans varier selon les époques et les lieux, il faut nécessairement conclure qu'il n'y a point de vérité qui ne puisse être altérée, dénaturée, changée; donc tout ce qui est vrai dans un tems et dans un lieu, peut être faux dans un autre tems et dans un autre lieu; donc on ne peut rien affirmer, ni rien nier absolument.

Nous l'avons déjà dit, nous ne discutons point; nous ne faisons qu'analyser un système avec ses conséquences nécessaires et nous nous bornons à proposer ici deux observations. L'une qu'il nous semble étonnant que le même homme qui reconnaît formellement qu'il n'y a rien dans la religion, dans la philosophie, dans le droit qui soit immuable et qui ne corresponde au mouvement éternel de l'esprit humain, appelle néanmoins de tous ses vœux l'unité intellectuelle, par l'invocation qui suit : « Unité, image de Dieu, voile transparent de l'éternité, toi qui » veux aujourd'hui revêtir une robe nouvelle, si tu ne peux dès » à présent devenir la reine du monde, fais au moins passer dans » les esprits et les cœurs le désir de ta possession et la passion de » ta conquête; embrase de tes ardeurs nos ames pour les épu- » rer et les changer; et que l'amour que nous aurons pour toi » nous devienne un gage de ta venue sur la terre! » Cela est bien une vérité, et nous nous unirions du fond de notre ame à cette prière — sauf toutes réserves de droit touchant *la robe nouvelle*, — si cette prière ne ressemblait à une amère dérision; car s'il n'y a

point de vérité absolue sur la terre, si tout ce que j'affirme ici peut être nié plus loin, il est par trop absurde de venir nous parler d'unité, comme si l'intelligence avait alors d'autre ressource que de choisir entre l'idéalisme et le doute, c'est-à-dire entre le chaos et le néant.

La deuxième réflexion porte sur la manière dont les sentimentalistes, et M. Lerminier avec eux, établissent leur opinion. Si je leur demande : Pourquoi admettez-vous la nécessité du sentiment religieux? C'est, répondent-ils, parce que ce sentiment est dans la nature humaine. — Pourquoi fait-il partie de la nature humaine? C'est parce qu'il se reproduit dans l'universalité des hommes. — Mais, quoi! n'avez-vous pas dit en principe « que rien ne se peut mouvoir dans le tems et dans l'espace » sans en supporter les empreintes et les limites?» Or, vous admettez sans doute que ce premier sentiment, cette idée primitive et essentielle de religion se produit *dans ces deux formes, hors desquelles rien n'existe sur la terre;* pourquoi donc serait-elle plus qu'une autre à l'abri du changement et de la destruction? Que si vous admettez contradictoirement aux prémisses avancées, qu'il faut croire et tenir pour vrai ce qui a été cru partout et toujours, pourquoi encore vous contredire de nouveau en embrassant un système opposé à toutes les croyances générales? Car s'il est une croyance fondée sur l'histoire et les monumens de tous les peuples, c'est que le pur sentimentalisme ne peut et n'a jamais pu suffire à l'homme; c'est que la religion, quoique ayant sa racine dans les plus intimes profondeurs de la nature humaine, n'est pas seulement un besoin naturel, un produit de l'esprit ou de la volonté, mais une loi imposée d'autorité et par révélation ; que cette loi a reçu partout une expression analogue par la double voie du dogme et du culte; que le dogme a été partout basé sur la double conviction de la chute de l'homme et de la rédemption, comme le culte sur la double pratique de la prière et du sacrifice. Voilà des croyances claires, positives, adoptées par le genre humain : il faut ou les admettre, ou nier que la permanence et l'universalité soient les caractères du vrai. Mais que vous preniez le parti de nier ou celui d'affirmer, vous n'en êtes pas moins forcés de convenir que votre sentimentalisme ne repose sur aucun fondement solide : et alors, forcés

dans ce dernier asile, ne sachant à quoi vous prendre, n'ayant plus où poser le pied, que vous reste-t-il donc, qu'à vous livrer derechef à ce mouvement éternel de vos pensées; invincible tourbillon qui vous emporte sans relâche dans un noir abîme, comme des ames de damnés :

La bufera infernal, che mai non resta,
Mena gli spiriti con la sua rapina,
Voltando e percotendo gli molesta...
. . . . . .
E come gli stornei ne portan l'ali
Nel freddo tempo, a schiera larga e piena,
Cosi quel fiato gli spiriti mali,
Di quà, di là, di giù, di su gli mena:
Nulla speranza gli conforta mai
Non che di posa, ma di minor pena[1]. (*Inferno*. cant. v.)

La *morale* de M. Lerminier est parfaitement en harmonie avec sa foi (et nous sommes heureux sous un rapport, d'avoir à lui donner cet éloge, qu'il est, au moins sur ce point, d'accord avec lui-même). De même qu'il parle souvent de Dieu sans en avoir une notion bien claire, il parle aussi de la providence sans en avoir une idée bien arrêtée; il fait concourir avec elle une certaine fatalité assez vaguement exprimée, mais qui a cependant une part inévitable dans le *dénouement des choses humaines* (p. 206, 352.....), ce qui autorise le philosophe à déclarer formellement que *tout est bien dans le cours des choses, si l'on sait le comprendre*, et que *Dieu prend toutes les révolutions*, et sans doute aussi tous les événemens, *sur sa responsabilité* (p. 152 et 319). Nous n'accusons pas pour cela expressément M. Lerminier de fatalisme, parce qu'il ne nous semble pas en faire une profession assez explicite, et que nous serions bien fâchés d'adresser un reproche injuste à qui que ce soit; nous disons seulement que toutes ses doctrines y aboutissent, ce qui ne suffit pas pour lui enlever le choix entre le fatalisme et l'inconséquence; nous sommes même portés à croire que ce dernier parti doit sourire davan-

[1] L'infernal tourbillon qui ne s'arrête jamais, enchaîne les âmes avec violence et les tourmente en les retournant et les poussant... Et de même que l'on voit, dans la saison rigoureuse, les étourneaux voler par nombreuses troupes, ainsi ce souffle agite les âmes réprouvées et les fait aller par ici, par là, en haut et en bas, sans jamais les consoler par la plus légère espérance, je ne dis pas de repos, mais même d'une diminution de souffrance.

tage au jeune professeur, attendu ses nombreux antécédens.

De même que la religion n'a point d'expression immuable et éternelle, de même aussi, « la vertu, comme le bonheur, peut » changer de formes. Elle a changé au témoignage de l'histoire; » la vertu antique a été supplantée par la vertu chrétienne, et à » moins de toucher à la fin des tems, nous ne touchons pas à la » fin des changemens de la vertu » (p. 379). Il faut remarquer ici qu'il ne s'agit pas seulement d'un simple développement, d'un perfectionnement de la vertu, mais bien d'un changement réel, changement analogue à celui que subit l'idée de bonheur dans l'intelligence : or, comme les uns appellent *bonheur* ce qui est *malheur* pour les autres, semblablement ce qui est crime pourra devenir vertu, et réciproquement; ainsi il ne faut pas désespérer de voir une époque où le mal prendra la place du bien, et le bien la place du mal.

Nous regrettons vraiment que la nature de l'ouvrage de M. Lerminier ne lui ait point permis de nous montrer les diverses applications de ces théories générales; nous n'en trouvons qu'une seule dans son livre, laquelle, du reste, a rapport à l'un des préceptes de la morale les plus importans et les plus sacrés; il s'agit du *suicide*. En thèse générale, M. Lerminier ne veut pas qu'on se tue; seulement il observe que « les plus grands hommes » n'ont pas échappé à la tentation de se donner la mort : Frédé- » ric, Napoléon à Fontainebleau, Thémistocle chez les Perses.... » Au fait, quand on a vécu comme Thémistocle, il est permis de » disposer de soi-même. Le héros d'un pareil drame est libre de » choisir le dénouement. Mais il faut de la gloire, beaucoup de » gloire pour acquérir ce droit... » Cette exception d'abord pourrait bien s'étendre plus loin qu'on ne pense, surtout dans ce siècle où il n'est interdit à personne que je sache de se croire un grand homme et un héros. Mais l'auteur lui-même a soin d'élargir sa tolérance, car un peu plus loin, il parle avec de grands éloges de Condorcet, qui *se donna la mort sans désespérer de la philosophie et de la liberté;* et dix pages après il félicite Robespierre de ce que *le courage d'une mort volontaire ne lui a pas manqué.* Voilà, certes, le cercle des héros agrandi de façon à contenter les plus difficiles. Après cela combien la voix de M. Lerminier a de force et d'autorité, lorsque prenant avec son auditoire le

ton paternel qui lui convient si bien sous tous les rapports, il s'écrie : « Enfans, ne vous sauvez pas devant les premières sévé-» rités du sort; avant de mourir, il faut avoir vécu!...» Au résumé, la doctrine de notre auteur sur le suicide, pourrait être exprimée ainsi qu'il suit : Il est défendu au public de se donner la mort, si ce n'est dans les trois cas indiqués ci-dessous : 1° Si l'on est un grand homme et qu'on ait eu beaucoup de gloire; 2° si l'on a vécu comme Thémistocle, Condorcet ou Robespierre; 3° si l'on a assez vécu pour être raisonnablement fatigué de la vie.

D'après le système de M. Lerminier sur la religion en général, il est facile d'induire à peu près ce qu'il pense du *christianisme*. Le christianisme est une des formes passagères qu'a revêtues le sentiment religieux; c'est un symbole qui a eu son tems et son opportunité; il a été bon et louable tant qu'il a pu convenir à la civilisation; aujourd'hui il s'use et vieillit. « Nous » le vénérons encore, parce qu'il est dans la nature des choses, » mais nous ne saurions lui reconnaître d'autre mérite. Le Christ, » comme tous les révélateurs, est un de ces hommes que la reli-» gion inspire afin de manifester son idée capitale, et qu'elle » charge d'être la lumière et la victime de l'humanité. Il est » homme, mais plus qu'un autre; il a du dieu dans l'âme, et » même la divinité l'absorbe. Alors il se confond avec elle, et cet » hyménée sacré devient pour lui une identité; il ne se connaît » plus comme homme, il se croit comme Dieu. » Après avoir ainsi salué Jésus à la façon des soldats du prétoire, le philosophe se croit autorisé à dénaturer, en les lui appliquant de nouveau, les deux paroles du proconsul : *Ecce homo! Voilà un homme!*

M. Lerminier s'attache donc à prouver que le christianisme n'a pu échapper aux influences du tems et de l'espace; et son inaliénable légèreté le poursuit et semble redoubler dans cette argumentation. Il commence par esquisser l'histoire de la religion chrétienne depuis son divin fondateur jusqu'à nos jours; et cette suite de dix-huit siècles se trouve retracée, appréciée, jugée en six momens, c'est-à-dire, en six paragraphes de trois lignes, l'un portant l'autre; ce qui donne, de compte fait, une ligne par siècle, et trois siècles par moment; et cela pour justifier cette proposition : *Le tems a développé le christianisme.* Si par développement, M. Lerminier entend perfection, progrès,

accroissement, personne ne conteste avec lui, nul doute que le christianisme enfermé au cénacle n'avait ni la même hiérarchie, ni la même législation extérieure, ni les mêmes influences sociales que le christianisme assis au capitole, car dans ce sens, développement est synonyme de vie : mais s'il entend par là transformation, changement, contradiction dans ce qui est essentiel au dogme, au culte ou à la morale, nous attendons encore l'articulation des preuves.

L'espace, ajoute M. Lerminier, *n'a pas moins que le tems interdit au christianisme l'identité de ses manifestations.* Et cela résulte de ce que l'Italie a eu un culte *magnifique et radieux*, et l'Allemagne un culte plus sérieux et plus austère; de ce que Constantinople et l'Angleterre ont renoncé au papisme; enfin, de ce que tout l'univers n'est pas catholique. *Donc le christianisme n'a pas triomphé de l'espace qui le morcelle ou ne le connaît pas;* donc parce qu'il y a des hommes vicieux, il n'y a point de vertu; donc, parce qu'il y a des aveugles, il faut nier la lumière; comme si, posées les conditions de l'intelligence et de la liberté humaines, il était possible de trouver une plus gran de autorité que celle de l'Eglise, d'imaginer un accord plus parfait, plus constant, plus merveilleux pour attester ce qu'enseigne cette religion universellement décorée du nom de *catholique*. Que demande-t-on de plus?... « Voudrait-on que jamais aucun dogme n'eût été obscurci, aucune loi violée; que l'ignorance, l'erreur et le crime n'eussent jamais paru sur la terre? Est-ce là ce qu'on demande pour croire? Mais le christianisme suppose nécessairement que le monde est abandonné en partie au crime, à l'erreur, à l'ignorance. Si rien de tout cela n'existait, le christianisme non-seulement serait faux, il serait de plus impossible d'en concevoir l'existence. Pour croire au christianisme, on voudrait donc que le christianisme n'existât point, et qu'il ne pût pas même exister[1].» Ces réflexions énergiquement exprimées par une voix éloquente, auraient dû s'offrir à l'esprit du professeur des législations comparées, et si elles ne lui ont point échappé, elles semblaient mériter réfutation.

Nous signalerons en outre une omission familière à nos ad-

[1] *Essai sur l'indiff.*, tom. III, p. 486.

versaires dans les discussions qui intéressent la divinité du christianisme, omission qui à la fin pourrait faire suspecter leurs lumières ou leur bonne foi. Nous voulons parler du silence absolu que gardent ces messieurs sur les prophéties et les miracles qui ont précédé, accompagné et suivi l'établissement du christianisme : or il faut qu'ils sachent que nous, chrétiens, nous fondons encore notre croyance sur ces deux sortes de preuves ; et nous tenons même que leur vérité repose sur des monumens tels, qu'on ne saurait les ébranler sans anéantir toute certitude historique et par conséquent la raison elle-même.

Nous prions donc particulièrement M. Lerminier, d'étudier mieux et plus long-tems cette matière ; qu'il se borne s'il veut, aux faits merveilleux de la passion, de la résurrection du Christ ; qu'il les médite religieusement et sans préoccupation ; et peut-être qu'alors, au lieu de répéter le mot du lâche préfet qui condamna bien sciemment *le juste*, il sera contraint d'imiter le centenier romain qui descendait du Calvaire en criant : « Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu! »

Nous terminerions ici cet article déjà si long, s'il ne convenait de parler en peu de mots du style de l'ouvrage que nous venons d'analyser. M. Lerminier prend soin d'avertir le lecteur dans sa *préface*, qu'il a déjà traité oralement au collége de France le sujet de son nouveau livre. « Néanmoins, ajoute-t-il, j'ai » écrit sur ce sujet comme si je n'avais pas parlé : la forme a pris » sous ma plume un aspect nouveau. Écrivain et professeur, » j'apprécie de plus en plus les différences qui séparent l'impro- » visation du style. » Il est difficile d'admettre cette assertion, et nous présumons au contraire que tout homme impartial, après avoir lu le livre de M. Lerminier, jugera que rien ne ressemble plus à un *impromptu*, et qu'il n'est même tolérable qu'à ce titre. Ceci soit dit sans offenser le moins du monde la sincérité de l'auteur : il est très-possible qu'une fois enfermé dans son cabinet et la plume à la main, il ne *se connaisse plus comme* improvisateur, et *qu'il se croie comme* écrivain; sans toutefois échapper aux influences que doivent inévitablement exercer sur son esprit les travaux préparatoires de l'improvisation.

Diderot disait d'un littérateur qui a long-tems excité les ap-

plaudissemens du public dans la chaire où l'on applaudit aujourd'hui M. Lerminier : *Cet homme a du style, de la raison, de la sagesse, mais rien ne lui bat sous la mamelle gauche* ; la même phrase retournée pourrait, avec de légers correctifs, convenir à ce dernier. Il a de la chaleur, de la passion, de l'enthousiasme ; le cœur lui bat violemment ; il est doué de plusieurs qualités de l'artiste et du poète ; son style est pittoresque, il abonde en figures, en personnifications hardies : c'est ainsi qu'il appelle, comme nous l'avons déja vu, l'axiome, *une plante cérébrale* ; c'est ainsi qu'il nous parle des *passions* qui agitent les *idées* : « Ces vierges, » dit-il quelque part, ne sont ni bourgeoises, ni prolétaires ; » elles sont intelligentes, charitables et humaines, et elles s'em- » ploient à guérir le genre humain par la grandeur de leurs » conceptions et de leur amour. » Ces qualités poétiques brillent encore dans l'habileté à revêtir des pensées simples et communes de formes nouvelles et imposantes, dans l'habitude de masquer sous un air décisif et tranchant des propositions vagues et peu déterminées. Quoi de plus trivial, par exemple, que cette assertion : *Dans toute œuvre d'art, avant de travailler, il faut choisir l'objet de son travail* ? Voulez-vous voir comment le professeur sait lui donner une expression vraiment neuve et doctrinaire ? lisez : « Dans la production la plus grossière l'art » est inévitable ; comme on ne peut rien tirer de la masse » concrète des choses sans un acte de l'esprit, comme on ne peut » abstraire sans choisir, comme on ne saurait choisir sans être » muni d'une préférence, et puisqu'une préférence est un juge- » ment, il faut tomber d'accord que tout esprit est soumis à » cette première loi de l'art, la nécessité de choisir quelque » chose (p. 353.) » Cette phrase ne prouve-t-elle pas qu'en voulant chercher du nouveau on tombe souvent dans le ridicule ?

En quittant M. Lerminier, n'oublions pas de remarquer qu'il commence sa brochure par nous apprendre deux choses : la première, que son seul désir est de *servir la cause du genre humain*, que l'ambition et la vanité d'auteur n'ont rien qui le puisse tenter, et que s'il n'apercevait point d'autre but, au lieu de parler ou d'écrire, il aimerait tout autant aller courir le monde ; la seconde, que dans la déduction de ses travaux, il a *ter-*

miné toutes les expositions préliminaires et qu'il entre dans le second acte de son développement. Tout cela est bon à savoir et nous nous empressons de l'enregistrer, car certaines gens eussent pu s'imaginer, aux préférences et aux antipathies de l'écrivain, à son respect pour toutes les idées qui ont cours et vogue en ce moment, à la fierté un peu coquette de son allure, à la liberté un peu affectée de son style, qu'il brûlait en secret quelques grains d'encens sur l'autel de la popularité ; ou bien peut-être qu'à une époque où la Sorbonne regorge d'honneurs, il avait lui aussi conçu la noble envie d'élever le collége de France au rang de son antique rivale ; élévation qui n'est pas, à vrai dire, au-dessus du mérite de M. Lerminier, et qui d'ailleurs pourrait former le troisième acte de son développement et compléter ainsi le ternaire phénoménal de son indivisible personnalité !

P. P. M.

Education.

DE LA NOUVELLE LOI

SUR L'INSTRUCTION PRIMAIRE.

Parti que les catholiques peuvent en tirer. — Projet d'écoles normales catholiques. — Influence des prêtres sur les écoles publiques. — Exemples d'écoles privées ouvertes par les curés dans leurs paroisses.

La loi du 28 juin dernier a été diversement appréciée par les catholiques. Les uns ont dit anathème à cette loi, parce qu'elle est de son tems, tems d'*indifférentisme* où les haines voltairiennes n'éclatent guère que de loin en loin, mais où l'on a peur de la foi, comme de tout ce qui est vigoureux et prononcé, et où l'on élabore des règlemens à défaut de principes et de doctrines. Les autres, et à leur tête Mgr l'évêque de Versailles, ont pensé que : « l'on pourrait se rendre grandement coupable » si, par de certaines délicatesses, on négligeait de faire le bien » et d'empêcher le mal, suivant la mesure d'autorité qu'on » a entre les mains. »

Sera-t-il permis à un simple fidèle de développer ces paroles, de professer à son tour que la question n'est pas de juger la loi en elle-même, mais d'étudier quel parti on peut tirer pour le bien de ses dispositions ? En vain objecterait-on que rien de ce qui se fait n'est marqué du sceau de la durée, que tout ce qui s'imprime sous le nom de lois est et ne peut être que provisoire. Toute mesure générale, lorsqu'elle s'applique aux générations qui grandissent autour de nous, acquiert par cela seul une importance qui ne peut être méconnue. Ce n'est certes pas chose

indifférente que nos enfans soient ou non provisoirement élevés dans l'innocence ou dans la corruption, dans l'*incroyance* ou dans la foi. Si donc la puissance publique a réservé aux pasteurs des âmes quelques moyens d'intervenir dans la distribution qui se fait des fruits de l'arbre de science aux enfans du peuple, il n'est pas superflu de rechercher consciencieusement jusqu'où vont ces moyens et comment on pourrait les mettre à profit.

Et d'abord la hiérarchie qu'établit la loi est facile à saisir. Un comité de surveillance par commune, un comité d'inspection et d'encouragement par arrondissement, une commission d'examen par département, et, pour couronner cet échafaudage, le ministre de l'instruction publique au sommet de la charpente, voilà, comme parlent les habiles, toute l'économie de la loi nouvelle.

Voyons maintenant quelle part elle a faite à la liberté, quelle part au pouvoir, quelle enfin à la religion ?

Dix-huit ans, un brevet de capacité, un certificat de bonne vie et mœurs, ce sont toutes les conditions imposées à qui veut ouvrir une école. Quiconque réunit ces trois conditions peut se constituer instituteur primaire sans autorisation quelconque (*article 4 de la loi*) ; il ne peut être déchu de ce droit facultatif que par un jugement émané des tribunaux ordinaires (*art. 5 et 7*). — Voilà pour la liberté.

Voici pour le pouvoir :

1° Les brevets de capacité ne peuvent être délivrés que par les délégués du ministre et sous son autorité (*art. 23*).

2° Il institue les maîtres d'école communaux, après leur nomination par le comité d'arrondissement (*art. 22*).

3° Dans chaque comité d'arrondissement siègent de droit au moins *six* fonctionnaires révocables : le sous-préfet, président-né, avec voix prépondérante en cas de partage, le procureur du roi, le maire du chef-lieu, le juge-de-paix, un membre de l'université, un instituteur primaire désigné par le ministre (*art. 19 et 20*).

Pour délibérer validement, la présence de *cinq* membres suffit. (*art. 20*).

Aux fonctionnaires qui siègent de droit, comme on vient de voir, peuvent s'adjoindre le préfet, toutes les fois qu'il le désire,

et un délégué spécial du ministre, quand celui-ci le jugera nécessaire (*art.* 19 *et* 20) Le préfet préside de droit (*art.* 19). Le délégué spécial assiste seulement à la délibération (*art.* 20); la loi ne lui attribuant que le droit d'assistance, lui dénie implicitement le droit de suffrage; ce nous paraît être une saine application de cet axiome : *in jure, inclusio unius alterius exclusio est.*

Il est à noter que le président du tribunal d'arrondissement, fonctionnaire inamovible, n'est point compris dans l'énumération des membres-nés du comité.

4° Le ministre nomme seul et directement les chefs des écoles qu'entretiennent l'état ou les départemens. Nulle candidature n'est réservée par la loi aux conseils généraux quant à cette classe d'écoles; l'article 11 est muet sur ce point.

5° Le ministre, en conseil royal d'instruction publique, révoque définitivement et en dernier ressort les instituteurs communaux (*art.* 23).

6° Il peut dissoudre les comités communaux, et, en ce cas, il les recompose arbitrairement (*art.* 17).

Quant à la religion, la place que la loi lui a marquée est assez mesquine. — « L'instruction primaire comprend nécessairement l'instruction morale et religieuse. » Ce sont les termes de l'art. 1er. Difficilement on en trouverait de plus vagues; plus difficilement encore on en eût fait passer de plus précis. — Mais l'instituteur décidera-t-il seul de la conviction religieuse de ses élèves? Non, répond l'article 2 : *le vœu des pères de famille sera toujours consulté et suivi en ce qui concerne la participation de leurs enfans à l'instruction religieuse.* — Enfin l'article 17 admet le curé dans le comité communal de surveillance, et l'article 19 ouvre les portes du comité d'arrondissement au plus ancien des curés de la circonscription (ce qui s'entend du plus ancien curé du chef-lieu).

Tel est l'état légal des choses. Qu'en peut-on augurer dans l'intérêt du bien?

La loi distingue des écoles publiques et des écoles privées; elle protège les unes, elle tolère les autres. A celles-là donc la faveur, à celles-ci la liberté.

On ne peut guère s'abuser sur ce point, l'action des catholiques sur les écoles publiques sera très-faible.

Ces écoles sont d'ordres divers : écoles normales dans tous les chefs-lieux d'académie, et dans quelques chefs-lieux de département où ne siège point un recteur (à Lille par exemple) ; écoles primaires de première classe dans les communes chefs-lieux de département et dans les autres communes de plus de 6000 âmes : écoles primaires de seconde classe dans les autres communes.

Les écoles normales, destinées à former des instituteurs-modèles, sont entièrement sous la main du ministre et du recteur qui le représente ; car, bien que l'université ne soit pas une seule fois nommée dans la nouvelle loi, elle y est sans cesse sous-entendue. Il n'y a donc rien à faire de notre part pour améliorer la direction de ces établissemens; elle dépend toute des hommes investis de la confiance ministérielle.

Mais, à côté des écoles normales publiques, qui empêche d'avoir des écoles normales privées? pourquoi le clergé de France, qui prépare chaque jour tant de jeunes élèves pour le sanctuaire, n'élèverait-il pas aussi des maîtres d'école ? Les frères des écoles chrétiennes ne peuvent convenir qu'à des populations considérables ? ceux que l'abbé R. de La Mennais a fondés et qui enseignent toute la Bretagne ne peuvent guère s'étendre hors de cette province. Pourquoi des prêtres de zèle et de loisir (et certes les travaux du ministère pastoral n'absorbent pas le tems de tous), ne s'imposeraient-ils point la tâche de former des instituteurs selon le cœur de Dieu, pieux, modestes et habiles tout ensemble, qui, après avoir reçu du curé de leur paroisse natale des leçons développées d'arithmétique, de géométrie élémentaire et de grammaire française, après avoir été formés par lui au chant sacré, s'en iraient passer quelques semaines dans la ville la plus voisine pour voir fonctionner les écoles des frères, pour se nourrir de leur expérience et se pénétrer de leurs excellentes méthodes ?

La difficulté pratique la plus sérieuse en apparence serait d'enseigner l'écriture à ces enfans adoptifs du sanctuaire, de manière à défier la concurrence ; car le curé le plus instruit n'est pas tenu d'être un calligraphe, et les exigences du tems présent sont grandes, quant à cette partie de l'enseignement élémentaire. Mais, d'une part, il n'est pas du tout impossible de former

des calligraphes sans l'être soi-même ; il suffit de bien connaître les principes de l'art calligraphique et d'en surveiller scrupuleusement l'application. Je connais un curé de campagne qui, fort médiocre écrivain lui-même, a obtenu d'un jeune homme, qu'il prit le tems de former sous ce rapport, les plus étonnans résultats. D'autre part, l'élève du presbytère ne pourrait il pas cumuler avec les leçons assidues de son curé pour le calcul, le chant et la langue, des leçons particulières d'écriture, données par l'instituteur du lieu, sous la surveillance pastorale ? et, si l'instituteur local n'est pas compétent, le curé ne peut-il, aidé au besoin de la bourse de quelque paroissien aisé et zélé, presque toujours d'ailleurs par ses propres facultés, payer quelques mois d'une modique pension, et confier aux frères de l'école chrétienne la plus voisine le soin de faire de son élève un calligraphe consommé ?

Ce n'est pas que ces efforts individuels et isolés puissent exercer une action comparable à celle d'une école normale. Mais, je le répète, pourquoi, nous catholiques, renoncerions-nous à avoir les nôtres ? l'intérêt qui nous y convie n'est-il pas assez général, assez pressant ? Attendrons-nous que nos campagnes soient peuplées d'instituteurs sans croyance et sans mœurs, qui traitent en toute rencontre avec leur pasteur de puissance à puissance ? Pour fonder une école normale catholique, il ne faut qu'un homme de foi et de cœur assez instruit pour obtenir un brevet de capacité du degré supérieur, assez chrétien pour mériter la confiance du clergé. Qu'un tel homme se présente, et, pour la moitié de la pension qui se paie dans les écoles normales publiques, il pourra recevoir des élèves-instituteurs qui rivaliseront bientôt avec ceux de l'Université. L'auteur de cet article connaît deux prêtres à qui cette pensée est venue. Ils ne sont pas riches, mais ils croient en Dieu, et Dieu leur sera en aide. L'un d'eux se condamne à prendre des leçons d'écriture jusqu'à ce qu'il puisse conquérir le brevet de capacité légal. De tout le reste il n'est nullement en peine. Une fois breveté, il compte ouvrir son école normale dans la paroisse rurale que dessert l'ecclésiastique auquel il s'est joint. Là tous deux, de concert, essaieront si le zèle de la foi peut ou non lutter contre le zèle de la science. Si le pain leur manque, un d'eux prendra le bourdon

du pélerin, et il mendiera pour son école comme autrefois S. François-d'Assise pour son monastère; aucun des enfans de S. François n'est mort de faim, et leurs colonies ont couvert l'Europe.

Celui qui écrit ceci a peine à douter de l'efficacité d'un pareil exemple.

Et les élèves des écoles normales catholiques ne demeureraient point sans emploi. Ils seraient préférés par tous les curés pour leurs paroisses, assurés dès-lors de voir fréquenter les écoles privées qu'ils pourraient ouvrir, et pleins de chances pour que le vœu des populations les appelât à diriger les écoles publiques communales. Car il y a deux hommes dans le *magister* de village; l'instituteur et le chantre. Presque partout, il faut que ces deux hommes n'en fassent qu'un pour que cet homme unique fasse ses affaires. Les avantages ménagés aux maîtres d'école par la nouvelle loi n'ont point fait disparaître cette nécessité. Or, le chantre est au choix du curé, et, dans les villages les moins fervens, on tient à ce que le chant d'église soit enseigné aux enfans, ce que ne pourra faire l'élève de l'école normale universitaire, puisque le plain-chant n'y fait point partie de l'instruction. Par ce motif, la qualité de chantre entraînera volontiers celle d'instituteur communal, pour peu que soit comptée l'influence du curé sur ses ouailles. L'élève des écoles normales catholiques ne serait donc pas même sans avenir légal.

Nous arrivons aux écoles primaires que nous avons appelées de première classe. Les catholiques ont les leurs, ce sont celles des frères. Grâce à Dieu, ils peuvent les présenter avec la même confiance à leurs amis et à leurs ennemis. Soutenues en général par des souscriptions volontaires et par là même indépendantes du patronage municipal, ces écoles font le bien sans bruit, mais dans toute la liberté des enfans de Dieu. Nous n'avons pour elles qu'un vœu à former, c'est qu'elles suivent toutes les exemples donnés à Bordeaux et dans une foule de villes, où les frères ont accepté franchement les conditions présentes de la société. Ils n'ont rien à craindre de la publicité; ils ne la recherchent point, ils ne doivent pas la fuir. Qu'ils laissent partout le public pénétrer une fois l'an dans leurs écoles; que les souscripteurs

qui concourent à cette œuvre, que les pères de famille qui en profitent puissent voir par leurs propres yeux tout le bien que font ces hommes si humbles et naguère encore si méconnus. Cette épreuve tournera hautement à la plus grande gloire de Dieu, à la propagation de cet admirable institut, et au progrès des études. Le jour viendra, et peut-être n'est-il pas loin, où les charges que les fidèles se sont imposées à cet égard, seront allégées ; où les municipalités des villes, se dégageant peu à peu des préventions de parti, rendront justice aux écoles chrétiennes et adopteront les frères comme instituteurs communaux. Les témoignages rendus à ces pauvres religieux par les inspecteurs généraux de l'Université et par le ministre lui-même sont autant de pas vers cette époque d'impartialité et de raison. On comprendra que trois frères des écoles chrétiennes ne coûtent pas plus qu'un seul instituteur selon la méthode mutuelle, et qu'ils présentent plus de garanties morales. On comprendra que leur habit, qui a tant effarouché nos esprits forts, est à lui seul un moyen puissant d'imposer à la légèreté de l'âge et d'inspirer des sentimens que leurs leçons et leurs exemples ne peuvent que confirmer.

Mais, dans l'état présent des choses, les écoles publiques d'instruction primaire supérieure sont presque toutes hors des mains des frères. Les catholiques n'ont donc sur ces écoles qu'une action fort indirecte et fort restreinte. Il se peut en effet que, dans quelque localité, ils ne soient point exclus des comités d'arrondissement et des comités communaux ; mais on ne peut se dissimuler que les passions qui ont prévalu dans l'organisation administrative et judiciaire de ces derniers tems, sont hostiles à ceux qui pratiquent leur religion ; partant il n'y a nulle témérité à reconnaître que généralement nos croyances ne seront pas représentées dans les comités d'instruction primaire, sinon par le prêtre que la loi admet à y siéger de droit.

La position de cet ecclésiastique sera singulièrement délicate, et c'est aux évêques qu'il appartient de tracer la ligne qu'il devra suivre pour faire honorer en lui le caractère sacerdotal et modérer quelque peu la tendance peu chrétienne qui dominera probablement la majorité de ses collègues. N'exagérons rien toutefois, et disons que l'impulsion administrative qui sera

donnée de Paris aux comités d'arrondissement a cessé d'être une impulsion révolutionnaire, qu'ainsi les instructions transmises aux sous-préfets inviteront ces fonctionnaires à ménager les susceptibilités religieuses et à concilier, s'il se peut, à la nouvelle loi le concours du clergé. Sans doute, en bien des lieux, ces instructions seront insuffisantes pour triompher de la malveillance invétérée de certains administrateurs contre le sacerdoce. Mais, le plus généralement, elles produiront leur fruit; elles disposeront le président né du comité d'arrondissement à ne pas blesser le curé qui siégera à ses côtés, et cette simple disposition pourra prévenir plus d'une fois des mesures fâcheuses. Que si la présence du pasteur catholique était comptée pour rien et qu'il ne fût là que pour couvrir de son manteau d'ecclésiastique une direction funeste, qui pourrait lui reprocher de se retirer hautement du lieu des séances après avoir pris l'avis de ses supérieurs, pour s'absoudre de toute complicité avec des ennemis de sa foi ?

Nous n'espérons pas que, dans les communes chefs-lieux de département et dans celles dont la population excède 6000 ames, l'assiduité du curé aux séances du comité communal de surveillance ait des résultats plus satisfaisans. Le comité communal, il est vrai, comptera moins de membres que le comité d'arrondissement. Mais il est à craindre que ces membres, bien que désignés par le comité supérieur, ne soient animés de vues moins larges encore, et que toute observation émanée du curé ou appuyée par lui ne leur devienne par là-même suspecte. C'est à la prudence des ministres de nos autels de triompher insensiblement de tous ces obstacles, selon la parole de l'apôtre, *in scientiâ, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in charitate non fictâ, in verbo veritatis, in virtute Dei* [1].

Notre confiance est plus grande dans l'influence probable du curé sur les comités des communes rurales. La difficulté des tems lui donnera souvent un adversaire au sein de ces comités dans la personne du maire. Mais l'instruction supérieure du curé, sa connaissance approfondie de la méthode d'enseignement popularisée par les frères, et des méthodes rivales, son

1 *II Corinth.*, ch. VI, v. 6 et 7.

habitude de la discussion, l'ascendant moral de son caractère, ses rapports continus et obligés avec les enfans, lui assurent dans ces réunions, peu nombreuses, d'ailleurs, une prépondérance marquée. Lui seul, dans le plus grand nombre des communes de France, sera compétent pour surveiller l'école communale, et, quand il ne sera pas le seul, il sera encore le plus éclairé, le plus zélé, le plus capable, il ne portera point au comité communal un esprit de domination, mais un esprit de lumière et de charité. Sa conscience de prêtre lui révélera tous les devoirs de sa mission, et, Dieu aidant, cette mission sera remplie.

Mais, redisons-le encore une fois, c'est dans les écoles privées que le pasteur catholique saura trouver des consolations abondantes. Là le champ est libre ; rien n'enchaîne son dévouement ; rien n'emmaillotte son zèle. A la différence du ministre protestant, il n'a, lui, d'autre famille que sa paroisse ; il peut lui donner tous les instans du jour et la meilleure part des veilles de la nuit. Pourquoi ne ferait-il plus ce qu'ont fait autrefois ses pères dans la foi, ses devanciers dans l'Église de Jésus-Christ ? Toutes les écoles de villages qui couvrent l'Europe, comme les colléges des petites villes et les universités des grandes, ont été fondées par des prêtres. Ce sont des prêtres qui, de nos jours encore, font l'école aux pauvres petits paysans de la catholique Irlande. En France même, le *Moniteur des villes et des campagnes* nous a dit une partie de ce qui a été tenté et accompli en ce genre sous nos yeux par des prêtres dignes de leur apostolat [1].

Qu'on nous permette de rappeler ici quelques uns de ces exemples.

A Blanvac (Vaucluse), un prêtre a ouvert deux écoles gratuites, l'une pour les garçons (de neuf heures à midi), qu'il fait lui-même, l'autre pour les filles, faite par sa domestique de deux heures à quatre du soir. Parmi ses élèves, il en a formé un, dans lequel il pourra offrir sous peu de tems à la mairie un secrétaire très-capable et peut-être à la commune un instituteur distingué.

1 Livraisons de mai, de juin et de juillet 1833.

A Lucenay-le-Duc (Côte-d'Or), le curé a cédé le traitement supplémentaire que lui faisait sa paroisse à un instituteur infirme, pour le déterminer par cette pension de retraite à faire place à un jeune instituteur, dans l'attente duquel ce digne ecclésiastique a fait lui-même l'école aux garçons et aux hommes.

A Rouvres près de Dijon, même sacrifice a été fait par le curé pour payer les mois d'école des enfans pauvres.

A Aigué (Sarthe), le curé s'est chargé pendant plusieurs années de l'instruction des garçons, jusqu'à ce qu'un frère de la maison établie à Ruillé-sur-Loir (même département), par M. l'abbé Dujarrié, ait pu le remplacer dans ces fonctions. Ce même M. Letessier, qui dessert Aigué, paie le loyer de la classe, dont le matériel a été acheté de ses deniers.

A Saint-Aubin (Sarthe), l'école des garçons est dirigée par le curé en personne.

A Neuville (même département), le curé a poussé l'abnégation jusqu'à établir l'instituteur dans des bâtimens dépendant du presbytère.

Je ne parle pas de toutes les écoles que les curés ont fondées. Celles qui sont destinées à recevoir les garçons sont en moindre nombre dans ces fondations; mais on ne saurait compter les écoles de filles établies par cette voie. Nous ferons remarquer en passant que ces dernières écoles n'ont reçu aucune atteinte de la loi du 28 juin; le ministre l'a déclaré à la tribune, rien n'est changé quant à présent dans leur régime.

Pour moi, j'en fais l'aveu, ce qui me frappe dans les traits que je viens de citer, c'est moins encore l'esprit de sacrifice dont nos prêtres sont capables (qui en doute?), mais ce sont les moyens variés dont leur ingénieuse charité s'est armée pour s'assurer le droit de distribuer aux petits et aux simples *cette aumône de l'instruction, la plus sainte, la plus précieuse de toutes.* A nous donc, catholiques, de voir ce qu'il nous est donné de faire pour leur être en aide.

« Pourquoi, s'écrie un chaleureux écrivain, M. Laurentie, pourquoi, au lieu de perdre notre tems à des disputes qui sont, pour la plupart, si vaines et si futiles devant les conseils dominateurs et impérieux de la Providence, ne faisons-nous pas,

tous tant que nous sommes, prêtres ou pères de famille, une vaste ligue en France pour arracher la jeunesse et l'enfance à ses corrupteurs ? Je voudrais une association qui liât tous les gens de bien et fournît dans tout le royaume des moyens d'assurer l'établissement et l'entretien des écoles populaires. Le monde va vite ; les ans s'écoulent à des controverses sans résultat ; les révolutions se précipitent, et la courte vie de l'homme est emportée dans ce tourbillon qui brise et emporte aussi les empires. Mais, ne pouvant dompter les révolutions, on pourrait vaincre les erreurs et sauver à l'avenir des catastrophes nouvelles. C'est à ce travail que doivent se convier tous les hommes qui croient à la Providence plus qu'aux partis. »

Et nous, après avoir cité ces excellentes paroles, ne pourrons-nous pas demander pourquoi ce ne sont pas déjà des faits ? pourquoi M. Laurentie, qui a été inspecteur-général de l'Université et qui a la double expérience de l'administration et des associations catholiques, n'a-t-il pas fondé depuis deux mois, à la face du soleil, le conseil central de cette association nouvelle ? pourquoi le *Moniteur des villes et des campagnes*, qui a publié l'appel généreux que nous venons de transcrire, n'y a-t-il donné aucune suite ? pourquoi enfin n'aurions-nous pas, nous, hommes de foi et de charité, nos comités d'arrondissement qui, d'un bout de la France à l'autre, encourageraient et vivifieraient, non pas seulement l'instruction, mais l'éducation des enfans du peuple ?

TH. FOISSET.

Juge à Beaune (Côte-d'Or).

Mythologie.

ORIGINE INDIENNE

DE LA MYTHOLOGIE GRECQUE.

Erreurs enseignées dans les traités classiques de *mythologie*. — La langue, la poésie, la philosophie, la plupart des divinités grecques ont leur origine dans l'Inde. — *L'ermitage du Kandou*, allégorie indienne.

Plusieurs fois nous avons déjà parlé des erreurs que l'on enseigne dans nos cours d'études classiques sur les religions antiques, et en particulier sur ce que l'on appelle la *Mythologie* [1]. Nous avons même signalé, comme une des plus graves ignorances du siècle, cette persuasion que l'on nous donne dans nos livres élémentaires, que toutes les divinités païennes et le système du paganisme, tel que nous le connaissons, ont été inventés par les Grecs, dont *l'imagination féconde et brillante*, comme disent quelques auteurs, *créa un ciel, un enfer, des dieux, conformes aux goûts, aux besoins, aux mœurs, et au climat de la Grèce.* Il arrive de là que nos esprits se trouvent remplis de préjugés et d'erreurs dont les instituteurs sont loin de calculer les déplorables effets; car ces préjugés et ces erreurs nous font envisager sous un faux jour les rapports de la Providence avec les peuples païens. Ces peuples, si nous nous en rapportons seulement aux études élémentaires et classiques, semblent hors de la famille de Noé et d'Adam, hors de la grande famille de Dieu. On suit vague-

1 Voir entre autres un article sur *le Destin*, inséré dans N° 24, tom. IV, p. 393, et celui sur *l'enseignement de la Mythologie*, n° 28, tom. V, p. 293.

ment leur origine jusqu'à la guerre de Troie; puis, lorsque notre imagination essaie de pénétrer au-delà des *tems héroïques*, elle s'arrête éblouie et presque révérencieuse devant les demi-dieux, les dieux qu'on nous représente comme sortis du chaos. Et le monde semble commencer là.—Et nulle indication, nul essai, pour coordonner ces croyances avec celles des autres peuples. Comme les Grecs, et plus qu'eux peut-être, nous croyons que seuls ils ont été civilisés, et que tout le reste était *barbare*.

Or, tout cela est inexact, incomplet, mal compris, faux. Leurs dieux, leur civilisation, leurs arts, leur littérature, les Grecs les ont reçus de l'étranger, de cet Orient, la source de toutes les connaissances, de toutes les traditions et de tous les peuples, comme le dit notre Bible. Et pour montrer à nos lecteurs que ces assertions ne sont pas gratuites et puisées dans le désir de rapporter tout à nos Ecritures, nous allons encore interroger la science de ce siècle, et mettre sous leurs yeux le résultat de ses investigations. Grâce aux recherches, à la persévérance et à la rare sagacité de quelques savans, cette barrière, qui avait parqué dans la Grèce nos connaissances profanes, est renversée, et nous trouvons dans l'Orient antique, mieux connu, mieux apprécié dans sa langue et ses croyances, l'origine de toutes les croyances, de toutes les erreurs, de toute la civilisation grecques. La Grèce n'est que la fille volage, vagabonde, mondaine de la vieille terre de l'Inde, cachée jusqu'à ce jour à nos yeux. Aussi la Mythologie est sur le point de voir se débrouiller peut-être le vieux chaos qui a présidé à sa naissance. Voici les preuves de cette filiation et de cette maternité; nous les puisons dans un discours prononcé par feu M. de Chézy, et inséré dans un des numéros du *Journal asiatique*.

« Les *Muses grecques* veulent bien aujourd'hui faire les honneurs à leurs *sœurs* des bords du *Gange*, et suspendre un moment les doctes accords de la lyre, pour faire place aux accens, un peu légers peut-être, du luth indien.

A ce nom de sœurs, à ce lien de parenté dont je reconnais l'existence entre les Muses de l'Hélicon et celles du mont Mérou, il me semble déjà entendre mille voix s'élever contre une pareille assertion, contre la possibilité d'une semblable alliance!

Long-tems, je l'avouerai, j'ai partagé la même prévention; mais après le plus mûr examen, après le travail le plus sérieux, je n'ai pu me refuser à considérer comme sorties du même berceau, des sœurs qui, malgré l'espace immense qui les sépare, parlent cependant à peu près la même langue, s'expriment souvent dans les mêmes termes, emploient les mêmes figures, et semblent avoir été inspirées par le même génie.

En effet, il est impossible, pour peu qu'on ait fait quelques progrès dans l'étude de la langue sanskrite, de ne point être frappé des rapports qui existent entre ce riche idiome et les langues grecque et latine; rapports qui se rencontrent, non pas seulement dans des mots isolés, mais dans la structure la plus intime du langage, qui ne peuvent être l'effet du hasard, et qui supposent nécessairement ou une origine commune entre les peuples qui parlent ces langues, ou au moins de longues communications entre eux.

L'histoire, il est vrai, ne peut nous fournir encore assez de données pour résoudre ce problème; mais combien d'autres faits réels enveloppés dans les ténèbres de ces tems, que nous nommons fabuleux et héroïques, sur lesquels son flambeau n'a pu, jusqu'à présent, répandre la lumière!

Si de l'étude de la langue sanskrite, considérée purement en elle-même, étude qui rend presque nuls tous les systèmes étymologiques hasardés jusqu'à nos jours, et qui est absolument indispensable pour diriger, avec quelque certitude, nos recherches dans un labyrinthe où l'on n'a trop souvent rencontré que des *monstres;* si de cette étude, dis-je, on passe à celle de la doctrine des Indiens, de leurs usages, de leur croyance, de leurs mythes sacrés; quels rapprochemens plus curieux encore ne se présenteront pas aussitôt à notre imagination!

Méditons-nous leurs livres de métaphysique? nous croyons lire les sublimes traités de Platon. Le dogme de l'immortalité de l'ame n'est point développé par ce sage et par les autres philosophes de la Grèce, avec plus de profondeur et de subtilité tout ensemble, qu'il ne l'est par les brahmanes, dans leurs *Oupanichads* (textes secrets des Védas), où ces matières sont en général traitées sous forme de dialogues, entre un maître et son disciple, à la manière de Socrate.

Le dogme de l'unité de Dieu, qui a été évidemment reconnu par les vrais sages du paganisme, est également avoué par les philosophes indiens, qui adorent le grand être sous le nom de *Brahmâ;* l'accusation de polythéisme dont on les charge, n'étant, selon toute apparence, fondée que sur la personnification qu'ils ont faite des attributs de la divinité, sous les formes de *Brahmâ*, *Vichnou*, *Siva*, pour représenter d'une manière sensible le pouvoir de *créer*, de *conserver*, et de *détruire*.

Le système de Pythagore, dont il ne nous reste que des fragmens, se retrouve dans toute son intégrité dans les livres de philosophie indienne, et on y reconnaît de part et d'autre, tant de conformité jusque dans les plus petits détails, qu'il paraît fort probable que le philosophe grec a tiré de ces antiques compositions sa doctrine de la métempsycose ; et ce fait seul, à notre avis, suffirait pour nous faire croire à la réalité de son voyage aux Indes.

Un autre philosophe, que l'on prétend aussi avoir fait le voyage des Indes, à la suite d'Alexandre, Pyrrhon, n'aurait-il pas puisé dans ses relations avec les brahmanes le germe de son fameux système, qui offre les rapports les plus frappans avec un système fort répandu aux Indes, d'après lequel tout, excepté Dieu, serait illusion; et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que ce sceptique marquait, dans toute sa conduite, cette parfaite indifférence, cet abandon absolu des contemplatifs indiens.

Rempli de l'idée de la fragilité des choses humaines, et de leur peu d'importance, il avait sans cesse à la bouche le vers d'Homère, où ce grand poète compare les générations humaines aux feuilles desséchées que balaient les vents, de même que les gymnosophistes se complaisent dans leur comparaison favorite de la brièveté de la vie, avec une goutte de rosée qui brille et s'évanouit au même instant, sur la feuille tremblante du lotus.

Il nous serait facile de faire de semblables rapprochemens, en parcourant successivement les différentes branches des connaissances humaines, telles que l'astronomie, les mathématiques, la musique, la poésie, tant épique que dramatique, lyrique et érotique, la législation, la morale ; et de prouver que dans toutes ces connaissances, les Indiens ont peu de chose à envier aux Grecs ; mais ce travail exigerait trop de tems, et

nous préférons jeter un seul coup-d'œil sur quelques points de la mythologie indienne, dont l'identité avec les fables grecques, frappera aussitôt tous les esprits.

Valmiki, l'inventeur de la poésie parmi ces peuples, nous conduit-il en esprit sur la cime élevée du *Mérou*? nous nous croyons transportés par Homère sur le haut Olympe et assister à l'assemblée de ces dieux, qu'il nous représente sous des couleurs si séduisantes, se nourrissant de la divine ambroisie, comme les dieux de l'Inde se nourrissent de l'*Amrit*, ou eau de l'immortalité.

Si d'un côté nous voyons *Jupiter* armé de la foudre; de 'autre, c'est dans les mains d'*Indra* que brille ce redoutable métier; Indra qui, revêtu d'une immense robe bleue, parsemée d'yeux, et s'appuyant sur l'arc-en-ciel, n'est visiblement que le firmament personnifié.

Vénus, la mère des Grâces, a aussi sa rivale dans *Lakchmî*, déesse de la beauté, produite comme elle, chose étonnante! de l'écume de la mer. *Apollon* offre avec *Krichna* un grand nombre de rapports, et peut-être ne serait-il pas impossible d'en trouver entre les *Muses* et les *Gopis* qui accompagnent sans cesse leur dieu favori, le plus beau des immortels!

Quant au *Bacchus grec*, il serait difficile de ne pas en reconnaître l'indentité avec le *Bacchus* indien, né sur le mont Mérou; circonstance qui a fait imaginer aux mythologues grecs le conte de sa prétendue naissance de la cuisse de Jupiter, par allusion aux mots *Mérou* et *Méros* (cuisse), comme on le reconnaît généralement.

Et *Kâma*, le frère de l'Amour grec, aussi malin, aussi gracieux que lui, sous quelle séduisante allégorie ne nous est-il pas représenté par les poètes indiens? C'est un enfant charmant, qui a pour amis inséparables le Printems et le Zéphire; armé d'un arc formé d'une canne à sucre, d'un carquois garni de cinq flèches, en nombre égal à nos sens, bien aiguës, trempées dans des sucs d'une vertu brûlante, et dont il se sert sans pitié, pour porter incessamment le trouble dans les cœurs; armes aussi rapides que la foudre, et auxquelles s'est trouvé jadis en butte un pauvre ermite, dont le poète Viasa nous a transmis l'histoire.

Mais avant d'en commencer le récit, qu'il me soit permis

d'arrêter encore un seul moment l'attention sur quelques particularités relatives à *Indra* et qu'il est nécessaire de connaître, pour bien saisir l'esprit de cette petite fable, extraite du *Brahmâ-Pourâna,* ouvrage dont la composition peut, au sentiment des plus savans Indianistes, égaler en antiquité les poésies d'Homère [1].

Indra, quoique le même que le *Jupiter* grec sous bien des rapports, en diffère cependant en ce que son trône n'est pas aussi bien affermi que celui de ce maître des dieux. Si Jupiter a couru une fois le risque d'être détrôné par les Titans, il les a exterminés; et mettant fin ainsi à leurs entreprises audacieuses, il a régné depuis en toute sécurité : mais il n'en est pas ainsi d'Indra, car il peut perdre son rang de chef des divinités secondaires, et se voir forcé par l'immuable *Brahma,* ou le Destin, à le céder à tout pénitent qui, par d'effrayantes austérités, surpasserait le mérite qu'il se serait lui-même acquis précédemment.

Ce dieu donc, au milieu des délices qui l'entourent dans son habitation céleste; malgré le charme des divins concerts des *Gandharvas*, des danses aériennes des voluptueuses *Apsaras,* n'est pas sans inquiétude. Aussi ses regards pénétrans comme ceux de l'aigle, se promènent par intervalles sur la terre, sur ces sombres forêts surtout, dans l'ombre desquelles les farouches *Yoguis* [2] aiment à s'ensevelir. En aperçoit-il quelqu'un dont les austérités, sur le point de recevoir leur accomplissement, pourraient lui porter ombrage, il députe aussitôt vers lui la plus agaçante des nymphes de sa cour, en lui enjoignant

[1] On a fait jusqu'à présent de vains efforts pour déterminer l'époque où les livres sacrés, les *Vedas* et les autres poèmes indiens, formant le corps des *Pouraras,* ont été écrits. M. Cuvier croit que les premiers pourraient remonter à 3,200 avant J. C., c'est-à dire à peu près à l'époque de Moïse; les seconds ont été écrits postérieurement et à différentes époques. Leur antiquité, au reste, est constante.—Voir ce qu'en disent M. Cuvier, dans l'extrait inséré au N° 6, tome I, p. 387; et M. Klaproth, N° 22, tome IV, p. 108.

[2] Voir ce que nous avons dit de ces *religieux* ou *philosophes* indiens, N° 12, Tom. II, p. 414.

de mettre tout en usage pour séduire le vertueux anachorète : et s'il succombe à la tentation, le voilà obligé de recommencer de nouveau sa longue pénitence ; et pendant ce tems Indra se livre aux douceurs du repos.

Tels sont les moyens que ce dieu a employés il y a *quelque trois mille ans*, pour rendre nulle, sur les bords du fleuve *Gomati*, la pénitence de l'ermite Kandou. »

En preuve de ce qu'il avance, M. de Chezy, raconte l'histoire de l'*Ermitage de Kandou*. Bien que ce récit paraisse au premier abord, un peu léger, et sortir du ton de gravité qui distingue les *Annales*, nous croyons cependant que nos lecteurs ne nous blâmeront pas de le leur faire connaître, à cause des importantes conclusions qui en ressortent naturellement.

En effet, il leur sera facile de distinguer dans cette pièce non seulement la forme, le ton et les images que nous retrouvons dans les poésies grecques, mais encore l'origine de plusieurs de leurs divinités mythologiques, entre autres le *Jupiter* ou dieu tout-puissant, les *déesses*, *nymphes* ou *grâces*, qui ont accès auprès des dieux de l'Olympe ; le *Printems*, le *Zéphire* et l'*Amour personnifiés :* celui-ci armé déjà de *son carquois* et de *ses flèches*, comme dans Anacréon ; les divinités subalternes traversant les airs, comme *Iris*, *la messagère des dieux*, etc. Mais ce que l'on remarquera avec plus de soin, et ce que l'on cherche presque en vain dans les poésies tout épicuriennes de la Grèce, c'est le dogme de la *chute de l'homme* et de *la nécessité de sa réhabilitation ;* réhabilitation que l'homme, comme le disent nos livres sacrés, ne peut acquérir que par la mortification de son corps, qui doit être dompté et soumis de nouveau à l'esprit par le jeûne, l'abstinence, les douleurs et autres œuvres de pénitence. Ces croyances seront jugées dignes non seulement de notre curiosité, mais encore de nos réflexions, lorsque l'on saura qu'elles se trouvent consignées dans un ouvrage dont l'auteur fut contemporain peut-être de Moïse [1].

[1] Voyez la *note* 1 de la page précédente.

L'Ermitage de Kandou.

POÈME SANSKRIT.

« Sur les bords sacrés du fleuve Gômati, dans une forêt solitaire, abondante en racines, en fruits de toute espèce, sans cesse retentissant du gazouillement des oiseaux, du bruit léger des pas du cerf et de la timide gazelle, était situé, loin du concours des hommes, l'ermitage paisible de Kandou.

» Dans ce lieu de délices, le saint personnage était tout entier livré aux austérités les plus rudes ; jeûnes, ablutions, prières, privations sans nombre ; ces pénibles devoirs étaient trop doux pour lui. L'été régnait-il dans toute sa force ? il s'entourait de feu, et recevait sur sa tête nue les rayons ardens du soleil : dans la saison des pluies, il se couchait dans l'eau ; au cœur de l'hiver, des vêtemens humides enveloppaient ses membres transis de froid.

» Témoins de ces effrayantes austérités, capables de lui assurer la conquête des trois mondes, les *Dévas*, les *Gandharvas*, et autres divinités soumises à *Indra* étaient frappés d'admiration. « Oh ! quelle étonnante fermeté ! Oh ! quelle constance dans la douleur » ! ne cessaient-ils de répéter entre eux.

» Cependant, leur admiration faisant place à la crainte, et désirant faire perdre au pieux ermite le fruit de sa longue pénitence ; pleins de trouble, ils se rendent auprès de leur maître, et lui demandent son secours pour accomplir leur dessein.

» Accédant à leurs vœux, le dieu des élémens adresse ainsi la parole à la nymphe *Pramnotchâ*, remarquable par sa beauté, sa jeunesse, l'élégance de sa taille, l'éclat de ses dents :

» Va, Pramnotchâ, lui dit-il, va avec la rapidité de l'éclair dans les lieux où Kandou a établi sa demeure : ô belle, met tout en œuvre pour rompre sa pénitence ; porte le trouble dans ses sens.

» — Divinité puissante, lui répondit la nymphe, je suis prête à remplir tes ordres ; mais je tremble pour mes jours : je redoute cet illustre solitaire, au regard terrible, au visage éclatant comme le soleil. De quelle horrible imprécation ne peut-il pas m'accabler dans sa colère, s'il vient à soupçonner le motif de

mon arrivée ? Que ne désignes-tu plutôt pour cette périlleuse entreprise *Ourvassî*, *Ménakâ*, *Rhambhâ*, *Misra-Késsi* et autres nymphes de ta cour, toutes si fières de leurs charmes?

» — Non, lui répond le divin époux de *Satchî;* ces nymphes doivent rester près de moi : c'est en toi que j'espère, beauté céleste ; cependant, je te donnerai pour venir à ton aide *l'Amour*, le *Printems* et le *Zéphire*.

» La nymphe aux doux regards, rassurée par ces paroles flatteuses, traverse aussitôt l'Éther avec ses trois compagnons, et ils descendent dans la forêt aux environs de l'ermitage de Kandou. Ils errent quelque tems sous ces vastes ombrages, qui leur rappellent l'éternelle verdure des jardins enchantés d'Indra. Partout y souriait la nature : ce n'était que fruits, que fleurs, que mélodieux concerts. Là, leur vue s'arrête sur un manguier superbe ; ici, sur un citronnier aux fruits d'or ; plus loin, de hauts palmiers attirent leurs regards : le bananier, le grenadier, le figuier aux larges feuilles, leur prêtent tour à tour la fraîcheur de leur ombre.

» Perchés sur leurs rameaux flexibles, un peuple d'oiseaux aussi variés dans leur plumage que dans leur chant, flattaient également et l'oreille et les yeux.

» De distance en distance, des étangs limpides, des ruisseaux purs comme le cristal, embellis par les coupes d'azur et de pourpre du nénufar sacré, étaient sillonnés avec grâce par des couples de cygnes d'une blancheur éblouissante, et une foule d'oiseaux aquatiques amis de l'ombre et de la fraîcheur.

» Pramnotchâ ne pouvait se lasser de contempler ce ravissant spectacle : cependant elle rappelle au Zéphire, au Printems et à l'Amour l'objet de leur voyage, et les engage à agir de concert pour la faire réussir dans son entreprise. Elle-même aussitôt s'apprête à déployer toutes les ressources de la séduction.

« Ah! ah! s'écrie-t-elle, nous allons donc le voir cet intrépide conducteur du char de Brahmâ, qui se vante de tenir sous le joug le coursier fougueux de ses sens!... Oh! que je crains pour lui que dans cette rencontre les rênes n'échappent de ses mains!... Oui! fût-il Brahmâ, Vichnou, le dur Siva lui-même, son cœur éprouvera aujourd'hui ce que peuvent les traits de l'Amour! »

» En achevant ces mots, elle se rend vers l'ermitage, où, par la puissance du saint anachorète, les bêtes les plus farouches se sentaient dépouillées de leur férocité. A l'écart, sur le bord du fleuve, elle mêle aux chants du *kokila* sa voix enchanteresse, et fait entendre un cantique de louanges.

» Au même instant, le Printems répand de nouveaux charmes sur toute la nature : le *kokila* soupire avec plus de douceur ; une harmonie indicible jette l'ame dans une langueur voluptueuse. Chargé de tous les parfums des monts *Malayas*, sa patrie, le Zéphire agite mollement les airs, jonchant partout la terre des fleurs les plus odorantes ; et l'Amour armé de ses flèches brûlantes s'approchant de Kandou, fait pénétrer dans ses veines un feu qui le dévore.

» Frappé des chants mélodieux qui parviennent à son oreille, déjà ivre d'amour et dans le plus grand trouble, il vole vers le lieu d'où partent ces accens. Il reste comme stupéfait à la vue des charmes que Pramnotchâ déploie à ses regards.

« Qui es-tu ? quelle est ton origine, femme adorable, lui dit-il, toi, dont la taille élégante, les sourcils si délicatement arqués, le sourire enchanteur ne me laissent plus maître de ma raison ? Dis-moi la vérité, je t'en conjure. »

« Tu vois en moi, lui répondit Pramnotchâ, la plus humble de servantes, occupée seulement à cueillir ces fleurs.... Maître, donne-moi promptement tes ordres : dis, que puis-je faire qui te soit agréable ? »

» A ces douces paroles, toute la fermeté de Kandou acheva de s'évanouir, et prenant aussitôt la jeune nymphe par la main, il la fit entrer dans son ermitage.

» Alors l'Amour, le Printems et le Zéphire regagnèrent les régions éthérées, et racontèrent aux dieux enchantés la réussite de leur stratagême.

» Cependant Kandou, par le pouvoir surnaturel que ses austérités lui avaient acquis, se métamorphose à l'instant en un jeune homme d'une beauté toute divine. Des vêtemens célestes, des guirlandes semblables à celles dont se parent les dieux, rehaussent encore l'éclat de ses charmes ; et la nymphe, qui croyait seulement le séduire, se sentit séduite à son tour.

» Jeûnes, ablutions, prières, sacrifices, méditations profondes,

devoirs envers les dieux, tout est mis en oubli. Uniquement occupé de sa passion, le pauvre ermite ne songeait pas à l'échec porté à sa pénitence. Plongé dans les plaisirs, les jours se succédaient sans qu'il s'en aperçût.

» Plusieurs mois s'étaient ainsi écoulés dans un ravissement continuel, lorsque Pramnotchà lui témoigna le désir de retourner au séjour céleste, sa patrie : mais Kandou, plus épris que jamais, la conjure de demeurer encore. La nymphe cède, et au bout de quelque tems, elle lui déclare de nouveau ses intentions. Mêmes instances de la part de l'ermite, qui cherche à la retenir. Pramnotchà, dans la crainte d'attirer sur sa tête une imprécation redoutable, prolonge encore son séjour, et trouve dans Kandou un amant de plus en plus passionné. Il ne la quittait pas un instant ; aussi fut-elle singulièrement surprise un soir, en le voyant se lever brusquement de ses côtés, et précipiter ses pas vers un bocage consacré.

» Eh! quelle pensée vous agite donc, lui demanda-t-elle aussitôt? — Ne vois-tu pas, lui répondit Kandou, que le jour est près de finir? Je vole faire le sacrifice du soir, de peur de commettre la moindre faute dans l'accomplissement de mes devoirs.

» — Eh bien, homme consommé dans la sagesse, que vous importe donc ce jour, de préférence à cent autres? Allez, quand celui-ci se passerait encore sans être fêté comme tous ceux qui, durant de grands mois, viennent de s'écouler pour vous, qui, dites-le moi, pourrait y faire quelque attention, et s'en scandaliser?

» — Mais, répliqua l'anachorète, lorsque c'est ce matin même, ô femme charmante, que je t'ai aperçue sur le bord du fleuve, que je t'ai reçue dans mon ermitage, et que voici le premier soir témoin de ta présence en ces lieux.... dis-moi, que signifie ce langage et ce rire moqueur que j'aperçois sur tes lèvres?

» — Et comment, lui répondit-elle, ne pas sourire de votre erreur, quand depuis *ce matin* dont vous parlez, voici qu'une révolution de l'année est en grande partie écoulée!

» — Quoi? serait-ce donc la vérité qui sortirait de ta bouche, ô nymphe trop séduisante? ou plutôt ne serait-ce pas un pur badinage, car il me semble que je n'ai encore passé qu'un seul jour avec toi?

» — Oh! pourriez-vous me soupçonner d'user de mensonge

envers un aussi vénérable brahmane, un saint ermite qui a fait vœu de ne jamais s'écarter un instant du chemin suivi par les sages?

» — O malheur, malheur sur moi! s'écrie alors l'infortuné brahmane, dont les yeux sont enfin dessillés. O fruit à jamais perdu de ma longue pénitence! Toutes ces œuvres méritoires, toutes ces actions conformes à la doctrine des Védas sont donc anéanties par la séduction d'une femme!.... Fuis, fuis loin de moi, perfide; va, ta mission est accomplie! »

A.

Éducation.

PLAN GÉNÉRAL

DE TOUTES LES CONNAISSANCES QUI DOIVENT ENTRER DANS L'ÉDUCATION DE L'HOMME.

Signes certains du discrédit des doctrines philosophiques dans l'esprit de la jeunesse.— Bon accueil fait aux doctrines catholiques, professées par M. Frère, à la Sorbonne. — Exposé d'un cours d'instruction scientifique et chrétienne. — *Tableau synoptique de ce cours.*

Nos lecteurs ne sont pas sans avoir entendu parler du *Cours d'Ecriture-Sainte*, qu'un de nos prêtres catholiques, M. l'abbé Frère, a fait, l'année dernière, à la Sorbonne, avec un concours d'auditeurs et un succès qui ont dû exciter plus d'une fois l'étonnement et peut-être l'envie de ces professeurs qui, dans la même maison, enseignent le doute, l'éclectisme et la philosophie à la nombreuse jeunesse qui vient chercher à Paris la science et l'instruction. Pour la première fois depuis bien long-tems, une voix pleine de la parole antique, pleine de science sacrée, véritable écho du Verbe de Dieu, s'y faisait entendre, et une instruction vraiment chrétienne, une instruction catholique était donnée à la jeunesse. Aussi, vous eussiez-vu cette jeunesse qui désertait les écoles philosophiques, accourir auprès du professeur catholique, et s'étonner de voir une science si complète, des paroles remplies de tant de vie, de force et de liberté sortir de la bouche d'un prêtre. Il faut bien que cette désertion ait été grande, et que ce mouvement ait été prononcé, puisque nous voyons, en ce moment, le directeur de l'école normale, M. Guigniault, dans le rapport qu'il vient de faire sur les études de l'année précédente, se plaindre de la *faiblesse des études philosophiques*, et M. Guizot,

ministre de l'instruction publique, signaler en pleine Sorbonne cette *faiblesse et cet abandon comme un grand mal* [1].

Nous ne sommes pas tout à fait de l'avis de M. le ministre de l'instruction publique, et nous défendrons ici la cause de la jeunesse, qui, mieux que ses maîtres, et que les rhéteurs doctrinaires, sent le vide de ces études creuses, qui n'ont jamais servi ni au progrès de la vérité, ni au bien-être des peuples, ni au bonheur des individus. La jeunesse, abandonnant tous ces rêves et toutes ces théories arbitraires, s'attache à la véritable science, à la science des faits; elle refait les histoires, mécon-

(1) Voici l'extrait de ce discours dans lequel M. Guizot jette le cri de détresse en voyant la jeunesse des écoles abandonner les théories philosophiques, auxquelles lui et ses amis les doctrinaires ont consacré leur vie entière. Ce discours, prononcé le 17 de ce mois à la Sorbonne, a été inséré dans le Moniteur du 18.

«...Il est évident que, dans le cours de l'année qui finit, les études, en général, se sont élevées et fortifiées au sein de l'École normale, spécialement les études classiques, qui en avaient besoin. *Je regrette beaucoup qu'on n'en puisse dire autant des études philosophiques; elles ont faibli; c'est un grand mal.* Je ne veux établir, entre les sciences et les études diverses, aucune comparaison; elles sont toutes importantes et belles.

» Sachez cependant, Messieurs, et n'oubliez jamais que les hautes études classiques littéraires, et les hautes études philosophiques, sont les deux grands foyers où s'échauffe et s'éclaire l'esprit humain. Que celles-là prospèrent, et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, la prospérité de toutes les autres est assurée. Si, au contraire, l'étude des lettres ou de la philosophie venait à déchoir, tenez pour certain qu'il y aurait bientôt affaiblissement, décadence de la science en général, et de l'intelligence elle-même. *Je vou recommande donc, je vous demande de porter dans les études philosophiques la même assiduité, la même ardeur que dans vos autres travaux.*

» Je remercie M. Cousin du *zèle* qui le décide à reprendre *lui-même*, au milieu de vous, ces conférences qu'il y faisait autrefois, et qui ont imprimé à la science une *si forte impulsion*. J'espère que, l'an prochain, nous entendrons M. le directeur (M. Guigniault) proclamer, dans cette enceinte, un retour de prospérité et de vigueur pour les études philosophiques, comme il vient de le faire pour les études classiques; l'*honneur de l'École normale y est intéressé*. A l'an prochain, Messieurs! »

tente de celles que lui ont faites ses maîtres; mécontente encore de ces jugemens portés avec tant de légèreté et de partialité sur les croyances antiques, sur l'existence des peuples, sur les rapports de Dieu avec les hommes, sur le christianisme, sur toute l'histoire de l'humanité, elle revoit ce grand procès que les philosophes prétendaient avoir jugé, et sur lequel maintenant ils voudraient être crus sur parole. Pour nous, nous ne voyons pas là un *affaiblissement des études*; au contraire, nous les voyons ramenées à leur véritable destination, à leur but le plus louable. Nous engageons la jeunesse à persévérer dans cette voie, et nous croyons qu'elle y persévérera. Aussi nous osons prédire d'avance qu'en vain le chef de la philosophie éclectique, M. Cousin, comme Achille venant au secours des Grecs désespérés, fait annoncer par le ministre qu'il viendra lui-même donner l'*impulsion* aux études philosophiques. Son règne est passé, sa voix ne sera plus que ce *telum imbelle, sine ictu* du vieux Priam, et jamais il ne réunira autour de lui cette jeunesse qui ne l'a que trop bien jugé dans son cours de 1828 et 1829.

Mais au contraire, vienne encore le prêtre catholique, disant avec chaleur et éloquence les doctrines du catholicisme, nous sommes assurés qu'il réunira de nouveau autour de lui la jeunesse des écoles; car il n'y a que les doctrines catholiques qui soient vivantes, vivifiantes, capables d'exciter la sympathie de la jeunesse; bien plus, nous osons dire qu'elles sont seules *nouvelles et inconnues* à cette jeunesse. Car, toutes les doctrines philosophiques avec leurs théories, leur métaphysique, leurs doutes leur tâtonnement, leurs illusions, leur sécheresse, tout cela est connu, très-connu, beaucoup trop connu de la plupart des jeunes gens. Il n'en est pas un seul qui n'ait, aussi bien que le professeur, pensé et rêvassé à toutes ces choses, ou qui ne puisse le faire aussi bien que lui, lorsqu'il voudra s'en donner le passe-tems ou la peine. Qu'a-t-il donc à apprendre de son professeur?

Mais les doctrines catholiques dans leur ensemble et dans leur détail, dans leur origine, dans leur conservation, dans leur application ne sont pas connues. Voilà pourquoi le cours de M. Frère a fait sensation à la Sorbonne; voilà pourquoi, cette année, il sera de nouveau écouté avec empresse-

ment et avec ferveur. L'année dernière *il a fait connaître l'homme d'après la révélation*, et a fait ressortir la noblesse, la beauté, la certitude de cette origine, en opposition avec celle que lui donne la philosophie, origine obscure, douteuse, problématique, incertaine. Cette année, d'après les renseignemens qui nous ont été transmis par les amis de M. Frère, il doit traiter de la *philosophie de l'histoire*. Un tel sujet est parfaitement approprié et au tems présent et au besoin des esprits. Nous aurons soin de tenir nos lecteurs au courant de ces leçons.

Pour leur donner une idée suffisante et utile du cours de l'année dernière, nous allons d'abord leur exposer le plan d'éducation que M. l'abbé Frère a développé dans une de ses dernières leçons. Le sentiment bien connu des *Annales*, qui croient que c'est par là que doit commencer la régénération de la société actuelle, nous détermine à faire ce choix. Nous avons même cru devoir y ajouter le *tableau* dans lequel M. Frère a exposé d'une manière claire, méthodique, et frappant pour ainsi dire la vue, tous les objets qui doivent entrer dans le plan d'une éducation complète. Nous ne croyons pas que la religion ou la science puissent en demander un qui soit plus avantageux à l'une et à l'autre.

Ce tableau remplacera avantageusement la *lithographie* que nous nous proposions de joindre à ce numéro des *Annales*.

Dans un autre article, nous exposerons le plan général que M. Frère a suivi dans son *cours d'Ecriture sainte*, et le beau tableau qu'il a tracé de tout ce que nous connaissons sur Dieu et sur l'homme d'après la révélation. C'est un cours complet sur la manière dont il convient d'enseigner la religion dans le siècle actuel.

Avant d'entrer dans l'exposition du plan d'éducation, M. Frère recherche à qui il convient qu'elle soit confiée, et il appuie des considérations suivantes, que l'on trouvera aussi élevées que neuves, le sentiment de ceux qui pensent que c'est aux ministres de la religion qu'il convient de confier le soin d'instruire la jeunesse.

» Le sacerdoce est véritablement destiné à ce grand œuvre de l'éducation des hommes, puisque lui seul a la puissance de les

faire revenir de l'état de décadence à l'état de perfection que la régénération produit. Et qu'est-ce donc que ces obstacles interminables qui se font sentir de la part des élèves confiés aux soins vigilans d'un instituteur, d'un ami? C'est, Messieurs, la concupiscence qui se débat contre le frein que la sagesse lui impose; l'amour-propre est si fort dans sa nature qu'il ne peut céder ni aux prières, ni aux combats; mais que le sacerdoce intervienne, éclairant l'esprit par sa doctrine éternelle, domptant le cœur par la grâce qu'il communique dans les sacremens; les passions se trouvent tempérées, les vices affaiblis, la docilité commence à paraître en même tems que l'union avec Dieu se fortifie; car nous avons vu antérieurement toute la puissance des effets qu'elle produit dans l'ame; et c'est ainsi que l'homme entre dans la voie du bonheur par celle de la perfection.

Que craignez-vous, hommes du siècle, de laisser intervenir le sacerdoce dans les soins qui sont donnés à vos enfans, lui qui a conçu, par la charité de son Dieu, une pensée de bienfaisance si véritable, si paternelle, et qui, à la vue du moindre enfant d'une classe quelconque, se dit en principe : Voilà un être appelé à toute la perfection pour laquelle Dieu a créé l'homme; il m'appartient à titre d'adoption; c'est à moi à le faire jouir de Dieu, à lui enseigner l'ensemble de ses devoirs : cette créature est malheureuse; il faut que je l'arrache aux calamités de son origine; elle a perdu l'héritage céleste, je dois ouvrir devant elle une carrière de nobles combats dont la gloire et un royaume éternel seront la récompense. Que faut-il de plus, Messieurs? Et le sacerdoce ne vous semble-t-il pas, selon le dessein de Dieu, le régénérateur efficace qu'il a préparé en faveur de l'homme déchu? N'est-ce pas lui qui le conduit à la perfection d'après le dessein de cet être Créateur et souverainement parfait qui nous rappelle à jouir de son ineffable union?

Mais pour perfectionner l'homme qu'on soumet à l'*Education*, il faut le considérer sous un double aspect; en lui-même d'abord, et ensuite par rapport à la société; et de là provient la division de l'éducation, en *Education individuelle*, et en *Education sociale*, ce qu'on peut nommer aussi *première* et *seconde Education*.

La *première Education* est celle qui convient à tous les hommes, qui les rend bons, en fait des miroirs capables de réfléchir

l'image de Dieu, celle en un mot qui les rend hommes. C'est cette idée qu'il faut considérer, et d'après laquelle il faut donner une culture universelle à l'homme pour qu'il soit homme; par conséquent on doit bannir du plan d'Éducation ces idées étroites qui empiètent sur la destination à venir, et éviter de se dire si long-tems à l'avance : faisons de cet enfant un artisan, un homme de lettres, un savant. Avant tout, faisons-le à l'image et à la ressemblance de Dieu : faisons des hommes qui soient les représentans de Dieu sur la terre, qui soient des rois. Et savez-vous d'ailleurs à quoi Dieu vous appelle, dans un âge si tendre connaissez-vous ses desseins à venir, les dons qu'il vous prépare afin de fixer vos destinées ici-bas? Ne craignez-vous pas de faire avorter les prévisions de sa prescience paternelle? Sachez donc qu'avant tout il faut faire un homme tel que Dieu l'a conçu, et tel est l'objet de cette éducation générale dans laquelle nous donnerons à l'homme toutes les connaissances qu'il doit avoir, et toutes les vertus qu'il est dans sa nature de pratiquer, en même tems que nous en extirperons les vices qui le rendent incapable d'être le représentant de Dieu au milieu des créatures qu'il a soumises à son vouloir. Sur ce fondement, Messieurs, comprenez-vous qu'aucun homme ne doit être exclu de cette éducation générale? tous sont souverains, et certes il est injuste de tenir une certaine classe de la société dans l'abrutissement. Pourquoi les ministres du Seigneur sont-ils dans les moindres hameaux? c'est la Providence qui les y a placés. Voyez comme ils s'adressent aux pâtres, aux laboureurs courbés vers la terre pour en tirer leur nourriture par un travail constant: le ministre de l'Évangile interrompt leur travail au jour du Seigneur, il les appelle à recevoir l'Éducation royale, que donne la souveraine vérité. Qu'elle est grande, cette Éducation divine, qu'elle est noble et majestueuse dans sa simplicité! Venez, philosophes, venez me donner une conception plus haute; osez dire comme Dieu: c'est à moi que les hommes appartiennent, et je veux qu'ils soient élevés selon leur destinée, afin que je me donne à eux dans ma plus intime union.

Cependant cette Éducation générale ne suffit pas pour que l'homme se trouve entièrement formé; car l'homme est appelé à vivre en société et il s'ensuit qu'il doit lui être utile; sans cela

que ferait-il dans son sein, incommode au reste du corps dont il fait partie, abusant du bien qui appartient à la communauté, sans porter aucun fruit pour elle ; et voilà pourquoi nous vous avons parlé d'une seconde Éducation, toute spéciale aux individus, que nous pouvons désigner expressément en l'appelant l'*Éducation des états*. Nous aurons à considérer l'âge auquel il convient de faire cette Éducation, et les connaissances qu'elle doit embrasser afin que l'homme puisse exceller dans l'état qu'il choisit.

Mais il est nécessaire auparavant de vous dire quel doit être l'*objet de l'Éducation*.

L'Éducation a pour objet tout ce que l'homme doit connaître, tout ce qu'il doit faire, tout ce qu'il doit éviter pour être homme, pour accomplir le dessein de Dieu sur la terre et pour être établi dans ses rapports avec les êtres, afin qu'en observant ces rapports, il trouve la perfection et le bonheur que nous avons assigné pour but à l'Éducation. C'est dans ce dessein que toutes les puissances de l'homme doivent être dirigées; sa mémoire, son entendement, sa volonté doivent y concourir : sa mémoire, en retenant les vérités, les rapports, les règles que le Créateur nous manifeste ; son intelligence, en s'appliquant à leur conception, afin d'y trouver la science qui doit l'éclairer. Mais outre l'application de la mémoire et de l'intelligence, l'homme doit aussi occuper sa volonté ; et l'objet de cette puissance s'offre naturellement dans l'acquisition des vertus qui nous rendent conformes à Dieu, et dans l'extirpation des vices qui ternissent en nous cette ressemblance divine qui était le privilège de notre création. L'homme ne connaît pas Dieu s'il est vicieux, car Dieu ne se manifeste qu'aux âmes pures, et la sainteté du cœur est toujours la mesure de l'intelligence de l'esprit. Que l'homme devienne donc vertueux dès qu'il songe à devenir savant.

La réunion des sciences par lesquelles nous pénétrons dans les œuvres de Dieu, afin de nous rapprocher de notre état d'origine, a été indiquée par une multitude de savans qui en ont donné des divisions plus ou moins exactes ; on a fait beaucoup de classifications, et néanmoins elles se trouvent presque toutes incomplètes. J'ai cru devoir vous présenter un tableau que je soumets à vos méditations : heureux si je puis contribuer par là en quelque chose aux progrès de l'Éducation !

TABLEAU DES OBJETS DE L'ÉDUCATION,

Classés d'après les rapports de l'Homme avec la Divinité, avec lui-même, avec la société, avec la nature.

- **RAPPORTS AVEC DIEU.**
  - SCIENCES A CONNAÎTRE.
    - Doctrine de la Religion Catholique, Théologie.
    - Le Culte de l'Église, Liturgie.
  - VERTUS A ACQUÉRIR.
    - La Pénitence.
    - La Foi.
    - L'Espérance.
    - La Charité.
  - VICES A CORRIGER.
    - L'Orgueil.
    - L'Impieté.
    - L'Incredulité.
    - L'Idolâtrie, la Superstition.
    - La Tiédeur.
- **RAPPORTS AVEC SOI-MÊME.**
  - L'AME.
    - Sciences à connaître.
      - Logique.
      - Metaphysique.
    - Vertus à acquérir.
      - La Prudence.
      - La Force.
    - Vices à corriger.
      - L'Amour-propre.
      - La Gourmandise.
      - La Luxure.
      - La Paresse.
  - LE CORPS.
    - Sciences à connaître.
      - Pour le régir — La Physiologie.
      - Pour le conserver — L'Hygiène.
      - Pour le guérir.
        - La Pathologie.
        - La Thérapeutique.
    - Moyens de communication.
      - Langues.
        - Anciennes : *l'Hébreu, le Grec, le Latin.*
        - Modernes : *le Français, l'Italien, l'Anglais, l'Allemand.*
      - Dessin.
        - Ecriture, Hiéroglyphes, Imprimerie, Gravure.
        - Peinture, Sculpture, Architecture.
      - Musique.
        - Vocale.
        - Instrumentale.
      - Calcul. — Arithmétique.
- **RAPPORTS**
  - Jurisprudence.
    - Droit des gens.

- **RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ.**
  - Jurisprudence. . . . .
    - Droit des gens.
    - Droit civil et criminel.
    - Médecine légale.
  - Commerce et Navigation.
  - VERTUS A ACQUÉRIR.
    - La Justice.
    - La Charité fraternelle.
  - VICES A CORRIGER.
    - L'Avarice.
    - L'Envie.
    - La Colère.
- **RAPPORTS AVEC LA NATURE**
  - SCIENCES A CONNAÎTRE.
    - Générales. . . . . .
      - Cosmographie.
      - Mathématiques.
        - Arithmétique, Géométrie, Trigonométrie, Algèbre, Géométrie descriptive.
        - Géométrie analytique, Calcul différentiel et intégral, Mécanique.
    - Spéciales, relatives à chaque jour de la création.
      - 1er jour. . . . .
        - La Lumière.
        - Le Calorique.
        - L'Électricité.
        - Le Magnétisme.
      - 2e jour. . . . . L'Atmosphère, Météorologie, Acoustique.
      - 3e jour. . . . .
        - La Géographie.
        - La Chimie.
        - L'Hydrologie.
        - La Géologie.
        - La Minéralogie.
        - La Botanique, l'Agriculture.
      - 4e jour. . . . . L'Astronomie.
      - 5e jour. . . . .
        - L'Ichthyologie, Mollusques, Crustacés, Entomologie, Zoophytes.
        - L'Ornithologie.
      - 6e jour. . . . .
        - L'Erpétologie.
        - La Mammalogie; Anatomie comparée.
    - Les Arts, les Métiers par lesquels l'homme fait servir les créatures à ses usages.
  - VERTUS A ACQUÉRIR.
    - La Tempérance.
    - L'Équité.
  - VICES A CORRIGER.
    - L'Intempérance.
    - La Cruauté.

Pour comprendre toute ma pensée, il vous suffira de vous rappeler, Messieurs, que l'homme a des rapports déterminés avec Dieu, avec lui-même, avec la société, avec la nature. Or, chacun de ces rapports doit être, pour ces facultés, un objet d'exercice ou d'acquisition; car ils lui présentent respectivement des sciences à étudier, des vertus à acquérir, des vices à corriger. Exposons les détails du tableau d'après ces principes, et voyons d'abord l'*homme dans son rapport avec Dieu*.

Ici la science doit avoir pour objet la doctrine de la religion catholique, par conséquent la *théologie* est le *culte de l'Eglise*, qui en est le complément; car dans la liturgie, toutes les prières ont pour but de procurer à l'homme cette perfection dont la science théologique lui donne l'idée; perfection qui n'est point vaine, parce que c'est Dieu qui l'opère dans l'homme en cherchant par ses ministres à le ramener à la justice, à l'affranchir du péché. D'où il suit, Messieurs, que les vertus à acquérir par rapport à Dieu sont le résultat direct de la science; c'est pourquoi je les classe immédiatement, vous désignant la *pénitence*, qui ramène à Dieu, et avec elle la *foi*, l'*espérance* et la *charité*, parce que chacune d'elles a Dieu pour objet direct, fixant notre ame en lui.

Mais il est dans notre nature des vices qui sont opposés à ces vertus, et l'objet de l'éducation est de les connaître, afin de les combattre avec succès. Aussi nous les spécifions en vous nommant l'*orgueil*, l'*impiété*, l'*incrédulité*, la *superstition*, la *tiédeur*; et tel est l'ensemble des sciences, des vertus et des vices, relatifs par leur nature au rapport que l'homme doit entretenir avec Dieu.

Vient ensuite le *rapport de l'homme avec lui-même*. Il lui faut d'abord connaître son *ame*, et il est nécessaire d'acquérir des sciences spéciales pour y parvenir; c'est alors que la *logique* et la *métaphysique* s'offrent à son étude. Les vertus à acquérir sont la *prudence* et la *force*, et les vices à corriger sont l'*amour-propre*, la *gourmandise*, la *luxure*, la *paresse*.

Cependant l'âme doit régir le *corps*: dans cette vue, pour le maîtriser, on apprendra la *physiologie*; pour le conserver, il faut connaître l'*hygiène*; pour le guérir, il faut savoir la *pathologie* et *la thérapeutique*: et tel est l'ensemble des connaissances que

l'homme doit acquérir pour rétablir ses rapports avec lui-même.

Vient ensuite son *rapport avec la société*. L'homme doit communiquer avec ses semblables : de là les moyens de communication, qui sont les signes par lesquels il exprime ses idées : 1° les *langues;* 2° le *dessin;* 3° la *musique;* 4° le *calcul*. Des connaissances spéciales sont attachées à chacun de ces moyens de communication. Aux langues, il faut rapporter les langues anciennes, telles que le *latin*, le *grec*, l'*hébreu;* les langues modernes, l'*anglais*, l'*allemand* et l'*italien*.

Au *dessin* se rattachent l'*écriture*, l'*imprimerie*, la *gravure*, la *peinture*, la *sculpture*, l'*architecture*.

La *musique* se divise en *vocale* et en *instrumentale*.

Le *calcul* a pour objet l'*arithmétique*.

Mais ces connaissances ne sont pas les seules qui soient utiles pour rétablir parfaitement nos rapports sociaux : ajoutons l'étude de l'*histoire sacrée, ecclésiastique, civile;* celle de la jurisprudence, qui comprend le *droit public*, le *droit des gens*, le *droit civil* et *criminel*, la *médecine légale;* enfin le *commerce et la navigation;* et nous aurons dans ce sommaire un abrégé des sciences que l'homme doit acquérir pour remplir dignement ses devoirs sociaux.

Les vertus qu'il faut pratiquer sont la *justice* et la *charité fraternelle*, afin que la concorde se trouvant parmi nous, la terre devienne, par l'harmonie des esprits et l'union des cœurs, ce qu'elle fut dans le principe, un paradis de délices où l'homme se trouvait heureux.

Il y a encore des vices à extirper de nos cœurs, et je désigne spécialement l'*avarice*, l'*envie*, la *colère*, qui sont les principales sources de désunions et de combats. L'homme doit les réduire en lui-même, afin de devenir sociable; il doit en outre penser à faire choix d'un état, non par plaisir, mais par attrait de vocation; de sorte qu'il entre dans sa condition nouvelle, selon le dessein de Dieu, pour y posséder les lumières et les vertus qui doivent distinguer le chrétien et former un citoyen utile à sa patrie.

Il nous reste à diriger l'homme dans le rétablissement de ses *rapports avec la nature*. Deux sortes de sciences doivent l'occuper :

les générales et les spéciales. Les générales ont pour objet la *cosmographie* et les *mathématiques*, afin que l'homme apprécie les œuvres du Créateur, et qu'en étudiant les choses sensibles il s'élève à l'être intelligible et se maintienne en sa présence. Par les mathématiques, il se pénétrera plus facilement de la puissance de Dieu, en mesurant la grandeur des astres, évaluant l'immensité des distances, la correspondance des êtres, la Sagesse éternelle qui a réglé ces lois. Voilà comment les mathématiques vivifient; car si on ne les étudie que dans la vue de se faire un état, on ne les apprend que pour une fin terrestre et bornée, sans qu'elles nous élèvent jusqu'au Créateur; ce n'est qu'une science de nombres, au lieu d'être un moyen de perfection. Il en est de même dans l'étude de la médecine, si l'adepte, absorbé par la considération de la matière, ne voit dans le cadavre que sa structure, sans remonter au principe de la vie et sans rechercher les véritables rapports que le Créateur avait établis. Ah! que l'homme est heureux lorsqu'il étudie Dieu dans ses œuvres, et que la nature s'offre à lui comme un degré pour s'élever jusqu'à celui qui la forma! Tel est le dessein dont nous devons être animés dans l'étude des sciences générales propres à nous rétablir dans nos rapports avec la nature.

Mais il existe en outre des *sciences spéciales*, et vous verrez qu'elles viennent se grouper de manière à nous porter vers la louange du Créateur, lorsque nous les étudions en lui. Pour obtenir cet effet, il faut classer dignement ces sciences naturelles. On invente tous les ans de nouvelles classifications, mais elles ne sont pas stables et varient à mesure qu'on aperçoit quelques phénomènes nouveaux, parce que leurs divisions se trouvent mal fondées.

Pour nous, Messieurs, nous croyons que l'ordre dans lequel on doit présenter les œuvres de Dieu est le même que celui dans lequel il les a produites; et par là cet ordre se trouve fondé en raison, puisque la sagesse de Dieu y préside elle-même, et que celle-ci ne fait rien sans raison. Suivons donc l'ordre de la création d'après le récit de la Genèse, et classons les sciences naturelles d'après cette indication.

Le premier jour Dieu a créé la lumière; on peut donc étudier la *lumière* en premier lieu, ensuite le *calorique*, l'*électricité*, le

magnetisme; car vous savez qu'il y a de l'analogie entre ces trois impondérables.

Le deuxième jour Dieu a créé le firmament; de là l'étude de l'*atmosphère*, de la *météorologie*, de l'*acoustique*.

Le troisième jour il a tiré la terre des eaux, et de là la science de l'*hydrologie;* ensuite la terre s'est couverte de plantes, de là l'étude de la *chimie*, de la *géologie*, de la *minéralogie*, de la *botanique*, de l'*agriculture*, de la *géographie*.

Le quatrième jour Dieu a créé les astres; de là l'*astronomie*.

Le cinquième jour il a créé les poissons, les oiseaux, et de là l'*ichtyologie*, les *mollusques*, les *crustacés*, l'*entomologie*, les *zoophytes* et l'*ornithologie*.

Le sixième jour il a créé les reptiles et les quadrupèdes, et de là l'étude de l'*herpétologie*, et de la *mammalogie;* enfin l'*anatomie comparée*, les *arts* et les *métiers* par lesquels l'homme fait servir les créatures à ses usages. Et tels sont l'ensemble et l'ordre des sciences propres à nous faire rentrer dans nos vrais rapports avec la nature.

Il y a ensuite des vertus à acquérir, qui sont la *tempérance* et l'*équité;* des vices à corriger, qui sont l'*intempérance* et la *cruauté*, par lesquelles nous mésusons des créatures.

Cela posé, nous pouvons, Messieurs, nous représenter l'*objet de l'Education :* c'est toute science, c'est toute vertu; enfin c'est un soin spécial qui a pour but de corriger tous les vices.

On s'étonnera peut-être que l'Education embrasse toutes les connaissances, et l'on se demandera s'il est possible d'enseigner cette universalité des sciences; si l'enfant, l'adolescent est capable de recevoir tant de notions diverses et d'y faire des progrès suffisans. Je conviens avec vous que si l'on envisageait ces connaissances dans toute leur perfection, de manière que l'élève les sût à fond, l'idée que j'ai émise serait exagérée. Mais que, dans la première éducation, il convienne d'enseigner un précis de ces diverses connaissances, de manière que chacun, les recevant selon sa capacité, il réponde dignement à la fin pour laquelle Dieu l'a créé; notre opinion n'est pas douteuse à ce sujet, et Quintilien est là pour confirmer ce sentiment; lui aussi avait demandé la même universalité en énumérant toutes les sciences connues de son tems, et il réfute, dans son premier livre, les

objections qu'il prévoit aussi bien que nous. Quintilien a pour objet de former ainsi un orateur; et nous, Messieurs, nous avons un dessein plus sublime, celui de former un homme à l'image et à la ressemblance de Dieu; c'est pourquoi nous nous représentons ce que doit être l'Education d'après les principes des livres saints et la révélation du Créateur, qui a fait connaître à l'homme pour quelle fin il a été établi dans le monde; et, en concevant cette idée de l'homme, tel que le dessein de Dieu l'a manifesté, nous voyons que, pour le rendre digne de son origine, l'Education doit embrasser toutes les sciences, toutes les vertus, exclure tous les vices; et nous déclarons imparfaite toute Education qui ne conçoit pas cette noble pensée, par cela seul que l'homme, ayant été créé pour être en rapport avec Dieu, avec lui-même, avec la société, avec la nature, a besoin de connaître les êtres avec lesquels il doit être en rapport; car, quel rapport puis-je avoir avec ce que je ne connais pas?

Il faut donc *connaître Dieu* afin de lui être uni, puisque, sans cette union avec Dieu, l'homme n'est plus qu'un être semblable à la brute, incapable d'observer ses rapports, s'il ne puise en Dieu la science intellectuelle qui les fait concevoir; et de là les premières connaissances que nous avons énumérées.

Il faut se *connaître soi-même*, afin que l'ame, être spirituel, indépendant du corps, appréciant ses prérogatives au-dessus des sens, sache gouverner son corps; et de là la nécessité des sciences relatives à notre nature.

En outre, l'homme a été créé pour être *en rapport avec la société et avec toute la nature*. Dieu lui a donné des facultés et des organes pour atteindre cette fin. De là provient l'obligation de les exercer, afin de rendre ceux-ci aptes à remplir leurs fonctions en même tems que l'esprit acquiert la science nécessaire pour les diriger dans les vues de l'utilité publique. Et ne savez-vous pas que l'homme a autant d'organes différens qu'il a de rapports divers avec les créatures? Comment pourra-t-il observer ces rapports autrement qu'en se servant de ses sens, développés par l'Education? Ignorez-vous aussi que lorsqu'on néglige d'exercer les organes, ils deviennent inertes, tandis qu'au contraire l'exercice les développe? D'ailleurs, dans le jeune âge les organes ne demandent qu'à s'exercer et qu'à saisir chacun son objet relatif.

Si on en néglige quelques-uns, ceux qui seront les plus exercés acquerront la force vitale au préjudice des autres; et lorsque l'homme voudra, dans la suite, développer sa pensée, la communication lui deviendra impossible, si telle disposition organique lui manque pour n'avoir pas été cultivée. Alors quel malheur qu'il soit resté long-tems dans l'inaction! Ses organes y ont perdu leur activité, ils ne peuvent plus obéir; le travail devient à charge, et les plus grands talens se trouvent enfouis.

Dirons-nous ensuite que l'homme social étant appelé à remplir les fonctions d'un état, il ne peut en faire des applications fécondes qu'en proportion de l'étendue de ses connaissances, puisque toutes les sciences se tiennent et trouvent l'une dans l'autre secours et appui mutuels. Et d'ailleurs, comment savoir la profession pour laquelle un homme aura plus d'aptitude, si on n'a pas étudié ses dispositions en les développant? Ces dispositions sont les lois du Créateur, et ce n'est pas en vain qu'on leur fait violence en les détournant de leur but, en mutilant pour ainsi dire l'organisation. Oh! qu'il en soit autrement: donnez d'abord à cet esprit les connaissances qui lui conviennent, et appelez-le à se déterminer ensuite; la nature elle-même secondera nos vues, et tous les états seront bientôt florissans, parce que les membres du corps social, exerçant leurs facultés dans leurs rapports convenables, le feront avec succès, avec choix, avec bonheur; dans cette administration, réglée par l'ordre, l'homme se retrouvera vraiment roi de la nature, gouvernant les élémens et disposant des êtres sensibles avec cette force, cette équité et cette justice qui sont les caractères de sa souveraineté.

Nous serons heureux, Messieurs, si l'éducation parvient à nous conduire vers le perfectionnement; et son progrès du côté de la vérité ne tardera pas à obtenir l'accomplissement d'une destinée si brillante, dès que l'égoïsme et l'intérêt personnel, qui en sont trop souvent les mobiles, auront fait place au dévouement sincère et à la charité qu'inspirent les besoins de l'humanité aussi bien que l'exemple de Jésus-Christ, dont le dessein généreux n'a eu pour but que l'Education du monde par la régénération des esprits et des cœurs dans l'éternelle vérité.»

Nouvelles.

EUROPE.

ANGLETERRE. — *Mort d'un brame qui, le premier de sa caste était venu visiter l'Europe.*

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs d'un brame de l'Inde qui, le premier de sa secte, a renoncé à sa haine contre le christianisme et aux préjugés héréditaires qui, jusqu'à ce jour, avaient animé sa caste contre notre religion, nos connaissances et notre civilisation [1]. Nous avons même fait connaître un fragment de l'ouvrage qu'il a composé contre l'esclavage auquel les femmes sont assujetties dans l'Inde. Ce brame, désirant de mieux connaître nos arts et nos sciences, était venu en Europe depuis quelques années. Quoiqu'il fût venu passer quelques mois à Paris, où sa présence a fait peu de sensation, c'est en Angleterre qu'il demeurait habituellement, et c'est là qu'il est mort, le 27 septembre, dans une visite qu'il était allé faire à Stapletongrove, près Bristol. Son enterrement a eu lieu vendredi, 18 octobre, dans cette même ville. Son fils, Rajah Ram-Roy, environ vingt personnes de diverses opinions religieuses, toutes amies du défunt, et les deux serviteurs hindous du rajah ont assisté à cette cérémonie, qui a eu lieu dans le silence le plus solennel. Le corps a été déposé dans une propriété particulière par égard pour sa famille dans l'Inde, qui aurait perdu, dit-on, les honneurs et privilèges de sa caste, si le brame avait été enterré avec les cérémonies usitées chez les chrétiens.

Voici les détails que nous donnent sur sa personne et sur ses croyances les différens journaux anglais.

[1] Voir ce que nous avons dit de ce brame, nommé *Ram-mohun-Roy*, dans le N° 6, Tom. 1, p. 422 des *Annales*. Dans le prochain numéro nous parlerons plus au long de ses croyances et de ses travaux, d'après des documens qui nous arrivent trop tard pour être insérés dans ce numéro.

Cet homme distingué est le premier Hindou de marque qui non-seulement ait abandonné l'idolâtrie que professaient ses parens et ses ancêtres, mais qui ait traduit des portions du *nouveau Testament*, écrit et publié à Calcutta des ouvrages pour la défense du christianisme.

Son voyage en Angleterre avait excité le plus grand intérêt. Il avait pour but de s'instruire des mœurs européennes et de servir ses compatriotes, en leur ménageant des relations plus faciles avec l'Angleterre.

Pendant son séjour en Angleterre il ne s'est jamais bien porté; le climat ne lui était pas favorable. Il avait beaucoup de talens. Il parlait et écrivait l'anglais avec pureté et même avec élégance; la modestie et la dignité de sa conduite intéressaient particulièrement tous ceux qui pouvaient le voir et converser avec lui. Sa manière de vivre était des plus simples et il ne s'en départit jamais.

Il était bramine de première classe.

Il savait bien le persan et l'arabe, assez bien l'hébreu et les langues indiennes, surtout le sanscrit, le bengali, l'hindi et l'indoustani.

Ram-mohun est le premier Hindou instruit qui ait ouvertement professé des idées religieuses contraires à celles de sa patrie, et plusieurs milliers de ses compatriotes ont suivi son exemple.

Jamais il n'a adopté aucune des formes du christianisme. C'est une erreur de croire qu'il fut même *unitaire*. L'évêque Heber de Calcutta l'appelait un *bramine athée*; mais c'est une calomnie. Ram-mohun était un pur déiste. Il écoutait à Londres des sermons dans diverses églises, sans professer pour cela un culte particulier. Peut-être cherchait-il encore le meilleur quand il mourut.

Politiquement parlant il était républicain, ou, plutôt, ce que nous appelons maintenant radical. Dans son pays, Ram-mohun était agent accrédité du grand Mogol. Les mots sanscrits qui forment son nom signifient littéralement : *le bien-aimé de Rama*, d'extraction royale.

Quoique ces détails sur Ram-mohun-Roy ne satisfassent pas entièrement le désir que nous aurions eu de le savoir mort dans le christianisme, cependant son exemple a beaucoup servi au progrès des doctrines évangéliques, en faisant tomber les préjugés de sa nation et de sa caste contre nous. Aussi de jour en jour les peuples de l'Inde se montrent-ils moins défavorables au christianisme.

ASIE.

INDE.—CALCUTTA. *Assemblée d'Hindous qui demandent eux-mêmes l'abolition des sacrifices des femmes.*—Nous l'avons déjà dit plusieurs fois, l'Orient sort de ce sommeil de plomb qui l'a tenu immobile, et comme privé de vie et de liberté pendant plusieurs mille ans. De tous côtés les signes de ce réveil se manifestent; il renonce à ses vieux préjugés et à ses vieilles superstitions. La civilisation, et avec elle le christianisme, le pénètre de tous côtés. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans *l'Asiatic-journal.*

Ce recueil publie le procès-verbal d'une assemblée d'Hindous, tenue dernièrement à Bramaya Sûmaj, sous la présidence de Baboo Dwarkanauth Tagore, à laquelle ont assisté plus de quatre cents personnes, dont le but était d'exprimer hautement au gouvernement la satisfaction que leur cause l'abolition des *suttees*, ou sacrifices des veuves sur le tombeau de leurs époux.

On sait que cette abolition a été diversement jugée dans l'Inde, et que ceux des Hindous qui la considèrent comme une atteinte portée à leur liberté religieuse et une interdiction de l'une des cérémonies de leur culte, ont envoyé une députation en Angleterre, pour réclamer contre un acte qui leur semble violer leurs droits. On voit que cette opinion n'est pas générale, et que les amis de l'abolition de cet horrible usage ne craignent pas de manifester publiquement leurs convictions. Plusieurs d'entre eux les ont, à cette occasion, soutenues dans des discours propres à faire une profonde impression sur leurs compatriotes.

AFRIQUE.

—*Expédition des frères Lander pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.*

Voici l'extrait d'une lettre écrite par un officier appartenant à l'expédition des frères Lander.

« Fernando-Po, du vaisseau le *Curlew*, 12 mai. 1833.

« M. Lander est revenu, il y a quelques jours, du Non ou Niger. Le grand bateau à vapeur le *Quorra* atteignait la rivière de Shadda, lorsqu'il fut jeté par la force du courant ou plutôt par un mauvais

pilotage sur un banc de sable où il est resté trois mois avec environ trois brasses d'eau autour de lui. Cet accident a retardé l'expédition ; car le petit bateau à vapeur l'*Albürka* fut obligé d'attendre l'autre bâtiment. M. Lander les quitta, il y a trois ou quatre semaines, pour se procurer des médicamens, du thé, etc. Le médecin qui a remonté la rivière était absolument sans expérience ; il avait négligé de se munir de provisions. Il en est résulté qu'après qu'on fut entré dans le Non, vingt blancs, outre six qui avaient déjà succombé, moururent de la fièvre et de la dyssenterie ; dans ce nombre se trouvent le médecin lui-même, M. Brigs et tous les officiers, excepté M. Laird, M. Lander, le lieutenant Allen et le capitaine du petit bateau à vapeur.

Heureusement ils avaient avec eux beaucoup de noirs (des Kromen), 20 dans un bateau et 15 dans l'autre ; ces hommes sont tous vivans. Le succès d'une nouvelle expédition est maintenant certain, si elle est bien conduite ; car Lander n'a trouvé de résistance qu'en un lieu situé à trois journées et demie de l'embouchure du fleuve. En cet endroit, les habitans reçurent à coups de fusil les canots qui venaient faire du bois ; et, malgré toutes les tentatives de conciliation, les bateaux à vapeur furent obligés de tirer leur canon ; la villle fut brûlée accidentellement. Cela est arrivé pendant que l'expédition remontait la rivière. Le chef du lieu s'est associé à neuf autres pour empêcher le retour de l'expédition ; ce qui est une folie.

Ces chefs vivent à 10 milles les uns des autres ; et bien qu'ils aient de grands canots, ils ne peuvent rien contre un bateau à vapeur. Ils ont été excités par les capitaines anglais qui font le commerce de l'huile de Palme, et par les négriers qui se sont efforcés d'entraver l'entreprise de Lander. Le pays est très sain là où les bateaux à vapeur sont arrêtés, et ils ont des vivres en abondance. Lander dit que la nourriture de 30 hommes ne coûte guère par jour que un shelling six deniers. Le commerce n'a pas été très heureux ; car on ne s'est procuré qu'environ cinq tonneaux d'ivoire. Ce mauvais succès tient à l'absence de bons interprètes, et à ce que les bâtimens n'ont pas remonté assez haut. Si le grand bateau à vapeur n'eût pas touché, ils seraient arrivés jusqu'à Bousa. La force du courant a fait que le combustible n'a duré que deux jours ; il en a fallu dix pour en faire une nouvelle provision. La maladie de Lander est la dyssenterie ; il en est presqu'entièrement guéri. Il est descendu jusqu'ici à

l'embouchure du fleuve dans un bateau ouvert, afin de changer de climat. Heureusement il n'a pas eu une goutte d'eau durant tout le trajet. Un orage l'aurait tué, et nous en avons eu deux très violens, l'un la veille, l'autre le lendemain de son arrivée. Il s'est procuré ici quelques bons interprètes et des hommes bien disciplinés qu'a formés le colonel Nicholls. Le défaut de discipline paraît avoir exercé une influence fâcheuse sur l'expédition. Quant à l'opposition de la part des naturels, on peut dire qu'il n'y en a aucune. »

AMÉRIQUE.

CHILI. — *Découverte d'une ville ancienne au Chili.*

Nous avons déjà parlé plusieurs fois des monumens dont la découverte récente a changé nos idées sur l'état primitif des premiers peuples qui ont habité l'Amérique. Mais, comme ces monumens ne se rencontrent que dans les États-Unis à l'est de ce pays, on en avait conclu que ces peuples n'avaient pas quitté les bords de la mer et n'avaient jamais pénétré dans l'intérieur des terres. Voici une nouvelle découverte qui prouve qu'une ancienne civilisation a couvert tout ce pays :

Un négociant allemand établi à Valparaiso au Chili, et amateur de recherches scientifiques, a fait explorer par un matelot danois très-intelligent, nommé Kenous, quelques contrées sauvages du Chili, qui peut-être n'ont jamais été visitées par des voyageurs européens. On annonce que cet homme a fait des découvertes surprenantes. C'est ainsi que dans les Andes de Chillan il a trouvé *une plaine jonchée au loin des ruines d'une ville considérable*. Comme les Indiens actuels du Chili ont toujours été nomades, et comme les incas n'ont jamais pu établir solidement leur domination sur ce pays, il faut que cette ville ait été bâtie et habitée par un *peuple civilisé qui depuis a disparu totalement*.

On sait que dans d'autres contrées de l'Amérique on a également découvert des traces d'une grande civilisation dont il n'y a plus de restes chez les Indiens qui habitent maintenant ces contrées.

Mélanges.

Inscription druidique à une Vierge-Mère.

On vient de découvrir à Châlons l'inscription suivante, qui vient à

l'appui des nombreuses preuves que nous avons citées dans notre numéro 38, page 103, que la promesse d'une *Vierge mère* était connue des peuples de l'antiquité. Les journaux qui ont rendu compte de cette découverte ont négligé, nous ne savons pourquoi, cette citation.

« On vient de découvrir dans une maison, place du Grail, à Châlons, à huit pieds de profondeur, environ trente squelettes humains, placés en ordre les uns sur les autres, parmi lesquels était une médaille, grand bronze, de l'empereur Adrien, et différens morceaux de métal que l'oxidation empêche de reconnaître.

A quelques pieds au nord de ces ossemens, on a trouvé des fractions de chapiteaux à volutes, d'une forme qui tient des cornes du bélier, en pierre de liais ; une tête en pierre d'un jeune enfant, ayant les cheveux bouclés; le buste d'une tête juvenile ; un chapiteau ou base assez semblable à ceux des croisées gothiques, mais d'un style différent, dont la pierre, qui tient de la burge ou du mouton, est néanmoins d'une couleur plus foncée, d'un poids infiniment plus fort, et provient d'une carrière qui parait perdue depuis la construction des plus anciennes églises de Châlons.

Suivant la tradition populaire, fortifiée par le témoignage de l'histoire locale, il y avait, non loin de cet endroit et du palais du gouverneur de Châlons, sous Claude 1er et Néron, une chapelle souterraine consacrée, par les druides, à la vierge des sectateurs d'Hésus. Là, les prêtres de Jupiter et d'Apollon se rendaient en grande pompe le premier de chaque mois pour faire des oblations et réciter des vers autour d'un autel, sur lequel était élevée la statue *d'une jeune fille, tenant un enfant entre ses bras.* Au bas était cette inscription en lettres d'or :

Virgini parituræ Druides.

(Les druides à la Vierge qui doit mettre un fils au monde).

On doit penser que ces fractions d'architecture et ces sculptures, d'un style antérieur à celui de nos églises, tout-à fait étranger à celui des Romains, et dont la pierre est d'une nature qu'on ne retrouve plus dans les carrières des environs, pas même dans les constructions des plus ancie édifices, de Châlons, doivent remonter au tems du druidisme. »

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 41. — 30 Novembre 1833.

Controverse catholique et protestante.

VOYAGE
D'UN GENTILHOMME IRLANDAIS A LA RECHERCHE D'UNE RELIGION.

Préventions en faveur du protestantisme. — Projet de l'étudier dans sa source. — Examen des ouvrages des pères de l'Église. — Désappointement. — Les premiers pères sont *papistes*. — Les hérétiques seuls sont *protestans*. — Avantages temporels qui poussent vers le protestantisme. — Curieuse lettre d'une *Miss* protestante. — Voyage en Allemagne. — Revue des écrivains protestans. — Histoire de la réforme. — Son état actuel. — Motifs d'attachement à l'Église catholique.

Jamais le christianisme, durant le cours de ses combats sur la terre, n'a manqué de défenseurs pour le soutenir, car celui qui l'a fondé sut toujours proportionner à la difficulté des tems le nombre et le mérite des bouches éloquentes et des plumes savantes destinées à servir sa cause. Toujours attaquée, toujours victorieuse, l'Église n'a pu déposer un seul instant les armes depuis dix-huit cents ans. Elle sortait à peine du berceau que le Verbe lui avait fait au pied de sa croix, que déjà « *s'élevaient contre Dieu et contre son Christ* » la philosophie païenne, et les hérésies, ces persécutions morales qui grondaient plus furieuses quand s'arrêtait la persécution du sang. Durant ce long intervalle, la succession de ses docteurs n'a pas souffert plus d'interruption que celle de ses pontifes, et lors même qu'au moyen âge, les ténèbres de l'ignorance couvraient

l'Europe, la science, on le sait, s'était réfugiée dans l'Église ; l'Église seule n'eut point de siècle de barbarie, et ses annales présentent, durant cette période où tant d'autres sont muettes, une foule de noms que les époques les plus éclairées ne désavoueraient pas.

Le siècle dernier, au dire de l'impiété, devait voir le triomphe de la philosophie et le dernier jour du catholicisme; de prétendus savans et esprits forts assuraient l'avoir frappé au cœur, et se donnaient l'espoir de voir dans leur vieillesse enterrer ce colosse antique, tombé sous les coups de leur force et de leur science... Ils le croyaient, et un moment en effet ils ont dit l'avoir tué; mais bientôt le catholicisme a surgi plus brillant et plus fort du milieu des prisons et des échafauds, et chose étonnante! il est venu lui-même consoler, soutenir et encourager ces esprits forts qui avaient applaudi à son supplice et assisté avec sarcasmes à sa prétendue mort.

Et maintenant n'entendez-vous pas comme ces cris de triomphe de la philosophie du XVIIIe siècle vont chaque jour s'éteignant. On les trouve à peine répétés encore par l'écho ignoré de quelqu'une de nos provinces, par des jeunes gens qui ne connaissent que superficiellement la science du siècle, ou par quelques vieillards inhabiles à rien apprendre, qui redisent aujourd'hui par habitude ce que la mode leur apprit à débiter dans leur jeunesse. Mais la vraie science comme la haute littérature a désavoué l'école philosophique du XVIIIe siècle. On peut dire qu'elle est morte, et déjà plus de trois jours se sont passés depuis qu'elle a été mise au tombeau.

En effet voilà que toutes les découvertes, toutes les sciences, tous les talens tournent à l'avantage du christianisme qu'ils avaient prétendu renverser. Il nous serait facile de faire ici une longue énumération de toutes les sciences qui se sont *christianisées* et qui se *christianisent* tous les jours; qu'il nous suffise de citer les noms suivans déjà connus de nos lecteurs, et dont les *Annales* travaillent depuis leur création à populariser les découvertes et les travaux : ces noms sont ceux de MM. Cuvier, les deux Champollion, Abel Remusat, de Paravey, Klaproth, de Humboldt, Balbi, etc.

Aussi faut-il reconnaître que tous ces travaux commencent

déjà à porterleurs fruits: de tous les côtés en France, on aperçoit dans la jeunesse un généreux retour vers les croyances chrétiennes. Avide de vérité, ayant besoin de foi, dégoutée des théories politiques, cette jeunesse vient comme les Justin et les Augustin, après avoir épuisé ses efforts à chercher la vérité dans les écoles philosophiques de la terre, elle vient, dis-je, frapper à la porte long-tems méprisée de l'école philosophique du Christ, et lui demander le double trésor de la paix pour son cœur et de la lumière pour son esprit. Alors, mais seulement alors, ils pourront, ces nouveaux disciples, sans entendre murmurer leur raison, *jurer sur la parole du maître, croire parce que le maître l'a dit;* car cette parole est descendue du ciel, car ce maître c'est DIEU LUI-MÊME.

Mais ce n'est pas seulement en France que se fait sentir ce mouvement glorieux et consolant vers le catholicisme; et pour ne parler aujourd'hui que de l'Angleterre, là aussi la philosophie est expirante; l'hérésie et le schisme, brisés par leurs propres efforts, se dissolvent tous les jours, et comme deux enfans repentans d'avoir quitté la maison paternelle, ils ont les yeux et le cœur tournés vers la foi catholique, cette maison de Dieu où l'esprit s'éclaire, où la foi s'affermit, et où le cœur s'échauffe et vit de la vie de l'amour.

La loi humaine, cette dure et dernière protectrice de l'erreur, a desserré les fers qui tenaient esclave la foi des malheureux Irlandais; déjà le peuple, devançant ses législateurs et ses maîtres, demande compte à l'Église anglicane du long et riche salaire dont elle jouit; déjà l'esprit public, ayant supputé et ce que lui a donné la réforme, et ce qu'il lui a donné de son côté, déclare qu'elle a été payée et bien payée de ses peines, et qu'il est tems que les *dîmes* restent à ceux qui les font sortir avec labeur et sueur du sein de la terre ; or quand un peuple en est là, on peut prédire que ce qu'il désire s'accomplira.

C'est au milieu de cette disposition des esprits que vient d'apparaître un livre qui est destiné à y faire une sensation profonde, et qui confirme parfaitement ce que nous avons dit que tout ce qu'il y a de généreux revient au catholicisme.

Il est en ce pays un écrivain, un poète dont l'Irlande et l'Angleterre se glorifient également. Cet homme, c'est Thomas

Moore ; Moore, l'auteur des *Mélodies irlandaises*, et de l'*Épicurien*, le chantre oriental de *la Péri*, l'interprète original des *Amours des anges;* Moore, l'ami, le confident, l'éditeur de Byron, de Byron qui se faisait gloire de haïr ou de mépriser les hommes. C'est cet homme qui vient de consacrer son talent et sa plume à la défense de la religion catholique ; et l'ouvrage qu'il vient de faire paraître, n'est pas une de ces productions légères où l'esprit et le cœur se jouent, également dupes d'une imagination vagabonde. Non, le poète a cessé ses chants, le chrétien a parlé ; et il vient d'adresser à ses frères persécutés d'Irlande la preuve que c'est pour la vérité, pour Dieu qu'ils souffrent et qu'ils supportent le poids du jour, et à ses frères égarés d'Angleterre, que c'est par trop dur à eux de continuer des persécutions pour une croyance fausse, absurde, et que l'on peut et l'on doit dire être morte et n'exister plus.

Écoutons maintenant comment le poète entre en matière, et dans quelle position il nous représente son *Voyageur*, chercheur d'une religion.

« C'était dans la soirée du 16 avril 1829, (jour où arriva à Dublin la fameuse nouvelle de la sanction donnée par le roi au bill d'émancipation des catholiques) que me trouvant seul dans mon appartement du quatrième étage, au collége de la Trinité, moi qui étais un de ces sept millions d'hommes ainsi rendus à la liberté, je me levai brusquement de ma chaise après quelques instans de réflexion ; et m'élançant dans la chambre comme pour éprouver ce que valait une paire de jambes émancipées, je m'écriai : « *Grâce à Dieu! je puis maintenant, si je le désire, me faire protestant.* »

» Le lecteur suivra tout d'abord dans ce peu de mots le fil de mes pensées à ce moment d'exaltation. Non seulement je me sentais à l'abri des peines attachées à cette qualité de catholique, mais j'étais aussi tout-à-fait à l'aise sur l'article du point d'honneur, qui jusqu'à ce moment avait été comme une barrière qui m'empêchait d'entrer dans une autre croyance ; je ne m'étais, il est vrai, jamais arrêté à examiner en quoi ma religion différait des autres. . . . . .

» Je ne connaissais guère les protestans que comme une

réunion d'hérétiques de bon ton, peu nombreux dans leur croyance, mais du reste riches, heureux, gouvernant l'Irlande selon leur caprice et leur bon plaisir, en vertu du droit que leur donnait un je ne sais quoi en trente-trois articles. Je ne m'étais pourtant pas assuré positivement si c'était la guerre ou bien la religion qui avait dicté ces articles.

» D'un autre côté, je ne pouvais m'empêcher de regarder les catholiques romains, (quoique moi-même j'appartinsse à cette croyance) comme une race de religionnaires surannés et entêtés, dépouillés de tout, excepté de ce qui méritait peut-être moins que le reste d'être conservé, leur foi; et justifiant par la complète résignation avec laquelle ils s'étaient soumis pendant un tems si long à demeurer asservis, l'imputation dont on les chargeait, d'être indignes de la liberté; en un mot, je sentais ce que plusieurs autres jeunes catholiques au cœur généreux, doivent avoir éprouvé avant moi, qu'outre l'esclavage que j'avais subi, j'étais encore comme flétri pour avoir appartenu à une pareille race d'hommes : et quoique je fusse resté fidèle jusqu'au bout à notre religion, si l'adversité avait continué à peser sur elle, et que je me fusse laissé tuer le mieux du monde, en défendant la transsubstantiation et le pape, je n'étais pourtant pas fâché d'en être quitte de la gloire un peu douteuse d'un pareil martyre : enfin si je me réjouissais de la délivrance de mes compagnons d'infortune, je m'applaudissais bien plus encore de la pensée que je me trouvais libre d'abandonner leurs rangs.

» Tandis que j'étais plein de ces sentimens, sur la religion envisagée sous le rapport politique, je n'avais pas sujet de me trouver beaucoup plus satisfait en la considérant sous le point de vue religieux. Les peintures monstrueuses du papisme, que j'avais constamment rencontrées dans les sermons et les pamphlets des protestans, avaient pénétré de la manière la plus cruelle jusqu'au fond de mon cœur : et quand j'entendais des hommes distingués, estimables, instruits, en réputation dans le monde, qui représentaient la croyance dans laquelle j'avais eu le malheur de naître, comme un système d'idolâtrie détestable, qui par ses doctrines avait non seulement une tendance, mais le but bien évident d'encourager l'imposture, le parjure, l'assassinat et tous les crimes les plus atroces, alors je n'étais

que trop disposé par suite de l'idée que je m'étais faite de mes frères les papistes, à recevoir sans aucune opposition toutes les accusations que leurs ennemis portaient contre eux. Comme homme et comme citoyen, je m'élevais, il est vrai, avec indignation contre de pareilles imputations, mais comme catholique, je me sentais intérieurement dominé par la crainte qu'elles ne fussent que trop fondées.

» Ce fut dans cette disposition d'esprit que j'attendis longtems, la grande mesure de l'émancipation comme devant mettre fin à cette querelle héréditaire si ancienne et si animée, dans laquelle on avait subordonné la question spirituelle à la question temporelle : mais je l'attendais surtout comme devant me débarrasser de ce scrupule du point d'honneur qui jusque-là m'avait à tort ou à raison tenu comme enchaîné au papisme.

» Maintenant le lecteur a parfaitement compris le sens de cette exclamation soudaine qui, comme je l'ai dit, m'échappa dans la soirée du 16 avril, en ma chambre du quatrième étage, au collége de la Trinité. « *Grâce à Dieu ! je puis maintenant, si je le veux, me faire protestant.* » Je n'eus pas plus tôt prononcé ces paroles, que me rasseyant je retombai dans mes rêveries. L'horloge du collége sonnait huit heures, je me le rappelle, au moment où mes facultés intellectuelles se trouvèrent ainsi absorbées, et cette même horloge avait frappé dix heures, que cette question : *Serai-je, ou ne serai-je pas protestant?..* en était encore à peu près au même point ; et si ce soir-là du moins le papisme ne resta pas maître du champ de bataille, il faut l'imputer à une circonstance que quelques bonnes gens appelleraient un coup du ciel. Sur les rayons de la bibliothèque qui se trouvait placée auprès de moi, étaient éparses quelques brochures, sur lesquelles, au milieu de mes réflexions, je portai la main, pour ainsi dire, sans y penser ; et prenant la première qui s'offrit, il se trouva que je tenais un petit traité contre le papisme, en forme de catéchisme, publié il y avait environ un siècle et intitulé : *Discussion d'un protestant, qui indique les motifs pour ne pas être papiste.* Les premières lignes qui me tombèrent sous les yeux, lorsque j'ouvris le livre, furent celles-ci :

» *Demande.* — Qu'y avait-il dans la religion romaine qui engageât les protestans à s'en séparer?

» *Réponse.*—On n'y trouvait qu'un culte superstitieux, idolâtrique, détestable, cruel, perfide et impie!

» Cette bordée d'épithètes résumait toute la matière. — Quel homme, me disais-je, se déciderait jamais à rester dans une religion à laquelle on pourrait, avec quelque apparence de justice, appliquer des termes aussi durs et aussi pénibles à porter? En conséquence, m'élançant pour la deuxième fois de cette chaise où j'étais si mal à l'aise, et agitant en l'air mon poing, comme pour défier l'abomination de la ville aux sept collines, je m'écriai en parcourant ma chambre à grands pas, et en laissant déjà percer quelque chose de ma future importance : *Je veux être protestant!* »

Mais il ne suffit pas d'être décidé à se faire protestant, reste encore l'embarras de choisir au milieu de la diversité infinie des sectes de ce culte. Qu'est-ce qui doit diriger l'esprit du *Voyageur?* Où prendra-t-il les motifs de détermination? autant de questions nécessaires et auxquelles il n'était pas facile de répondre. Un sermon auquel il avait assisté, arrive à propos pour le guider. Le prédicateur protestant avait établi cette proposition : *De même que les rivières sont toujours plus claires vers leur source, ainsi les premiers tems du christianisme se montrent à nous comme les plus purs.* Le *Voyageur*, prenant cette proposition pour point de départ, conclut qu'il doit chercher dans les premiers siècles de l'Eglise la véritable doctrine du protestantisme et sa pratique la plus respectable. « J'étais assez familiarisé avec le grec et le latin, dit-il, pour étudier les pères dans leur propre langue; me voilà donc armé d'un zèle dont la sincérité me mérita à la fin quelque succès; assis, un dictionnaire en main pour achever la tâche de ma conversion commencée, j'adressai avec joie, et pour toujours, (du moins j'en avais alors la confiance) mes adieux au long catalogue des abominations papistes, à la transsubstantiation, aux reliques, au jeûne, au purgatoire, à l'invocation des saints, etc. »

Voilà notre voyageur lancé dans la carrière de ses graves et vastes recherches; le voilà abordant le premier siècle de l'Eglise,

le berceau du christianisme : là il s'entretient avec les premiers pères, ceux qui, touchant au tems des apôtres, sont désignés sous le nom de *pères apostoliques*.

Dès les premiers pas, trompé dans son attente, il est comme étourdi de ses découvertes et des rencontres imprévues qu'il fait. Il retrouve le dogme, les enseignemens, la hiérarchie, et jusqu'aux usages de l'église catholique; les écrits des pères renferment la même doctrine que le protestantisme reproche aujourd'hui à l'Eglise romaine comme une hérésie et signale comme une nouveauté. « Oh! que ces découvertes, s'écrie-t-il, me pa-
» raissaient extraordinaires; elles tenaient pour moi du pro-
» dige. Quoi? me disais-je, un pape, des reliques de saints, la
» tradition apostolique, la présence réelle dans l'eucharistie,
» et tout cela au premier âge de l'Eglise! qui l'aurait jamais
» cru? »

Ce mauvais succès pourtant ne le rebute ni ne le décourage; il rencontrera sans doute, en faisant ses recherches, ce qu'il n'a pas trouvé jusqu'ici; il s'avance, malgré les mécomptes qu'ilsubit. Le deuxième, le troisième, le quatrième siècle de l'Église passent successivement devant ses yeux avec leurs docteurs, leurs pontifes, les écrits et les monumens de la tradition qu'ils nous ont transmis; il trouve partout des témoignages accablans pour le protestantisme, décisifs en faveur de l'Église catholique. Ces témoignages, l'auteur les rapporte en grand nombre sous la forme de fragmens, et il ajoute : « Assurément,
» tout autre moins déterminé que moi à trouver le protestan-
» tisme quelque part, aurait, de désespoir, abandonné la partie;
» mais j'étais résolu à la suivre.... » Et cependant les points les plus importans qui séparent les deux églises se trouvaient décidés conformément aux doctrines de l'Eglise romaine : la transsubstantiation, la suprématie du pape, le sacrifice de la messe, la tradition orale, le signe de la croix, le culte des images, la prière pour les morts, l'invocation à la Vierge, la confession, étaient approuvés par l'Église de ces premiers siècles, soutenus et défendus par les pères de cette époque.

J'ai nommé la confession, et à ce mot, je ne puis m'empêcher de citer le tableau que fait l'auteur de la profonde impression que laisse dans l'ame le souvenir des dispositions dans

lesquelles cette action est faite dans la première jeunesse.

« Avec quelle vivacité, dit-il, je me rappelle, en ce moment même, ce confessional contre lequel je m'agenouillais en sentant mon cœur battre avec violence; le panneau grillé s'ouvrait à côté de moi, et je voyais la douce et vénérable tête du bon père O'H...., se penchant vers moi pour entendre l'aveu de mes fautes. Les paroles paternelles du vieillard, la douceur de sa voix, même dans ses réprimandes, les espérances encourageantes qu'il me donnait de la miséricorde de Dieu, comme la récompense assurée de mon repentir et de mes bonnes résolutions...; tous ces souvenirs venaient doucement se représenter à mon esprit, lorsque je lisais le langage si touchant employé par quelques-uns des pères sur ce sujet. Mânes de mon respectable pasteur, si vos regards sont tombés sur moi au milieu de mes égaremens, combien votre ame si bonne aura été déchirée en voyant cet enfant qui, naguère si modeste, se rendait assiduement à votre confessionnal, auquel vous avez plus d'une fois prescrit de réciter journellement les sept psaumes de la pénitence pour racheter ses fautes, de le voir oubliant sitôt après la docilité de ces jours où le doute lui était inconnu, et s'érigeant, sous les yeux de Dieu, en controversiste et en protestant! »

Après avoir essayé en vain de trouver le protestantisme dans la primitive Église, en désespoir de cause, le gentilhomme irlandais va chercher s'il trouvera parmi les hérésies qui se sont élevées anciennement contre la foi orthodoxe, les doctrines qui ont servi de base à la réforme. Or si la vérité est une, comme on l'a répété souvent, il n'est pas moins vrai de dire que toutes les erreurs sont sœurs et se tiennent par la main; aussi n'eut-il pas de peine à retrouver du protestantisme dans la plupart des premières hérésies qui attaquèrent la foi de l'Église.

Arrivé à cette partie de son voyage, Moore résume dans les termes suivans le résultat des recherches du *voyageur*.

« J'ai fini de poursuivre le protestantisme dans les premiers siècles. Toute la suite et les résultats de mon examen peuvent se renfermer en ce peu de mots :

» Puisque les protestans se vantent d'avoir rendu le christianisme à sa pureté primitive, il était naturel de penser que

parmi les premiers chrétiens je trouverais les meilleurs protestans. Dans cette espérance, je commençai par l'ère apostolique de l'Église, et je continuai mes recherches dans les quatre premiers siècles qui, comme les degrés de l'échelle de Jacob, les plus voisins du ciel, devaient avoir été le plus immédiatement éclairés des rayons de la divine lumière. Quel fut, en définitive, le résultat de cette étude inquiète et consciencieuse? Pendant toute cette période si pure, ai-je découvert dans l'Eglise un seul protestant? ai-je pu saisir le moindre germe d'une doctrine anti-catholique? où l'aurais-je trouvé? serait-ce dans les *Bonnes œuvres* et le *Jeûne hebdomadaire* de saint Barnabé et d'Hermas, ou dans la *Présence réelle* et le *Changement des élémens* soutenus par saint Ignace et saint Justin? Est-ce dans ce *respect* que le premier de ces saints martyrs témoigne pour les *traditions orales de l'Église* et dans le *culte* que les chrétiens qu'il avait instruits rendirent à *ses cendres* et à celles de saint Polycarpe? Saint Irénée est-il inspiré par le protestantisme, lorsqu'il réclame pour le siége de Rome *la supériorité de pouvoir sur toutes les autres églises?* ou lorsqu'il prononce que *l'oblation du corps et du sang sur l'autel est le sacrifice de la nouvelle loi.*

» Mais il est inutile de parcourir, même rapidement tous les divers motifs qui nous ont conduits à une pleine et entière évidence. Je crois que les lecteurs les moins sincères sont obligés de convenir qu'il n'est aucune de ces doctrines ou de ces observances que les protestans rejettent maintenant comme *papistes*, qui n'aient été professées et pratiquées sur la double autorité de l'Écriture et de la tradition par toute l'Église du Christ pendant les quatre premiers siècles.

» Tandis que je trouvais le *catholicisme*, ou, si vous voulez, le *papisme*, parmi les orthodoxes de ces tems anciens, quel est celui chez qui j'ai découvert les doctrines du protestantisme? Que l'ombre de *Simon-le-Magicien*, ce père du calvinisme, apparaisse et réponde. Interrogez les *Capharnaïtes*, et qu'ils vous répètent l'insolente question qu'ils faisaient au Seigneur: comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger? Allez demander aux *Gnostiques* qu'avec leur foi au mariage du Saint-Esprit et à ses enfans, ils vous produisent leur

doctrine de l'élection, de la persévérance, des décrets immuables, etc., etc.; ils seront suivis des *Manichéens*, qui vous apprendront l'entière corruption de la nature humaine et la perte du libre arbitre; que les *Dokètes* et les *Marcionites* vous apportent leur eucharistie, où il n'y a ni corps ni sang. Appelez *Novatien, Arius, Vigilance* et consorts, ils *protesteront* contre la tradition, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le culte des reliques; en un mot, convoquez toutes les variétés d'hérétiques et de schismatiques qui, dans ces premiers siècles vinrent étaler leurs bigarrures contre l'Eglise; que chacun d'eux arrive avec son contingent d'erreurs, et je vous réponds qu'il en sortira un corps de doctrine protestante si complet, qu'il aurait pu épargner aux réformateurs de Wittemberg et de Genève tout l'embarras de leur mission.

» Puisque tel est le point de vue sous lequel, après beaucoup d'études et une sincère résistance, j'étais arrivé à considérer cette importante question, il est naturel d'en conclure que, malgré les motifs impérieux qui me pressaient de devenir protestant, j'avais abandonné toute pensée de me soumettre à une métamorphose si rétrograde. Quelque singulier que cela puisse paraître, il faut convenir qu'il n'en était nullement ainsi; au contraire, je me sentais toujours poussé par la main de la destinée! Semblable à ces personnes à qui la tête tourne sur le bord d'un précipice, j'avais si long-tems plongé mes regards dans le gouffre du protestantisme, que c'était à peine si je pouvais m'empêcher d'y tomber. »

Ici l'auteur parle d'un autre *motif de croyance* aussi puissant, plus puissant peut-être que les argumens théologiques, motif qui retient ou pousse les protestans dans leurs erreurs. Avec beaucoup de tact et même de malice, il introduit une certaine *Miss****, sœur, quelque peu sur le déclin, de l'homme d'affaires d'un lord très-riche, dont les terres sont situées dans son voisinage. L'honorable *miss*, protestante zélée, a en son pouvoir la nomination au *rectorat de Ballymudragget*, sinécure de deux mille livres sterling de rente. Or on comprend de suite que cette sensible protestante nourrit le désir de donner cette sinécure, sa foi et sa personne par-dessus, au jeune chercheur de vérité.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre la description maligne de cet amour et de cette intrigue, où, comme dit l'auteur, *il est difficile de démêler Cupidon et Calvin l'un de l'autre.* Cependant nous ne pouvons résister au désir de citer la lettre dans laquelle *miss**** engage le *voyageur*, qui lui écrivait qu'il n'avait pu réussir à trouver le protestantisme dans les pères de l'église, à aller l'étudier dans cette Allemagne, qui a servi de berceau au culte protestant. Nos lecteurs seront bien aises de lire un échantillon de ce style, dans lequel la rigidité puritaine plie la parole de l'Écriture à exprimer les sentimens d'une passion toute mondaine.

Voici cette lettre :

« *Miss**** me répondit dans ce style cousu de textes auquel elle était accoutumée. Après avoir déclaré pathétiquement que, comme je pouvais bien le concevoir, elle avait *fatigué le Seigneur de ses paroles* (Malachie. 2-17) en ma faveur; elle m'assurait que sa sollicitude ne cessait ni jour ni nuit, désirant toujours arracher du feu ce *cher tison* (sa tendresse se servait de ce terme de l'Ecriture pour désigner mon âme). Elle me disait ensuite que dans le commencement elle avait craint qu'en cherchant *la parole du seul Saint* (Isaïe. 15-24) chez les pères, je ne fisse que vouloir *cueillir des raisins sur des épines et des figues sur des ronces* (Matth. 7-16) : elle ne se rappelait pas avoir jamais connu les *pères* ailleurs qu'à la table de ma famille. Plusieurs fois elle avait eu l'avantage de rencontrer les révérends *pères* O'toole et Longhlin ; il lui semblait que moins il était question de *tels pères* de l'Église, mieux cela valait.

» Après quelques autres preuves de sa science sur les *pères*, *miss**** continuait : son désir eût été que je pusse, pour quelque tems me *séparer de cette corruption des païens* (Esdras. 6-21), dans laquelle les relations de ma famille m'engageraient toujours tant que je demeurerais en Irlande. Quelque douleur qu'elle ressentit d'être éloignée de moi pour peu de tems, elle désirait si vivement que l'*âme de sa tourterelle* (c'était moi qu'elle désignait) *ne fût pas livrée aux méchans* (*Ps.* 73) : elle était si jalouse de *chasser loin de moi mon iniquité et de me revêtir d'un nouveau vêtement* (Zacharie. 3-4), que jus-

qu'à la venue de l'heureux jour où nous devions *être unis l'un à l'autre* (DANIEL, 2-43), elle conseillait sérieusement de me rendre dans quelque *terre de justice*, comme la terre de Luther ou de l'immortel Calvin. Là, hors de la puissance de *la mère des fornications* (APOCAL., 17-5), je pourrais *me nourrir des paroles de la foi et de la bonne doctrine* (1. TIMOTHÉE, 4-6), et devenir enfin digne de cette *grasse portion* (HAB., 1-16) qui m'était préparée, et qui serait *rendue double pour moi, comme pour les prisonniers de l'espérance* (ZACHARIE, 9-12). On voit qu'il s'agissait de son aimable personne et de Ballymudragget. »

Ici commence une nouvelle série de recherches et d'investigations. Le protestantisme est pris à sa naissance et examiné dans les écrits de ses chefs, de ses apôtres et de ses défenseurs. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans son *Voyage* et dans ses raisonnemens, qui tirent leur principale force de nombreuses citations, d'une exposition claire et facile et d'un ton légèrement ironique qui diminue la trop grande sécheresse d'un semblable sujet. Il faut lire, en particulier, la lettre qu'il écrit à sa *belle miss* en réponse à la demande que celle-ci lui avait faite de lui mander toutes les particularités qu'il pourrait recueillir sur les « femmes favorisées du ciel, qui, à l'aurore de » la réforme, avaient joui de la gloire, si digne d'envie, *d'être* » *les épouses des réformateurs*, et, en obtenant ainsi une part » dans leurs affections, d'*adoucir les travaux de ces premiers* » *laboureurs*, dans cette grande et fertile vigne du Seigneur.» Nous ferons assez comprendre notre jugement, en assurant que depuis *l'Histoire des Variations* de Bossuet, aucun autre ouvrage n'avait mieux exposé les contradictions, les erreurs funestes, les ridicules qui ont présidé à la naissance de la réforme, et qui ont continué à la déchirer et à la conduire à cet état de dissolution et de mort, qui afflige en ce moment toutes les personnes honnêtes, qui en font encore partie. Les lecteurs y trouveront aussi des détails fort curieux sur l'état présent du protestantisme en Angleterre et en Allemagne, et sur l'incrédulité du siècle actuel, incrédulité dont Moore accuse hautement les doctrines de la réforme.

Il est inutile d'ajouter que le *voyageur* retourne dans sa patrie avec la ferme détermination de préférer le *papisme* et ses *pauvretés* au *protestantisme*, et aux deux *mille livres sterling* de rentes, et *mis**** par dessus; et rappelant en peu de mots ce qu'est véritablement l'Église catholique, il s'écrie en finissant :

« C'est donc ici, à l'abri de cette autorité infaillible, que j'établis définitivement mon repos. Je me soumets implicitement au seul guide qui donne la paix à l'ame, convaincu que la raison qui, même dans les affaires de ce monde, est un triste guide, est pour les choses célestes un maître téméraire et insensé. Le peu de cas que notre Seigneur lui-même a évidemment fait des inductions de la raison humaine, montre assez combien il était loin de son intention de soumettre à un tel tribunal la foi qu'il venait enseigner[1]. L'apôtre saint Paul condamne « la folie de la sagesse de ce monde » avec une chaleur et une véhémence qui ne permettent pas de douter qu'il ne prévît les maux qu'elle ferait à la cause du christianisme. Et les saints pères des premiers siècles, quoique si versés eux-mêmes dans toutes les branches des connaissances humaines, comprirent non seulement quel est le néant de ces dons aux yeux du Dieu suprême, mais ils sentirent surtout que la foi, la foi, seule reine et maîtresse, demandait

[1] « Comment Jésus-Christ procéda-t-il lui-même? demande un intelligent écrivain, sachant combien est chancelante la foi qui est bâtie sur le fondement ruineux de la raison humaine, il n'essaya pas une seule fois de montrer la conformité de son évangile à ces prétendues lumières. Lorsque Nicodème, étonné de lui entendre dire qu'il fallait naître de nouveau, lui demanda comment cela se pouvait faire, il répondit seulement qu'il parlait de choses célestes, et de ce qu'il connaissait. » Présentant cela comme le motif qui devait l'empêcher de s'*étonner* de sa doctrine... « Que ceux-là ne croient pas, qui ne sont pas convaincus qu'il est venu de Dieu. Mais une fois reconnu pour le Messie, il exige une soumission absolue, au point que lorsque quelques-uns de ses disciples se scandalisaient de lui entendre dire qu'il fallait manger la chair du fils de l'homme et boire son sang, et qu'ils demandaient comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger, il se contente de répéter la même assertion, et semble n'avoir enseigné cette *dure* doctrine que pour discerner ceux qui étaient disposés à croire à son autorité. »

qu'on sacrifiât au pied de l'autel l'orgueil de la science et la témérité de la raison.

» Quand il s'agit de la foi, dit saint Ambroise, laissez-là tous les argumens. » — « Pourquoi scruter ce qui est impénétrable? demande saint Ephrem; en agissant ainsi vous prouvez votre curiosité et non votre foi. » Saint Chrysostôme regardait comme un blasphème d'essayer de juger des choses divines par la raison, car « le raisonnement humain n'a rien de commun avec les mystères de Dieu. » Et saint Cyrille d'Alexandrie déclare que « dans les choses de la foi, toute curiosité doit cesser. »

» Au reste ce ne sont pas seulement ces grandes autorités de l'Eglise qui ont posé de telles limites à l'exercice du jugement humain. Deux desplus célèbres maîtres de raisonnement qui aient jamais existé, Bacon, dont la vue a tant d'étendue, et Bayle, dont le regard est si perçant et si subtil, ont également soutenu cette opinion catholique, je puis ajouter philosophique. « Nous ne devons pas, dit le sage lord Bacon, soumettre à notre raison les mystères de la foi. » Bayle ne pense pas autrement : « Si la raison était d'accord avec elle-même, dit-il, on devrait être plus fâché qu'elle s'accordât malaisément avec quelques-uns de nos articles de religion ; mais c'est une coureuse qui ne sait où s'arrêter, et qui, comme une autre Pénélope, détruit elle-même son propre ouvrage. Elle est plus propre à démolir qu'à bâtir ; elle connaît mieux ce que les choses ne sont pas que ce qu'elles sont [1]. »

» Ainsi non seulement l'autorité de l'Ecriture et des pères défend à la raison de s'ériger en juge de la foi ; cette sentence est encore confirmée par l'opinion des hommes les plus versés dans la sagesse du monde, et surtout, hélas! par la grande et terrible leçon que doit donner à tout esprit attentif la ruine du christianisme partout où ses mystères ont été livrés à l'examen de la raison. Il n'y avait donc plus à hésiter sur la conclusion à laquelle je devais m'arrêter. « Catholique ou déiste, disait Féne-

[1] Cette vérité est encore exprimée plus vivement dans les paroles de Lactance que cite Bayle: « Ita philosophi quod summum fuit humanæ scientiæ assecuti sunt, ut intelligerent quid non sit ; illud assequi nequiverunt, ut dicerent quid sit. »

lon, il n'y a pas d'autre alternative. » Le spectacle qu'offre actuellement le monde chrétien justifie pleinement son assertion [1].

» Salut donc, Église une et véritable. O vous, qui êtes l'unique voie de la vie, et dont les tabernacles seuls ne connaissent pas la confusion des langues! Que mon ame se repose à l'ombre de vos saints mystères ; loin de moi également et l'impiété qui insulte à leur obscurité, et la foi imprudente qui voudrait sonder leur secret. J'adresse à l'une et à l'autre le langage le saint Augustin : « Raisonnez, moi j'admire ; discutez, moi je croirai; je vois la sublimité, je ne pénètre pas la profondeur [2].»

Après avoir rendu compte du livre, il sera sans doute agréable à nos lecteurs d'avoir quelques renseignemens sur la cause à laquelle il doit le jour. Elle est digne de l'ouvrage et digne de l'auteur. La voici telle que nous la tenons de la bouche d'une dame compatriote et amie de l'auteur.

[1] Cette perte successive de toute foi, dont nous pouvons étudier les progrès dans quelques-uns des hommes célèbres qui ont voulu chercher leurs croyances dans les Écritures, doit tôt ou tard se manifester plus ou moins chez une nation qui n'a pas d'autre principe de croire. Le docteur Priestley nous apprend que, d'abord calviniste des plus rigides, il devint ensuite haut arien, après bas arien, puis socinien, et en peu de tems, socinien du plus bas système, qui ne voit dans le Christ qu'un pur homme, fils de Joseph et de Marie, et naturellement aussi faillible et aussi sujet à pécher que Moïse ou tout autre prophète; même à ce degré le docteur avoue franchement qu'il ne savait pas quand son symbole serait fixé.

De même Chillingworth qui répéta si ardemment ce cri : « La Bible! toute la Bible! » passa du protestantisme au catholicisme, du catholicisme au protestantisme ; on dit qu'il se repentit presque de suite après sa conversion, et qu'il finit par mourir socinien. Il était déjà bien près de cette dernière doctrine, même à l'époque où il écrivit son fameux ouvrage protestant. On peut en juger par une lettre adressée à un de ses amis pendant qu'il était occupé de ce travail. En rapportant plusieurs témoignages des anciens sur la trinité, il dit que « quiconque considère ce sujet librement et avec impartialité, avouera, ou au moins sera porté à croire que la doctrine d'Arius est une vérité, ou au moins qu'elle n'est pas une hérésie condamnable. » (*Voyez sa vie à la tête de ses œuvres.*)

[2] Raticionare, ego miror; tu disputa, ego credam; altitudinem video, ad profundum non pervenio.

Il y a quelque tems que la mère de Thomas Moore fut dangereusement malade; le poète désolé accourut auprès de sa mère, et pendant long-tems, avec angoisse et douleur, entre la crainte et l'espérance, il lui prodigua tous les soins qu'un fils, qu'un chrétien doit à une mère malade. Aussi la gravité des symptômes disparut peu à peu, et la malade ne tarda pas à entrer en convalescence. La joie de Moore fut à son comble; mais quel ne fut pas son étonnement en voyant que sa mère, bien loin de partager sa joie, semblait au contraire se nourrir de plus de tristesse, et se montrer accablée d'une peine secrète. Comme il lui en demanda la raison, l'Irlandaise catholique répondit au poète :

« Mon fils, c'est vous qui causez ma tristesse, et vos soins, votre » amour pour moi augmentent tous les jours ma peine. Il est vrai » que vous avez satisfait mon orgueil de mère et de femme; » votre gloire s'élève au-dessus de celle de tous vos compatriotes, » et égale celle des plus renommés de vos contemporains. Votre » esprit, vos talens sont admirés de tout le monde. Vous avez » chanté la nature, la patrie, les hommes, les femmes, les anges, » et on dirait que la patrie, les hommes, les femmes et les anges » vous approuvent et vous remercient; mais cela ne me satis- » fait pas encore; car en chantant la créature vous avez oublié » le créateur; qu'avez vous fait pour Dieu, pour la Religion? » Voyez : le moindre de vos frères irlandais a plus fait pour la » cause de Dieu, que vous avec tous les dons, tous les talens que » Dieu vous a prodigués. Voilà ce qui afflige mon cœur d'Irlan- » daise et de chrétienne.... »

On dit que le poète, les larmes aux yeux, embrassa sa mère, et la pressant contre son cœur lui dit : « Ma mère, votre tristesse » cessera, et notre joie sera complète.... »

Le Voyage d'un gentilhomme Irlandais[1], parut quelque tems après.... Nous espérons que ce ne sera pas le dernier ouvrage que Thomas Moore consacrera à la même cause.

J. J.

[1] 1 vol. in-8°, traduit de l'anglais par l'abbé Didon; chez Gaume. Prix : 5 fr.

Histoire.

THÉORIE NOUVELLE SUR L'HISTOIRE.

Deuxième article.

Science *à priori* de l'astronome comparée à la théorie *à priori* de M. Cousin sur l'histoire. — Différence de ces deux ordres de vérités. — Ce qu'il faut penser de ce principe de l'école historique moderne, que la *psychologie est identique à l'histoire.*

M. Cousin.

J'aime les vieux proverbes : il y a de la concision dans le tour, de la naïveté dans l'expression ; et le plus souvent il se trouve dans le fond de l'axiome populaire, une pensée judicieuse, quelque règle sage de conduite, qui sont le fruit d'une longue expérience. Cependant je n'acquiesce pas sans réserve à tous les dictons qui ont cours. Ainsi, par exemple, je ne souscris pas d'une manière absolue, à cette sentence vulgaire, par laquelle on signale impitoyablement aux générations présentes et futures l'almanach comme un amas de faussetés. *Il est menteur comme un almanach !* c'est là ce qu'on dit ; et toutefois au renouvellement de chaque année, on se presse autour du colporteur pour faire emplette de l'almanach : il faut donc que ce petit recueil, qui ne se recommande pas du reste par les formes du style ou par le luxe typographique, contienne autre chose que des mensonges.

Quant à moi, toujours fidèle à mon culte, je me suis pourvu,

[1] Voir notre Numéro 39 ci-dessus, page 197.

dans les premiers jours de la présente année, d'un *Dieu soit béni*[1]; et l'on ne saurait croire combien d'idées nettes se sont classées dans ma tête, du moment que ce trésor précieux est entré dans ma possession.

Il y aura, nous disait le docte Maribas, deux éclipses de soleil et trois de lune dans le cours de l'année 1833. Or, il ne se contente pas de faire cette annonce, il fixe le jour auquel chacune de ces éclipses aura lieu; il indique l'heure et même la minute. Voilà certes une précision bien remarquable. J'en dirai autant des équinoxes, je ferai la même observation par rapport aux solstices : enfin le lever et le coucher du soleil sont marqués à l'avenir de la manière la plus précise, pour tous les jours de l'année; de telle sorte qu'on est forcé d'avouer que l'avenir est mieux connu de Maribas, que le passé ne l'est de nous autres profanes : car il sait au plus juste à quelle heure le soleil se lévera demain; tandis que je serais fort embarrassé, j'en conviens, d'indiquer autrement que d'une manière vague, l'heure à laquelle le soleil a dû se coucher hier. Aussi, tant que Maribas se maintient sur ce terrain, il ne risque pas de broncher.

Mais où le pied glisse au docte personnage, c'est lorsqu'il veut faire des excursions par delà : ainsi dans ses pronostics perpétuels, ce n'est plus l'astronome qui parle; c'est le physicien qui donne ses conjectures. Tel pronostic est un signe d'orage; tel autre annonce la pluie; celui-ci présage le beau tems; celui-là dénote qu'il fera mauvais : on le voit, ce n'est plus ici la même assurance.

Et s'il veut reprendre cette assurance; s'il essaie, en parlant des variations de l'atmosphère, de s'élancer du champ des pronostics pour entrer dans la carrière prophétique; alors autant de pas, autant de chutes; car le grand astrologue se trouve entièrement livré dans ce cas à ses inspirations instinctives; il fait de la pluie et du beau tems au hasard; et n'était certaine vue qui le guide encore au plus fort de ses observations météorologiques, il placerait les jours de chaleur en janvier, et ferait tomber la neige au mois de juin.

[1] Titre d'un *Almanach populaire* publié sous le nom de *Maribas*.

Comment se fait-il que le même savant, en ce qui touche un certain ordre de phénomènes, soit pourvu d'un sens si parfait; et que lorsqu'il descend des hauteurs célestes pour entrer dans la sphère sublunaire, sa vue se trouble à tel point qu'il n'y voit plus goutte? il doit y avoir une raison qui explique ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce contraste : cette raison, il faut la chercher.

Nous allons donc essayer de faire de la philosophie sur l'almanach; elle en vaut une autre du reste. On aurait tort de croire que de la *philosophie de l'almanach* à la *philosophie de l'histoire*, il y ait une distance immense; on pourra s'assurer tout à l'heure que de l'une à l'autre le passage au contraire est facile.

La confection du calendrier n'est pas chose indifférente en soi; les devoirs de la religion et ceux de la vie civile s'y rattachent; l'agriculture et le commerce sont très intéressés d'autre part à ce que ce travail soit fait avec exactitude. Il ne faut donc pas s'étonner que la science astronomique ait été encouragée de tout tems. Néanmoins, et malgré cet encouragement, cette science a été bien lente à se former. L'Asie a été son berceau, et pendant un grand nombre de siècles, elle y est restée dans l'enfance. Quelques observations relatives aux changemens des saisons et à l'apparition des éclipses, composaient tout le fond de l'astronomie pratique; quelques périodes fondées sur une longue expérience et des conjectures heureuses par rapport à la constitution de l'univers, formaient la partie théorique de la science. C'est l'école d'Alexandrie qui a fait sortir enfin l'astronomie du cercle de l'empirisme dans lequel elle avait été jusque-là renfermée; c'est à elle en effet que l'on doit le premier système astronomique qui ait embrassé l'ensemble des mouvemens célestes. Le système de Ptolomée, qui est le dernier mot de l'école d'Alexandrie, a régné pendant quatorze siècles.

Mais comme ce système n'était pas fondé sur la nature, il s'embarrassait à mesure que les observations devenaient plus exactes. Copernic, pour sortir de cet embarras, se décide à placer le soleil au centre du système planétaire; et de cette sorte il rentre dans le vrai. Galilée, aidé du télescope, confirme,

étend et généralise cette idée : puis vient Képler, qui s'assure que les courbes décrites par les planètes sont des ellipses, et qui découvre des lois importantes sur la nature de leurs mouvemens : l'esprit humain avançait, et il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour arriver au fait primitif; or il était réservé à Newton de franchir ce dernier intervalle, et de poser, comme étant le principe d'où les diverses lois particulières qu'on avait précédemment découvertes dépendaient, la loi de la pesanteur universelle; c'est à l'aide de cette loi, c'est en combinant la force attractive universelle avec la force de projection primitive, qu'on est parvenu de nos jours à expliquer tous les phénomènes connus du système planétaire, et à donner aux tables astronomiques une précision inespérée; car cette loi de la pesanteur a fourni le moyen d'assujettir les mouvemens célestes à la rigueur du calcul, et d'y appliquer, beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire par rapport aux mouvemens terrestres, les règles de la mécanique. « C'est dans l'espace céleste, nous dit à ce sujet un célèbre géomètre [1], que les lois » de la mécanique s'observent avec le plus de précision; tant de » circonstances en compliquent les résultats sur la terre, qu'il » est difficile de les démêler, et plus difficile encore de les assujettir au calcul; mais les corps du système solaire, séparés » par d'immenses distances et soumis à l'action d'une force principale dont il est aisé de calculer les effets, ne sont troublés » dans leurs mouvemens respectifs que par des forces assez petites » pour que l'on ait pu embrasser dans des formules générales, » tous les changemens que la suite des tems a produits et doit » amener à ce système [1]. »

Le même géomètre semble aller plus loin, quand il ajoute :

« On verra que cette grande loi de la nature représente tous » les phénomènes célestes, jusque dans leurs plus petits détails; » qu'il n'y a pas une seule de leurs inégalités qui n'en découle » avec une précision admirable [2]. »

Ainsi l'astronome est bien véritablement arrivé au point cul-

[1] Laplace, *Exposition du système du monde.*

[2] Id. Ibid.

minant de la science; car il peut déterminer *à priori*, en partant de la loi de la pesanteur, et il peut signaler avec une précision admirable, jusque dans leurs plus petits détails, tous les phénomènes qui ont dû se manifester précédemment, tous ceux qui se développeront à l'avenir.

Toutefois, et nous prions les théoriciens de l'école historique *à priori*, M. Cousin en particulier, de faire attention à ceci : malgré que l'astronomie, parvenue au point où elle est, occupe un rang très-élevé, peut-être même le premier rang parmi les sciences naturelles, il ne serait point exact de dire que les faits dont elle cherche à se rendre compte, peuvent être rappelés à *quelque chose de nécessaire*, et que la science astronomique est une *géométrie inflexible*.

Pourquoi cela? c'est que, à parler rigoureusement, il n'y a rien *d'inflexible* dans les déductions astronomiques, et rien de *nécessaire* non plus dans les lois de la pesanteur universelle à laquelle elles se rattachent.

La nécessité absolue n'admet pas de suppositions contraires. Si une vérité est nécessaire et d'une nécessité absolue, le contraire est impossible; l'opposé implique contradiction. Il ne faut donc jamais imprimer le sceau de la nécessité absolue, à ce qui peut être nié par supposition, sans qu'il y ait absurdité.

Or il m'est bien permis, je pense, et sans tomber dans l'absurde, de faire telle supposition qui ruinerait entièrement le *système* des déductions que consacre, pour cette année, l'*Annuaire des longitudes*, qui est, comme on sait, le régulateur suprême de ceux qui s'occupent de la rédaction des almanachs. Ne puis-je pas imaginer, en effet, que de tant de comètes qui n'ont point été observées jusqu'ici, il en est une qui s'avance et nous heurtera bientôt en passant? Que deviendraient alors les prévisions de l'Annuaire relativement aux éclipses, aux équinoxes, aux solstices et à tant d'autres phénomènes qu'il a coutume d'annoncer à l'avance? elles seraient renversées de fond en comble; tout cela serait démenti par l'évènement. Gardons-nous donc d'imputer jamais au calendrier, quelle que soit l'exactitude à laquelle il puisse atteindre, *l'inflexibilité géométrique*.

Et en effet, les conclusions de l'astronome étant toujours su-

bordonnées à cette condition sous-entendue, à savoir qu'aucun phénomène jusqu'alors inconnu ne s'introduira dans l'ordre de choses précédemment observé, qu'aucun élément nouveau ne viendra déranger ses calculs; notre science astronomique ne peut jamais arriver jusqu'au *nécessaire* et *à l'absolu.* Ainsi, et lors même que les lois de la nature physique seraient marquées du sceau de la nécessité absolue, que la loi de la pesanteur universelle participerait à cette nécessité, l'astronomie, telle que nous pouvons la constituer, restant perpétuellement engagée dans les liens de la condition dont il vient d'être parlé, ne serait point une *géométrie inflexible.*

De plus, et s'il est vrai, comme Leibnitz l'a dit, que Dieu peut suspendre à son gré les lois de la nature physique; ou qu'il peut, comme Newton l'a pensé, changer ces lois s'il lui plaît; alors on ne doit plus voir dans les lois de la nature elles-mêmes, ni *le nécessaire*, ni *l'absolu.* Le *nécessaire* est *immuable;* et *l'absolu* est *inconditionnel :* or on ne peut pas imprimer le caractère de l'immutabilité à ce qui peut être changé; ni réputer inconditionnel ce qui peut être suspendu.

Du reste, et sans insister davantage sur l'opinion qu'ont émise sur ce point ces deux grands hommes, il nous semble qu'on peut aisément se rendre compte de l'impossibilité qu'il y aurait d'introduire la nécessité absolue dans l'ordre physique de la nature. On conçoit très-bien, en effet, que Dieu a créé le monde librement; qu'il aurait pu le créer plus tôt ou plus tard; le faire différent de celui que nous voyons; lui donner d'autres lois; modifier celle de la pesanteur universelle; qu'ainsi l'ordre physique tout entier reposant sur la volonté de Dieu, ne peut constituer, malgré sa stabilité, qu'une nécessité hypothétique, laquelle ne peut être confondue avec la nécessité absolue que par le fataliste qui anéantit en Dieu la liberté : tandis qu'au contraire, et sans être le moins du monde fataliste, on doit rester convaincu que Dieu ne peut rien changer aux principes de la géométrie, et qu'il n'eût pas pu décréter, par exemple, que les trois angles d'un triangle seraient égaux à trois angles droits.

Il n'en est donc pas de l'astronomie et des sciences naturelles, comme de la géométrie et des sciences mathématiques.

Les vérités qu'enseignent les premières sont toujours subordonnées à deux conditions : il faut supposer d'abord qu'aucun phénomène imprévu ne viendra déranger l'ordre des déductions qui ont été tirées légitimement des lois de la nature ; ensuite, que Dieu maintiendra ces lois perpétuellement, sans y apporter aucune modification, même temporaire : ces vérités dès lors ont une base hypothétique et ne sont point absolues. Mais celles qui appartiennent aux mathématiques pures, comme aussi toutes celles qui se réfèrent en général à la science des rapports dans l'ordre physique, sont immuables, éternelles, nécessaires ; elles n'admettent aucune réserve ; elles sont dégagées de toute condition.

Si nous passons maintenant de l'ordre physique à l'ordre moral, de l'astronomie à la psychologie, par exemple, les observations que nous venons de présenter s'appliquent également.

La terre ayant été lancée dans l'espace, Dieu pouvait s'en tenir là ; il pouvait s'abstenir de créer le genre humain. Nos savans ne sont-ils pas dans le doute sur le point de savoir si la lune est, ou n'est pas habitée ? Or, ils ne seraient pas dans ce doute, s'il y avait nécessité absolue que toute planète fût couverte d'êtres vivans. Ces mêmes savans conviennent du reste que s'il y a des habitans dans la lune, ils n'ont aucune ressemblance avec nous ; d'ailleurs il ne faut que jeter les yeux sur la terre pour voir que Dieu quand il forme des êtres, leur distribue avec une variété infinie, laquelle constate bien son entière liberté, le don de l'existence et les facultés qu'il leur accorde. Dieu pouvait donc créer l'homme ou bien s'en abstenir ; le pourvoir d'organes différens, lui donner d'autres facultés intellectuelles et morales, soumettre ces facultés à une loi de développement plus rapide ou plus lente ; même affranchir l'homme de toute loi de développement, en le formant complet sur le champ. Il n'y a donc rien de *nécessaire* dans la nature humaine considérée en elle-même, non plus que dans la loi de son développement ; mais les vérités morales, qui sont l'expression du rapport des créatures intelligentes avec le créateur, et des êtres moraux entre eux, sont invariables ; elles existent en Dieu de tout tems ; elles participent à sa nature et s'identifient avec l'intelligence divine ; elles sont aussi bien que les vérités

mathématiques, éternelles et immuables ; c'est-là, et non pas dans les lois que Dieu a instituées librement, qu'il faut placer la nécessité.

Celui qui croirait avoir découvert une loi de la nature, une loi régulatrice du mouvement dans l'ordre physique, du développement dans l'ordre moral, n'a donc pas le droit de proclamer qu'il s'est élevé de lui-même jusqu'au *nécessaire*, jusqu'à l'*absolu!* ce langage, qui serait déplacé dans la bouche d'un rhéteur, deviendrait insoutenable, s'il tombait du haut d'une chaire philosophique.

Il ne faut pas même qu'il se flatte trop vite de l'espoir qu'il pourra constituer la science *à priori*. Car bien qu'il soit en possession d'un fait primitif qui peut servir de principe, quand il connaît une des lois de la nature, ce principe, en mille occasions ne lui sera pas d'un grand secours; en sorte qu'il se verra contraint, s'il veut obtenir des résultats en rapport avec la réalité, d'en revenir à la méthode *à posteriori*, comme étant la seule applicable.

Oui, sans doute, il pourrait faire usage de la méthode *à priori*, connaissant une loi de la nature, si cette loi devait se développer sans obstacles ; mais s'il y a d'autres lois qui en gênent l'exercice, des circonstances qui soient de nature à détruire en tout ou en partie son effet, en ce cas, les avantages qu'il devait se promettre de la découverte d'une loi de la nature, s'ils ne sont pas complètement annulés, se trouvent singulièrement restreints. C'est par la raison qu'aucun de ces inconvéniens ne se présente dans l'application de la loi de la pesanteur universelle au mouvement des corps célestes, que la confection des tableaux astronomiques offre une si grande perfection. Toutefois, et du moment qu'il quitte la sphère supérieure, le célèbre auteur de la *mécanique céleste* nous déclare que son instrument lui échappe des mains. La loi de la pesanteur, il est vrai, lui reste ; et elle continue à entrer pour beaucoup dans la plupart des phénomènes terrestres ; mais elle s'y combine avec tant d'autres lois, elle éprouve tant d'obstacles dans son développement, les choses se compliquent de telle manière, qu'il n'est plus possible d'assujettir rigoureusement au calcul les résultats éventuels : tout se réduit à des approximations.

Ainsi, le même astronome qui pourrait, sans embarras, fixer à quel point de l'espace la terre se trouvera le 31 décembre prochain, et tracer la route immense qu'elle parcourra pour arriver à ce point, ne déterminerait point avec la même précision l'endroit où s'arêtera cette pierre que je vais lancer du haut de la montagne, et très-certainement il ne décrirait point la courbe irrégulière, qu'en roulant, cette même pierre suivra: il ne craindra pas d'affirmer que le 26 décembre 1833, à 9 heures 40 minutes du soir, la lune sera totalement éclipsée pour ceux qui habitent la capitale de la France; mais il ne se hasardera point à nous dire à l'avance s'il tombera de la pluie ce jour-là. Ils connaissent trop bien, ces hommes éclairés, les conditions qui sont nécessaires au légitime emploi de la méthode *à priori*, pour étendre leurs prévisions, en partant de la loi de la pesanteur et autres lois par eux connues, jusqu'aux phénomènes terrestres et même jusqu'à ceux qui se forment dans la région moyenne de l'air. Ils s'abstiennent donc de parler de la pluie, de la grêle, du tonnerre et des vents, laissent à ceux qui ont fait de longues observations sur cette matière, le soin de pronostiquer avec plus ou moins de bonheur; et de poser, à l'aide de la méthode *à posteriori*, quelques règles fondées sur l'expérience.

Cette réserve nous paraît contraster singulièrement avec la confiance de certains philosophes et de quelques jeunes hommes à la suite, qui ont osé concevoir la pensée d'appliquer au mouvement irrégulier des choses humaines la méthode *à priori*, afin d'arriver plus sûrement et d'une manière expéditive à tracer l'histoire du genre humain.

M. Cousin, par exemple, un beau jour, a rêvé qu'il avait, comme Newton, fait la découverte d'une des grandes lois de la nature, et qu'au moyen de cette découverte, il tenait en main la clef de tous les événemens que l'histoire est à même de consigner dans ses fastes.

Cette grande loi de la nature qui doit désormais servir de formule générale pour l'histoire, *c'est l'identité de la psychologie et de l'histoire.*

Et pour nous donner une idée de ce qu'il est possible d'entreprendre, à l'aide de ce principe générateur, le savant théoricien

nous tracé à grands traits, sous le titre d'histoire universelle, un tableau de pure imagination dont la première idée n'est pas de lui : c'est l'infini d'une part qui subit diverses transformations, en passant par l'idée de l'utile, celle du juste, celle du beau, celle du saint, celle du vrai en soi ; c'est le fini d'autre part qui traverse successivement, et dans le même ordre, ces sphères concentriques ; puis l'infini et le fini se rapprochant, viennent se combiner, se mettre en rapport, dans la troisième et dernière époque de l'histoire, qui est celle dans laquelle nous vivons.

Quand toutes ces belles choses ont été pompeusement étalées, on nous dit gravement que c'est là de l'histoire, *la seule vraie histoire, l'histoire de l'histoire !*

Nous ne nous arrêterons point à faire ressortir tout ce qu'il y a de bizarre dans cette étrange conception : nous prendrons la chose au sérieux et nous discuterons la théorie froidement. Du reste, nous laisserons à ceux qui se sont voués plus particulièrement aux travaux historiques le soin de démontrer que cette théorie est presque toujours en contradiction avec les faits.

Eût-il, comme il le prétend, découvert une loi de la nature qui représenterait tous les phénomènes historiques, M. Cousin aurait tort de dire qu'il est arrivé jusqu'à l'*absolu*, qu'il a trouvé le secret de métamorphoser le *contingent en nécessaire ;* car il n'y a rien d'absolu ni de nécessaire dans les lois que le Créateur a faites : nous avons établi cette thèse suffisamment.

M. Cousin est allé bien vite aussi, lorsqu'il a jugé qu'il pouvait appliquer aux faits de l'histoire sa formule psychologique, sans s'être assuré par avance que cette grande loi de la nature qu'il croit avoir découverte, n'éprouve aucune contrariété, ne rencontre pas d'obstacles et se développe toujours librement au milieu de la fluctuation des choses humaines ; car ce n'est qu'à cette condition, comme nous l'avons fait voir également, que l'emploi de la méthode *à priori* est légitime. Or il paraîtrait que M. Cousin ne se doute pas de cela : on voit qu'il procède comme s'il n'y avait pas dans la nature des frottemens.

Enfin M. Cousin a-t-il mis suffisamment son grand principe à l'épreuve, afin de s'assurer qu'il n'y a point eu de sa part une

méprise? a-t-il constaté, par une longue série d'observations, qu'en effet l'histoire n'est autre chose que la psychologie mise en action; que c'est la représentation en grand de la nature humaine? oui, s'il faut l'en croire; car il n'aurait posé le principe qu'après avoir épuisé toutes les ressources d'une *analyse savante*. Alors il est des gens qui penseront que le célèbre professeur, dans le tems qu'il procédait à cette analyse, était sujet à quelques distractions.

M. Buchez doit être de cet avis, lui qui vient de constater, et vraisemblablement après avoir épuisé de son côté toutes les ressources d'une analyse savante, que l'*histoire* et la *physiologie* sont *identiques :* il se sera dit, sans doute, en obtenant ce résultat qui met à néant le système de son devancier, que celui-ci, à l'exemple du grand Homère, sommeille quelquefois.

Mais laissons M. Buchez et sa nouvelle théorie : revenons à M. Cousin.

Or il nous paraît que M. Cousin, lors même qu'il connaîtrait aussi bien que Dieu les connaît lui-même, tous les événemens de l'humanité, leurs rapports, les lois de leur développement, ne serait pas très-avancé, à supposer qu'il voulût se mettre à l'œuvre pour donner une histoire universelle. Je le croirais, en effet si peu capable, avec ces simples données psychologiques, de faire l'histoire du genre humain *à priori*, que je le mettrais volontiers au défi, si la chose était polie, de faire de cette manière la sienne propre. M. Cousin pourrait-il nous dire *à priori*, c'est-à-dire sans le secours des registres de l'état civil, l'année, le jour et l'heure qu'il est né? assurément non : pourrait-il nous raconter, sans faire un appel à sa mémoire, et par la simple application de sa formule historique, ce qui lui est arrivé le jour d'hier? pas davantage : et si on lui demandait ce qu'il fera demain; si on le priait de déterminer au juste, de fixer avec la rigueur du géomètre ou la précision de l'astronome, l'époque à laquelle il disparaîtra de ce monde, on le mettrait dans un bien plus grand embarras. Eh quoi! ce même psychologiste qui voulait entreprendre, il n'y a qu'un moment, de tracer l'histoire du genre humain *à priori*, se trouve arrêté tout-à-coup devant un simple article biographique?

C'est que la vie de l'homme, en effet, est traversée par mille

accidens et par des contrariétés de toute espèce, qui le font sans cesse dévier de la ligne de direction que la nature semblait d'abord lui tracer. Tel individu avait des dispositions pour le barreau, que des circonstances ont forcé d'être militaire ; tel autre aurait passé toute sa vie dans le célibat, qu'une rencontre imprévue a engagé dans les liens du mariage. Combien d'existences ont été détournées de leur cours; combien d'autres ont été empoisonnées dans leur source même; à chaque pas c'est un obstacle qui arrête ; et de loin en loin c'est une catastrophe qui renverse. Où est l'homme qui n'a pas trouvé sur son chemin des concurrens ; quel est celui qui n'a pas éprouvé des revers? tantôt c'est une maladie qui survient; tantôt c'est une banqueroute qui ruine; puis une révolution arrive, qui vous jette à mille lieues du pays où vous croyiez être fixé pour toujours, enfin la mort vous saisit au milieu de la carrière, et termine, avant le tems votre destinée. Il y a peu de vies qui s'écoulent naturellement ; il y a peu de morts qui ne soient pas prématurées. Ainsi la nature, au physique et au moral, est souvent contrariée. Du reste, ce ne sont pas les individus seulement qui subissent ces vicissitudes; mais les peuples eux-mêmes y sont sujets. Au dehors, c'est un voisin ambitieux qui, sans avoir été provoqué, déclare la guerre et envahit le territoire ; au dedans, c'est un sujet déloyal qui fomente des troubles dans l'état. Il ne faut qu'un homme pour sauver un royaume; quelquefois un homme suffit pour le ruiner entièrement. Un coup de vent disperse une flotte ; un grain de peste détruit une armée ; le moindre contretems décide du sort d'une bataille ; que le thermomètre descende encore d'un degré, et voilà qu'un empire colossal s'écroule. Ainsi la vie des peuples n'est pas moins dépendante de ce qu'on appelle improprement les coups du sort ; elle est sujette également aux contrariétés qui résultent du mouvement et du choc des passions.

Il ne faut donc pas croire que la vie humaine ne soit que le simple développement des facultés que chaque individu apporte en naissant, et que l'histoire des peuples ne soit que la marche régulière et progressive du principe qui donne à chacun de ces peuples son caractère distinctif; car indépendamment des obstacles que ce développement éprouve par suite du concours

des prétentions opposées, du froissement des intérêts divers, les causes physiques agissant de leur côté, influant très puissamment sur la destinée des individus et des nations, il en résulte qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme le plus pénétrant d'aller au-delà des conjectures sur ce que l'avenir prépare, et même de discerner toujours bien nettement les causes diverses auxquelles les événemens présens se rattachent. Il faudrait donc à celui qui se proposerait sérieusement de faire l'histoire du genre humain *à priori*, une science universelle avec des qualités transcendantes; et il serait peu propre à la chose, s'il n'était qu'un simple psychologiste : car il serait nécessaire qu'il connût avant tout les lois de l'ordre physique, celles qui président à l'entretien de la vie, celles qui règlent l'ordre intellectuel; qu'il eût ensuite la vue assez nette pour les démêler toujours, malgré qu'elles se croisent perpétuellement; un coup-d'œil assez perçant pour en suivre le développement à travers les siècles, dans le passé comme dans l'avenir; enfin une compréhension assez vaste pour embrasser cet ensemble immense de causes et d'effets que l'imagination la plus forte ne saurait envisager sans se troubler. Or il nous semble que c'est assez dire qu'il n'y a qu'un esprit d'un ordre supérieur et doué de facultés sur-humaines, qui puisse former une entreprise de ce genre; et encore échouerait-il.

Oui, fut-il ange ou démon, il échouerait, et la raison en est palpable : c'est que sans *l'omni-science* qui est l'attribut exclusif de la divinité, il est impossible de prévoir, autrement que dans manière conjecturale, ce qu'un homme voudra et fera dans telle ou telle circonstance; il est impossible de s'assurer, autrement que par le témoignage, qu'un homme a fait et voulu telle chose il y a quelques centaines d'années : si l'on pouvait arriver par l'enchaînement des causes aux effets, avec cette inflexible rigueur qui est le propre des déductions géométriques, jusqu'aux déterminations de la volonté humaine, alors il est clair que l'homme ne pourrait pas être considéré comme étant un être libre. Il faut donc être décidément fataliste pour imaginer qu'on puisse faire l'histoire *à priori*.

Et cependant M. Cousin n'accepte point la qualité de fataliste: qu'il tombe donc d'accord avec nous que sa prétention

troduire la méthode *à priori* dans l'histoire n'a pas été mûrement réfléchie. Se prévaudra-t-il de l'exemple des astronomes? Nous le prierons de remarquer que les savans qui font de l'astronomie *à priori*, présupposent avant tout que les astres sont privés d'intelligence ainsi que de libre arbitre. S'ils eussent eu le moindre soupçon que les planètes ont la faculté de se déterminer librement et de se mouvoir à leur gré; s'ils les eussent vues, en certains cas, changer de direction, ralentir ou précipiter leur marche, s'arrêter et même revenir sur leurs pas, sans y être déterminées par aucune cause extérieure, ils ne se seraient certes point hasardés à faire de la science *à priori* ni pour les tems qui s'étaient écoulés avant eux, ni pour ceux qui devaient venir après.

Mais si l'intervention de la volonté humaine dans les événemens qui font la matière de l'histoire, exclut formellement toute idée d'un système *à priori*, l'intervention de la volonté divine dans ces mêmes événemens ne présentera-t-elle pas un nouvel obstacle à ceux qui se sont engoués de ce système? La question ne nous paraît pas difficile à résoudre : car il s'agit encore ici des actes d'une volonté libre sur lesquels le rationalisme n'a pas de prise.

Dira-t-on pour écarter cette nouvelle difficulté, que Dieu n'intervient dans les choses humaines que pour maintenir les lois générales qu'il a faites, et qui constituent l'ordre de la nature? Mais alors que devient la prière? tous les peuples en ont connu la pratique : de tout tems on a réclamé l'assistance du ciel pour écarter le danger et pour obtenir des faveurs. Or il faudrait qu'on daignât nous expliquer à quoi cela peut être bon, si tout est réglé par des lois immuables qui sont sourdes aux gémissemens, renversent et écrasent ce qui se trouve sur leur passage, et marchent à leur but sans se détourner.

D'ailleurs, le simple bon sens ne dit-il pas à ceux qui voudraient restreindre les soins de la providence au maintien de l'ordre général, que l'homme ayant reçu, à un certain degré, le pouvoir de modifier le système des lois physiques et de se soustraire à l'empire des lois morales, il convient de réserver à la divinité le moyen de rappeler à la fin dernière qu'elle se propose, l'ordre des événemens d'ici bas, par son intervention im-

médiate? Et pourquoi craindrait-on d'accorder à Dieu le pouvoir dont l'homme use si largement, à savoir de faire servir à l'accomplissement de ses desseins les forces de la nature et d'employer à propos les insinuations? pourquoi refuserait-on à celui qui gouverne le monde, la faculté de mettre en œuvre, sans gêner toutefois la liberté des créatures raisonnables, les causes secondes de diverse nature qu'il tient toujours dans ses mains? Pourquoi le priverait-on du droit de s'écarter, quand il le juge utile, de la loi générale dont il est l'auteur, et d'en suspendre momentanément l'exercice? Voudriez-vous donc réduire celui qui s'est donné lui-même le titre de père, à n'être qu'un premier moteur; et abandonner au hasard des rencontres la plus grande partie des événemens? qu'Aristote ait eu cette idée, on peut encore le concevoir; mais vous qui avez sucé le lait de la doctrine chrétienne, vous devriez être loin de là.

Souffrez donc que nous vous la rappelions, cette haute doctrine, devant laquelle tous vos aperçus philosophiques sont bien petits, bien mesquins.

Nous disons que Dieu gouverne ce monde, en vertu du décret souverain qui contient l'expression de sa suprême volonté, laquelle se produit tantôt sous l'apparence d'une loi générale, et tantôt sous la forme d'une ordonnance particulière. Tout y est entré dans ce décret; l'ordre de la nature et celui de la grâce, le système des lois qui se rapportent à la matière et celui des lois qui s'appliquent aux esprits, le général et le particulier, ce qui doit être permanent et ce qui n'est que temporaire, ce que Dieu ordonne et ce qu'il permet seulement. Ainsi la vie et la mort, la maladie et la santé, la vertu et le vice, le bien et le mal, la *fatalité* et la liberté viennent s'y combiner, et concourent à la fois à l'accomplissement des desseins de la Providence. Dans ce plan admirable qui embrasse tout, où les plus petites choses ont leur place marquée aussi bien que les plus grandes, rien n'est laissé à la chance du hasard; les accidens eux-mêmes sont réglés. C'est dans ce livre, et non pas dans l'ordre de la nature, et encore moins dans le système extraordinairement rétréci des lois psychologiques, que se trouve écrite en caractères indélébiles la véritable histoire de l'humanité.

Cette histoire n'est donc pas, comme vous le prétendez, *la*

représentation en grand de la nature humaine; mais c'est la représentation de la volonté divine, en tant qu'elle s'applique au mouvement des choses humaines; c'est, pour me servir des expressions que vous avez employées autre part, après les avoir dépouillées toutefois d'un certain vernis de fatalité dont vous les avez recouvertes, et en les prenant dans une acception bien plus étendue que celle que vous leur prêtez, *le gouvernement de Dieu rendu visible.* Ce livre des destinées humaines est scellé : il faudrait que vous pussiez vous rendre compte de ce qu'il contient, que vous connssiez les fins que Dieu se propose, fin générale à l'égard de l'humanité, fin particulière à l'égard de chaque individu; or la philosophie ne vous les dira jamais : il faudrait également que vous eussiez connaissance des moyens que Dieu se réserve d'employer pour arriver à ces mêmes fins; or il n'est pas au pouvoir de la religion elle-même de satisfaire votre curiosité sur ce point. Ces moyens quelquefois ne paraissent avoir aucun rapport avec ce but; en certains cas, ils sembleraient opposés; car les voies de la Providence, en ce qui concerne la direction des affaires humaines, sont non seulement compliquées; mais, eu égard à ce qu'elles doivent toujours laisser à la volonté humaine la faculté de se déterminer librement, elles sont la plupart du tems indirectes. Du reste quand l'action immédiate de la Providence se fait sentir, les hommes sont tout-à-fait déroutés; mais si Dieu abandonne au cours ordinaire des choses les pensées de l'homme et les forces de la nature, on peut hasarder certaines prévisions.

Venez donc, après cela, nous faire de l'histoire *à priori!* Vous l'avez tenté; mais qu'est-il résulté de ce grand déploiement des forces de votre intelligence? une œuvre qu'il est difficile de qualifier. Après avoir interdit à la Divinité toute intervention immédiate dans les affaires humaines, vous avez mis de côté la nature physique, comme si elle n'avait pas une très-grande part dans les vicissitudes qui compliquent l'histoire des individus et des peuples; puis construisant à la hâte un échaffaudage psychologique qui ne représente point fidèlement les facultés que l'homme a reçues de la nature, et dans lequel on cherche en vain la pièce essentielle, c'est-à-dire le libre arbitre, vous revêtez ce frêle édifice de quelques couleurs brillantes; et c'est là

ce que vous offrez à notre admiration comme un monument indestructible!

Il était à peine achevé, que d'autres sont survenus qui en ont blâmé l'ordonnance, et se sont empressés de construire eux-mêmes, d'après un tout autre plan, une théorie *à priori*.

Ainsi les théories historiques *à priori* se succèdent rapidement.

Or il serait tems d'élever la voix, dans l'intérêt de la vérité, comme dans celui de la science, contre ces entreprises hardies du rationalisme, qui veut assujettir à sa loi les faits historiques; ce qui ne s'était jamais vu. L'histoire, en effet, n'a rien à gagner, et elle a beaucoup à perdre, si elle s'engage inconsidérément dans la route nouvelle qu'on lui trace. Pour être lue avec intérêt, l'histoire doit marcher avec aisance, et raconter avec naïveté; si elle prend un air guindé, si elle vise au pédantisme, ses charmes alors disparaissent. Quant à la science historique, si elle abandonne la méthode qui convient aux sciences d'observation pour entrer dans la voie *à priori*, elle tombe dans l'hypothèse; elle devient le jouet des esprits systématiques. L'histoire est donc menacée de perdre à la fois tous les avantages qui la font valoir aux yeux des lecteurs sensés.

Ceci nous conduit à regretter que M. Cousin ait donné cet élan, en exportant d'Allemagne, pour la naturaliser en France, l'idée de la méthode *à priori*. Il aurait dû laisser à M. Gans et aux autres disciples de Hegel le soin de commenter la doctrine de leur maître. En se l'appropriant, le philosophe français n'a pas eu le mérite de l'invention; en la jetant ensuite au milieu de nous, il ne nous a pas rendu un grand service.

R. . g.

Histoire contemporaine.

CROYANCES ET TRAVAUX D'UN BRAHME INDIEN.

Ram-Mohun-Roy.

État moral déplorable des Hindous. — Idée de leur religion. — Cette religion ne peut exister plus long-tems.—Temples indiens.—Horrible culte qui y est mis en pratique.—Efforts de Ram-Mohun pour réformer cette religion. — Son déisme. — Son christianisme. — Considérations sur ses croyances.

En racontant, dans notre numéro d'octobre[1], la mort, et en citant quelques traits de la vie du brahme Ram-Mohun-Roy, nous avons annoncé que de nouveaux documens nous étaient parvenus sur les croyances et les travaux de ce savant indien. Nous les publions en ce moment, et nous sommes assurés que nos lecteurs les liront avec intérêt: ils y trouveront les preuves de ce que nous avons dit si souvent, que ce pays sort enfin de son long sommeil, et commence à porter sur ses croyances un examen devant lequel elles doivent tomber. Ces documens sont dus à M. Sandfort Arnott, secrétaire d'ambassade du rajah, son ami et le confident de la plupart de ses pensées, et ayant lui-même habité long-tems les bords du Gange. Nous les donnons tels qu'ils ont été insérés dans l'*University Gazette* de Dublin. On reconnaîtra facilement que l'auteur n'est pas catholique, et qu'à peine s'il est même encore protestant.

[1] Numéro 40, ci-dessus, page 323.

Aussi, plusieurs de ses assertions nous fourniront l'occasion d'exposer les doctrines catholiques et de montrer que si Ram-Mohun est resté *déiste*, comme le dit M. Arnott, c'est qu'il n'est guère possible d'être autre chose, en étudiant la religion selon la méthode protestante.

« Ram-Mohun avait compris la science comme Pythagore: comme une puissance sur le monde, comme une force divine. Semblable au philosophe grec à plus d'un égard, il avait voyagé, comme lui, pour accomplir sa noble tâche; il avait tenté, comme lui, une régénération difficile. Peut-être y a-t-il plus d'héroïsme et de talent à tenter la résurrection morale d'un peuple endormi dans l'abrutissement d'une superstition vieillie, qu'à civiliser des peuplades barbares et sauvages. L'Inde actuelle est plongée dans une apathie profonde et une grande ignorance pour tout ce qui n'est pas coutume; ses habitans vivent accroupis, pour ainsi dire, dans la position où leurs ancêtres ont vécu : esclaves de cette habitude, inféodés à cette posture, n'ayant de respect que pour elle, et ne faisant dépendre leur bonheur que de l'immobilité séculaire de leurs maximes. Grâce à leur vénération pour les pratiques matérielles, ils ont oublié ce qui devait être la base de toute religion et de tout code de loi morale.

« Il s'agit seulement, pour eux, de faire tel ou tel geste, d'accomplir tel ou tel rite, de se lever en tournant la tête vers l'Orient et en prononçant une prière rigoureusement formulée. Avec ces observances, le dévot hindou peut tout se permettre; il n'a rien à craindre de la colère céleste; il interprétera les préceptes des *Védas* selon la métaphysique de *Kapila* ou celle de *Védantha*. Il pourra nier Dieu, si tel est son bon plaisir, adorer *Siva* le destructeur, ou la déesse *Pouroucha*, célébrer leurs fêtes dans ces abominables orgies mêlées de sang et de débauche, que certains brahmanes conservent : tout sera innocent, pourvu que le formulaire soit respecté.

« Les savans de l'Europe les plus versés dans la langue sanscrite ne semblent avoir compris qu'à moitié la théorie du paganisme indien. Selon nous, le polythéisme romain et grec s'y trouve tout entier, mais n'en constitue qu'une partie. *Vous y*

trouverez en outre tout ce qu'il y a de spiritualisme, de mysticisme et de théurgie bizarre dans les sectes chrétiennes [1]. C'est une déification de toutes les forces, non-seulement des forces physiques, comme dans le polythéisme ancien, mais encore des forces morales et intellectuelles. C'est l'apothéose de tout, depuis Dieu jusqu'au cadavre, depuis l'astre rayonnant jusqu'au grain de poussière : la plus immense, la plus magnifique, la plus dépravée, la plus sublime de toutes les religions fausses : une religion où tout entre, où tout est admis : le monde invisible et le monde visible, les élans de l'ame et les frénésies du corps. Les sectes hindoues sont innombrables comme les passions, comme les fantaisies humaines. Ascétisme sévère, fanatisme violent, quiétisme paisible, abnégation, culte du meurtre, de l'inceste et du vol ; tout s'y trouve, depuis les plus hautes vertus jusqu'aux vices les plus infâmes. Le *phansegar*[2] n'étrangle le voyageur qu'en vertu d'une loi religieuse et d'après un code de piété reconnu et respecté. Le *paria*[3] ne se réfugie dans les forêts, poursuivi par la haine de ses compatriotes, et ne vit de cadavres et de produits immondes que d'après la même loi : tout est réglé, jusqu'à la barbarie, jusqu'au meurtre, jusqu'au crime ; c'est bien plus que le fatalisme.

[1] Nous ne sommes pas étonnés, comme M. Arnott, de trouver de nombreux traits de ressemblance entre le christianisme et les croyances antiques de l'Orient. Car le christianisme aussi est une croyance *antique*. Les dogmes de la chute de l'homme, de la nécessité des œuvres de pénitence pour sa réhabilitation, de l'efficacité des mortifications pour plaire davantage à Dieu, de l'union de l'âme des hommes religieux avec Dieu : tous ces dogmes sont des dogmes antiques ; il n'est pas étonnant qu'ils se retrouvent en Orient. La différence qu'il y a entre les dogmes chrétiens et les dogmes hindous consiste en ce que les premiers sont purs de tout mensonge et de tous excès, et les seconds sont altérés, corrompus, dégénérés jusqu'à l'absurdité. Voir ce que nous avons dit de ces différentes croyances ou *sectes philosophiques* dans notre Numéro 12, tome II, page 408.

[2] Espèce de secte faisant profession de vol sur le grand chemin et de meurtre.

[3] Dernière classe des Hindous, réduite au plus dur esclavage, et le rebut des trois autres.

» La poésie de l'Inde, si originale et si mal comprise, peut servir de commentaire à ce système, qui n'a de bornes que l'univers. Chez les poètes sanscrits, une élégie toute patriarchale, des fragmens d'une sublime douceur sont suivis d'une description pleine de frénésie et baignée de sang. Les extrêmes s'y touchent : c'est l'idylle la plus suave à côté d'un passage tragique de Shakspeare, quand ce poète est triste et déchirant; c'est la course gigantesque d'une troupe d'éléphans qui traversent la forêt à côté des jeux d'une troupe d'enfans innocens qui cueillent des fleurs et tressent des couronnes. Poétiquement, ces mœurs ont de la beauté et de la grâce ; mais, après qu'une longue suite de siècles a dépravé ces coutumes et arraché à cette foi bizarre tout principe de moralité, en face d'un peuple conquérant et civilisé, *il est impossible que la loi de Manou, si étrangement interprétée, parvienne à se soutenir long-tems*. Elle donne trop peu de forces aux âmes : enchaînant l'homme à quelque mode d'action arbitraire et puérile, elle offre aux passions une trop grande latitude, une trop grande facilité d'énerver le cœur et transformer le citoyen, le guerrier, l'homme de loi, le père de famille, en un esclave indifférent, apathique, des volontés et des caprices sous les bannières desquelles il veut marcher.

» Parmi les belles gravures que les artistes anglais ont publiées sur l'Inde et ses monumens, il en est plusieurs qui représentent les temples du pays; c'est une architecture bizarre, gigantesque, imposante, immense. Le génie primitif de tous les styles semble se trouver là. Tous les types de la laideur y sont déifiés, on brûle de l'encens, on suspend des chapelets de fleurs devant un monstre hideux, accroupi sur un autel. Ailleurs sont des figures divines, dont la beauté rappelle l'idéale beauté de la Grèce. Plus loin des têtes de buffles et d'énormes lézards de bronze reçoivent les mêmes hommages. Un Dieu, aussi beau que l'Apollon hellénique, est orné de quinze bras et repose sur un triple corps : c'est la perfection des formes unie à la monstruosité horrible. Le soleil brille et éclate dans de vastes cours découvertes et resplendissantes de marbre. Une porte basse que soutiennent deux lions, sentinelles immobiles et éternelles, vous introduit dans une caverne obscure, où vous apercevez une

longue avenue de colonnes basses et écrasées, travaillées merveilleusement et riches de toutes les imitations du ciseau le plus délicat et le plus capricieux. Au fond est une source qui jaillit dans le temple et qui alimente un grand lac intérieur et qu'environnent des figures épouvantables à voir. C'est là, dans ces profondeurs, dans ce sanctuaire, sous ces portiques, symboles à la fois de terreur et de beauté, que les bayadères ont formé leurs danses, que les sacrifices humains se sont accomplis, que les sages ont rêvé, que les brahmanes, les premiers métaphysiciens du globe, *les maîtres de la Grèce*, ont médité sur le divin *Pouroush*, sur l'être et le non-être, que les folies sanglantes des *Sivaïtes* ont eu lieu à la lueur des flambeaux. Volupté, sagesse, philosophie, barbarie, tout était consacré, tout était divin. Le peuple, attaché par sa naissance et la loi de sa caste à telle ou telle doctrine héréditaire, s'y croyait éternellement enchaîné : il accomplissait le meurtre ou versait son propre sang sur l'autel, sans regret et sans scrupule.

» Telle est la religion pervertie par les mœurs du tems, et aujourd'hui réduite à son cadavre, à son squelette, que Ram-Mohun-Roy a voulu réformer. Les premiers essais de cette entreprise difficile n'ont pas été sans succès : mais Ram-Mohun lui a sacrifié sa fortune et sa position ; son père l'a déshérité. Le gouvernement anglais, toujours jaloux de l'influence que peuvent obtenir les indigènes de l'Inde, ne lui a donné qu'une faible rémunération et une place très-peu importante ; il a été nommé *dawan*, c'est-à-dire *receveur des taxes* dans le district de Roungpour. Dans cette situation, il a fourni au gouvernement anglais des documens précieux et inconnus sur l'état des finances dans l'Inde, et sur les moyens à employer pour améliorer le système des contributions et celui de la jurisprudence hindoustanique. M. Digby, employé par la compagnie des Indes-Orientales, et qui se trouvait alors dans le district de Roungpour, devint l'ami du rajah. Ils étudièrent ensemble les langues orientales et européennes. C'est cette intimité qui a servi de base aux connaissances profondes acquises dans la suite par Ram-Mohun : nul Asiatique n'a dépassé ou atteint, dans cette carrière, le philosophe dont nous parlons.

« Plusieurs de ses parens éloignés moururent, et recueillant

quelques débris d'héritage, le fils des brahmanes alla s'établir à Calcutta, où il se livra tout entier à l'étude. Dès sa première jeunesse, il était profondément versé dans le sanscrit et l'arabe, dont les subtilités métaphysiques avaient été le fondement de ses travaux. Personne n'eût pu écrire une histoire plus complète et plus philosophique de cette poésie de l'Orient, si mal comprise par les occidentaux.

« Je l'ai connu à Calcutta. Le soir, lorsque la lune commençait à se montrer au ciel, nous montions ensemble dans un léger *tandem* qu'il conduisait lui-même; et pendant que le cheval, qui marchait au pas, faisait le tour de la ville, Ram-Mohun se plaisait à répéter les inspirations mystiques de *Hafiz* et les maximes morales de *Sadi*. J'aimais à entendre cet homme si grave, d'une vie si pure, dont toutes les études étaient sévères, et les pensées dirigées vers un but de réformation religieuse, réciter avec enthousiasme ces vers harmonieux et tendres. Il publiait alors à Calcutta un journal écrit en langue persane. Quand la compagnie des Indes-Orientales écrasa la liberté de la presse dans l'Inde, il fut obligé de discontinuer son journal. Je fus le confident de ses plaintes et de sa douleur; je l'engageai à réclamer auprès des membres de l'opposition anglaise dans le parlement; mais Ram-Mohun avait été élevé dans l'Inde, et, malgré son amour de la liberté et son courage réfléchi, obéissance au pouvoir était pour lui une religion : il se contenta d'une remontrance qui ne fut pas écoutée, et il se tut.

« C'était, comme on l'a vu, vers la forme religieuse qu'il dirigeait toute l'énergie de son intelligence. C'était dans cette sphère que se déployait toute la vigueur, toute la fécondité de ses ressources. Dès les premières années de sa jeunesse, il avait rejeté les systèmes corrompus des brahmanes, il avait démontré le mensonge des prétendues révélations de Mahomet, et avait appelé au combat théologique les sectateurs de Manou et les partisans de l'islamisme. Ces recherches profondes dans l'origine des *Védas* et dans les *Pouranas sacrés*, lui avaient offert la preuve évidente que les doctrines primitives de l'Inde antique étaient le *théisme pur : il reconnaissait dans le mahométisme le même fondement*. Mahomet, auteur du Coran, *des-*

tructeur de l'ancienne idolâtrie des Arabes, lui semblait un des plus grands hommes dont l'histoire eût conservé le souvenir. Après s'être livré à cette double étude, il apprit l'hébreu et le grec, pour pouvoir lire les textes de la Bible et du Nouveau-Testament. Le révérend Willams Adams le seconda dans ses efforts, et un rabbin juif lui donna des leçons d'hébreu.

» Après une investigation longue, patiente et scrupuleuse. Ram-Mohum parvint au même résultat que lui avaient déjà fourni ses précédentes études : *le théisme pur est aussi la véritable doctrine chrétienne.* Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le *missionnaire* qui aidait Ram-Mohun dans ses recherches et concourait à ses travaux, Willams Adams, *homme de talent, de conscience et de haute instruction*, partagea la conviction de son élève, *renia la foi qu'il avait adoptée et professée jusqu'alors, et devint membre de l'Eglise unitaire.*

» Depuis cette époque, le rajah consacra tout son tems et tous ses efforts à la propagation du *théisme.* Il voyait dans la doctrine de Jésus quelque chose de plus pur, de plus moral et de plus complet que les dogmes symboliques des Védas et de Mahomet. Séparant les miracles de la doctrine morale, il publia un extrait de l'Evangile sous le titre suivant : *Jésus servant de guide vers la paix et vers le bonheur.* Les missionnaires anabaptistes établis à Sérampore s'élevèrent hautement contre le théisme chrétien de Ram-Mohun ; ils prétendirent qu'il voulait fonder un christianisme nouveau : il répliqua, et publia tour-à-tour plusieurs traités dans lesquels il établit que les *théories de la Trinité, de l'Esprit-Saint, de la communion, de la rédemption et plusieurs autres, n'étaient indiqués ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau-Testament*, et que ces dogmes symboliques, empruntés au gnosticisme oriental, avaient au contraire leur source éloignée dans la vieille métaphysique de l'Inde et de la Perse. »

La conclusion des études de Ram-Mohun, indiquée ici par M. Arnott, ne doit nullement nous étonner. En effet, il faut bien faire attention à la méthode qu'il a employée dans ses

études sur la religion. Cette méthode est la méthode protestante de l'examen et du jugement individuel; c'est la Bible seule, sans tradition, sans autorité pour l'éclaircir et l'interpréter, livrée muette et fermée au jugement de la raison particulière. Or que cet examen ainsi fait se soit terminé par le *déisme*, il n'y a rien qui doive étonner, d'autant plus que le révérend missionnaire sir William Adams était probablement fort disposé à considérer la révélation sous ce rapport, comme il est facile de le conclure, par la profession ouverte qu'il en fit de concert avec le brahme, son disciple. Bien plus, nous avouerons que lorsque Ram-Mohun eut vu le théisme au fond de la religion et des traditions hindoues, lorsqu'il eut vu encore le théisme au fond de la religion mahométane, théisme qui y est en effet, il dut être tout disposé à voir aussi le théisme dans la religion chrétienne, qui, seule, le contient d'une manière claire, précise, certaine, magnifique et digne de Dieu. Ram-Mohun n'a donc pas eu tort d'y trouver le théisme ; mais il a eu tort de ne pas examiner plus profondément les croyances catholiques; il s'est égaré en voulant soumettre ces croyances à l'examen de sa raison individuelle, au lieu de rechercher ce que les traditions du genre humain lui en disaient.

En effet, il aurait vu dans ces traditions, même dans celles de son pays et de son peuple, que l'homme est dans un état de dégradation et de chute, que Dieu seul peut le relever, et que ce secours lui a été en effet promis. Or *un Dieu unique venant relever ou racheter l'homme tombé*, c'est là tout le fond et comme l'essence du christianisme. Si Ram-Mohun, au lieu d'avoir un protestant *unitaire* pour guide et pour maître, avait eu un catholique instruit, il aurait, nous en sommes sûrs, reconnu cette vérité.

Quoi qu'il en soit, nous croyons que c'est déjà un grand progrès que d'être arrivé au théisme, et un grand service rendu à ses co-réligionnaires que de leur en avoir donné l'exemple, et de leur avoir prouvé l'absurdité de leur vieille et stupide idolâtrie. C'est sous ce point de vue qu'il est instructif de connaître les détails suivans sur ses efforts comme missionnaire du déisme parmi ses compatriotes grossièrement païens. Voici ce que continue de nous en dire M. Arnott :

« L'unité de Dieu, tel est le but et le terme de toute la doctrine du rajah. Les livres sacrés de l'Inde, de l'Arabie, de la Perse et de l'Europe enseignaient, selon lui, la même doctrine qui, corrompue par les prêtres, mal interprétée par les théologiens, avait fini par se transformer et devenir méconnaissable; il n'oubliait rien pour la propager et l'établir. Le jour et la nuit, par ses écrits et par ses paroles, avec le zèle d'un apôtre et le dévouement d'un martyr, il poursuivait la tâche qu'il s'était imposée, toujours prêt à soutenir cette cause contre l'athée et l'idolâtre, contre le chrétien et le brahmane. Je l'ai entendu disputer à la fois avec un homme qui croyait à l'existence de Dieu et avec un homme qui niait Dieu. L'un et l'autre sont communs dans l'Inde. Un jour que j'allais le voir dans sa maison de plaisance auprès de Calcutta, je le trouvai engagé dans une controverse vive avec un disciple de Bouda, qui professait l'athéisme. La discussion avait duré tout le jour, et le brahmane ne s'était reposé ni pour prendre de la nourriture ni pour se rafraîchir. Il aimait mieux, disait-il, triompher d'un athée que de cent idolâtres. L'idolâtrie était pour lui un objet de mépris ; l'athée lui semblait dangereux, car il était profondément convaincu de l'importance de la religion pour le bonheur du genre humain.

» En Angleterre, sa conduite a été honorable, modeste et sage; le tact qui le distinguait ne lui a pas laissé ignorer que, dans un pays divisé en mille sectes religieuses et dissidentes, il ne devait prendre aucune part à la controverse, et que son caractère d'ambassadeur de l'empereur de Delhi s'opposait plus rigoureusement encore aux démêlés théologiques que ses opinions n'auraient pu manquer de susciter. On venait de toutes parts l'inviter à la discussion et le presser de répondre aux argumens des théologiens de toutes les sectes. Il répondait par de vagues paroles sur la beauté et la grandeur de la foi chrétienne considérée sous le rapport moral et s'abstenait prudemment d'entrer dans l'arène de la controverse. Il allait entendre tour-à-tour les plus grands prédicateurs de l'Angleterre, sans permettre aux idées étroites des sectaires d'influer sur sa pensée et de lui imposer le joug d'une opinion étroite et intolérante.

» Ram-Mohun était critique sans être sceptique, théologien sans subtilité, littérateur sans vanité, philosophe sans orgueil.

Sa conversion au christianisme n'a eu pour mobile aucun motif d'ambition; car il avait embrassé parmi les sectes chrétiennes la moins puissante et la moins étendue; il estimait que la propagation du christianisme dans sa forme la plus pure pouvait seule contribuer à l'amélioration du genre humain; son but était de former dans l'Hindoustan un noyau d'hommes attachés à la nouvelle foi, à l'unité de Dieu.

» En effet, les disciples de Ram-Mohun sont assez nombreux à Bénarès, à Calcutta et à Delhi. L'état de l'Inde actuelles favorise; la civilisation moderne leur prête son appui. Peut-être cette faible source commencera-t-elle pour l'Orient une nouvelle ère : le temple du brahmanisme s'écroule; il n'a plus pour lui que l'habitude.

» Toutefois, les doctrines occidentales ne pouvaient prendre aucune racine dans l'Orient, à moins qu'un Asiatique ne les soutînt. Qui sait si un jour les livres de Ram-Mohun-Roy, aujourd'hui peu connus, ne seront pas vénérés et multipliés comme des livres sacrés d'un monde nouveau ?

» Sous le rapport de l'énergie, de la moralité, de la patience, la population allanguie et servile qui habite l'Hindoustan ne peut être comparée aux nations européennes; mais la nature ne l'avait pas créée inférieure à nous. Elle était née poétique, ingénieuse, brave, noble, ardente, capable de tout comprendre et de tout acquérir. Il a fallu vingt siècles et une religion pareille à la sienne pour assoupir toutes ces qualités. Ce que ferait un pareil peuple avec la civilisation européenne est incalculable.

» Ram-Mohun l'avait bien compris aussi, lorsqu'il paraissait ne s'occuper que de la régénération religieuse. Aussi n'était-ce en réalité que la régénération morale qu'il tentait. Souvent il causait avec moi, et, dans sa confiance, il m'avouait que le but de ses efforts échappait à tous les yeux.

» Croyez-vous, me disait-il, que j'attache une importance si haute à telle ou telle forme de sacrifice, à telle ou telle manière d'adorer Dieu? Vous vous tromperiez. Tant que les Hindous seront idolâtres, ils seront incapables de se gouverner par leurs propres lois et de relever la tête; s'ils adoptaient aveuglément le *christianisme de leurs maîtres actuels*, ils deviendraient de toute nécessité les vassaux de ces maîtres. Dieu

veuille qu'ils puissent échapper à ces deux malheurs, qui tous deux aboutiraient au même résultat, l'esclavage et la misère ! Supposez au contraire une croyance pure jointe aux ressources empruntées à l'industrie des peuples occidentaux : il est impossible que, dans un espace de tems donné, l'antique Hindoustan ne se relève et ne fleurisse pas. Il serait inutile maintenant de chercher à exciter dans l'Inde une révolution politique. Les idées de gouvernement et de liberté ne sont pas même nées dans le peuple. C'est la réforme religieuse qu'il faut tenter avant tout. La religion est le grand mobile de tout l'Orient.

« Ram-Mohun a publié quelques brochures *politiques*, des traités sur les *finances*, sur *les impôts*, sur le *monopole du sel*, sur la *loi des héritages* dans l'Inde[1]. Quelle vaste et facile intelligence ! Dans tous ses ouvrages, on trouve des idées justes, un ton de discussion remarquable par la politesse, le bon goût, et des documens que l'on chercherait en vain ailleurs sur l'administration que les musulmans conquérans de l'Inde ont établie dans cette contrée.

« Moi qui l'ai connu de près, je puis affirmer que jamais personne n'a poussé plus loin les qualités sociales, l'aménité, la grâce et la bienveillance; sa politesse, soumise encore aux lois sévères qui la règlent dans l'Orient, passait pour minutieuse et excessive en Angleterre. Mais, sous ce rapport, il faut le dire, nous sommes encore un peu barbares. Les courtisans de Londres étaient loin de l'étiquette orientale que Ram-Mohun n'a jamais pu abandonner, et qu'il a portée en Europe dans ses relations les plus intimes. Il a été recherché par les plus hauts personnages d'Angleterre et de France, qui ont deviné son mérite, sans peut-être l'apprécier à sa juste valeur. C'était un sage, un homme de talent, un réformateur placé peut-être par la main de la Providence, sur la limite de deux mondes, entre l'Occident qui vieillit et l'Orient qui marche à de nouvelles destinées. »

[1] Voir l'extrait que nous avons donné d'un ouvrage de Ram-Mohun, intitulé : *Empiètemens modernes sur les anciens droits des femmes indiennes*, N°. 6. tom. 1, p. 422.

Il me semble que l'on doit conclure, de tout ce que nous apprend cet article, que les sages de l'Inde se trouvent à peu près dans la même position que les sages païens au moment où ceux-ci voyaient le christianisme grandir et faire jaillir sa lumière autour d'eux. Alors les Philon, les Senèque, les Epictète, les Plutarque, les Celse, les Plotin, les Porphyre essayèrent d'épurer le paganisme, de le ramener, disaient-ils, à sa simplicité primitive, mais il n'était plus tems; la vive lumière de l'Évangile dissipa bientôt toutes les ténèbres, mit à découvert tous les symboles, réalisa toutes les allégories. Ainsi font les sages de l'Inde : aidés du christianisme, ils épurent son paganisme, mais cela ne suffit pas. Le Christ est la pure lumière : toutes les ténèbres seront dissipées, et la vérité tout entière brillera aux yeux de ces peuples.

A.

Auteurs contemporains.

DIX ANS DE PRISON,

SOUFFERTS ET RACONTÉS PAR UN CARBONARO ITALIEN.

Sylvio Pellico.

Sylvio Pellico naquit en Piémont vers 1789. Son enfance s'écoula heureuse et paisible sous le toit paternel, et les premières années de sa jeunesse se passèrent en France au sein de la poésie, de la paix et de l'amitié. De retour dans sa patrie, il se lia, il écrivit avec des hommes dont l'ame exaltée et la plume éloquente conspiraient, sous l'œil inquisiteur de l'Autriche, l'affranchissement de l'Italie. Accusé d'avoir pris part à un complot, Sylvio fut jeté dans les prisons de Venise, et condamné à mort, mais sa peine fut commuée en quinze ans de *prison dure*, qu'il alla subir dans les affreux cachots du Spielberg.

Voilà toute la vie de Sylvio assez stérile, comme on voit en événemens, si on excepte son procès et les malheurs qui en ont été la suite. Eh bien! de ce procès, qui aujourd'hui surtout aurait pu jeter quelques reflets sur sa destinée; à peine s'il dit quelques mots dans son livre. Il se tait sur ses opinions, sur ses projets, sur les actes qui ont amené son arrestation; il ne parle ni de la procédure, ni du jugement, ni des juges; il ne se plaint ni de ses amis ni de ses ennemis; il n'accuse de ses disgrâces

ni les hommes ni les événemens ; il ne daigne pas même se justifier, quoique l'innocence respire dans toutes ses paroles; il est muet sur tout ce qui aurait enflammé l'imagination et le style de tout autre écrivain. Il ne consacre que quelques pages à la description des tortures qu'il a supportées pendant dix ans avec une admirable résignation. Eh! de quoi parle-t-il donc ? de ce qui l'intéresse et de ce qui nous intéresse bien davantage de son ame, de cette ame si douce envers les hommes, si confiante envers Dieu. Dans quelle vue parle-t-il de lui ? « Celle, dit-il, de contribuer à soutenir quelques malheureux par le récit des maux que j'ai soufferts, et des consolations que j'ai éprouvé n'être pas incompatibles avec les plus grandes infortunes. Celle de témoigner qu'au milieu de mes longs tourmens, je n'ai pas trouvé l'humanité aussi méchante, aussi indigne d'indulgence, aussi vide de belles âmes qu'on a coutume de nous la représenter. Celle d'inviter les cœurs nobles à aimer les hommes sans jamais haïr aucun d'eux, à ne vouer une haine irréconciliable qu'à la fourberie, la lâcheté, la perfidie, toute dégradation morale. Celle de redire une vérité bien connue et pourtant trop souvent oubliée, que la religion et la philosophie commandent l'une et l'autre, l'énergie de la volonté, la tranquillité de l'âme, et que, sans la réunion de ces conditions, il n'y a ni justice, ni dignité, ni principes sûrs. »

On peut déjà se faire une idée des mémoires de Sylvio Pellico. Ils sont d'une simplicité presque naïve; et cependant il s'en échappe je ne sais quel suave parfum de poésie et de vertu qui rafraîchit et qui console; ils sont pauvres de faits, que peut-il se passer entre quatre murs d'un cachot ? mais ils sont riches de hautes inspirations et de grâces divines. Si l'horison de la vie de Sylvio est étroit, l'horison de son ame est immense. C'est là qu'il nous introduit avec une humilité charmante; et à mesure que l'œil y plonge, il découvre de merveilleuses beautés qui le captivent et qui l'enchantent.

En effet, ce ne sont pas les récits d'aventures et de faits extérieurs, dont on ne tire presque aucun enseignement, qui méritent le plus notre attention. La vie la mieux remplie, la plus agitée, la plus semée d'événemens extraordinaires, bizarres, imprévus, ressemble trop souvent à une pièce de théâtre,

source de fugitives émotions, et dont acteurs et spectateurs se souviennent à peine aussitôt que la toile est baissée. C'est ce qui rend si vide et si stérile la lecture de certains mémoires. Mais ce qui est digne d'attirer les regards des hommes et des anges, *spectaculum hominibus et angelis*, c'est une ame forte et passionnée aux prises avec Dieu, avec l'humanité, avec elle-même, une ame pleine de révolutions préparées ou subites, de péripéties dramatiques, de chutes et de retours imprévus, où chaque pensée est un événement, chaque sentiment la révélation d'un état ou d'un développement nouveau; une âme qui pleure et se réjouit, doute et croit, blasphème et espère, sans cesse travaillée par le feu des passions et par le fouet énergique de la conscience. Avec quelle curieuse anxiété on la suit dans ses mystérieuses profondeurs, à travers ses mille transformations pour épier l'action invisible, mais continue de la Providence, qui l'attire doucement et la conduit au but qu'elle a marqué par des routes souvent si longues, si difficiles, si détournées. Il y a là toute une histoire, tout un roman, tout un monde; là rien n'est indifférent, parce qu'il s'agit du salut d'une ame et qu'une seule pensée peut la perdre; là, sous un désordre apparent, tout se tient et s'enchaîne comme une trame bien liée, et la vie présente n'étant qu'un enfantement à une vie meilleure, on peut embrasser d'un seul coup-d'œil cette double destinée du tems et de l'éternité. Et si cette âme, comme celle de Sylvio, se débat sous le poids d'une infortune qui paraît au-dessus des forces humaines, comme on la plaint, la pauvre ame! comme on souffre, comme on prie, comme on espère avec elle! comme on tremble de la voir faire naufrage au milieu des tempêtes qui l'assiègent! Mais aussi avec quel tressaillement d'allégresse, lorsqu'elle est sortie victorieuse de la lutte, on chante avec elle l'hymne du triomphe! avec quel accent de reconnaissance on s'écrie : Elle est sauvée; mon Dieu, soyez béni!

Voilà les émotions que j'ai éprouvées à la lecture des mémoires de Sylvio, et que je désespère de faire partager à mes lecteurs, par une froide analyse, qui ne peut ni ne doit les dispenser d'aller puiser à la source.

Sylvio avoue qu'avant ses malheurs, sans être hostile à la

religion, il la suivait peu ou mal ; *mais les souffrances ramènent à Dieu, et ajoutent du prix à l'homme.* Dès qu'il se vit seul dans une prison, son cœur se tourna d'abord vers son père et sa mère ; il s'écria : « Qui leur donnera la force de soutenir ce coup ? — Une voix intérieure lui répondit : — Celui que tous les affligés invoquent, aiment et sentent en eux-mêmes ; celui qui donna à une mère la force de suivre son fils au Golgotha, et de se tenir debout sous la croix, l'ami des malheureux, l'ami des mortels ! .... » Ce fut la première fois que la religion triompha de son cœur, et c'est à l'amour filial qu'il dut ce bienfait.

La lecture de la Bible fit le reste ; et quel est l'innocent et le coupable, que, dans la même situation, elle n'ait consolé ou rendu meilleur ?

« Cette lecture, dit-il, ne me donna jamais la moindre disposition à la *bigoterie*, à cette dévotion mal entendue qui rend pusillanime ou fanatique ; au contraire, elle m'enseignait à aimer Dieu et les hommes, à désirer toujours de plus en plus le règne de la justice, à abhorrer l'iniquité, en pardonnant à ceux qui la commettent. Le christianisme, au lieu de détruire en moi ce que la philosophie pouvait avoir fait de bon, l'affermissait, le corroborait par des raisons plus élevées, plus puissantes.

» Un jour, ayant lu qu'il fallait prier sans cesse, et que la vraie prière ne consiste pas à marmotter beaucoup de paroles à la manière des païens, mais à adorer Dieu avec simplicité, en paroles comme en actions, et à faire que les unes et les autres soient l'accomplissement de sa sainte volonté, je me proposai de conserver vraiment cette prière non interrompue ; c'est-à-dire de ne plus me permettre une pensée qui ne fût pas animée par le désir de me conformer aux décrets de Dieu.

» Les formules de prière que je récitais en adoration, furent très-peu nombreuses ; non pas par mépris, (au contraire je les crois très salutaires, aux uns plus, aux autres moins, pour fixer leur attention dans le culte), mais parce que je me sens ainsi fait, que je ne suis pas capable d'en réciter beaucoup sans me perdre en distractions et sans mettre en oubli les pensées du culte.

» Le soin de me tenir continuellement en la présence de Dieu, loin d'être un fatigant effort d'esprit et un sujet de terreur, était pour moi chose très-douce. N'oubliant pas que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, la solitude perdait chaque jour de son horreur pour moi : ne suis-je pas dans la meilleure compagnie ? me disais-je, et je redevenais serein, et je fredonnais avec plaisir et avec tendresse.

» Eh bien, pensais-je, ne pouvait-il pas me venir une fièvre qui m'aurait emporté au tombeau ? tous mes parens qui se seraient abandonnés aux pleurs en me perdant n'auraient-ils pas gagné peu à peu la force de se résigner à ma perte ? au lieu de la tombe, la prison me dévore : dois-je croire que Dieu ne les pourvoiera pas de la même force ?

» Mon cœur élevait des vœux plus fervens pour eux, quelquefois avec des larmes ; mais ces larmes étaient mêlées de douceur. J'avais pleine confiance que Dieu soutiendrait eux et moi : je ne me suis pas trompé. »

Une ame aussi merveilleusement disposée ne pouvait que faire de rapides progrès dans les voies de la perfection humaine ; mais l'abandon, mais cette espèce de malédiction prononcée contre l'homme seul, vint peser de tout son poids sur cette ame qui débordait de poésie et d'amour, et qui, comme un vase plein de parfum, comme une fleur inondée de rosée, avait besoin de s'épancher au dehors ; aussi, malgré les grilles et les verroux, elle sut franchir les murs de sa prison pour aller chercher des êtres sur qui elle pût se reposer ; ce sont des insectes que le pauvre prisonnier attire à lui, et qu'il nourrit comme des amis de sa solitude avec un soin touchant ; c'est son vieux geôlier, le bon Schiller, dont il perce la rude écorce pour aller jusqu'à son cœur, qu'il trouve accessible à la pitié la plus délicate ; c'est un petit sourd-muet délaissé de la nature entière qui vient gambader sous sa fenêtre pour le réjouir, et avec qui il correspond par ce langage mystérieux, qui n'a pas les sens pour interprètes et que les malheureux entendent si bien. Un jour une voix de femme pure, fraîche, animée par le repentir, s'élève d'un cachot voisin, et voilà Sylvio qui s'éprend pour cette femme in-

connue d'un sentiment tendre et compatissant, comme celui qu'inspire Madeleine aux pieds du Sauveur... ; et il se trouve que cette femme pécheresse s'appelait Madeleine ! Une passion moins chaste est sur le point de s'emparer de son cœur, elle se glisse sous l'apparence d'une affection toute paternelle pour une jeune fille chargée de lui apporter ses alimens, qui l'entoure de ses soins et de ses caresses et le rend dépositaire de ses secrets d'amour; mais Sylvio a deviné l'ennemi, et il a le courage, lui, si malheureux, si abandonné, d'écarter doucement cette main qui blesse en voulant guérir. Enfin il parvient à tromper la vigilance de ses gardiens et à entretenir une correspondance secrète avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune, dont il fait nos amis en les dépeignant, comme il en avait fait les siens par le charme irrésistible de son caractère. alors ce fut entre eux un échange de consolations et d'encouragemens à la vertu, qui fit d'une prison d'état un lieu d'expiation chrétienne. « Ah ! l'amitié et la religion sont deux biens » inestimables, comme elles embellissent encore les heures des » prisonniers, pour lesquels ne brille plus une espérance de » grâce ! Dieu est véritablement avec les malheureux, avec les » malheureux qui aiment ! »

C'est ainsi que Sylvio passa dans une pieuse résignation les premiers tems de sa captivité ; mais après sa condamnation, et lorsqu'on le transporta de Venise au château de Spielberg, enfer et tombeau des malheureux qu'il renferme, sa force morale l'abandonna avec ses forces physiques : cette ame et cette voix, naguère si douces, si harmonieuses, ne firent plus entendre que les rugissemens du désespoir. Voici comment l'auteur dépeint lui-même son funeste état :

« Plût à Dieu que j'eusse pensé seulement à mes parens et à quelque autre personne chérie ! ce souvenir m'affligeait et m'attendrissait ; mais je pensai aussi au prétendu rire de joie et d'insulte d'un juge, au procès, à la cause des condamnations, aux passions politiques, au sort de tant d'amis..., et je ne sus plus juger avec indulgence aucun de mes adversaires. Dieu me mettait à une grande épreuve ! Mon devoir eût été de la soutenir avec courage. Je ne le pus pas ! je ne le voulus pas ! La volupté de la

haine me plut davantage que celle du pardon : je passai une nuit d'enfer.

» Le matin, je ne priai pas. L'univers me paraissait l'ouvrage d'une puissance ennemie du bien. Autrefois j'avais été déjà calomniateur de Dieu ; mais je n'aurais pas cru le redevenir, et le redevenir en si peu d'heures ! Celui qui roule des pensées de haine, principalement quand il est frappé d'une grande infortune qui devrait au contraire le rendre plus religieux, eût-il même été juste, devient méchant. Oui, eût-il même été juste, parce que l'on ne peut haïr sans orgueil. Et qui es-tu, misérable mortel, pour prétendre qu'aucun de tes semblables ne te juge sévèrement ? pour prétendre qu'aucun ne te puisse faire du mal de bonne foi, et croyant agir avec justice ? pour te plaindre, si Dieu permet que tu souffres plutôt d'une manière que d'une autre ?

» Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier ; mais où règne l'orgueil, l'homme n'a pas d'autre dieu que soi-même.

» J'aurais voulu recommander au consolateur suprême mes parens désolés, et je ne croyais plus en lui. »

Haïr, ne pas croire !... ah, c'était impossible pour Sylvio. Aussi triompha-t-il de cette seconde épreuve comme de la première, parce qu'il s'appuya pour se relever sur le bras de Dieu, et non sur ce dur et orgueilleux stoïcisme qui ne plie pas, mais qui se rompt sous le vent de l'adversité. Comment Dieu et les hommes ne lui pardonneraient-ils pas un moment d'égarement? Il était si malheureux ! son cachot était si malsain, ses fers si pesans, sa couche si rude, sa nourriture si repoussante, sa captivité si étroite, son corps si malade, son ame si torturée ! on le laissait presque mourir de faim !!! Mais en lisant la description de ces horribles lieux faite par une plume qui n'a jamais trempé dans le fiel de la haine, on ne peut comprendre que le mauvais génie de la politique ait inventé de tels supplices pour des hommes coupables d'avoir trop aimé leur patrie ou d'avoir cru en avoir une. Oh ! si une seule des pages brûlantes de Sylvio a passé sous les yeux de ceux qui ont ordonné de faire souffrir ainsi ce noble et héroïque jeune homme, elles ont dû éveiller en eux une douleur semblable à celle du juge qui

reconnaît l'innocence d'un condamné, dont la tête vient de rouler sur l'échafaud. Je m'arrête... je ne suis pas aussi calme que Sylvio! je me suis étendu avec délices sur les passages qui respirent la charité et la paix, je n'aurais pas le courage de repasser cette longue voie de douleurs que Sylvio a parcourue, portant sa croix et aussi celle de ses amis captifs et souffrans comme lui. J'aime mieux terminer mes citations par le chapitre où il parle de ses rapports avec un aumônier de la prison, et qui prouve quel chemin son ame avait déjà fait pour revenir à Dieu depuis le jour où *il ne croyait plus en lui*, et où il était sur le point de se tuer en blasphèmant.

«J'aurais désiré que le chapelain, duquel j'avais été si content lors de ma première maladie, nous eût été accordé pour confesseur, et que nous l'eussions pu voir de tems en tems, même sans nous trouver gravement malades. Au lieu de lui donner cette charge, le gouverneur nous destina un augustin, nommé P. Baptiste, en attendant que vînt de Vienne la confirmation, ou la nomination d'un autre.

» Je craignais de perdre au change; je me trompais. Le P. Baptiste était un ange de charité; ses manières annonçaient une bonne éducation; elles étaient même élégantes; il raisonnait profondément sur les devoirs de l'homme.

» Nous le priâmes de nous visiter souvent. Il venait tous les mois, ou plus fréquemment, s'il le pouvait. Il nous portait même, avec la permission du gouverneur, quelques livres, et nous disait, au nom de son abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été un grand avantage pour nous, s'il eût duré. Toutefois nous en profitâmes pendant quelques mois.

» Après la confession, il demeurait long-tems pour converser, et dans tous ses discours apparaissait la droiture de son ame, sa dignité, son amour de la grandeur et de la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir pendant un an environ de ses lumières et de son affection, et il ne se démentit jamais. Jamais une syllabe qui pût faire soupçonner l'intention de servir, non son ministère, mais la politique. Jamais le moindre manque d'égards.

» Au commencement, pour dire la vérité, je me défiais de lui, je m'attendais à le voir appliquer la sagacité de son esprit à des investigations inconvenantes. Dans un prisonnier d'état, semblable défiance n'est que trop naturelle; mais, combien je restai soulagé, alors que tout cela s'évanouit, alors que je ne découvris dans l'interprète de Dieu d'autre zèle que celui de la cause de Dieu et de l'humanité.

» Il avait une manière à lui particulière et très-efficace de donner des consolations. Je m'accusais, par exemple, de frémissemens de colère à cause des rigueurs de la discipline de notre prison. Il moralisait quelque tems sur la vertu de souffrir avec calme et en pardonnant : puis il venait à peindre avec les plus vives couleurs les misères des conditions différentes de la mienne. Il avait beaucoup vécu à la ville et à la campagne, connu les grands et les petits, et médité sur les injustices humaines; il savait parfaitement décrire les passions et les mœurs des diverses classes de la société. Partout il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés, partout la nécesté ou de haïr nos semblables, ou de les aimer par une généreuse indulgence et par compassion. Les exemples qu'il me racontait pour me rappeler l'universalité de l'infortune et les bons effets qu'on en peut obtenir, n'avaient rien de singulier; ils étaient au contraire très-communs; mais il les disait avec des paroles si justes, si puissantes, qu'elles me faisaient fortement sentir les conclusions qu'il me fallait tirer.

» Ah oui! toutes les fois que j'avais entendu ces charitables reproches et ces nobles conseils, je brûlais d'amour pour la vertu, je n'abhorrais plus personne, j'aurais donné ma vie pour le moindre de mes semblables, je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

» Ah! malheureux qui ignore la sublimité de la confession! malheureux qui, pour se singulariser, se croit obligé de la regarder avec dédain! Il n'est pas vrai que, tout homme sachant qu'il faut être bon, il soit inutile de se l'entendre dire, qu'il suffise de ses propres réflexions et de lectures opportunes; non! la parole vivante d'un homme a une puissance que n'ont ni les lectures ni les réflexions particulières! l'ame en est bien plus émue; les impressions qu'elle éprouve sont bien plus profon-

des. Dans la voix d'un frère qui vous parle, il y a une vie et une opportunité que souvent vous chercheriez en vain dans les livres et dans vos pensées. »

Que de grâce et d'onction dans ce récit, qui, cependant, a passé d'une langue dans une autre, et en même tems quelle candeur, je dirais presque quelle humilité de langage! on dirait que le poète a voulu se cacher sous le chrétien. Car Sylvio Pellico est poète, un des premiers poètes de l'Italie, un frère des Manzoni et des Lamartine, de ces anges de la poésie qui l'ont rappelée du ciel, où, depuis long-tems, elle était remontée. Sa tragédie de *Françoise de Rimini* a été traduite dans toutes les langues et applaudie dans toute l'Europe. Elle était connue, même de ses geôliers, qui lui en récitaient des vers dans sa prison, même des domestiques d'auberge, qui, un jour, voulurent le mettre en pièces, parce qu'en plaisantant, et sans se faire connaître, il avait mal parlé de la pièce et de l'auteur.

Je ne sais si ce sont ces qualités brillantes qui lui ont gagné toutes les voies de la renommée, toutes les plumes de la critique. Mais jamais ces filles si rêvèches ne s'étaient montrées si bienveillantes; on dirait qu'elles-mêmes ont voulu se faire douces à celui qui avait été si doux envers tout le monde. Jamais écrit si peu prétentieux n'a obtenu de si purs et de si unanimes applaudissemens. Les hommes politiques ont célébré dans Sylvio le sublime martyr de la liberté; les philosophes le sage, plus grand que son infortune; les hommes religieux le chrétien, encore plus grand que le sage; les littérateurs ont admiré l'écrivain qui a fait couler des larmes innocentes, qui a su être neuf, vrai, entraînant sans torturer sa langue, la pensée et l'ame de ses auditeurs, sans se traîner dans la fange et le sang. C'était, en effet, pour eux, une source limpide après un breuvage empoisonné, une fraîche oasis au milieu des déserts arides et brûlans de notre littérature quotidienne.

Quoique les divers critiques qui ont donné des éloges aux Mémoires de Sylvio Pellico les aient envisagés sous des points de vue différens, tous ont été plus ou moins séduits par cette résignation surhumaine qui ne peut être inspirée et soutenue que par une religion que la plupart d'entre eux disent cepen-

dant vieillie et usée. En vérité, ces esprits forts d'une nouvelle trempe offrent un singulier phénomène : ils sont religieux par sentiment, incrédules par opinion, ils repoussent ce qu'ils aiment, ils combattent ce qu'ils admirent. Ils proclament hautement que la religion catholique est mère de la civilisation moderne, que c'est à elle qu'on doit les plus hautes vertus et les plus merveilleux chefs-d'œuvre; pour le prouver, ils vont eux-mêmes fouiller sous les cendres du moyen âge, recueillant avidement jusqu'à la moindre étincelle de vie et de foi pour réchauffer leur génie glacé. Ce sont pourtant les mêmes hommes qui vont répétant partout que le christianisme a fait son tems, qu'il se meurt, qu'il est déjà mort. Ils font de la religion ce que Platon faisait de la poésie : ils la couronnent de fleurs et la chassent de leur république. Le christianisme est mort, dites-vous; mais ce qui résiste à toutes les folies qui traversent votre cerveau, à toutes les sectes qui pullulent dans vos rues et dans vos carrefours, est-il mort? Ce qui fait qu'un carbonaro italien du dix-neuvième siècle pardonne à ses bourreaux, comme Jésus de Nazareth pardonnait aux siens, est-il mort? Si votre philosophie s'éteint dans le scepticisme, si votre philantropie aux abois n'a ni pain ni consolation pour des millions d'hommes qui lui en demandent, convenez qu'une religion qui a toujours la foi pour ceux qui doutent, la charité et l'espérance pour ceux qui souffrent, vaut bien au moins vos théories et vos systèmes, et qu'elle suffira encore long-tems aux besoins de l'humanité. — Vous lui demandez de la vie, des prodiges....

Et quel tems fut jamais plus fertile en miracles? Ce ne sont plus les aveugles qui voient, les boiteux qui marchent, les muets qui parlent; mais ce sont les plus hautes comme les plus basses intelligences qui se tournent vers cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, ce sont les cœurs abattus et souffrans qui demandent à la croix un appui, c'est votre voix elle-même qui est forcée de la bénir. Voilà les aveugles, les boiteux et les muets qu'elle guérit.

> Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatans,
> Un Dieu *tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.*

Mais ces prodiges, vous ne les niez pas, vous les confessez,

vous les admirez, vous en profitez même. Juifs de la nouvelle loi, qu'attendez-vous donc encore?.... un autre Messie?.... Mais quel sera-t-il ce Messie? quand et d'où viendra-t-il? qu'enseignera-t-il que le premier n'ait enseigné? Répondez donc une fois pour toutes à ces questions qui vous ont été si souvent et si solennellement adressées.

En attendant, *la Société des bons livres* a fait une excellente œuvre, a parfaitement compris sa mission en rendant siens les Mémoires de Sylvio Pellico, en publiant une nouvelle édition à la portée de toutes les fortunes. Que cette histoire, après avoir fait verser les larmes du riche, aille essuyer celles du pauvre et du malheureux; c'est la véritable destination d'un livre qui se termine par ces belles et touchantes paroles:

« Ah! de mon malheur passé et de mon bonheur présent, » comme de tout le bien et le mal qui m'est réservé, bénie soit » la Providence, elle dont les hommes et les choses, bon gré » mal gré, sont les admirables instrumens qu'elle sait mettre » en œuvre pour des fins dignes d'elle! »

C'est aussi le seul désir d'un auteur qui, sur ses lettres, inscrit pour devise:

Credo, Spero, Amo.

X.

Astronomie.

DU CALENDRIER MEXICAIN

ET DE SES RAPPORTS AVEC CELUI DES PEUPLES DE L'ANCIEN CONTINENT.

Nous avons promis, dans notre Numéro 39[1], de faire connaître à nos lecteurs un monument précieux de l'ancienne civilisation américaine, un *bas-relief* représentant tout le système de leur *calendrier*, et toute l'économie de leurs fêtes. Mais quand nous en avons lu attentivement la description, nous avons reconnu qu'elle ne pouvait être convenablement comprise, qu'après que nous aurions donné une idée au moins sommaire de la manière dont le peuple du Mexique comptait le tems, et du système sur lequel était fondé tout son calendrier. Nous nous sommes donc déterminés à faire entrer dans ce numéro deux articles sur le même sujet; dans le premier, nous ferons connaître sommairement le *système de chronologie mexicaine*, et dans le second, nous donnerons la *lithographie* représentant le calendrier mexicain, et l'explication dont M. de Humboldt l'a accompagné.

Il ne faut pas s'attendre cependant à trouver ici une exposition claire, précise et entière de toutes ces matières. Ce n'est point un cours d'astronomie ou une histoire de cette science

[1] Voir la *lithographie* et l'article *sur le buste d'une prêtresse mexicaine*, ci-dessus, page 251.

que nous faisons. Nous cherchons dans les coutumes, dans les usages, les systèmes, les fêtes et les pratiques de ces peuples, ce qui peut prouver leur origine asiatique, et ce qui peut nous aider à croire aux récits qui sont renfermés dans nos livres.

Quant à leur *origine asiatique*, après avoir lu ces articles, nous pensons qu'il est impossible d'en douter, comme le fait observer M. de Humboldt lui-même; pour les *traditions*, nous espérons qu'on en trouvera encore un grand nombre à ajouter à toutes celles que nous avons déjà citées dans nos précédens Numéros [1].

Nous sommes d'autant plus soigneux de recueillir ces différentes traditions, que nous croyons qu'on peut en faire un excellent usage pour la défense de notre foi. Ces traditions qui apparaissent de toutes parts, vont donner une nouvelle direction à la critique biblique; car, bien que, comme *croyances*, elles soient grandement obscures, embrouillées, ridicules quelquefois, comme *témoignages* venant à l'appui des vérités de la Bible, elles nous paraissent d'une importance que l'on ne saurait trop apprécier.

D'ailleurs ces deux articles serviront d'introduction à un autre, que nous insérerons dans le Numéro de décembre. Cet article, que nous devons à la bienveillance de M. de Paravey, traitera de quelques *zodiaques* apportés de l'*Inde*, et aura pour but de prouver que toutes les représentations zodiacales et systèmes de calendrier ont une origine commune, qu'il faut aller chercher dans cette Asie centrale, qui, comme le dit la Bible, fut le berceau du genre humain, et la source de toute civilisation. Déjà nous nous occupons de faire graver, exprès pour les *Annales*, un grand nombre de *caractères chinois* qui doivent entrer dans ce travail, qui, nous l'espérons, sera lu avec curiosité et profit par nos abonnés, et sera une preuve que les *Annales* ne reculent devant aucun sacrifice pour soutenir la cause de la science religieuse, à laquelle elles sont consacrées.

M. de Humboldt commence d'abord par faire sentir l'impor-

[1] Voir en particulier les deux articles insérés dans nos Numéros 18 et 19, tome III, page 407, et tome IV, page 19.

tance des monumens astronomiques, des calendriers et des différentes divisions du tems, pour faire connaître le degré de civilisation et déterminer l'origine et la filiation des différens peuples. Entrant ensuite plus particulièrement dans son sujet, il s'exprime en ces termes.

« L'année *civile* des Aztèques était une année solaire de 365 jours; elle était divisée en 18 mois, dont chacun avait 20 jours; après ces 18 mois, ou 365 jours, on ajoutait 5 jours complémentaires, et l'on commençait une nouvelle année. Les noms de *Tonalpohualli* ou *Cempohualithuitl*, qui distinguent le calendrier *civil* du calendrier *rituel*, indiquent très-bien ses caractères principaux. Le premier de ces noms signifie *compte du soleil*, par opposition au calendrier rituel appelé *compte de la lune*, ou *Metztapohualli;* la seconde dénomination dérive de *cempohualli, vingt*, et de *ithuitl, fête;* elle fait allusion, soit aux 20 jours contenus dans chaque mois, soit aux 20 fêtes solennelles célébrées, pendant le cours d'une année civile, dans les téocallis ou *maisons des Dieux.* »

Explication du *Calendrier civil* et de ses points de ressemblance avec celui des peuples de l'Asie.

« Le commencement du jour civil des Aztèques était compté comme celui des *Persans*, des *Égyptiens*[1], des *Babyloniens* et de la plupart des peuples de l'Asie, à l'exception des Chinois, depuis le lever du soleil. Il était divisé en huit intervalles, division que l'on retrouve[2] chez les *Hindous* et les *Romains.* De ces huit intervalles, quatre étaient déterminés par le lever, le coucher, et les deux passages du soleil par le méridien.... L'hiéroglyphe du jour était un cercle divisé en quatre parties.

» Quoique, sous le parallèle de la ville de Mexico, la longueur du jour ne varie pas de plus de deux heures vingt-une minutes,

[1] Ideler, *Hist. Unters. über die astr. Beob. der Alten*, *p.* 26.

[2] Bailly, *Hist. de l'Astr. anc.*, p. 296.

il est cependant certain que les heures mexicaines devaient être originairement inégales, comme le sont les *heures planétaires* des *Juifs*, et toutes celles que les astronomes grecs désignaient sous le nom de καιρικαὶ par opposition aux ἰσημερινὰι, *heures équinoxiales*.

» Les époques du jour et de la nuit, qui correspondent à peu près à nos heures 3, 9, 15 et 21, tems astronomiques, n'avaient pas de noms particuliers. Pour les désigner, le Mexicain montrait, comme le font nos laboureurs, le point du ciel auquel serait placé le soleil, en suivant sa course de l'orient à l'occident; ce geste était accompagné de ces mots remarquables : *iz Teotl, là sera Dieu;* locution qui rappelle l'époque heureuse où les peuples sortis d'Azilan ne connaissaient encore d'autre divinité que le soleil, et n'avaient point un culte sanguinaire.

» Chaque mois mexicain de 20 jours était subdivisé en quatre petites périodes de 5 jours. C'est au commencement de ces petites périodes que chaque commune célébrait sa foire, ou *Tianguiztli*. Les Muyscas, nation de l'Amérique méridionale, avaient des semaines de 3 jours. Il paraît qu'aucun peuple du nouveau continent n'a connu la semaine, ou le cycle de 7 jours, qui se trouve chez les *Hindous*, les *Chinois*, les *Assyriens* et les *Égyptiens*, et qui, comme l'a très-bien observé Le Gentil [1], est usité chez la plupart des peuples de l'ancien monde....

» Nous observerons, à cette occasion, que les *Japonnais* [2], peuple de race tartare, ne connaissaient pas non plus la petite période de 7 jours, tandis qu'elle est usitée chez les *Chinois*, qui paraissent aussi originaires du plateau de la Tartarie, mais qui ont eu long-tems des communications intimes avec l'Indostan [3] et le Thibet.

» Nous avons vu plus haut que l'année mexicaine offrait,

[1] Le Gentil, *Hist. de l'Acad.*, 1772, tome II, p. 207, 209. La Place, *Expos. du Syst. du Monde*, p. 272.

[2] *Voyage* de Thunberg *au Japon*. p. 317.

[3] Sir William Jones, dans les *Rech. asiat.* Tome I, p. 420.

comme celle des Égyptiens et comme le *calendrier républicain* français, l'avantage d'une division en mois d'égale durée. Les 5 jours complémentaires, les *épagomènes* (ἐπαγόμεναι) des *Égyptiens*, étaient désignés chez les Mexicains par le nom de *némontemi* ou *vides*....

» *Treize* années mexicaines formaient un cycle, appelé *tlalpilli*, analogue à l'indiction des *Romains*. Quatre tlalpilli formaient une période de 52 ans, ou *xiuhmolpilli*, *ligature* des années : enfin, deux de ces périodes de 52 ans formaient une *vieillesse*, *cehuchuetilizlli*.

» Pour m'énoncer avec plus de clarté, je nommerai, avec plusieurs auteurs espagnols, la *ligature* un demi-siècle, et la *vieillesse* un siècle. L'hiéroglyphe du demi-siècle est conforme à la signification figurée du mot : c'est un paquet de roseaux liés par un ruban. Un demi-siècle (*xiuhmolpilli*) était regardé par les Mexicains comme une *grande année*, et cette dénomination a sans doute engagé Gomara[1] à appeler les indictions, ou les quatre cycles de 13 ans, de *grandes semaines*, *las semanas del anno*....

» En résumant ce que nous venons de dire sur la division du tems, nous trouvons que les Mexicains avaient de petites *périodes de* 5 *jours* (demi-décades), des *mois de* 20 *jours*, des *années civiles de* 18 *mois*, des *indictions de* 13 *ans*, des *demi-siècles de* 52 *ans*, et des *siècles*, ou *vieillesses*, *de* 104 *ans*.

» Il existe, parmi les auteurs espagnols, une grande confusion dans la dénomination et la suite des 18 mois mexicains. Plusieurs de ces mois portaient trois à quatre noms à la fois ; et quelques auteurs, oubliant que les Mexicains, chaque fois qu'il s'agit d'une série périodique de signes ou d'hiéroglyphes, écrivent de *droite à gauche*, et, en commençant par l'extrémité inférieure de la page, ont pris le dernier mois pour le premier. Les Aztèques réunissaient, dans ce qu'ils appelaient des *roues* du demi-siècle, *xiuhmolpilli*, la série des hiéroglyphes qui indiquent le cycle de 52 ans. Un serpent roulé qui se mord la queue entoure la roue, et désigne, par 4 nœuds, les 4 *indictions*, ou tlalpilli. Cet emblème rappelle le serpent ou dragon

[1] Gomara, *Conquista de Mexico*, 1553, fol. 118.

qui, chez les Égyptiens et les Perses, représente le siècle, une révolution, *ævum*. Dans cette roue de 52 ans, la tête du serpent désigne le commencement du cycle. Il n'en est point ainsi dans la *roue de l'année :* le serpent n'y entoure pas les 18 hiéroglyphes des mois, et rien n'y caractérise le premier mois de l'année. »

M. de Humboldt donne ici le nom de ces 18 mois, lesquels ont tous rapport aux fêtes, aux travaux publics et au climat du Mexique. Nous ne citons que les suivans, qui prouvent l'usage de certaines fêtes dignes de fixer l'attention de nos lecteurs, comme rappelant des traditions précieuses.

« Le 5e s'appelait *Tozoztontli,* mois des *veilles*, parce que les ministres des temples étaient obligés de *veiller pendant les grandes fêtes* célébrées dans ce mois. Du 30 mars au 18 avril.

» Le 6e, *Huey Tozoztli*, la *grande veille, la grande pénitence.* Du 19 avril au 8 mai.

» Le 11e, *Miccaihuitzintli,* la *petite fête des morts; Tlaxochimaco*, répartition des fleurs. Du 28 juillet au 16 août.

» Le 12e, *Hueymiccaihuitl,* la *grande fête célébrée en mémoire des morts ; Xocotlhuetzi*, chute des fruits, mois dans lequel les fruits mûrissent, correspondant à la fin de l'été. Du 17 août au 5 septembre.

» Le 17. *Panquetzaliztli,* du nom de l'étendard du dieu *Huitzilopochtli*, porté dans les processions lors de la fameuse fête de *Teocualo*, ou du *dieu mangé par les fidèles, sous la forme de farine de maïs pétrie avec du sang.* Du 15 novembre au 14 décembre. »

Explication du Calendrier *rituel*, ou *compte des fêtes*, et de ses points de ressemblance avec celui des peuples de l'Asie.

« Nous avons parlé jusqu'ici du calendrier civil appelé *le compte du soleil*, *Tonalpohualli :* il nous reste à examiner le calendrier rituel, désigné par les noms de *compte de la lune, Metztlapohualli*, et de *compte des fêtes*, *Cemilhuitlapohua-*

tiztli, de *tlapohualiztli*, compte, et *ilhuitl*, fête. Ce dernier calendrier, le seul qui fût employé par les prêtres, et dont nous trouvons des traces dans presque toutes les peintures hiéroglyphiques conservées jusqu'à nos jours, présente une série de *petites périodes de* 13 *jours*. Ces petites périodes peuvent être considérées comme des *demi-lunaisons;* elles devaient probablement leur origine aux deux états de *veille*, *ixtozotiztli*, et de *sommeil*, *cochiliztli*, que les Mexicains attribuaient à la lune, selon que cet astre éclaire la majeure partie de la nuit, ou que paraissant seulement le jour sur l'horizon, il semble, d'après les idées du peuple, se reposer la nuit. Ce rapport que l'on observe entre les périodes de treize jours et la moitié du tems que la lune est visible, avant et après l'opposition, a sans doute fait donner au calendrier rituel le nom de *compte de la lune;* mais cette dénomination ne doit pas nous induire à chercher une année lunaire dans la série des petits cycles qui se suivent uniformément, et qui n'ont rien de commun, ni avec les phases, ni avec les révolutions de la lune.

» Le nombre 13 offre, dans ses multiples, des propriétés dont les Mexicains se sont servis pour conserver la concordance entre les almanachs rituel et civil. Une année civile de 365 *jours* renferme un jour de plus que 28 *petites* périodes de 13 *jours* : or, le cycle de 52 *ans*, étant divisé en quatre *tlalpilli* de 13 *ans*, ce jour surnuméraire forme, à la fin de chaque indiction, une petite période entière, et un *tlalpilli* renferme 365 de ces périodes; c'est-à-dire, qu'il a autant de semaines de 13 jours que l'année a de jours-civils. Une année de l'almanach rituel a 20 *demi-lunaisons*, ou 260 *jours*, et ce même nombre de jours renferme 52 *demi-décades*, ou petites périodes de 5 *jours:* les Mexicains retrouvaient donc, dans la concordance de ces deux comptes de la lune et du soleil, leurs nombres favoris de 5, 13, 20 et 52. Un cycle de 52 *ans* renfermait 1,460 petites périodes de 13 *jours;* et si l'on y ajoute 13 jours intercalaires, on a 1,461 petites périodes, nombre qui coïncide accidentellement avec celui des années qui constituent la période sothiaque.

» Le cycle de 19 *années solaires*, qui correspond à 235 lunaisons, et que les Chinois connaissaient plus de seize siècles avant

Meton[1], ne trouve son multiple ni dans le cycle de 60 *ans*, qui est en usage chez la plupart des peuples de l'Asie orientale et chez les Muyscas du plateau de Bogota, ni dans le cycle de 52 *ans* adopté par toutes les nations de races toltèque, acolhue, aztèque et tlascaltèque. Il est vrai que 5 *vieillesses* de cent quatre ans chacune forment, à une année près, la période julienne, et que le double de la période de Meton est presque égal à trois *indictions* (*tlalpilli*) de l'année mexicaine ; mais aucun multiple de 13 n'égale exactement le nombre des jours renfermés dans une période de 235 *lunaisons*. La période de Meton contient 533 et demi petits cycles de 13 *jours*, tandis que celle de Calippe en renferme 2,134 et un 13me. La connaissance de ces périodes était utile aux peuples de l'Asie, qui, de même que les Péruviens, les Muyscas et d'autres tribus de l'Amérique méridionale, avaient des années lunaires : mais elle devait être absolument indifférente aux Mexicains, le prétendu *compte de la lune* (*Metztlapohualli*) n'étant qu'une division arbitraire d'une grande période de 13 années astronomiques en 365 petites périodes de 13 jours, dont chacune a sensiblement la même durée que le *sommeil* ou la *veille* de la lune... »

» Quant aux *années*, on ne distinguait jamais par des nombres celles d'un même cycle de 52 *ans;* on se servait, au contraire, pour ne pas les confondre, d'un artifice particulier, qui est d'autant plus curieux, qu'il offre des traits de ressemblance entre le système chronologique des Mexicains et celui des peuples de l'Asie. Les *ronds* ou signes de nombres ne se trouvent ajoutés qu'aux *ligatures* qui indiquent des cycles de 52 ans. C'est ainsi que l'hiéroglyphe du *Xiuhmolpilli*, suivi de quatre ronds placés près des îlots sur lesquels fut construit le temple des Mexitli, rappelait au Mexicain que ses ancêtres avaient *lié* quatre fois les années, ou que, depuis le sacrifice de Tlalixco, 4 *fois* 52 *ans* s'étaient écoulés, lorsque la ville de Ténochtitlan fut fondée dans le lac de Tezcuco. Ces ronds indiquaient, par conséquent, que cet événement remarquable avait eu lieu après l'année 1299, et avant l'année 1351. Examinons maintenant les moyens ingénieux, mais assez compliqués, dont se servaient

[1] LAPLACE, *Expos.* tome II, p. 267.

ces peuples pour désigner le jour et l'année d'un cycle de 52 ans.

» Ce moyen est identique avec celui dont se servent les Hindoux, les Tibétains, les Chinois, les Japonnais et d'autres peuples asiatiques de race tartare, qui distinguent aussi les mois et les années par la correspondance de plusieurs séries périodiques dont le nombre des termes n'est pas le même. Les Mexicains emploient, pour le cycle des années, les quatre *signes* suivans, qui portent les noms de

Tochtli, lapin ou lièvre.
Acatl, cannes.
Tecpatl, silex, ou pierre à fusil.
Calli, maison.

M. de Humboldt donne ensuite le tableau du cycle mexicain de 52 ans, appelé *Ligature* ou *Xiuhmolpilli;* puis il éclaircit et prouve tous ses raisonnemens en citant plusieurs époques remarquables de l'histoire mexicaine, indiquées d'après l'ère des aztèques, et en donnant un tableau qui réunit les divisions des calendriers *rituel et civil* et leur correspondance avec le calendrier *grégorien*.

Enfin, M. de Humboldt résume toutes les analogies qui existent entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique par les lignes suivantes :

« Nous prouverons ici, comme nous l'avons avancé plus haut, que cette analogie se manifeste surtout dans la division du tems, dans l'emploi des séries périodiques, et dans la méthode ingénieuse, quoique embarrassante et compliquée, de désigner un jour ou une année, non par des chiffres, mais par des signes astrologiques. Les Toltèques, les Aztèques, les Chiapanois et d'autres peuples de race mexicaine, comptaient d'après des cycles de 52 ans, divisés en quatre periodes de 13 ans; les Chinois, les Japonnais, les Calmouks, les Moghols, les Mantchoux et d'autres hordes tartares, ont des cycles de 60 ans divisés en 5 petites périodes de 12 ans. Les peuples de l'Asie, comme ceux de l'Amérique, ont des noms particuliers pour les années renfermées dans un cycle : on dit encore à Lassa et à Nangasacki, comme jadis à Mexico, que tel ou tel événement a eu lieu l'an-

née du *lapin*, du *tigre* ou du *chien*. Aucun de ces peuples n'a autant de noms qu'il y a d'années dans le cycle : tous doivent, par conséquent, recourir à l'artifice de la correspondance des séries périodiques. Chez les Mexicains, ces séries sont de treize nombres et de quatre signes hiéroglyphiques ; chez les peuples de l'Asie, que nous venons de nommer, les séries ne renferment pas de chiffres ; elles sont formées tant par des signes qui correspondent aux douze constellations du zodiaque, que par les noms des élémens qui présentent dix termes, parce que chaque élément est considéré comme mâle ou femelle. L'esprit de ces méthodes est le même dans la chronologie des peuples américains et dans celle des peuples asiatiques : en jetant les yeux sur le tableau des années, on voit que l'avantage de la simplicité est même du côté des Mexicains.»

Tout ce que nous venons de citer de l'ouvrage de M. de Humboldt, est extrait de son dernier chapitre du tome 1er. Dans le 1er chapitre du tome II, il continue la même explication ; mais ici il a principalement en vue de prouver qu'une grande partie des noms par lesquels les Mexicains désignaient les 20 jours de leurs mois, sont ceux des signes d'un *zodiaque* usité depuis la plus haute antiquité chez les peuples de l'Asie orientale. Or comme M. de Paravey doit traiter cette même question dans le prochain numéro des *Annales*, par un *mémoire* inédit dans lequel il a résumé les travaux de M. de Humboldt, et de tous les savans anglais et allemands qui se sont occupés de cette question, à laquelle lui-même a ajouté de nombreux et précieux développemens, nous terminerons ici notre analyse, sauf à y revenir, s'il y avait quelque partie essentielle que M. de Paravey eût négligée [1].

A. Bonnetty,
Membre de la Société asiatique de Paris.

[1] Un extrait de cette seconde partie offrant *la ressemblance qui existe entre les signes du Zodiaque tartare et ceux des jours du calendrier mexicain*, a été inséré dans le Numéro 19 des *Annales*, tome IV, page 31.

SYSTÈME DU CALENDRIER MEXICAIN

Gravé sur un Relief en Basalte.

Lithographie.

CALENDRIER MEXICAIN,

EXPLIQUÉ PAR M. DE HUMBOLDT.

« Le monument précieux, représenté sur cette lithographie, a été trouvé, au mois de décembre 1790, dans les fondations du grand temple de Mexitli, à la *Plaza mayor* de Mexico, à peu près 70 mètres à l'ouest de la seconde porte du palais des vice-rois, et 30 mètres au nord du marché des fleurs, appelé *Portal de las Flores*, à la petite profondeur de 5 décimètres. Cette pierre était placée de manière que la partie sculptée ne pouvait être vue qu'en la mettant dans une position verticale. Cortez, en détruisant les temples, avait fait briser les idoles et tout ce qui tenait au culte ancien. Les masses de pierre qui étaient trop grandes pour qu'on les détruisît, furent enterrées pour les soustraire aux yeux du peuple vaincu. Quoique le cercle qui renferme les hiéroglyphes des jours n'ait que 3^{m}, 4 de diamètre, on reconnaît que la pierre entière formait un parallélipipède rectangle de 4 mètres de longueur, d'autant de mètres de largeur, et d'un mètre d'épaisseur.

» La nature de cette pierre n'est pas calcaire, comme l'affirme M. Gama, mais de porphyre trappéen gris-noirâtre, à base de *wacke* basaltique. En examinant avec soin des fragmens détachés, j'y ai reconnu de l'amphibole, beaucoup de cristaux très-alongés de feldspath vitreux, et, ce qui est assez remarquable, des paillettes de mica. Cette roche, fendillée et remplie de petites cavités, est dépourvue de quarz, comme

presque toutes les roches de la formation de trapp. Comme son poids actuel est encore de plus de 482 quintaux (24,400 kilogrammes), et qu'aucune des montagnes qui entourent la ville à 8 ou 10 lieues de distance, n'a pu fournir un porphyre de ce grain et de cette couleur, on se figure aisément les difficultés que les Mexicains ont éprouvées pour transporter une masse si énorme au pied du *téocalli*. La sculpture en relief a le même fini que l'on trouve dans tous les ouvrages mexicains : les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre sont tracés avec une exactitude mathématique; plus on examine le détail de cette sculpture, plus on y découvre ce goût pour la répétition des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie qui, chez les peuples à demi-civilisés, remplace le sentiment du beau.

» Au centre de la pierre se présente le fameux signe *nahui ollin Tonatiuh* (*le soleil dans ses quatre mouvemens*). Huit rayons triangulaires entourent le soleil; ces rayons se retrouvent dans le calendrier rituel, *tonalamatl*, dans les peintures historiques, partout où est figuré le soleil, *Tonatiuh*. Le nombre huit fait allusion à la division du jour et de la nuit en huit parties. Le dieu Tonatiuh est représenté ouvrant une large bouche armée de dents : cette bouche ouverte, cette langue qui en sort, rappellent la figure d'une divinité de l'Hindoustan, celle de *Kâla*, le *Tems*. D'après un passage du *Bhagavat-guita*, « *Kâla* engloutit les mondes, ouvrant une » bouche enflammée, armée d'une rangée de terribles dents, » et montrant une langue énorme[1]. » Tonatiuh, placé au milieu des signes du jour, mesurant l'année par les *quatre mouvemens* des solstices et des équinoxes, est en effet le véritable symbole du *Tems :* c'est *Krichna* prenant la forme de *Kâla*, c'est *Kronos* qui dévore ses enfans, et que nous croyons reconnaître sous le nom de *Moloch* chez les Phéniciens.

» Le cercle intérieur offre les 20 *signes des jours;* voici les noms et l'explication de ces 20 signes divisés, comme nous l'avons dit plus haut en 4 petites périodes de 5 jours :

[1] Traduction de M. Wilkins. Voy. aussi *The Hindu Pantheon, art. Kâla.*

CALLI, maison.	ACATL, canne.
Cuetzpalin, lézard.	*Ocelotl*, tigre, jaguar.
Cohuatl, couleuvre [1].	*Quauhtli*, aigle.
Miquiztli, mort, tête de mort.	*Cozcaquauhtli*, roi des vautours.
Mazatl, chevreuil ou cerf.	*Ollin*, mouvement annuel du soleil.
TOCHTLI, lapin.	TECPATL, silex.
Atl, eau.	*Quiahuitl*, pluie.
Itzcuintli, chien.	*Xochitl*, fleur.
Ozomatli, singe.	*Cipactli*, animal marin [2].
Malinalli, herbe.	*Ehecatl*, vent [3].

» En se souvenant que *cipactli* est le premier, et *xochitl* le dernier de ces catastérismes, on voit qu'ici, comme partout ailleurs, les Mexicains ont rangé les hiéroglyphes de droite à gauche. Les *têtes des animaux* sont placées dans une direction opposée, sans doute parce que l'animal qui tourne le dos à un autre, est censé le précéder. M. Zoega a observé cette même particularité chez les Égyptiens[4]. La *tête de mort*, *miquiztli*, placée près du *serpent*, et l'accompagnant comme *signe de la nuit* dans la troisième série périodique, fait exception à la règle générale ; elle seule est dirigée vers le dernier signe, tandis que les animaux ont la face tournée vers le premier. Cet arrangement n'est pas le même dans les manuscrits de Veletri, de Rome et de Vienne.

» Il est probable que la pierre sculptée dont M. Gama a entrepris l'explication était anciennement placée dans l'enceinte du téocalli, dans un *sacellum* dédié au signe *ollin Tonatiuh*. Nous savons, par un fragment d'Hermandez, que le jésuite

[1] Ce mot se retrouve dans *Cihuacohuatl* (femme au serpent), l'Ève des Mexicains. (*Note de M. de Humboldt*, *tome* I, *p.* 375.) Voir l'extrait que nous en avons donné, Numéro 19, tome IV, p. 23.

[2] *Teocipactli* (dieu poisson), est un des noms que les Mexicains donnaient à Coxcox, qui est le Noé des peuples de race sémitique. (*Note de M. de Humboldt.*) Voir l'extrait que nous avons donné sur ce Coxcox dans notre Numéro 19, tome IV, page 25.

[3] Cette explication des mois, que nous avons mise ici, se trouve dans l'ouvrage, tome I, page 375.

[4] ZOEGA, *de Obel.*, p. 464 (où, par erreur typographique, les mots *dextrorsum* et *sinistrorsum* sont confondus).

Nieremberg nous a conservé dans le huitième livre de son *Histoire naturelle*, que le grand téocalli renfermait dans ses murs 6 fois 13 ou 78 chapelles, dont plusieurs étaient dédiées au soleil, à la lune, à la planète Vénus, appelée *Heuicatitlan* ou *Tlazolteotl*, et aux signes du zodiaque[1].....

» Outre les catastérismes du zodiaque mexicain et la figure du signe *nahui ollin*, la pierre offre aussi les dates de *dix grandes fêtes* qui étaient célébrées depuis l'équinoxe du printems jusqu'à l'équinoxe d'automne. Comme plusieurs de ces fêtes correspondent à des phénomènes célestes, et que l'année mexicaine est *vague* pendant l'espace d'un cycle, l'intercalation ne se faisant que de 52 en 52 ans, les mêmes dates ne désignent pas, 4 ans de suite, les mêmes jours... En effet le signe 13 *cannes*, ou *matlactly omey acatl*, placé au-dessus de la figure du soleil, vers le bord supérieur de la pierre, nous annonce que ce monument renferme les fastes de la 26e année du cycle, depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre.

» Pour faciliter l'intelligence des signes qui indiquent les fêtes du culte mexicain, je dois rappeler de nouveau que les *ronds*, placés auprès des hiéroglyphes des jours, sont des termes de la première des 3 séries périodiques dont nous avons développé l'usage plus haut.

» En comptant de droite à gauche, et en commençant à la droite du triangle qui repose sur le front du dieu *Ollin Tonatiuh*, et dont la pointe est dirigée vers *cipactli*, on trouve les huit hiéroglyphes suivans : 4 *tigre*; 1 *silex*; *tletl*, feu, sans indication de nombre; 4 *vent*; 4 *pluie*; 1 *pluie*; 2 *singe*, et 4 *eau*. Voici maintenant l'explication des fastes mexicains, d'après le calendrier de M. Gama, et d'après l'ordre des fêtes indiquées dans les ouvrages des historiens du 16e siècle.

» Dans l'année 13 *acatl*, qui est la dernière année de la seconde indiction du cycle, le commencement de l'année a rétrogradé de 6 jours et demi, parce que l'intercalation n'a pas eu lieu depuis 26 ans. Le premier jour du mois *tititl*, qui porte le signe 1 *cipactli tletl*, correspond par conséquent non au 9,

[1] Eusebii Nieremberg, *Hist. Nat.*, Libri VIII, cap. 22 (*Antverpiæ*, 1635, page 142-156) *Templi partes* 3, 8, 9, 20, 25.

mais au 3 janvier; et le signe qui préside à la 7e période de 13 jours, 1 *quiahuitl* ou 1 *pluie*, coïncide avec le 22 mars ou avec l'équinoxe du printems.

» C'est à cette époque que l'on célébrait les grandes fêtes de *Tlaloc* ou du *dieu de l'eau*, qui commençaient même déjà dix jours avant l'équinoxe, le jour 4 *atl*, ou 4 *eau*, sans doute parce que, le 12 mars, ou le 3 du mois *Tlacaxipehualiztli*, l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, était à la fois le signe du jour et celui de la nuit.

» Trois jours après l'équinoxe du printems, le jour 4 *ehecatl*, ou 4 *vent*, commençait un *jeûne solennel de* 40 *jours*, institué en l'honneur du soleil. Ce jeûne finissait le 30 avril, qui correspond à 1 *tecpatl* ou 1 *silex*. Comme le signe de ce jour est *accompagné* du *seigneur de la nuit*, *tletl*, feu, nous trouvons placé l'hiéroglyphe *tletl* près de 1 *tecpatl*, à gauche du triangle, dont la pointe est dirigée vers le commencement du zodiaque.

» A droite du signe 1 *tecpatl* se trouve celui 4 *ocelotl*, ou 4 tigre; ce jour est remarquable par le passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico. Toute la petite période de 13 jours, dans laquelle ce passage a lieu, et qui est la 11e de l'année rituelle, était encore dédiée au soleil. Le signe 2 *ozomatli* ou 2 *singe* correspond à l'époque du solstice d'été : il se trouve placé immédiatement auprès de 1 *quiahuitl*, ou 1 *pluie*, jour de l'équinoxe.

» On peut être embarrassé pour l'explication de 4 *quiahuitl* ou 4 *pluie*; dans la première année de ce cycle, ce jour correspond exactement au second passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico; mais dans l'année 13 *acatl*, dont ce monument offre les fastes, le jour 4 *pluie* précédait déjà ce passage de 6 jours. Comme toute la période de 13 jours, dans laquelle le soleil parvient au zénith, est dédiée au signe *ollin Tonatiuh* et à la voie lactée, *citlalcueye*, et comme le jour 4 *pluie* appartient constamment à cette même période, il est assez probable que les Mexicains ont indiqué de préférence ce dernier jour, pour que la figure du soleil fût entourée de 4 signes qui eussent tous le même nombre quatre et surtout

pour faire allusion aux 4 *destructions du soleil*[1], que la tradition place dans les jours 4 *tigre*, 4 *vent*, 4 *eau* et 4 *pluie*.

» Les 5 *petits ronds* que l'on trouve à gauche du jour 2 *singe*, immédiatement au-dessus du signe *malinalli*, paraissent faire allusion à la fête du dieu *Macuil-Malinalli*, qui avait des autels particuliers : cette fête était célébrée vers le 12 septembre, appelé *Macuilli-Malinalli*.

» La *pointe du triangle* qui sépare le signe du jour 1 *silex* du signe de la nuit, *tletl* ou feu, est dirigée vers le premier des 20 catastérismes des signes du zodiaque, parce que, l'année 13 *cannes*, le jour 1 *cipactli* correspond au jour de l'équinoxe d'automne : vers ce tems on célébrait une fête de dix jours, dont le plus solennel était le jour 10 *ollin*, ou 10 *soleil*, qui correspond à notre 16 septembre.

» On croit, à Mexico, que les 2 *cases* placées sous la langue du dieu *Ollin-Tonatiuh*, présentent 2 fois le nombre 5 : mais cette explication me paraît aussi hasardée que celle que l'on a tenté de donner des 40 *cases* qui entourent le zodiaque, et des nombres 6, 10 et 18, que l'on trouve répétés vers le bord de la pierre.....

» Nous venons de réunir, sous un même point de vue, tout ce que nous savons jusqu'ici de la division du tems chez les peuples mexicains, en distinguant avec soin ce qui est certain de ce qui est simplement probable. On voit, d'après ce qui a été exposé sur la forme de l'année, combien sont imaginaires les hypothèses d'après lesquelles on attribuait aux Toltèques et aux Aztèques, tantôt des années lunaires, tantôt des années de 286 jours, divisées en 22 mois[2]. Il serait intéressant de connaître le système de calendrier suivi par les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique et de l'Asie. Chez les habitans de

[1] Nous nous proposons de revenir un jour sur ces *quatre destructions du soleil*, ou *époques de la nature*, dont font mention les traditions des peuples mexicains. Nous y joindrons une lithographie des *peintures hiéroglyphiques* qui en ont conservé le souvenir. *Note de l'éditeur des* ANNALES.

[2] WADDILOVE, dans ROBERTSON's *Hist. of America*, vol. III, p. 401 note XXXV.

Noutka nous retrouvons encore les mois mexicains de 20 jours, mais leur année n'a que 14 mois, auxquels ils ajoutent, d'après des méthodes très-compliquées, un grand nombre de jours intercalaires[1].....

» L'usage des séries périodiques et les hiéroglyphes des jours nous ont offert des traits frappans d'analogie entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique. Quelques-uns de ces traits n'avaient pas échappé à la sagacité de M. Dupuis[2], quoiqu'il ait confondu les signes des mois avec ceux des jours, et qu'il n'ait eu qu'une connaissance très-imparfaite de la chronologie mexicaine. Il serait contraire au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, de nous livrer à des hypothèses sur l'ancienne civilisation des habitans du nord et du centre de l'Asie. Le Tibet et le Mexique présentent des rapports assez remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique, dans le nombre des congrégations religieuses, dans l'austérité extrême des pénitences et dans l'ordre des processions. Il est même impossible de ne pas être frappé de cette ressemblance, en lisant avec attention le récit que Cortez fit à l'empereur Charles-Quint, de son entrée solennelle à Cholula, qu'il appelle la ville sainte des Mexicains.

» Un peuple qui réglait ses fêtes d'après le mouvement des astres, et qui gravait ses fastes sur un monument public, était parvenu sans doute à un degré de civilisation supérieur à celui que lui ont assigné Pauw, Raynal, et même Robertson, le plus judicieux des historiens de l'Amérique. Ces auteurs regardent comme barbare tout état de l'homme qui s'éloigne du type de culture qu'ils se sont formé d'après leurs idées systématiques. Nous ne saurions admettre ces distinctions tranchantes en nations barbares et nations civilisées. En examinant dans cet ouvrage, avec une scrupuleuse impartialité, tout ce que nous avons pu découvrir par nous-mêmes sur l'état ancien des peuples indigènes du nouveau continent, nous avons tâché de recueillir les traits qui les caractérisent individuellement, et ceux qui paraissent les lier à différens groupes de peuples asiatiques. »

[1] Don José Mozino, *Viage a Noutka*, manuscrit. (Voyez *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, vol. II, page 475 de l'éd. in-8°.

[2] *Mémoire explicatif sur le Zodiaque*, p. 99.

Enseignement.

PROJET D'UNE ÉDITION CLASSIQUE DES PÈRES.

Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait été frappé de la justesse et de l'à-propos des réflexions insérées dans plusieurs numéros des *Annales*, et en particulier dans le dernier, sur l'urgence d'introduire l'étude des SS. Pères dans l'enseignement classique : si donc nous rappelons encore l'attention des chefs d'établissemens ecclésiastiques sur cette grave question, qui pourrait s'en étonner?

Un des besoins les plus sentis de notre époque, c'est de donner plus de vie, d'imprimer une impulsion plus profondément religieuse à l'éducation des jeunes clercs; et le moyen le plus efficace serait de la *dépaganiser*. On oublie trop aussi que si, à de rares exceptions près, l'éloquence chrétienne a tant dégénéré depuis quelque tems, on ne peut l'attribuer qu'à l'indifférence pour ces sources incessamment fécondes, les saintes Écritures et les SS. Pères. Où Bossuet avait-il puisé cette vigueur de style, cette sublimité de pensée qui l'ont mis hors de pair entre tous les orateurs modernes? Où, si ce n'est dans la Bible et dans les docteurs de l'Église? Nulle part, certes l'orateur chrétien trouvera de plus hauts modèles d'une éloquence vraie, un fond plus riche d'une instruction élevée et d'une piété pénétrante.

Non, l'éducation première n'est pas assez chrétienne. Ce reproche s'adresse aussi à l'éducation des jeunes gens appelés à vivre dans le monde et à fournir une carrière publique. Pourquoi, là comme ailleurs, ne mettrait-on pas sous les yeux des élèves, et de très-bonne heure, les chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne? Pourquoi leur laisser ignorer qu'il est une poésie ravissante et sublime ailleurs que dans Homère; et que la poésie des chants chrétiens est bien autrement intime et vive que toutes les riantes fictions de l'Olympe?.... Pourquoi, d'autre part, ne pas leur inspirer une idée plus relevée de leur foi, en leur montrant quels élans de

l'âme, quelle éloquence neuve et entraînante elle a inspirés aux Chrysostome, aux Basile, aux Tertullien et aux Ambroise? Pourquoi laisser presque ignorer à cette jeunesse que l'Eglise a compté un grand nombre d'hommes de génie avant Bossuet, et que le quatrième siècle de l'ère chrétienne n'a pas jeté moins d'éclat, n'a eu ni moins de sève ni moins de vie que le siècle tant vanté d'Auguste?.... Ce serait, ce me semble, pour la jeunesse, une confirmation puissante de sa foi.

Nous n'essaierons pas ici de répondre de nouveau à toutes les objections qui peuvent s'élever contre cette amélioration dans les études. Nous ne le dissimulerons point non plus : cettte étude n'est point sans épines et sans dégoûts. Pour l'approfondir, elle exige de longs et pénibles travaux. Mais il ne s'agit pas d'introduire tout d'un saut les élèves dans ce nouveau monde littéraire; il ne s'agit pas de leur imposer la tâche de lire, si jeunes encore, d'innombrables in-folio. Eh! ne pourrait-on pas leur inspirer le goût de cette lecture, en ne plaçant d'abord dans leurs mains que ce que les Pères ont de plus gracieux et de plus séduisant pour l'imagination, de plus chaleureux et de plus original, tout ce qui peut captiver l'intelligence vive et fraîche du jeune âge? Ainsi s'éprendraient-ils d'amour pour ce génie si riche et si varié de l'Orient, vivant encore pour nous dans Synésius, dans saint Chrysostôme, saint Ephrem, saint Athanase et saint Grégoire de Nazianze; pour cette vigueur et cette véhémence du génie occidental qui éclate dans un saint Hilaire, un Tertullien, un saint Jérôme, un saint Ambroise, un saint Augustin. Et plus tard, quand le tems sera venu d'études plus sérieuses et plus soutenues, plusieurs sans doute voudront connaître davantage ce qu'ils n'ont fait qu'entrevoir dans des fragmens.

Mais le moyen, direz-vous, d'atteindre ce résultat? Tenter ce qui a été fait pour l'étude des auteurs profanes. Mettrez-vous entre les mains des jeunes gens un Démosthènes, un Thucidide, un Cicéron, un Pline un Tite-Live complet, pour leur inspirer le désir d'étudier l'antiquité? Nullement... Pourquoi ne publierait-on pas aussi des discours détachés des Pères grecs et latins? Pourquoi ne pas faire à notre tour un recueil de morceaux choisis, ou *Leçons de littérature chrétienne, grecque et latine?* Deux volumes seulement de ces extraits coordonnés graduellement selon la force des élèves, suffirait pour donner quelque idée de cette littérature si inconnne. Et ne serait-ce pas un éminent service à rendre à la jeunesse chrétienne?

Pour nous qu'anime le désir de servir de toutes nos forces l'Église

de Jésus-Christ, nous avons cherché à réaliser cette idée. Nous avons communiqué nos vues à un homme déjà connu de nos lecteurs, par ses hautes vues sur l'enseignement et par ses études profondes sur les Pères. Cet homme, c'est M. l'abbé Foisset. Il nous a promis de donner ses soins à cette importante publication, si elle était encouragée par les chefs de maison d'éducation.

Nous avons hâte de le leur annoncer, persuadés qu'ils accueilleront avec faveur cette entreprise si littéraire et si chrétienne. Ces *Fragmens* seraient publiés par *cahiers détachés* qui, vendus à part, pourraient néanmoins être réunis en un ou deux volumes. Une courte *notice sur chaque Père* les précéderait, et de rapides analyses, ou *sommaires* destinés à mettre l'élève au courant, seraient ajoutées à chaque morceau.

La *première livraison des Pères* paraîtrait au mois d'avril prochain, et contiendrait des *Fragmens de saint Basile-le-Grand* et de *saint Grégoire de Nazianze*, à l'usage des *Seconde et Rhétorique* (texte grec).

Si notre projet trouve de l'écho dans le clergé français et dans les maisons d'éducation qui tiennent à donner une éducation chrétienne à la jeunesse, nous publierons plus tard un *prospectus* pour faire connaître plus nettement le plan et la distribution de ce travail. Nous l'*annonçons* aujourd'hui parce que nous avions hâte de faire part de cette bonne nouvelle à nos lecteurs.

Nous voulions en outre demander aux chefs des différentes maisons d'éducation publique de nous faire part de leurs vues et de leurs réflexions sur l'exécution de ces *Morceaux choisis*. Nous serions heureux de pouvoir mettre leurs conseils à profit.

Qu'ils veuillent bien en même tems nous dire quel serait à peu près le nombre d'exemplaires qui serait nécessaire à leur établissement.

Nous nous permettons de le répéter en finissant, il s'agit ici d'une œuvre éminemment chrétienne, d'une véritable conquête au profit du Christ et de l'Église. Il s'agit de rendre à la religion le rang qu'elle doit occuper dans ce que l'on appelle les œuvres de l'imagination et du génie, dans la *littérature et les arts*; il s'agit sinon de chasser de nos écoles les auteurs païens, au moins de les y remettre à leur place, et d'y faire apparaître le Verbe de Dieu, avec cet éclat et cette gloire qu'il a bien voulu revêtir, lorsqu'il a daigné se communiquer aux hommes par la parole de ses Écritures et par la bouche de ses ministres. Qui pourrait rester froid ou indifférent sur cette espèce de croisade chrétienne et ne pas répondre au cri de *Dieu le veut*?

Mélanges.

Progrès de la civilisation en Égypte. — Le volume des *Transactions de la Société asiatique de Londres*, qui vient de paraître, renferme un rapport intéressant du comité de correspondance dont l'auteur, M. Johnston, résume la *situation morale et matérielle* de l'Égypte. Il rappelle les faits déjà connus de l'administration du vice-roi d'Égypte, qui joue au Caire le rôle de Pierre-le-Grand, et ajoute quelques nouveaux renseignemens. A cette *école de médecine* où des salles de dissection sont actuellement ouvertes, Mohammed-Ali a ajouté la fondation d'une *école de marine* à Alexandrie, et diverses autres écoles en différentes villes pour l'instruction usuelle. Un ingénieur civil anglais est occupé à améliorer les canaux de l'intérieur et le cours du Nil, que remontent à présent des bateaux à vapeur ; des routes d'Alexandrie au Caire et d'Alexandrie à Rosette et à Damiette sont en construction, et dès qu'elles seront achevées, on y établira des voitures publiques dont le modèle vient d'être envoyé d'Angleterre, et qui seront sans doute les premières qui aient jamais roulé sur le sol africain.

La Société asiatique devait à Mohammed-Ali de s'occuper de ses travaux en sa qualité de membre étranger ; car ce prince *mahométan* a voulu que son nom fût inscrit parmi ceux des *chrétiens* qui nous dévoilent les mystères du monde oriental.

Ruines qui prouvent la civilisation primitive de l'île de Ceylan. — L'ancienne civilisation de l'île de Ceylan n'est pas une fable sortie du cerveau des voyageurs et des antiquaires ; de vastes débris d'une grandeur déchue sont là pour l'attester. Telles sont les ruines de la célèbre ville d'Anaradjahpora, qui s'étendait sur une surface de 244 milles carrés, et formait un carré dont les côtés avaient 26 kilomètres de longueur ; tel est aussi le Lowamaha-Paya, ruines qui consistent en 1,600 piliers de pierres, hautes de onze pieds, disposées en échiquier sur une

surface carrée dont les côtés en contiennent 40 chacun. Au nord de ces ruines, à des distances diverses qui ne dépassent pas un mille, se trouvent les six dagobas qui sont, sans nul doute, les constructions les plus remarquables dans le voisinage d'Anaradjahpora Les proportions de ces monumens ont quelque chose de gigantesque et de sublime, la hauteur des deux plus élevés est de 270 pieds; on ne saurait donner une idée plus exacte de leur grandeur qu'en disant que la solidité du plus grand est de 262,144 mètres cubes, et qu'avec les matériaux dont il est composé, on construirait un mur de 12 pieds de haut, 2 de large, et 117,464 mètres de longueur.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 42. — 31 Décembre 1833.

Fêtes de l'Eglise catholique.

L'AVENT ET NOEL.

Ignorance du siècle actuel sur ce que contiennent les *offices de l'Église*. — Les offices de l'*Avent* et de *Noël* nous font connaître les plus anciens, les plus curieux et les plus authentiques documens de l'histoire de l'humanité. — Auteurs, dates et sources de tous ces documens. — Comparaison de l'apôtre Jean et du philosophe Platon.

Certes, nous l'avons prouvé assez souvent, les *Annales* ne sont pas ennemies de la science; elles lui ont rendu fréquemment hommage, et quelque jugement que l'on puisse porter sur elles, on n'ira pas jusqu'à les accuser de calomnier la science de notre siècle, et de déprécier les études de la jeunesse de nos écoles et de nos académies. Au contraire, les hommes prudens de notre cause seraient plutôt fondés à nous avertir que nous avons peut-être trop de confiance dans ce mouvement que nous avons souvent signalé de la plupart des sciences vers la religion. Sans nier ce que nous avons dit de favorable sur la marche de la science, nous ajouterons cependant qu'il s'en faut de beaucoup que nous regardions cette science comme complète. Si nous avons loué l'amour de la génération actuelle pour les études fortes et sérieuses, sa persévérance à fouiller

dans les vieilles traditions du monde, son parti pris de réviser les jugemens inconsidérés et passionnés portés par les philosophes du dix-huitième siècle, sur la religion chrétienne en général, et sur l'Église catholique en particulier; si nous avons rendu hommage à la sage impartialité de quelques professeurs et de quelques écrivains, oh! que l'on ne croie pas que nous n'avons d'autre science à conseiller ou à donner à tous les hommes de notre siècle, comme si les esprits étaient suffisamment éclairés, la connaissance de notre religion et de notre Église assez parfaite! Oh! non, nous savons mieux que personne, combien vague et chancelante est la foi, combien superficielle l'étude qu'on fait de nos dogmes, de nos croyances et de nos pratiques.

Et c'est précisément ce qui nous étonne de voir apparaître partout de la sympathie pour une foi qu'on connaît à peine, pour des dogmes dont on n'a pas pénétré tout le sens, sondé toute la profondeur; et c'est aussi ce qui nous donne de l'espérance, en entendant cependant proférer des paroles de paix à l'égard de notre Église. Que ne diraient pas ces hommes, s'ils venaient à croire, à espérer, à aimer entièrement comme nous!

Il est une ignorance que nous reprochons volontiers aux plus bienveillans de nos savans; c'est l'ignorance, et par suite, le dédain singulier qu'ils affectent pour ce qu'ils appellent les *offices* de notre Église.

Quel est celui d'entre eux qui ne parle de nos *Messes*, de nos *Vêpres* et de nos *Compties* avec sourire, si ce n'est avec mépris? Car, que peut-il y avoir, pour un vieux savant, ou pour un jeune homme sortant de nos écoles, à admirer ou à apprendre dans ces *offices*? Ce n'est pas là qu'ils trouveront matière à leurs *études philosophiques ou historiques sur l'humanité*, sur son origine, sa destinée, sa fin. Ce sont là *rites, cérémonies, prières*, à l'usage des prêtres et de quelques personnes, bonnes gens et bonnes femmes la plupart, qui fréquentent les églises! Les historiens, les philosophes, les antiquaires, les archéologues, les savans, doivent chercher ou attendre une nouvelle *forme* de religion.

Or, nous qui aussi avons reçu de ce siècle quelque peu d'amour et de connaissance de toutes ses sciences, et qui en parlons avec l'estime qu'elles méritent, nous avons voulu, délais-

sant un moment l'Egypte, la Chine, l'Amérique, et les Humboldt, les Champollion, les Cuvier et les Balbi, et leurs doctes ouvrages, et leurs précieux travaux, nous avons voulu, dis-je, étudier, examiner d'une manière toute philosophique et toute historique, les *offices* que notre Eglise célèbre, pendant ce mois; et nous prions ceux qui ont notre foi, comme ceux qui ne l'ont pas, de porter un instant leur attention sur ce qui se passe dans nos églises, sur le langage que l'on entend et la science que l'on trouve dans ces *offices* si délaissés. Nous osons le dire d'avance, toute l'histoire de l'humanité, toute la philosophie de l'univers, toutes ces traditions si précieuses, que le voyageur va chercher avec tant de soin et de peine, et si loin, et si coûteusement, y sont exposées clairement, simplement, comme il convient à Dieu, aux enfans de son Eglise.

Avent de l'Eglise catholique.

On a fait, dans ces derniers tems, d'admirables découvertes sur les traditions et les croyances des peuples de l'Inde, de la Chine, du centre de l'Asie, de l'Egypte, de l'Amérique; on y a trouvé des traditions précieuses sur *l'attente générale d'un Saint, d'un Juste, d'un Dieu*[1]; et puis l'on s'est épris d'admiration pour ces découvertes, et l'on a dit que l'on était sur le point d'avoir une connaissance parfaite de l'*histoire de l'humanité*. Que nous répondrait-on, si nous disions que tous les ans l'Eglise catholique rappelle dans une suite de chants, de cérémonies et de fêtes, établies à cette seule fin, les mêmes traditions et les mêmes croyances, *la même histoire de l'humanité?* On nous répondrait sans doute que l'on ne connaît pas à l'Eglise une telle science de l'histoire, un tel soin de conserver la mémoire des vieux dogmes des nations.

Exposons donc à ceux de nos frères qui n'ont jamais lu avec

[1] Nous avons fait connaître la plupart de ces découvertes. Voir, en particulier, pour ce qui concerne cette tradition, les deux articles sur la *Rédemption du genre humain*, insérés dans les Numéros 24 et 25 des *Annales*, tome IV, p. 410, tome V, p. 5.

quelque attention nos *Livres d'Office*, tout ce que ces livres renferment sur l'histoire des peuples.

Il est une époque de l'année à laquelle l'Eglise a donné le nom de l'*Arrivée*[1] : si nous recherchons la raison de cette dénomination, nous trouvons qu'elle nous y conserve, d'une manière publique et solennelle, le souvenir d'un des faits les plus incontestables de l'histoire de l'humanité, celui de l'*attente générale* d'un *Sauveur*, d'un *Rédempteur*, d'un *Juste*. Et ce qui doit plus particulièrement exciter notre attention et confirmer notre foi, c'est qu'elle rappelle les paroles mêmes des auteurs qui, à diverses époques plus ou moins éloignées, ont été les gardiens et les témoins de cette croyance.

Vous qui n'entrez pas dans nos Eglises, et vous aussi qui y entrez, lorsque ces choristes, ces lévites, ces prêtres, revêtus de lin, de soie et d'or, précédés de la croix et suivis du peuple des fidèles, parcourent les temples, chantant avec rithme et harmonie, savez-vous quelles sont les paroles qui se chantent et de qui sont ces paroles ?

Ecoutons d'abord le chant de l'Église :

« Regardez, Seigneur, du haut des cieux, du séjour de votre » sainteté et de votre gloire.. Vous êtes notre Père, notre Rédemp- » teur: votre nom est dès l'éternité... Ouvrez les cieux, Seigneur, » et descendez.. Où est votre zèle, votre puissance, votre miséri- » corde, votre amour? vos entrailles ne s'émeuvent-elles plus » pour nous?.. Réveillez votre puissance, venez et sauvez-nous[2]. »

[1] Le mot *Avent* vient du latin *adventus, arrivée*. Ce tems dure quatre semaines, et commence le dimanche qui tombe entre le 27 novembre et le 3 décembre de l'année. Il est consacré par l'Église à rappeler le souvenir de l'*avénement* ou de l'*arrivée* du Christ. La durée de l'*Avent* n'a pas toujours été la même; quelques églises le célébraient par le jeûne.

Au moyen-âge, où l'Église faisait servir toutes ses fêtes et toutes ses cérémonies à polir et à spiritualiser la rudesse des barbares, les *procès* étaient défendus en différens pays pendant le tems de l'Avent. Aujourd'hui même l'Église ne célèbre les mariages pendant ce tems qu'avec *dispense*.

[2] *Repons* chanté à la *procession du premier dimanche de l'Avent*, et extrait d'*Isaïe*. chap. 63 et 64, et du *Psaume* LXXIX. *Rit parisien*.

Or ce ne sont point là les paroles d'un moine du moyen âge ou d'un savant arrangeur de mots, ce sont celles d'un roi de l'Orient, maître d'un puissant empire; ce sont celles du plus éloquent des écrivains et des prophètes, et ces paroles ont été prononcées, et consignées dans les livres qui sont les plus précieux monumens de l'histoire du monde, *vingt-huit siècles*, ou *vingt-cinq siècles* avant nous [1].

Et de suite l'Église nous rappelle que ces vœux, poussés vers le Seigneur, ne furent pas stériles. En effet, la réponse ne se fit pas long-tems attendre; elle est claire et précise : c'est le même prophète qui nous la fait connaître.

» Voilà que le Seigneur s'est fait entendre aux extrémités de » la terre : Dites à la fille de Sion : *Voici ton SAUVEUR, qui* » *arrive; le prix de ta rançon est avec lui* [2]. »

Puis elle nous prévient qu'au moment où les Caldéens vinrent fondre sur la Judée, de peur que les Juifs, qui voyaient leur roi emmené en captivité, ne perdissent l'espoir que leur donnait le Seigneur; celui-ci suscite encore un prophète qui leur dit de nouveau :

» Oui, il viendra, et il ne trompera pas vos espérances; s'il » tarde un peu, attendez; car il viendra bientôt [3] »

Puis au milieu de ces promesses si consolantes pour l'humanité tombée, l'Église nous rapporte les paroles d'un de nos apôtres, paroles qui, pour le sens ou pour l'expression, ne seraient pas désavouées par les écrivains ni par les philosophes les plus famés.

[1] Nous attribuons, comme on le fait communément, les *psaumes* à David, sans vouloir trancher la difficulté de savoir si tous lui appartiennent. *David* fut reconnu roi de Juda l'an du monde 2949, — 1055 ans avant Jésus-Christ. *Isaïe* a commencé à prophétiser sous le règne d'Osias, an du monde 3245, — 759 ans avant Jésus-Christ.

Nous nous servons, pour les dates citées dans cet article, de la *Chronologie d'Usserius*, que l'on trouve dans la *Bible de Vence*.

[2] Au *Graduel* de la *messe*, extrait d'Isaie, CH. LXII, V. II.

[3] Au *Graduel*, extrait d'*Habacuc*, CH. II, V. 3. On ne sait pas au juste le tems où vivait ce prophète; on le met communément avant le règne de Sédécias, ou vers celui de Manassès, qui fut emmené en captivité vers l'an du monde 3327 — 677 ans avant Jésus-Christ.

« Frères, dit-elle, l'heure est venue de nous réveiller du sommeil, puisque nous sommes plus près de notre salut que » lorsque nous avons reçu la foi. La nuit est déjà avancée et le » jour approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière. Marchons avec droiture, » comme on le fait durant le jour.... [1]. »

Le *deuxième dimanche*, l'Église continue les mêmes enseignemens, et nous met encore sous les yeux les cris que l'humanité poussait vers Dieu pour obtenir un sauveur, et la promesse qu'en faisait Dieu lui-même.

« Cieux, dit-elle, empruntant encore les paroles poétiques » du prophète, Cieux, versez votre rosée; nuées, faites pleuvoir » le JUSTE, que la terre s'ouvre et enfante son SAUVEUR [2]. »

Et aussitôt viennent encore les promesses que Dieu a faites aux hommes.

« La gloire du Seigneur sera manifestée au grand jour; le » Seigneur va parler, et toute la terre verra le SAUVEUR [3]. »

Après ces paroles, prononcées lorsque les Juifs étaient encore dans leur pays, l'Église nous fait connaître celles qu'un autre prophète leur adressait dans des circonstances bien différentes. Alors le peuple de Dieu était captif à Babylone; Jérusalem était détruite, le temple rasé; de nouveaux peuples avaient été transplantés en Judée, et les Juifs même qui avaient eu la liberté d'y habiter, avaient quitté cette terre maudite pour aller en Égypte; c'est au milieu de ces circonstances, qui devaient leur faire perdre toute espérance, qu'un prophète leur prédit encore le salut qui doit leur venir; et sa parole est encore plus ferme et plus assurée que jamais.

« Debout, Jérusalem, dit-il à la ville détruite; debout : » tourne tes yeux vers l'Orient, et considère la joie qui te vient » de la part de ton Dieu. [4] »

[1] *Épître* du premier dimanche, extraite de l'*épître* de saint Paul *aux Romains*, chap. 13, v. 11 et suiv.

[2] Chant de *la procession*, extrait d'*Isaïe*, ch. 45, v. 8.

[3] Au *Graduel* du deuxième dimanche, extrait d'*Isaïe*, CH. XL, v. 5.

[4] Prière de la *Communion*, extraite de *Baruch*, ch. 4, v. 36. Le livre de *Baruch* fut écrit à Babylone, cinq ans après la ruine de Jérusalem, arrivée l'an du monde 3416—538 ans avant J.-C.

Enfin confirmant toutes ses paroles les unes par les autres, l'Église nous met sous les yeux une nouvelle circonstance de *l'arrivée* du Sauveur des hommes, circonstance annoncée aux Juifs, lorsqu'ils étaient revenus de Babylone et que, selon les promesses, leur temple était rebâti.

« Voilà, est-il dit, que j'envoie un ange, et il préparera le » chemin devant moi, et soudain le *dominateur* que vous » cherchez, *l'ange de l'alliance* que vous désirez viendra dans » le temple.... Il vient déjà, dit le Seigneur [1]. »

Dans son *office du troisième dimanche* l'Église, pour donner plus d'autorité aux paroles prophétiques qu'elle soumet à nos réflexions, nous rappelle que, dès les tems antiques, ces paroles étaient attribuées à Dieu lui-même, qui en prenait ouvertement la responsabilité.

« C'est moi, fesait-il dire aux peuples, c'est moi qui ai parlé aux » prophètes; moi qui ai multiplié leurs visions : ils m'ont mani- » festé à vous par leurs oracles [2]. »

« C'est pourquoi, dit-il encore par un autre prophète [3]; en ce » jour mon peuple connaîtra *mon nom;* car moi, qui ai parlé » par les prophètes, *me voilà présent.* »

Or toutes ces promesses n'étaient pas faites dans une langue inintelligible, ou conservées dans le sanctuaire des temples comme en Égypte, ou connues seulement de quelques fidèles parmi le peuple Juif. Elles étaient adressées à tout le monde, à Jérusalem comme en Egypte, comme à Babylone, et elles prédisaient des événemens qui devaient arriver sous peu.

En effet, voici encore un prophète qui, emmené captif à Babylone par le roi Nabuchodonosor, fait entendre au milieu de cette ville, vers l'époque même où il apprend la ruine de Jérusalem, les paroles suivantes :

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'ai levé la main et j'ai

[1] Première *antienne* des *Vêpres* du deuxième dimanche, extraite de *Malachie*, c. 3, v. 1. Malachie a prophétisé sous le pontificat de Joiadas II, vers l'an du monde 3574, — 428 ans avant J.-C.

[2] *Deuxième antienne des Vêpres*, extraite d'*Osée*, ch. 12, v. 10. Osée prophétisa pendant près de soixante-dix ans, au milieu des dix tribus d'Israël, à partir à peu près de l'an du monde 2204 — 800 ans avant J.-C.

[3] *Troisième antienne*, extraite d'*Isaïe*, CH LII, v. 6.

» juré.... Vous, montagnes d'Israël, étendez vos branches et » portez vos fruits pour mon peuple; le tems est proche où je » serai auprès de vous [1]. »

Que si l'on réfléchit que toutes ces paroles ont été accomplies, que les Juifs sont revenus de la captivité, on comprendra quelle autorité devaient avoir les autres promesses faites à ce même peuple et par les mêmes prophètes; aussi devaient-ils croire lorsque l'un d'eux leur disait :

« Son lever se prépare comme celui de l'aurore; il viendra » sur nous comme la douce rosée du matin, comme les pluies » d'automne qui pénètrent la terre [2]. La gloire du Seigneur » sera révélée : le Seigneur va parler et toute la terre verra » *notre Sauveur* [3]. »

Arrivée à la *Veille* même du grand anniversaire, l'Église nous transporte vers ce tems où les Juifs, revenus en petit nombre de la captivité, entourés d'ennemis, défendus par une protection douteuse et éloignée, commençaient avec découragement à rebâtir leur ville et leur temple. Là, elle nous montre un prophète qui, pour les encourager, leur annonce que dans ce temple dédaigné, devait entrer le *Sauveur* si souvent promis et si impatiemment attendu.

» Voici ce que dit le Seigneur des armées; encore un peu de » tems et j'ébranlerai le ciel, et la terre, et la mer, et tout l'uni- » vers; je ferai mouvoir tous les peuples, et *le Désiré de toutes les* » *nations viendra*, et je remplirai cette maison de gloire.... La » gloire de ce temple sera encore plus grande que celle du pre- » mier, et je *donnerai la paix en ce lieu* [4]. »

[1] *Antienne de Tierce*, extraite d'*Ezéchiel*, chap. 36, v. 7. Ezéchiel prophétisa à Babylone, au milieu du peuple captif et des Assyriens, pendant l'espace de vingt ans. Il avait été emmené dans cette ville avec le roi Jéchonias, qui s'était rendu à Nabuchodonosor, l'an du monde 3405 — 599 ans avant J.-C.

[2] Au *Graduel* du quatrième dimanche, extrait d'*Osée*, ch. 6, v. 3. C'est dans ce même verset que le prophète prédit *qu'il ressuscitera le troisième jour*.

[3] *Antienne de None*, extraite d'*Isaïe*, ch. XL, v. 5.

[4] L'*Introït* de la *Veille de la Noël*, extrait d'*Aggée*, ch. 2, 7 et suiv. La Bible nous a conservé la date précise de cette prophétie; elle fut faite le

« Voilà l'homme, leur dit un autre prophète; L'ORIENT est son nom.... *j'emmenerai mon serviteur L'ORIENT.* [1] »

Et l'Église répond :

« Qu'il vienne, et qu'il nous visite dans la grandeur de sa mi-
» séricorde, cet *Orient*, qu'il éclaire nos ténèbres, qu'il nous
» ôte nos iniquités, et qu'il allume dans nos cœurs la flamme
» de ton amour. [2] »

Cependant, mettant en présence la promesse et l'exécution, l'Eglise nous donne à méditer l'un des plus curieux documens qui existent peut-être dans l'histoire de l'humanité; c'est, pour ainsi dire, un acte par lequel un homme obscur qui se trouvait alors dans un coin du monde vaincu, signifie au *Peuple-Roi*, tombé au dernier degré de l'avilissement sous le règne de Néron, que lui, Juif et ignoré, avait reçu la mission de soumettre tous les peuples à la croyance d'un homme crucifié, il y avait à peine vingt-cinq ans; et que, de son côté, lui, Peuple-Roi, avait été appelé, par ce crucifié, qui avait nom *Jésus*, à faire partie de ce peuple. Voici la teneur de cette annonce, singulière sans doute, aux yeux des Romains. On remarquera ce style nouveau que l'on ne trouve que dans nos Écritures, lequel, très-différent du style grec et romain, qui, en ce tems, était composé de mots clairs, faciles, intelligibles, mais qui ne renfermaient pas une seule pensée; tandis que dans ce style, les mots, pour ainsi dire, ne peuvent contenir les pensées, qui, à chaque instant, coupent, allongent, détournent la période, emportés qu'ils sont par le fond de la pensée, qui déborde de toutes parts.

«Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, choisi
» pour annoncer la *bonne nouvelle*[3] de Dieu, que Dieu avait
» promise auparavant par les prophètes dans les saintes Écritures,
» concernant son fils Jésus-Christ, lequel lui est né de David,
» selon la chair; qui a été prédestiné fils de Dieu en puissance,
» selon l'esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts;

vingt-unième jour du septième mois de l'année sacrée, premier de l'année civile des Juifs, l'an du monde 3484, — 520 ans avant J.-C.

[1] *Offertoire*, extrait de *Zacharie*, ch. 3, v. 8. Ce prophète vivait à la même époque que le précédent.

[2] A la prière de la Messe dite *Secrète*.

[3] On sait qu'*évangile*, en grec ευαγγελιον, signifie *bonne nouvelle*.

» par lequel nous avons reçu la grâce de l'apostolat, *pour sou-*
» *mettre à ta foi tous les peuples*, par la vertu de son Nom :
» *entre lesquels vous êtes aussi, vous, qui êtes appelés par*
» *Jésus-Christ*[1]. »

C'est ainsi que l'Église présente à nos réflexions les grandes pièces de ce procès qui s'instruit tous les jours entre Dieu et l'homme, la vérité de la Religion. On commence déjà sans doute à voir que les *offices de l'Église* contiennent en eux-mêmes la raison de leur existence et les preuves de notre foi. Ce ne sont pas des *prières dévotes* comme les appelle dédaigneusement le siècle, mais bien des titres précieux, vénérables par leur antiquité, curieux par ce qu'ils nous apprennent de l'histoire de l'humanité, inattaquables par leur longue et constante publicité; titres qui unissent l'ancien monde au nouveau, et qui prouvent que notre Jésus, notre Dieu, est encore le Dieu antique, notre religion, celle que le genre humain avait reçue de Dieu dès le commencement.

Et afin que l'on ne croie pas que c'est ici un système que j'invente, ou que l'Église n'a choisi que par hasard et sans intelligence, tous ces admirables extraits des anciens livres du monde; nous allons l'écouter elle-même, lorsqu'elle formule, à sa façon, ses prières, et qu'elle exprime sa croyance, ses vœux et ses espérances, en s'adressant à ce petit enfant, fils de Marie, qu'elle appelle *l'enfant Jésus*.

D'abord l'Église commence sa prière par une invocation plus belle que celle de tous les poèmes, invocation adressée à cette *Sagesse* antique qui s'est communiquée aux hommes dès les premiers tems :

« O *Sagesse*, dit-elle, qui es sortie de la bouche du Très-
» Haut, toi, qui parviens du commencement à la fin avec force,
» et disposes toutes choses avec douceur, viens et apprends-
» nous la voie de la prudence. »

Puis elle donne à *Jésus enfant* le nom d'*Adonaï*, sous lequel Dieu fut connu en Orient, et lui attribue les principaux prodiges qui se sont passés chez le peuple juif.

[1] *Epître* de la *veille de Noël* extraite de l'*Epître* de saint Paul *aux Romains*, ch. I, v. I. Saint Paul était alors à Corinthe; c'était vers l'an 58 de notre ère, la quatrième du règne de Néron.

« O *Adonaï*, chef de la maison d'Israël, qui apparus à Moïse » dans la flamme du buisson, et lui donnas la loi sur le Sinaï, » viens nous racheter par la force de ton bras [1]. »

Lui appliquant ensuite le nom par lequel Isaïe l'avait déjà désigné huit siècles auparavant, elle rappelle qu'il était de la famille de David.

« O *Rejeton de Jessé*, dit-elle, étendard autour duquel les » peuples doivent se rallier, devant qui les rois garderont le si- » lence, et que les nations doivent adorer, viens nous racheter, » ne tarde pas [2]. »

« *Orient*, splendeur de la lumière et soleil de justice, lui dit- » elle encore, viens et éclaire-nous, nous qui sommes assis dans » les ténèbres et dans les ombres de la mort..... *Saint des saints*, » miroir sans tache de la majesté de Dieu, viens, répète-t-elle » toujours, effacer l'iniquité, et faire apparaître la justice éter- » nelle. »

Puis, pour prouver que ce n'est pas un nouveau dieu qu'elle adore en Jésus, elle lui attribue expressément la formation de l'homme, et lui donne le titre de *Roi des nations*, *Dieu d'Israël*, *Sauveur*, l'*attente* et le *désiré des peuples*.

Enfin l'Église finit son admirable invocation en empruntant encore, l'un des noms les plus antiques sous lequel Dieu a été connu, celui de EL[3]; de même qu'elle emploie presque tous les jours celui

[1] *Adonaï*, en hébreu אדני est un des noms de Dieu, et signifie proprement *mes seigneurs*; il est employé par Moïse, lorsqu'il refuse de recevoir la mission que Dieu lui donnait d'aller parler à Pharaon; *Ait Moïses obsecro*, DOMINE, etc. EXOD. ch. 4, v. 10. Les Juifs, qui, par respect ou par superstition, ne prononçaient pas le nom de Dieu יהוה *Jehovah*, lisaient toujours à sa place le nom d'*Adonaï*. Les Septante traduisent ce mot par Κυριος. Saint Jérôme, dans la *Vulgate*, l'a traduit par *Æternus* et par *Dominus*.

[2] Jessé était le père de David. Voir aussi ISAÏE, chap. 2, v. 1.

[3] *Emmanuel*, en hébreu עמנואל, est le nom qu'Isaïe a donné au Messie, ch. 7, v. 14; il signifie *Dieu avec nous*, et est composé des mots עם *em*, avec, נו *nu*, nous, et אל *El*, Dieu.

El est un des noms les plus anciens sous lesquels Dieu ait été invoqué. C'est celui qui désigne sa *force* et sa *puissance*. Lorsque l'Écriture nous dit que Melchisédech était prêtre du *Dieu* suprême, c'est le nom de *El* qu'elle

de IAH[1], autre nom que Dieu lui-même s'était donné, et que l'Église nous rappelle pour montrer que le Dieu des anciens tems est aussi le Dieu de nos églises[1] et qu'aussi il n'a jamais existé qu'un Dieu véritable, comme il n'existe qu'une seule Église, réunissant dans son sein toutes les révélations, toutes les reli-

lui donne. C'est encore de *El* qu'elle parle, quand elle ajoute que Melchisedech bénit Abraham, disant : « *Béni soit Abram par le* Dieu *(EL) suprême, créateur du ciel et de la terre.* »

Cet événement eut lieu l'an du monde 2091, — 1912 ans avant J.-C. Ce qui donne, pour le tems présent, une antiquité de 3745 à l'invocation de Dieu sous ce nom. Et encore il n'y a aucun doute que ce nom ne fût plus anciennement reçu. Tout fait croire que c'était sous ce nom que les Cananéens, dont Melchisedech était roi, et les autres peuples d'alentour adoraient le Dieu véritable. Ce qui le prouve, c'est que la plupart des noms propres d'hommes ou de villes que nous trouvons dans l'Écriture, et qui commencent ou finissent par *el*, comme *El-ieser*, *El-daa*, *El-iphaz*, etc., sont des composés du nom de Dieu *El*.

Nous doutons qu'on trouve ailleurs que dans l'Église chrétienne une aussi belle, aussi antique et aussi précieuse tradition.

La *Vulgâte* traduit le nom de *El* par *Deus*.

[1] *Allelu-ia*, en hébreu הללויה, signifie *Louez Dieu*, de הַלְלוּ *allelu*, louez, et *Iah*, Dieu. IAH signifie proprement *éternel*, et paraît être un abrégé du nom de יהוה *Jehovah*, que Dieu se donna lui-même, lorsqu'il apparut à Moïse dans le buisson ardent, l'an du monde 2513—1491 ans avant J.-C.,—3324 ans avant l'époque actuelle. Le nom de IAH est donné à Dieu par Moïse, dans son beau cantique après la sortie de la Mer Rouge.

« Je chante à l'*Éternel* (יהוה), car il a glorieusement triomphé; le » coursier et le cavalier, il les a précipités dans la mer. Ma victoire, mon » chant; c'est IAH יה C'est lui qui fut mon secours, etc. (*Traduction de M. Cahen*) Exode, ch. xv, v. 1 et 2.

La *Vulgate* traduit ce mot par *Dominus*. Mais les *Septante* et la *Vulgate* n'ont pas traduit en plusieurs endroits le mot *alleluia*, en sorte qu'il est resté tel que l'employaient les Juifs pour chanter les louanges de Dieu. On le trouve en tête de tous les *psaumes;* il est employé par *Tobie*, ch. 13. v. 12. *Benedicite Dominum*, etc. Saint Jérôme nous apprend qu'on chantait déjà de son tems l'*alleluia* (*in obitu Fabiolæ.*) Saint Jean nous dit que l'*alleluia* sera aussi chanté dans le ciel (Apocal. ch. 19, v. 1.) L'Église catholique chante l'*alleluia* dans tous ses *offices*, excepté dans les tems de *pénitence* et les cérémonies de *deuil*.

gions, toutes les vérités, Eglise véritablement *cathotique* et *divine.*[1]

Tels sont les graves enseignemens renfermés dans les *offices de l'Église.*

Certes, nous le dirons hardiment, nous plaindrons avec amertume celui qui ne trouverait dans ces citations ou dans ces paroles aucune réflexion à faire sur l'histoire des peuples et sur l'existence d'une société qui parle un tel langage et conserve de telles traditions. Les conséquences naissent en foule de documens, semblables mais il nous est impossible de les développer ici ; nous ne saurions pourtant nous empêcher d'ajouter encore quelques mots sur le spectacle et l'instruction que nous offre l'*office de Noël.*

Noël.

Il faudrait un bien long article pour faire ressortir tous les enseignemens que renferment les documens historiques que l'Eglise soumet à nos réflexions dans l'*office de la fête de Noël*[2], nous nous contenterons de citer ceux qui ont un rapport direct à la naissance de celui qui était le *désiré des nations.*

Et dans ces documens nous ferons remarquer en particulier la simplicité du ton avec lequel sont annoncés les événemens prédits avec tant de pompe par les prophètes. Ces faits sont en réalité au-dessus de la parole, et ce n'est pas un moindre signe de la divinité du récit, que de voir celui qui en parle n'être en aucune manière étonné de ce qu'il raconte.

Ainsi est annoncée la naissance du Sauveur du monde.

« Il advint en ces jours-là qu'il parut un édit de César-Auguste pour faire le dénombrement des habitans de la terre. Le

[1] Toutes ces admirables paroles, qui résument les croyances des peuples sur le *Sauveur à venir*, sont extraites de ces sortes d'*antiennes* appelées O; qui sont au nombre de neuf, et que l'Église chante, une chaque jour, à dater du 15 décembre.

[2] Le mot *Noël* est déjà assez anciennement employé parmi nous pour désigner la *Nativité du Christ;* c'était le cri de joie que poussaient les peuples du moyen âge dans les réjouissances publiques. Il est cité dans *Monstrelet*

» premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de » Syrie, et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville. » Or Joseph aussi monta de Nazareth, ville de Galilée, en la » ville de David, appelée Bethléem en Judée, parce qu'il était » de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire » avec Marie son épouse, laquelle était enceinte.

« Pendant qu'ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfan- » tement furent accomplis; et elle enfanta son fils premier-né. » Elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, » parce qu'il n'y avait point de logement pour eux dans l'hô- » tellerie [1]. »

Ainsi naît le Désiré des nations, le Roi des peuples. Cependant il fallait que réception fut faite de ce Roi, et que des Sujets se présentassent: réception eut lieu, et sujets arrivèrent, voici comme:

« Or il y avait en cette contrée des Bergers qui gardaient tour » à tour leurs troupeaux durant les veilles de la nuit; et voici » l'ange de Dieu qui parut auprès d'eux.. et leur dit : Je vous an- » nonce une grande joie, laquelle sera pour tout le peuple, » parce que aujourd'hui en la cité de David, un *Sauveur* vous » est né, le *Christ*, le *Seigneur*. Voici le signe qui vous le fera » connaître : *Vous trouverez un enfant enveloppé de langes* » *et couché dans une crèche...* [2].

» Et les bergers se dirent entre eux [3] : Allons jusqu'à Bethléem, » et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait

Alain Chartier et la *Chronique de Louis, XI*. Il retentit au baptême de Charles VI, et à l'entrée de Charles VII à Paris, en 1437. Quelques-uns le dérivent des dernières syllabes de *Emmanuel*, d'autres le font venir de *Natalitia*.

L'Église latine appelle cette fête *Nativitas Christi*, la naissance du Christ, et l'église grecque Θεοφανεια, *Théophanie*, *apparition de Dieu*.

La célébration de cette fête date des tems apostoliques, il en est fait mention dès le *second siècle*. Voir Bingham, *Origines ecclesiasticæ*, lib. xx, ch. 4, sec., 4; et Thomassin, *Traité des fêtes*, liv. II, ch. 6.

[1] Cet édit est daté de la quarante-unième année du règne d'Auguste; Cyrinus était gouverneur de la Judée, en qualité d'adjoint de Sextius Saturninus, qui était alors président de la Syrie.

[2] *Évangile de la messe de Minuit*, extrait de *S. Luc*, ch. 2.

[3] A l'*Évangile* de la messe de *minuit*, et à celui de la messe de l'*Aurore* extraits de *S. Luc*, ch. 2.

» connaître. Ils s'en allèrent en diligence, et trouvèrent Marie, » Joseph, et l'enfant couché dansla crèche. »

Oh! sans doute nos savans et nos philosophes, nos jeunes gens et nos hommes du monde, vont sourire devant la naïveté de ce récit, et la simplicité de cet accueil, et l'humilité de cet état de notre Dieu. Certes, nous nous garderons bien de dissimuler toute cette divine bassesse; mais si ces hommes qui méprisent, connaissent quelque chose de l'histoire du monde s'ils savent que c'est cet enfant qui a fait disparaître l'idolâtrie, donné la plus sublime notion de Dieu, les plus purs préceptes de morale; s'ils savent que c'est lui qui a fait cesser l'esclavage, fondé notre civilisation, nos états, que sa doctrine a été prêchée et reçue dans tout l'univers; s'ils savent toutes ces choses, comment leur mépris ne se change-t-il pas en adoration devant ce miracle éclatant, qui ne peut révéler que la puissance divine cachée sous les traits divins de l'enfance.

Aussi l'Église est elle fondée non seulement sur la divinité des Écritures, mais encore sur les faits accomplis et les documens les plus certains de l'histoire de l'humanité, lorsqu'elle salue l'enfant Jésus de ces belles et magnifiques paroles du prophète :

«Un Enfant nous est né, un Fils nous est donné; il porte sur » son épaule le signe de la domination, et il sera appelé l'Admi- » rable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le » Prince de la paix [1].»

Puis elle nous montre saint Paul annonçant aux Juifs, ses frères, toute l'économie de la conduite de Dieu dans les tems qui ont précédé la venue du Christ, et comment les Ecritures s'accordent à le désigner pour le *Sauveur*.

« Dieu, qui avait parlé autrefois à nos pères en diverses occa- » sions et en diverses manières par les prophètes, vous a parlé » dans ces derniers tems par son Fils, qu'il a fait héritier de toutes » choses, et par lequel il a créé le siècle; et comme il est la » splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance, et qu'il » soutient tout par sa parole toute-puissante. Après nous avoir » purifiés de nos péchés, il est assis au plus haut des cieux, à la

[1] *Introït* de la messe du *Jour*, extrait d'*Isaïe*, ch. 9, v. 6.

» droite de la souveraine Majesté, autant élevé au-dessus des » anges, que le nom qu'il a reçu est plus relevé que le leur [1]. »

Enfin l'Eglise, comme si elle avait prévu que l'humilité de la naissance temporelle de Jésus révolterait notre orgueil, met en même tems sous nos yeux l'histoire de sa naissance éternelle, dans les paroles suivantes, qui n'en trouvent pas d'égales dans les livres des philosophes et des savans.

» Au commencement était le Verbe, — et le Verbe était en » Dieu, — et le Verbe était Dieu. — Il était au commencement » en Dieu. — Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce » qui a été fait n'a été fait sans lui. — En lui était la Vie, et la » vie était la lumière des hommes.... — et le *Verbe a été fait* » *chair*, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, » gloire comme du fils unique du père, plein de grâce et de » vérité [2]. »

Il faudrait maintenant comparer cette histoire de ce qui se passe de plus intime dans le sein de Dieu avec ce que toutes les philosophies indiennes, chinoises, égyptiennes, grecques et romaines ont laissé d'écrit sur le même sujet, on verrait bien que si les peuples de l'ancien monde avaient eu, des premières révélations, quelque vague connaissance de ce grand mystère, connaissance qui n'était que le son perdu d'une harmonie lointaine, ce n'est que dans nos livres qu'on en trouve une notion plus explicite et plus complète, qui ne peut avoir été donnée que par celui qui habitait le sein du père, inaccessible à tout être créé; mais celà nous mènerait trop loin. Nous nous contenterons de mettre en parallèle le récit de l'apôtre Jean avec celui du philosophe Platon, qui avait recueilli la plupart des idées orientales, et les avait formulées avec tout le charme de sa diction et de son esprit; et pour ne pas nous égarer, nous allons écouter saint Augustin, qui nous dira ce que possèdait la philosophie ancienne, et ce qu'a révélé la religion chrétienne.

Je lus les livres des platoniciens, dit ce docteur, et j'y trouvai toutes ces grandes vérités :

[1] *Épître* de la messe du *jour*, extraite de l'*épître de* S. Paul *aux Hébreux*, ch. 1, v. 1 et suiv. Cette *épître* fut écrite à Rome l'an 63 de notre ère.

[2] *Évangile* de la messe du *jour*, extrait de S. Jean, ch. 1.

« Que le Verbe [1] était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que cela était en Dieu dès le commencement; que toutes choses ont éte faites par le Verbe; que de tout ce qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans lui; qu'en lui est la Vie; que cette Vie est la Lumière des hommes, mais que les Ténèbres ne l'ont point comprise; qu'encore que l'Ame de l'homme rende témoignage à la Lumière, ce n'est point elle qui est la Lumière, mais le Verbe de Dieu; que ce Verbe de Dieu, et Dieu lui-même, est la véritable Lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés; qu'il était dans le monde, que le Monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu; *car quoique cette doctrine ne fût pas, en propres termes, dans ces livres-là, elle y est dans le même sens et appuyée de plusieurs sortes de preuves.*

» Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison, que les siens n'aient pas voulu le recevoir, et qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu, qui croient en lui et qui invoquent son saint Nom, le pouvoir de devenir Enfans de Dieu; *c'est ce que je n'y trouvai point.*

» *J'y trouvai bien* que ce n'est ni de la chair ni du sang, ni par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair, mais de Dieu qu'est né ce Verbe, Dieu, comme celui dont il est né.

» Mais que le Verbe se soit fait chair, et qu'il ait habité parmi nous, *c'est ce que je n'y trouvai point.*

J'y trouvai bien que le Fils est dans la *forme du Père* [2], et qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu, puisque par sa nature il est une même chose avec Dieu; et cette doctrine est exprimée dans leurs livres en plusieurs différentes manières.

» Mais que ce Fils de Dieu se soit anéanti en prenant la *forme de Serviteur* [3], qu'il se soit fait semblable aux hommes et qu'il ait paru à l'extérieur comme un homme du commun; qu'il se soit humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, et qu'en récompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts; qu'il lui ait donné un Nom qui est au-dessus de tout autre nom,

[1] Platon et S. Jean, se servent l'un et l'autre du mot Λόγος, qui signifie en grec la même chose que *Verbum* en latin, et *Parole* en français.

[2] S. Paul *aux Philippiens*, ch. 2, v. 6.

[3] *Id. Ibid.*, v. 7.

en sorte qu'au Nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue publie que le *Seigneur* JÉSUS-CHRIST est dans la gloire de son Père; *c'est ce qui ne se trouve point dans ces livres-là.*

On y trouve bien que votre Fils unique est avant tous les tems et au dessus de tous les tems; qu'il est éternel et immuable comme vous, et que c'est de sa plénitude que nos âmes reçoivent ce qui peut les rendre heureuses; que c'est en participant à cette sagesse éternelle, qui habite en elle-même, qu'elles se renouvellent, et qu'elles deviennent sages.

« Mais que ce Fils unique soit mort dans le tems pour des impies [1], que vous ne l'ayiez point épargné, et que vous l'ayiez livré à la mort pour nous tous [2]; *c'est ce qu'on n'y trouve point* [3]. »

On voit donc que si, comme le dit saint Augustin, les nations de l'Orient dont Platon résume les croyances les plus secrètes et les plus sublimes, avaient eu quelque connaissance de l'ineffable génération du Verbe et de ses communications avec les hommes, ce n'est que parmi le peuple juif, séparé exprès des autres peuples pour recevoir, conserver et voir exécuter ces grandes promesses, qu'on trouve une connaissance pleine et entière de toute la grande histoire des rapports de Dieu avec les hommes.

Tels sont les graves enseignemens que l'Église conserve et livre à ses enfans dans le tems de l'*Avent* et de *Noël*.

Il s'en faut de beaucoup que nous les ayons tous indiqués : il s'en faut de beaucoup que nous puissions développer ici les conséquences qui découlent en si grand nombre de toutes ces citations. Il en est cependant une que nous ne pouvons passer sous silence. C'est que les *offices de l'Église* portent en eux-mêmes les preuves de leur vérité.

En effet, telle est l'excellente méthode de l'Église. Elle ne vient point, à la façon des rhéteurs ou des philosophes, raisonner sur son existence, sur ses mystères, sur ses croyances,

[1] S. Paul *aux Romains*, ch. 5, v. 6.

[2] S. Paul *aux Romains*, ch. 8, v. 32.

[3] *Les Confessions de saint Augustin*, traduites par M. Dubois, de l'Acad. franç., *livre* 7, ch. 9.

elle ne procède pas par argumens et par syllogismes. Non, telle n'est pas sa méthode. Voici ce qu'elle fait :

Elle rappelle l'histoire du monde, l'*histoire de l'humanité*, qui est aussi l'*histoire de Dieu*. Elle nous met sous les yeux ce qui s'est passé dans les tems qui nous ont précédés, et ce qui se passe encore sous nos yeux; et cette preuve est inattaquable. Toutes les objections des incrédules, tous les mauvais vouloirs des indifférens ne feront pas que les hommes dans les tems anciens n'aient pas cru à un Sauveur; ils ne feront pas que Jésus ne soit né, qu'il n'ait prêché dans la Judée, que sa doctrine n'ait soumis l'univers, et que maintenant encore tous ces événemens ne soient crus, ne soient conservés, ne soient célébrés à l'occasion de la fête de Noël dans tout le monde chrétien. Ce sont des faits accomplis ou des faits qui s'accomplissent.

Peu importe que les hommes inattentifs, distraits, mal appris sur les choses de Dieu, passent devant nos églises, et ne se donnent pas la peine d'y entrer pour s'informer de ce que contiennent les chants de cette fille de Dieu. L'église poursuit sa tache, celle de célébrer les hauts faits que son Dieu a accomplis, et d'en perpétuer la mémoire parmi les hommes.

Quant aux hommes qui croient que toutes ces traditions, tous ces souvenirs, tous ces faits de l'histoire de l'humanité ne sont pas dignes de leur croyance ou même de leurs études, et qui laissent dédaigneusement cette histoire des rapports de Dieu avec l'homme à la méditation des *petits enfans*, de quelques *pieuses jeunes filles*, et d'un certain nombre de *vieilles et dévotes personnes*, l'Église n'a pas à s'en émouvoir; ce sera à Dieu que ces hommes donneront la haute raison de leur dédain.

Pour nous, catholiques, qui venons de retrouver dans nos *écritures* et dans nos *offices* des documens si précieux, des preuves si magnifiques et si irréfragables de la vérité de notre foi, apprenons à écouter avec plus d'attention les paroles de notre Église, et à célébrer avec plus de foi les solennités auxquelles elle nous convie. Car nous-mêmes aussi n'avons pas assez d'estime et assez de respect pour ses paroles. Étudions-les, cherchons à en connaître toute l'importance, à en approfondir tout le sens et toute la portée, et ne craignons pas de les produire au grand jour, et de les citer aux savans et aux sages.

Si bien nous le faisons, le tems n'est pas éloigné où l'historien et le philosophe, le savant et le sage viendront chercher dans ce *missel*, dans ce *bréviaire*, dans cet *office* de l'Église catholique, si négligés, si dédaignés; oui, ils viendront y chercher la solution de l'énigme du monde, la confirmation et l'application de leur science. Ils le feront; car c'est là que se trouve la parole de Dieu, qui seul peut nous instruire sur toutes ces grandes questions.

Et en attendant que ce moment arrive, et pour en hâter le terme, nous ne saurions nous empêcher de convier tous les hommes de nos jours à adresser avec nous à Dieu la prière suivante que nous empruntons à *notre office*, et qu'ils trouveront, nous en sommes assurés, assez belle.

« Exaucez, Seigneur, les prières de votre Église, à cette fin » que tous nos *malheurs* ayant cessé, toutes les *erreurs* ayant » disparu, nous puissions vous servir dans une *liberté tran-* » *quille*[1]. »

A. Bonnetty,
Membre de la Société asiatique de Paris.

[1] *Collecte* du premier dimanche de l'*Avent*, troisième *Oraison*.

Littérature contemporaine.

AMOUR ET FOI.

Edouard Turquety.

« Le but de ce livre est complètement religieux : je dis *com-* »*plètement*, car les pièces variées qu'il renferme se rattachent à »cette unité religieuse. Elles sont là pour montrer l'écrivain sous »ses diverses faces ; mais l'écrivain est toujours lui-même, c'est-»à-dire catholique avant tout.... C'est une profession de foi ri-«goureuse et absolue qu'il me serait doux de voir répétée par »ces âmes dont la croyance ne s'est point altérée au contact de »l'époque ; c'est le catholicisme enfin, le catholicisme, religion »des jours anciens, qui dominera les jours nouveaux. Le Christ, »toujours le Christ ; voilà l'idée première, l'idée unique de l'ou-»vrage.... Quelle que soit la destinée de ce livre, il aura, du »moins, témoigné de mon ardent amour pour l'antique foi de »nos pères ; il aura développé ma conviction la plus sainte, la »plus enracinée, je veux dire, le triomphe du catholicisme au »milieu des ruines qui s'amoncèlent. Quant à la sympathie de »ces âmes dont je parlais tout-à-l'heure, j'avoue qu'elle a été »le but constant, le vœu habituel de ma pensée : ce serait la ré-»compense la plus précieuse de mes faibles efforts. Je l'ai rêvée »quelquefois ; mais, comme toutes les choses de la terre, j'ai

1 vol in-8° ; Delaunay, Palais-Royal : prix 7 f.

»bien peur que mon espérance ne soit qu'un songe de plus à »ajouter à tant d'autres songes[1]. »

Oh non! jeune poète! ton espérance n'est pas un songe! ces âmes que tu chéris écouteront tes chants avec amour; leurs cœurs battront à tes nobles accens : toutes ne pourront te le dire; mais toutes pourront le dire à ton Dieu, pour qu'il te récompense du bien que leur ont fait les douces fleurs de poésie que tu leur offres. Quant à nous, nous laisserons un instant le langage austère de l'érudition et de la science, pour t'exprimer cette sympathie que tu réclames, pour te remercier de nous avoir encouragés à continuer nos combats par ces sons puissans de ta lyre, pour te prier de chanter encore. Et vous, lecteurs, si vous ne connaissez pas Édouard Turquéty, vous remercierez les *Annales* de vous l'avoir fait connaître ; si vous le connaissez, vous nous remercierez encore : c'est avec joie qu'on entend parler de ceux qu'on aime.

Le jeune poète entre dans l'arène, comme un martyr dans le cirque, *il se signe;* il jette au monde, haute et claire, sa confession de foi, *catholique avant tout,* CREDO, *je crois*, dit-il :

Je crois. — Le siècle en vain, dans sa pénible route,
Livre son vaisseau frêle à l'océan du doute,
Et sillonne d'obscurs détroits:
Je me lève; j'échappe au courant qui l'emporte:
Et le regard aux cieux, d'une voix libre et forte,
Je le dirai tout haut: JE CROIS.

O Christ! je crois toujours. — Le siècle à l'agonie
M'entoure vainement de sa lueur ternie;
Qu'il proclame un soleil plus beau!
Je crois toujours. — Viens donc au sein de la tempête,
Viens affermir mon pas, jusqu'à ce qu'il s'arrête
Et trébuche au seuil du tombeau[2].

Nous voudrions pouvoir citer toute cette pièce; elle exprime bien, à notre avis, les sentimens de l'auteur; elle donne une idée juste de son talent et de sa manière; elle fait pressentir

[1] *Préface*, p. VI.
[2] *Credo*, p. 9 et 15.

toutes les beautés que l'on rencontre dans l'ouvrage. Honneur au poète! rejetant le sombre vêtement du doute, uniforme obligé de nos modernes auteurs, il a su se débarrasser de ce cortége si fort à la mode de douleurs et d'angoisses, de désespoirs et de tortures qui semblait devenir inhérent à notre littérature et son indispensable élément. Il fait honte au siècle de ses débordemens; il lui reproche ses erreurs; il le montre aveugle se dressant sur des ruines, tandis qu'au milieu des décombres qu'il amoncèle, l'Église continue sa marche à travers les siècles, une et indivisible, malgré la succession des tems et les changemens qui se font autour d'elle, pure, malgré la corruption et la dégénération des hommes, ferme dans la tempête, inexpugnable aux attaques et aux persécutions :

Vaisseau majestueux, nef solide et profonde,
O toi, dont l'étendard s'élève sur le monde
Malgré la brume et l'ouragan!
O toi, qui, déployant ta voile toujours prête,
Supportes, sans fléchir, l'assaut de la tempête
Et la houle de l'Océan!...

. . . . . .

Que redouterais-tu? .. le Christ est ton pilote ;
Le Christ abat ces flots sans frein :
Aussi rien n'aura fait vieillir tes destinées!
La vague des tems passe, et ses deux mille années
N'ont pu rouiller tes flancs d'airain.
Qu'importe, ô vaisseau fier! quand ton Dieu te rassure,
Que les géans des eaux redoublent leur morsure
Et se dressent comme des monts?.....
Marche, ô vaisseau! — Là bas le port t'appelle et s'ouvre ;
Marche à travers les flots dont l'écume te couvre,
A travers l'aile des démons.
Marche! et tu rouleras sur les lames grondantes,
Et tu verras pâlir ces prunelles ardentes
Dont l'éclair te suit en tous lieux.
Marche! et les cieux lointains dépouilleront leurs voiles,
Et tu verras dans l'ombre un bouclier d'étoiles

Couvrir tes mâts audacieux.
Ce grand phare t'éclaire, ô vaisseau! quand tu passes;
Une voix merveilleuse à travers les espaces
Retentit comme un doux appel;
Et l'âme transportée au-dessus des orages,
Retrouve, à chaque vent qui meurt dans les cordages,
Un écho des cygnes du ciel.
Ils sont là : leurs regards te suivent dans la houle,
Ces martyrs des vieux tems, ces martyrs, noble foule!
Que l'œil distingue à leurs rayons.
Foule victorieuse, et pourtant désarmée,
Qui cria : « Gloire au Christ! » sur la roue enflammée
Et sous la griffe des lions.
Ils sont là, dans la nue, et leur bras t'environne,
Tous ces milliers d'esprits qu'une flamme couronne,
Reflets brillans du divin roi!
Esprits qu'un pur amour devant tes pas ramène:
Ils sont là, dans la nue, et leur suave haleine
Raffraîchit l'air autour de toi[1].

Oh! oui, elles sont là; elles protégent leurs sœurs du haut des cieux, ces âmes divines, qui ont aussi passé sur la terre des jours longs et mauvais: oui, ils sont là, ces bienheureux saints! ces confesseurs! ces martyrs! ces martyrs, qui ont vu les faits qu'ils attestent, qui en ont donné leur parole au monde, et qui ont scellé ce témoignage de leur sang. Qui pourrait se refuser à croire à la parole d'un homme qui lui donne sa vie en gage? un tel gage perd-il de sa valeur, parce que dix-huit siècles ont passé dessus? Et cependant il y a des hommes capables (si l'on peut user de cette expression) de *s'illusionner* au point qu'ils ne peuvent plus juger du passé aussi bien que du présent, et ne sont touchés, quoi qu'on puisse dire, que de ce qui les frappe instantanément, hommes malheureux! enveloppés qu'ils sont dans leurs sens, et dans cet instinct qui, les courbant vers la terre, les empêche de regarder le ciel. Notre poète peint des couleurs

[1] *L'Église*, 321 et 324.

les plus ressemblantes cette foule ignorante et trompée, ces hommes qui n'ont d'autre courage que celui de résister à Dieu, qui leur en a laissé la liberté, d'autres désirs que celui des choses dont les vers et le tombeau font leur proie. Étrange, mais inévitable dégradation de l'homme qui s'éloigne de Dieu! car en Dieu seul est le bien, Dieu seul fortifie et console; il ne reste que misère et mal, quand il abandonne.

Caliban, qu'un instinct de brute et de sauvage
Ramène avec amour au plus vil esclavage,
Qui flaire un lac fétide et s'y roule aussitôt;
Caliban, qui se plaint, qui hurle et qui se traîne,
Caliban, monstre informe, où ne survit qu'à peine
L'étincelle d'en haut.

Caliban, c'est le Siècle enivré de blasphême,
Dont le rire stupide atteint la vertu même,
Qui se vautre au soleil sans pensée et sans vœu :
C'est le siècle à genoux vers quelque idole infâme,
Le siècle accoutumant ce qui lui reste d'âme
A renier son Dieu,

C'est le Vice hideux dans sa vérité crue
Qui court tremper sa lèvre à l'égoût de la rue,
Qui marche renversant tout ce qu'on éleva;
C'est l'homme dégradé, que sa bassesse accable,
L'esprit devenu chair, l'emblème misérable
D'un monde qui s'en va.....

Ne parlez pas de ciel, de gloire, de génie;
Il s'adore, lui seul dans sa force infinie,
Le reste ne vaut pas qu'on lui consacre un vœu.
Regardez ce qu'il montre, écoutez ce qu'il nomme,
Et vous verrez partout l'homme en face de l'homme:
A la fois prêtre et dieu.

A la fois prêtre et dieu! — car cette foule oisive,
Ce peuple entier qu'il mord de sa dent corrosive
L'entoure et le salue avec un fol élan:
Courage! hurle-t-elle à ce despote immonde;

Ton génie est si haut qu'il écrase le monde.
Courage, ô Caliban!

Et Caliban sourit, et Caliban se roule,
Dans sa joie insensée, au travers de la foule,
Il est fier, il se dresse, il répond : Me voilà!
Et l'orgueil fait bondir le stupide colosse.
— Il ne s'aperçoit pas qu'il danse sur sa fosse,
Et que Satan est là![1]

Lorsque j'ai dit plus haut que notre poète était sorti de cette atmosphère de désolation où la poésie semble s'être réfugiée de nos jours, je n'ai pas entendu soutenir qu'il se fût affranchi de toutes douleurs; non : les poésies d'Édouard Turquéty ont aussi leur mélancolie, leur tristesse : mais ce n'est pas la tristesse de l'insensé qui gémit, pleure, crie, se lamente, mord ses doigts de rage, ou s'arrache les cheveux de désespoir; ce n'est pas la tristesse du malade qui connaît son mal, qui en sait le remède, et n'ose le prendre, de peur d'y trouver une passagère amertume; ce n'est point l'orgueil de l'homme qui refuse de se soumettre, alors même qu'il est convaincu; ce n'est point l'horrible vertige que cause la corruption de l'esprit et du cœur. C'est la douce et pieuse affliction du chrétien à l'aspect de ses frères malades; ce sont des larmes que lui arrachent leurs souffrances, qu'il voudrait et ne peut guérir; c'est une désolation que font naître en son cœur les plaies hideuses, les maladies mortelles qui emporteront leurs victimes, parce que ces victimes misérables repoussent obstinément le Christ, qui les appelle en vain et leur tend les bras. Le poète voudrait se dévouer, s'il était possible; il voudrait appeler sur lui toutes ces souffrances, toutes ces douleurs; il voudrait arracher le monde à la fatale destinée qu'il s'est faite, et s'il est impuissant à cette œuvre, il apportera du moins sa pierre au monument de l'avenir, il prendra sa part dans le travail des saints. S'il ne peut sauver le monde, il voudrait du moins sauver une âme :

[1] *Caliban*, page 148 et 151. — *Caliban* est le nom que Shakespeare donne, dans une de ses pièces, à une espèce de *monstre* ayant à peine la forme humaine.

Eh quoi! personne ne se lève
Contre la tempête et le vent!
Personne au flot qui nous soulève
Ne dispute un terrein mouvant!
Oh! j'irai. . . . . .

. . . . . .

Et debout sur l'étroit sillon,
J'opposerai, plein de courage,
Ma poitrine à ce tourbillon.
Ma voix, sans relâche et sans crainte,
Defendra la vérité sainte,
Que le siècle cherche à ternir.
Il faut, quand tout meurt et s'altère,
Que chacun apporte sa pierre
Au monument de l'avenir.

. . . . . .

Il est vrai que la route ardue
Souvent déchirera mes pieds,
Et que ma voix inentendue
Répandra des sons oubliés.
Mais que m'importe? avec droiture
J'aurai rempli ma tâche obscure,
Et l'oubli m'affligera peu.
La gloire — oh! mon cœur en tressaille —
La gloire a-t-elle rien qui vaille
L'auréole qui vient d'un Dieu!

Une âme! que j'arrache une âme
A ces ténèbres de la mort!
Voilà le prix que je réclame,
Voilà le but d'un long effort.
Une âme qui pleure et qui souffre,
Une âme errante au bord du gouffre
Formidable et silencieux:
Une âme, une âme que j'entraîne,
Et ma carrière sera pleine;
Et j'aurai vécu pour les cieux![1]

[1] *Ode*, pages 109 et 112.

Mais ce n'est pas seulement vers l'incrédule et l'impie, ces pauvres du monde moral, ces indigens qui ont dissipé tous leurs trésors de vérité et de vertu, que son ardente charité entraîne le poète : écoutez avec quel accent doux et pénétrant il demande au riche son aumône pour le pauvre :

Le souffle de l'automne a jauni les vallées,
Leurs feuillages, errans dans les sombres allées,
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs.
Adieu l'éclat des cieux! leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues;
Tout se voile; les cieux, vaste océan de nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant:
L'orage s'est levé, l'hiver s'avance et gronde,
L'hiver, saison des jeux pour les riches du monde,
Saison des pleurs pour l'indigent.

Oh! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde! il passe et respecte vos fêtes:
L'ivresse du plaisir embellit vos instans;
Et malgré les hivers, vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle du printems.

Et le bal recommence, et la beauté s'oublie
Aux suaves concerts de la molle Italie,
A ces accords touchans de grâce et de langueur;
Et, bercée à ces bruits qu'un doux écho prolonge,
Votre âme à chaque instant traverse comme un songe
Tous les prestiges du bonheur.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie :
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin.
Hélas! à votre seuil que verrez-vous paraître?
Quelque femme éplorée, ou bien encor, peut-être,
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure

Sous ces toits indigens, frêle et triste demeure,
Où l'aquilon pénètre, et que rien ne défend :
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère,
Qui, glacée elle-même au fond de sa chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant !

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides :
Le bruit des instrumens vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles....
Oh ! pitié ! donnez par pitié !.....

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là : leur voix triste essaie une prière.
Dites : resterez-vous aussi froid que la pierre
Où s'agenouille la douleur ?

Je le demande au nom de tout ce qui vous aime,
Je le demande au nom de votre bonheur même,
Par les plus doux penchans et par les plus saints nœuds ;
Et si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre âme,
S'il faut un nom plus grand, chrétiens, je le réclame,
Au nom du Christ, pauvre comme eux.

... Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir ;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir !

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit toute oppressée,
Le frisson de vos cœurs sera moins douloureux ;
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : J'ai connu la pitié sur la terre,
Je puis la demander aux cieux ![1]

[1] *Souffrances d'hiver*, page 60.

Je l'ai dit : c'est une tristesse sainte, une mélancolie chrétienne, qui règne en ce livre ; et cependant mon cœur est si avide de consolations, que j'accuserai M. Turquéty de se livrer trop exclusivement à ces sentimens de tristesse et de mélancolie, et même de les pousser trop loin quelquefois :

Sur un livre entr'ouvert arraché de son sein,
Il me montra du doigt cette page, où moi-même
Je saluais la mort comme un bienfait suprême;
Et moi, laissant tomber sa main sur mes genoux,
Je détournai la tête, et je pleurai sur nous [1].

Je sais bien que ce laisser-aller, ces découragemens excessifs, cette lassitude de la vie, ce dédain, cet oubli de tout ce qu'elle peut avoir de bon est une maladie de notre époque dont il est difficile de se garantir ; je sais bien que ces chants funèbres sont les seuls que beaucoup puissent répéter; mais, je le sais aussi, il est des âmes neuves qui, entrées gaiement et de bonne foi dans la vie, espèrent y trouver autre chose que des larmes à semer et à recueillir. Pourquoi ne pas leur présenter quelques-unes de ces fleurs que l'on rencontre si nombreuses dans les sentiers de la vertu? Pourquoi ne pas leur dire les beautés ineffables de la foi, de l'espérance et de l'amour, et quelque chose de cette joie pure et calme du chrétien, qui ne l'abandonne pas même au milieu des plus rudes traverses, parce que Dieu est avec lui [2] et que Dieu est son père? Poètes! chantez cette paix inénarrable des enfans du Christ ; il est des âmes qui se fatiguent à vos hymnes de mort; il est des cœurs que ce râle d'agonie flétrit et dessèche, qui peuvent bien l'écouter un moment, pour pleurer sur l'humanité malade et demander sa guérison au ciel, mais qui ont besoin de se dérober aussitôt à ce lugubre spectacle, d'éclaircir leurs fronts attristés, de ranimer leurs forces abattues; plantes frêles et délicates, il leur faut le soleil, la paix et la joie; votre mélancolie les tuerait. Rien d'immonde ne fer-

[1] *A un ami*, page 245.

[2] *Cum ipso sum in tribulatione.* (PSAUME XC, V. 16.)

mente en ces âmes; elles ne font point le mal: pourquoi voulez-vous que leurs yeux soient ouverts à toutes les larmes, et leurs lèvres fermées à tous les sourires? Et puis la vie n'est-elle pas un trésor précieux pour le chrétien, alors surtout qu'il y a fatigue et travail? Si la vie est une épreuve, un moyen divin de régénération, d'élévation à un état meilleur, je vous le demande, pourquoi la maudire? Tout meurt, dites-vous, tout s'altère, tout s'en va : est-ce là une raison de mourir? non! c'est alors qu'il faut vivre, qu'il faut faire agir la foi et l'amour, qu'il faut secourir nos frères; est-ce quand l'incendie éclate, s'étend et dévore, qu'il convient de s'asseoir, comme un enfant, pour pleurer?

Nous l'avons déjà vu; ce n'est point à notre poète que peuvent s'adresser de semblables reproches; M. Turquéty n'est pas un de ces insensés que l'aspect des sociétés en ruine jette dans l'épouvante, qui, troublés, chancelans à ce spectacle, ne peuvent plus croire ni aux destinées immortelles de l'humanité, ni aux merveilles de la Providence; ce n'est pas non plus un de ces hommes lâches qui, effrayés des misères de leur propre cœur, et, au lieu de travailler à le guérir, se prennent à verser sur eux-mêmes des larmes amères, des larmes si belles, à leur avis, qu'ils se mirent pour les voir couler, et passent leur vie dans cette contemplation stérile : bien loin de là, et quoi que nous ayons dit, il est de tous nos poètes le plus consolateur, parce qu'il est de tous le plus catholique. Ce ne sont pas de vaines ombres, des fantômes; ce sont des êtres réels et vivans qu'il fait apparaître pour charmer nos douleurs; ce sont les anges et les saints, les confesseurs, les martyrs et les vierges, et leur reine à tous, la vierge-mère, et leur roi, leur bien-aimé, le doux Jésus, le Christ sauveur. Or, quand le cœur est croyant, les anges et les saints, le Christ et sa mère, ont une vertu singulière pour calmer la souffrance et adoucir l'amertume, alors même que le dessein formel du poète n'est pas de consoler.

Vous avez lu Lamartine, et vous comprenez en quoi Édouard Turquéty lui ressemble, en quoi il diffère: il lui ressemble, car ils sont tous deux croyans et catholiques; il en diffère en ce que Lamartine chante plus pour chanter que pour combattre, Turquéty plus pour combattre que pour chanter, en ce que

c'est plutôt au Créateur souverain du monde que Lamartine adresse les hymnes de sa lyre, et au Verbe fait chair, au Dieu crucifié, que Turquéty consacre son luth. Il a, du reste, parfaitement senti et heureusement exprimé cette différence, quand il a dit : « C'est en cela que le genre de ce volume diffère de la » poésie religieuse, telle que l'a créée en France un poète illus- » tre, doublement sacré par son rare génie et sa belle âme. » Nous avons replié sur le livre du dogme des ailes qui ne nous » portaient pas jusqu'au séjour des *Harmonieuses méditations*. » Ici la poésie est de la terre : elle se mèle au mouvement qui » entraîne la société. Elle se passionne, elle s'indigne des obs- » tacles que la vérité rencontre. L'hymne est moins fréquente, » la défense plus habituelle[1]. » Aussi tous les chrétiens peuvent aimer Lamartine ; les catholiques seuls aimeront Turquéty.

Sous le rapport de l'art, il n'appartient pas à l'école de Victor Hugo ; mais il est évidemment disciple de Lamartine. Il y aurait de la flatterie à le ranger à côté du maître ; mais il n'y a que de la justice à le placer immédiatement après, et nos frères de la *Revue Européenne* ont complètement exprimé notre pensée, lorsqu'ils ont dit : « qu'après les *Méditations* et les » *Harmonies*, rien n'a paru dans notre langue, d'aussi noble- » ment pensé, d'aussi purement écrit, d'aussi harmonieusement » chanté, que cet ouvrage, qui réunit à la fois grâce, fraîcheur, » harmonie, et porte le germe d'un grand avenir[2]. »

Ce n'est pas que la critique ne pût aisément indiquer quelques pièces où le poète ne se soutient pas jusqu'au bout à la même hauteur, quelques comparaisons un peu forcées, comme celle des cavales blanches d'écume jusqu'au mors, avec les vagues de la mer, quelques tournures un peu prétentieuses :

> Laisse flotter aux vents ses cheveux dénoués,
> Dénoués avec nonchalance.

quelques expressions de mauvais goût, peut-être, ou du moins, trop souvent répétés, par exemple, l'adjectif *velouté*, que le poète

[1] *Preface*, page VI.

[2] *Revue Européenne*, Numéro d'octobre 1833, page 253.

applique indifféremment aux *gazons*, aux *traits*, au *front*, à tout. Mais ces légères imperfections ne se rencontrent, pour la plupart, que dans les pièces moins sérieuses et familières; en quelque sorte encore; quelques-unes de ces pièces légères sont-elles remplies de gentillesse et de grâce; telles sont, entr'autres, *Anna* et *Le sommeil de la jeune fille*, dont nous citerons les derniers vers :

Elle part. . . . . .
Un bruit faible approche; elle court, elle fuit,
Semblable dans son vol au ramier qu'on poursuit,
A la tourterelle effrayée.
C'est qu'un rien l'épouvante, une ombre, un bruit de fleur;
C'est que la jeune fille est comme le bonheur.
Tous deux charment, tous deux consolent,
Tous deux ont un parfum dont la grâce séduit :
On veut le respirer; mais, au plus léger bruit,
Jeune fille et bonheur s'envolent[1].

Cet article est déjà bien long, et pourtant nous n'avons montré qu'une face de l'auteur. Nous n'avons rien dit de l'amour chaste et malheureux du poète pour sa *jeune fiancée*,

Laissez-moi! — je n'ai plus ma jeune fiancée,
Et rien n'arrachera cette pierre glacée
Qui pèse sur mon cœur[2].

De cet amour, qui semble avoir été la pensée de toute sa vie, la souffrance habituelle de son âme, de cet amour qu'il chante si harmonieusement. Je voulais d'abord lui demander s'il n'eût pas mieux valu laisser dans l'ombre et cacher soigneusement à tous les yeux cette flamme ardente, ce pauvre amour? Je voulais lui dire que peut-être il lui fait perdre quelque chose de sa pureté, de son innocence, en l'exposant ainsi à tous les regards; qu'il risque d'être méconnu, outragé, souillé; qu'il est des personnes, dont l'esprit grossier, charnel et terrestre, est capable de ne jamais comprendre comment deux âmes saintes peuvent s'aimer sous les yeux du Christ; qu'enfin il est peut-

[1] *Le Sommeil de la jeune fille*, page 78.
[2] *Abandon*, page 141.

être inutile d'offrir au monde le tableau de sa passion, si pleine qu'elle soit de chasteté et d'innocence; que c'est peut-être dangereux; qu'il est des âmes si tournées vers le ciel, si liées à Dieu, qu'elles ne comprennent pas ces attachemens de la terre, dont le nom seul les trouble et les fait rougir, et qu'on ne saurait avoir pour elles trop d'attention et de respect : *Isaac et Rebecca cachaient leurs jeux innocens et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses*[1]. Mais qui aurait le courage de parler ainsi au pauvre poète, qui chante si harmonieusement et avec tant d'abandon ce qu'il a dans le cœur? Je me contenterai donc d'une question que me charge de lui adresser une femme : pourquoi le poète chrétien n'a-t-il de pinceau que pour peindre les grâces touchantes de la femme, ses charmes extérieurs ? N'a-t-il point de corde à sa lyre pour nous révéler les harmonies de son cœur, *qui n'a d'égal que l'ange*[2], et toutes les grandeurs de son âme, alors qu'elle s'abreuve aux sources vives de la foi, alors qu'elle s'abandonne et se livre aux flammes de la charité ?

E. J. D'AURE.

[1] Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie*, tome XII, p. 316.

[2] La femme..... il l'attaque à son tour ;
Se ruant sur ce cœur, qui n'a d'égal que l'ange.....
Caliban, p. 149.

Philologie.

EXPLICATION DU SYSTÈME D'ÉCRITURE EN USAGE CHEZ LES CHINOIS.

Comme nous offrons aujourd'hui à l'étude et à la curiosité de nos lecteurs quelques-uns des caractères dont se servent les Chinois, nous avons cru qu'il leur serait agréable et utile d'avoir quelques renseignemens sur le système de cette écriture. Nous ferons donc précéder l'article de M. de Paravey de l'explication suivante, qui nous a paru donner une idée suffisante de ce système.

« L'écriture des Chinois a, bien plus que leur langue, attiré l'attention des savans de l'Europe; sa variété inépuisable ne manque jamais d'exciter partout la plus grande admiration. Depuis long-tems, on s'est creusé la tête sur l'origine problématique de ces caractères; et comme en général dans les premiers essais que l'on tente pour approfondir une chose qui porte quelque empreinte mystérieuse, l'imagination ne vient que trop efficacement au secours de l'intelligence, l'écriture chinoise avec ses images devait fournir ample matière à un système de conjectures, jusqu'à ce que les analyses franches et éclairées des auteurs modernes dissipassent enfin cette obscurité.

Nous supposons que nos lecteurs savent que le chinois ne connaît pas l'écriture *par lettres;* que par conséquent pour graver l'expression de ses pensées sur un papier, il a été obligé de choisir la seule méthode imaginable, celle d'employer pour chaque idée susceptible d'être énoncée d'un seul mot, *un signe* particulier. Quoi de plus naturel que de commencer par dessiner les idées dont l'objet frappait l'œil? On pourrait en tirer la conclusion logique et confirmée par les recherches, que les plus anciens caractères chinois, dans le principe, n'ont dû être que des imitations grossières des objets visibles, c'est-à-dire de *véritables hiéroglyphes;* et cela est encore indiqué aujourd'hui d'une manière incontestable par un grand nombre de signes simples, quoique la suite des tems ait modifié leurs traits.

Mais le nombre de ces images simples était très-borné; et il l'est encore aujourd'hui relativement à la très-grande quantité des autres signes. Cela provient de ce que les anciens Chinois, selon le témoignage de leurs propres historiens, ne formaient qu'un très-petit peuple, vivant dans une simplicité patriarcale; peuple dont le cercle d'idées ne dépassait pas beaucoup celui de leurs besoins physiques. Ce nombre est encore peu considérable, parce qu'on a dû reconnaître de bonne heure dans quel embarras funeste on tomberait infailliblement, si l'on représentait par des images simples tous les objets visibles dont un grand nombre montrent souvent des contours incertains ou une ressemblance qui les rend difficiles à discerner. C'est ce qui a fait naître la première pensée de former, avec des images simples, de nouvelles combinaisons; et certainement le plus ancien de ce genre de combinaisons est celui au moyen duquel la réunion de deux ou plusieurs images simples d'objets visibles excite en nous l'idée d'un troisième. Ainsi, pour l'idée de *larme*, qui ne peut être étrangère à l'homme même le plus sauvage, on ne verra point une image simple, mais bien une image composée dont les parties constituantes sont : *eau* et *œil*. De cette manière, il y a, à la vérité, deux images simples pour exprimer *eau* et *feu*, parce qu'au besoin on peut dessiner quelques *ondes* et une petite *flamme*, mais il n'y en a pas pour exprimer *lumière*, qui ne trouve dans l'écriture sa représentation que par la réunion de

deux images simples, *soleil* et *lune*; aussi les signes qui sont en même tems représentatifs et phonétiques, se rapportent pour la plupart à des objets visibles; mais, comme ils supposent déjà beaucoup d'abstraction, ils appartiennent à une époque plus rapprochée de nous.

Pour représenter par l'écriture ceux des objets du monde physique que l'on ne peut pas saisir par la vue, et tout le cercle des idées abstraites, il ne restait au chinois qui s'avançait en civilisation que le principe de la combinaison. Il pouvait se dispenser d'inventer un signe particulier pour une idée abstraite, lorsque le mot de la langue parlée, qui exprimait littéralement une image, pouvait s'employer métaphoriquement pour exprimer l'idée abstraite. Mais ce cas est rare en chinois, et il n'était point convenable d'accorder, sous ce rapport, à la langue écrite, plus de liberté qu'à la langue parlée, à moins que la première ne dût rester dans la possession exclusive des savans; et un essai tenté pour exprimer des idées abstraites par des signes arbitrairement choisis et signicatifs seulement par convention, n'a pas été admis généralement. On en trouve des traces positives dans la désignation de certains rapports de l'espace, tels que le *haut*, le *bas*, le *milieu*. L'objet du rapport est un trait horizontal; lorsqu'il est fixé à *l'extrémité supérieure* d'un autre trait vertical, il fournit l'idée de *en haut;* lorsque le trait horizontal est surmonté du trait vertical, il exprime l'idée de *en bas:* enfin lorsque le trait vertical est coupé par le trait horizontal, il exprime l'idée de *milieu*. Les nombres 1, 2, 3, sont marqués par autant de traits horizontaux.

Le trésor des signes résultans de la combinaison est très-riche; en voici quelques-uns qui sont, comme dans la classe précédente, ou simplement représentatifs (une espèce de définition de l'idée), ou en même tems représentatifs et phonétiques. Ainsi *oiseau* et *bouche* signifie *chant; oreille* et *porte, écouter; œil* et *main, regarder* (saisir par les yeux); *œil* et *pied, examiner quelque chose de près: deux mains jointes, saluer; carré* et *homme* (au milieu), *prisonnier*.

Les parties constituantes de ces sortes de signes sont elles-mêmes ou composées, ou simples, ou employées métaphorique-

ment. Ainsi, l'idée de *pauvreté* est composée de : *perle*, *couteau* et *séparer*. *Perle* est ici employée pour *richesse; couteau* et *séparer* fournissent un signe particulier qui veut dire : *enlever, emporter*. Ainsi, *générosité, libéralité* sont représentées par un *crochet* et un *homme fuyant;* mais *crochet* désigne aussi la *perversité morale*, et surtout peint l'*égoïste* concentré pour ainsi dire en lui-même, et par conséquent, comme idée abstraite, il signifie *égoïsme :* l'image veut donc dire primitivement, un homme qui tourne le dos à l'égoïsme. *Cœur* et *blanc* désigne la peur; *cœur* et *esclave* est le symbole de la *colère;* mais l'idée d'*esclave* est à son tour composée de *main* et *femme ; force* et *champ* produisent l'idée d'*homme* (qui montre sa force au champ).

Les signes qui sont en même tems *représentatifs* et *phonétiques* renferment déjà une définition plus imparfaite, parce qu'il n'y a qu'une seule partie de la combinaison qui s'y rapporte; tandis que l'autre, la partie *phonétique*, n'est ajoutée que pour désigner la prononciation.

Nous voyons par ce qui précède qu'on a assez uniformément étendu le principe de la combinaison à des objets visibles et invisibles; mais, qu'il ne faut pas envisager chaque partie d'une image composée comme contribuant à la formation de l'idée. La nécessité d'établir aussi quelque chose pour fixer la bonne prononciation, se faisait sentir de plus en plus à mesure que la masse des caractères augmentait.

Mais comment cela était-il possible en chinois ?

Dans la formation des nouveaux signes, on adjoignit au signe de l'idée générique un groupe de la signification duquel on fit abstraction, et dont la prononciation, prise isolément, répondait en articulation et accentuation, à celle de l'image complète. Mais un tel groupe dut avoir, comme signe indépendant, une prononciation très-connue; sans cela, en le choisissant, on aurait manqué le but. Un exemple rendra la chose plus claire; un *cyprès* se dit en chinois *pe;* mais avec cette même articulation, on exprime encore d'autres idées; comme *nord, blanc, cent,* etc ; objets qui se présentent fréquemment dans le cours de la vie. Quand on inventa le caractère qui signifie *cyprès*, on ne prit pour base que la simple image d'un *arbre*, auquel on

ajouta comme groupe le signe connu de *blanc*. L'image composée ne dut donc pas signifier *l'arbre blanc*, mais *l'arbre de pe*, qui ne peut être autre chose que le *cyprès*. Cette méthode phonétique se recommandait déjà à cause de sa commodité, parce qu'en s'en servant on indique plutôt l'objet qu'on n'en donne une véritable définition. Ainsi, le mot *cœur* est la racine générale déterminative de *réfléchir* (*siang*), et pour fixer la prononciation on a adjoint à l'image simple de *cœur* le signe ordinaire qui exprime *contempler* et *regarder*; ce signe se prononce ainsi : *siang*. L'aspect de cette combinaison conduit à la définition : *regarder par le cœur*, et rappelle en même tems la bonne prononciation.

Le penchant pour les abréviations, les substitutions de mots et les traits tracés avec plus de liberté, ont produit un grand nombre de variantes synonymes et homonymes qui composent bien les deux tiers du trésor de la langue, et que l'usage a pour la plupart si fréquemment employées, qu'elles ont presque entièrement banni le style correct; aujourd'hui elles figurent presque toutes, plutôt pour faire l'ornement que la richesse des dictionnaires. Cette fureur pour les variantes a fait grand tort à la combinaison phonétique. Là nous trouvons souvent confondues les unes avec les autres, des racines d'une signification très différente, pourvu que la forme offrît quelque ressemblance accidentelle; mais l'on doit se garder de prononcer sur la composition de maint signe, avant d'avoir découvert s'il n'est point une variante. Ainsi, on trouve par exemple, les racines *nourriture* et *métal*, *habit* et *génie*, *cadavre* et *porte*, confondues l'une avec l'autre à cause de leur ressemblance accidentelle.

En retranchant toutes les variantes, le nombre de signes différens par l'idée qu'ils représentent s'élèverait à peine à huit mille, nombre qui ne pourrait être comparé à celui d'aucune autre langue cultivée, si la plupart de ces signes, outre leur signification primitive, n'en renfermaient encore d'autres qui sont tirées de la première.

Aussi ne faut-il pas oublier qu'en chinois, il n'y a pas de dérivés formels; et, sous ce rapport, la langue écrite des Chinois s'oppose autant au principe de la formation des mots, que la langue parlée.

Dans d'autres langues, la racine change par des modifications intérieures et par des particules formatrices, selon qu'elle doit devenir nom, verbe ou particule; et c'est là ce qui constitue une partie essentielle de leur richesse. La langue chinoise qui, comme langue écrite et parlée, renonce à ce genre de richesse, nous déploie en revanche, dans les racines nues, un trésor d'idées fondamentales que certainement la langue la plus cultivée ne peut offrir.

L'écriture par images des Chinois a été attaquée souvent comme un obstacle capital au libre développement de l'esprit, et l'on a soutenu que l'on ne pourrait faire un présent plus utile à cette nation qu'une *écriture par lettres*. Si nous jetons un coup d'œil sur notre glossaire extrêmement pauvre; et si nous considérons combien chez nous la langue est imparfaitement rendue par des lettres, quand même nous inventerions pour nous des signes particuliers pour certains sons propres des Chinois, nous serons au contraire obligés de déclarer *l'écriture par idées*, comme convenant exclusivement à une telle langue. Car combien d'idées différentes ne se présenteraient pas aux Chinois sous la même forme, s'ils se servaient comme nous de caractères, et quel problème insoluble ne leur laisseraient pas les œuvres de leurs propres écrivains, dont le nombre est presque infini, puisque, après l'Allemagne, on n'imprime et on ne lit peut-être nulle part autant qu'en Chine! Et ce peuple, comme l'expérience le montre, même pour les individus de la classe commune, n'emploie pas plus de tems pour former les images de son écriture, que nous pour écrire nos mots. Celui donc qui voudrait donner aux Chinois une écriture de caractères, devrait leur créer en même tems une autre langue. »

Cet article sur l'écriture des Chinois, est extrait du journal allemand, le *Erheiterungen*, et a déjà paru dans le numéro III du *Panorama littéraire de l'Europe*.

Astronomie.

ESSAI SUR QUELQUES ZODIAQUES
APPORTÉS DE L'INDE.

Premier article.

La connaissance exacte de toutes les figures zodiacales prouve qu'elles ont toutes la même origine, et que cette origine prend naissance dans le centre de l'Asie. — Réfutation des théories de Dupuy, Volney et Fourier.

Les questions qui, par leurs racines les plus intimes, touchent à l'histoire de l'homme, ont de tout tems, et actuellement plus que jamais, intéressé les véritables philosophes. Parmi ces questions, s'il en est une qui présente des points de vue féconds en résultats positifs, c'est incontestablement celle qui tient à l'origine et à l'histoire du zodiaque, aussi bien qu'à la découverte des planètes, et au culte antique et presque universel qui leur a été rendu.

A la fin du dernier siècle, on a vu en France, les astronomes célèbres, *Bailly*, *Le Gentil*, *Lalande*, aussi bien que M. *Deguignes le père*, et *Court de Gébelin* savans dans une autre science, s'occuper avec détail, et avec plus ou moins de succès, de cette histoire du zodiaque et de celle des planètes qui le parcourent et y trouvent leurs stations. Au commencement du siècle actuel se sont formées les écoles encore puissantes en ce moment de *Dupuy*, *Volney* et *Fourier*, qui ont voulu rattacher tous les cultes à cette invention du zodiaque, et qui ont même cherché à établir que ses constellations, telles que

nous les connaissons, remontaient à plus de quinze mille ans avant notre ère.

Au sein de l'Académie des sciences, dès 1821, et en présence de M. le *baron Fourier* lui-même, nous avons renversé cette prétendue théorie qui aurait détruit non seulement toutes les notions les plus saines, acquises jusqu'à ce jour sur l'histoire de l'homme et de sa civilisation, mais encore les beaux résultats obtenus par M. *Deluc de Genève* et par M. le baron *Cuvier*, sur l'histoire du globe de la terre et des révolutions diverses que vient de subir tout récemment, pour ainsi dire, notre planète, comme le démontrent notamment les grottes à ossemens divers trouvées, il y a peu d'années, en Angleterre, et si bien *illustrées* par le docteur *Buckand*, professeur à Oxford.

M. le baron *Fourier*, après une opposition assez vive, finit par se rendre lui-même à nos raisonnemens, puisqu'il nous autorisa à publier, ce que nous avons fait en effet, que dans sa lettre à M. *Berthollet*, citée par le célèbre *Lalande* et réimprimée par nous [1], on lui avait fait parler d'une antiquité à laquelle il n'avait jamais cru; c'est aussi ce qui le détermina à ne pas publier les mémoires qu'il avait préparés, comme membre de l'expédition d'Égypte, sur les curieux zodiaques retrouvés dans cette antique contrée, royaume puissant des *Pharaons*, séjour de *Joseph* et de *Moïse*.

Lorsque, marchant sur les traces de l'ingénieux et savant docteur *Young*, qui avait bien voulu nous adresser ses premiers essais sur la lecture *des hiéroglyphes*, M. *Champollion le jeune* lut sur les murs mêmes des temples de *Dendera* et

[1] *Aperçu des Mémoires sur l'origine de la Sphère, et sur l'âge des Zodiaques égyptiens*, par M. de Paravey, Paris, 1821; et *Nouvelles considérations sur le planisphère de Dendera*, Paris, 1822.

[2] Isolées, les preuves de M. *Champollion* sur l'âge moderne des zodiaques, ne prouvent absolument rien: car on sent que les Romains rebâtissant les temples d'Esné et de Dendera, pouvaient y sculpter le zodiaque antique des temples précédens, mais jointes à nos preuves mathématiques, et aux assertions de M. Visconti, que M. Champollion aussi aurait dû citer, ses découvertes ont une *véritable force*, que les tentatives auxquelles on se prépare en ce moment ne pourront affaiblir.

d'*Esné*, où se voient les quatre zodiaques retrouvés en Égypte, les noms d'*Autocrator* (épithète spéciale de *Néron* sur ses médailles), et ceux de *Claude* et de *Commode* encore plus modernes, il ne fit que confirmer les résultats mathématiques et positifs, que, dès 1821, nous avions présentés à l'Académie des sciences de Paris, résultats qu'avaient admis, au nom de cette Académie, M. *Delambre*, le docte auteur de l'histoire de l'*Astronomie ancienne*, M. *Ampère*, le rival du célèbre *Arstedt*, dans ses beaux travaux tout récens sur le magnétisme, et M. le baron *Cuvier*, si connu par son admirable *Discours sur la révolution de la surface du globe*, et par ses autres savans et éloquens écrits [1].

Mais, en établissant dans nos *mémoires* (encore manuscrits) qu'aucune des observations de solstice et d'équinoxe citées, soit dans les *Védas* des Indiens, soit dans les *Kings* des Chinois, ne remontait au-delà de l'an 2300 environ avant Jésus-Christ; nous n'avons pas prétendu, toutefois, assigner cette date à l'invention du zodiaque, pas plus qu'à celle de l'invention de tous les arts essentiels aux hommes, et notamment de l'écriture, bien que nous ayons cité l'opinion du grand *Newton* qui croyait à tort cette invention fort moderne.

Nous regardons au contraire cette invention de l'écriture, du zodiaque et du calendrier comme aussi ancienne que l'existence de l'homme sur le globe actuel. Et avec M. le baron Cuvier, nous fixons ici cette existence primitive de l'homme sur la terre à une date de *quatre à cinq mille* ans avant Jésus-Christ, époque où l'homme, suivant nous, fut créé avec toute sa beauté primitive et avec tout son génie investigateur, qu'aucune infirmité, qu'aucunes ténèbres n'avaient encore altéré ou obscurci.

Nous croyons que cette antique civilisation, qui a précédé le déluge, s'appuyait essentiellement sur l'invention de l'écriture hiéroglyphique, créée avec un art admirable par les premiers hommes, et dont de précieux débris existent encore sur les *briques de l'antique Babylone*, aussi bien que sur les

[1] Les *Annales* ont publié le rapport de ces trois savans sur l'ouvrage de M. de Paravey, dans le Numéro 19, tome 4, p. 39. (*Note de l'éditeur.*)

murs en ruine *des temples de l'Égypte*, et dans les bas-reliefs étonnans *de Palenqué en Amérique;* et ces assertions, nous ne les posons pas sans quelque certitude, puisque, depuis quinze ans et plus, nous étudions à la fois tous ces monumens si anciens, et à l'aide de livres, *qui leur sont contemporains*, livres que, jusqu'à ce jour, l'Europe connaissait à peine de nom.

On comprend que nous voulons parler ici des livres conservés en Chine, et dont la *société asiatique de Londres* doit une si riche collection à l'illustre et savant traducteur du *Code des Mantchoux*, l'un de ses honorables vices-présidens[1]. Il a bien voulu récemment augmenter de plusieurs ouvrages très-précieux le nombre de ceux que nous possédions déjà, et nous devons ici lui en adresser publiquement nos sincères remercîmens. Nous devons encore indiquer ici le savant secrétaire de la *Société asiatique de Londres* qui, avec une rare complaisance, nous prêtant les ouvrages précieux qui lui appartiennent sur la Chine, nous a mis à même d'établir les résultats que nous allons développer dans cet article. Nous discuterons en même tems les curieux zodiaques réunis dans les *Indes* et à *Ceylan* par le président *Jones* et sir Alexandre *Johnston*, que nous comparerons à ceux de la *Chaldée* et de l'*Égypte*.

Voici les importantes questions qui vont faire la matière de nos recherches

Y a-t-il eu un seul zodiaque primitif, et par conséquent un seul centre de civilisation pour les hommes avant le déluge, centre conservé encore après cette grande catastrophe? Quelles étaient les étoiles qui formaient principalement ce zodiaque antique? Le zodiaque primitif a-t-il été lunaire ou solaire, c'est-à-dire divisé en 28 ou en 12 constellations? Les planètes, qui devinrent bientôt l'objet d'un culte, ont-elles occupé, dans le système astrologique qui en dériva, un seul domicile, c'est-à-dire tel ou tel signe du zodiaque une fois fixé, ou ont-elles varié de domicile, selon les différens peuples, ou les époques diverses? Quelle origine plausible et naturelle peut-on assigner aux symboles actuels que nous employons pour indiquer, soit les planètes, soit les 12 signes du zodiaque solaire?

[1] Sir Georges *Staunton*, baronnet, membre du parlement britannique, et ancien résident suprême de la Compagnie des Indes à *Canton*.

Ces signes n'ont-ils pas été les mêmes chez tous les peuples et dans tous les tems, de même que de nos jours chez tous les peuples connus qui comptent par semaines, on voit les mêmes planètes, et *dans le même ordre que chez nous*, donner leurs noms aux mêmes jours de la semaine, de telle sorte que, par des calculs d'éclipses, établis à la fois pour les Indes et pour Paris, le célèbre géomètre M. *Delaplace*, a trouvé que le *jeudi* (*dies Jovis*), par exemple, était chez les Indiens et chez *les Chinois eux-mêmes* (dans leurs *Éphémérides*) le jour de *Jupiter* aussi bien que chez nous; que le jour de la planète *Vénus* ou le *vendredi* lui succédait, etc., etc.? Quelle source encore peut-on assigner au cycle usité dans toute la Haute-Asie, soit des 12 animaux marquant les années solaires, soit des 28 animaux répondant aux stations de la lune? quels rapports enfin ont ces zodiaques, ces 28 stations de la lune avec le fabuleux *Bouddha* et ses 28 patriarches antiques supposés tous nés, comme lui, dans l'Inde?

Telles sont les questions principales que nous nous proposons de soulever dans ce *mémoire*, et qui feront peut-être accorder quelque intérêt à cet écrit, bien que rédigé fort rapidement et au milieu de beaucoup d'autres travaux.

On sent, indépendamment des recherches qui se font actuellement sur le bouddhisme, quelles conséquences importantes on peut tirer de ces diverses questions astronomiques; car elles peuvent servir à résoudre les discussions qui ont lieu en ce moment sur l'origine unique ou multiple des premiers hommes sur la terre.

Ainsi, dans un ouvrage dont il est surprenant que M. *le baron Cuvier* ait accepté la dédicace, et où nous avons l'honneur d'être attaqué, le naturaliste M. *Bory de Saint-Vincent*, entre autres idées fort singulières sur l'homme qu'il met au-dessous des plus vils animaux, prétend qu'il a existé primitivement au moins quinze races d'hommes diverses qu'il fait croître simultanément à peu près comme des champignons sur les principales chaînes de montagnes du globe; et dans des ouvrages d'un autre ordre, M. le baron *de Humboldt* semble établir que les divers centres de civilisation qu'il place à *Méroé*, à *Babylone*, en *Bactriane* et dans les *Indes*, sont arrivés

(chacun de ces centres de sciences suivant une marche distincte) à des résultats fort distincts et fort différens.

Il n'en est cependant rien, et ces différences apparentes que présentent par exemple les zodiaques des divers peuples, disparaissent pour peu que l'on approfondisse l'origine et la nature des signes divers de ces zodiaques.

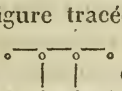
Ce fut un exemple de ce genre que nous avons mis autrefois sous les yeux du docte M. *Delambre*, *secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences*, qui l'ébranla singulièrement sur ces idées de civilisations diverses qu'il avait aussi partagées : et comme les zodiaques rapportés des Indes par MM. *Jones*, *Alex. Johnston* et M. *Raffles*, sont venus encore confirmer la force de nos premiers raisonnemens sur cet exemple cité à M. *Delambre*, nous prions l'honorable Société royale asiatique de Londres de nous permettre de développer ici, avec quelques détails, cet exemple spécial[1].

De l'identité des idées ou des symboles attachés aux mêmes signes du Zodiaque chez tous les peuples.

Comme il serait trop long de traiter ici de tous les signes du zodiaque, nous allons en choisir un sur lequel porteront toutes nos recherches : ce signe est celui de la *constellation des gémeaux*.

On sait que toute l'antiquité y a vu le symbole de l'amour et de l'amitié ; on n'ignore pas que les Grecs y plaçaient les deux frères si tendrement unis, *Castor* et *Pollux* : mais dans les zodiaques égyptiens, on voit dans ce signe, un *homme*, et une *femme* ; femme qui par fois, comme à *Denderah*, a une tête de singe ou de chat, et qui donne la main à cet homme en signe d'alliance et d'union : personnages déifiés ensuite, et où M. Champollion crut reconnaître le dieu *Soou* ou Hercule, et la déesse *Tafné*, sa sœur et son épouse. Or il est remarquable que dans l'ancien zodiaque indien publié par le président *Jones* (Mémoires de Calcutta), aussi bien que dans trois de ceux rapportés de *Ceylan* par sir *Alexandre Johnston*, ce soit éga-

[1] Cet article avait été composé pour être soumis à la Société Asiatique de Londres, et lui sera en effet adressé.

lement un homme et une femme, assis ou debout, et se tenant par le bras, qui répondent à ce même signe des *gémeaux*, ce qui semblerait leur assigner une origine égyptienne plutôt que grecque. Dans les *îles Carolines* au contraire, beaucoup plus loin à l'est, l'idée grecque se retrouve, puisque les étoiles des gémeaux y portent le nom d'astres des *deux amis*, comme on l'a constaté dans le voyage autour du monde du capitaine *Freycinet*. Les peuples de ces îles lointaines, très-habiles dans la navigation, ont une boussole divisée en douze rumbs de vent comme en Chine, et donnent aux étoiles qui règlent leur navigation périlleuse des noms qu'il serait fort important de recueillir en totalité. Sur un zodiaque tiré d'un manuscrit *javanais* de *Chéribon*, et publié par sir *Stamfort Raffles* dans son bel ouvrage sur *Java*[1], entre le *Cancer* bien reconnaissable et le *Taureau* à quatre cornes un peu défiguré, on voit au lieu *d'un homme et d'une femme*, ou *de deux frères réunis, deux papillons* à grandes ailes, peints de profil, et se cachant en partie l'un l'autre. Enfin dans les *planisphères chinois*, à cette constellation *des gémeaux et aux quatre étoiles des genoux, parallèles aux quatre étoiles des pieds* dans la sphère grecque, répond un astérisme qui offre cette figure tracée fort exactement dans le ciel par ces huit étoiles,  cette figure porte le nom hiéroglyphique *Tsing*, 井 nom désignant *deux poutres croisées par deux autres poutres*, et soutenant les bords d'un *puits*, dont cette constellation a le nom en effet.

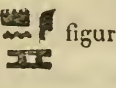
Il semble absurde, au premier abord, de vouloir établir que

[1] Nous avons rapporté de Londres, et donné à la *Société asiatique de France*, qui en a fait à peine mention, un plâtre moulé avec soin sous nos yeux à Londres, d'une de ces coupes de Java, ornées extérieurement d'un zodiaque, et appartenant au riche cabinet de la *Société royale asiatique* de la Grande-Bretagne et d'Irlande, cabinet où nous avons reçu, nous le déclarons avec plaisir, toute espèce de facilité pour nos travaux, aussi bien qu'au *Brittsh Museum*, et au riche cabinet de la maison de la *Société des Indes*.

les *deux frères du zodiaque* grec; *cet homme et cette femme, ou ces amans* des zodiaques égyptiens et indiens ; ces *papillons* du zodiaque de Java; ces *poutres assemblées en croix*, 井 du planisphère chinois, expriment également, sous des symboles si divers, tous la même idée. Cependant rien n'est plus réel. D'abord *Plutarque* lui-même, *dans les premières lignes de son Traité de l'Amitié Fraternelle*, nous apprend qu'à *Sparte*, les Lacédémoniens honoraient *Castor* et *Pollux*, leurs dieux tutélaires, sous la forme de *deux pièces de bois parallèles* ||, jointes par deux autres pièces de bois en travers =, et produisant ainsi soit le signe 井 des Chinois, soit le symbole ⌶ de la *Chine*, symbole ⌶ ou ♊ employé encore chaque jour, dans les *Éphémerides* et les *almanachs actuels* de l'Europe, comme hiéroglyphe du signe des gémeaux.

De nos jours, comme primitivement, les Chinois, de même que les anciens Spartiates et que toute l'Europe moderne, employaient donc pour représenter la station du soleil, entre le *taureau* et le *cancer*, un seul et même symbole, le signe ⌶ ou ♊. L'*Égypte* elle-même, outre les figures de dieu et de déesse, données aux géméaux célestes dans ses zodiaques, employait aussi ce symbole ⌶, dans le même sens; car dans le grand zodiaque trouvé à *Esné*, ou du moins dans le plus complet, les gémeaux, hommes et femmes, ont sur leur tête cet astérisme peint ⁂ ⁂, c'est-à-dire les 8 étoiles de la constellation *Tsing* 井 de la Chine, telle que l'offrent les planisphères chinois du père *Grimaldi*, de M. *Réèves*, et les ouvrages les plus anciens d'astronomie chinoise. On remarque également dans ces ouvrages, que les 28 signes des stations de la lune s'y trouvent isolés, et détachés des autres constellations nord et sud, comme on peut le voir dans le *San-tsay-ton*, ou l'*Encyclopédie chinoise*, existant à Paris et à Londres.

L'on sait, d'ailleurs, par les belles recherches de M. le docteur *Young*, confirmées par son savant ami M. *Wilkinson*,

dont on attend le retour prochain d'Égypte, et par M. *Champollion le jeune*, que dans tous les monumens égyptiens, le symbole ♊, qui se prononce *mai*, ou *mei*, et qui y est sans cesse employé, signifie toujours, *aimé*, *chéri*, *aimant*. On le trouve, par exemple, usité dans ce sens, dans le cartouche portant le nom propre de *Rhamsés le grand*, (qu'on suppose être le *Sésostris* d'Hérodote), dans lequel au dessus du nom *Rhamsés*, se voit le titre  figure qui se traduit constamment par *aimé ou chéri* ♊ (*mei*) *d'Amon* ou du Dieu *Amon;* de sorte qu'en Égypte comme à *Sparte*, comme chez nous, le signe ♊, imitant exactement l'*astérisme* encore usité en *Chine* pour la constellation des *gémeaux*, ou des *amis, des amans*, était le symbole non seulement de cette constellation, mais encore des idées d'*amour* et d'*union*.

Mais si l'on nous accorde cette singulière coïncidence entre l'*Egypte*, la *Chine*, la *Grèce*, et l'*Europe moderne* elle-même, on voudra peut-être nous objecter *ces papillons* qui, à *Java*, avons-nous dit, sont l'image du signe des gémeaux, et semblent offrir une toute autre idée; rien cependant ne serait moins fondé.

En effet, tous les peintres, tous les statuaires, encore de nos jours, nous représentent *Psyché* et l'*Amour*, avec des *papillons* posés sur le front, ou avec des *ailes de papillon;* ils suivent en cela les anciennes idées égyptiennes. Ce fait est prouvé par le savant M. *Reuvens* qui, dans sa lettre, datée *de Leyde*, 1830, et adressée à un littérateur de Paris, décrivant divers papyrus égyptiens, que possède en écriture bilingue le musée de *Leyde*, nous apprend, dans la traduction qu'il donne de l'un d'eux, que l'*amour* était invoqué et figuré en Egypte, *sous la forme d'un enfant, avec un arc, des flèches, sept pommes de pin et un papillon;* les Egyptiens représentaient donc *l'amour* sous la forme d'un *papillon;* il n'est donc pas étonnant que ce symbole remplace les deux *amans* dans le zodiaque de Java du manuscrit de *Chéribon*.

En agissant ainsi, les Javanais traduisaient l'antique hiéro-

glyphe usité jadis *en Egypte* et *aux Indes*, et encore de nos jours *en Chine* et *au Japon*, l'hiéroglyphe 蝶 *Sie*, nom du *papillon*, en chinois; formé de la clef 虫 *Tchong*, celle des *insectes*, et du groupe 燮 *sie*, ou 燮 *sie*, qui signifie *unies, ensemble, concorde*, et se compose du symbole 火 *feu*, deux fois répété, du symbole 又 *ycou*, des *mains jointes* en signe *d'alliance*, et de la clef des *paroles* 言.

Toutes ces images, représentant, suivant les Chinois et les Japonais actuels, cette espèce de *papillons* à ailes tachetées de feu, qui voltigeant toujours *deux à deux, sans jamais se séparer*, ont été l'emblème de *deux amans unis par un amour indissoluble*.

De là, dans les *cérémonies du mariage, au Japon*, ces *paranymphes*, ou ces *amis* et ces *amies* des deux époux, ornés d'*ailes* semblables à celles de ces *papillons*, nous dit M. *Tittingh* [1], dans ses travaux malheureusement incomplets encore, sur ce lointain pays, où se sont réfugiés tant de débris de l'Egypte antique. De là à la Chine, ces *coupes* ornées de *papillons* de la même espèce, dans lesquelles, quand un mariage est célébré, un jeune homme appelé le *papillon mâle*, et une jeune fille, que l'on nomme le *papillon femelle*, versent aux nouveaux époux le *zakhi*, ou bière forte, vin de riz, qui forme la principale consécration des mariages chinois.

Les idées d'*amour*, d'*union constante*, de *mariage*, d'*harmonie* se rattachent donc chez tous les peuples anciens et modernes et sur toute la terre, à cette *constellation des gémeaux* et au *mois solaire* qui y répond, et qui en français a conservé le nom *copte* lui-même *Mai;* nom déduit, nous le

[1] Voir *Noces et funérailles des Japonais*, collection coloriée des peuples divers de M. Neveu, libraire *Passage des Panoramas*.

savons, d'autres racines latines et plus modernes par certains auteurs, mais qui d'après la généralité même de la démonstration que nous venons d'établir, ne peut avoir été tiré que du nom égyptien, *mai* ou *mei*, *amour*, *aimer*; ce mois étant celui où toute la nature semble contracter un *hymen universel*, et célébrer de nouvelles *amours*.

Il est même à remarquer que ce monosyllabe copte *mei* entre dans les principales langues, pour exprimer encore actuellement ces idées d'*amour* ou d'*union*. *Mihr*, en ancien persan, suivant le docteur Hyde, signifie *amour; Mithra* a le même sens en sanscrit; *Amicus* en latin et *Ami* en français, présentent la même idée. Ce monosyllabe se retrouve même dans le chinois moderne, langue où, *mieou*, 密 *amis intimes*, semble primitif d'*Amicus*, ayant pu se dire *mikeou, mikeou tse*. (Tse est une explétive ajoutée à une foule de noms et qui n'en change pas le sens en chinois). Il entre même dans le nom que les latins ont donné au signe des gémeaux, qu'ils appellent *Gemini* et dans le nom indien *Mithouna* de ce même signe, qui signifie *couple*, l'*amour* supposant la *dualité*.

Formes, idées et sons, tout ici est donc identique; et quand certains zodiaques, comme un de ceux de l'ouvrage publié par M. *Upham* sur le *bouddhisme*, offrent pour ce signe un *homme jouant d'une sorte de guitare*, ou dans les coupes zodiacales de Java, rapportées par M. *Raffles* et par sir *Alex. Johnston*, *une lyre* à la place des *gémeaux*; ces instrumens harmonieux peignent encore l'*union*, l'*accord*, l'*harmonie* de *deux ames*, sous une autre forme.

Il n'est pas même jusqu'à *l'arc* qui répond à ce signe dans le *zodiaque* lunaire des *Indous*, publié par le président *Jones*, ou la *flèche*, qui est son symbole dans le *zodiaque chaldéen*, *illustré par Hager*, et qui se trouve sur la *pierre ovoïde*, rapportée des bords du Tigre et de la Chaldée par M. *Michaux* le naturaliste, pierre déposée au cabinet des médailles à Paris et dont la Société asiatique de Londres possède un plâtre fort curieux, qui ne rappelle ici l'*amour* sous un autre symbole universellement connu. M. *Reuvens*, dans sa *lettre* précédemment

citée, nous assure que ce symbole était reçu en Egypte même.

Une *coupe* pouvait également être donnée comme symbole de l'*amour;* elle se trouve en effet parmi les noms donnés à certaines des nombreuses étoiles de la sphère des Chinois. Elle rappelle les *coupes* de vin présentées aux *nouveaux époux* dont nous avons parlé précédemment.

Les symboles pouvaient donc varier, puisque les *dieux des gémeaux* étaient ornés de tous ces attributs divers, mais tous ils exprimaient cette même idée d'*amour;* tous ils sortaient d'un même centre de civilisation, et c'est là ce que nous voulions principalement établir.

Nous pourrions faire la même chose pour plusieurs autres signes du zodiaque; et, dressant le tableau comparatif des 28 constellations chez tous les peuples qui ont eu un zodiaque *lunaire* et *solaire*, montrer sur le *scorpion* par exemple, que les étoiles de son *cœur* et de sa *queue* chez tous les anciens peuples, furent appelées le *cœur* et la *queue;* ce qui suppose ce signe du zodiaque *solaire primitif*, également usité chez tous les peuples de l'Asie et puis ensuite coupé en deux ou trois parties, quand postérieurement on a établi le *zodiaque lunaire* divisé en 27 ou 28 stations, pour répondre à la révolution de la lune, qui a lieu en 27 ou 28 jours. Nous pourrions faire voir que le *vase du verseau* est aussi indiqué à la même place, et comme une *coupe* ou un *vase*, chez tous les peuples, et montrer également dans tous les zodiaques connus, un *poisson* ou *plusieurs poissons*, pour les étoiles qui répondent à ce signe dans les *zodiaques lunaires*.

Nous pourrions enfin, si nous entrions dans la discussion approfondie des 28 constellations conservées dans la sphère si curieuse et si complète des Chinois, montrer qu'avec un déplacement de 180°, les signes mêmes du zodiaque des Grecs y sont encore figurés. En effet, l'*épi de la vierge*, qui est l'opposite à 180° environ de distance de la *corne du bélier*, et se lève quand il se couche, et *vice versa*, est appelée 角 *kio* ou la *corne*, dans la sphère chinoise; tandis que la tête du *bélier* des Grecs y est nommée 牵牛 *téou*, c'est-à-dire *la femme* 女

qui porte sur la tête des *gerbes* ou des *épis* 米. Nous établirions la même chose pour les signes du *lion* et du *verseau*, opposés aussi de 180°. La *coupe* ou le *vase du verseau* des Grecs répondent dans la sphère chinoise à la constellation 氵酉 *tsiéou* 旂其 *ky* placée dans les étoiles ξ, ψ, α du *lion*, c'est-à-dire à l'*étendard ky*, de la coupe 氵酉 *tsiéou*, formée de vase 酉 et 氵 *eau*; tandis que le *lion* ou le *tigre* du zodiaque grec, se retrouve dans la sphère chinoise, placé 180° à l'opposite, dans les étoiles α du *petit cheval* et β du *verseau*; et y porte le nom 虍亚 de *hiu*, où se voit le symbole 虍 *hou*, du *tigre* ou du *lion*.

Mais ces discussions nous mèneraient beaucoup trop loin; nous devons seulement remarquer que le déplacement de six signes ou de 180° est très antique, puisque la constellation *hiû*, par exemple, est indiquée dans le *chou-king* parmi les solstices et équinoxes établis par l'empereur *Yao*, sous lequel les Chinois mettent leur déluge; solstices et équinoxes qui ont été calculés par le savant astronome le père Gaubil, pour l'an 2300 environ avant notre ère. Cette constellation semble aussi citée dans les *Védas*, sous le nom de *sravishtha* ou de *dhanishtha*, pour une époque de 1845 ans avant Jésus-Christ, comme nous l'établirons ci-après.

Nous devons ajouter en outre que ce déplacement bien constaté réduit tout naturellement de 12,960 ans, cette antiquité exagérée de 15,000 ans, que M. le baron *Fourier*, d'après MM. *Dupuy* et *Volney*, voulait donner au zodiaque, et que soutiennent aussi MM. *Jomard*, *Francœur* et quelques autres.

Ces savans n'avaient pas voulu remarquer que, comptant par mois lunaires, les *Indiens* par exemple, de même que les *Coptes*, nomment *tchitra*, ou l'*épi* (*l'épi de la vierge*), le mois où le soleil est dans le *bélier* ou *asouini*, c'est-à-dire à six signes plus loin, et qu'ils appellent *critica* ou les *pleyades*, le

mois où le soleil est dans le *scorpion* également à 180° à l'opposite.

C'est cette erreur qui, leur faisant admettre une précession de sept signes dans le zodiaque, les obligeait à donner 15,120 ans d'antiquité de plus aux monumens égyptiens.

Plutarque vient à l'appui de nos observations, lorsque, dans son traité d'*Isis et d'Osiris*, il nous apprend que les anciens Égyptiens honoraient *athys* ou le *taureau* pendant le mois d'automne, tems où le soleil était cependant dans le *scorpion*, signe qui lui est opposite. On voit donc comment cette transposition de signes, opérée dans l'antique sphère babylonienne et retrouvée chez les Chinois, a donné naissance à cette chronologie fausse que veulent établir pour l'Égypte admise dans leur histoire par quelques savans, et comment une étude plus exacte en donne l'origine, et fait disparaître cette *précession* et cette antiquité de 15,000, imaginées par MM. Dupuis et Volney. Leurs raisonnemens s'évanouissent devant les faits que nous venons de constater.

Ainsi, outre les identités que nous avons établies ci-dessus entre les constellations des anciens *Égyptiens* et celles des *Chinois*, nous trouvons encore ici que ces derniers peuples ont également connaissance de celles qui étaient usitées chez les Chaldéens et chez les Grecs, et nous en concluons encore qu'il n'a existé qu'un seul et même centre de connaissances et de civilisation pour tous ces peuples.

Mais nous devons signaler encore, en *Egypte* comme chez les *Mongols*, un fait très-remarquable. Le planisphère de *Dendera*, actuellement placé dans une des salles de la bibliothèque du roi, à Paris [1], présente d'une manière très-évidente, les 12 signes du zodiaque des *Grecs* ou des *Chaldéens*, tels que nous les employons encore actuellement; tandis que les constellations *extra-zodiacales* peuvent à peine se reconnaître, et n'ont pu être interprétées que par la comparaison approfondie que nous en avons faite avec la sphère de la Chine, en 1820 et 1821.

[1] Voir la *lithographie* qui représente ce zodiaque dans notre cahier de juillet dernier, numéro 37, page 80.

Ainsi, la constellation de *Syrius*, si remarquable, y est remplacée, dans la partie inférieure, par une *femme qui tire de l'arc*, et par un *oiseau* sur une *base*, figures que l'on ne voit nullement dans la *sphère grecque*, mais que nous avons retrouvées *exactement à la même place* dans la *sphère des Chinois*, qui d'ailleurs a conservé à la belle étoile de la tête du *grand chien*, dite *syrius*, le nom de l'étoile 狼 *lang*, ou du *loup doré, le chacal oriental*.

Il semble, d'après cela, que les Égyptiens avaient reçu leurs constellations zodiacales et celles du nord et du sud situées autour du zodiaque, en des tems différens et de peuples divers; or la même chose se représente aussi dans la sphère actuelle des *Mongols*, telle qu'on peut la voir traduite dans les *Mines de l'Orient*, par M. Abel Rémusat.

Toutes les constellations *extra-zodiacales* y portent en *Mongol* des noms qui sont la traduction exacte et complète des noms des mêmes constellations dans la sphère *chinoise;* mais les 28 constellations lunaires, c'est-à-dire *celles du zodiaque*, déifiées sans doute dès-lors par les *Mongols*, y gardent les noms qu'elles portent dans les *Indes*, et répondent d'ailleurs aux mêmes étoiles que les constellations des planisphères antiques des Chinois.

Nous avions signalé ce fait important dès 1821, au savant M. *Delambre*, et nous nous en étions servi pour rectifier les assertions du président *Jones*, sur la date des colures indiqués dans les *Pouranas* et dans les *Védas*, par le nom de certaines *constellations indiennes*.

Bien qu'il existe dans l'Inde des *descriptions du ciel*, énumérant non seulement les astérismes du zodiaque, mais encore les constellations extra-zodiacales nord et sud; et bien que le président *Jones* lui-même, ait remis à M. *Davis*, (comme il le dit en plusieurs endroits de ses œuvres), une *uranographie indienne* de cette nature, jusqu'à ce jour, l'Europe savante ignore encore le nom de ces constellations indiennes extra-zodiacales et leur position précise, et ne connaît guères que les noms des belles étoiles de *canopus*, et de *syrius*, ainsi que quelques autres du nord : telles que la grande ourse ou chariot.

Cette ignorance laisse une lacune très-fâcheuse dans nos

connaissances astronomiques sur l'*Inde;* mais les difficultés que les savans anglais de *Calcutta*, et l'illustre M. *Coolebroke* lui-même éprouvent pour fixer les étoiles précises qui répondent aux 28 *nakshatrons des Indous*, sont levées depuis long-tems, par ce rapprochement que nous fîmes en 1821, des trois sphères comparées des *Mongols*, des *Indiens* et des *Chinois*. Il en résulte que les 28 constellations des Chinois, telles que les ont données avec une grande précision les savans jésuites de la Chine [1], répondent *exactement* et *dans le même ordre*, aux 28 nakshatrons des *Chinois;* ainsi toutes les difficultés éprouvées par les savans de Calcutta, pour fixer la position précise des *nakshatrons*, dans la sphère actuelle, doivent disparaître.

Et si, comme nous croyons le voir dans le Mémoire de M. *Coolebroke* sur les *Védas*, ces livres antiques citent des colures dans *Magha*, et dans *Dhanishtha*; ces colures des solstices répondent précisément aux constellations 星 *sing* (ou 鳥 *hi ao*, son nom ancien dans le *Chou-King*), et 虛 *hiù*, qui sont indiquées par l'empereur 堯 *Yao*, dès l'an 2357 avant notre ère, comme *solsticiales* [2].

Les *Védas* offriraient donc une analogie assez remarquable avec les livres *antiques*, ou les 糸巫 *kings*, portés en Chine de a Chaldée ou de l'Arabie heureuse; et quand ces livres a nltiques et sacrés des Indiens seront traduits, nous sommes assurés que nous retrouverons beaucoup d'autres analogies.

Mais nous avons parlé ici du *culte* qui fut probablement rendu aux *génies des signes du zodiaque*, soit solaires, soit lunaires, et qui fit respecter avec tant de soin soit la figure, soit le

[1] Voyez l'ouvrage du père Noël, et tome X de l'Académie des sciences, Nouveaux Mémoires, le Planisphère chinois de M. Deguigne le fils, qui est la traduction de celui du père Noël.

[2] Voyez le Chou-King; traduction du P. Gaubil.

nom de ces signes par les Égyptiens et les Mongols; et ceci nous amène à signaler les singulières analogies qu'offrent les noms et les figures des 28 *patriarches Bouddhistes* que présentent les encyclopédies de la Chine et du Japon, avec les 28 *nakshatrons* envisagés, d'après leurs noms soit chez les Indiens, soit chez les anciens Égyptiens. On sait d'ailleurs que *Bouddha*, surnommé *Indu-Putra* ou *fils de la lune*, offre lui-même avec le *dieu Lunus* des anciens peuples, et peut-être même avec l'*Hercule* primitif, des analogies faciles à *établir;* or si ce Bouddha fabuleux est le dieu *Lunus*, les 28 incarnations ou les 28 patriarches Bouddhistes ne sont donc autre chose que la série des 28 constellations lunaires des *Indous* actuels et des anciens *Égyptiens* et *Chaldéens*; c'est ce que nous développerons dans un article subséquent.

E. DE PARAVEY,
De la Société Asiatique de Paris, et ex-inspecteur des études à l'École Polytechnique.

P. S. Nous avons à signaler une *faute* ci-dessus, page 456, ligne 12, au lieu de symbole *de la Chine*, lisez *de l'Europe*.

Nous ferons encore deux observations essentielles sur le *zodiaque de Denderah*. La première, c'est qu'il est mal placé à la bibliothèque du roi, et par conséquent dans le numéro des *Annales*, page 80. La partie *nord*, qui devrait se trouver *en haut*, est placée à *la gauche* du spectateur.

La seconde, c'est que parmi les 12 signes du zôdiaque, celui du Cancer a été mal reconnu. Il répond non pas au *Cancer* figuré au-dessus de la tête du *lion*, ce qui est la situation de la *Grande-Ourse*, mois à un homme à *tête d'épervier* qui est entre les *Gémeaux* et le *Lion*.

Compte rendu.

A NOS ABONNÉS.

Suivant que nous l'avons promis au mois de juillet dernier, nous allons faire part à nos abonnés de la situation des *Annales*, des encouragemens que nous avons reçus, de nos travaux passés et à venir, de l'extension que prennent nos doctrines; enfin mettre sous leurs yeux la *statistique* exacte de nos abonnés, classés par départemens. Nous tenons d'autant plus à remplir cette promesse, que les *Annales* sont le seul journal qui en agisse ainsi avec ses lecteurs; et nous le faisons parce nous voulons les unir davantage aux intentions qui nous animent dans nos recherches et nos travaux. Nous désirons aussi qu'ils regardent notre œuvre comme une chose qui les touche de près et leur appartient à plus d'un titre. En effet, les *Annales* sont une tribune élevée au milieu de notre France pour opérer le rapprochement de la science et de la religion, et faire cesser le divorce affligeant qui les avait séparés. Chacun de nos lecteurs est un missionnaire, un apôtre destiné à constater, étendre et populariser ce rapprochement. Il est donc nécessaire que chacun sache, quoique isolé des autres, jusqu'à quel point nos communs efforts fructifient et prospèrent, et quelle sorte d'influence nous exerçons, soit en France soit à l'étranger.

Jugemens portés sur nos travaux par les différens journaux de Paris et des provinces.

En rendant compte des personnes qui ont approuvé ou aide à propager nos doctrines, nous ne saurions passer sous silence

les journaux dont l'influence est si grande et l'action si étendue, dans notre siècle. Nous mentionnerons d'abord la *Quotidienne*, qui dans son numéro du 7 septembre, a inséré dans ses colonnes tout le *compte-rendu* qui présentait le résumé des travaux contenus dans les six premiers volumes de nos *Annales*, résumé qu'elle avait fait précéder des considérations suivantes :

» Les rédacteurs des *Annales de philosophie chrétienne* se sont spécialement attachés à examiner les ouvrages qui ont été publiés dans ces derniers tems sur la plupart des branches des sciences humaines, et à en extraire tout ce qui avait rapport à la religion catholique. Ils se sont proposé en cela deux buts, qui leur ont paru d'une égale utilité ; le premier, de tenir les lecteurs chrétiens et en particulier les ecclésiastiques au courant de la science du siècle; le second, de prouver que les sciences, dans leurs résultats assurés et dans leurs dernières investigations, bien loin d'être hostiles à la religion, comme elles l'étaient au dix-huitième siècle, semblent revenir de tous côtés au secours de cette même religion, et rendre témoignage à la plupart des faits qui lui servent de base.

»Déjà parvenus à leur trente-huitième livraison, on peut dire que les rédacteurs des *Annales* ont rempli dignement leur tâche ; sans esprit de parti, d'école ou de coterie, ils ont puisé dans les ouvrages des premiers savans de l'Europe, et par la bouche de leurs organes les plus universellement avoués, ils ont obligé les sciences à rendre hommage à la vérité de la foi chrétienne, et à reconnaître que si, comme le disait Bacon, un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science nous y ramène. »

Le *Rénovateur* aussi nous a prêté son appui, et plusieurs fois a cité les articles contenus dans nos différens cahiers.

Mais nous devons surtout signaler l'accueil favorable que les *Annales* ont reçu de la part des journaux les plus distingués de la province : nous sommes d'autant plus fondés à citer leur témoignage, que nous n'hésitons pas à reconnaître dans ces organes de l'opinion de notre pays de France, un esprit éminemment religieux et progressif, et en même tems une élévation de vues, une franchise de foi, une rectitude de jugement, une sévérité dans le choix des objets de leur approbation, qui pour-

rait servir plus d'une fois d'exemple aux journaux les plus consciencieux et les plus accrédités de la capitale. C'est donc avec une satisfaction motivée que nos lecteurs liront les jugemens suivans portés sur nos *Annales*.

D'abord la *Gazette d'Auvergne* a reproduit aussi dans son numéro du 28 septembre, tout le morceau cité déjà dans la *Quotidienne*, dans lequel étaient exposées la plupart des conquêtes faites dans les derniers tems par les différentes sciences au profit de la religion, et déjà le même journal, dans son numéro du 9 septembre, en annonçant la publication des *Annales*, avait porté sur elles le jugement suivant :

«Il ne pouvait y avoir une pensée plus éminemment chré-»tienne que celle qui a présidé à la création de ce recueil. Les »découvertes dans toutes les branches des connaissances hu-»maines marchent aujourd'hui d'un pas rapide : il est bon que »des hommes pleins de foi et de science constatent, à chacun »de ces nouveaux progrès, qu'il est en concordance parfaite »avec les vérités dogmatiques et historiques de l'enseignement »chrétien. Ce sont donc des travaux auxquels doit être acquise »la sympathie de tous les amis de la vraie science, que ceux des »rédacteurs des *Annales de philosophie chrétienne*.»

La *Gazette de Flandre et d'Artois*, *les Mélanges Occitaniques* de Montpellier, *et l'Ami de la Vérité* de Caen, ont aussi publié la plus grande partie de notre *compte-rendu*, et ont donné les plus honorables encouragemens à nos travaux et aux efforts que nous avons faits pour faire parvenir à la connaissance de tous les esprits l'heureux changement qui s'est fait dans la plupart des sciences.

Dans un article, inséré dans son numéro du 12 septembre, la *Gazette de Bretagne* rappelle d'abord avec clarté et impartialité l'impulsion philosophique et irréligieuse, imprimée généralement aux esprits vers la fin du 18e siècle; puis après avoir rendu hommage aux travaux de la plupart des savans dont nous avons fait connaître les travaux, elle ajoute :

«Il faudrait être d'une insigne mauvaise foi pour nier la ten-»dance de tous les esprits supérieurs du siècle vers notre divine »religion. On a dit parfois : *Les dieux s'en vont*, et un em-»ployé de l'Université n'a pas rougi d'avancer, dans un dis-

»cours d'apparat, que la jeunesse *assistait aux funérailles* »*d'un grand culte.* Moi je réponds : *Les dieux reviennent*, et »leur règne sera plus solide que jamais. Misérables détracteurs »du Verbe éternel, restes d'une philosophie décrépite, c'est »vous qui n'êtes plus à la hauteur du siècle ; c'est vous qui ré»trogradez dans l'ornière du passé. Nous avons la foi, sans doute, »car par nous il vaudrait beaucoup mieux qu'un homme sans »foi ne fût pas né, mais nous avons aussi la science, et c'est ar»més de son flambeau que nous vous répondons. »

Puis, rappelant la spécialité de toutes les publications des *Annales* qui n'ont pris dans les sciences que ce qui a rapport à la religion, le même journal ajoute encore :

»Il est à souhaiter que les ecclésiastiques auxquels leurs oc»cupations si multipliées ne permettent pas toujours de se li»vrer à de profondes études scientifiques, connaissent et suivent »néanmoins le mouvement et la direction donnés aux sciences »actuelles ; ils y puiseraient mille argumens de plus en faveur »de notre foi, et terrasseraient du premier coup ces incrédules »subalternes, qui, semblables aux oiseaux babillards, s'en vont »répétant les fadaises qu'ils ont apprises de quelque lettré de vil»lage.»

Le *Réparateur de Lyon* a plusieurs fois manifesté sur les *Annales* l'opinion la plus favorable. Dans un de ses derniers numéros, il s'exprime sur leur compte d'une manière trop encourageante pour nous pour que nous ne les fassions pas connaître un peu au long à nos lecteurs.

« Le titre de cet ouvrage périodique, dit le Réparateur, en in»dique suffisamment le but. Les matières religieuses, l'histoire »ancienne, l'histoire moderne et contemporaine, les sciences, »les arts, sont du domaine des *Annales de philosophie* »*chrétienne ;* mais chacun de ces élémens rentre dans un sys»tème de philosophie générale, dont le but est la démonstration »des grandes vérités de notre religion.

« On ne saurait croire combien de science et de raison sont »renfermées dans les pages de ce recueil, mais de cette raison, »qui sait se mettre à la portée de tous, qui, sans dédaigner les »ressources d'une puissante dialectique, s'appuie surtout sur »la simplicité, sur la vérité, sur les faits ; de cette science sans

» pédanterie comme sans préjugés, qui va choisir ses armes avec » un admirable discernement dans l'histoire des anciens peuples, » comme dans les nouvelles découvertes de nos modernes savans; » qui ne se borne pas à chercher dans la poussière de nos vieilles » bibliothèques, et qui sait mettre à contribution avec un égal » succès les livres des Brahmes et les rêveries des Allemands, les » Pères de l'église et les Cuvier, les Champollion, les Humboldt.

« Nous ne sommes pas à coup sûr de ces contempteurs du » passé, de ces aveugles admirateurs de la génération présente, » qui tiennent pour non avenu en fait de gloires de toute espèce, tout ce qui remonte au-delà de la fin du siècle dernier; » mais nous ne pouvons non plus nous ranger parmi ceux qui » seraient tentés de désespérer de l'avenir, nous qui voyons tant » de jeunes gens se préparer aux combats de la tribune, aux » difficultés de l'administration, à l'enseignement des populations contemporaines, par tant d'études fortes et consciencieuses. Les *Annales de philosophie chrétienne*, dont la » rédaction est confiée à des hommes de professions diverses, » révèlent plus qu'aucun autre ouvrage du même genre, la direction des esprits vers un retour sérieux aux idées de morale » et de religion. C'est le besoin du siècle; ajoutons qu'au milieu » de tant de signes de dissolution des sociétés modernes, c'est » aussi le symptôme consolateur d'une infaillible régénération.

« Les *Annales*, dit le *Vendéen* de Niort dans son numéro du » 20 septembre dernier, ont déjà fixé tous les yeux par la sagesse de leur rédaction et par les articles pleins de profondeur » qu'elles ont publiés,.. Ce journal qui embrasse toutes les » sciences humaines, est un vaste répertoire où l'homme peut » puiser une solide instruction et apprendre à diriger son jugement. Il combat les ennemis de la religion avec de savantes » paroles. Il éclaire par de lumineuses dissertations, et nous » croyons rendre un vrai service à ceux qui ne connaissent pas » les *Annales* en leur indiquant cet ouvrage périodique où ils » trouveront tout ce qui peut instruire l'homme et former son » cœur à la vertu.

« On trouve, dit encore le *Vendéen*, dans son numéro du » 22 novembre, que ce recueil tient au-delà de ses promesses, et

» nous sommes heureux de voir qu'il surpasse même les espé-
» rances qu'il nous avait fait concevoir. »

En parlant de notre cahier du mois d'octobre, la *Gazette de Franche-Comté* fait observer, dans son numéro du 6 novembre, que les *Annales* ont obtenu de grands et précieux développemens, que les documens spéciaux qu'elles publient sur l'histoire de l'église, les monumens religieux des tems anciens, ne se trouvent nulle part ailleurs, ni aussi complets ni aussi choisis, et qu'on ne peut qu'approuver leur publication qui constate le progrès scientifique qui se fait dans les esprits.

« Les découvertes dans toutes les branches des connaissances
» humaines, dit la *Gazette de Toulouse* du 19 septembre, mar-
» chent aujourd'hui d'un pas rapide : il est bon que des hommes
» pleins de foi et de science constatent, à chacun de ces nou-
» veaux progrès, qu'il est en concordance parfaite avec les vé-
» rités dogmatiques et historiques de l'enseignement chrétien.
» Ce sont donc des travaux auxquels doit être acquise la sym-
» pathie de tous les amis de la vraie science, que ceux des ré-
» dacteurs des *Annales de philosophie chrétienne.* »

Enfin la *Gazette de Metz* et la *Gazette du Berry* ont bien voulu annoncer tous les articles de chacun des numéros qui ont paru, et en faire connaître le résultat avec des termes très-souvent flatteurs et encourageans pour les rédacteurs.

Nous avons cité tous ces honorables témoignages, autant pour ce qu'ils renferment d'encourageant pour nous, que pour prouver comment ce retour des sciences à la religion, qui était encore inconnu et par conséquent révoqué en doute il y a quatre ans, est admis aujourd'hui sur tous les points de la France. Quelques-uns de nos abonnés nous ont assuré que les *Annales* avaient beaucoup contribué à ce changement des esprits. Si cela était, nous avouons que nous aurions reçu la plus belle récompense que nous puissions ambitionner. On voit cependant que nous devons en partager le mérite avec plusieurs autres journaux et aussi avec la plupart de nos abonnés. C'est pour cela aussi que tout en les remerciant de leur coopération dans cette œuvre de réédification, nous les prions aussi de nous continuer leur secours. C'est par ces efforts communs que nous

pourrons arriver, suivant le désir de tous, à cet état de société, dans lequel Dieu seul étant reconnu pour souverain maître, les peuples jouiront du bonheur et de la paix, sous la protection d'un gouvernement établi et respecté [1].

En citant ces approbations qui nous consolent et nous soutiennent dans nos travaux, nous ne pouvons passer sous silence celles dont veulent bien nous honorer quelques-uns des chefs de l'église de France et d'un grand nombre de membres de son clergé.

Encouragemens obtenus de la part de nos premiers pasteurs et des membres du clergé.

En tête de ces premiers pasteurs, nous aimons à citer le digne prélat qui vient d'être enlevé si prématurément à son diocèse, et dont la perte a affligé, nous pouvons le dire, les deux mondes à la fois. Mgr. l'archevêque de Besançon avait bien voulu nous faire connaître qu'il estimait d'une manière toute particulière nos travaux, et qu'il les croyait propres à donner une nouvelle et salutaire impulsion à la science religieuse. Il avait même daigné, dans un de ses voyages à Paris, nous honorer de sa visite, pour nous instruire lui-même de son approbation, et pour nous faire part de ses vues sur les améliorations à introduire dans les études ecclésiastiques, améliorations qui s'accordaient, la plupart, avec celles indiquées dans plusieurs des articles des *Annales* sur ce sujet, et que la mort l'a empêché de réaliser dans son diocèse.

Mgr. l'Évêque de Châlons a bien voulu aussi nous écrire lui-même une lettre pleine de bienveillance, et qui nous est trop précieuse pour que nous ne la fassions pas connaître à nos abonnés.

[1] Les *Annales* ne font d'*échange* qu'avec les journaux *scientifiques*; mais elles adressent tous leurs cahiers à tous les journaux *politiques* qui veulent bien rendre compte de leurs différens travaux, et ne demandent que de recevoir les numéros qui contiennent ce compte rendu.

Châlons, ce 26 août 1833.

MONSIEUR,

« C'est toujours avec grand plaisir que nous recevons ici » et que nous lisons vos *Annales de philosophie chrétienne;* » cet intéressant recueil a de quoi plaire aux hommes pieux et » instruits, et j'en ai recommandé la lecture au clergé de ce dio- » cèse; aussi je fais des vœux pour qu'il se répande de plus en » plus, et que par là votre travail soit couronné du succès que » vous êtes en droit d'attendre.

» Assez d'ouvrages frivoles se publient tous les jours et dispa- » raissent bientôt sans laisser après eux de traces; le vôtre à » tous égards mérite d'être conservé et relu par ceux qui ont » quelque goût et qui aiment ce qui est bon et utile.

» Vous y prouvez une importante vérité; c'est que la science » sans religion ne peut être d'aucun prix, et que c'est au con- » traire sur la religion qu'il faut se baser pour produire de sages » pensées et des monumens durables.

» Puisse cette maxime devenir familière à tous ceux qui » écrivent et veulent éclairer les esprits; elle seule mérite de nous » servir constamment de règle.

» Recevez, je vous prie, monsieur, la parfaite assurance de la considération, etc.

« M. J., ÉVÊQUE DE CHALONS. »

Outre ces témoignages directs et explicites, nous pouvons aussi citer en notre faveur les honorables suffrages de plusieurs autres archevêques et évêques qui ont voulu faire inscrire leurs noms parmi ceux de nos abonnés; ce sont :

Mgr l'archev. de Bordeaux.	Mgr l'évêque d'Évreux.
Mgr l'archevêque de Tours.	Mgr l'év. de Montpellier.
Mgr l'évêq. d'Angoulême.	Mgr l'évêque d'Orléans.
Mgr l'évêque de Belley.	Mgr l'évêque de La Rochelle.
Mgr l'évêque de Carcassonne.	Mgr l'évêque de Soissons.
Mgr l'évêque de Châlons.	Mgr l'évêque de Vannes.

Au nom de ces premiers pasteurs, nous pourrions encore

joindre ceux, en bien plus grand nombre, dont les vicaires-généraux sont inscrits sur nos listes; mais il nous faudrait citer presque tous les diocèses de France.

Nous ajouterons seulement à ces encouragemens si flatteurs celui du pasteur qui vient d'être donné au diocèse du Mans, aux suffrages unanimes de tout le diocèse, et de tous ceux qui le connaissent. Nos lecteurs savent déjà tout l'intérêt que M. Bouvier portait aux *Annales*, intérêt qui l'avait engagé à y insérer quelques articles sur les études ecclésiastiques. Cet intérêt, Mgr. l'évêque du Mans a bien voulu nous le confirmer lui-même en nous honorant de sa visite. Plusieurs fois depuis son séjour à Paris, nous avons été admis auprès de sa personne; et chaque fois nous y avons puisé des encouragemens dont nous sommes fiers, et dont, nous sommes charmés de le lui dire, nous avons tiré une nouvelle force et un nouveau courage.

Mgr. a bien voulu louer l'esprit général et le ton ordinaire de notre recueil, nous signaler les morceaux qui pouvaient ne pas plaire également, et nous donner pour l'avenir des conseils dont nous pouvons l'assurer que nous profiterons.

C'est là que nous avons été à même de connaître quelques-uns des efforts que font dans ce moment les chefs de la religion catholique en France, pour donner à leurs prêtres une instruction qui leur permette de lutter avec égalité de force et même avec avantage contre tous ceux qui, au milieu de notre siècle de science, se donnent avec tant d'emphase le titre de savans. Au risque de passer pour indiscrets, nous dirons que, depuis long-tems et lorsqu'il n'était que directeur du séminaire, monseigneur l'évêque du Mans entretient à ses frais, à Paris, plusieurs jeunes élèves et plusieurs professeurs qui assistent à tous les cours des sciences qui se font à la Sorbonne, au collége de France, à la Bibliothèque du roi, à la maison de Saint-Sulpice à Issy, et qui sont destinés à aller porter la connaissance de toutes ces sciences dans les différentes maisons d'éducation ecclésiastique de son diocèse? *Car, je veux*, nous a dit monseigneur l'évêque du Mans, *je veux que tous les curés de mon diocèse soient les hommes les plus instruits de leur paroisse.*

Oh! nous voudrions la faire résonner haut et loin cette sim-

ple parole d'un évêque catholique, afin de la faire parvenir aux oreilles des hommes de ce siècle, qui parlent encore de l'ignorance et du mauvais vouloir du clergé à l'égard de la science. Pour nous qui savons que ces paroles d'un évêque sont de celles qui portent des fruits, parce qu'elles participent en quelque sorte de la puissance créatrice de Dieu, nous les avons recueillies avec joie et respect. Nous les consignons ici, car qui sait? elles renferment peut-être la prédiction du futur état de l'Église; alors que revêtue d'une gloire nouvelle, elle verra les sciences et les lettres, la raison et l'imagination de l'homme, venir lui faire hommage et la proclamer la reine des intelligences et des cœurs!

Après les honorables encouragemens de nos évêques français, nous nous faisons un plaisir de faire connaître la sympathie avec laquelle les évêques de quelques pays étrangers ont accueilli les *Annales*. Ainsi nous sommes fiers de pouvoir citer les noms de monseigneur l'évêque de New-York, en Amérique, celui de monseigneur l'évêque de Waterford, en Irlande, et aussi celui d'un prince de l'Eglise, Son Eminence le Cardinal Charles Oppizoni, archevêque de Bologne; tous ces prélats ont voulu posséder la collection complète des *Annales*.

Enfin il est un dernier suffrage, auquel nous attachons le plus grand prix; c'est celui qui nous a été donné tout récemment par M. Tesson, directeur du *séminaire des Missions-Étrangères*, lequel revenant lui-même des Indes, qu'il a habitées pendant plusieurs années, et ayant eu connaissance des travaux que nous avons publiés sur les découvertes, faites dans les antiquités et la religion de ces contrées, et des conséquences que nous en tirons pour les preuves de notre foi, a jugé que ces travaux pourraient servir aux missionnaires qui défrichent avec sueur et danger cette partie du champ du Seigneur. Qui pourrrait en effet ne pas admirer ces vues de la Providence, qui permet que cette science asiatique, arrachée des mines indiennes où elle est enfouie, puis transportée sans couleur en Europe par les mains des savans, y soit refondue, épurée, coordonnée par le catholicisme, et retourne de nouveau à sa source, pour éclairer les profondes ténèbres qui couvrent encore l'intelligence de ces peuples malheureux?

Réponse à quelques observations critiques qui nous ont été faites pendant les six derniers mois.

Après avoir cité les encouragemens que nous avons reçus, il est juste de répondre aussi aux critiques qui nous ont été faites; c'est ce que nous avons promis, et nous tenons notre parole.

M. l'abbé B. nous a signalé une erreur grave de chronologie, qui s'est glissée dans notre numéro 40 (ci-dessus page 303, note 1). Il est dit en effet dans ce passage que les *Védas*, formant le corps des *pouranas* (et non des *pouraras*, comme on a imprimé) remontent, d'après M. Cuvier, à 3,200 ans *avant Jésus-Christ;* c'est *avant l'âge actuel* qu'il faut lire, et nous prions nos abonnés de corriger cette erreur capitale, que l'on pouvait facilement reconnaître par la lecture du passage de Cuvier, que nous citons, et qui se trouve aussi dans les *Annales*. La même personne nous fait de justes reproches sur plusieurs incorrections de style et fautes typographiques, qui se trouvent dans quelques-uns de nos cahiers; nous la remercions de ses observations, et donnerons tous nos soins à éviter ces fautes à l'avenir. Déjà nous pensons que le Numéro 41 en est plus exempt que les autres.

On nous a aussi adressé de la ville de L... des plaintes de ce que, lorsque nous avons publié dans notre numéro 38 les *hiéroglyphes* qui se trouvent jointes au *portrait du roi Roboam;* nous nous sommes contentés de renvoyer au Numéro 12 des *Annales*, qui contient l'*alphabet hiéroglyphique*. Nous répondons que, tout en renvoyant à cet alphabet, nous avons cependant donné le moyen de lire ces hiéroglyphes, en les *épelant lettre par lettre*, dans la page qui fait face à ce portrait: ce sont les lettres qui forment les mots de *Ioudaha melak*. Nous convenons cependant qu'il eût été mieux de faire dessiner *les lettres à côté des signes*. Nous regrettons que cette idée ne nous soit pas venue, et nous aurons soin de le faire la première fois que nous publierons de nouveaux hiéroglyphes.

On nous demande aussi dans la même lettre pourquoi dans notre numéro 40, page 327, en nommant le dieu *Hésus*, nous

n'avons pas expliqué ce que c'était que ce dieu? Nous ne l'avons pas fait, parce que le but de cet article était de constater seulement la croyance d'une *vierge-mère* répandue parmi les Gaulois. Quant à ce qu'était le *dieu Hésus*, c'est une autre question, qui n'aurait pas du tout été éclaircie, quand même nous aurions dit, comme nous le conseille l'auteur de la lettre, que *Hésus était le dieu Mars des Gaulois;* car il s'en faut de beaucoup que nous croyions que nos dictionnaires de mythologie nous apprennent ce que c'était que *Hésus*, et même ce que c'était que *Mars*. On a dû voir avec quelle prudence nous parlons de ces *dieux mythologiques*. Nous croyons en effet que toutes leurs généalogies sont à refaire, et si un jour nous parlons d'Hésus, on verra que nous en dirons autre chose que ce qui se trouve dans les livres classiques de mythologie.

Nous remercions l'auteur de cette lettre de ces observations et de quelques autres qu'il nous fait encore, et nous le prions aussi de nous les continuer. Mais nous lui demandons de vouloir bien renoncer à garder l'anonyme. Nous n'avons aucune peine à nous voir instruire ou redresser par nos lecteurs, il n'aura donc aucune observation à supprimer; seulement il aura à renoncer à un ton d'ironie, qui n'est pas à sa place.

Il est un dernier reproche que l'on nous fait sans doute, et que nous nous faisons à nous-mêmes, c'est celui de ne pas paraître, comme nous l'avions promis, exactement à la fin du mois. Ce reproche est fondé; mais nous supplions nos lecteurs de nous croire, lorsque nous leur disons qu'il n'y a pas de notre faute : les lithographies que nous avons jointes à la plupart de nos numéros en sont la principale cause. On ne saurait croire combien il est difficile de faire sortir ces planches des différentes mains par lesquelles elles doivent passer. C'est ainsi que pour ce numéro, quoique nous nous y fussions pris dès le mois de novembre, ce n'est que vers le commencement de janvier que nous avons pu avoir à notre disposition les *caractères chinois*, que nous donnons aujourd'hui. C'est une expérience qu'il nous fallait faire; nous espérons qu'elle est finie. Déjà notre numéro de janvier est commencé, nous ferons mieux que de faire de nouvelles promesses, nous satisferons dorénavant la juste impatience de nos abonnés.

Des améliorations introduites ou à introduire dans les *Annales*.

Nous nous proposions de jeter un coup-d'œil sur nos travaux, pour examiner si nous avons en effet rempli les promesses que nous avions faites au mois de juillet dernier. Mais un grand nombre de nos abonnés nous ayant transmis leurs remercîmens sur la manière dont nos cahiers avaient été remplis pendant les six derniers mois, nous nous dispenserons d'énumérer les différentes améliorations que nous croyons avoir faites à leur direction et à leur rédaction. Nous ferons seulement observer que, comme quelques personnes paraissaient le craindre, ce n'est pas seulement par ce semestre que nous avons inséré une *lithographie* ou quelque autre *supplément d'art*, dans chacun de nos numéros. Nous continuerons cette amélioration dans les cahiers qui vont suivre, et y ferons entrer chaque mois quelque monument curieux qui serve à la défense de la religion. Car les *Annales* n'ont pas pour but seulement de récréer la vue par de belles planches ou d'élégans dessins; elles *ne font pas de l'art pour l'art lui-même*, mais pour faire contribuer cet art à la défense de nos croyances.

Nous devons aussi faire connaître à nos lecteurs qu'en dehors des cahiers de chaque mois, nous avons encore fait une *seconde édition*, non pas seulement de quelques numéros, mais des *douze numéros* des *deux premiers volumes*, que nous avons revus et corrigés en entier. Nous avons profité de cette réimpression, pour mettre à sa place la *Bibliographie des Pères de l'Église*, qui n'avait été commencée qu'au *septième siècle*. Nous avons fait celle des Pères des *cinq premiers siècles*; et *nous l'envoyons*, avec ce numéro, *à tous ceux de nos abonnés qui ont déjà les numéros* 9 *et* 11 *de la première édition*. Si, malgré le soin que nous avons pris de rechercher tous ceux de nos anciens abonnés qui ont droit à cette faveur, il nous en était échappé quelqu'un, nous le prions de réclamer ces *deux suppléments*, dont il nous reste encore quelques exemplaires. Il ne manque plus, pour compléter cette *Bibliographie*, que celle des pères du *sixième siècle*, et nous espérons la publier bientôt, quand nous ferons réimprimer le numéro 17, où l'on rend compte des erreurs de ce siècle. Nous prrévenons

aussi que notre collection des *Annales* est, pour le moment, complète, et que ceux qui auraient à réclamer quelques numéros, peuvent en adresser la demande.

Voici maintenant le *tableau statistique* de tous nos abonnés. On sait que nous désirons que l'on y cherche une preuve, approximative pourtant, du mouvement scientifique qui se fait dans les esprits.

L'on y verra aussi, nous espérons, que nous avons fait pour les *Annales* les dépenses et les améliorations que nous ont permises le *nombre actuel* de nos abonnemens.

ABONNÉS DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE AU 31 DÉCEMBRE 1833.

Ain.	9	*Report.*	134	*Report.*	326
Aisne.	2	Hérault.	29	Pyrénées (H).	»
Allier	1	Ille-et Villaine.	12	Pyrénées Orientales.	1
Alpes (B)	7	Indre.	»	Rhin (B).	4
Alpes (H.)	2	Indre-et-Loire	8	Rhin (H).	2
Ardèche.	2	Isère.	5	Rhône.	8
Ardennes.	2	Jura.	6	Saône (H).	2
Arriège.	4	Landes.	2	Saône et Loire.	5
Aube.	1	Loir-et Cher.	2	Sarthe.	8
Aude.	7	Loire.	2	Seine.	78
Aveyron.	5	Loire (H).	3	Seine-Inférieure.	4
B. du Rhône.	9	Loire-Inferieure.	9	Seine et Marne.	5
Calvados.	10	Loiret.	5	Seine et Oise.	10
Cantal.	2	Lot.	3	Sèvres (Deux).	3
Charente.	6	Lot-et Garonne.	3	Somme.	6
Charente Inferieure.	5	Lozère.	»	Tarn.	6
Cher.	3	Maine et-Loire.	2	Tarn et Garonne.	4
Corrèze.	1	Manche.	3	Var.	7
Corse.	»	Marne.	1	Vaucluse.	2
Côte-d'Or.	5	Marne (H).	2	Vendée.	3
Côtes-du-Nord.	4	Mayenne.	18	Vienne.	6
Creuse.	1	Meurthe.	12	Vienne (H).	7
Dordogne.	4	Meuse.	6	Vosges.	1
Doubs.	7	Morbihan.	20	Yonne.	2
Drôme.	3	Moselle.	5		
Eure.	6	Nièvre.	1	Amérique.	4
Eure-et-Loir.	4	Nord.	9	Autriche.	1
Finistère.	2	Oise.	6	Belgique.	9
Gard.	4	Orne.	2	Italie	5
Garonne (H).	6	Pas-de-Calais.	5	Prusse.	1
Gers.	»	Puy-de-Dôme	8	Savoie.	6
Gironde.	10	Pyrénées (B).	1	Suisse.	4
TOTAL.	134	TOTAL.	326	TOTAL GÉNÉRAL.	550

Ceux de nos abonnés qui ont eu connaissance des autres tableaux que nous avons donnés, trouveront qu'il y a ici une diminution assez notable. Nous n'avons aucune raison de le cacher, la diminution était encore plus forte à la fin de juin dernier, et cette augmentation, qui coïncide avec les améliora-

tions que nous avons faites aux *Annales*, nous est un garant que lorsqu'elles seront continuées, et mieux connues, elles nous ramèneront tous nos anciens amis. Nous savons aussi que beaucoup d'autres recueils religieux s'étant élevés depuis deux ans, ont dû nécessairement tenter la fidélité de quelques-uns de nos abonnés, surtout par une diminution de prix *apparente* ou *réelle*. Nous n'avons aucune plainte à faire sur cela. Nous nous réjouissons sincèrement du nouvel appui que ces nouveaux recueils apportent à notre cause. Nous faisons des vœux pour la prospérité de tous ceux qui défendent les mêmes croyances que nous. Chacun a pris ou prendra sa place, plus ou moins difficile, plus ou moins pénible. La nôtre, nous le savons, toute grave, toute sévère, hérissée de sciences à peine connues du commun des lecteurs, n'est pas de celles qui doivent s'attendre à une grande popularité au milieu de ce siècle frivole, qui dévore avec tant de passion, la *littérature facile*, facile, dis-je, à composer et facile à comprendre. Mais cette place n'était pas occupée, elle ne l'est pas encore, nous continuerons à la remplir tant que nous serons soutenus par les personnes qui jugent nos travaux utiles.

Nous nous apercevons en ce moment que nous avons allongé ce *Compte rendu* au-delà des bornes que nous nous étions prescrites; mais c'est que nous avons voulu faire connaître en détail la situation entière des *Annales*. Aussi serons-nous courts dans ce que nous avons à dire sur nos travaux à venir.

L'esprit, la direction, le but des *Annales* sont connus; ils resteront les mêmes; le plan aussi en est tracé, il ne sera pas changé; seulement nous promettons de faire tous nos efforts pour mieux le remplir, et lui donner plus de développemens. C'est ce que nous espérons être à même de tenir, mieux encore que par le passé; car maintenant notre rédaction et plus complète et plus forte. Plusieurs de nos anciens amis ont recommencé à travailler avec nous; de nouveaux sont arrivés, et nous sommes assurés de la coopération de plusieurs autres. Nos lecteurs ont déjà dû s'apercevoir de ces changemens, à la lecture des articles insérés dans les six derniers numéros. Nous ne pouvons cependant passer sous silence la coopération de M. de Paravey, un des plus savans orientalistes

qui existent, et qui a bien voulu nous assurer qu'il regardait nos *Annales*, qu'il n'a connues que depuis quelques mois, comme celui de tous les journaux scientifiques qui a le mieux compris l'esprit et la marche qu'il convient d'imprimer à la science. On a déjà vu, dans l'article qu'il nous donne dans ce cahier quelles profondes vues il sait jeter sur les points les plus obscurs et les plus reculés de l'histoire de l'humanité. Nous savons que ses portefeuilles sont riches en semblables investigations, et il nous a promis d'en faire jouir nos lecteurs. Nous espérons aussi que quelques autres membres de la *Société asiatique de Paris* prépareront pour les *Annales* des travaux qui sont à faire, et qui n'ont pas été faits jusqu'à ce jour, parce qu'aucun encouragement n'était donnné à de telles études. Leur publication même n'était pas possible dans les recueils qui existent, et qui ont une spécialité différente de la nôtre.

Les *Annales* s'honorent à bon droit d'une telle coopération et de tels suffrages.

Nous finissons ici. Nos abonnés connaissent suffisamment les *Annales*. Que ceux qui les croient utiles à la cause de notre foi veuillent bien répandre, autant qu'il sera en eux, leur doctrine et leur science, et aussi les aider et les soutenir selon leur pouvoir et leur influence. Si, comme nous avons tout lieu de l'espérer, la situation des *Annales* devient plus prospère, nous ne serons pas ingrats envers nos souscripteurs. On peut nous en croire. Le ton que nous prenons ici doit leur avoir appris que l'exécution dépend en entier de celui qui fait ces promesses. Aucune scission d'intérêt ou d'opinion ne peut exister dans la direction des *Annales*; celui qui signe cet article a fait tous les sacrifices nécessaires pour en être l'*unique propriétaire* et être libre ainsi, dans l'exécution de ses projets, pour leur perfectionnement progressif.

Le Directeur, A. Bonnetty.
Membre de la Société asiatique de Paris.

Mélanges.

— *Découverte d'un reptile fossile inconnu, ressemblant à un dragon.* — Dans une des dernières séances de la *société géologique* de Londres, M. Mantell a présenté un fort bel échantillon des restes d'un reptile fossile d'espèce nouvelle, découvert dans les couches du terrain calcaire de la forêt de Tilgate. L'animal dont ces restes ont fait partie a dû être d'une dimension inférieure à celle du grand *iguanodon*, découvert et décrit par le même savant il y a quelques années.

Le mémoire lu à la société par M. Mantell et contenant la description détaillée de l'ostéologie de ce nouveau reptile, nous apprend que son squelette présente des différences remarquables d'organisation avec le squelette de tout autre animal connu. Une partie de la charpente osseuse ressemble à celle du *crocodile;* une autre partie a de l'analogie avec celle de *l'iguanodon;* et une troisième approche de celle du *plésiosaurus.* Un des caractères distinctifs de cet animal a dû être une rangée d'écailles de 6 à 7 pouces de longueur, placées le long de l'échine et qui, probablement, jouissaient de la faculté de se hérisser à volonté, ce qui devait lui donner la physionomie du terrible dragon mentionné dans les fables mythologiques de l'Orient.

Le grand *iguanodon* avait 70 pieds de long; ce nouvel animal n'a dû atteindre qu'à la moitié de cette dimension. Dans le but de donner une idée plus frappante du volume énorme de cette sorte de reptile, M. Mantell a fait voir un dessin d'une des jambes couverte de sa chair et de ses écailles, armée de ses griffes et de la longueur juste qu'elle avait dû avoir sur l'animal vivant. Sa hauteur comprenait presque tout l'espace compris du plancher au plafond.

M. Mantell pense, d'après l'état dans lequel il a trouvé les os, que l'animal a dû habiter une contrée lointaine; que le corps a dû descendre

en flottant, le cours d'une grande rivière comme le Gange, et se séparer par portions avant d'être complètement réduit en putréfaction. Si le squelette dépouillé eût été transporté par les eaux, pêle-mêle avec des blocs ou des fragmens de pierre, les os paraîtraient usés ou rompus par le frottement des vagues, et les parties du corps, qui ont été trouvées adhérentes ensemble, se seraient disjointes. D'un autre côté, si l'animal était originaire des contrées de Tigate même, il serait presque impossible qu'on n'eût pas encore trouvé des sujets tout entiers dans le terrain en question. *(Mag. of. nat. hist.)*

— *Découvertes dans l'Asie centrale.* —

Le capitaine Burns, au service de la compagnie des Indes, a lu, la semaine dernière à la *société géographique* de Londres un rapport sur ses voyages de découvertes dans une partie peu explorée de l'Asie centrale. Après avoir dressé la carte du cours de l'Indus, et avoir examiné les divers peuples qui habitent les bords de ce fleuve, M. Burns a pénétré par le Punjab dans le Caboul, et s'est rendu à la ville isolée de Bamian, dont les antiquités sont, à ce qu'il paraît, du plus haut intérêt. Il a traversé ensuite l'Hindoocoosh pour se rendre à Balkie et à Bokhara. Il est resté un mois dans cette dernière ville. Auprès de Balkie il a visité la tombe de son infortuné compatriote Moorcrost, qui a été assassiné, selon M. Jacquemont, pour s'être donné imprudemment dans ces contrées la qualité d'agent diplomatique anglais. De Bokhara, le capitaine Burns s'est dirigé à l'ouest sur la mer Caspienne, puis tournant au sud, il a passé par la Perse, et est revenu dans l'Inde par la route de mer. Ses excursions par terre et par eau ont eu à peu près la même direction que les expéditions d'Alexandre.

Bibliographie

— Le comité des traductions orientales de Londres, après avoir fait un rapport très-favorable de la traduction de l'ouvrage chinois intitulé : *le Livre des récompenses et des peines*, faite par M. Stanislas Julien, en a voté l'impression. Le texte de ce livre se compose de six pages renfermant 210 sentences qui déjà ont été traduites par feu Rémusat. Mais ce qui donne un intérêt particulier au nouveau travail de M. S. Julien c'est que la traduction de ce dernier sinologue est appuyée d'environ 1500 traits historiques et légendes qui se rattachent à la doctrine des *Taossee*, ou sectateurs de la raison. Le livre des *Récompenses et des peines* est l'ouvrage le plus répandu en Chine. C'est une espèce de code sur les maximes duquel est en partie basée la religion du *Tao*, ou de la Raison, qui est la religion du peuple. Le commentaire de M. Stanislas Julien, joint à la traduction et au texte des 210 sentences, formeront un très-fort volume in-8., dont le comité de Londres va faire commencer l'impression.

Le même sinologue, M. Stanislas Julien, a traduit en entier la belle tragédie intitulée : *le Petit Orphelin de la famille de Tchao*, dont le père Prémare avait omis tous les morceaux en vers. Ce monument curieux de littérature chinoise ne peut manquer de présenter un vif intérêt à toutes les classes de lecteurs, et l'on doit s'attendre à ce que ce précieux et important travail sera bientôt rendu public par l'impression.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES,

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

A

Amour et foi. Poésies de M. Édouard Turquéty. Examen de cet ouvrage. p. 429
Annales de philosophie; résumé des travaux des années précédentes. p. 5
— Opinion des journaux sur son compte. 466
— Encouragemens accordés par les évêques. 469
Asie; nouvelles de cette contrée. Voy. Sacrifices.
Avent. Documens historiques renfermés dans l'office de ce tems. 411

B

Bibliographie, ou annonces, examen critique d'ouvrages intéressans sous le point de vue de la religion et des sciences. 87 — 166— 169
Bonnetty (A.) Voy. Annales Langues anciennes dévoilées.—Fêtes de l'église catholique. — Compte rendu aux abonnés.

C

Calendrier, son origine et son importance. 348
— Mexicain, examiné dans ses rapports avec celui des autres peuples. 387. —Expliqué par M. Humboldt. 397.
Cartes géographiques historiques et monumentales, de M. Poulain de Bossay, leur analyse. 142. — 149.
Ceylan. Civilisation ancienne de cette île, prouvée par ses ruines. 407
Champollion jeune; son système hiéroglyphique examiné dans ses rapports avec la Bible. 89. — Extrait de ses *Lettres sur l'Égypte et la Nubie.* 153. — Liste de ses ouvrages. 166
Chateaubriand M. (de). Extrait de ses *Études historiques* sur la chute de l'Empire Romain. 240. — Extrait de sa *Lettre à Fontanes* sur les ruines de Rome. 244
Chinois; explication du système de leur écriture. 443
— De leurs zodiaques. 449
Christianisme. S'il est vrai qu'il soit mort. 385. — Sa force vitale est toujours la même, elle seule peut sauver le monde. 127 et suivant. — Considérations philosophiques touchant l'action du christianisme sur la société ancienne et moderne. 185 — 189 et suivant.
Chronologie de la Bible. Observation à ce sujet. 95 - 96

Clergé anglican et français, mis en parallèle. 68
Connaissances (des , qui doivent entrer dans l'éducation de l'homme ; ou examen du cours de M Frère. page. 310
Cousin. (M.) Défauts de son cours d'histoire. 201. — Et de sa méthode *à priori*. 350 et suivant.
Création du monde. Voy. Palingénésie.
Croyances antiques, sont le résultat d'une tradition non interrompue. 32.
Cuvier (le baron), ses découvertes dans l'histoire naturelle confirment les récits de Moïse. 8 —9 et suiv. 53 et suiv. — Ce que dit ce savant de la cosmogonie de Moïse. Ib. à la note.

E

Écriture-Sainte , son heureuse influence sur l'homme, Voy. Sylvio Pellico.
Écriture chinoise. Voy. Chinois.
Éducation. Tableau synoptique scientifique d'un cours d'éducation chretienne. 316. Voy. Études.
Eglise catholique, beautés de ses fêtes. Voy. Fêtes.
— Ce que l'humanité lui doit. 126
Egypte. Progrès de la civilisation dans ce pays. 407. Voy. Zodiaque.
Emancipation des catholiques en Irlande. 332
Enseignement. Réflexions sur les réformes qu'il réclame. Voy. Etudes — Nouvelles vues sur la direction à donner à l'enseignement Discours de M. Laurence. 118. — Autre de M. de Salinis. 1er article 121 et suiv. 2me article. 209.
Études cléricales; vues nouvelles sur la direction religieuse qu'il convient de leur donner. 7 et suivant. Voy. Enseignement. Examen des améliorations proposées à ce sujet. 253 , et suiv.

F

Fénelon, calomnié par M Lerminier. 267.
Fêtes de l'église catholique ; elles rappellent aux chrétiens toute l'histoire de l'humanité que l'église est chargée de conserver. 409
Foi (la) ; sans elle pas de vraie philosophie , 210. — Elle précède toute science. 211. — La société ne peut avoir de véritable existence sans elle. 216
Fosset. nous apprend comment les catholiques doivent tirer parti de la dernière loi sur l'instruction primaire. 287
Frère (M.), analyse de son cours d'Écriture Sainte, (première année). 310

G

Genèse, exposition de l'œuvre de la création, renfermé dans ce livre. Voy. Nodier, création, palingénésie.
Géographie ; appliquee à l'étude de l'histoire. Considérations religieuses et scientifiques à ce sujet. 138

H

Hiéroglyphes, ou système hiéroglyphique. Voy. Champollion. Chinois.
Histoire ancienne et son étude complettée par la géographie. 138. — Histoire des peuples modernes depuis le XIVe siècle, examen de cet ouvrage, (1er article). 17. — Théorie nouvelle sur l'enseignement de l'histoire, par M. Cousin, et sa méthode *à priori*. 1er article. 197. — 2e article. 346. — L'histoire est elle identique avec la psychologie? Voy Psychologie.
— L'histoire a été défigurée par Voltaire. 271
Homme (l'), ses destinées examinées au flambeau de la foi et de la raison, 57 , et suiv — Examiné dans ses rapports avec Dieu , lui même, et la société. 317 et suiv.
Humboldt. Voy Calendrier. Mexique. Zodiaque.

I

Indous. État moral de ce peuple. 363. Ses temples et ses divinités. 366.

Inscription druidique concernant la prophétie d'une *vierge-mère*. 328

Instruction primaire, examen de la loi du 28 juin sur ce sujet. 287

Irlandais. Voy. Emancipation.

L

Langues anciennes dévoilées, ou introduction facile à leur étude, au moyen du français 109

Législations comparées, ou influence de la philosophie du XVIII siècle, sur la législation, etc., par M. Lerminier. Examen de cette ouvrage. 254 — Observation de l'auteur sur le christianisme. 282

Linguistique, avantages de cette découverte pour la religion et les sciences. 169

M

Messie (le), annoncé par les livres sibyllins, nouvelles recherches à ce sujet. 251

Mexique, recherches sur la religion et l'astronomie de ce pays. 389—397

Moyen-âge, ce qui caractérise cette mémorable époque. 192.

N

Nécessité absolue. Cette loi ne peut exister pour aucun phénomène naturel, même le plus régulier connu. 350

Nodier. Voir Création. Palyngénésie

Noël. Enseignemens précieux, renfermés dans *l'office* de cette fête. 421

Nouvelles et mélanges 83 — 251. De l'Europe, 323. — De l'Asie. 325. — De l'Afrique ib — De l'Amérique 327-482.

O

Ordre social. A quelles conditions il peut réellement exister; développement de cette idée. 216—218.

P

Palingénésie, ou la Naissance nouvelle et mystérieuse de l'homme. 48.

Papes; origine de leur puissance temporelle. 23 et suivantes.

Pères de l'Église. Doivent être la base d'une éducation chrétienne et surtout cléricale. 254

— Projet d'une édition classique des Pères. 404

Pesanteur universelle. Résultats immenses de cette loi découverte par Newton. 349

— Cette loi n'est cependant pas sans exceptions. 350—353

Pharaons. Recherches sur les princes de ce nom qui régnèrent depuis l'époque d'Abraham jusqu'à Ezéchiel, etc. 92—94—97 et suiv.

— Portraits des anciens Pharaons trouvés peints sur les murs du palais de Karnac. 153

Philologie. Avantages que l'on peut retirer de l'étude de cette science pour la religion et l'étude des langues. 166

Philosophie (la) véritable. Ce que c'est. 211

— Moderne, mise en face des croyances antiques. 32

— Ses erreurs sur le progrès des lumières 132

— De l'histoire, ce que c'est? 200

— Défauts de celle de nos jours prouvée par les cours de MM. Cousin et Lerminier. V. Cousin, Lerminier.

— Chrétienne mise en parallèle avec la fausse philosophie. Leurs caractères distinctifs. 212 et suiv.

Pierre (saint). La primauté de sa chaire prouvée par les protestans eux-mêmes. 21 et suiv.

Platon mis en parallèle avec saint Jean, sur la génération du Verbe. 424

Poésie contemporaine, dans ses rapports avec le catholicisme. 156—429

Pollion de Virgile. Est-il vrai que ce passage du poète ait quelques rapports avec le Messie? 252

Prêtresse mexicaine, sculptée sur pierre dissertation à ce sujet. 248

Prêtre catholique. Son véritable portrait. 72

Providence, son action irrécusable dirige tous les événemens, conséquences de ce principe inébranlable. 361
Psychologie, s'il est vrai que cette science ne fasse qu'un avec celle de l'histoire. 204—352 et suiv.

R

Rationalisme, absurdité de ce système. 207—362
Réforme. Résumé de toute son histoire. 190—335 et suiv.
Religion naturelle, inexactitude de cette dénomination. 259
Roboam, fils de Salomon. Son portrait sculpté, trouvé sur un monument de Thèbes. 150
— Inscription remarquable de cette figure. 154
Rois-pasteurs ou hyschos. Recherches sur l'époque de leur apparition. 91—94
Rome ancienne et Rome moderne. 220
— Ancienne. Comment envisagée par les prophètes? 227
Rome au moyen-âge, à l'époque des barbares. 240
— Ses Ruines. V. Châteaubriand.
Russie. État de l'éducation dans ce pays. 85

S

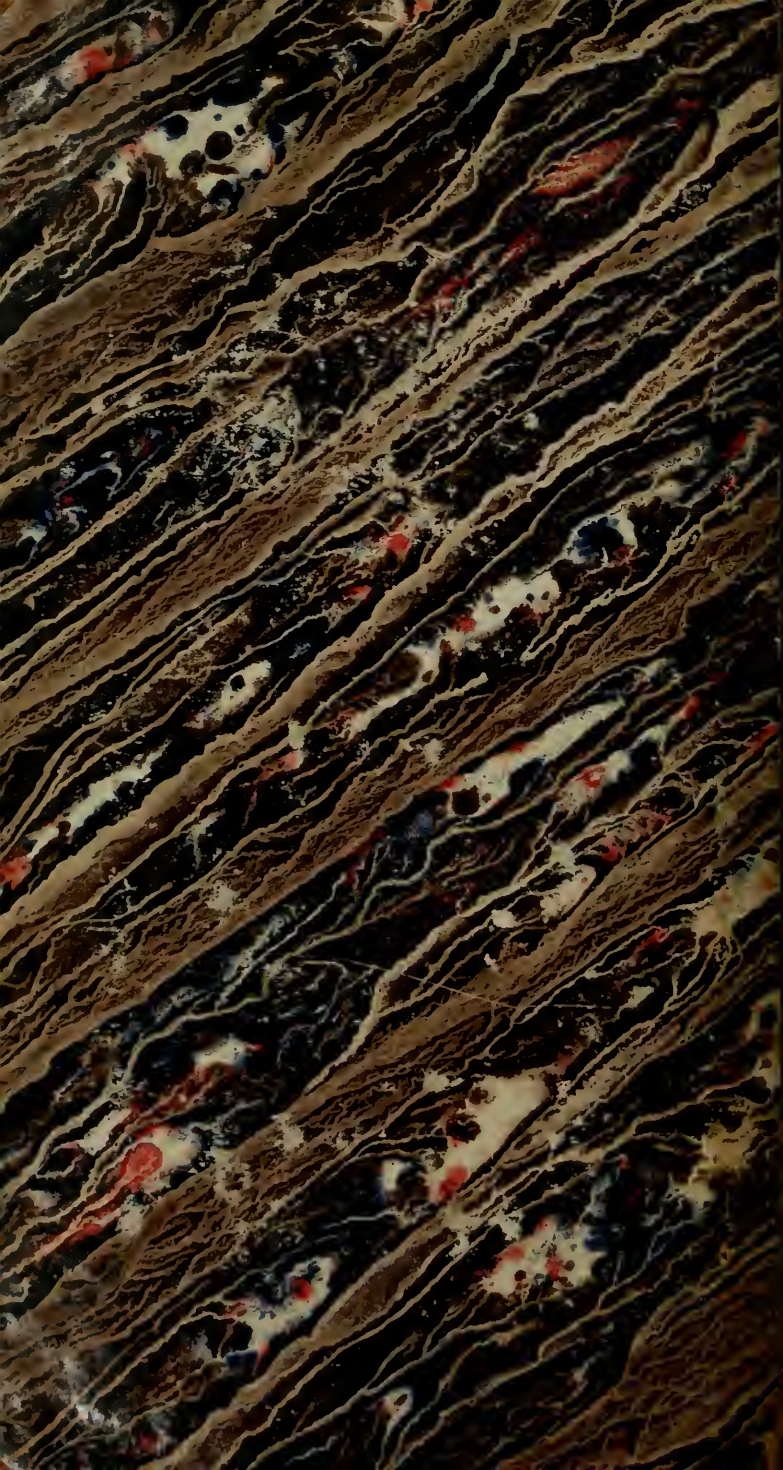
Sacrifices humains abolis en Asie. 325
Science. Comment peut marcher progressivement d'accord avec la foi. 211
Sibylles. Recherches sur leurs livres et leur origine. 252
Siècle (le XVIIIe). Son portrait par M. Sue différent de celui qu'en a donné M. Lerminier. 273
Sciences. Résumé de ce qu'elles ont fait dans le dernier siècle pour se mettre en rapport avec le christianisme. 8
Société ; sa marche progressive et insurmontable. 132
Société temporelle et spirituelle. Ce que c'est. 216
— Ne doivent jamais être séparées, et conséquences qui en résultent 217. V. Ordre social.
Sylvio Pellico, ou le récit de dix années de prison d'un carbonaro Italien. 375

T

Thèbes et ses monumens, considérés dans leurs rapports avec la Bible. 153
Thomas Moore, célèbre poète irlandais. Son ouvrage en faveur du christianisme. 332
Traditions religieuses; avec quel respect les anciens peuples les conservaient. 32
Torquéty. (Édouard) V. Amour et Foi.

V

Verbe; développement des beautés que renferme l'Évangile selon saint Jean sur sa génération. 425
De la vie et de la mort; ou examen philosophique des causes du mal moral de la société actuelle. Examen de cet ouvrage. 184 et suiv.
Vierge mère. Traditions des peuples de l'antiquité, recueillies par M. Drach. 103
— Annoncée par une inscription druidique. V. Inscription.
Voltaire. Son portrait, par M. Lerminier. 270
— Comment il a écrit l'histoire. 271
— Son caractère, tracé par M. Sue. 373.
Voyage d'un gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion. Ouvrage de Thomas Moore. 329

Z

Zodiaque de Denderah. Résumé sur tout ce qui a été écrit de plus important dans les Annales sur ce monument. 78
Zodiaques. Examen de quelques-uns de ceux trouvés dans l'Inde. 449